

**James Hadley  
Chase**

**Tu me suivras  
dans la tombe**

**et autres romans**

**folio**  
**policier**



# James Hadley Chase

Tu me suivras dans la tombe

Passez une bonne nuit

C'est pas dans mes cordes

Traduit de l'anglais par Jane Fillion, F.-M. Watkins et Marcel Frère

Dangereux tueurs dénués de toute forme de compassion, voleurs avides et sans scrupules, épouses délaissées et trompées ou femmes fatales prêtes à tout pour séduire, flics intègres mais pas toujours très futés... Sous la plume de James Hadley Chase, les personnages jaillissent en quelques phrases pour entraîner les lecteurs dans leurs combines et aventures.

À travers ces trois romans d'une grande noirceur, découvrez des intrigues au scénario parfaitement huilé où le destin se joue des hommes et de leurs désirs...

Né à Londres en 1906 et mort en 1985, James Hadley Chase reste un monument au nom omniprésent dans la mémoire collective. On lui doit notamment le très grand classique *Eva* mais aussi *La chair de l'orchidée* qui fait suite à *Pas d'orchidées pour Miss Blandish*. Le succès phénoménal de ces romans a largement contribué au succès de la Série Noire lancée en 1945 par les Éditions Gallimard.

Bibliothèque et Archives nationales du Québec  
475, boulevard De Maisonneuve Est  
Montréal (Québec) H2L 5C4

180

Bibliothèque et Archives nationales du Québec



3 2002 5143 2594 1

folio  
policier

[folio-lesite.fr/foliopolicier](http://folio-lesite.fr/foliopolicier)

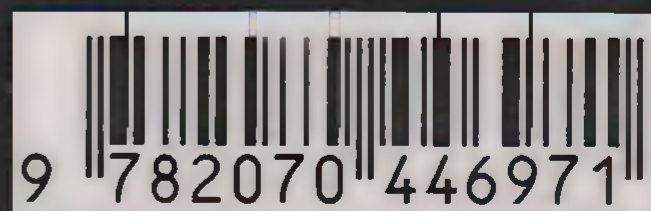


A 44697

catégorie

**F11**

ISBN 978-2-07-044697-1



9 782070 446971

FOLIO POLICIER

James Hadley Chase

Tu me suivras  
dans la tombe  
Passez une bonne nuit  
C'est pas  
dans mes cordes

*Traduit de l'anglais par Jane Fillion,  
France-Marie Watkins et Marcel Frère*

Gallimard

Tu me suivras dans la tombe

*Titre original :*

WE'LL SHARE A DOUBLE FUNERAL

© James Hadley Chase, 1981.

© Éditions Gallimard, 1982, pour la traduction française.

Passez une bonne nuit

*Titre original :*

HAVE A NICE NIGHT

© James Hadley Chase, 1981.

© Éditions Gallimard, 1981, pour la traduction française.

C'est pas dans mes cordes

*Titre original :*

NOT MY THING

© James Hadley Chase, 1982.

© Éditions Gallimard, 1983, pour la traduction française.

© Éditions Gallimard, 2012, pour la présente édition.

James Hadley Chase est le pseudonyme le plus connu du Britannique René Brabazon Raymond, né à Londres le 24 décembre 1906. Courtier en librairie à l'âge de dix-huit ans, consciencieux et ayant l'habitude de lire les ouvrages qu'il vendait, il note l'engouement du public anglais pour les récits de gangsters américains et s'intéresse aux œuvres de Steinbeck, Hemingway, ainsi qu'à la nouvelle esthétique américaine *hard-boiled* (durs à cuire) illustrée par les ouvrages de Dashiell Hammett.

Son premier roman, *Pas d'orchidées pour Miss Blandish*, paru en 1939 et écrit, dit la légende, en six week-ends à l'aide d'un dictionnaire d'argot américain, est très vite un best-seller. Ce titre, enrichi d'une suite en 1948, *La chair de l'orchidée*, deviendra l'un des fleurons de la Série Noire imaginée par Marcel Duhamel en 1945. Près de quatre-vingt-dix romans et un recueil de nouvelles suivront dont *Eva*, un autre grand classique destiné à marquer l'histoire du genre. James Hadley Chase est mort le 5 février 1985. Une quarantaine de films ont été adaptés de son œuvre caractérisée par le pessimisme de son univers, la qualité de ses intrigues et le refus du récit psychologique classique au profit d'une narration plus visuelle privilégiant l'action comme étant encore le meilleur moyen de connaître l'âme des personnages.

TU ME SUIVRAS  
DANS LA TOMBE

*Traduit de l'anglais par Jane Fillion.*



Avec un soupir de satisfaction, le shérif Ross laissa tomber son corps massif dans le confortable fauteuil installé devant la télévision.

— Le dîner était excellent, Mary. Tu es vraiment une remarquable cuisinière.

— Si tu es content, c'est parfait, dit sa femme tout en desservant. Ma mère cuisinait mieux que moi, mais je reconnais que je ne m'en tire pas trop mal. (Elle s'arrêta pour écouter la pluie qui tambourinait sur le toit du bungalow et s'exclama :) Quelle nuit !

Ross, un grand type chauve dans les cinquante-trois ans, avait un visage tanné à l'expression sympathique.

— Oui, acquiesça-t-il, la pire que nous ayons eue depuis des mois.

Il tendit la main vers sa pipe et eut un regard attendri pour sa femme qu'il avait épousée quelque trente ans plus tôt. Il l'évoqua, jeune fille aux yeux pétillants et aux longs cheveux noirs. En trente ans, Mary s'était pas mal épaissie, mais elle n'en gardait pas moins pour lui tout son charme. Quel bonheur d'avoir passé toutes ces

années en compagnie d'une épouse aussi parfaite, ne cessait-il de se répéter.

Ross avait eu une carrière satisfaisante, mais sans éclat. Il avait quitté l'école pour s'engager dans la police militaire. La guerre terminée, il avait été attaché, comme officier de police, à la surveillance de la circulation routière et comme il inspirait sympathie et confiance, il avait été élu shérif de Rockville. Ross n'était pas un homme ambitieux. Ce poste de shérif n'avait rien de sensationnel, mais il lui convenait parfaitement, et plus important encore, il satisfaisait pleinement Mary. Le salaire était honorable et ils se contentaient tous deux d'une vie modeste. Leur confortable bungalow était relié au bureau de shérif. Ross n'avait qu'à pousser la porte de la salle de séjour pour prendre son poste.

Rockville est située en Floride du Nord, où les fermiers cultivent des vergers de citronniers. La ville compte environ huit cents habitants, des agriculteurs en retraite, pour la plupart, plus une pincée de jeunes qui rêvent de quitter ce patelin et d'aller tenter leur chance plus au sud. Il y a un excellent magasin libre-service, une banque, un garage, une petite église, une école et de nombreux bungalows de bois. Le taux de délinquance est à Rockville de pratiquement zéro. De temps à autre, on surprend un gosse à chaparder un truc au self-service, et parfois des ivrognes donnent un peu de fil à retordre. Enfin l'autoroute qui passe par Rockville amène des hippies et autres éléments indésirables en route pour le sud et qui présentent parfois des problèmes. Mais tout cela n'était pas bien méchant et il arrivait à Ross de se demander pourquoi on lui avait

collé un adjoint qui ne faisait guère que circuler en voiture, aller bavarder avec les agriculteurs des environs, se renseigner sur les Noirs qui travaillaient dans les fermes et dresser des contraventions aux jeunes pour excès de vitesse. Mais Ross l'aimait bien. Tom Mason était un beau garçon de vingt-huit ans, plein de vie et d'entrain. Ross et lui consacraient une soirée par semaine à jouer aux échecs. Ni l'un ni l'autre ne jouaient bien et ne savaient jamais qui gagnait.

Ross allongea les jambes, savoura sa pipe qui tirait bien, écouta tomber la pluie qui redoublait. Quelle nuit !

Se sentant coupable, après un si bon dîner, de se prélasser alors que sa femme s'activait, il lui cria sans beaucoup de conviction :

— Mary, tu ne veux vraiment pas que je t'aide ?

— Reste tranquille, répondit fermement Mary. Je ne te veux pas dans mes jambes.

Ross tira une bonne bouffée, sourit et se détendit. Demain il irait voir Jud Loss dont la ferme était à quelque vingt-cinq kilomètres de la ville. À en croire Miss Hammer, la maîtresse d'école, Lilly, la fille de Loss, âgée de seize ans, avait une conduite qui laissait à désirer. Miss Hammer, une vieille fille desséchée, était venue voir Ross pour lui raconter, indignée, que Lilly, bonne élève, fréquentait des garçons peu recommandables. Ainsi elle sortait avec Terry Lepp, le Casanova de Rockville, propriétaire d'une puissante Honda, et les filles se disputaient l'honneur d'aller faire avec lui un tour à moto. Or il était bien connu que Terry, toujours selon Miss Hammer, offrait à ces filles beaucoup plus qu'une balade.

Ross avait ri sous cape. Il faut bien que jeunesse se passe. C'est la nature qui veut ça et personne n'y peut rien. Cependant Jud Loss, qui exploitait un domaine petit, mais prospère, était son ami. Il ferait un saut chez lui et l'informerait avec prudence des bruits qui couraient. Il y aurait peut-être moyen de mettre la petite en garde.

En écoutant la pluie tambouriner sur le toit de la maison, Ross forma le souhait qu'elle cesse de tomber avant l'aube. La perspective de se rendre en voiture à la ferme de Loss par un temps pareil n'avait rien de grisant.

Comme il faisait tomber la cendre de sa pipe, le téléphone sonna :

— Jeff ! Le téléphone ! lui cria Mary de la cuisine.

— Oui. J'entends.

Avec un soupir, Ross s'arracha à son fauteuil et, en chaussettes, s'approcha de l'appareil.

Une voix qui lui était familière cria à son oreille :

— Jeff, y a du vilain !

— Salut, Carl. Quelle nuit, hein ! Qu'est-ce qui se passe ? demanda Ross à Carl Jenner, chef de l'équipe chargée de la circulation routière.

— C'est grave, Jeff, dit Carl. Pas le temps d'entrer dans les détails. J'appelle tous les shérifs de la région. Nous avons affaire à un évadé, un type dangereux. Ce gars, Chet Logan, arrêté, était escorté par deux agents. Il y a eu un accident. Logan les a tués tous les deux, puis il a disparu. Un type dangereux, je te dis. Possible qu'il soit dans les environs. Et avec cette sacrée tempête il va pas être facile à traquer. Tu vas avertir par télé-

phone tous les fermiers de ton district d'être sur leurs gardes.

— D'accord, Carl, dit Ross, saisi. Je m'y mets tout de suite.

— C'est ça. Voilà son signalement : Chet Logan, dans les un mètre soixante-quinze, puissamment bâti, des cheveux blonds coupés en frange, vingt-trois ans, signe particulier, un cobra tatoué sur l'avant-bras gauche. Ce signalement sera diffusé d'ici une heure à la radio et à la télé. Il porte un blue-jean et une chemise marron, mais entre-temps il a pu se procurer d'autres vêtements. Oui, il est vraiment dangereux. Il a été surpris en train de dévaliser une station-service. Il a poignardé l'agent qui tentait de l'arrêter, et grièvement blessé le pompiste qui est mourant. Il a alors voulu s'enfuir sur la moto de l'agent, mais deux officiers de police en voiture, alertés par radio par l'agent avant le drame, sont intervenus tandis qu'il tentait de faire démarrer la moto. Il leur a donné du fil à retordre. Il a poignardé l'un, mais l'autre a pu l'assommer. Cependant il a réussi à leur échapper et il est de nouveau en cavale. Ce qui m'inquiète, c'est qu'il pourrait s'introduire dans une ferme isolée et s'emparer d'un fusil. Tu me suis ?

Ross, le souffle coupé, s'efforçait de rassembler ses esprits. Si seulement il n'avait pas repris du pâté de poulet en croûte de Mary ! C'était bien la première fois, depuis des années, qu'il avait affaire à une telle situation.

— Oui, je te suis, Carl, dit-il en s'efforçant de parler d'un ton dégagé.

— C'est à la jonction de Losseville, à trente kilo-

mètres de chez vous, que Logan a réussi à se libérer. Il est donc en fuite depuis deux heures. Préviens tous les fermiers des environs, Jeff, et reste en contact avec eux, ajouta Carl Jenner avant de raccrocher.

Ross reposa lentement le combiné au moment où Mary entra dans la pièce.

— C'est grave ? demanda-t-elle, son bon visage tout assombri.

— Et comment ! Y a un tueur en fuite dans les environs. Je vais avoir du pain sur la planche. Prépare-moi du café, tu veux bien.

Là-dessus, il enfila ses bottes, gagna son bureau et s'installa à sa table.

Mary ne posa pas de questions. Ross lui en avait assez dit. Elle alla fermer à clé la porte d'entrée, tirer le verrou de la porte de derrière et mettre la bouilloire sur le feu.

Ross dressa une liste de tous les fermiers des environs et nota leurs numéros de téléphone. Il formait celui de son adjoint, Tom Mason, lorsque Mary lui apporta un pot de café, une tasse et une soucoupe.

Il n'était alors que neuf heures et demie, mais Tom Mason était déjà au lit, Carrie Smitz, la postière, couchée sous lui.

Lorsque la sonnerie du téléphone retentit, Tom bourrait gaillardement Carrie qui criait de plaisir. En entendant l'appel, il cessa brusquement de s'activer. Il jura, s'arracha aux bras frénétiques, humides de sueur, de Carrie et, bondissant du lit, décrocha l'appareil.

Tom réagissait à la sonnerie du téléphone comme un chien policier bien dressé à un coup de sifflet. Dans

n'importe quelle circonstance, le téléphone n'avait qu'à sonner, Tom accourait.

— Tom, arrive, et en vitesse ! C'est grave, et Ross raccrocha.

Carrie se dressa dans le lit et fusilla du regard Tom qui, sans même se tourner vers elle, s'habillait en toute hâte.

— Non, mais qu'est-ce que tu fais ? s'exclama-t-elle.

— Une urgence, dit Tom en fermant la braguette de son pantalon kaki. Faut que j'y aille.

— Dis donc, espèce d'idiot, cria Carrie, tu te souviens de ce qu'on était en train de faire ?

Tom remonta la fermeture à glissière de son blouson, saisit son revolver.

— Ouais... ouais. Mais le vieux me réclame. Faut que j'y aille.

— Une urgence ! Un p'tit morveux qui aura fait une connerie... C'est urgent ! J'me demande ce qu'il y a de plus urgent que de...

— Désolé, dit Tom. Faut que j'y aille. (Et il tira sur ses bottes.)

— Qu'est-ce que je fais, moi ? demanda Carrie. Qui me ramènera chez moi par cette foutue pluie !

— Attends-moi, dit Tom en enfilant son ciré. Et surveille ton langage, mon chou. À tout à l'heure. (Il enfonça son Stetson, puis courut sous la pluie.)

Trois minutes plus tard il était devant le bureau du shérif. Il vit que les lumières étaient allumées. Tête baissée pour se protéger de la pluie rageuse, il s'engouffra dans la pièce ; la pluie qui dégoulinait de son ciré formait sur le lino de petites mares.

Le shérif Ross était au téléphone. Il raccrocha comme Tom retirait son ciré.

— Quelle nuit ! s'exclama Tom. Qu'est-ce qui se passe, shérif ?

Le vieux et vaste local était le modèle d'un bureau de shérif dans une petite ville, avec ses deux cellules, son râtelier à fusils soigneusement fermé, les deux tables qui se faisaient face et les crochets muraux auxquels pendaient des menottes.

— Jenner vient de m'apprendre qu'il y a un tueur en fuite, dit Ross. Arrêté, ce type a réussi à s'évader à Losseville. Possible qu'il se dirige de notre côté. Ordre d'alerter toutes les fermes du district et de recommander aux agriculteurs de cacher leurs fusils, de fermer toutes les portes et de ne sortir sous aucun prétexte. Cet homme est dangereux. Il a déjà tué l'agent qui tentait de l'arrêter et un pompiste. J'ai dressé la liste des fermes à appeler et le signalement du tueur. Prends le second appareil et mets-toi au travail.

Il tendit à Tom une feuille de papier et déjà il formait un nouveau numéro.

Pour la première fois depuis sa nomination de shérif adjoint, Tom, les yeux brillants, entra en pleine action. Carrie Smitz était complètement sortie de sa mémoire tandis qu'il s'installait à sa table et attirait à lui le deuxième appareil.

Les appels prirent aux deux hommes plus de temps qu'ils ne pensaient. Les fermiers commençaient par réclamer des détails et, au début, ils avaient l'air de croire à une blague. Il fallut que Ross et Tom se mettent



à les engueuler pour qu'ils comprennent enfin la gravité de la situation.

— Ne pas sortir ? s'étonna un des fermiers en riant. Et qui songerait à sortir par une nuit pareille ? Bon Dieu, il pleut comme vache qui pisse.

— Ted, écoute-moi, aboya Ross. Je te dis de cacher ton fusil. Ce type est capable d'enfoncer une porte. Son signalement vous sera donné incessamment à la télé et à la radio. N'oublie pas que cet homme est un tueur.

— Merde, alors, ça sert à quoi, les flics ? demanda le fermier. Si c'est sérieux à ce point-là, à vous d'assurer notre protection.

Ross contint la colère qui montait en lui.

— En attendant, Ted, dit-il, à toi de veiller sur toi et sur les tiens. Nous organisons une vaste battue, mais il n'est pas impossible qu'il s'introduise chez toi.

— Dans ce cas, je lui ferai sauter la cervelle, dit le fermier d'une voix moins assurée.

— N'y manque pas, Ted. (Et Ross raccrocha.)

Tom éprouvait les mêmes difficultés, pires encore car tous les agriculteurs qu'il appela demandèrent à parler à Ross en personne, mais il se contenta de leur transmettre le message et la mise en garde.

— Le shérif alerte d'autres gens, expliqua-t-il. Faites ce que je vous dis. Restez enfermés et cachez votre fusil.

Au bout d'une heure, Ross appela Jud Loss. La ferme de Loss était la plus proche de Rockville et c'est pourquoi le shérif l'appelait en dernier. Il avait en effet commencé par alerter les propriétés les plus éloignées.

Tom avait terminé le travail que lui avait confié Ross. Chacun des fermiers inscrits sur sa liste avait été

appelé et mis en garde, mais il se sentait agacé et frustré. Pourquoi ces imbéciles se refusaient-ils à comprendre une chose aussi simple ? Pourquoi fallait-il qu'ils ricangent, s'esclaffent et refusent, au début, de le prendre au sérieux ?

— On ne répond pas chez Jud Loss, dit brusquement Ross.

Tom sursauta.

— Il est peut-être couché.

— C'est pas impossible.

Ross écouta la sonnerie répétée qui résonnait, s'installa plus confortablement dans le fauteuil fait à sa mesure et patienta.

Les deux hommes entendaient, dans le silence, la pluie crépiter sur le toit du commissariat.

— Toujours rien, dit Ross.

Les deux hommes échangèrent un regard.

— Il est peut-être sorti, hasarda Tom.

— Mais quelqu'un d'autre répondrait à sa place. N'oublie pas qu'il y a Doris et Lilly. Ils ne peuvent pas être tous sortis.

Ross coupa la communication, puis forma de nouveau le numéro.

Tom sentit monter la tension dans la pièce. Il ne quittait pas des yeux Ross qui gardait le combiné collé à son oreille. Finalement, après trois longues minutes, Ross raccrocha.

— Décidément, personne ne répond.

— Vous croyez que ?... commençait Tom qui s'arrêta brusquement.

— On devrait répondre. Ça ne me plaît pas, Tom.

Ross reforma le numéro, mais sans plus de succès.

— Je vais aller voir ce qui se passe, proposa Tom. Ici, pour le moment, j'ai rien à faire. (Il tendit la main vers son ciré.)

— Ma foi, c'est peut-être pas une mauvaise idée, dit Ross à contrecœur. Ils ont peut-être besoin d'aide. Mais sois prudent, Tom. Ce sera pas facile de rouler par un temps pareil.

Tom, en enfilant son ciré, ne pensait pas au temps qu'il faisait. Il se disait que, près de la ferme, un homme en fuite, un dangereux tueur, guettait peut-être dans la nuit.

Il s'assura que son .38 spécial police était bien armé.

— Je vais alerter Jenner, dit Ross qui l'observait. Il pourra peut-être nous envoyer deux de ses hommes. J'aime pas cette idée que tu te rendes là-bas seul, Tom.

Tom se força à sourire.

— Peut-être qu'ils ont mis leur télé à fond et qu'ils entendent pas le téléphone, dit-il sans beaucoup de conviction. Vaut quand même mieux que j'aie m'en assurer. (Il mit son Stetson.) Je resterai en rapport avec vous par radio.

— Je serai à l'écoute. Mais encore une fois, Tom, sois prudent.

— Vous pouvez me faire confiance, dit Tom et il fonça dans la nuit sous une pluie torrentielle.

\*

La ferme de Jud Loss se composait d'un confortable pavillon, de plusieurs granges et d'un élevage de poulets.

Sans être importante, elle était d'un bon rapport. Il avait une plantation d'orangers de vingt-cinq hectares, employait trois Noirs à demeure et au moment de la cueillette en engageait une vingtaine.

Ses trois employés noirs occupaient des cases assez éloignées de l'habitation proprement dite. Ils vivaient là depuis une dizaine d'années et aidés des membres de leur famille exécutaient le plus gros des travaux.

Tom songeait à ces Noirs tandis qu'il conduisait dans le chemin étroit qui menait à la ferme. Il luttait pour maintenir la direction. Ses roues arrière dérapaient dans la boue et ses essuie-glaces luttait avec peine contre le ruissellement de la pluie. Où étaient les Noirs en ce moment ? Probablement collés devant leur télévision. Tom les connaissait bien et il savait que s'il se passait quelque chose de grave au bungalow, il pouvait compter sur leur aide.

Sa grosse Ford dérapa encore et de nouveau il lutta pour maintenir sa direction. Il n'avait plus beaucoup de chemin à parcourir. Il alluma sa radio.

— Shérif ? Mason à l'appareil.

Tom se montrait toujours très cérémonieux quand il parlait à la radio.

— Allô, Tom. Continue.

— J'approche de la ferme, dit Tom. Pas facile de conduire. Le chemin est embourbé.

— Je continue à essayer d'entrer en contact avec Loss. Il ne répond toujours pas. Sois prudent.

— Oui. J'éteins mes phares. Je suis sur le sommet de cette hauteur d'où l'on descend vers la ferme. Je la

vois d'ici. Les lumières sont allumées. Je crois que je vais laisser la voiture et faire le reste du chemin à pied.

— Bonne idée, Tom. Et reste sur tes gardes. Jenner a envoyé une voiture de patrouille à la ferme mais ils n'arriveront pas avant une demi-heure. Tom, je me demande si tu ne ferais pas mieux de les attendre.

— Je vais quand même aller jeter un coup d'œil, shérif. Mais je ferai attention. Terminé.

Tom éteignit la radio et ses phares, puis resta un moment assis dans sa voiture à examiner le bungalow à quelque trois cents mètres. Il y avait de la lumière dans la salle de séjour. Tom qui venait souvent au pavillon connaissait bien les lieux. Sur la gauche la chambre à coucher conjugale et dans la mansarde celle de Lilly. Ces deux pièces étaient plongées dans l'obscurité.

Tom sortit avec appréhension de sa voiture, tête baissée pour se protéger de la pluie qui semblait doubler. Il glissa la main sous son ciré, prit son revolver. Puis il descendit lentement le chemin boueux qui conduisait au bungalow, le souffle rauque et le cœur battant. Comme il approchait, il entendit la sonnerie du téléphone qui résonnait faiblement à travers les fenêtres fermées de la salle de séjour.

Il se sentait très seul. Jusque-là, son existence de shérif adjoint s'était déroulée sans histoire. Fier de porter l'uniforme, de trimbaler un revolver à la hanche, il était content d'être le bienvenu lors de ses visites dans les fermes éloignées. Durant sa courte carrière — moins de trois ans — il n'avait jamais eu de pépins. Même les poivrots se montraient aimables. Quelques hippies l'avaient injurié mais s'étaient soumis à son

autorité. Jusque-là, sous les ordres de Ross, le shérif de la petite ville de Rockville, sa vie avait été du gâteau.

Mais à présent, en pleine obscurité, trempé, il ressentait une peur qu'il n'avait pas connue auparavant. Elle sapait sa confiance en lui. Les genoux tremblants, il était inquiet ; son cœur battait à tout rompre, sa respiration sifflait entre ses dents serrées. Une sueur froide dégoulinait le long de son dos. Il avait l'estomac noué.

Il resta un moment immobile, insensible à la pluie mais la peur au ventre. Le dangereux tueur l'attendait-il dans le bungalow ou était-il quelque part dans l'obscurité en train de ramper vers lui ?

Sa crampe à l'estomac s'accentua. Ross venait de lui annoncer que deux des hommes de Jenner étaient partis le rejoindre. Tom respira un bon coup. Pourquoi s'exposer inutilement ? La chose raisonnable à faire serait de remonter dans sa voiture, d'en fermer toutes les portières et d'attendre du renfort. Ross ne lui avait-il pas conseillé d'attendre ?

Déjà il se dirigeait vers sa Ford, mais la faible et persistante sonnerie du téléphone l'atteignit et fut pour lui comme le coup de sifflet au chien policier.

Il reprit sa marche vers le bungalow. S'il n'avait pas assez de cran pour s'y rendre il se mépriserait. Que diable ! N'était-il pas shérif adjoint ? Qui sait, il pourrait même arrêter seul le tueur s'il était dans la maison, mais Tom pria le ciel qu'il n'y soit pas.

Serrant son revolver dont il avait relevé le cran de sûreté, il s'avança lentement et prudemment en direction du bungalow. Sa main trempée de pluie tremblait.

Il s'arrêta à quinze mètres du bungalow. Il constata

que les rideaux avaient été tirés dans les pièces où brillait toujours la lumière. La sonnerie du téléphone lui parvenait cette fois distinctement et fut pour lui comme un appel auquel on ne peut se dérober.

Il passa devant quelques buissons qu'il ne vit pas dans l'obscurité et il ne distingua pas davantage la forme sombre de l'homme qui s'y dissimulait et qui le regardait se diriger vers la maison.

Sa crampe à l'estomac obligea Tom à s'arrêter, mais il s'astreignit à continuer d'avancer. Il glissa sa main gauche sous son ciré et décrocha de son ceinturon une puissante torche électrique. Il en dirigea le faisceau vers la porte d'entrée et s'aperçut qu'elle était entrouverte. Il s'arrêta pile. Le fait qu'elle n'était pas fermée ajoutait encore à sa peur. Il essaya en vain de percer l'obscurité à sa gauche et à sa droite. L'unique son qu'il percevait, à part le bruit de la pluie était la sonnerie du téléphone qui lui portait sur les nerfs. Si seulement, bon Dieu, elle pouvait s'arrêter !

Le tueur était-il à l'intérieur, en train de l'attendre ? Si la porte d'entrée était ouverte, c'est qu'il s'était passé quelque chose.

Il risqua un œil dans l'entrée qu'éclairait faiblement la lumière venant de la salle de séjour dont la porte était, elle aussi, entrouverte. Il distingua l'escalier assez raide qui conduisait à la chambre à coucher de Lilly.

D'une voix rauque, il cria : Y a quelqu'un ? puis éteignit sa torche. Il attendit, ne perçut rien et, après un dernier regard angoissé par-dessus son épaule, ferma la porte du talon de sa botte et entra dans la salle. Il la connaissait bien car, lors de ses fréquentes visites à

la ferme, Doris, la femme de Jud, lui offrait toujours une tasse de café en attendant que son mari revienne de la plantation d'orangers. Tom se déplaça lentement, son revolver brandi, son cœur battant à se rompre jusqu'à ce qu'il puisse embrasser du regard la vaste pièce. Et ce qu'il vit lui coupa le souffle.

Au pied de la porte-fenêtre, Doris, une grande et forte femme, gisait face contre terre, la tête dans une flaque de sang coagulé. Et de derrière l'énorme canapé une paire de bottes saillaient. Retenant sa respiration, Tom fit le tour du canapé. Le corps puissant de Jud Loss était étendu lui aussi, face contre terre, son épaisse chevelure rousse imbibée de sang.

Tom sentit la bile lui monter à la bouche, puis couler sur ses bottes maculées de boue. Il allait vomir, mais parvint à se dominer.

Il fouilla fiévreusement du regard la salle tout entière, son revolver à la main, mais il n'y avait que lui, les deux corps et des mouches qui déjà s'agglutinaient, attirées par les flaques de sang.

C'était la première fois que Tom voyait ce qu'était la mort violente et, sous le choc, il fut comme paralysé. Il resta là un moment à regarder d'abord le corps de Jud Loss, puis celui de Doris. Leurs têtes fracassées ne laissaient subsister aucun doute. Tous deux étaient morts.

Tom revint dans l'entrée.

Lilly ?

La chance lui avait-elle souri ? Était-elle absente lorsque ce drame était arrivé ? Mais Tom ne pouvait imaginer que Lilly s'était rendue à Rockville par une nuit pareille.



Il regarda l'escalier assez raide, donna de la lumière dans l'entrée puis, faisant appel à tout son courage, gravit lentement les marches à l'allure d'un vieillard au cœur fatigué.

En haut de l'escalier, la porte de la chambre à coucher était ouverte.

— Lilly ? appela Tom d'une voix étranglée.

Rien ne lui répondit que le crépitement de la pluie.

Tom resta un moment sur le palier, incapable de faire un pas de plus. Il pensait à Lilly Loss, la plus jolie fille de Rockville. Elle lui plaisait et elle s'en rendait compte, mais à seize ans, elle était vraiment trop jeune, ce qui ne l'empêchait pas de sortir avec cette petite frappe de Terry Lepp. Tom était persuadé qu'il n'aurait qu'un signe à faire pour que Lilly couche avec lui, tout comme Carrie Smitz qui en avait dix-neuf et ne s'était pas fait prier. Tom s'était promis de faire signe à Lilly d'ici deux ans, mais devant cette porte qui s'ouvrait sur une chambre plongée dans l'obscurité, il frissonna.

— Lilly ? dit-il d'une voix plus forte. Puis il se força à entrer dans la pièce et à donner de la lumière.

Lilly gisait sur le ventre en travers du lit. Sa tête n'était plus qu'une bouillie informe de cheveux, de cervelle et de sang, sa nuisette relevée très haut, ses longues et belles jambes largement écartées.

On lui avait écrasé la tête tout comme à ses parents.

Tom se détourna et dévala l'escalier comme le téléphone se mettait à sonner. Sous l'effet du choc, il se sentait la tête vide. D'un pas chancelant, il entra dans la salle, repéra l'appareil et décrocha. Il avait vaguement conscience d'avoir laissé tomber sa torche dans l'esca-

lier et, comme il portait le combiné à son oreille, il posa son revolver sur la table.

— C'est toi, Tom ? Que se passe-t-il ? dit Ross.

Tom voulut parler, mais n'émit que des sons indistincts et ne put maîtriser son envie de vomir.

— Oui, c'est moi, dit-il enfin, et se détournant, il déguecula tripes et boyaux.

— Tom, qu'est-ce qui t'arrive ? cria Ross.

Tom se pencha, les yeux fermés, s'efforçant d'articuler. Il perçut vaguement, par-dessus la voix de Ross et le martèlement de la pluie, du bruit derrière lui. Il tournait la tête pour regarder craintivement ce qui surgissait lorsqu'il reçut sur son Stetson trempé un coup terrible. Il s'écroula en travers de la table, dont un pied se cassa. Tom, la table et le téléphone s'écrasèrent sur le sol.

\*

Le sergent Hank Hollis et l'officier de police Jerry Davis étaient assis à l'avant de leur voiture de service, Hollis au volant.

Chacun des hommes de la police routière de Floride avait été mobilisé pour traquer et arrêter le tueur en fuite, Chet Logan.

Davis, un garçon de vingt-cinq ans, était en train de savourer le poulet que lui avait préparé sa jolie petite épouse lorsque le sergent Hollis s'arrêta devant son bungalow et le héla. Cinq minutes plus tard, Davis, jurant entre ses dents, boucla son ceinturon, enfila son

ciré, se coiffa de son Stetson, et rejoignit Hollis sous la pluie battante.

— Ordre de se rendre de toute urgence à la ferme de Jud Loss, dit Hollis, en mettant la voiture en marche. Tu sais où c'est ?

— Ouais, dit Davis en avalant une dernière bouchée. C'est bien ma veine ! Juste quand j'étais en train de me régaler.

— Le tueur pourrait s'y trouver. Tom Mason s'y est rendu et il demande de l'aide.

— Ces sacrés shérifs adjoints, grommela Davis. Ils ne peuvent donc rien faire sans nous ?

— Si le tueur est là-bas, il est bien évident que Mason a besoin de renfort.

— Ouais, s'il y est. Et suppose qu'il y soit pas. On va s'offrir une charmante balade de quinze kilomètres sous cette foutue pluie juste pour lui tenir la main ?

— Cesse de rouspéter, Jerry, on est en service commandé, dit Hollis d'un ton sec. Les hommes de la Brigade affrontent eux aussi la pluie et la boue. Il faut absolument s'emparer de Logan.

— D'accord, on l'attrape. Combien ça nous vaudra de décorations ? ronchonna Davis entre ses dents, en haussant les épaules. Dans un ou deux kilomètres, sergent, tu prendras sur ta gauche et tu t'engageras dans un chemin de terre. Par une pluie pareille, ça va pas être du gâteau. Et puis huit kilomètres plus loin, en admettant qu'on y arrive, tu prendras de nouveau sur ta gauche. Si on s'est pas embourbés entre-temps, ça nous conduira à la ferme de Loss.

Là-dessus il alluma la radio et donna leur position au commissariat central.

Leur avance était périlleuse et lente. Après qu'ils eurent quitté la route, la boue se mit à gicler sous les roues. De temps à autre, la voiture dérapait, mais Hollis la redressait avec promptitude. Comme la voiture commençait à grimper, la boue se fit plus épaisse et les démarrages plus fréquents, mais Hollis n'en avançait pas moins.

— Bon Dieu ! C'est pas une partie de plaisir ! s'exclama Davis au bout d'un moment. Ah, voilà l'embranchement. Prends sur ta gauche. On n'a plus que sept ou huit foutus kilomètres à faire.

— J'ai vu pire, dit Hollis redressant à nouveau la direction. Je me souviens...

— J'appelle la voiture dix, dit soudain le radio du commissariat central, et les deux hommes dressèrent l'oreille.

— Ici voiture dix. Je vous écoute, dit Davis.

— Communication du shérif Ross de Rockville. Il est arrivé un malheur à la ferme de Loss. Mason s'y trouve. Il a donné signe de vie pour la dernière fois en approchant de la maison. Sa radio ne répond plus. Peu après, le bruit parvenu au téléphone avant que le contact soit interrompu indique qu'il y a eu lutte. Nous vous envoyons deux voitures. Approchez avec précaution. Logan est extrêmement dangereux.

— Compris. Terminé, dit Davis. (Il tira, sous son ciré, son revolver de son étui.) Faut croire que cette ordure est bien là, décidément.

Risquant le tout pour le tout, Hollis accéléra. Les

pneus rencontrèrent un sol plus ferme et ils franchirent ainsi deux ou trois kilomètres, puis de nouveau la voiture dérapa.

— Bon Dieu ! s'exclama Davis. On peut dire que je me suis choisi un drôle de boulot ! Franklin ne s'en fait pas, lui. Il est bien au chaud dans son bureau et nous donne des ordres et nous, pauvres cons que nous sommes, on s'appuie tout le turbin.

Hollis ralentit encore. En moins de dix minutes, ils commencèrent à gravir la petite éminence.

— On arrive, sergent.

Hollis éteignit ses phares, descendit la petite crête et gara la voiture de police à côté de la grosse Ford de Mason.

— Voiture dix arrivée, annonça Davis par radio. Nous voyons la ferme. Les lumières sont allumées. Nous nous sommes garés à côté de la voiture de Mason. (Il baissa la vitre de son véhicule ; la pluie le frappait de plein fouet.) Mason n'est pas dans sa voiture. Nous allons inspecter les lieux. Terminé. (Il éteignit sa radio.)

Les deux policiers sortirent de leur voiture sous une pluie diluvienne.

— Je pars le premier, dit Hollis, son revolver à la main. Donne-moi deux minutes et viens me rejoindre. Tu feras le tour de la maison. Si Logan y est toujours et essaie de se tirer, il faut que les deux sorties soient gardées. Et méfie-toi, hein ?

— Je crois pas qu'il est dans le bungalow, dit Davis mais t'as raison de t'en assurer.

Hollis dévala en courant la petite éminence. Davis

attendit qu'il atteigne la maison, s'élança, foulant l'herbe boueuse imbibée d'eau, puis fit le tour du bâtiment et se posta à l'arrière.

Arrivé devant la porte ouverte du bungalow, Hollis s'arrêta et tendit l'oreille, mais aucun son ne lui parvint en dehors du crépitement de la pluie.

Avant de décrocher son grade de sergent, Hollis avait dû faire face à bien des situations dangereuses, mais il se dominait admirablement et il était bien décidé, si Logan se trouvait encore dans la maison, à mettre fin à ses dangereux exploits.

Se déplaçant sans bruit, revolver au poing, Hollis pénétra dans l'entrée. Son ciré dégoulinant forma de petites mares sur le parquet étincelant que Doris avait entretenu avec tant d'amour.

Prudemment il risqua un coup d'œil dans la salle de séjour. La première chose qu'il découvrit fut le corps de Tom Mason, gisant face contre terre près de la table renversée. Hollis ne broncha pas. Il regarda. Mason de son esprit alerte enregistra plusieurs détails inquiétants.

Mason aurait dû porter son Stetson, son ciré et son ceinturon. Or ces différents accessoires manquaient.

Hollis se livra à un rapide calcul. Si Logan était encore dans le bungalow, ou s'il y avait passé, il était maintenant en possession d'un .38 et de munitions !

Hollis claqua la porte et entra dans la pièce à côté. Jetant un coup d'œil, il vit les corps de Jud et de Doris Loss. Il sortit de la pièce, traversa l'entrée et ouvrit d'un seul coup la chambre à coucher plongée dans l'obscurité. Elle était vide. Il inspecta ensuite, toujours avec prudence, la cuisine et la salle de bains, puis il

retourna dans l'entrée. Il regarda un moment l'escalier assez raide qui conduisait à la chambre de Lilly. Est-ce que Logan se trouvait là-haut ? Courbé, son revolver au poing, Hollis gravit les marches, s'immobilisa devant la porte ouverte, puis entra et appuya sur le commutateur. Il ne lui fallut que quelques secondes pour s'assurer que Logan n'était pas dans le bungalow. Il resta un moment à observer le corps de Lilly, puis se détournant, il se précipita dans l'escalier et fonça sous la pluie. Il hurla le nom de Davis qui arrivait en courant de derrière le bungalow.

— Il s'est enfui, annonça Hollis. Mais auparavant, il s'est livré à un véritable massacre. Viens voir ça.

Les deux hommes entrèrent dans la salle de séjour. Tandis que Davis examinait les corps de Jud et de Doris, Hollis s'agenouilla devant Mason.

— Il n'est pas mort, dit-il, assis sur les talons.

— C'est pas comme les deux autres. (Davis vint s'agenouiller près de Mason. Il le retourna avec précaution.) Un coup sur la tête, comme eux deux.

— La fille est morte. Elle est dans la chambre à l'étage au-dessus, dit Hollis en se relevant. Il nous faut du renfort. Sers-toi du téléphone.

Davis ramassa l'appareil, puis poussa un énergique juron. Le fil avait été coupé.

— Ce salaud pense à tout, dit-il.

— Tu peux le dire. Il s'est emparé du feutre, du ciré et du revolver de Mason. Ainsi déguisé...

— Écoute !

Les deux hommes tendirent l'oreille.

Faiblement, ils perçurent le bruit d'une voiture qui démarrait.

— Il s'enfuit ! s'exclama Hollis.

Les deux policiers, s'engluant et glissant dans la boue, arrivèrent en haut de la petite éminence.

Le bruit d'une voiture s'éloignant rapidement à petite vitesse s'affaiblissait lorsque les deux hommes arrivèrent à leur propre véhicule. La Ford n'y était plus.

— Appelle Jenner ! dit Hollis en se précipitant dans la voiture. On va le prendre en chasse. On arrivera peut-être à le capturer, mais préviens Jenner pour plus de sûreté.

Comme Davis montait à son tour dans leur véhicule, Hollis mit le contact et appuya sur la pédale. Rien.

Davis appuya sur le bouton de la radio, mais la lumière rouge n'apparut pas.

— Il a saboté la radio ! grommela-t-il en exhibant les fils arrachés.

Déjà Hollis était descendu de voiture, avait soulevé le capot et examinait le moteur à la lumière de sa torche.

— Il a bousillé l'allumage ! s'exclama-t-il.

Le bruit de la voiture en fuite ne leur parvenait plus.

— Faut absolument qu'on téléphone, dit Davis. Loss doit bien avoir une voiture.

— Bien sûr. Vas-y, Jerry. Moi je m'occupe de Mason. Franklin m'a dit que deux de leurs voitures se dirigeaient vers la ferme, mais Dieu sait combien de temps elles mettront à arriver.

Tandis que Davis courait vers les trois granges, à la recherche de la voiture de Loss, Hollis retourna au



bungalow. Il s'agenouilla auprès de Mason, et le soulevant, s'aperçut qu'il avait les yeux ouverts.

— Il s'est enfui ? balbutia Mason. (Puis ses yeux se fermèrent et il retomba, inconscient.)

Hollis prit un des coussins du canapé, le glissa sous la tête de Mason, puis retourna dans l'entrée et scruta l'obscurité rayée de pluie.

Son attente dura plusieurs minutes, puis il vit Davis qui arrivait en courant.

— La voiture et le camion de Loss sont hors d'usage, dit-il. Je crois bien, mon vieux sergent, que nous sommes coincés ici.

— Franklin m'a annoncé l'arrivée de deux voitures de police, grogna Hollis. Il nous faut les attendre.

— Et pendant ce temps, ce fumier a mis les voiles.

— Il n'ira pas loin. (Hollis rentra dans la salle et retira son ciré. Il regarda Mason.) Ce pauvre diable a besoin de soins. Il est dans un fichu état.

— Tu crois qu'il va clamser ? demanda Davis après avoir regardé Mason.

— J'en sais trop rien. Il devait porter son feutre, ce qui a amorti le coup qu'il a reçu sur la tête. Mais il sait cogner, ce salaud. (Et regardant les corps de Jud et de Doris :) C'est vraiment un redoutable, un dangereux tueur.

— Et si nos hommes n'arrivent pas à nous rejoindre ? demanda Davis. Y a une cabine téléphonique à l'autre bout du chemin. Si j'y allais ?

— Y a pas loin de six à sept kilomètres, Jerry. Vaut mieux attendre. Avec un peu de chance, les gars peuvent arriver d'une minute à l'autre.

— Bon. D'accord. On va attendre.

Les deux hommes ignoraient que les cars de police se dirigeant vers la ferme de Jud Loss avaient eu des ennuis. Les deux chauffeurs, conduisant trop vite, avaient dérapé dans la boue. La voiture de tête avait perdu sa direction et avait été s'écraser dans le fossé. La seconde auto s'était arrêtée juste à temps pour découvrir que le conducteur de la première voiture avait le bras cassé. Sous une pluie qui ne cessait pas de tomber, le conducteur de la seconde auto parvint à tirer la première hors du fossé, puis l'abandonnant à son sort, se dirigea vers la ferme de Loss.

Mais l'incident s'était traduit par une heure de retard.

Chet Logan, revêtu du ciré et coiffé du feutre de Mason, le revolver du shérif adjoint posé à côté de lui, roulait sur la grand-route, à l'abri, pour le moment, de toute poursuite.

Au volant de la Toyota de location prise chez Hertz, Perry Weston roulait lentement sur la grand-route à peu près déserte. Ses phares perçaient avec peine le rideau liquide que formait la pluie torrentielle et ses essuie-glaces luttèrent furieusement pour maintenir un semblant de visibilité. Il entendit vaguement hurler une chanteuse pop accompagnée d'un batteur et d'un saxophoniste aussi déments qu'elle.

Perry était suffisamment saoul pour se foutre de la voix perçante de la femme et du crépitement de la pluie. On l'avait prévenu, à l'aéroport de Jacksonville, que le temps se gâtait et qu'il devait s'attendre à de violentes chutes de pluie.

— Je me fous de la pluie, avait-il déclaré en ricanant à l'employée de l'agence Hertz. Et d'ailleurs je me fous de tout.

Mais pour ce qui était de pleuvoir, il pleuvait. Et dire, pensa-t-il avec un optimisme béat, que demain le ciel sera bleu et le soleil brûlant.

Il arrivait de New York et durant le trajet jusqu'à Jacksonville, il n'avait cessé d'avaler des whiskies secs

sous l'œil réprobateur de l'hôtesse de l'air qui néanmoins remplissait docilement son verre. À l'aéroport, il s'était muni d'une bouteille de Ballantine's qui lui tiendrait compagnie pendant sa longue route jusqu'à Rockville. Pas si longue que ça, en somme. À peine une centaine de kilomètres, mais cette foutue pluie l'obligeait à se traîner comme un escargot.

Il consulta la pendulette de son tableau de bord. Vingt et une heures cinq. Ce que Perry ignorait, c'est qu'à cet instant précis le shérif Ross et son adjoint Tom Mason appelaient au téléphone toutes les fermes du district pour avertir les gens qu'un dangereux tueur était en fuite dans le secteur.

J'aurais peut-être mieux fait de rester à Jacksonville, se dit Perry en regardant la route ruisselante de pluie. On l'avait prévenu que le temps se gâtait sérieusement, mais il ne s'attendait pas à ces cataractes. Comme il éprouvait le besoin de se remonter le moral, il se gara sur le bas-côté de la route, prit la bouteille de Ballantine's, la décapsula et but à même la bouteille une longue rasade.

Là, ça va mieux, pensa-t-il en la rebouchant. Il alluma une cigarette. La femme hurlait toujours à la radio. Brusquement conscient de cette voix éraillée, il changea de poste. La voix d'un type qui essayait désespérément d'imiter Bing Crosby s'éleva. Perry l'écouta un moment, puis fit la grimace et éteignit la radio. Il avala une nouvelle rasade de whisky à même la bouteille qu'il mit ensuite dans la boîte à gants. Il éteignit sa cigarette, en alluma une autre. Il se sentait détendu et agréablement

ivre. Après tout, rien ne le pressait. Peu importait l'heure où il arriverait à son pavillon de pêche.

Il repassa en esprit ce qui s'était passé la veille. Comme cela lui semblait lointain, déjà !

C'était cependant ce qui avait déclenché son départ pour le pavillon acheté quelque trois ans plus tôt. Une modeste petite construction de bois, assez isolée, située en bordure de la rivière, enfouie sous les arbres, et entourée de massifs fleuris, à environ trois kilomètres du village de Rockville. Il avait eu ce pavillon pour une bouchée de pain, mais avait dépensé beaucoup d'argent pour l'améliorer. Il comprenait deux chambres à coucher, une vaste salle commune, une salle de bains très moderne et une cuisine parfaitement équipée. Il se promettait, quand son travail lui laisserait un peu de répit, de se rendre à ce pavillon, y pêcher la perche, préparer lui-même ses repas et jouir d'une solitude que l'on connaît rarement à New York. Mais les choses ne s'étaient pas passées comme il l'espérait. Il avait commis l'erreur fatale d'épouser une fille qui avait quinze ans de moins que lui. Cela ne lui disait rien, à cette jeunesse, d'aller s'enterrer pendant deux mois dans un sinistre pavillon, loin du bruit et des lumières de la ville, pendant que lui pêcherait. Il s'était incliné, mais il rêvait souvent de la rivière au cours paisible, au merveilleux silence, au plaisir d'attraper une perche et de se la faire cuire lui-même pour son dîner. Deux ans qu'il était marié ! Il y avait mis du sien, mais Sheila était de ces filles trop jeunes qui ne sont jamais satisfaites. Elle ne supportait pas qu'il s'enferme dans son bureau pour y travailler. Elle venait sans cesse le

déranger pour lui demander de l'emmenner à des réceptions qui le barbaient prodigieusement. Lorsque le désir qu'excitait en lui ce jeune et beau corps s'apaisa et que lui faire l'amour se transforma en routine, il mesura combien ils avaient peu de points communs.

Et hier...

Sheila et lui se disputaient violemment, ce qui leur arrivait presque quotidiennement, lorsque la sonnerie du téléphone retentit. Sheila saisit un petit vase de porcelaine de Chine auquel Perry tenait tout particulièrement et le lui lança à la figure. Perry se baissa et le vase alla s'écraser contre le mur.

— Fous le camp ! hurla Perry.

— Tu n'es rien qu'un sale ivrogne ! lui cria Sheila qui sortit de la pièce en courant et claqua la porte derrière elle.

La sonnerie du téléphone continuait de retentir. Perry resta encore un moment à considérer les débris du vase, puis se décida à aller répondre.

— Monsieur Weston ? demanda une voix féminine et impersonnelle.

— Lui-même.

— Ici la secrétaire de M. Hart, monsieur Weston.

— Oh... c'est vous, Grace ? Comment allez-vous ? dit Perry un peu surpris.

— M. Hart serait heureux de vous voir ce matin à onze heures, dit Grace Adams qui parlait toujours au téléphone comme si elle avait le président des États-Unis au bout de la ligne. M. Hart part à 3 heures pour Los Angeles, alors ayez l'obligeance d'être exact.

Lorsque le président de la Rad-Hart Corporation

demandait à vous voir vous disiez oui, même si vous vous trouviez à l'hôpital avec une jambe cassée.

— J'y serai, dit Perry.

Il essaya de raccrocher avant Grace Adams, mais comme toujours elle le battit d'une courte tête. Elle avait l'art de mettre fin à une conversation téléphonique.

Installé dans la Toyota tandis que la pluie redoublait, Perry fit la grimace. Son entretien avec Silas S. Hart n'avait pas été facile. En y repensant, Perry prit dans la boîte à gants le Ballantine's et but au goulot une longue gorgée.

Silas S. Hart et lui s'étaient toujours bien entendus, et cela pour une excellente raison. Au cours des quatre dernières années, Perry avait apporté à Hart des scénarios qui avaient fait gagner beaucoup d'argent à la Rad-Hart Movie Corporation.

Hart avait la réputation d'être dur, impitoyable même, mais il avait toujours traité Perry comme un fils. Cela surprenait Perry qui avait souvent entendu parler de la manière dont Hart traitait les auteurs de scénarios qui n'avaient pas fait un tabac, mais pour lui Hart se montrait un père affectueux. Au fond de son cœur, Perry savait qu'il devait cette attitude au fait que ses quatre scénarios, ou plutôt quatre de ses scénarios, avaient rapporté à Hart beaucoup d'argent. Mais que se passerait-il si son dernier scénario qui était déjà entre les mains de Hart était un four ?

Deux mois plus tôt, Hart et Perry avaient discuté d'un prochain film.

— Cette fois, il me faut du sang et du sexe, lui avait dit Hart. Il nous faut offrir à ces crétins du box-office

quelque chose qui la leur coupe. Qu'en penses-tu ? Tu te crois capable de me faire ça ? Comme je te le dis, il me faut de l'action, du sang et du sexe. Mets-toi au travail et d'ici deux mois tu m'apporteras une première esquisse ? D'accord ?

— Vous ne voulez pas un film d'épouvante ? demanda Perry.

— Surtout pas ! Je veux des gens ordinaires placés dans une situation qui baigne dans le sang et le stupre. Des gens ordinaires, comprends-moi bien, placés dans une situation qui peut arriver à n'importe qui. Être pris en otages, par exemple ; voir débarquer chez eux une bande de truands ; avoir écrasé un enfant en conduisant en état d'ivresse et tenter d'étouffer le coup. Enfin ce genre de situations mais différente, car ces sujets ont déjà été abondamment traités. Concocte-moi ça. Avec ton talent, je suis sûr que tu nous pondras un chef-d'œuvre. D'accord ?

— D'accord, dit Perry. (Devant Silas S. Hart, il ne fallait à aucun prix paraître manquer de confiance en soi, surtout si on tenait à rester son scénariste favori.) Je vais y réfléchir et vous donner d'ici quelque temps un aperçu de ce que je veux faire.

Hart sourit.

— Bravo ! Et n'oublie pas, Perry, que ça va rapporter dans les cinquante mille dollars, plus de cinq pour cent sur les bénéfices du producteur. Ce sera une bonne affaire et pour toi et pour moi.

Pendant deux mois, Perry avait peiné sang et eau pour établir un canevas qui satisfasse son patron. Et au cours de ces deux mois, Sheila s'était montrée insup-



portable. Perry lui avait pourtant expliqué qu'il devait absolument inventer un nouveau scénario qui rapporterait beaucoup d'argent et qu'elle devait éviter de le déranger, mais Sheila refusait de l'écouter. À cette époque, il y avait un festival cinématographique et elle tenait absolument à s'y pavaner tous les soirs durant deux semaines en compagnie de Perry.

— Je suis la femme du meilleur scénariste de cette foutue ville ! s'était-elle écriée. Que penseront tous ces snobs si je n'assiste pas au gala en ta compagnie.

La dernière soirée dura jusqu'à trois heures du matin et Perry, au retour, était tellement ivre que Sheila dut prendre le volant. Le lendemain matin, il avait une gueule de bois monstre. Cependant, l'après-midi, pendant que Sheila jouait au tennis, il s'efforça de mettre sur le papier un embryon d'idée qui — éventuellement — pourrait plaire à Silas S. Hart.

Après avoir repris de l'alcool pour se donner des forces, il tapa ce schéma et l'envoya à Grace Adams. Les scènes que lui faisait Sheila étaient maintenant si fréquentes qu'il avait cessé de s'en préoccuper.

Tandis qu'il était là dans la Toyota à écouter la pluie tambouriner sur le toit de l'auto, il se mit à penser à sa femme. Comment avait-il pu commettre l'imbécillité de l'épouser ? Il s'était laissé séduire par sa vivacité, sa sensualité, sa jeunesse. Le fait que tous ses amis célibataires étaient sur les rangs avait encore accru son désir. Oh, elle n'avait pas été facile à conquérir. Elle s'était fait longuement prier. Un voyant rouge aurait dû l'avertir qu'il se préparait à accomplir la plus grande bourde de sa vie, mais obsédé, il l'emporta, non sans

peine. Comme il gagnait beaucoup d'argent, il fut donc en mesure de répondre à ses exigences. Au début, faire l'amour avec elle lui parut quelque chose de merveilleux. Les trois premiers mois de leur mariage lui semblèrent enchanteurs, et l'envie que lui témoignaient ses amis l'emplissait d'orgueil. Puis les exigences de sa femme commencèrent à l'agacer. Lui, il avait son travail. Sheila passait son temps à jouer au tennis, fréquenter la piscine et parler sans fin. Un véritable moulin à paroles ! À lui casser les oreilles ! Alors qu'il était en train de se battre avec un scénario, elle entra dans son cabinet de travail, se perchait sur le bord de son bureau et se mettait à bavasser sur tout et sur rien : qui couchait avec qui, dans quelle boîte iraient-ils ce soir, et que penserait-il d'un petit voyage à Fort Lauderdale pour se dorer au soleil. Comme il lui faisait remarquer avec une impatience grandissante qu'il était en plein travail, Sheila le regarda fixement, eut un drôle de petit sourire et sortit de la pièce. C'est ce jour-là qu'elle alla s'installer dans la chambre d'amis.

— Tu tiens à ton travail, lui dit-elle ses yeux bleus froids comme glace, et moi je tiens à mon sommeil.

Et ce jour-là, une fois de plus, Perry chercha la consolation dans une bouteille de Ballantine's.

Lorsque Silas S. Hart demanda à le voir, Perry se sentit condamné d'avance. Le mince canevas qu'il avait envoyé à Hart était tout juste digne d'un scénariste de troisième ordre.

Dans l'ascenseur qui le conduisait vers les bureaux de la Rad-Hart Movie Corporation, Perry se maudit une fois de plus d'avoir envoyé à Hart un tel navet. Son

altercation avec Sheila, l'abus de Ballantine's l'y avaient poussé. Il eût été plus sage de sa part d'avouer à Hart qu'il ne se sentait pas en forme et de ne rien lui envoyer.

Il alluma une nouvelle cigarette et regarda, à travers le pare-brise ruisselant, le rideau de pluie qui l'isolait.

Hart l'avait reçu avec sa cordialité habituelle, lui indiquant un siège, se carrant dans son confortable fauteuil de directeur, son lourd visage qui pouvait être si dur, éclairé d'un sourire.

— J'ai pas beaucoup de temps à te consacrer, fils, dit-il. Je pars tout à l'heure pour Los Angeles. Y a là-bas des salauds qui me font des emmerdes. Mais je tenais à avoir un petit entretien avec toi.

Hart appelait toujours Perry « fils » et Perry y voyait une marque d'affection.

— Tu veux boire un verre ? proposa Hart. Et ne dis pas non parce que moi j'en ai envie.

Il appuya sur un bouton et Grace Adams parut. Une femme grande, mince, dans les quarante ans, toujours impeccablement vêtue et dont le pâle visage semblait sculpté dans l'ivoire. Elle prépara deux scotchs avec glaçons et se retira.

— Eh bien, fils, reprit Hart, nous ne parlerons pas du synopsis que tu m'as envoyé. Nous parlerons plutôt de toi.

— À votre guise, dit Perry sur ses gardes, et bien qu'il en mourût d'envie, il ne toucha pas à son whisky.

— Que je te dise avant tout, dit Hart après avoir bu une gorgée d'alcool, que tu es le meilleur, le plus original des scénaristes que j'aie jamais eus. À nous deux, nous avons gagné beaucoup d'argent. Tu es dans notre

Société un apport important. Lorsque je t'ai demandé un nouveau scénario en t'indiquant dans les grandes lignes ce que j'attendais de toi, tu as toujours répondu à mon attente. (Il s'interrompt pour avaler une gorgée de whisky.) À part le fait que tu représentes pour moi un apport intéressant, je t'aime bien. J'aime rarement les gens qui travaillent pour moi, car je sais qu'ils me détestent, mais toi, je t'aime bien. (Il sourit, vida son verre.) Voilà pourquoi, fils, j'ai toujours un œil sur toi. Je suis comme une femme qui possède un diamant de deux millions de dollars. Elle veille sur lui tout comme moi je m'arrange à veiller sur toi.

Perry saisit son verre et le vida d'un coup.

— C'est votre droit, dit-il en reposant le verre.

— En effet. Or j'estime que deux problèmes nuisent à ton travail. Le premier, c'est ta femme. Le second, moins grave, c'est l'alcool. J'ai raison ?

— Je refuse de parler de ma femme avec qui que ce soit, dit sèchement Perry.

— C'est une réaction normale, dit Hart en se carrant dans son vaste fauteuil. Seulement moi, je ne suis pas n'importe qui. Je suis ton patron et je vois en toi un associé. Or quand un homme de trente-huit ans épouse une fille qui en a vingt-trois, et quand cet homme est véritablement doué, il va au-devant des pires ennuis. Les filles de vingt ans aiment à mener une vie brillante et gaie, spécialement quand elles épousent un homme aussi riche que tu l'es. Or la vie brillante et l'œuvre créatrice d'un écrivain ne vont pas ensemble, et abuser de l'alcool n'arrange rien.

— Je ne suis pas disposé à écouter des sermons, dit

Perry. Vous avez aimé ou pas le canevas que je vous ai envoyé ?

Hart prit un cigare dans un coffret ; le coupa avec soin, l'alluma.

— Et toi ? demanda-t-il.

— Bon, fit Perry. Et alors ? J'ai essayé et ça n'a pas marché. Confiez ce travail à quelqu'un d'autre.

— Ce n'est pas une solution, fils. C'est une dérobade et tu n'es pas homme à déclarer forfait. Je n'ai pas raison ?

— J'aimerais mieux que vous donniez ce travail à un autre scénariste. J'en ai assez de me casser la tête sur ces maudits scénarios.

— C'est comme ça que tu vois les choses, mais moi pas. À tout problème il y a une solution à condition qu'on se donne la peine de la trouver. Je tiens à ce que tu continues de travailler pour moi. Que tu coopères avec moi. Et je te sais capable de m'écrire le scénario que je veux. Mais tu n'y arriveras jamais si tu continues à te laisser empoisonner par ta femme.

Perry se leva, alla jusqu'au fond de la vaste pièce, puis revint auprès de Hart.

— Je préférerais que vous trouviez quelqu'un d'autre pour faire ce travail et que vous ne vous mêliez pas de mes rapports avec ma femme.

— Tu n'auras jamais le dessus avec elle, fils, dit Hart, et elle te causera les pires ennuis. J'ai fait ma petite enquête à son sujet. Elle a mis le grappin sur toi et elle ne te lâchera que quand tu n'auras plus un sou. À ce moment, elle te plaquera pour un autre cave dans ton genre. Je la connais mieux que tu la connais. J'ai

fait faire des enquêtes et sur son passé et sur ce qu'elle fait pendant que tu t'échines à écrire quelque chose de valable. Elle a deux petits amis. Et elle couche à droite et à gauche, fils. Tu crois qu'elle joue au tennis tous les après-midi ? Allons donc. Elle baise avec des types, comme ça, pour passer le temps. Une seule chose l'intéresse, le fric, ton fric. Les deux petites gouapes n'en ont pas ; sinon il y a longtemps qu'elle t'aurait quitté. Sur mon ordre, mes hommes ont installé un micro dans la chambre du motel où ces choses se passent. J'ai la cassette, mais je suis sûr que tu ne tiens pas à l'écouter. Tu es vraiment tombé sur une moins que rien, fils. Je regrette de devoir te dire ça, mais j'ai besoin de toi tout comme tu as besoin de moi. D'accord ?

Perry se laissa tomber sur une chaise, et marmonna :

— Je ne crois pas un mot de ce que vous me racontez.

— Tu n'en crois pas un mot, fils, dit Hart avec calme, parce que tu refuses d'y croire. J'en aurais fait autant à ta place. Mais moi je n'ai jamais commis de telles erreurs. Il faut te débarrasser de Sheila. Tu dois arriver à te persuader qu'il n'y a pas d'autre solution. Mes hommes te donneront toutes les preuves nécessaires à l'obtention d'un divorce. Une fois débarrassé d'elle, tu retrouveras tes dons de scénariste.

— Je me refuse à discuter de Sheila avec vous ou qui que ce soit, dit Perry. C'est mon problème et je ne permettrai à personne de le résoudre pour moi.

Hart approuva d'un signe de tête.

— Avant de te demander de venir me voir, j'ai longuement réfléchi. J'étais à peu près sûr que tu répondrais comme tu viens de le faire. La décision que tu as

à prendre est personnelle et tu refuses tout conseil. J'aurais été déçu si tu avais réagi autrement. Cependant, veux-tu m'accorder une faveur ?

— Une faveur ?

— Oui. Qui nous profitera à tous les deux.

— C'est-à-dire ?...

— Tu es un fervent de la pêche à la ligne ?

— Oui, mais je ne vois pas le rapport avec notre discussion.

— Et tu as bien un pavillon de pêche en Floride ?

— Comment le savez-vous ? dit Perry, stupéfait.

— Peu importe. Tu en as un, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Parfait. Je te demande instamment de t'y rendre aujourd'hui même. Adonne-toi à la pêche et prends le temps de la réflexion. Dis à ta femme que je t'ai expédié dans un bled pour développer le synopsis que tu m'as soumis. Oui, fais ça dans ton intérêt, dans notre intérêt à tous les deux. Sors-toi cette femme de la tête et, par la même occasion, cesse de t'imbiber comme une éponge. Installe-toi au bord de la rivière, ta canne à pêche à la main, et rappelle-toi ce que je t'ai dit. Je veux de l'action, du sang et du sexe. Seul et tranquille, je suis persuadé que tu y arriveras. D'accord ?

En écoutant Hart, Perry se rendit compte que c'était exactement ce qu'il avait envie de faire. S'éloigner de New York, de Sheila, se retrouver lui-même dans la paix de ce pavillon de pêche isolé où personne ne viendrait le déranger. Et là il trouverait une idée de scénario.

Il sourit.

— D'accord. Marché conclu.

Il rentra à temps pour attraper au vol Sheila qui partait jouer au tennis. Il lui déclara qu'il s'envolait le jour même pour Los Angeles avec Silas S. Hart. Il y allait en service commandé et serait probablement absent un mois, ou même deux. Au lieu de la scène qu'il prévoyait, Sheila se contenta de hausser les épaules. Comme il l'observait, il vit dans ses yeux d'un bleu intense mais au regard froid, s'allumer une lueur de joie, et brusquement il la détesta.

— Et moi, qu'est-ce que je vais faire pendant ce temps ? Rester ici à t'attendre pendant que tu t'offres du bon temps avec des putains ?

— Fais ce que tu veux, et pour moi, c'est simplement le boulot. Je ne peux pas m'y dérober.

— Je vois ça d'ici. Et l'argent ?

— Je t'en laisserai. Tu auras largement de quoi vivre. (Il rédigea un chèque de sept mille dollars, et le lui tendit.)

— Tu trouves que ça suffit pour deux mois ? s'étonna-t-elle.

— Tous les frais importants sont payés automatiquement par la banque, Sheila. C'est donc plus que suffisant.

Sur ces mots, il monta dans sa chambre faire ses valises. Peu après il entendit démarrer la voiture de sa femme.

*Une fois débarrassée d'elle, tu retrouveras tes dons de scénariste.*

Toujours installé dans la Toyota, tandis que la pluie tambourinait sur le toit de la voiture, il secoua la tête. Il



s'était débarrassé d'elle pour deux mois. Mais retrouverait-il vraiment son talent de scénariste, cela restait à prouver.

\*

Le shérif Ross parlait au téléphone à Carl Jenner.

— Carl, bon Dieu, que se passe-t-il ? Je ne peux atteindre ni Tom ni tes hommes. Encore une fois que se passe-t-il ?

— Je n'en sais rien. Hollis et Davis ne répondent pas. Et à la ferme, le téléphone est mort.

— Bordel ! Je suis payé pour le savoir ! Depuis une heure, j'essaie sans arrêt d'obtenir la communication. Rien. De ton côté, qu'est-ce que tu fais ?

— J'ai envoyé deux de nos voitures à la ferme, Jeff. La première a dérapé dans la boue et est tombée dans le fossé. Le conducteur a le bras cassé. Le second véhicule les a aidés à sortir de là et a repris son chemin. N'oublie pas qu'il fait un temps épouvantable, une nuit à ne pas mettre un chien dehors. De plus, Lewis et Johnson qui conduisait la seconde voiture ne connaissent pas le chemin qui mène à la ferme. Ils appellent constamment pour dire qu'ils croient être sur la bonne voie mais qu'ils avancent difficilement.

— Je vais aller moi-même à la ferme me rendre compte de ce qui se passe, lui lança Ross. J'en ai assez de toute cette salade. Je connais le chemin par cœur. Je te tiendrai au courant par radio.

— Ne fais pas ça, Jeff, implora Jenner. Attends. Lewis et Johnson n'en ont plus pour longtemps. Avec

un peu de chance, ils pourraient arriver à la ferme dans les vingt minutes.

— Ça ne me satisfait pas. Je me fais un souci épouvantable au sujet de Tom. Je pars ! (Et Ross raccrocha.)

Mary qui avait écouté la conversation entra dans le bureau de Ross, avec le ciré et le feutre de son mari.

— Sois prudent, Jeff, dit-elle simplement. Je me tiendrai en permanence près du téléphone.

Ross lui sourit :

— Tu parles comme une vraie femme de shérif. (Il enfila son ciré, vérifia si son revolver était chargé, puis enfonça son chapeau d'un coup de poing.) Ne te fais pas de souci. Je connais la route comme ma poche. (Il l'embrassa.) Laisse le poste radio ouvert. Je resterai en contact avec toi, ajouta-t-il avant de plonger dans la nuit et sous la pluie.

L'état de la route menant à la ferme des Loss s'était considérablement détérioré depuis que Tom Mason l'avait empruntée et Ross eut toutes les peines du monde à empêcher sa voiture de verser dans le fossé. Il conduisait lentement, prudemment et parvint enfin à la petite éminence où Hollis avait laissé sa voiture. Il alluma ses phares qu'il braqua sur le pavillon. Quelques instants plus tard, il vit surgir deux hommes qui, de la porte d'entrée, lui firent de grands signes.

Ross dévala la pente jusqu'au bungalow et sortit de voiture.

— Salut, shérif, dit Hollis. Content de vous voir. Jusqu'à présent, mes hommes ne se sont pas pointés.

Pour toute réponse, Ross émit un grognement et entra dans la maison pour se mettre à l'abri de la pluie.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-il. Pourquoi ne vous êtes-vous pas mis en rapport avec Jenner ? Et où est Tom Mason ?

— La radio de votre voiture est en état de marche, shérif ?

— Oui, mais...

— Il faut que je contacte Jenner, dit Hollis. Davis va vous montrer. C'est pas beau à voir, je vous préviens.

Il s'engouffra dans la voiture de Ross. Quelques minutes plus tard, il avait Jenner à l'écoute et lui expliquait la situation.

Jenner, dans un silence stupéfié, l'écouta sans l'interrompre.

— L'évadé s'est enfui dans la voiture de Mason, vêtu de son ciré et de son feutre, et il a pris aussi son revolver, conclut Hollis.

— Cette ordure doit avoir perdu la tête ! s'exclama Jenner. Cinq meurtres en une nuit ! Bon, je vais faire le nécessaire. Je vous envoie dans le plus bref délai une ambulance et un médecin, ajouta-t-il avant de raccrocher.

Hollis rentra dans le bungalow et trouva Ross agenouillé près de Tom Mason.

— Je pense qu'il vaut mieux ne pas le toucher, dit Hollis. On nous envoie une ambulance. Mais il m'a l'air en fichu état.

— Il est mort, dit Ross d'une voix blanche. Il a eu juste le temps de me reconnaître et c'était fini.

Sheila Weston savourait son martini dry tout en regardant avec complaisance le beau type assis en face d'elle à une des tables donnant sur le court de tennis.

— Vous jouez remarquablement bien au tennis, madame Weston, lui dit le bellâtre en souriant. Beaucoup trop bien pour moi. Mais si ça ne vous ennuie pas trop de m'avoir pour partenaire, je serais ravi de faire d'autres parties avec vous.

Sheila appartenait presque à la classe des professionnels et elle n'avait pas rencontré, dans le beau type qui s'était proposé, un adversaire digne d'elle. Mais que lui importait. Elle aimait gagner, et tout spécialement contre un homme.

Oui, il était beau, ce type, avec ses cheveux noirs et bouclés, son visage bronzé. Il s'était présenté, Julian Lucan. Sheila, en l'observant, se dit qu'il serait, au lit, un partenaire bien agréable. Excitant, même. Or tandis que Perry montait dans sa chambre faire ses valises, Sheila sur le chemin du club de tennis s'était justement fait la réflexion qu'il était grand temps pour elle de changer de partenaire. Joey et George commençaient sérieusement à l'assommer.

Ce bel homme donnera un attrait nouveau à ma vie sexuelle en l'absence de Perry, se dit-elle. À la façon dont il la dévorait du regard, elle comprit que, de son côté, il n'y aurait pas de problèmes.

Cependant, il était pour elle un parfait inconnu. Elle ne l'avait jamais vu au club auparavant et elle décida de le sonder un peu.

— Vous ne venez pas souvent au club ? dit-elle.

Non, c'est la première fois que je viens, dit

Lucan. C'est sympathique, ici. Je suis venu à tout hasard dans l'espoir de faire une partie. La plupart du temps, je suis retenu en ville par mes activités.

— Ah oui ? Et que faites-vous ? demanda Sheila, continuant sa petite enquête.

— Je suis photographe de mode. Or le salon de la mode masculine approche et j'ai à faire par-dessus la tête.

Sheila approuva d'un signe de tête. Tout cela lui paraissait satisfaisant.

— Vous avez des projets pour le week-end ? lui demanda-t-elle.

— Pas si vous avez quelque chose d'intéressant à me proposer, madame Weston, dit-il avec un franc sourire.

Sheila croyait à l'approche directe. Elle avait déjà essayé cette technique et cela lui avait toujours réussi. De jeunes athlètes sur la plage, de beaux garçons au bar. Elle se laissait emmener par eux généralement dans un motel, mais elle décida, cette fois, de faire une exception.

— Figurez-vous que je suis seule, ce week-end. Mon mari est absent pour affaires... ou du moins c'est ce qu'il me raconte. Que diriez-vous de passer la soirée et la journée de demain chez moi ?

— Rien ne pourrait me plaire davantage.

Sheila ouvrit son sac, prit sa carte de visite et la lui tendit en disant :

— Voici mon adresse. Venez vers huit heures. Mon aide ménagère sera partie et nous nous contenterons d'un dîner froid.

Il prit la carte de visite, l'étudia un instant, puis la glissa dans sa poche poitrine.

— Je ne vous ferai pas attendre, madame Weston. Je me réjouis à l'avance.

— Vous pouvez m'appeler Sheila, Julian, dit la jeune femme. Je suis invitée à déjeuner. À ce soir, ajouta-t-elle et, lui décochant son plus séduisant sourire, elle se dirigea vers le pavillon du club.

Lucan vida son verre, en commanda un autre. Mme Perry Weston, la femme du célèbre scénariste ! Tout connaître sur les gens huppés faisait partie du boulot de Lucan. Weston doit valoir son pesant d'or, se dit-il. Décidément ses copains n'avaient pas tort de l'appeler « Luck le Veinard ».

Ni Sheila ni Lucan n'avaient remarqué un homme assez fort qui, sous un parasol, sirotait un verre de bière. Un de ces hommes si neutres qu'en les croisant dans la rue on ne les remarque même pas. Mais Ted Fleischman était un des meilleurs détectives d'Acme Investigations.

La semaine précédente on lui avait donné pour instructions de prendre Sheila Weston en filature. Un rapport quotidien et détaillé de ses activités devait être adressé à Miss Grace Adams de la Rad-Hart Movie Corporation.

Fleischman avait vu Sheila donner sa carte de visite à Lucan, puis se diriger vers le restaurant du club. Il hocha la tête, se leva et partit à la recherche du téléphone. Il appela les bureaux de l'Acme Investigations et parla brièvement à Dorrie Roper chargée de distribuer les tâches.

— Dorrie, il me faut Fred Small. Il est dans le coin ?

— Où veux-tu qu'il soit ? Il se prélasse dans le hall à regarder des magazines féminins. Qu'est-ce que tu lui veux ?

— J'ai besoin d'un coup de main dans l'affaire Weston. Dis-lui de venir me rejoindre au club de tennis de Long Island et en vitesse. Je l'attendrai sur la terrasse.

Il raccrocha et retourna s'asseoir sous le parasol.

En plein soleil, Julian Lucan mangeait un sandwich ; détendu, il était installé là pour un moment. De sa place, Fleischman apercevait Sheila qui, assise à une table, bavardait avec trois amies. Elle n'était pas près de partir. Il acheva sa bière et, d'un geste, en commanda une autre.

Une demi-heure plus tard, Fred Small, un autre membre de l'Acme, frisant la soixantaine et qui malgré son costume d'été bleu pâle passait lui aussi inaperçu, vint le rejoindre.

— Qu'est-ce qui se passe, Ted ? demanda-t-il en s'asseyant près de Fleischman.

— Le type là-bas sur la terrasse, dit Fleischman sans regarder dans la direction de Lucan.

Small lui lança un regard rapide et sourit.

— Lucky le Veinard ! C'est un malin celui-là. Il m'a donné un peu de fil à retordre à Manhattan. C'est généralement à New York qu'il opère.

— Quelle est sa spécialité, Fred ?

— Avec sa gueule, il n'a pas de peine à séduire des femmes d'un certain âge. Il se montre charmant, leur donne ce qu'elles demandent : une séance au lit, et

ensuite il pose ses conditions. Pour éviter le scandale, elles doivent, ou payer ou lui faire un très beau cadeau. Il s'en sort très bien.

— Il semble avoir une touche avec Mme Weston, dit Fleischman, ironique. À moins que ce soit elle qui ait fait les avances. Aie l'œil sur lui, Fred. Moi je me charge de la femme.

— Tu veux que je te dise, Ted. Toi et moi on serait au chômage si les femmes se conduisaient correctement. C'est triste de penser à ça.

— Et les hommes, alors ! C'est comme ça que ça se passe maintenant. Aussi longtemps que nous aurons à surveiller les ébats des couples irréguliers nous ne risquons pas d'être au chômage.

Comme Julian Lucan se levait, Small attrapa le verre de bière de Fleischman qu'il vida d'un coup, puis frappa sur la large épaule de son collègue.

— Commande-t'en une autre, Ted. Tu as tout ton temps.

Et là-dessus, il se mit à suivre, mine de rien, Lucan.

Après le déjeuner, Sheila quitta ses amies et alla téléphoner d'une cabine.

— Liza, dit-elle à sa femme de chambre-cuisinière, une fille de couleur très capable, j'ai invité Mme Bensing à dîner. Prépare-nous quelque chose de bon. Je me fie à toi. Et ensuite tu pourras partir. Bon week-end, ajouta-t-elle avant de raccrocher.

Elle se rendit ensuite au vestiaire, enfila un bikini et alla s'installer au bord de la piscine. Fleischman qui avait opté pour un autre parasol d'où il avait vue sur la piscine, se prépara à attendre. Son travail était fait de



longues attentes, mais il était bien payé et, de nature, Fleischman était patient.

Sheila, étendue au soleil, les yeux clos derrière d'énormes lunettes teintées, pensait à Julian Lucan. Ça c'est un homme ! se dit-elle, et une onde brûlante de désir la parcourut. C'était autre chose que ces gringalots de Jocy et de George. Oui, cet homme devait être un merveilleux amant ! Ses yeux gris au regard troublant, sa musculature, son assurance virile !

— Dis donc, il était rudement bien le type avec qui tu parlais, dit une voix à côté d'elle.

Fronçant le sourcil, Sheila leva les yeux et découvrit que Mavis Bensinger avait pris la chaise longue proche de la sienne. Mavis et elle étaient amies intimes. Mavis avait épousé un homme de vingt ans son aîné, un type obèse, chauve, qui avait la dégoûtante habitude de suer au lit, mais il était riche. Pour le reste, Mavis s'adressait ailleurs. Comble de chance, Bensinger passait le plus clair de son temps, pour affaires, à Washington et n'imposait sa présence à Mavis que quelques jours par mois.

— C'est bien mon impression, dit Sheila avec un sourire complaisant. Je saurai ce soir ce qu'il vaut. Je l'ai invité chez moi. Perry est à Los Angeles.

— Chez toi ? dit Mavis stupéfaite. Est-ce bien raisonnable, Sheila ? Pourquoi ne vas-tu pas dans un motel, comme moi ?

— J'en ai marre des motels.

— Et si un de tes voisins, toujours à t'épier, le voit entrer chez toi ? Tu ne tiens pas à divorcer, j'imagine ?

— Quelquefois, j'en ai envie. Perry et moi on passe

notre temps à se disputer. Et ça fait bien deux mois qu'on n'a pas couché ensemble. Me retrouver libre, ce serait merveilleux. Et pour se trouver un autre homme, on n'a que l'embarras du choix.

— Mais pense au fric que Perry gagne ! Et à la façon dont il te gâte ! Jamais tu ne retrouveras un type aussi généreux.

— Oh, fiche-moi la paix, dit Sheila en se levant. Je vais piquer une tête dans la piscine.

— Ma foi, mon chou, c'est ton affaire. Moi je ne divorcerai d'avec Sam pour rien au monde. Je ne le supporte que trois ou quatre jours par mois et le reste du temps j'ai de l'argent à gogo.

Mais déjà Sheila s'éloignait du bord.

Elle rentra chez elle à 19 heures et trouva Liza en train de dresser la table.

— J'ai acheté tout un assortiment de hors-d'œuvre et deux beaux homards. Vous pensez que ça ira, madame Weston ?

— Ce sera parfait, dit Sheila. Dès que tu auras tout disposé, tu pourras partir. Moi, je vais prendre un bain.

Sheila passa la demi-heure qui suivit à se faire une beauté, tâche dans laquelle elle excellait. Elle fixait ses faux cils lorsqu'elle entendit démarrer la voiture de Liza. Maintenant elle avait la maison pour elle toute seule !

Julian Lucan arriva à huit heures pile dans sa Mercedes 200 SL de location. Sheila qui l'attendait dans le patio lui indiqua le vaste garage.

Lucan gara sa voiture à côté de la Volvo de Sheila,

en descendit, referma la porte du garage et se dirigea vivement vers son hôtesse.

— Bonsoir, dit-il, tout souriant. Me voilà.

La maison, petite mais luxueuse, était entourée de haies vives et d'arbres qui la dérobaient à la curiosité des voisins et l'arrivée de Lucan passa inaperçue.

La nuit que passa Sheila avec Lucan fut la plus merveilleuse qu'elle ait jamais connue. Pour la première fois de sa vie, elle sortit des bras d'un homme complètement épuisée. Ses prouesses sexuelles furent pour elle comme une prise de L.S.D. Elle flottait sous lui, transportée dans un autre monde, tandis qu'il multipliait les assauts qui la faisaient crier de plaisir, se cramponner à lui, et en redemander.

Elle émergea d'un lourd sommeil et le vit en train de s'habiller. Pendant un moment, elle ne sut plus où elle en était, puis elle se rappela que c'était dimanche et en consultant sa pendulette de chevet, constata qu'il était midi moins dix.

— Tu pars ! s'exclama-t-elle, consternée. Mais il est tôt encore.

Il lui sourit.

— Désolé, mon chou, mais j'ai un rendez-vous en ville.

— Un dimanche ?

— Les gens avec qui je travaille n'observent pas le dimanche.

Devant le miroir en pied, il vérifia son nœud de cravate. Voyant ce long dos musclé, Sheila émit un long soupir tremblé.

— Je vais te faire du café.

Et nue, elle bondit du lit et s'enveloppa d'un déshabillé.

— Bonne idée, mon chou. Tu as aimé notre nuit ?

— As-tu vraiment besoin de le demander ?... Et toi ?

— Et comment !

Tandis qu'elle réchauffait le café préparé la veille par Liza, Sheila évoqua la nuit passée. Une expérience inoubliable. Elle ne voulait pour rien au monde perdre un amant aussi fantastique ! Elle éprouvait une amère déception à l'idée qu'il ne resterait pas jusqu'au lundi matin, mais bien qu'elle n'eût que vingt-trois ans, Sheila savait qu'insister auprès d'un homme était une faute impardonnable. La prochaine fois ils iraient dans un motel. Et la fois d'après, quand elle pourrait se débarrasser de Liza, il reviendrait ici.

Elle apporta le café au salon où elle trouva Lucan en train d'examiner les divers objets d'art qu'avait collectionnés Perry. Que Perry fût collectionneur irritait Sheila, et qu'il s'y connût en antiquités l'agaçait plus encore.

— C'est une sorte d'instinct que je possède, lui avait-il expliqué tandis qu'ils flânaient chez des antiquaires, habitude qui l'ennuyait à périr mais qu'elle avait supportée pendant les premiers mois de leur mariage. Il aimait de petits objets qu'elle ne se serait même pas donné la peine de regarder. Il avait tenté de former le goût de sa femme le jour où il avait acquis une tabatière en or de style George IV. « Dans quelques années, lui avait-il dit, cette tabatière vaudra beaucoup plus que je ne la paie aujourd'hui. » Mais ces propos la laissaient froide. Et pas un instant elle n'avait regretté

de lui avoir jeté à la tête et d'avoir brisé un précieux vase de porcelaine de Chine. Qui donc se souciait de vieilleries pareilles ?

— Ah, du café ! s'exclama Lucan en venant s'asseoir en face d'elle. Mon chou, tu es vraiment une des plus belles femmes qui existent au monde.

Sheila sentit le rouge lui monter au visage et une onde de désir la parcourut.

— Reste encore un peu, Julian. Ne t'en va pas si vite.

Il but son café sans cesser de lui sourire, puis dit :

— Désolé, mais il faut que je parte.

— Quand reviendras-tu ?

— Pas pour le moment. J'ai une semaine très chargée. (Et il se versa une autre tasse de café.)

— Mais quand nous reverrons-nous ? demanda Sheila, consternée.

— Je ne peux rien te dire. Je ne viens pas souvent par ici.

Sheila éprouva une sorte de malaise.

— Mais Julian, tu ne tiens donc pas à ce que...

Elle se tut, devant ce visage qui ne cessait de sourire.

— Si, ça m'a beaucoup plu mais je circule énormément. Peut-être que je repasserai par ici dans un mois ou deux. Et je te passerai un coup de fil.

— Mais Julian... !

— J'ai dit non, mon chou. (Le regard de ses yeux gris et langoureux se fit soudain très dur.) Et avant que je parte, le prix de la saillie ?

Sheila le regarda, stupéfaite, ses poings serrés prenant appui sur la table.

— Que veux-tu dire ?

— Voyons, sois raisonnable, mon chou. Tu ne penses tout de même pas que j'ai passé la nuit avec toi pour tes beaux yeux, sans rien te demander en retour. Je t'ai fait jouir, hein ? Et tout ton soûl ! Alors de quoi te plains-tu ?

— Vous voulez que je vous paie ? dit Sheila d'une voix étranglée.

— Disons cinq cents dollars, dit Lucan avec un large sourire, mais ses yeux gris étaient de glace. Pour une nuit complète, j'en demande généralement mille, mais puisque c'est toi...

Sheila resta un long moment immobile, puis elle se leva d'un bond, les yeux étincelants, le visage convulsé de rage.

— Sortez d'ici ! hurla-t-elle. Sortez d'ici ou j'appelle la police, ignoble maître chanteur !

Lucan secoua la tête d'un air navré. Il avait vécu cent fois de telles scènes.

— Quelle bonne idée, mon chou ! Appelle la police. L'histoire paraîtra dans les journaux demain en gros caractères. Ton mari et son associé n'aimeront pas ça. Et tes amies non plus. Vas-y, appelle la police.

Sheila sentit la colère l'abandonner. Mon Dieu ! Quelle imbécile elle avait été ! Peu lui importait ce que penserait Perry, mais l'opinion de ses amies comptait pour elle. La plupart d'entre elles couchaient avec les maris de leurs amies, mais jusqu'à présent, elles ne s'étaient jamais laissé surprendre. Elle imaginait les cancans que ça déclencherait. Jamais après cela elle n'oserait retourner au club.

— Grouille-toi, mon chou, dit Lucan devant sa déconvenue. J'ai une autre cliente qui m'attend. Et elle aussi, elle a le feu aux fesses.

Ils se mesurèrent du regard, puis Lucan sourit.

— Ma foi, tu t'es bien défendue. De plus le dîner était bon. Alors pour une fois je te fais une fleur. Je sais me montrer généreux à l'occasion. Quand tu auras envie de te faire sauter, donne-moi un coup de fil. Tu trouveras mon numéro dans l'annuaire. Au revoir, mon chou, à bientôt j'espère.

Quand elle entendit claquer la porte d'entrée, Sheila se laissa tomber sur le canapé.

Mon Dieu ! Quelle folle elle avait été ! Quand une de ses amies avait envie de changer de partenaire, elle choisissait toujours le mari de l'une d'entre elles. Ainsi, pas de danger. Et dire que son choix s'était porté sur un inconnu ! Accablée de honte et de fureur, elle éclata en sanglots.

Ted Fleischman était installé dans sa voiture, juste en face de la maison des Weston. Il tenait à la main un Nikon équipé d'un objectif de 200 millimètres. Il prit trois instantanés de Lucan qui surgissait en plein soleil, jeta l'appareil sur le siège avant, sortit de son véhicule et arriva à l'instant où Lucan ouvrait la porte du garage.

Le play-boy sifflotait gaiement et ne prit conscience de la présence de Fleischman que lorsqu'il lui tapa sur l'épaule. Il se retourna ; l'autre était à un pas de lui.

— Salut, Lucky ! s'exclama Fleischman. Alors, ça s'est bien passé ?

Lucan serra les poings, et grommela, désagréablement impressionné par les yeux froids qui le jugeaient.

— Qui êtes-vous ?

— Agent de la Sûreté, dit Fleischman prenant dans son portefeuille un insigne argenté. Alors pas d'histoires, Lucky, aboule l'objet. Le coin est truffé de micros. Encore une fois, aboule l'objet.

— Je ne sais pas de quoi vous parlez, dit Lucan qui avait blêmi sous son bronzage.

— Ne perdons pas de temps. Une autre cliente t'attend, alors donne, à moins que tu préfères que j'abîme ton joli portrait.

— Mais vous donner quoi ? Je sais pas de quoi vous parlez.

— C'est pas à moi qu'il faut raconter des salades. Tu ne lui as pas demandé d'argent, donc tu t'es servi toi-même. Je connais tes méthodes. Allez aboule et en vitesse, sinon je vais me montrer méchant.

Lucan avait déjà eu, à une ou deux reprises, des ennuis avec les agents de Sûreté. Se colleter avec des gars aussi durs pouvait lui causer de graves ennuis. Il hésita, puis sortit enfin de sa poche la tabatière en or de style George IV appartenant à Perry.

Fleischman ouvrit le petit sac de plastique dont il s'était muni.

— Laisse-la tomber là-dedans, Lucky, comme ça j'aurai une jolie collection de tes empreintes digitales. Et pas d'entourloupes, sinon tu pourras dire adieu pour toujours aux bijoux de famille.

Parce qu'il savait Fleischman capable de mettre fin à ses activités lucratives, Lucan laissa tomber sans protester la tabatière en or dans le sac de plastique.

— Parfait, Lucky. Et maintenant fous le camp. Et si



jamais tu remets les pieds dans mon district, tu es bon pour un séjour à l'œil aux frais de l'État.

Lucan lui lança un regard noir, monta dans sa voiture, et fila sans demander son reste.

\*

Perry Weston se réveilla brusquement. Il ne sut pas, d'abord, où il était, puis il comprit qu'il se trouvait toujours dans la Toyota de location et que la pluie continuait de tambouriner sur le toit de la voiture.

Il bâilla, s'étira, se reprocha d'avoir forcé sur le whisky, consulta la pendulette du tableau de bord. Vingt-deux heures cinq. Mieux valait reprendre la route. Il alluma les phares et regarda l'autoroute qui ondulait sous la pluie. Décidément, il aurait mieux fait de rester à Jacksonville. Il devait être à une quinzaine de kilomètres de son pavillon de pêche. À un peu plus d'un kilomètre, il trouverait le chemin l'amenant à destination, mais qui risquait d'être quasi impraticable. Il ouvrit la boîte à gants, prit la bouteille de Ballantine's et but longuement au goulot. Il remit la bouteille en place, alluma une cigarette et contempla, à travers le pare-brise ruisselant d'eau, la pluie qui redoublait.

Décidément, ça n'allait pas dans sa tête. Atteindre le pavillon de pêche par un temps pareil serait une véritable performance, mais le whisky qu'il venait de boire lui redonna confiance.

Il avait faim. Cela faisait des années qu'il n'était pas retourné au pavillon, mais il avait conclu un arrangement avec la femme du shérif, Mary Ross, qui allait

aérer de temps à autre et veillait à ce que le congélateur soit toujours bien garni.

Oui, il était sûr que le réfrigérateur regorgeait de nourritures variées et que le pavillon était bien tenu. Il éprouva soudain le désir de revoir Mary et de boire une bière avec le shérif Ross. Mari et femme étaient la bonté même et, malgré sa célébrité actuelle, ils restaient pour lui de vrais et fidèles amis.

Il évoqua Sheila. Elle s'envoyait donc en l'air, en son absence, avec des garçons plus jeunes que lui. Silas S. Hart ne parlait qu'à bon escient. Et puis après ? Elle se calmerait peut-être en avançant un peu en âge. Il devait reconnaître qu'avoir pour mari un homme à ce point absorbé par son travail ne devait pas être très amusant pour elle. Peut-être qu'après cette crise, ils se rapprocheraient. Peut-être que...

Il mit l'allumage, démarra. Habituellement l'auto-route était sillonnée de camions et de voitures mais, pour le moment, elle était déserte.

Encore quinze kilomètres à franchir. Vas-y mollo, se dit-il. Tu as trop bu. Alors vas-y mollo.

Il se réjouit à la pensée du steak épais et juteux qui l'attendait au pavillon. Il avait un gril à infrarouge. Dans moins d'une heure, il serait installé à sa table, en train de se régaler.

Encore quinze kilomètres à franchir !

Il conduisait prudemment sur l'autoroute. Les essuie-glaces avaient peine à lutter contre la pluie diluvienne et il lui fallait se pencher en avant pour percer l'obscurité sous les trombes d'eau.

L'embranchement ne devait plus être loin. Surtout

ne pas le manquer. Il ralentit, fit du quarante à l'heure puis perçut brusquement une lumière rouge qui brillait devant lui. Il ralentit encore. Il ne voyait rien d'autre que ce feu rouge qui perçait le rideau de pluie.

Un accident ?

Le feu rouge se dirigeait vers lui et il stoppa. À la lumière des phares, il vit un homme qui portait le Stetson trempé et le ciré jaune d'un membre de la police routière.

Bon Dieu, se dit-il, si ce type flaire mon haleine, je suis bon pour un retrait de permis pour avoir conduit en état d'ivresse.

Il observa le policier qui approchait, attendit qu'il soit sorti du faisceau des phares. Il appuya alors sur le bouton qui faisait descendre électriquement la vitre de son côté, puis avança la tête pour recevoir la pluie en plein visage. Et aussitôt il se sentit rafraîchi.

L'homme fit le tour de la Toyota et fixa sa torche sur Perry. Il examina ensuite le siège du passager puis les deux sièges arrière comme pour bien s'assurer que Perry était seul dans la voiture.

— Vous avez des ennuis ? demanda Perry sans parvenir à distinguer le visage de l'homme qui se tenait près de la voiture.

— Ma voiture a dérapé, expliqua le policier en se penchant légèrement, mais Perry ne put discerner que le bord de son vaste feutre. Il faut absolument que je trouve un téléphone. Où vous dirigez-vous ?

— Vers Rockville. J'ai un pavillon de pêche à trois kilomètres du village, expliqua Perry. Vous pourrez téléphoner de chez moi.

— Bon.

L'homme passa à l'avant de la voiture et son ciré ruisselant étincela un instant sous la lumière des phares puis il ouvrit la portière et se glissa au côté de Perry, à la place du passager.

— Une foutue nuit, dit Perry qui déjà démarrait.

— Ouais, dit l'homme d'une voix dure et métallique. Allons-y.

Hollis, de la voiture du shérif Ross, apprit par radio à Carl Jenner, que Mason, le shérif adjoint, venait de mourir.

Pendant un instant, Jenner ne parut pas saisir le sens des propos de Hollis, puis il s'exclama :

— Vous voulez dire que ce salaud a tué le jeune Mason ?

— Oui, chef. Il est mort. Il a reçu un terrible coup sur la tête. J'ai trouvé l'arme, une hache. Les autres victimes ont été abattues de la même façon. Leur crâne a éclaté comme une coquille d'œuf. Mason a survécu quelques instants parce que son feutre a amorti le coup. Cet homme doit être fort comme un bœuf.

— Bon Dieu ! s'exclama Jenner. Six meurtres en une nuit. Personne ne sera en sécurité aussi longtemps que cette bête féroce restera en liberté. Ne touche à rien, Hollis. La Criminelle essaie de vous joindre. J'ai chargé deux de nos gars de surveiller Jacksonville. Lorsque Lewis et Johnson arriveront, envoyez-les immédiatement sur l'autoroute. Ça ne m'étonnerait pas qu'il se dirige vers Miami. Qu'ils prennent cette direc-

tion-là. La police d'État est en train d'établir des barages, mais par un temps pareil, c'est pas du gâteau.

— Bien chef. Je vous tiendrai au courant, dit Hollis avant d'éteindre la radio.

Une ou deux minutes plus tard, il vit briller les phares d'une voiture qui s'arrêta à côté de lui. Lewis, au volant, se pencha par la portière.

Criant pour dominer le bruit de la pluie, Hollis lui brossa un tableau de la situation.

— Voici les ordres en ce qui te concerne : retourner sur l'autoroute et prendre la direction de Miami. Tu pourrais, je crois, aisément le rattraper. Il porte un Stetson et le ciré jaune qu'il a pris à Mason, cria encore Hollis. Et il doit rouler dans la Ford de Mason. Numéro SZY 3002. Et méfie-toi ! Il a également le revolver de Mason.

— On n'avance pas sur cette sacrée route, grommela Lewis. C'est un vrai borbier. Enfin, je ferai de mon mieux.

— Ton mieux, c'est pas assez, riposta Hollis. Cette ordure, faut absolument qu'on l'attrape !

Après avoir regardé Lewis faire demi-tour en glissant dans la boue, Hollis retourna en courant sous des torrents de pluie se mettre à l'abri du bungalow.

Le shérif Ross qui semblait avoir vieilli de dix ans l'accueillit en disant :

— Je n'ai plus rien à faire ici. Je crois que je vais retourner à mon bureau.

Ross paraissait brisé et Hollis eut un élan de pitié pour lui, mais il dit simplement :

— J'ai encore besoin de votre radio, shérif. Le mieux serait que vous attendiez l'arrivée de l'ambulance.

— Oui, tu as raison, dit Ross, se laissant lourdement tomber sur une chaise, à l'entrée du bungalow. Ce garçon était pour moi comme un fils. Je n'arrive pas à croire à sa mort.

Hollis lui lança un regard attristé, puis se dirigea vers le salon.

Davis, adossé au mur, fumait une cigarette et évitait du regard les trois cadavres.

— On touche à rien, Jerry, lui rappela Hollis. La Criminelle va pas tarder à arriver. Le tueur a sans doute laissé des empreintes un peu partout et il est probablement fiché.

— Il est fort, ce salopard, fit observer Davis. J'envie pas le type qui essayera de l'arrêter. N'oublie pas qu'il a le revolver de Mason. Mais sortons d'ici. La vue de ce carnage me pèse sur l'estomac.

Les deux hommes rejoignirent le shérif dans l'entrée.

— Il faut absolument le capturer, dit Ross sans relever la tête. Tom et ses parents étaient mes meilleurs amis. Que se passe-t-il ? Et Jenner qu'est-ce qu'il compte faire ?

— L'alerte a été déclenchée dans tout l'État, shérif, dit Hollis. La police d'État est réquisitionnée. Et demain la Garde nationale s'y mettra aussi. S'il écoute la radio, chaque automobiliste est mis en garde, mais il doit pas y avoir beaucoup de circulation par une nuit pareille.

— Bon, mais je vais vous dire une chose, moi. (Ross releva la tête, et son visage blême était à la fois sombre et décidé.) Si vous autres ne le trouvez pas, moi je le

trouverai, même si c'est la dernière chose que je ferais de ma vie.

— Mais oui, shérif, dit Hollis, apitoyé par le désarroi du vieil homme, mais non par ses paroles. (Le tueur était probablement loin d'ici, sur la route de Miami et hors du district de Ross.) Vous en faites pas. Tôt ou tard, nous lui mettrons la main dessus.

— Et dire qu'il va falloir que j'annonce la mort de Tom à sa mère, murmura Ross et il enfouit son visage entre ses mains.

Et la pluie continuait de tomber à seaux.

\*

Perry Weston mit la Toyota en marche.

— À un peu plus d'un kilomètre d'ici, dit-il, il y a sur la gauche un chemin qui conduit à mon pavillon. Mais Dieu sait dans quel état il doit être. Il est difficile même par temps sec.

L'homme assis à côté de lui, coiffé de son Stetson et vêtu d'un ciré jaune dégoulinant, ne répondit rien.

— Est-ce que vous n'auriez pas pu demander de l'aide par radio ? demanda Perry. Les voitures de police sont toujours équipées de radio, non ?

— Elle est en panne, dit l'homme.

— Si vous préférez, je peux rester sur l'autoroute et vous pourrez appeler du bureau du shérif ?

— Votre téléphone en vaut un autre. (La voix dure, métallique commença à porter sur les nerfs de Perry.)

— Bon, dit-il en ralentissant, nous arrivons à l'orée du chemin, mais je vous préviens que c'est risqué.



L'homme assis à ses côtés ne répondit rien.

Un de ces types bovins, silencieux et bornés, se dit Perry, et il haussa les épaules.

Il quitta l'autoroute et s'engagea dans le chemin couvert moitié macadam et moitié sable.

Comme il estimait devoir lui faire cette offre, et que l'idée d'être seul au pavillon par une telle nuit ne lui souriait guère, il reprit :

— Si vous le désirez, vous pouvez passer la nuit chez moi. Mon pavillon est très confortable, mais peut-être préférez-vous retourner à votre voiture.

Un long silence suivit.

— Je me fous de ma voiture, dit enfin l'homme. Je ne suis pas de service. Il me suffira de leur dire où elle se trouve. Ouais, je passerai volontiers la nuit chez vous. J'en ai jusque-là de cette pluie.

— Et moi donc ! (Perry se pencha en avant pour scruter l'étroit chemin que ses phares éclairaient à peine.) Je suis content d'avoir de la compagnie. Au fait, qui êtes-vous ?

— Contentez-vous de conduire, papa. Et regardez où vous allez. La route est mauvaise.

Perry éprouva un soudain malaise. Il ne pouvait pas se permettre de quitter la route des yeux, mais il aurait aimé jeter un coup d'œil sur l'homme assis à côté de lui.

— Nous n'allons pas tarder à arriver, se contenta-t-il de dire. Comment vous appelez-vous ?

Nouveau long silence.

— Appelez-moi Jim.

— Jim comment ?

Nouveau silence.

— Brown.

— Bon. Jim Brown. Moi c'est Perry Weston.

— Faites attention ! aboya l'homme qui disait s'appeler Jim Brown.

— Oui, Seigneur ! Et cette pluie qui ne cesse pas !

Jim Brown se pencha en avant, scruta les faisceaux de lumière des phares et s'écria brusquement :

— Prenez sur votre droite !

Trop tard. Un quart de seconde trop tard, Perry vit la profonde flaque de boue. Les roues avant de la Toyota parvinrent à la franchir, mais l'arrière s'enlisa et le moteur cala.

— Je vous avais dit de prendre sur votre droite, lui lança l'autre, d'un ton hargneux.

— Si vous croyez que c'est facile de conduire sous une pluie pareille, riposta Perry. Cette fois, nous sommes embourbés, et pour de bon.

— Je crois que je peux arranger ça. Je vais voir.

Il sortit de la voiture sous la pluie battante. Jurant entre ses dents, Perry le suivit. Il ne portait qu'un léger imperméable qui ne le protégeait guère et il se mit à patauger jusqu'aux genoux dans l'eau et la boue.

Brown était déjà enfoncé jusqu'aux chevilles dans la profonde mare. Il alluma sa torche, grogna puis dit :

— Je peux la sortir de là.

— Et moi, qu'est-ce que je fais ? demanda Perry qui se sentait inutile.

— Remontez en voiture, mettez le moteur en marche, et quand je crierai, passez une vitesse et foncez. Compris ?

Perry regarda avec stupéfaction l'homme qui, tournant le dos à la voiture, saisissait déjà le pare-chocs arrière entre ses mains gantées.

— Vous n'arriverez jamais à la soulever à vous tout seul ! Laissez-moi vous aider.

— Remontez en voiture et faites ce que je vous dis ! lui lança l'homme. Je la soulèverai, cette putain de voiture !

Il est complètement cinglé, se dit Perry. Vouloir soulever à lui tout seul une Toyota chargée de bagages hors de ce borbier.

— Si nous nous mettions à deux...

— Bon Dieu de bon Dieu, allez-vous faire ce que je vous dis ! aboya l'autre.

— Bon, dit Perry, résigné, et il monta dans la voiture et mit le moteur en marche.

— Allez-y ! cria l'homme.

Perry passa une vitesse et appuya doucement sur l'accélérateur. Il sentit l'arrière de la voiture se soulever, les roues avant glisser, puis s'agripper à la chaussée et avancer.

Perry n'en croyait pas ses yeux. La voiture roulait de nouveau sur un terrain ferme. Il accéléra légèrement, la voiture fit un bond en avant et il appuya sur le frein.

Il avait cru qu'il lui faudrait regagner à pied son pavillon, puis téléphoner pour qu'on sorte la Toyota de ce borbier. Or cet homme avait soulevé à lui tout seul l'arrière de la voiture, lui avait donné un élan pour qu'elle roule sur ses roues avant, accomplissant le travail d'un camion de dépannage. Cela paraissait à peine croyable !

Il doit être fort comme un bœuf ! se dit Perry, ignorant qu'il employait les termes mêmes dont avait usé Hollis lorsqu'il avait décrit à Jenner, à la radio, l'auteur de ces crimes odieux.

Brown surgit, tête baissée pour se protéger de la pluie, à la portière de Perry.

— Tout va bien, dit-il. Poussez-vous. C'est moi qui vais conduire.

— Mais vous ne connaissez pas le chemin, objecta Perry, et moi je le connais par cœur.

— Poussez-vous de là, je vous dis, et l'homme ayant ouvert la portière, força Perry à se glisser à la place du passager.

Comme Jim Brown mettait la voiture en marche, Perry s'aperçut qu'il lui était reconnaissant de conduire. Si quelqu'un pouvait les amener jusqu'au pavillon, ce serait lui. Il prit dans la boîte à gants, la bouteille de scotch et proposa :

— Vous voulez boire un coup, Jim ?

— Je ne bois pas.

Perry déboucha la bouteille et but une longue rasade au goulot.

— Une cigarette, alors ?

— Je ne fume pas.

Perry gonfla les joues et haussa les épaules. Il remit la bouteille en place, puis s'installa plus confortablement, tout en s'efforçant de percer, dans l'obscurité, l'épais rideau de pluie.

— Il nous reste dans les cinq kilomètres à franchir, dit-il. Bon Dieu, il me tarde d'arriver !

Brown ne répondit pas. Il conduisait avec adresse et

sûreté, surveillant la route, épousant ses moindres tournants.

Perry pouvait enfin le regarder, mais à la faible lueur du tableau de bord, il vit les fortes mains brunes, le bord du Stetson qui cachait toujours le visage de l'homme.

— Il y a longtemps que vous faites partie de la police routière ? demanda-t-il, soucieux d'en apprendre davantage sur cet homme.

Un long silence plana, puis Brown dit enfin :

— Bien assez pour mon goût.

— C'est une bonne réponse. C'est toujours ce que je dis au sujet de mon travail. Je suis scénariste. (Perry s'adossa à son siège, puis reprit :) Vous êtes marié ?

— Non.

— Pour avoir soulevé l'arrière de la voiture comme vous l'avez fait, vous devez pratiquer l'haltérophilie.

Brown ne répondit rien.

L'état de la route s'améliorait un peu et il prit de la vitesse.

— Vous allez parfois au cinéma ? Vous avez peut-être vu un de mes films ? dit Perry. *The Gun Duel* ? Ça ne vous dit rien ? J'en suis l'auteur.

— Je ne vais jamais au cinéma.

Bon Dieu ! se dit Perry. Ce type est une vraie bûche. Il ne boit pas, il ne fume pas, il ne va jamais au cinéma. Que diable fait-il de sa vie ? Il posa la question.

— En dehors de votre travail d'officier de police, que faites-vous pendant vos loisirs ?

— Vous voulez bien la fermer ! aboya Brown, exaspéré. Je conduis.

— C'est bon... je m'excuse, marmonna Perry.

Il alluma une cigarette, résista à l'envie d'avaler une nouvelle rasade de whisky.

Ils roulèrent en silence pendant vingt minutes, puis Perry dit enfin :

— Tournez à droite. Nous y sommes presque.

Lorsqu'ils arrivèrent au pavillon et que Brown mit la voiture au garage, Perry poussa un soupir de soulagement. Il savait que, seul, il n'y serait pas arrivé. Ce type avait désembourbé la voiture avec une aisance qui le confondait. Ils étaient enfin arrivés sains et saufs au pavillon.

— Vous conduisez drôlement bien, Jim, dit-il comme tous deux descendaient de voiture. Seul je n'y serais jamais parvenu.

Brown s'approcha de l'entrée du garage et chercha à percer, dans l'obscurité, le rideau de pluie. À tâtons, Perry trouva le commutateur et donna de la lumière.

— Laissez vos vêtements trempés ici, dit-il. Inutile de tout salir dans la maison.

Et donnant l'exemple, il se débarrassa de son imperméable ruisselant et de ses bottes.

L'homme, à son tour, tira sur ses bottes incrustées de boue. Le Stetson suivit, puis le ciré jaune.

Dans la lumière qui tombait de haut, Perry put enfin le voir nettement.

Ce qu'il vit lui causa un sentiment de malaise. L'homme était à peu près de sa hauteur, mais beaucoup plus large d'épaules. Au premier regard, il le fit penser à une sculpture primitive taillée dans le roc. De longs

bras, de longues jambes, un torse puissant et une musculature qui avait quelque chose d'effrayant.

Quant au visage, des yeux bleus au regard glacial, un nez épaté, des pommettes hautes et des lèvres épaisses comme modelées dans de la cire rouge. Ses cheveux gras, couleur de paille, retombaient en frange sur son front bas et lui descendaient jusqu'aux épaules.

Perry remarqua également, autour de la taille épaisse de l'homme un ceinturon, et dans son étui la crosse d'un revolver.

Un drôle de type, se dit Perry, et qui descend tout droit du singe.

— Mettons-nous à l'aise, dit-il. (Il se demandait pour quelle raison un officier de la police routière portait un sweat-shirt sale et un jean noir. Il écarta cette pensée, prit ses clés et ouvrit la porte qui donnait directement sur la salle de séjour.) Entrez, Jim, reprit-il cordialement. Vous désirez peut-être vous changer. Je vais vous trouver ce qu'il vous faut. Bon Dieu, ça fait du bien d'être enfin à l'abri de cette foutue pluie.

Brown parcourait du regard la vaste salle de séjour confortablement meublée. Pendant quelques secondes, il parut frappé par cet intérieur luxueux.

— À ce que je vois, vous vous refusez rien, dit-il enfin.

— Oui, la maison est agréable. Que penseriez-vous d'un bain ? Je vais moi-même en prendre un et ensuite je m'occuperai du repas. Mais avant tout, il faut que je vous trouve de quoi vous changer. Je vais vous montrer votre chambre. (Déjà il se dirigeait vers l'escalier.) Mais

j'y pense. Vous désirez sans doute téléphoner. L'appareil est là.

— Ça peut attendre, dit Brown. J'ai surtout envie d'enlever ces vêtements trempés.

Haussant les épaules, Perry s'engagea dans l'escalier.

— Votre chambre est au premier, sur la gauche. Je vais aller vous chercher des vêtements de rechange.

Il entra dans la chambre conjugale, donna de la lumière. Il lança un regard au vaste lit qu'il avait espéré partager avec Sheila, mais en dépit de tous ses efforts, jamais il n'était parvenu à la persuader de l'accompagner au pavillon. Il l'évoqua, se demanda ce qu'elle faisait en cet instant. Il consulta sa montre. Minuit passé. Il fit la grimace, se dirigea vers sa grande penderie, il prit un sweat-shirt, un slip et un jean. Puis s'engageant dans le corridor, il s'arrêta devant la seconde chambre.

Brown, debout près du lit, inspectait les lieux.

— Tenez. Je crois que vous pourrez rentrer dedans, dit Perry en lançant les vêtements sur le lit. Moi, je vais prendre un bain. On se retrouve d'ici une demi-heure.

— C'est drôlement chic, chez vous, dit Brown qui continuait d'inspecter les lieux.

— Ravi que ça vous plaise. Votre salle de bains est là à côté, dit Perry qui avait hâte de se débarrasser de ses vêtements mouillés et de se plonger dans un bain chaud.

Il fit couler l'eau dans la baignoire et se demanda quelles étaient les conditions météorologiques. La pluie allait-elle enfin cesser de tomber ? Tout en se désaha-



billant, il prit un petit transistor qu'il emporta à la salle de bains. Il l'alluma, puis se laissa tomber avec un soupir de bien-être dans le bain bouillant.

Il arriva juste à temps pour entendre les prévisions météorologiques. La pluie persisterait encore pendant vingt-quatre heures, puis elle s'arrêterait graduellement de tomber et ferait place à un temps chaud et humide.

Perry haussa les épaules.

Le freezer était plein à craquer de provisions. Dans deux jours, avec un peu de chance, il pourrait se mettre à pêcher et à réfléchir. Il se demanda si une idée lui viendrait enfin. C'est fou comme un bain chaud vous éveille les méninges. Il pensa à Silas S. Hart et à ce qu'il voulait de lui : un scénario qui contenait du sexe, du sang et de l'action. Bah, il avait du temps devant lui. Après tout, il venait d'arriver et il mourait de faim. Il sortit du bain, tendit la main vers une serviette éponge. À ce moment, une voix impersonnelle annonça à la radio : Nous interrompons nos programmes pour diffuser un message de la police des plus urgents : *Nous avertissons tous les automobilistes qui circulent entre Jacksonville et Miami que...*

Perry éteignit le transistor. Il n'était plus sur les routes. Il était chez lui et il mourait de faim. Que les pauvres diables qui roulaient encore sous la pluie écoutent le message de la police. Et c'est ainsi qu'il n'apprit pas qu'un homme qu'on appelait maintenant le tueur à la hache était en fuite et avait revêtu la tenue d'un représentant de la police routière.

Perry ne pensait qu'à une chose, en cet instant : Se taper un steak à point, juteux et épais. Il enfila à la hâte

un sweat-shirt, un jean et des baskets et dévala l'escalier jusqu'à la salle de séjour.

Il y trouva Brown qui déambulait sans raison apparente. Brown avait pris un bain. Ses cheveux couleur paille étaient propres et collaient à son crâne. Les vêtements de Perry le serraient. Le sweat-shirt était trop étroit et révélait ses muscles puissants. Perry vit alors, sur l'avant-bras gauche de cet homme un cobra tatoué, la gueule ouverte. Et à sa taille il avait de nouveau attaché le ceinturon et le revolver.

Bon Dieu ! se dit Perry. C'est vraiment un drôle de type !

— Vous avez faim ? demanda-t-il. Moi j'en crève. Que diriez-vous d'un steak ?

— Pas pour moi, dit Brown. Je pense qu'à une chose, à roupiller. Mais vous occupez pas de moi, papa.

Perry comprit brusquement qu'il commençait à détester ce type. Il regrettait amèrement de lui avoir offert l'hospitalité. Peut-être aurait-il mieux fait de le conduire au bureau du shérif et de l'y laisser.

— Cessez de m'appeler «papa», dit-il sèchement. Je m'appelle Perry Weston... Tâchez de vous en rappeler.

Brown le fixa longuement de son regard bleu glacier.

— Bien. (Il haussa les épaules.)

— En attendant, moi je vais aller dormir.

— Je croyais que vous vouliez téléphoner, lui rappela Perry, se disant qu'avec un peu de chance un de ses collègues viendrait le chercher et qu'il serait débarrassé de lui.

— Ah ouais ? dit Brown en s'approchant lentement de lui. Le téléphone ne marche plus. C'est ma faute. (Et avec un rire rauque et bref :) Je crois bien que je connais pas ma force.

Ce rire sans gaieté fit courir un frisson le long du dos de Perry.

— Je ne comprends pas, dit-il. Qu'est-ce qui se passe avec le téléphone ?

— Il marche plus, répéta Brown marchant vers lui, et instinctivement Perry s'écarta. Vous en faites pas. Mangez votre steak. Moi, je vais aller pioncer.

Perry regarda Brown traverser la pièce puis monter l'escalier. Il se dirigea vivement vers le téléphone et vit que le fil pendait. Il avait été arraché de la prise.

Il entendit, à l'étage, une porte se refermer.

Il se mit à réfléchir. Il se passait quelque chose, quelque chose de grave. Cet homme n'appartenait pas à la police routière, pas avec ses longs cheveux et les vêtements qu'il portait. Mais alors, qui était-il ? Dans quoi me suis-je lancé ? se demanda Perry. Il se rappela alors le message de la police qu'il ne s'était pas soucié d'écouter. Ce message avait-il trait à l'homme qu'il abritait sous son toit ? Peut-être y aurait-il d'autres communiqués de ce genre.

Il n'avait plus faim. Et il dut s'avouer qu'il était plus que mal à l'aise. Peut-être le message en question serait-il répété à la télévision. Il se dirigea vers l'appareil et s'arrêta net. Là aussi le fil pendait, arraché à la prise et la fiche manquait. Saisi, il resta un moment immobile, le cœur battant, puis il se rappela le transistor qu'il avait laissé là-haut. Il monta silencieuse-

ment l'escalier, entra dans sa chambre, gagna sa salle de bains, fit de la lumière. Un seul coup d'œil lui permit de se rendre compte que le transistor ne s'y trouvait plus.

Seigneur ! se dit-il, ça se corse. Il se rappela alors qu'il y avait une radio dans la Toyota. Toujours aussi précautionneusement, il redescendit l'escalier. Arrivé à la porte qui conduisait au garage, il appuya sur le loquet, découvrit que la porte était bouclée et que la clé manquait.

Il était prisonnier, isolé, seul avec ce grand singe. Et il n'avait plus aucun secours à attendre de l'extérieur !

S'efforçant de dominer la panique qui s'emparait de lui, il retourna dans la salle de séjour, se versa un scotch bien tassé qu'il but pur. Puis il remplit encore son verre et s'installa dans une des vastes et confortables chaises longues.

Je suis dans de beaux draps, se dit-il. Cet homme qui dort là-haut dans la chambre d'amis est certainement dangereux, ou peut-être même fou. Et il est armé. Et même sans revolver, il est d'une force peu commune.

Perry vida son verre d'un coup, puis le posa soigneusement sur la table la plus proche, si soigneusement que le verre tomba et se brisa.

Perry ferma les yeux. D'accord, il était soûl. Ça faisait dix heures qu'il n'avait rien mangé et il n'avait pas cessé de boire depuis le moment où il était monté dans l'avion. Il tenait une sacrée biture. Et puis après ?

Il étendit les jambes et adopta une position aussi confortable que possible.

Il se trouvait vraiment dans une drôle de situation !

Une situation qui pourrait peut-être lui fournir le sujet du scénario que réclamait Silas S. Hart. Du sang, du sexe et de l'action.

Qu'est-ce que ça peut foutre ? marmonna-t-il. Un revolver est un revolver, et puis après ?

Et bercé par le bruit de la pluie et la plainte du vent dans les arbres, Perry Weston sombra dans l'oubli.

\*

Le shérif Ross, installé à son bureau, écoutait Carl Jenner lui parler au téléphone. Il était trois heures du matin, et Ross, à bout de forces, était terriblement abattu. Il était revenu dans l'ambulance qui transportait les trois corps affreusement mutilés, avec à côté de lui le Dr O'Leary, le médecin légiste, un homme de petite taille, plutôt corpulent, qui approchait de la soixantaine.

— Je n'avais encore jamais vu une chose pareille, murmura O'Leary.

Ross ne répondit rien. Il pensait à Tom Mason, à sa mère à qui il devrait annoncer sa mort, et à ses amis, ses meilleurs amis depuis plus de quinze ans.

Le chauffeur de l'ambulance avait déposé Ross devant chez lui. Après un bref mot de remerciement et un signe de tête à O'Leary, il entra dans son bureau. Et tout en se débarrassant de son feutre et de son ciré, il fit à sa femme le récit de ce qui s'était passé.

— C'est terrible, dit-il en se laissant tomber dans son fauteuil. Et dire que je devrai annoncer à la mère de Tom que son fils est mort.

— Cela peut attendre jusqu'à demain. Laissons

cette malheureuse femme passer une nuit paisible, dit Mary. Et ne te tourmente pas à ce sujet. C'est moi qui lui parlerai. Veux-tu du café ? Pourquoi n'essaies-tu pas de dormir un moment ?

— Il faut que je parle à Jenner, dit Ross en décrochant le combiné. Il faut que je sache ce qui se passe. La police d'État a pris les choses en main, ce qui ne veut pas dire qu'il ne me reste plus qu'à aller me coucher !

— Jeff ! Cet affreux malheur ne te concerne plus, dit Mary, avec douceur. L'affaire est maintenant en de bonnes mains. Va donc te coucher.

Mais Ross s'entretenait déjà avec Jenner.

— Il y a du nouveau, Carl ? demanda-t-il.

— Oui, mais rien de bien encourageant. La voiture de Mason a été retrouvée dans un fossé de l'autoroute, à une quarantaine de kilomètres de la ferme. Jacklin qui est chargé de l'enquête pense que le tueur doit avoir arrêté un automobiliste et lui avoir demandé de l'emmener en se faisant passer pour un membre de la police routière. Tout automobiliste ayant pris à son bord un officier de police a été prié d'entrer immédiatement en contact avec le quartier général. Mais jusqu'à présent, il n'y a eu aucune réaction. Jacklin pense que le tueur peut avoir déjà atteint Miami. La Criminelle ne nous a rien appris. L'assassin n'a laissé aucune empreinte. Il devait porter des gants. Son arme même n'en porte pas. Nous avons de lui un signalement assez vague. Je n'ai pas le temps d'entrer dans les détails, mais voilà en gros ce qui s'est passé. Un officier de police qui passait à moto est arrivé juste à temps pour empêcher

un hold-up dans un garage. Il a fait savoir par radio qu'il procédait à une arrestation. Une voiture de patrouille qui avait capté le message est arrivée au moment où le criminel tentait de s'enfuir sur la moto du policier qui avait envoyé le message. Ce malheureux était mort et le garagiste si grièvement blessé qu'il est mort peu après. En immobilisant le meurtrier, le sergent Hurst a été gravement atteint, mais son adjoint, Brownlow a réussi à assommer le type. Malheureusement, Brownlow n'a guère d'expérience. Il a fouillé l'homme et a trouvé sur lui un permis de conduire au nom de Chet Logan. Il l'a jeté, inconscient, à l'arrière de la voiture de police, puis il a prodigué ses soins à Hurst qui saignait abondamment. À mon avis, Brownlow a dû perdre la tête. Il n'avait qu'une idée, emmener le plus vite possible Hurst à l'hôpital, et il a oublié de passer les menottes au tueur qui gisait, sans connaissance. Tu te rends compte : il s'est rendu aussi vite que possible à Abbeville, mais l'état des routes était déplorable, ce qui l'a retardé. Il lui est enfin venu à l'idée de me communiquer par radio ce qui s'était passé, et sa destination. D'après ce que m'a dit Brownlow, nous avons un signalement assez vague du tueur, mais ce que nous savons de façon certaine c'est qu'il porte, au bras gauche, un tatouage représentant un cobra. Je suppose que Brownlow, en me parlant, a dû quitter la route des yeux pendant un instant. J'ai entendu le choc à la radio. Le temps que nous arrivions, Hurst et Brownlow étaient morts et Logan s'était enfui. Et voilà où nous en sommes, Jeff. Le capitaine Jacklin a pris maintenant les choses en main. À la police d'État de

jouer. Ni toi ni moi ne pouvons plus rien faire. Le tueur est sans doute bien loin d'ici et il ne dépend plus de notre district.

— La tuerie a eu lieu sur mon territoire, rétorqua Ross. Et comment Jacklin peut-il affirmer que l'homme se dirige vers Miami. Il peut au contraire avoir fait demi-tour. Il y a, le long de la rivière, une quantité de pavillons de pêche inoccupés. Il peut parfaitement se dissimuler dans l'un d'entre eux. Aussitôt que cette foutue pluie aura cessé, j'irai m'en assurer. Et si je tombe sur lui, même si c'est la dernière chose que je fais de ma vie, je lui ferai chèrement payer la mort de Tom et de mes amis.

— Je ne peux pas t'en empêcher, dit Jenner qui s'efforça de dominer son impatience. Bon, admettons qu'il soit revenu sur ses pas. Tu le chercheras dans tous les abris possibles et tu finiras avec une balle dans la tête. Cet homme est dangereux et il est armé. Demain on organisera une vaste battue dans un rayon de trente kilomètres du lieu où a été retrouvée la voiture de Mason. Jacklin a fait appel à la Garde nationale. Ne t'en mêle pas, Jeff.

— La Garde nationale ne connaît pas le terrain aussi bien que moi, objecta Ross.

— Je dirai à Jacklin de se mettre en rapport avec toi, mais au nom du ciel, Jeff, ne joue pas les héros. Tu auras besoin d'un nouvel adjoint. Le sergent Hank Hollis mérite une promotion. C'est un brave garçon. Tu serais d'accord ?

— Oui. Je connais bien Hank. Et en effet, c'est un brave garçon.



— Bon. Voilà une affaire réglée. Il se présentera à toi dès demain matin. Et maintenant, va te coucher. Si la pluie continue de tomber et d'après la météo, elle ne cessera pas, la journée de demain sera dure.

— Et pendant ce temps, le tueur court toujours.

— Pas pour longtemps, Jeff. Bonne nuit, dit Jenner avant de raccrocher.

\*

Après avoir vu Julian Lucan filer, Ted Fleischman retourna à sa voiture. Il prit la cassette où figuraient les paroles échangées dans le bungalow des Weston et la mit dans sa poche. Puis il alluma une cigarette et, les yeux dans le vide, se mit à réfléchir intensément.

Perry Weston était un homme riche. Or si Fleischman, en sa qualité de détective privé, recevait un bon salaire, il avait un trou de dix mille dollars. Sa femme était continuellement entre les mains des médecins quand ce n'était pas celles des dentistes. Hélas, il y a des femmes comme ça. Il aimait son épouse, de cinq ans son aînée, mais les factures qui s'accumulaient lui pesaient. Il devait maintenant, en tout, neuf mille huit cents dollars et ses créanciers commençaient à s'impatienter.

Il lui fallait absolument trouver cet argent. Il se frotta le menton d'un air rêveur tout en pensant à Perry Weston. Dix mille dollars, c'était moins que rien pour un homme qui gagnait des millions.

Il lui faudrait mener l'affaire avec délicatesse, mais cela devait pouvoir réussir. Weston était en voyage. Ce

serait bien le diable s'il n'arrivait pas à soutirer à la femme dix mille dollars.

En tout cas, ça valait la peine d'essayer.

Sheila Weston avait séché ses larmes. Après tout, elle avait fait une expérience. Mais jamais elle ne recommencerait. Et jamais avec des inconnus. Grâce à sa jeunesse, elle était prompte à se ressaisir. C'était dimanche, et elle était seule. Elle décida d'aller au club de tennis et d'y déjeuner. Déjà son aventure avec Julian Lucan s'estompait. Quel merveilleux amant ! Elle sourit. Elle ne s'en était pas si mal tirée. Il lui avait donné la nuit de sa vie et à elle, il ne lui en avait rien coûté. Mais elle ne recommencerait pas, ça non ! Elle allait prendre une douche, se mettre en tenue de tennis et elle passerait la journée au club.

Elle était dans le hall et allait s'engager dans l'escalier quand on sonna à la porte.

Qui ça peut-il bien être ? se demanda-t-elle en fronçant légèrement le sourcil, consciente d'être nue sous son léger déshabillé. Finalement, avec un haussement d'épaules, elle alla à la porte et l'ouvrit.

Un inconnu se tenait sur le seuil, un type trapu, vêtu d'un costume léger, d'une chemise blanche, et coiffé d'une casquette de toile blanche à longue visière.

— Bonjour, madame Weston, dit-il avec un large sourire. Navré de vous déranger. Ted Fleischman, de l'Agence Acme. (Il prit son portefeuille et en sortit un insigne en argent étincelant.) Agent de la Sûreté, madame.

— Cela ne m'intéresse pas, lui lança Sheila. Merci, ajouta-t-elle et elle allait refermer la porte.

Fleichman, toujours souriant, avança le pied et empêcha le battant de se refermer.

— Il faut absolument que nous ayons, vous et moi, un petit entretien, madame Weston. C'est au sujet de Julian Lucan, l'homme avec qui vous avez passé la nuit.

Sheila éprouva un tel choc que son cœur manqua un battement; elle se sentit blêmir. Elle recula, ce qui permit à Fleichman d'entrer et de refermer la porte derrière lui.

— Allez-vous-en ! dit Sheila d'une voix étranglée. Vous n'avez pas le droit de vous introduire ainsi chez moi.

Le sourire de Fleichman s'élargit.

— Mais certainement, madame Weston. Ça ne présente aucun problème. Je m'en irai si c'est vraiment ce que vous désirez, mais moi je suis prêt à vous aider. Je le désire, même. Voyez-vous, j'ai été engagé pour vous prendre en filature et je dois maintenant rédiger mon rapport. Si vous voulez vraiment que je parte, c'est ce que je ferai.

— Me prendre en filature ? Et qui vous a engagé ? Mon mari ?

Sheila commençait à se ressaisir. Cet homme à l'air dur paraissait plutôt bien disposé à son égard. De plus, est-ce que Perry aurait pu faire une chose pareille ?

— Non, madame, dit Fleichman. M. Weston n'est pour rien dans l'affaire. Malheureusement, je ne peux pas vous révéler le nom de mon client. Vous ne croyez pas que nous pourrions nous asseoir et parler de tout ça tranquillement.

— Non ! Allez-vous-en !

— Très bien. À votre guise. Je désirais réellement vous aider, mais si vous préférez que je rédige le rapport dans lequel je dirai que vous avez passé la nuit avec Lucky Lucan, vous n'avez qu'à le dire.

— Personne ne vous croira ! s'écria Sheila aux cent coups. Vous n'êtes qu'un sale espion ! Vous n'avez aucune preuve. Et maintenant, décampez !

— Des preuves ? (Fleischman secoua la tête.) Je me vois obligé de vous contredire. J'ai enregistré sur cassette ce qui s'est passé au cours de la nuit et ce matin même. J'ai également pris des instantanés de Lucan au moment où il sortait d'ici. De plus, vous n'avez sans doute pas eu le temps de vous assurer que rien ne manquait. Lucan se fait toujours payer soit en espèces, soit en cadeaux. (Il tira de sa poche le petit sac de plastique contenant la tabatière en or de style George IV, et la balança sous le nez de Sheila.) Cet objet vous appartient, je crois. J'ai persuadé Lucan de me le remettre.

N'en croyant pas ses yeux, Sheila courut vers la table où Perry avait disposé sa collection. Au premier coup d'œil, elle s'aperçut que la tabatière n'y figurait plus.

Fleischman qui l'avait suivie au salon la regardait sans mot dire.

— Rendez-la-moi ! s'exclama Sheila. Elle appartient à mon mari.

Fleischman prit un air de circonstance.

— Désolé, madame, ce serait avec le plus grand plaisir, mais Lucan y a laissé ses empreintes digitales, preuve qu'il a bien dérobé ce précieux bibelot. D'après l'enregistrement par magnétophone, nous savons qu'il

a tenté de vous extorquer cinq cents dollars mais vous avez refusé, et c'est tout à votre honneur. Les empreintes, les cassettes et les photos permettront de le mettre à l'ombre pour au moins cinq ans. Il est donc de mon devoir de transmettre ce dossier à la police de New York. Ça fait longtemps qu'ils cherchent à lui mettre la main dessus, mais jusqu'à présent il s'était montré trop malin.

Sheila sentit ses genoux se dérober sous elle. Elle se laissa tomber dans un fauteuil et regarda fixement Fleischman qui lui aussi s'était assis.

— Vous voyez ce que je veux dire, madame ? Tout le problème est là.

Sheila frissonna.

D'affreuses images défilaient dans son cerveau. Une enquête de la police ? Elle serait obligée de témoigner. Elle entendait déjà les chuchotements, les ricanements de ses amies. Sa vie mondaine, à laquelle elle tenait tant, serait brisée à jamais. Mon Dieu ! Elle s'était conduite comme une folle et une idiote !

— Je comprends ce que vous ressentez, madame. Permettez-moi de vous donner quelque chose à boire. (Il alla vers le bar, versa dans un verre une généreuse quantité de cognac, revint vers Sheila et le lui tendit.) Tenez, madame, buvez ça.

Sheila prit le verre d'une main tremblante, le vida d'un seul coup. Elle eut un frisson. Fleischman la débarassa du godet et alla se rasseoir en face d'elle.

Pendant un bon moment, Sheila resta immobile et silencieuse, mais le cognac l'avait requinquée et son cerveau recommençait à fonctionner.

— Comme je vous l'ai dit, madame, reprit d'une voix plus douce Fleischman, voyant qu'elle se remettait du choc, nous avons un problème à résoudre, aussi bien vous que moi.

— Vous ? fit Sheila stupéfaite.

— Eh oui, madame. Un problème aussi important que le vôtre.

— Je ne comprends pas. En quoi cette affaire vous concerne-t-elle ?

— Ma foi, madame, au contraire de vous, j'ai des problèmes financiers. Ça fait maintenant deux mois que je vous ai prise en filature. Je sais que vous prenez du bon temps avec des hommes, et je connais leurs noms. Je sais aussi que M. Weston, très occupé, vous a peut-être un peu négligée. Alors quoi de plus naturel pour une jeune femme aussi jolie que vous l'êtes de choisir de temps à autre d'autres partenaires. Ce sont des choses qui arrivent tous les jours. Je sais que vous avez fréquenté différents motels avec deux de vos amis, mais cette fois vous êtes tombée sur un professionnel, vous l'avez invité chez vous, et ça, madame, c'était une très grosse erreur.

Sheila se raidit.

— Qui vous emploie ?

— Encore une fois, madame, je ne peux pas vous révéler le nom de mon client. Je suis lié par le secret professionnel. Lorsque je suis chargé de prendre une femme en filature, je m'acquitte consciencieusement de ma tâche. J'ai également appris que vos rapports avec votre mari ne sont pas des meilleurs, et je suppose que vous accepteriez volontiers de divorcer, mais

lorsque la police, et par conséquent la presse, sauront que vous êtes tombée entre les mains d'un escroc professionnel... Je n'ai pas besoin de vous faire un dessin, j'imagine.

Sheila serra les poings.

— Et vous, quel est votre problème ?

— Ma femme est en mauvaise santé, dit Fleischman en croisant les jambes. Je ne vais pas vous imposer de fastidieux détails. Le fait est que mon salaire n'est pas très élevé et que je n'arrive pas à faire face aux frais médicaux. J'ai des dettes, madame, et pour m'en débarrasser, il me faut dix mille dollars. Or la police new-yorkaise tient absolument à mettre Lucan derrière les barreaux et elle n'ignore pas que des détectives privés comme moi ont souvent eu l'occasion de prendre Lucan en filature. (Fleischman fit une pause, puis reprit, mentant avec aplomb :) Elle offre dix mille dollars à toute personne en mesure de lui fournir des preuves suffisantes pour faire coffrer Lucan.

Le mensonge était tellement flagrant que Sheila à bout de forces, ferma les yeux. Être par deux fois dans la même matinée victime d'un maître chanteur lui semblait tout de même beaucoup.

— Comprenez-moi, madame, reprit Fleischman, je pense avant tout à ma femme, mais je pense également à vous. Je me rends compte que si vous êtes obligée de témoigner contre Lucan votre vie en sera gâchée. C'est que vous n'êtes pas simplement une femme infidèle, ce qui est courant. Vous êtes l'épouse d'un célèbre scénariste. Si Lucan passe en jugement, la presse se déchaînera. (Il eut un sourire attristé.) Je suppose que

vous n'êtes pas sans argent. À vous de choisir. Il me faut dix mille dollars. Encore une fois je sais que la police me les versera volontiers, mais si vous me les donnez vous-même, je vous remettrai les cassettes, la tabatière en or et les photos, et vous n'entendrez plus jamais parler de cette malheureuse affaire. Je serai, bien entendu, obligé de continuer à vous prendre en filature, mais je puis vous assurer que si vous vous livrez à quelques écarts, je n'en ferai pas mention. Le fait est, madame, que vous vous êtes fait de moi un ami, un allié. (Il lui adressa un sourire chaleureux.) Alors, marché conclu ?

Sheila resta silencieuse, les yeux baissés, ses mains étroitement serrées entre ses genoux.

Fleischman attendit, sûr qu'elle finirait par céder. Il avait tout son temps, mais comme les minutes s'écoulaient, il reprit d'un ton plus pressant :

— Alors, marché conclu ?

— Vous ne me laissez guère le choix, dit Sheila d'une voix sèche et dure. Je ne dispose pas d'une telle somme mais mon mari doit l'avoir dans son coffre-fort, à l'étage. Je vais m'en assurer. Attendez-moi ici.

Elle se leva et, sans le regarder, sortit de la pièce. Plus silencieux qu'une ombre, Fleischman se leva lui aussi et s'approcha de la porte. Il vit Sheila grimper l'escalier et disparaître dans une chambre au fond d'un petit couloir. Toujours sans faire de bruit, il monta en courant les marches et passa la tête par la porte.

Sheila, qui lui tournait le dos, décrochait du mur un tableau moderne. Il vit alors que cette toile cachait un petit coffre-fort mural et il grimaça un sourire. Il n'au-



rait pas cru que ce serait aussi facile, mais après tout elle n'était qu'une gosse, et il lui avait flanqué une frousse épouvantable.

Tandis que Sheila formait les numéros du chiffre du coffre-fort, le téléphone sonna. Elle se retourna et aperçut Fleischman sur le seuil. Elle porta la main à sa bouche pour étouffer un cri.

— Ne répondez pas, dit Fleischman en pénétrant dans la chambre. Contentez-vous d'ouvrir le coffre.

Mais Sheila fut plus rapide que lui. Elle souleva le combiné au moment où il lui saisissait le poignet, et dit d'une voix claire :

— Ici Sheila. Qui est à l'appareil ?

— Faites attention à ce que vous dites, chuchota Fleischman d'un ton menaçant, mais il lâcha son poignet.

— Sheila, mon chou, c'est Mavis.

— Oh, c'est toi, Mavis, dit Sheila s'efforçant de paraître naturelle.

— Je ne pouvais pas attendre d'avoir des détails. Dis-moi, ce gars magnifique, il est déjà parti, ou il est encore là ?

— Il est parti.

— C'était bien ?

— Comme ci comme ça.

— T'as pas l'air emballée, mon chou. Et pourtant, à le voir !

— Oui.

— Mais que je te raconte. Sam s'est amené hier soir sans crier gare. J'étais sur le point de filer avec Lew. Tu vois d'ici le tableau. Rien que d'y penser j'ai les jambes coupées. Sam ronfle comme une locomotive, pour le

moment. La façon dont il s'est démené, on aurait dit qu'il avait pas baisé une femme depuis trente ans.

— C'est Sam tout craché.

— Ça, tu peux le dire. Tu as des nouvelles de Perry ?

— Non. Il est de corvée, en Californie.

— En Californie ? Impossible, mon chou. Il est en Floride. Sam l'a vu à l'aéroport de Jacksonville.

— Tiens, je le croyais en Californie, dit Sheila, consciente de la présence de Fleischman.

— Il doit être en train de te tromper joyeusement, mon chou. Tu viens au club ? Sam va roupiller tout l'après-midi.

— Probablement. Mais il faut que je te quitte, Mavis. Mon bain va déborder. À tout à l'heure, ajouta-t-elle avant de raccrocher.

— Si le téléphone sonne encore, dit Fleischman menaçant, ne répondez pas et dépêchez-vous d'ouvrir ce coffre.

Derrière elle, il la regarda former les numéros de la combinaison.

Dix mille dollars ! se dit-il, ça va drôlement me sortir d'affaire ! Ce Perry Weston, il doit avoir plein de fric dans son coffre. J'aurais peut-être dû demander davantage. La gosse est terrifiée. Elle fera tout ce que je veux. Je ferais bien de vérifier. Il fit un pas en avant, puis s'arrêta pile.

Sheila s'était vivement retournée et braquait sur lui un .38 qu'elle avait pris dans le coffre.

Blindé comme il l'était, Fleischman n'eut pas moins froid dans le dos en regardant, d'abord le flingue, puis le visage décidé de Sheila.

— Posez la tabatière et les cassettes sur cette table, dit-elle. Je tire bien. Je viserai au genou et vous resterez infirme pour la vie. Alors faites ce que je vous dis.

— Ce revolver n'est pas chargé, dit Fleischman en esquissant un pâle sourire. Vous bluffez. (Il fit un nouveau pas en avant.)

Le coup partit et il sentit la balle passer près de sa joue. Il ne lui était jamais arrivé chose pareille et sa belle confiance en lui l'abandonna.

— C'est bon, c'est bon. (Il sortit de sa poche l'enregistrement et le sac qu'il posa sur la table.)

— Et maintenant, foutez le camp, sale maître chanteur ! hurla Sheila. Foutez le camp !

Elle le suivit jusqu'au bas de l'escalier, le regarda ouvrir la porte, descendre l'allée d'un pas incertain.

Elle claqua le battant, mit le verrou.

Puis elle s'écroula, évanouie.

Le dimanche matin, à dix heures et quart, une voiture de police s'arrêta devant le bureau du shérif Ross.

Le capitaine Fred Jacklin en extirpa son corps massif et escalada en courant les marches du perron, courbant la tête sous la pluie qui tombait à flots. C'est encore pire qu'hier, se dit-il en enlevant son ciré.

Oui, Jacklin avait le corps puissant, les traits marqués et les froids yeux gris d'un flic. Chef du département de la police d'État de Jacksonville, à quarante-huit ans il était considéré comme un des officiers de police les plus capables et les plus impitoyables.

Il secoua son ciré ruisselant, entra dans le bureau où le shérif Ross et Hank Hollis étudiaient une carte détaillée de la région.

— Salut, Jeff, dit Jacklin. On dirait que la pluie n'est pas près de s'arrêter.

Les deux hommes se serrèrent la main et Jacklin fit un signe de tête à Hollis.

— Ouais, j'en ai bien peur, capitaine, dit Ross. Quoi de nouveau ?

— Si tu veux savoir si nous avons arrêté le tueur, la

réponse est non, dit Jacklin. Dieu sait où il se trouve actuellement. Tout ce que nous pouvons faire, par un temps pareil, est de lancer des appels sur les ondes. (Il attira une chaise à lui, s'y installa à califourchon.) Nous avons établi un peu partout des barrages, mais ça a pris du temps et il peut très bien avoir passé entre les mailles. Aucun automobiliste ne nous a signalé l'avoir pris à son bord. Et nos appels à la radio, nos mises en garde, plutôt, ne nous ont rien apporté. Il peut très bien, sous un uniforme de policier, avoir arrêté un type en voiture, lui avoir fait son affaire et s'être enfui dans le véhicule de la victime. Ce tueur ne recule devant rien. J'ai fait appel à la Garde nationale. Ils sont cantonnés dans leurs cars, attendant que la pluie s'arrête de tomber. Donc, pour le moment, nous ne sommes arrivés à rien.

Ross se laissa tomber dans son fauteuil. Pâle, les traits tirés, il paraissait exténué.

— Un plan détaillé de mon district, dit Ross en indiquant la carte déployée sur son bureau. Ce que vous dites se tient, mais il y avait très peu de circulation sur l'autoroute la nuit passée. Moi j'ai l'impression que lorsque Logan s'est retrouvé dans le fossé, il a gagné les bois à pied. Donc il peut très bien être encore dans mon secteur.

— C'est possible, reconnut Jacklin, mais il doit savoir que les routes sont barrées et que s'il se réfugie dans les bois, il n'a pas une chance de s'en sortir. Non, Jeff, je persiste à croire qu'il a arrêté une voiture, tué le conducteur et qu'il se dirige vers Miami où il peut aisément se cacher.

— Je connais mon district comme le dos de ma

main, dit Ross, tapotant la carte. Il y a des douzaines d'endroits où un homme peut se dissimuler, mais les plus indiqués sont, à mon avis, les pavillons de pêche inoccupés situés en bordure du fleuve. (Il indiqua un point sur la carte.) Ils sont à moins de quinze kilomètres de l'endroit où il a flanqué dans le fossé la voiture de Tom. Et de nombreux sentiers mènent à travers bois jusqu'au fleuve. Encore une fois, ces pavillons sont inoccupés. Leurs propriétaires, qui habitent Miami où même New York, n'y viennent que de temps à autre. Si l'homme que nous recherchons a découvert un de ces pavillons, il n'aura aucune peine à y pénétrer. De plus, les propriétaires ont soin de toujours laisser des provisions en abondance dans leurs congélateurs. Le tueur peut tout à fait tenir dans un de ces pavillons deux ou trois semaines, tandis que vos hommes le rechercheront ailleurs. Je vous le répète, il faut absolument inspecter ces pavillons.

Jacklin, guère convaincu, grommela :

— Oui, c'est une idée. Alors qu'est-ce que tu suggères ?

— Je vais y aller moi-même, dit Ross. Dès que la pluie tombera un peu moins fort, nous partirons, Hank et moi.

— Une minute ! dit Jacklin d'un ton sévère. Vous risquez tous les deux de recevoir une balle dans la tête. Cet homme a déjà fait six victimes. Il est plus dangereux qu'un tigre traqué. N'oublie pas qu'il a pris le revolver de Mason.

— C'est mon district, répéta Ross avec calme. S'il

se cache dans les bois, ou dans un de ces pavillons, je le retrouverai.

Jacklin haussa les épaules, puis sourit.

— Quelle tête de mule tu fais, mon vieux Jeff. C'est bon, je vais t'envoyer quatre de nos Gardes nationaux et tu me feras le plaisir de les emmener avec toi. (Il se leva.) La pluie risque de tomber pendant encore six ou sept heures. Il faut que je retourne auprès de Jenner. Je persiste à croire que le tueur est déjà à Miami, mais si par hasard il est encore dans le coin, tu auras besoin d'aide.

Il leur serra la main et courut jusqu'à la voiture.

— Les Gardes nationaux ! dit Ross en reniflant de mépris. À quoi nous serviraient-ils ? Des gosses armés de fusils !

— Oui. Ils nous gêneraient plutôt, dit Hollis. Nous pouvons très bien nous en passer.

Ross regarda Hollis d'un air pensif. S'il pleurait amèrement la mort de Tom Mason, il ne put s'empêcher de reconnaître que Hollis, ce garçon à la taille élancée, aux yeux gris-bleu paisibles et à la bouche ferme était infiniment supérieur à Mason. En qualité d'officier de la police routière, il avait à son actif des années d'expérience. De plus, il s'était battu au Vietnam. Oui, Ross pouvait s'estimer heureux de l'avoir pour adjoint.

Hollis s'approcha de la fenêtre et regarda la pluie tomber. La rue principale de Rockville était déserte. Il haussa les épaules, puis se tourna vers Ross toujours plongé dans l'étude de la carte.

— Hank, cet homme, il me le faut, dit-il d'une voix

sourde. Il a assassiné mon adjoint et trois de mes meilleurs amis. Je me refuse à rester là à attendre que la pluie cesse de tomber. Tu ne crains pas de te faire mouiller ?

Hollis sourit.

— J'espérais que vous parleriez ainsi, shérif.

Ross approuva d'un signe de tête.

— Regarde cette carte. Nous pouvons partir de là. (Il désigna un point précis.) Nous y trouverons un sentier qui mène droit au fleuve, à environ trois kilomètres. Il y a sur le bord cinq pavillons de pêche distants les uns des autres de moins d'un kilomètre. Ça nous prendra du temps, Hank, mais s'il est quelque part dans mon district, c'est dans un de ces pavillons. Qu'est-ce que tu en penses ?

— Je pense que vous avez raison, shérif.

— Bon. Ça risque de nous prendre toute la journée. Mary est auprès de la mère de Tom. Je vais lui laisser un mot. (Ross s'approcha du râtelier des armes fermé à clé, l'ouvrit, décrocha deux fusils et y ajouta une boîte de cartouches.) Charge-toi de tout ça, Hank. Pendant ce temps, je rédige une note pour ma femme, ajouta-t-il en s'installant à son bureau.

La chose faite, Ross alla à la cuisine, prépara quatre épais sandwiches au jambon qu'il mit dans un sac de plastique. Lorsqu'il revint, Hollis l'attendait, les fusils sous le bras, vêtu de son ciré et coiffé de son feutre.

— Je vais appeler Jenner, dit Ross. Je ne veux pas qu'il essaie de me téléphoner et qu'il n'obtienne pas de réponse. (Il prit le combiné et forma le numéro.)

— Ici Jeff, Carl. Je ferme mon bureau. Je vais aller



inspecter les pavillons de pêche. Ça risque de me prendre toute la journée.

— Tu es complètement fou ! lui lança Jenner. Tu n'arriveras jamais jusqu'au fleuve. De toute façon, je...

— La communication est très mauvaise, l'interrompit Ross. Je voulais simplement te prévenir.

Et il raccrocha.

Sur un signe de Ross, Hollis courut jusqu'à la voiture et se mit au volant. Ross prit le temps de fermer le bureau à clé, puis le rejoignit.

— En route, dit-il.

Les essuie-glaces luttèrent avec peine contre une pluie torrentielle. Hollis descendit la rue principale de Rockville et prit la direction de l'autoroute.

\*

Perry Weston émergea d'un lourd sommeil comme un homme rampant hors de sables mouvants. Il parcourut d'un regard encore trouble la vaste chambre à coucher, puis ferma les yeux et gémit.

Quelle connerie d'être venu au pavillon, se dit-il. Il avait fait une autre belle connerie en ne tenant pas compte de la mise en garde de l'employée de chez Hertz qui l'avait prévenu que le temps risquait de se gâter sérieusement.

Pendant quelques minutes, il resta allongé, l'esprit encore dans les vapes. Il se rappelait vaguement avoir monté péniblement l'escalier et s'être écroulé sur son lit. Il lui sembla que des années s'étaient écoulées. Il

s'aperçut qu'il portait toujours son sweat-shirt et son jean, mais qu'il avait enlevé ses chaussures.

Puis il eut brusquement la déplaisante vision d'une espèce de malabar qui portait un cobra tatoué sur le bras gauche. Jim Brown !

Il se redressa brusquement, s'assit sur le bord du lit.

Combien de temps avait-il dormi ? Il consulta sa montre-bracelet. Onze heures vingt.

L'homme était-il parti ?

Il se leva lentement, ouvrit la porte de la chambre, l'oreille tendue. Il entendit du bruit et sentit une odeur de café.

Jim Brown n'avait pas quitté la maison.

Il referma doucement le battant et gagna la salle de bains. Puis il se regarda dans le miroir. Quelle gueule il avait ! Jamais il n'aurait dû picoler comme il l'avait fait la nuit précédente.

Au prix d'un immense effort, il se rasa, se déshabilla, et resta un bon moment sous une douche glacée. Le temps qu'il se sèche, il se sentait nettement mieux.

Il alla à sa penderie, enfila une chemise à manches courtes et un pantalon de toile.

Tout en se rasant, se douchant et s'habillant, il ne cessait de penser à Jim Brown.

Ce type, se dit-il, est soit un malade mental, soit un type en cavale. De plus, il est dangereux. Le téléphone coupé, la pluie qui ne cessait de tomber, sa voiture à laquelle il ne pouvait accéder, il ne lui restait qu'une chose à faire : improviser. Oui, il n'avait pas le choix.

Rassemblant tout son courage, il sortit de sa chambre et descendit l'escalier. Il s'arrêta un instant dans le hall.

Au grésillement d'un steak sur le gril s'ajoutait une bonne odeur de café.

Il poussa la porte de la cuisine et s'immobilisa sur le seuil.

Brown, penché sur le gril à infrarouge, tourna la tête et les deux hommes se mesurèrent du regard.

Brown portait les vêtements que lui avait donnés Perry. Mais le ceinturon où pendait le revolver était toujours attaché à sa taille.

— Que dirais-tu d'un steak, papa ? Il est bien garni, ton congélateur. Ça prendra pas plus de cinq minutes. Ça te va ?

— C'est parfait, dit Perry. Ça fait une éternité que je n'en ai pas mangé.

— J'ai préparé aussi du café, dit Brown, se penchant de nouveau sur le gril. Va donc t'installer là-bas. Et donne-moi cinq minutes.

Perry, qui ne pouvait que s'incliner, gagna la pièce de séjour où il trouva la table mise. L'homme, un débrouillard, avait trouvé l'argenterie, le sel, le poivre et la moutarde. Perry se rendit brusquement compte qu'il mourait de faim. Il faillit aller au bar et se verser un scotch, mais il résista à la tentation. Il s'approcha de la vaste baie, écarta les rideaux, regarda la pluie, le chemin boueux, les arbres dégouttant d'eau.

Improviser, se dit-il. C'est tout ce que tu peux faire. Cet homme a tous les atouts en main.

Il arpenta nerveusement la pièce jusqu'au moment où Brown arriva avec un plateau. Il posa sur la table, devant chaque couvert, une assiette copieusement garnie d'un steak cuit à point, de petits pois et de frites.

— Et voilà, dit-il. On peut dire que tu es drôlement bien installé.

Ils s'assirent en face l'un de l'autre et attaquèrent leur repas.

Ce type sait cuisiner, se dit Perry. Les steaks étaient vraiment excellents. Au milieu de leur repas jusque-là silencieux, Brown dit brusquement :

— Je suis désolé, papa ! vraiment désolé.

Prends ton temps, se dit Perry. Il coupa un morceau de viande, l'enduisit de moutarde, puis, avant de le porter à sa bouche, demanda d'un ton égal :

— De quoi es-tu désolé, Jim ?

— J'avais avant tout besoin de sommeil, expliqua Brown. Ça faisait deux jours que j'avais pas fermé l'œil. Il est bon, ce steak, hein ?

— Tu cuisines comme un chef, Jim, dit Perry. Mais encore une fois cesse de m'appeler papa. Je m'appelle Perry. Compris ?

— Compris. (Brown, la bouche pleine, mangeait avec voracité, à la manière d'un loup affamé. Il versa le café, en tendit une tasse à Perry.) Je peux remettre en état le téléphone et la télé. Je voulais simplement dormir tranquille. Ni appeler les flics ni leur répondre. Avant tout, dormir.

Perry n'eut brusquement plus faim. Il commença à chipoter dans son assiette, puis demanda :

— Tu as des ennuis avec la police, Jim ?

Brown termina son steak en quelques bouchées, puis se renversa en arrière, ses lèvres épaisses tordues en un rictus.

— Ouais, dit-il en sirotant son café, son œil froid

fixé sur Perry. Des ennuis avec la police, et comment ! (Il abattit son poing sur la table.) Ça tu peux le dire.

Perry, incapable de finir son steak, but une gorgée de café en évitant le regard de Brown.

Un long silence régna, troublé seulement par le crépitement de la pluie contre les carreaux, puis Perry dit calmement :

— Tu ne veux pas m'en parler ?

— Pourquoi pas ? dit Brown qui, ayant vidé sa tasse, s'en servit une seconde. La question est de savoir si tu as vraiment envie que je t'en parle.

Perry repoussa sa chaise, se leva et alla chercher des cigarettes à l'autre bout de la pièce. Il prit le temps d'en allumer une, puis revint s'asseoir.

— Et pourquoi n'en aurais-je pas envie ?

— En effet. (Brown, ses énormes mains prenant appui sur la table, fixa son œil froid sur Perry.) Une excellente question. (D'un souple mouvement de poignet, le .38 de Mason apparut dans sa main, le canon braqué sur Perry.) Oui, une excellente question.

Transi de peur, Perry ne broncha pas.

— Inutile de me menacer, Jim, dit-il d'une voix rauque. Si je peux t'aider, j'essaierai.

Brown l'observa un moment, ricana et remit le revolver dans son étui.

— Non, Perry, tu n'essaieras pas de m'aider. Tu m'aideras. Compris ?

— Si tu me disais de quoi il s'agit, dit Perry, détendu.

— C'est ce que je vais faire. Il est bon, mon café ?

— Excellent.

— Ouais, je fais bien le café. La cuisine aussi. C'est tout ce que je sais faire, d'ailleurs, à part me procurer de l'argent. (Le ton amer et révolté de sa voix inquiéta Perry.) Toi, par exemple, tu écris pour le cinéma. Et ça te rapporte gros. (D'un geste circulaire, Brown embrassa la pièce.) Bizarre, toi, tu as du talent. Moi, j'ai rien. Un type comme toi ne peut même pas comprendre ce que cela signifie, n'avoir rien.

Perry ne répondit pas. Son cœur battait à tout rompre. Il sentait que, d'un instant à l'autre, cet homme assis en face de lui pouvait se montrer violent.

— Rien, répéta Brown. Tu peux pas comprendre ce que ça veut dire, n'avoir rien.

— C'est bien ce qui te trompe, dit Perry. Tu dois avoir dans les vingt-quatre ans. J'ai donc quatorze ans de plus que toi. Or, quand j'avais ton âge, je ne possédais rien, et je faisais rien d'autre que de rester à la maison et de dévorer des bouquins. Mes parents me pressaient de trouver du travail, mais moi je n'aimais qu'une chose : lire. Et puis mes parents ont été tués dans un accident d'avion. Je me suis aperçu qu'ils ne me laissaient rien et que je devais me mettre au boulot. C'était ça ou mourir de faim. Alors je me suis mis à écrire. Je vivais dans une chambre misérable et j'écrivais sans arrêt. Dans le meilleur des cas, je me nourrissais de hamburgers. Pendant deux ans, j'ai pensé que je me faisais des illusions, que je n'avais aucun talent et je ne pensais aucun bien du livre que j'écrivais. Je me suis fait éboueur pour avoir de quoi manger. J'ai été plongeur dans une infâme gargote, mais j'écrivais toujours. J'ai achevé mon livre. Je le croyais mauvais,

mais ça n'a pas été l'avis d'un éditeur. Il m'a publié et j'ai même figuré sur une liste de best-sellers. De ce moment, je n'ai plus cessé d'écrire et finalement je suis devenu scénariste. (Il écrasa sa cigarette, regarda Brown droit dans les yeux et ajouta :) Tu vois que je sais parfaitement ce que signifie ne rien avoir.

Perry fut étonné de voir une lueur d'intérêt s'allumer sur ce visage dur et ingrat, surpris aussi de s'apercevoir que cet homme l'écoutait avec intérêt.

— Ramasser des ordures, ça devait être dur, dit Brown.

— Il fallait bien que je mange, dit Perry. Et voilà pourquoi c'est une erreur, à ton âge, de dire que tu n'as rien.

— Eh bien moi, je vais te dire ce que j'ai, dit Brown en se penchant vers lui. Si les flics m'alpaguent, je suis bon pour trente ans de ballon. (Il serra ses poings puissants.) Trente ans de rien.

Perry remplit sa tasse et poussa la cafetière vers Brown.

— De quoi s'agit-il, Jim ? demanda-t-il. Nous sommes cloués dans ce pavillon aussi longtemps que tombera la pluie. Tu ne veux pas m'expliquer de quoi il s'agit ?

Brown le regarda longuement, puis se leva.

— Pourquoi pas ? (Il empila les assiettes.) Mon père était infirme, alors ma mère l'a plaqué. Je me suis occupé de lui. Je faisais tout. Et j'y ai pris goût.

Il emporta plat et assiettes à la cuisine et Perry l'entendit laver la vaisselle.

Perry vida sa tasse et la lui apporta. Devant l'évier,

Brown, qui s'activait en sifflotant entre ses dents, ne lui prêta aucune attention. Perry retourna à la pièce de séjour, s'installa dans une des chaises longues et écouta tomber la pluie.

Je suis dans une drôle de situation, se dit-il. Il faut que je joue serré. C'est un peu comme d'avoir un fauve dans la maison. Un faux mouvement, et le tigre se jette sur vous. Avant tout, me détendre, ne pas sembler avoir peur. Parler avec naturel. Ne pas donner à cet homme l'occasion de se déchaîner.

Il étendit ses longues jambes, appuya la tête sur le coussin capitonné de son siège. Pendant dix longues minutes, il écouta la pluie tomber et le vent gémir dans les arbres, puis Brown revint de la cuisine.

Perry le regarda s'approcher de la fenêtre, écarter les rideaux et scruter le terrain. Il resta là quelques instants, tournant à Perry son dos musclé, puis il laissa retomber les rideaux et vint s'étendre sur la chaise longue voisine de celle de Perry.

— On peut dire que tu ne manques de rien. Elle est vraiment chouette, ta cuisine. Si tu avais vu sur quoi je préparais les repas de mon père.

— À ton âge, Jim, je n'avais pas de cuisine. Et tout ce que je mangeais sortait de sacs de plastique.

— Tant qu'il pleuvra comme ça, ils ne viendront pas me chercher ici, dit Brown un peu comme s'il se parlait à lui-même. Les flics tiennent pas tellement à se faire mouiller. Va falloir qu'on se tienne compagnie, toi et moi. Cette idée te plaît, Perry ? (Ses lèvres épaisses esquissèrent un sourire.)

— Je préfère t'avoir sous mon toit qu'être seul par



une pluie pareille, dit prudemment Perry. Nous sommes sûrs, en tout cas, de ne pas mourir de faim. J'étais venu ici pour pêcher. Quand je pêche, je préfère être seul, mais quand je ne pêche pas, j'aime mieux avoir de la compagnie. (Et avec un effort désespéré pour paraître à l'aise :) Tu aimes la pêche, Jim ?

Pour toute réponse, Brown consulta la pendule murale, alla jusqu'à la cuisine, en revint avec le transistor de Perry et se rassit.

— C'est l'heure des nouvelles, dit-il en allumant le poste.

Le présentateur donna d'abord un bref résumé de l'actualité. Tel pays était en guerre avec tel autre. Des vandales avaient brisé des vitrines. Une grève avait éclaté. En Irlande, des soldats avaient été tués. Une bombe avait éclaté, en Suisse, dans une banque. Un sénateur était accusé de corruption.

— Tous des escrocs, Perry. On vit dans la merde, commenta Brown.

— C'est ma foi vrai, dit Perry. Et personne n'est vraiment heureux.

— Parce que, comme moi, la plupart des gens ne possèdent rien.

Mais déjà le présentateur reprenait :

*Avant de diffuser le bulletin météorologique, nous vous transmettons une fois de plus un message de la police. Chet Logan, l'homme qui a sauvagement assassiné six personnes au cours de la nuit dernière, est toujours en fuite. On suppose qu'après avoir abattu un officier de police et avoir revêtu son ciré et son feutre, il a réussi à se faire prendre en stop par un automobi-*

*liste qui se dirigeait vers le sud. Bien que ce message ait été diffusé à de nombreuses reprises au cours de la nuit, jusqu'ici personne n'a communiqué un renseignement à la police. On craint que l'automobiliste lui-même n'ait été assassiné et que Logan roule actuellement dans la voiture de sa victime. Nous vous demandons à tous de repérer, si vous le pouvez, cet homme. Voilà son signalement. Âge, vingt-quatre ans, puissamment bâti, cheveux blonds. Signe particulier : porte sur le bras gauche un tatouage représentant un cobra. Si vous voyez un homme répondant à cette description, téléphonez immédiatement à la police d'État de Floride. Ne cherchez en aucun cas à le maîtriser. Cet homme est armé et extrêmement dangereux. Des barrages ont été établis entre Jacksonville et Miami. La Garde nationale coopère avec la police d'État et tous les efforts sont faits pour capturer ce criminel. Ce message sera diffusé d'heure en heure.*

Brown éteignit le transistor. Il regarda d'un air songeur le cobra tatoué sur son bras, puis leva les yeux sur Perry.

Un long silence régna. Perry était glacé de peur. Les mots du speaker résonnaient dans sa tête... *qui a sauvagement assassiné six personnes au cours de la nuit dernière... Ne cherchez en aucun cas à le maîtriser... Il est armé et extrêmement dangereux.*

Perry, qui se sentait la bouche sèche et les mains moites, fit un effort désespéré pour n'en rien laisser voir.

— Chet Logan ? dit-il, regrettant d'avoir la voix si rauque. C'est toi, Jim ?

Les lèvres épaisses de Brown se tordirent en un sourire cynique.

— Hé, dame ! (Sans quitter des yeux son tatouage, il reprit :) Tu veux que je te dise ? Les gosses font souvent des trucs idiots. Comme ce tatouage, par exemple. Juste le genre de trucs dont les flics raffolent. Oui, des trucs idiots. À quinze ans, j'ai fait partie d'une bande. Nous nous surnommions les cobras. Nous étions cinq. Et nous ne possédions rien... pas un sou, rien. Alors on rôdait la nuit et on dévalisait des pauvres cons. C'est comme ça que j'achetais de la nourriture pour mon vieux et que je payais le loyer de notre unique chambre. Chacun de nous avait ce cobra tatoué sur le bras gauche. C'est idiot ! Et nous, nous trouvions ça formidable. Fallait-il être con ! (Il frotta son tatouage comme pour l'effacer.) Ben quoi, on était des gosses et les gosses aiment les symboles. (Il releva la tête et reprit, le regard dans le vide :) Nous étions en train de travailler un type plein aux as quand les flics se sont amenés. J'ai été le seul à prendre le large. (Et avec un sourire amer :) Ça pour me tailler, je m'y connais. Les quatre autres ont été en taule mais ils ne m'ont pas donné. C'étaient des vrais copains et je m'en suis tiré. Quand je suis rentré chez moi, mon père était mort. Je savais qu'il y avait des salauds dans l'immeuble qui connaissaient mon tatouage et qui auraient pas été longs à appeler les flics. Alors j'ai laissé mon vieux pourrir sur place et je me suis barré. Et depuis ce temps-là je suis en cavale. Huit années de merde, à cambrioler, à braquer des stations-service. Jamais les flics avaient pu mettre la main sur moi jusqu'à la nuit dernière. Mais je m'y entends ques-

tion de me barrer, alors je me suis barré. Ils m'attraperont jamais. Si je manque de pot, ils me tueront peut-être mais ils me mettront jamais derrière les barreaux.

— Tu as vraiment assassiné six personnes, cette nuit, Jim ? demanda Perry.

— Ben oui, dit Brown en haussant les épaules. Qu'est-ce que six malheureux guignols de plus ou de moins peuvent bien faire dans un monde dégueulasse où les gens s'entre-tuent. Ces six guignols-là, c'étaient des cons. Ils m'ont cherché, et moi, quand on me cherche, je réponds. C'est normal, non ?

Perry éprouva un désir irrésistible de boire un verre d'alcool. Il s'approcha du bar et se versa une généreuse rasade de scotch.

Il entendit Brown marmonner.

— Qu'est-ce que tu dis, Jim ? J'ai pas entendu.

Brown le regarda, l'air soudain mauvais.

— Je dis que tu peux t'estimer heureux d'avoir pas été le septième.

Perry vida son verre d'une seule gorgée.

— Comment ça, heureux ? dit-il en se versant un second scotch.

— J'ai bien pensé à te liquider, hier soir, quand tu étais fin soûl, dit Brown. Puis il m'est venu une meilleure idée. J'avais écouté la radio. La Garde nationale ! Les flics ! Tôt ou tard, ils s'amèneront. Ils vont fouiller partout. Ouais, c'est alors que j'ai eu une meilleure idée. Quand ils viendront, tu leur diras que tu es seul dans ta cambuse. Tu me serviras de couverture, en quelque sorte. (Il pointa son doigt épais dans la direction de Perry.) Si tu me donnes, je te promets une chose.

Perry attendait, le cœur battant. Et comme Brown continuait à le regarder fixement, il demanda :

— Qu'est-ce que tu me promets ?

Le dur visage carré se transforma en un masque ricanant.

— Tu me suivras dans la tombe. Voilà ce que je te promets.

\*

— Le sentier est juste un peu plus haut, indiqua Ross penché sur le pare-brise. Gare-toi sur le bas-côté.

Hollis ralentit, escalada le talus, coupa les gaz.

— À partir d'ici, on marche, dit Ross qui manipula la radio et eut bientôt Jenner. Carl, ici Ross. Nous sommes sur la route de Miami, au point P. Nous allons emprunter le sentier pour gagner le fleuve.

— Pas question ! dit Jenner d'un ton tranchant. Tu vas me faire le plaisir d'attendre. Jacklin a convoqué quatre de ses gardes et ils te rejoindront d'ici une demi-heure. Je t'interdis de t'enfoncer dans les bois sans aide, Jeff.

— J'ai toute l'aide qu'il me faut, dit Ross. J'ai Hank. Je ne tiens pas du tout à ce que quatre gosses, toujours pressés d'appuyer sur la détente, viennent se perdre dans cette jungle. Ils me gêneraient. Terminé. (Il coupa le contact.) Allons-y, Hank. Allons nous faire mouiller.

Les deux hommes prirent chacun un fusil, Ross glissa dans la poche de son ciré les sandwiches dans leur sac de plastique et tous deux foncèrent sous la pluie.

Après avoir fermé la voiture, Hank suivit le large dos de Ross le long de l'étroit sentier qui s'enfonçait dans les bois. Le dôme touffu des arbres les abritait de la pluie, mais de l'eau gouttait des branches. Le sentier boueux rendait leur avance lente et difficile.

Hollis évoqua soudain ses expéditions dans la jungle vietnamienne. Là-bas aussi, il tombait souvent des trombes d'eau mais, à la tête de sa patrouille, il ne se souciait guère de la pluie. Ce qu'il redoutait c'était l'ennemi dissimulé dans les buissons. Le tueur qu'il recherchait ne devait pas s'y dissimuler mais néanmoins, tout en mettant ses pas dans ceux de Ross, il était prêt à tirer.

Ça c'est un type ! se dit-il. Un vieux type solide. Un homme digne d'admiration.

C'est mon secteur, avait-il dit au chef suprême de la police de Floride, et ici je n'ai d'ordres à recevoir de personne.

Ça c'est parler, pensa Hollis, et il esquissa un sourire. Ross s'arrêta, puis se retourna.

— Un peu moins d'un kilomètre, Hank, et nous atteindrons le fleuve. Le premier pavillon de pêche se trouve immédiatement au débouché de ce sentier. Je marcherai le premier et tu assureras mes arrières. Et surtout, on ne discute pas. On tirera d'abord et on s'expliquera ensuite. D'accord ?

— D'accord, shérif, dit Hollis d'un ton calme. Mais moi, pendant la guerre je me suis entraîné dans la jungle. Alors, sauf votre respect, c'est moi qui marcherai le premier et vous qui me couvrirez. C'est comme ça que je vois les choses. S'agit de nous méfier. Le moindre

faux pas et nous sommes morts tous les deux. D'accord ?

Ross hésita un instant, puis acquiesça de la tête.

— D'accord. Allons-y. Tu marches en tête et moi je te suis. Et je t'imiterai en tout.

Hollis dépassa Ross et s'engagea dans le sentier. Les arbres se faisaient plus rares et la pluie les frappait de plein fouet.

Après une demi-heure d'une lente progression dans la boue, Ross dit à voix basse :

— Nous approchons, Hank.

Hollis, écartant des branches, vit briller le fleuve. Et il distingua aussi un pavillon de bois.

— C'est le bungalow de M. Greenstein, dit Ross en sortant de sa poche un trousseau de clés. Il n'y vient qu'une fois par an et ils me confient leurs clés. (Abrité sous son feutre ruisselant, il en choisit une.) Qu'est-ce qu'on fait, maintenant ?

— Vous restez là, shérif, et moi je vais jeter un coup d'œil.

Il prit la clé des mains de Ross et, le dos courbé, se dirigea d'un pas rapide vers le pavillon.

Ross qui l'observait dut s'avouer qu'il connaissait son affaire. Il semblait se fondre entre les arbres et les fourrés et se déplaçait comme une ombre, mais avec la rapidité d'un tigre en chasse.

Ross ne bougeait pas, la main posée sur la détente de son fusil. Ça lui faisait mal de laisser Hollis s'exposer ainsi, mais il comprit que ce garçon, plus jeune que lui, dominait mieux la situation. Il pensa à Tom Mason qui s'était rendu à la ferme des Loss pour y trouver la mort.

Jamais il n'aurait dû le laisser partir sans équipier. Maintenant, il laissait son second adjoint s'aventurer seul. Et si Hank se faisait tuer ? S'efforçant d'imiter Hollis dans sa progression, Ross avança jusqu'à une vingtaine de mètres du pavillon.

Il attendit environ dix minutes et jamais le temps ne lui avait paru si long, puis Hollis parut à l'angle du bungalow et lui fit de grands gestes.

Soulagé, Ross courut vers lui.

— Aucun signe d'effraction, shérif, dit Hollis. Les persiennes sont fermées et les portes intactes, mais il pourrait se trouver quand même à l'intérieur.

— On va s'en assurer.

Une demi-heure pleine d'angoisse s'écoula avant que Ross referme la porte du pavillon désert.

Les deux hommes avaient pleinement conscience de la lourde tâche qui les attendait. Comme ils exploraient les quatre pièces du bungalow, ils craignaient à chaque minute qu'éclate une fusillade. C'était éprouvant pour les nerfs et il leur restait encore quatre pavillons à explorer !

— Qui s'occupe de ces pavillons en l'absence de leurs propriétaires ? demanda Hollis.

— Ma femme, Mary. Ils la préviennent de leur arrivée et elle envoie deux femmes de ménage nettoyer. Le prochain pavillon est à deux cents mètres d'ici.

De nouveau Hollis ouvrit la marche. De nouveau les deux hommes avaient les nerfs à vif. Là encore Hollis chercha des traces d'effraction et les deux hommes explorèrent le pavillon désert. Le temps qu'ils visitent



le quatrième pavillon, il était quatre heures moins le quart.

Dans la vaste pièce de séicour, Ross retira son ciré ruisselant.

— On va s'arrêter un moment, Hank, et manger un morceau. On n'a plus qu'un pavillon à visiter. S'il n'y est pas, alors c'est qu'il n'a pas cherché refuge dans les bois. Je ne vois pas pour lui d'autre planque possible.

Hollis retira lui aussi son ciré, essuya avec son mouchoir son visage mouillé, et se laissa tomber dans un fauteuil.

Ross sortit du sac des sandwiches que les deux hommes dévorèrent.

— Le dernier pavillon qu'il nous reste à visiter, Hank, dit Ross tout en mangeant de bon cœur, appartient à Perry Weston, le célèbre scénariste. C'est un chic type. Il est plein aux as et il a une baraque à Long Island. Il a acheté ce pavillon il y a environ trois ans, et il l'a magnifiquement aménagé. La première année, il venait tous les deux mois. Il adore la pêche. J'ai bien souvent bu un verre avec lui soit au pavillon, soit à Rockville. Et puis il a épousé une fille qui a quatorze ans de moins que lui ; elle n'aime pas la pêche, M. Weston a prié Mary par lettre d'entretenir le pavillon, en expliquant qu'il espérait bien y revenir un jour ou l'autre. Mary s'y rend une fois par mois et l'entretient en parfait état. Ça fait bien deux ans qu'il n'est pas revenu, mais Mary veille à ce que le congélateur soit abondamment pourvu. Oui, il y a de la nourriture à revendre. Ce pavillon, ce serait une bénédiction pour Logan.

Hollis acheva son sandwich, consulta sa montre. Quatre heures cinq.

— Dans deux heures, il fera nuit, dit-il en se levant. On y va ?

— Ouais. (Ross se leva à son tour, s'étira, puis enfila son ciré.) J'ai l'impression qu'il pleut moins fort.

Les deux hommes prirent leurs fusils et quittèrent le pavillon. Hollis attendit que Ross ait refermé la porte à clé, puis s'engagea dans le sentier boueux qui longeait le fleuve.

— C'est à moins d'un kilomètre d'ici, dit Ross.

Leur marche ralentie par l'épaisseur de boue du sentier, les deux hommes se dirigèrent en silence vers le pavillon de pêche de Perry Weston.

\*

Jim Brown, après avoir réparé la télévision, l'avait allumée et dans l'heure qui suivit il regarda un film policier en poussant, de temps à autre, un sifflement de mépris.

— Les flics se conduisent pas comme ça, marmonna-t-il. Quelle connerie !

Perry, resté à l'écart, sirotait un verre de scotch. Les voix perçantes, les fusillades, le ronflement des voitures ne l'arrachaient pas à ses sombres réflexions.

*Quand les gens me cherchent, je réponds. C'est normal, non ? En tout cas je te promets une chose. Si tu me donnes, tu me suivras dans la tombe.*

Perry se rappela l'air venimeux de Brown quand il

avait prononcé ces mots. Au moindre faux pas, l'autre n'hésiterait pas à le descendre.

Mon Dieu ! se dit-il. Dans quelle situation me suis-je mis ? Je dois tout faire pour qu'il se sente détendu : ni faire pression sur lui, ni le critiquer, mais lui témoigner au contraire une amicale compréhension. L'écouter. L'approuver. Le laisser parler tout son soûl.

Le film terminé, Brown éteignit la télé.

— Quelle foutaise ! s'exclama-t-il. Tu écris des navets pareils, Perry ?

— J'espère que non. D'ailleurs, je n'écris pas pour la télévision.

— Ah non ? dit Brown en se tournant vers lui. Tu dois être drôlement malin. Tu gagnes beaucoup, hein ?

Entrer dans ses vues, se dit Perry et surtout ne pas irriter cet homme à face de gorille.

— Plus que je ne gagnais quand j'avais ton âge.

— Combien ?

— Ça dépend des années. Dans les soixante mille, mais y a les impôts à payer.

Perry gagnait en réalité bien davantage, mais il estimait inutile d'en informer ce type.

— Soixante mille... c'est pas mal. Tu as du fric ici ?

— Oh, dans les cinq cents.

— Tu peux t'en procurer davantage ?

— Oui, à la banque de Rockville.

— Ça c'est une bonne nouvelle. Il va me falloir un fonds de roulement. D'accord ?

— D'accord, Jim, dit Perry en se forçant à sourire.

— Tu feras bien d'être d'accord avec moi, Perry. C'est un conseil que je te donne.

— Oui, ça me paraît juste.

— Soixante mille dollars ! Tu sais quelle est la plus forte somme que j'ai tirée d'un pauvre con ? Deux cents dollars et une montre en or et elle était même pas en or.

— Les gens ne se baladent pas avec beaucoup d'argent sur eux par les temps qui courent.

— C'est juste, mais toi tu peux aller en chercher à la banque.

Perry approuva d'un signe de tête.

Brown se leva, s'approcha de la fenêtre et, soulevant le rideau, scruta le terrain.

— La pluie a l'air de vouloir s'arrêter. Ça veut dire que les flics seront pas longs à rappliquer. (Il tourna vers Perry un regard menaçant.) Tu sais ce que tu leur diras quand ils se pointeront ?

— Tu me l'as déjà dit, dit Perry d'un ton calme. Inutile de me faire un dessin.

— N'essaie pas de faire le malin. C'est le seul moyen pour toi de rester vivant. Compris ?

— Compris. Je ne ferai pas le malin.

Les lèvres épaisses de Brown esquissèrent un sourire :

— Malin, tu l'es. Un type qui a travaillé comme éboueur et qui finit par s'offrir une turne pareille, c'est qu'il est malin. Alors pas d'entourloupe.

— D'accord. Je ne ferai pas le malin, promit Perry. Ah, une chose, Jim. Si les flics s'amènent, tu as laissé au garage ton feutre et ton ciré. Ils les découvriront et...

Il se tut devant le rictus de Brown.

— Écoute-moi bien, gros malin, je me laisse pas attraper comme ça. Feutre et ciré sont cachés dans ma

chambre. T'en fais pas pour moi. Contente-toi de t'en faire pour toi.

Pour toute réponse, Perry haussa les épaules.

— J'ai laissé certaines choses dans la voiture. Des vêtements, ma machine à écrire, des papiers dont j'ai besoin. J'aimerais bien aller les chercher.

Brown réfléchit un moment, puis sortit de sa poche la clé du garage.

— Vas-y. Décharge la voiture. Mais pas de blagues, hein ? Y a deux choses que j'ai toujours faites très bien. La cuisine pour mon vieux et me servir de ça. (Tiré de son étui, le revolver brilla soudain dans sa main.) Va chercher tes affaires, mais pas de coups fourrés... D'accord ?

\*

Hollis leva la main, faisant signe de s'arrêter à Ross qui peinait dans le chemin boueux. Les deux hommes s'abritèrent sous les arbres dégouttants de pluie.

— Il y a quelqu'un dans le pavillon de Weston, chuchota Hollis. Un homme vient de sortir du garage. Et une voiture y est garée.

Ils étaient à une quinzaine de mètres du pavillon. Ross avança et cligna des yeux. Il reconnut Perry Weston qui sortait des valises d'une voiture.

— C'est M. Weston, dit-il à Hollis accroupi à côté de lui.

— Le propriétaire du pavillon ?

— Exactement.

Ils observèrent pendant un bon moment Perry qui sortait les deux valises, puis disparut à leur vue.

Ross émergea des fourrés, Hollis sur ses talons.

Brown, qui guettait, repéra les grands feutres des policiers.

Perry entra dans la pièce de séjour et laissa tomber les deux valises.

— J'ai encore ma machine à écrire à aller chercher.

— Vas-y mollo, papa, dit Brown sans élever la voix. Ils sont là, ces foutus flics. Tu sais ce que tu as à faire. Un faux pas et tu es mort. Et maintenant va chercher ta machine.

— Ils sont là ? dit Perry, ébahi. Mais comment...

— Grouille-toi sinon ça pétera et le premier qui trinquera, ce sera toi. Grouille-toi, je te dis !

Le ton menaçant de Brown fit courir un frisson glacé, dans le dos de Perry. Il resta un instant comme paralysé. Brown lui donna une poussée, puis monta l'escalier en courant.

— Je t'ai à l'œil, papa, lui cria-t-il. Si tu fais l'imbécile, tu es mort.

Faisant appel à tout son courage, Perry retourna au garage.

Ted Fleischman, installé dans sa voiture, en face de la maison des Weston, se sentait comme liquéfié. La sueur lui coulait sur le visage et, sur le volant, ses mains tremblaient.

Seigneur ! se dit-il. Quelle sale petite garce ! Il entendait encore le sifflement de la balle qui l'avait effleuré. Un peu plus et il y restait. Quel con d'avoir sous-estimé cette fille, bon Dieu ! Ça pouvait lui attirer des ennuis ! Et si elle appelait la police ? Il essuya son visage en sueur et s'efforça de reprendre le contrôle de ses nerfs.

Non, se dit-il après réflexion, elle n'appellera pas la police. Elle est trop maligne pour ça. C'est pas seulement à moi qu'elle ferait des ennuis, mais à elle-même.

Sheila Weston, il en avait par-dessus la tête. Il refusait de la prendre plus longtemps en filature. Que Fred s'occupe de cette garce, il lui souhaitait bien du plaisir.

Le dimanche, leurs bureaux étaient fermés. Il n'allait pas rester là à courir le risque que les flics s'amènent. Il songea à sa femme malade. Ça faisait un bout de temps qu'il n'avait pas passé un dimanche avec elle. Il était

toujours à suivre un cavaleur ou une cavaleuse sept jours sur sept.

Bon. Il allait rentrer chez lui. Sa femme serait agréablement surprise. Ce soir, il l'emmènerait dîner. Au diable, la dépense ! Au diable Sheila Weston ! Et là-dessus, il démarra. Il pourrait toujours raconter à ses chefs qu'il ne s'était pas senti bien. Et au diable ses supérieurs ! Un peu rasséréiné, il prit le chemin de chez lui.

Sheila, à la fenêtre, le vit partir. Elle avait rapidement repris connaissance et s'était rendue d'un pas chancelant dans la pièce de séjour. Écartant le léger rideau, elle vit Fleischman au volant de sa voiture. Lorsqu'il démarra, elle poussa un soupir de soulagement.

S'écartant de la fenêtre, elle se laissa tomber dans un fauteuil. Pendant une vingtaine de minutes, elle regarda dans le vague, sans cesser de réfléchir. Quelle triste expérience ! Jamais elle ne recommencerait. Et brusquement, elle pensa à son mari.

Qu'est-ce qui m'arrive ? se dit-elle. Pourquoi est-ce que je me conduis comme la dernière des putains ?

Perry !

Elle éprouva soudain un impérieux désir d'être auprès de lui. Depuis l'instant où il l'avait épousée, il n'avait cessé de se montrer généreux et compréhensif. Et quand il n'était pas surchargé, de travail, il pouvait être adorable. Et comme il la gâtait ! Si exigeante soit-elle, il s'efforçait toujours de la satisfaire.

Elle frappa ses genoux de ses poings.

Le malheur avec toi, espèce d'idiot, c'est que tu as un sacré tempérament. Tu peux pas voir un beau type



sans avoir envie qu'il te saute. Ça peut pas durer comme ça ! Perry me fait très bien l'amour. Et il m'aime. Les autres types n'en ont qu'à mon corps tandis que Perry m'aime vraiment. Je ne veux pas le perdre. J'ai besoin de lui !

Elle évoqua ses nombreux amants et pensa à Julian Lucan. Elle gémit tout haut. Quelle idiote, quelle folle elle avait été !

Fallait que ça cesse !

Elle se rappela ce qu'avait répondu Fleischman lorsqu'elle lui avait demandé au compte de qui il la prenait en filature.

*Rien à voir avec M. Weston. Mais je ne peux pas vous donner le nom de mon client. Je suis lié par le secret professionnel.*

Son visage se durcit. Depuis que Perry était devenu un scénariste célèbre, elle l'avait senti sous la coupe de Silas S. Hart. Cet homme, elle ne l'avait rencontré qu'une fois, mais elle le haïssait. Il ne lui avait accordé aucune attention. Et elle haïssait automatiquement tout homme qui ne succombait pas à son charme. Elle devinait que ce magnat du cinéma serait enchanté de voir Perry divorcer.

Oui, ça ne faisait aucun doute : le client de ce sale maître chanteur ne pouvait être que Silas S. Hart !

Elle se rappela avoir entendu Mavis lui dire que son mari avait rencontré Perry à l'aéroport de Jacksonville. Or Perry lui avait déclaré qu'il partait pour Los Angeles travailler avec Hart. Alors qu'est-ce qu'il foutait en Floride ?

Elle réfléchit de plus belle, encore une des sales

combines de Hart pour les séparer. Puis elle pensa brusquement au pavillon de pêche de Perry dont il lui avait si souvent parlé, et où il aurait tant voulu l'emmener.

Oui, c'était là qu'il devait être.

Elle éprouva le désir irrésistible de quitter cette maison, de retrouver Perry, de lui parler. Elle pourrait même se confesser à lui. Il comprenait, il pardonnait tout.

Elle courut à sa chambre et se mit à faire sa valise, et aussitôt elle se sentit détendue. Dans quelques heures, elle serait auprès de Perry. Oui, elle lui dirait tout. Et elle lui proposerait de repartir sur un autre pied. Pourquoi pas ? Ça n'avait rien d'impossible.

N'importe quoi, se dit-elle, plutôt que de rester une minute de plus dans cette cambuse.

Ses bagages faits, habillée, Sheila descendit sa valise et téléphona à l'aéroport. Un avion pour Jacksonville s'envolerait dans deux heures. Elle retint une place. Elle avait tout le temps.

Elle s'approcha de nouveau de la fenêtre. Pas de voiture en vue. Elle éprouva un sentiment de triomphe. Elle avait réussi à mettre en fuite cet ignoble maître chanteur. Donc pour le moment en tout cas, elle n'était pas suivie.

Elle écrivit un petit mot à l'attention de Liza, l'avertit qu'elle serait absente pendant une semaine environ et lui recommanda de tenir la maison en état. Puis elle appela un taxi par téléphone. Elle alla l'attendre dans l'entrée et vit à cet instant le revolver qu'elle avait lâché en perdant connaissance.

Dire que j'ai failli commettre un meurtre, se dit-elle. Seigneur, dans quel guêpier je me suis fourrée !

Perry ! Elle lui dirait tout et il arrangerait tout.

Elle ramassa le revolver et le fourra dans son sac car elle ne savait pas qu'en faire.

Une heure plus tard, elle était à l'aéroport et une demi-heure plus tard, confortablement installée dans l'avion, elle s'envolait pour Jacksonville.

\*

Le shérif Ross, Hollis, son adjoint, se tenant juste derrière lui, virent Perry retourner au garage.

— Je vais aller lui parler, dit Ross. Toi, reste invisible. Et pas d'imprudences, hein ?

— Je vais couvrir vos arrières, shérif. Et vous aussi soyez prudent. Pas impossible que Logan se cache dans le pavillon.

Ross se dirigea lentement vers le garage illuminé, son fusil à la main. Il arriva à l'entrée à l'instant où Perry sortait sa machine à écrire du coffre de la voiture.

— Salut, monsieur Weston, dit Ross.

Perry qui s'attendait à la venue d'un policier, mais non à celle de Ross, posa la machine qu'il tenait toujours à la main et se força à sourire.

— Salut, Jeff ! s'exclama-t-il en s'approchant. Que faites-vous ici par un temps pareil ? (Les deux hommes échangèrent une poignée de main.)

— Je pourrais vous poser la même question, monsieur Weston. Vous n'auriez pas pu choisir un temps plus dégueulasse.

— Vous avez parfaitement raison. Mais j'ai un scénario à écrire et j'avais besoin d'être seul et tranquille. Je ne m'attendais pas à un tel déluge.

— Vous venez d'arriver, monsieur Weston ?

— Hier soir, tard. Le chemin est quasi impraticable. J'ai eu de la chance d'arriver à bon port.

— Et vous êtes seul, ici ?

— Ma foi oui.

— Tout est en ordre, au pavillon ?

— Absolument. (Perry se força de nouveau à sourire.) Remerciez Mary de ma part. Comme toujours, c'est parfait.

À ce moment, Ross se retourna et fit signe à Hollis qui vint vers eux.

— Permettez-moi, monsieur Weston, de vous présenter mon nouvel adjoint : Hank Hollis.

— Ravi de vous connaître, Hollis. (Les deux hommes se serrèrent la main.) Tiens, des fusils ! Vous n'allez pas me dire que vous avez l'intention de chasser par un temps pareil.

— C'est pourtant exactement ce que nous faisons, répliqua Ross avec calme.

— On aura tout vu. (Perry s'efforçait de prendre un ton désinvolte.) Mais entrez donc. Vous boirez bien une tasse de café ? Ou peut-être voulez-vous manger un morceau ?

— Non, nous n'allons pas entrer, dit Ross en montrant leurs bottes boueuses. On salirait tout chez vous.

— Eh bien, enlevez-les ! Un bol de café bouillant vous fera du bien. Vous êtes trempés jusqu'aux os.

Ross et Hollis échangèrent un regard, puis Ross acquiesça :

— Ma foi, monsieur Weston, c'est pas de refus. C'est vrai qu'un café nous fera du bien.

— Bon, alors retirez vos bottes et entrez. Je vais mettre le café en route. (Perry prit sa machine à écrire.) Vous connaissez le chemin.

Tandis que les deux hommes retiraient leurs cirés et leurs bottes, Ross dit à voix basse :

— Ouvre l'œil, Hank. Je crois bien qu'il est seul, mais on ne sait jamais.

— Les fusils ? demanda Hank.

— Laisse-les là. (Il tapota son ceinturon.) J'ai mon revolver. Mais encore une fois, ouvre l'œil, Hank.

En chaussettes, les deux hommes se dirigèrent vers la pièce de séjour.

À la cuisine, Perry, tout en préparant le café, se demandait où se dissimulait Brown. *Tu me suivras dans la tombe*. Il fut surpris de se sentir aussi calme. Il n'éprouvait plus aucune peur. La situation où il se trouvait avait tout d'un scénario, exactement l'intrigue qu'attendait de lui Silas S. Hart. Il s'immobilisa un instant, conscient de jouer avec le feu. À n'importe quel moment, Brown pouvait se déchaîner, mais d'autre part, si Perry jouait le jeu, peut-être s'en tirerait-il indemne.

Il se sentit soudain très confiant. Il le savait de façon certaine s'il laissait entendre que Brown se dissimulait dans le pavillon, ce serait la fusillade. Le tueur ne se laisserait pas prendre vivant. Mon Dieu, dans quelle situation il s'était mis ! Tout en remplissant deux bols de café, il pensa à son scénario. Oui, s'il parvenait à

garder son calme, il aurait en main tous les éléments d'un très grand film.

En entrant dans la pièce de séjour, les bols fumants à la main, il trouva les deux officiers de police qui examinaient les lieux, l'air mal à l'aise.

— Faites comme chez vous, dit-il. Asseyez-vous. (Il se laissa tomber dans un fauteuil.) Vous ne m'avez toujours pas dit ce que vous faisiez dans le coin par un temps pareil.

Les deux hommes s'assirent, le regardèrent.

— Pour tout vous dire, monsieur Weston, dit Ross, nous sommes à la poursuite d'un tueur, et j'avais comme l'idée qu'il pourrait avoir cherché refuge dans un des pavillons de pêche. Nous les avons tous visités. Il faut donc croire que je me suis trompé.

— Un tueur ? Vous faites allusion à ce Logan ? J'ai entendu le communiqué à la radio.

— C'est bien lui. (Après un court silence, Ross ajouta :) Vous souvenez-vous de Jud Loss, monsieur Weston ?

— Jud Loss ? dit Perry, le cœur serré. Mais oui, bien sûr. Il est propriétaire d'une orangerie. Nous buvions toujours un verre ensemble quand il venait au village. Un chic type. Pourquoi me parlez-vous de lui ?

— Vous connaissiez aussi sa femme ? Sa fille ?

— Je ne crois pas avoir rencontré sa femme. Mais je me souviens de sa fille. Une jolie fille ! Mais encore une fois, pourquoi ces questions ?

— Logan s'est introduit dans leur ferme et les a massacrés tous les trois à coups de hache.

— Oh, mon Dieu ! s'exclama Perry épouvanté. Et ils sont morts tous les trois ?

— Tom Mason, mon adjoint, s'est rendu seul à la ferme. Il n'a pas eu de chance. Logan lui a infligé le même traitement. (Il désigna Hollis.) C'est lui qui remplace Mason.

Une pensée fulgura dans l'esprit de Perry. Allait-il leur dire que Brown était là ?

*Tu me suivras dans la tombe.*

Non !

— C'est épouvantable, Jeff, dit-il enfin. Et vous croyez que cet homme est toujours dans la région ?

— C'est pas impossible. La police d'État et la Garde nationale ont organisé une véritable battue. Mais la police d'État pense qu'il a arrêté un automobiliste, qu'il a franchi les barrages et qu'il se terre maintenant à Miami.

Perry hocha la tête. Il était persuadé que Brown écoutait, le flingue à la main.

Ayant vidé son bol de café, Ross se leva.

— Nous devons continuer nos recherches, monsieur Weston. Vous pensez rester longtemps ici ?

— Une quinzaine de jours. Peut-être même un peu plus, dit Perry se levant à son tour. Tout dépend de la façon dont avancera mon travail.

— Voulez-vous que Mary s'occupe de vous, monsieur Weston ?

— Pas pour le moment, Jeff. Si j'ai besoin d'elle, je lui téléphonerai. D'accord ?

— D'accord. Mais n'y manquez pas. Je crois que

d'ici demain la pluie va se calmer. Ces trois jours ont été terribles.

— Dieu vous entende. (Perry suivit les deux policiers au garage, les regarda enfiler leurs bottes et leurs cirés ruisselants. Puis il leur serra la main.) Je serai dans le coin, Jeff, mais la semaine prochaine j'aurai un gros travail à abattre. Faites mes amitiés à Mary. Et dites-lui que si j'ai besoin d'elle, je lui téléphonerai.

— Parfait, monsieur Weston, dit Ross en prenant son fusil. Et bonne chance pour votre scénario.

Tous deux foncèrent sous la pluie et reprirent le sentier boueux qui serpentait dans les bois.

— Faut croire que je m'étais trompé, dit Ross au bout d'un moment. On peut pas toujours avoir raison. Ça doit être Jacklin qui voit juste quand il pense que Logan a gagné Miami où il peut aisément se perdre.

Hollis ne répondit rien. Il pataugeait dans la boue derrière Ross, mais quand ils arrivèrent à l'abri des arbres il s'arrêta et dit :

— Un instant, shérif.

— Qu'y a-t-il, Hank ?

— Je pense que Logan pourrait très bien se trouver au pavillon et que Weston, sous la menace, le couvre.

— Quoi ? s'exclama Ross. Qu'est-ce qui te fait dire ça, Hollis ?

— Une impression, shérif, dit calmement Hollis. Oui, j'ai l'impression que Logan est dans le pavillon.

— Une impression ? Que veux-tu dire ?

— Pourriez-vous m'expliquer, shérif, dit Hollis d'une voix dure, pourquoi la prise du téléphone a été arrachée du mur ? Pendant que vous discutiez avec



Weston, j'examinais les lieux. Croyez-vous vraiment que Weston arracherait les fils du téléphone pour s'isoler du reste du monde ?

Ross se raidit. Il se sentait brusquement vieux. Ce que Hollis avait vu, il aurait dû le remarquer, lui aussi.

— Nous allons retourner là-bas. Et nous demanderons à M. Weston...

— Sauf votre respect, shérif, nous ne ferons rien de pareil. Vous ne tenez pas, je pense, à ce que Weston soit tué, lui aussi.

Ross qui pataugeait depuis des heures dans la boue et sous la pluie, se sentit soudain las, vaincu. Il dut faire un effort pour demander :

— Tu crois vraiment que Logan se cache au pavillon ?

— Je n'affirme rien, mais c'est possible. Cette prise de téléphone arrachée m'intrigue.

— Et tu crois que s'il se terre au pavillon, il tirera ?

— Il n'a plus rien à perdre. Si nous retournons au pavillon, la première victime, ce sera Weston.

— Tu pourrais te tromper. M. Weston est peut-être seul au pavillon comme il nous l'a dit.

— Et que diriez-vous si vous saviez qu'un revolver est braqué sur vous ?

Les pieds dans la boue, son feutre ruisselant de pluie, Ross se sentait débordé. Jusqu'à présent, il n'avait jamais eu d'affaires criminelles à traiter à Rockville. Il comprit soudain qu'avec l'âge et la fatigue, il ne parviendrait pas à y faire face.

— Je crois qu'on ferait bien d'alerter la police d'État.

— Sauf votre respect, shérif, dit Hollis toujours aussi calme, c'est pas à faire. Donner l'assaut, si Logan

est toujours au pavillon, ne sauvera pas Weston. Il l'exécutera le premier.

— Alors qu'est-ce que tu proposes, Hank ? demanda Ross après réflexion.

— Laissez la situation s'apaiser. Si Logan est au pavillon, un revolver braqué sur Weston, et encore une fois je peux me tromper, mais enfin s'il s'y trouve, nous devons lui donner l'impression que nous ne nous doutons de rien. Il se détendra, et avec un pareil tueur, c'est quand il ne se croira plus menacé que nous pourrions intervenir.

— De quelle façon, Hank ?

— Avec votre permission, shérif, je voudrais revenir demain. Quand j'étais au Vietnam, j'avais pour mission de repérer les tireurs isolés. Alors faire le guet et attendre, ça me connaît. Et toujours avec votre permission, shérif, c'est ça que je projette de faire : guetter et attendre. Si Logan est vraiment dissimulé au pavillon et que rien ne bouge, il se détendra et, à ce moment-là, on pourra l'agrafer. Moi je propose qu'on rentre au bureau et qu'on en discute tranquillement.

— Cette idée ne me plaît pas, Hank, dit Ross qui continuait d'hésiter. Si Logan est bien là-bas, M. Weston est en danger. Moi, je crois au contraire qu'on devrait retourner au pavillon pour le fouiller.

— Dans ce cas, si Logan s'y trouve vraiment, Weston est un homme mort. Et nous risquons d'y passer aussi. Faites-moi confiance, shérif. Laissez-moi me charger de ça comme je l'entends. Attendons que les choses se calment et confiez-moi la surveillance.

Ross réfléchissait, toujours hésitant. Il sentait confu-

sément que Hollis avait raison mais, en se rappelant Tom Mason, il ne savait plus que penser.

— Quand je combattais au Vietnam, reprit Hollis de son ton mesuré, un tireur isolé a abattu vingt de nos jeunes soldats. J'ai dû attendre dix longues journées, caché dans la jungle, pour l'avoir. Finalement, ce salaud s'est cru à l'abri, il s'est détendu et je l'ai repéré. C'est du travail de spécialiste, shérif. Et justement moi c'est ma spécialité, guetter et attendre. Vous ne voulez pas me laisser essayer ?

— D'accord, fils, dit Ross en posant la main sur l'épaule de Hollis. Je te donne carte blanche. Mais il faut que je mette Jenner au courant.

Hollis secoua la tête.

— Sauf votre respect, shérif, nous n'en parlerons à personne. Je reviendrai ici demain, à la nuit tombée et je ferai le guet. Vous et moi, nous resterons en contact par radio. Si vous mettez Jenner au courant, il passera à l'action et c'est justement ce qu'il ne faut pas faire. Comme nous ne savons pas si Logan est là, on n'en parle à personne.

— Bon, dit Ross, résigné, en haussant les épaules.

Il se remit à patauger dans le sentier boueux, puis s'arrêta pile.

— Faudra tout de même que je raconte quelque chose à Jenner.

— Sûr, dit Hollis en se fendant la pipe. Vous lui direz que nous avons fouillé tous les pavillons de pêche et que nous n'y avons pas trouvé Logan. Parce que après tout, nous ne l'avons pas encore trouvé, pas vrai, shérif ?

\*

*Vous vous souvenez de Jud Loss, de sa femme et de sa fille ? Logan s'est introduit dans la ferme et il les a massacrés tous les trois à l'aide d'une hache.*

Perry s'appuya contre la Toyota, le cœur sur les lèvres. Il se souvenait parfaitement de Jud Loss : un type costaud, trapu, aux cheveux roux. Il venait souvent au bar de Rockville ; Perry et lui buvaient parfois ensemble une bière.

Assassiné !

Il n'allait pas rester là. Il avait encore le temps de rattraper Ross ! De sortir de ce cauchemar...

— Bravo, Perry !

La voix métallique du tueur le fit sursauter. Brown se tenait sur le seuil de la porte et braquait sur lui son revolver.

— Oui, bravo, répéta Brown. Entre, Perry. On peut souffler tous les deux, maintenant. Ces crétins ne reviendront pas. Oui, tu t'en es drôlement bien tiré. (Et son revolver toujours braqué sur Perry :) Entre.

Sous la menace du flingue, Perry rentra d'un pas incertain dans la pièce de séjour. Brown verrouilla la porte du garage, puis vint le rejoindre.

— Pour te récompenser, Perry, je vais te mijoter un bon dîner. Tu aimes le poulet ?

— Je ne veux rien, dit Perry en se laissant tomber dans un fauteuil.

— Oh, mais si ! Tu as envie d'un grand scotch. (Brown remit son revolver dans son étui, s'approcha du petit bar, versa une dose généreuse de whisky dans un

verre qu'il apporta à Perry.) Tu verras, dans un moment ça ira mieux. Mon vieux s'y connaissait. Quand j'arrivais à faucher une bouteille de scotch, il se sentait tout ragaillard.

Perry avala l'alcool avec avidité, frissonna, et le verre lui échappa des mains.

Brown, perché sur le bras d'un fauteuil, l'observait.

— Salaud ! lui cria Perry. Tu as assassiné un de mes bons amis.

— Je pouvais pas le savoir, dit Brown, en haussant les épaules. Et si je l'avais su, ça aurait rien changé. Cet imbécile m'a poussé à bout et quand on me pousse à bout, je deviens comme fou. Voilà ce qui s'est passé. La voiture s'est écrasée et les deux flics y sont restés. Moi j'ai pu me tirer. J'ai marché, couru sous la pluie pendant au moins quinze kilomètres. Ça faisait deux jours que j'avais rien à me mettre sous la dent. Je mourais de faim. Je suis arrivé à cette ferme. J'ai frappé à la porte. Ce type a ouvert. Je lui ai demandé de me donner quelque chose à manger. Tu sais ce qu'il m'a répondu ? (À ce souvenir, le visage de Brown se durcit.) « Fous le camp ! Je fais pas la charité à des clochards ! », et il m'a fermé la porte au nez. J'étais trempé jusqu'aux os. Et tu veux que je te dise, Perry. Quand je demande qu'on me donne de quoi manger, et qu'une espèce de crétin me le refuse, je deviens comme fou et, à ce moment-là, le crétin, je donne pas cher de sa peau. J'ai dégoté la hache dans un appentis. J'ai défoncé la porte et j'ai trouvé le salaud et sa femme installés devant un repas chaud. Je leur ai réglé leur compte. Puis j'ai entendu crier et j'ai vu une gamine qui descendait

l'escalier. Ses cris m'ont rendu fou. Je l'ai poursuivie jusqu'à sa chambre et je lui ai fait son affaire, à elle aussi. Lorsque je suis redescendu, le repas était toujours sur la table. J'ai tout mangé. C'était drôlement bon. Ouais, pour être bon, c'était bon. Le téléphone ne cessait pas de sonner. J'ai pensé que c'étaient les flics qui voulaient s'assurer que tout allait bien. Comme ça ne répondait pas, ils n'allaient pas tarder à rappliquer. Alors je me suis caché dans l'appentis. Mais quand j'ai vu qu'il n'y avait qu'un seul flic, je l'ai liquidé et j'ai pris sa voiture. Voilà comment les choses se sont passées, Perry. Tout ça parce qu'ils sont tous plus cons les uns que les autres. (Il fixa Perry pendant un long moment, de son regard dur, impitoyable.) Alors, toi, un bon conseil, fais pas l'imbécile. Et maintenant je vais aller préparer le poulet à ma manière. Et toi, sers-toi encore un whisky.

Brown se leva et Perry vit son visage se convulser. Son air mauvais, féroce, même, lui donna le frisson.

Brown regardait la prise arrachée du téléphone d'où les fils pendaient.

— Bon Dieu ! marmonna-t-il. J'aurais dû réparer ça. Mais ils n'ont pas fait de remarque. Je le sais, j'écou-  
tais. Le vieux est inoffensif, mais le jeune a l'air coriace. Faut croire qu'ils ont rien remarqué. (Ses yeux se plis-  
sèrent.) Je vais quand même m'en assurer. Toi, ne bouge pas. Et encore une fois, fais pas l'imbécile.

Il monta en courant à l'étage et revint, vêtu du ciré de Tom Mason.

— Je vais aller jeter un coup d'œil. (Il ouvrit la porte et fonça sous la pluie à la nuit tombante.)

Perry se versa un autre scotch. Que pouvait-il faire d'autre ? L'alcool l'aida à surmonter le choc que lui avait causé le massacre de la famille Loss. Il alluma une cigarette, but son whisky à petites gorgées, consulta sa montre. Déjà le soir tombait. Il était exactement sept heures dix. Il pensa à la nuit qui l'attendait. Combien de temps cet homme resterait-il encore sous son toit ? Il acheva son verre et se sentit plus détendu, un peu parti, même.

Ross et Hollis reviendraient-ils ? Avaient-ils repéré le fil du téléphone ? Soupçonnaient-ils Brown de se cacher dans le pavillon ?

Perry se mit à arpenter la pièce. Brown ne se laisserait jamais prendre vivant. *Tu me suivras dans la tombe.* Perry comprit pour la première fois à quel point il tenait à la vie. Il ferait tout pour éviter une fusillade dont il serait la première victime, il le savait.

Une demi-heure s'écoula avant que Brown rentre silencieusement dans la pièce. Après son troisième scotch, Perry somnolait dans un fauteuil. Il sursauta à l'instant où Brown referma la porte derrière lui.

— Ils sont partis, dit-il. Quels crétins ! Ils auraient pu repérer que la prise était arrachée. Ces flics ! Ceux-là, ils sont incapables de savoir où est leur trou de balle ! Je suis allé jusqu'à l'endroit où ils avaient laissé leur voiture. Ils sont partis !

Perry poussa un soupir de soulagement.

— Bon, dit Brown. Je vais préparer le dîner. Tu as envie de manger, maintenant ?

Perry s'aperçut qu'en effet il mourait de faim.

— Et comment ! dit-il.

— Ce soir, je t'enfermerai à clé dans ta chambre. J'ai le sommeil léger, Perry. S'il y a du grabuge, je m'en charge. Compris ?

— Compris.

Brown disparut dans la cuisine et Perry l'entendit siffloter entre ses dents tandis qu'il mettait le poulet à la broche.

\*

À l'aéroport de Jacksonville, Sheila Weston poussa le chariot contenant sa valise et sa trousse de toilette vers la sortie.

Bien ma veine qu'il fasse un temps pareil ! se dit-elle. Elle ne savait même pas où se trouvait le pavillon de pêche de Perry. Elle se rappelait cependant qu'il était proche d'un village appelé Rockville.

Perry lui avait également raconté que le pavillon était à proximité du fleuve. Il lui avait proposé plus d'une fois de l'initier aux joies de la pêche, mais elle avait toujours obstinément refusé.

— J'aime pas marcher. Les fleuves, je connais et la pêche ça m'embête.

Il n'avait plus insisté.

Sheila qui avait hâte de tout raconter à Perry était bien décidée à gagner le pavillon. Les employés de l'agence de location de voitures Hertz sauraient sûrement lui en indiquer le chemin. Perry en louait toujours une pour s'y rendre.

Il était maintenant sept heures et quart. La pluie tombait toujours à flots et déjà le jour déclinait.



Comme Sheila approchait du comptoir de l'agence Hertz, elle vit un homme aux larges épaules s'entretenir avec une jolie employée qui lui souriait comme le font les filles quand un homme leur plaît.

Sheila l'examina plus attentivement. Il portait un vêtement de sport admirablement bien coupé, de couleur lavande. Des fils d'argent se mêlaient à ses cheveux noirs.

Elle abandonna un instant son chariot et se dirigea vers le comptoir.

— Vraiment, je ne vous le conseille pas, monsieur Franklin, disait l'employée. Vous feriez mieux d'attendre à demain. (Puis s'adressant à Sheila :) Je n'en ai pas pour longtemps.

L'inconnu se retourna et regarda Sheila.

Un petit frisson la parcourut. Quel bel homme ! Elle songea à Douglas Fairbanks Junior dans son plus beau temps. Oui, il le rappelait par ses traits et par la forte personnalité qui émanait de lui. Sheila en fut toute émoustillée.

— Occupez-vous de cette dame, Penny, dit l'inconnu. J'ai tout mon temps.

L'employée perdit aussitôt son sourire enchanteur et s'approcha :

— Que puis-je faire pour vous, madame ?

— Je suis Mme Perry Weston, dit Sheila. Est-ce que mon mari ne vous a pas loué une voiture, hier ?

— Mais certainement, madame, dit la fille tout aussitôt illuminée par le souvenir que lui avait laissé Perry.

— Pouvez-vous m'indiquer le chemin à suivre pour me rendre à Rockville, puis à son pavillon de pêche ?

— Jusqu'à Rockville, oui, dit l'employée, l'air surpris, mais jusqu'au pavillon, non.

À cet instant, l'inconnu que l'employée avait appelé M. Franklin, dit d'une voix à la fois grave et douce qui donna le frisson à Sheila :

— Je m'excuse, madame, mais je n'ai pu faire autrement que d'entendre votre conversation. Je suis un voisin de Perry. Mon pavillon est à environ un kilomètre du sien.

— Quelle heureuse coïncidence, monsieur Franklin, dit Sheila en lui adressant son sourire le plus enjôleur. Je me souviens, maintenant, d'avoir entendu mon mari mentionner votre nom... (Ce qui était absolument faux.)

— Je me rends moi-même à Rockville et pourrai donc vous indiquer le chemin, mais pas ce soir. Miss Pentagast me signale que les chemins, dans ce coin-là, sont impraticables. Mais votre mari viendra peut-être à votre rencontre ?

Sheila lui décocha encore un sourire éblouissant puis, consciente que l'employée les écoutait, s'éloigna du comptoir. Franklin la suivit.

— Je veux lui faire une surprise, dit-elle. Non, il ne m'attend pas.

Franklin haussa les sourcils.

— Impossible de partir ce soir, madame Weston, mais demain, si la pluie s'apaise un peu, je me ferai un plaisir de vous y conduire.

— C'est très aimable à vous, monsieur Franklin. Dans ce cas, il va falloir que je trouve à me loger. (Elle arbora l'air perdu qui réussit toujours auprès des

hommes.) Pourriez-vous m'indiquer un bon hôtel, monsieur Franklin ?

Franklin lui lança un bref regard scrutateur, puis sourit.

— Je viens ici à peu près tous les deux mois, et je descends toujours dans un excellent motel. Voulez-vous que j'y retienne une chambre pour vous ?

— Si cela ne vous dérange pas... (Et de nouveau, Sheila arbora son air de petite fille perdue.)

— Ce sera un plaisir pour moi. Je vais appeler un taxi. Ne vous occupez pas de vos bagages. Mais vous désirez peut-être téléphoner à votre mari ?

Sûrement pas, se dit Sheila. Une seule chose la tentait : se faire baiser par ce beau mec.

— Non, c'est inutile. Il s'énerverait. Je l'appellerai demain matin.

Tous deux échangèrent un sourire.

— Bon. Je m'occupe de tout. Attendez-moi tranquillement ici.

Sheila s'installa sur un des bancs tandis que Franklin s'emparait de son chariot.

Comme dit le proverbe, on ne sait jamais ce qui vous attend au coin de la rue. Brusquement, elle se rappela Julian Lucan. Qui était-ce, ce Franklin ? Quelqu'un de bien sans doute, puisqu'il était propriétaire d'un pavillon de pêche et connaissait Perry. Mais malgré tout, Lucan la hantait. Lui aussi était beau, aimable et troublant. Sheila se leva et se dirigea vers le guichet de l'employée de chez Hertz qui l'interrogea du regard.

— Ce M. Franklin, qui est-ce ? demanda Sheila. Et que fait-il dans la vie ?

L'employée eut un petit sourire complice. Elle avait parfaitement pigé.

— M. Franklin est le principal associé de l'étude Franklin & Bernstein, les fameux juristes new-yorkais. (Et avec un sourire plein de sous-entendus :) C'est quelqu'un d'important.

— Bien, dit Sheila en la remerciant d'un sourire, et elle retourna s'asseoir.

Bon, me voilà rassurée, se dit-elle. Mais après tout il n'a peut-être aucune envie de me sauter. Peut-être que...

Franklin réapparut cinq minutes plus tard.

— Désolé de vous avoir fait attendre. J'ai eu un peu de peine à retenir des chambres au motel. Tout le monde semble résolu à passer la nuit à Jacksonville. Mais tout est arrangé. Vous êtes prête à me suivre ?

— C'est vraiment très aimable à vous de prendre toute cette peine pour moi, dit Sheila de son air le plus réservé.

— Puisque nous serons voisins, ne voulez-vous pas m'appeler Gene ?

— Mais volontiers. Moi, c'est Sheila.

— Un bien joli nom. (Franklin, prenant Sheila par le bras, l'entraîna vers le taxi qui les attendait.) Me ferez-vous le plaisir de dîner avec moi, Sheila ? demanda-t-il pendant le bref trajet de l'aéroport au motel.

— Volontiers.

Lorsqu'ils arrivèrent au très élégant motel, Sheila comprit que Gene Franklin était un hôte de marque. Les employés à la réception lui firent maintes cour-

bettes, leurs bagages disparurent comme par enchantement. Franklin serra la main du directeur tout souriant et deux petits chasseurs les conduisirent au bout d'un couloir et leur ouvrirent deux portes.

— Voici votre chambre, Sheila, dit Franklin en distribuant des pourboires royaux. Je propose que nous nous retrouvions dans le hall à huit heures et demie. D'accord ?

— D'accord.

Sheila entra dans la chambre vaste et bien meublée. Ses bagages étaient déjà sur leur support. Sheila fit des yeux le tour de la pièce et son sourire s'épanouit. Une porte communicante donnait sur l'appartement de Franklin.

Sheila passa une demi-heure à se prélasser dans un bain chaud. Ce soir, elle ne penserait ni à Perry, ni à Julian Lucan, ni à cet affreux maître chanteur, Fleischman. Elle était aux anges.

Quarante minutes plus tard, elle entra dans le restaurant bondé, guidée par Gene Franklin qui la tenait gentiment par le coude. Le contact de sa main sèche et chaude lui donna un agréable frisson.

Le maître d'hôtel s'empressa, avança leurs chaises, présenta les menus.

— Un apéritif, monsieur Franklin ?

— Que diriez-vous d'un martini, Sheila ?

— Parfait.

— Deux martinis. (Et comme le maître d'hôtel s'éloignait :) Vous aimez les fruits de mer, Sheila ?

— Je les adore.

— Alors voilà ce que je vous propose. Ils pochent

les crevettes dans de la bière, ici. Ça paraît bizarre, mais c'est délicieux. Ensuite un tournedos et à chacun un demi-homard farci d'une purée de crabe.

— Ça me paraît parfait.

Les deux martinis furent promptement servis et le maître d'hôtel vint prendre la commande.

— Préférez-vous des crêpes ou une salade panachée ?

— Non, non, pas de crêpes. De la salade, dit Sheila.

— Pour moi aussi, dit Franklin. Vous êtes sûre que vous ne voulez pas de crêpes ? Elles sont délicieuses.

— Non, vraiment pas. Il faut que je surveille mon poids.

Le maître d'hôtel s'éloigna.

— Surveiller votre poids ? dit Franklin en lui adressant un sourire ensorcelant. J'aurais pensé que vous aviez d'autres soucis en tête.

Sheila se raidit.

— Que voulez-vous dire par « d'autres soucis » ?

— Vous le savez mieux que moi, Sheila.

— Je ne comprends réellement pas à quoi vous faites allusion, dit Sheila, brusquement mal à l'aise.

— Peu importe. (Il lui tendit, ouvert, un étui à cigarettes en or massif :) Vous fumez ?

— Pas maintenant, merci.

Tout en savourant son martini, Sheila examina son vis-à-vis. C'était certainement un des plus beaux hommes qu'elle ait jamais rencontrés. Mais que voulait-il dire par : *J'aurais pensé que vous aviez d'autres soucis ?* Quelle étrange remarque. Elle haussa les épaules et décida de n'y plus penser.

— J'ignore combien de temps vous avez l'intention de passer au pavillon, mais vous aurez besoin de vêtements chauds. En avez-vous apporté avec vous ?

— Des vêtements chauds ?

— Oui, le fleuve est en crue et les chemins extrêmement boueux.

— Oh, dit Sheila consternée. Je n'y avais pas pensé. Habituellement, à cette époque, il fait beau et chaud ici, non ?

— Le beau temps reviendra. J'ai écouté la météo. La pluie devrait cesser de tomber demain matin. Mais néanmoins vous aurez besoin de jeans, de bottes, entre autres. Il y a un excellent magasin d'articles de sport juste un peu plus bas sur la route. Dites-leur où vous vous rendez et ils vous équiperont en conséquence.

— Que vous êtes aimable de vous inquiéter pour moi ainsi. (Et tout en attaquant ses crevettes, Sheila demanda :) Que faites-vous dans la vie, Gene ?

— Je suis conseiller juridique. Ces crevettes sont bonnes, n'est-ce pas ?

— Délicieuses ! Conseiller juridique ! Ça fait sérieux et important.

— Oui, c'est vrai.

— Vous êtes en vacances, en ce moment ?

— Disons que je combine plaisir et affaires. Car je suis venu parler affaire avec votre mari.

— Avec Perry ? dit Sheila qui de nouveau se raidit.

— Oui. Il vous a dit, je pense, que Silas S. Hart et lui sont en train de produire un nouveau film. Je m'occupe de la partie juridique de cette affaire.

— Silas S. Hart ? répéta Sheila et un frisson froid la parcourut.

— Oui. Vous paraissez surprise. M. Hart est un de nos meilleurs clients.

— Je l'ignorais, dit Sheila et brusquement les crevettes lui parurent moins délicieuses.

Encore ce salaud de Hart ! pensa-t-elle. Je suis sûre que c'est lui qui a mis ce maître chanteur de détective privé à mes trousses. *J'aurais pensé que vous aviez d'autres soucis en tête.* Ce bel homme souriant lui donnait un avertissement, une mise en garde, en quelque sorte. Il n'y avait pas d'autre explication. L'envie de faire l'amour avec ce type lui sortit de la tête. Même si elle s'était montrée entreprenante, il l'aurait sûrement repoussée. Elle avait évité de justesse une nouvelle humiliation.

Il y avait, chez Sheila, une dureté de cœur qui avait toujours désolé ses parents. Dès l'instant où elle avait su parler, elle s'était montrée difficile et têtue. Ses parents, de braves gens, lui avaient témoigné beaucoup de patience et de bonté, ce qu'elle n'avait nullement apprécié. Elle aurait de beaucoup préféré une bonne engueulade. Ainsi elle adorait se disputer avec Perry. La réconciliation n'en avait que plus de piquant.

— Perry est parti à son pavillon de pêche pour y puiser l'inspiration, dit Franklin tandis qu'ils finissaient leurs crevettes. M. Hart attend beaucoup de lui.

— Ça ne m'étonne pas, dit Sheila d'une voix acerbe. Les types puissants dans son genre attendent toujours des miracles.

Elle leva les yeux sur Franklin et remarqua que, sans



avoir perdu son sourire, il avait cependant une curieuse expression.

Ils se turent un moment tandis que l'on changeait les assiettes.

— J'ai quelques affaires qui me retiendront pendant la matinée. Ça vous donnera le temps de faire quelques emplettes, dit Franklin. Nous pourrions déjeuner ensemble et partir tout de suite après. Nous avons tout de même une soixantaine de kilomètres à faire.

— Entendu.

On leur servit le plat principal avec décorum.

— Ça a l'air bon, hein ? dit Franklin.

— Délicieux.

— Ainsi Perry ne vous attend pas ? reprit Franklin d'un ton neutre.

— Non, je vais lui faire la surprise. (Sheila, sur ses gardes, avala un bout de viande.) Hmm... c'est bon.

— Je me demande, Sheila, si c'est une bonne idée de venir le surprendre ainsi. Si je comprends bien, vous ne l'avez pas consulté ?

— Voulez-vous me laisser entendre que mon mari n'aura pas de plaisir à me voir ? s'enquit Sheila, glaciale. Dans ce cas, je me demande en quoi cela vous regarde.

Franklin fit la grimace car il découvrait que cette très jeune et jolie fille serait plus difficile à manier qu'il ne l'avait pensé.

— M. Hart tient tout spécialement, Sheila, à ce que votre mari puisse travailler dans le calme et la solitude. C'est la raison, l'unique raison du séjour de Perry au pavillon de pêche, dit Franklin d'un ton calme. De

plus, vous ne pouviez pas choisir un pire moment. La vie ne sera pas agréable pour vous au pavillon. À ce qu'il paraît les chemins qui y conduisent sont terriblement boueux ; il a plu à torrents pendant trois jours sans discontinuer. Vous serez donc coincée au pavillon et vous dérangerez Perry dans son travail. (Puis, il lui sourit de nouveau :) Puisqu'il ne vous attend pas, vous ne croyez pas qu'il serait plus sage de votre part de retourner à Long Island et de laisser Perry travailler.

Sheila qui avait fini son tournedos s'attaquait maintenant au homard.

— Cette farce de crabe est remarquable, dit-elle.

— Oui, c'est une de leurs spécialités. Mais vous n'avez pas répondu à ma question. Vous ne croyez pas que...

Le joli visage de Sheila se durcit.

— Je n'ai pas oublié votre question, mais je vous serais reconnaissante de ne pas vous mêler de mes rapports avec Perry. Je suis persuadée, d'ailleurs, que vous agissez sur les ordres de Hart.

— Je n'ai d'ordres à recevoir de personne, Sheila. Perry a un scénario important à mettre au point. Votre présence risque de nuire à son travail. Vous êtes très jeune. Vous ne vous rendez peut-être pas compte que Perry a un immense talent et énormément de succès. Une grosse somme d'argent est en jeu. En débarquant à l'improviste, vous risquez de tout compromettre.

— Et Silas S. Hart en sera fort contrarié ?

— Perry aussi.

— Je ne le crois pas. Je pense au contraire qu'il sera heureux de me revoir. Mais puisque vous paraissez

contrarié, Gene, je vais lui téléphoner et ce sera à lui de décider.

— Ç'aurait été, en effet, la meilleure solution. Malheureusement, j'ai essayé en vain de l'atteindre. Son téléphone est en dérangement.

— Alors parlons d'autre chose, déclara Sheila. Je prendrais volontiers un café.

Pour la première fois, Franklin cessa de sourire. Et en le regardant, Sheila comprit pourquoi il était le conseiller juridique de Silas S. Hart. Ses yeux gris avaient pris un éclat métallique.

— De quoi désirez-vous que nous parlions, Sheila ? demanda-t-il, et il fit signe au garçon de desservir.

— De n'importe quoi, riposta Sheila en haussant les épaules.

— Et si nous parlions de vous ?

— Cela ne me paraît guère intéressant.

Il se tut un instant, tandis qu'on leur servait du café.

— Et moi je crois que si. Voyez-vous, Sheila, vous êtes encore très jeune. Vous avez le privilège d'être la femme d'un homme riche et capable. Auriez-vous envie de le perdre ?

— Cela me regarde, lui lança Sheila d'un ton hargneux. Mais rassurez-vous, je ne le perdrai pas. Il se trouve que Perry m'aime. Et parmi ses nombreux biens, je figure en tête de liste.

— En êtes-vous bien sûre ?

— C'est mon affaire, et non la vôtre, dit Sheila en avalant une gorgée de café.

— Je ne désirais pas aborder ce sujet, mais vous m'y forcez. Votre mari a toutes raisons de divorcer et

dispose de toutes les preuves qui lui permettront d'obtenir ce divorce.

— Tiens, c'est intéressant, dit Sheila dont le visage se durcit.

Un long silence régna tandis que Sheila regardait autour d'elle d'un air dégagé.

— Toutes raisons de divorcer et toutes les preuves lui permettant d'obtenir le divorce, répéta Franklin. Alors je vous en prie, faites ce que je vous dis. Rentrez chez vous. Je vous conduirai demain à l'aéroport.

Sheila qui avait fini son café se leva.

— Je vais me coucher. Vous me conduirez demain au pavillon de Perry. Si vous vous y refusez, je trouverai bien le moyen d'y aller par mes propres moyens. Merci pour cet excellent dîner. On se retrouve demain à midi ?

— Je me demande si vous vous rendez compte que vous vous conduisez comme une gamine égoïste et gâtée, Sheila ? dit calmement Franklin en la dévisageant.

— Ce sont exactement les mots dont se servait mon père quand je refusais de lui obéir, dit Sheila avec un sourire. À la réflexion, je préfère me rendre seule au pavillon de Perry. Je partirai tôt, alors ne comptez pas sur moi. C'est bien compris ?

— Je ne peux pas vous en empêcher, dit Franklin en haussant les épaules. Mais je puis vous assurer, Sheila, que Perry ne désire nullement être encombré d'une gamine égoïste et gâtée quand il travaille.

— C'est ce que nous verrons, dit Sheila en se penchant vers lui. Je vous retourne le compliment, mon-

sieur Franklin. Malgré votre physique avantageux et votre charme, vous n'êtes qu'un lèche-botte. Vous avez peur de Silas S. Hart, et moi pas. Bonsoir.

Et lui tournant le dos, elle sortit du restaurant.

Installé dans la chambre d'amis des Ross, Hank Hollis fit la grasse matinée jusqu'à dix heures car il se doutait qu'il assurerait la garde toute la nuit suivante. Il se rasa, se doucha, enfila son uniforme et descendit à la pièce de séjour.

— Je vous ai entendu remuer, lui cria Mary de la cuisine. Votre petit déjeuner est prêt. Installez-vous.

Hollis s'assit à la table déjà servie et Mary posa devant lui une pile de pancakes tout chauds.

— Mangez-les d'abord. Les œufs vont suivre, reprit-elle avant de retourner à la cuisine.

Dix minutes plus tard, elle revenait avec une assiette d'œufs au jambon, puis elle prit place en face de Hollis.

— Comment va le shérif, ce matin ? demanda Hank en attaquant ses œufs.

— Ma foi, Hank, il ne rajeunit pas. Je me tourmente beaucoup à son sujet. Il est au téléphone depuis huit heures ce matin. Il m'a expliqué votre plan. Il s'inquiète pour vous, et moi aussi. Je crois qu'il ne se pardonnera jamais d'avoir laissé Tom partir seul. Vous croyez réel-

lement que ce misérable se cache dans le pavillon de M. Weston ?

— Madame Ross, cela relève de la police. On m'a enseigné à envisager toutes les possibilités. Il y a une chance pour qu'il s'y trouve, mais je n'affirme rien.

— Oui, je comprends. Mais Jeff veut vous accompagner. Il ne cesse de répéter que s'il était parti avec lui, Tom serait encore de ce monde.

— Franchement, madame Ross, je n'y tiens pas. Comme vous le dites, il n'est plus tout jeune. Moi, j'ai déjà eu à traiter de telles situations. Lui, non. Il sera certainement plus utile en restant ici.

— Oui, c'est ce que je ne cesse de lui dire.

Hollis entama sa deuxième tranche de jambon.

— Je vais le lui répéter. J'arriverai bien à l'en persuader. Votre petit déjeuner était délicieux, madame Ross.

— Hank, promettez-moi d'être prudent, dit-elle en posant ses mains jointes sur la table.

— Je le serai. (Il lui sourit, puis regarda par la fenêtre.) La pluie a enfin cessé de tomber et le soleil ne va pas tarder à faire son apparition. (Il repoussa son assiette.) J'ai bien mangé !

— Je vous ai préparé des provisions, Hank, dit Mary. Un demi-poulet et une quantité de sandwiches. Jeff pense que vous risquez de rester dans les bois pendant un bon moment.

— Fantastique ! dit Hollis en lui souriant, et merci mille fois. Bon, je vais aller parler au shérif.

— Vous serez prudent, Hank ? implora encore une fois Mary.

— Je vous le promets.

Il trouva Ross installé à son bureau.

— Alors, shérif, quoi de nouveau ?

— Tu as bien dormi ? Mary t'a bien nourri ?

— Et comment ! Alors quoi de neuf ?

— À vrai dire, rien. Je me suis entretenu avec Jenner et avec Jacklin. Pas le moindre signe de Logan. J'ai appelé tous les fermiers des environs. Personne ne l'a vu. Je commence à me demander si Logan ne s'est pas enfui avant qu'on ait établi des barrages routiers.

— À moins qu'il se planque chez Weston.

— Oui, dit Ross en tirant sur sa moustache. Jacklin m'a dit que deux cents hommes armés explorent la région. Tu crois toujours que cet homme est caché chez Weston ?

— Comme je vous l'ai dit hier soir, je n'affirme rien. C'est plutôt une impression que j'ai et je tiens à la vérifier.

— Ça ne me plaît pas de te laisser partir seul, Hank. Je préférerais de beaucoup t'accompagner.

— On va pas recommencer à discuter de ça, shérif. Cette affaire me regarde. Il n'en sortira peut-être rien, mais mon idée, c'est de grimper dans un arbre d'où je pourrai surveiller les abords du pavillon. C'est pas vos oignons. Alors laissez-moi faire. Je resterai en contact avec vous par radio.

— Je pense que tu as raison, dit Ross avec un soupir résigné. Oui, ça vaut la peine d'essayer. (Il se leva.) J'ai vérifié ton fusil, et j'y ai ajouté un talkie-walkie et une paire de puissantes jumelles. Mary t'a préparé des provisions. Que puis-je faire d'autre pour toi ?



Hollis le regarda longuement, puis dit enfin :

— Je veux agir avec Logan comme je l'ai fait avec le tireur vietnamien. Si je le vois, je lui tire dessus le premier.

— Ce serait illégal, Hank, dit Ross mal à l'aise.

— Je le sais, mais qui pourra nous prouver qu'il n'a pas tiré le premier ?

Ross se frotta le menton. Puis il pensa à la façon dont la famille Loss avait été massacrée, et à Tom Mason.

— Donc il aura tiré le premier, dit-il en regardant Hollis droit dans les yeux. D'accord. Si tu le repères, tu le descends, et avec ma pleine approbation.

— C'est tout ce que je voulais savoir, dit Hollis en souriant, puis il s'approcha de la table où étaient disposés le fusil, le talkie-walkie et les jumelles. Je crois qu'il est temps de partir. Vous voulez bien m'accompagner jusqu'au sentier qui conduit au pavillon de Weston ? De là, je me débrouillerai.

— Allons-y. (Ross se leva et posa sa main sur l'épaule de son nouvel adjoint.) Mais au nom du ciel, Hank, ne prends pas de risques. Je ne veux pas que tu connaisses le sort de Tom.

— J'y tiens pas non plus, dit Hollis toujours souriant. Si je l'ai au bout de mon fusil, je le descends, shérif. Si les choses ne se présentent pas aussi bien, je fais appel à vous et nous verrons comment nous organiser.

Mary entra à cet instant, un sac de plastique à la main.

— C'est le moment, Hank ? demanda-t-elle son bon visage tendu par l'anxiété.

— Encore merci, madame Ross, dit Hollis en lui tapotant l'épaule. Et ne vous en faites pas. Ça va réussir.

Les deux hommes sortirent sous un chaud soleil qui faisait monter de la buée du sol et grimpèrent dans la voiture de patrouille.

\*

À neuf heures pile, Sheila toute habillée, ses valises fermées entreposées dans le hall du motel, se dirigea vers le magasin d'articles de sport de Cab Calhoun.

Elle avait passé une mauvaise nuit et trouva la chaleur moite de ce début de matinée particulièrement déplaisante. Une buée montait des rues détrempées. Elle entra dans le magasin ; son importance et le choix qu'il offrait en articles de pêche, carabines, et divers équipements sportifs la surprirent.

Derrière le comptoir, un grand Noir à la barbe grisonnante l'accueillit avec un large sourire.

— Bonjour, ma'ame, dit-il. Je suis Cab Calhoun. Merci de venir me voir. À votre service.

Ce type me plaît, se dit Sheila.

— Vous avez là un bien beau magasin, monsieur Calhoun.

— Oui, hein ? J'ai mis quarante ans à le mettre au point. Il est aussi bien achalandé, sinon mieux, que tous les magasins de Jacksonville.

— Mes félicitations, dit Sheila... Je suis Mme Perry Weston.

Les sourcils, grisonnants, eux aussi, se haussèrent.

— Mme Perry Weston ? Ah, pour sûr que je me rap-

pelle bien votre mari. J'ai eu le plaisir de l'équiper de pied en cap, il y a trois ans de ça. Un vrai gentleman, si vous me permettez de le dire. Mais ça fait un bout de temps que je ne l'ai pas vu.

— Eh bien, il faut que vous m'équipiez moi aussi, dit Sheila. Mon mari séjourne actuellement dans son pavillon de pêche et je vais le rejoindre. Que me conseillez-vous, monsieur Calhoun ?

— Vous voulez des articles de pêche ?

— Non, simplement des vêtements pratiques.

— Pas de problème, dit Calhoun en souriant. Il vous faut une demi-douzaine de chemises de coton à manches longues, deux jeans, deux paires de bottes, et voilà tout.

— Savez-vous où est exactement situé le pavillon de mon mari ?

— Bien sûr, dit Calhoun, l'air surpris. Mais M. Weston vient vous chercher, je suppose.

— Non. Je veux lui faire une surprise. Et pour ça, il faut que je m'y rende seule.

— Sauf votre respect, madame Weston, dit Calhoun en se grattant la barbe, c'est bien risqué. Me tenir au courant de l'état des routes fait partie de mon boulot. Or le chemin qui conduit au pavillon de M. Weston est quasi inondé. Si vous pouviez attendre trois ou quatre jours le temps que la route sèche, y aurait pas de problème. À mon avis M. Weston lui-même ne s'y risquerait pas.

— Je suis bien décidée à y aller ce matin même, dit Sheila, et vous me rendriez service en m'indiquant le chemin à suivre. (Elle sourit, l'air décidé.) Mon père

me disait autrefois que les obstacles sont faits pour être surmontés. Et c'est pourquoi je vais partir tout à l'heure.

Calhoun l'observa un moment, puis hocha la tête.

— Là, je peux vous aider, madame Weston. Je vais vous trouver un gars qui vous mènera en jeep. C'est la seule voiture qui puisse effectuer un tel trajet.

— Non, je tiens à y aller seule. Je sais conduire une jeep. N'y a-t-il pas moyen d'en louer une ?

— Bien sûr. En attendant, madame Weston, vous trouverez par là tout ce que vous désirez. Et moi je vais aller vous louer une jeep.

Trois quarts d'heure plus tard, Sheila avait fait son choix. Elle gagna la cabine d'essayage et en ressortit vêtue d'une chemise de coton à carreaux rouges et jaunes, d'un jean qui semblait cousu sur elle et de bottes de cuir. Portant sa robe et les articles qu'elle venait de choisir, elle s'approcha du comptoir où Calhoun dessinait une carte sur une feuille de papier.

— Vous avez trouvé ce que vous vouliez, madame Weston ?

— Absolument tout. Je n'avais que l'embarras du choix.

— De mon côté, madame, je vous ai loué une jeep. Elle sera là dans dix minutes. Et maintenant je vais vous montrer comment vous rendre au pavillon. (Il poussa le papier vers elle.) Vous partez d'ici, vous prenez sur votre gauche, et vous roulez sur l'autoroute pendant une trentaine de kilomètres. Jusque-là, pas de problème. Puis vous arrivez à un poteau de signalisation qui porte le mot « Fleuve », également sur votre gauche. Et c'est là que commencent les difficultés. Il

faudra y aller prudemment. Vous entrerez dans une vraie fondrière mais la jeep passera à condition que vous conduisiez vraiment lentement. Vous suivrez ce chemin pendant environ trois kilomètres, puis vous arriverez à un fleuve. Vous suivrez le chemin qui le borde et vous serez bientôt au pavillon de M. Weston. Mais souvenez-vous de ce que je vous dis. Laissez la jeep aller à son allure ; ne la pressez pas.

— Merci, monsieur Calhoun, vous m'avez vraiment été d'une grande aide.

— Je suis ravi de rendre service à une jeune dame aussi courageuse que vous. Voici les papiers de la jeep. Il n'y manque plus que votre signature. Elle est louée pour une semaine. Ça vous convient ?

Sheila donna la signature demandée et paya d'un chèque ses achats.

— Puis-je vous demander de présenter mon bon souvenir à votre mari, madame Weston ? Dites-lui, je vous prie, que j'espère le voir bientôt.

— Je n'y manquerai pas, répondit Sheila en lui serrant la main. Et merci pour tout.

— Est-ce que ça vous arrangerait que je mette vos achats dans une valise ? Vous me la rendriez en même temps que la jeep.

— Bonne idée.

Le temps que Calhoun fourre les achats de Sheila dans une vieille valise toute cabossée, la jeep arriva.

Portant le bagage, Calhoun suivit Sheila jusqu'au véhicule, tandis qu'un jeune Noir sautait du siège.

— Je vais aller régler ma note et prendre mes autres valises, dit Sheila.

— Très bien, madame. (Il se tourna vers le jeune Noir.) Va chercher les bagages de la dame, Joel.

Comme Sheila traversait la rue, suivie du garçon, un taxi s'arrêta devant le motel. Gene Franklin en sortit, un attaché-case bourré de papiers à la main. Il s'arrêta pile en voyant Sheila et fronça le sourcil.

— Bonjour, Sheila, dit-il. Je vois que, malgré mes conseils, vous vous obstinez à partir.

Elle le foudroya du regard, son joli visage durci par la haine.

— Exactement. Je continue à me conduire en gosse égoïste et gâtée, monsieur le Lèche-botte.

Là-dessus, elle s'engouffra dans le motel.

Franklin hésita un instant, haussa les épaules et monta dans le taxi qui démarra aussitôt.

Tandis que le jeune Noir rangeait la valise et la trousse de toilette dans la jeep, Sheila paya sa note au motel. Quand elle en ressortit, elle trouva Calhoun qui l'attendait.

— Madame, dit-il, ce gosse que vous voyez là connaît toutes les routes des environs et il serait trop heureux de vous conduire...

— Non, merci, dit Sheila en souriant. Tout ira bien. Je ne manquerai pas de dire à mon mari combien vous avez été obligeant et serviable.

Elle monta dans la jeep et mit le moteur en marche.

— Roulez lentement, madame, répéta Calhoun. Ça a été un honneur et un plaisir pour moi de vous venir en aide.

Sheila lui adressa son plus éclatant sourire, le salua de la main et s'engagea sur l'autoroute.

\*

Perry Weston émergea péniblement d'un lourd sommeil et vit qu'un chaud soleil pénétrait à flots par les fenêtres de sa chambre. Il consulta sa montre-bracelet. Huit heures et demie. Il se sentait moite et gluant. Il se leva, se dirigea vers la porte, s'aperçut qu'il était toujours enfermé.

Il tendit l'oreille, mais ne perçut aucun son, aucun mouvement. Il s'approcha de la fenêtre, contempla le fleuve qui brillait sous le soleil. Le chemin qui aboutissait au pavillon était inondé et couvert de boue. Mais la pluie avait cessé de tomber et le soleil brillait.

Il prit tout son temps pour se raser, se doucher et s'habiller. Il mourait d'envie d'avaler un café bien chaud. Sans Jim Brown, il se serait muni de son équipement de pêcheur et il aurait passé toute la journée au bord de l'eau.

Perry s'assit, alluma une cigarette, attendit.

Ce ne fut pas avant dix heures qu'il entendit bouger. Il s'approcha de la porte et y colla l'oreille ; il discerna le petit sifflement de Brown. Dix minutes plus tard, il entendit la clé tourner dans la serrure et l'homme entra.

Perry remarqua qu'il portait une de ses propres chemises à manches longues qui cachaient le cobra tatoué sur son bras. Il paraissait détendu et adressa à Perry ce qui pouvait passer pour un sourire.

— J'avais du sommeil à rattraper, Perry, dit-il. Je pense que tu veux ton petit déjeuner. Tu peux descendre, tout est prêt. Tout en parlant, Brown regardait autour

de lui. Il prit, sur la table de chevet une photo agrandie de Sheila dans un cadre en argent qu'il reposa après l'avoir longuement examinée.

— Ta petite amie ? demanda-t-il.

— Ma femme, riposta sèchement Perry.

— Vraiment ? Elle est rudement jolie ! T'as de la chance. Y a comme ça des gars qui ont de la chance. Moi j'ai jamais rencontré une fille que j'ai eu envie d'épouser. La vie conjugale, ça te plaît ?

— J'aimerais surtout une tasse de café, dit Perry qui se leva.

Il descendit jusqu'à la pièce de séjour où il trouva la table mise. Il se versa une tasse de café et peu après Brown revint de la cuisine avec deux assiettes d'épaisses tranches de jambon grillé à point.

— Dans ton congélateur, il y a de quoi bouffer, Perry. (Il posa une assiette devant Weston, puis s'assit.) Ce que c'est que d'avoir du fric ! Tu dois avoir aussi une jolie piaule à New York.

Perry commença à manger. Ce gars-là savait drôlement bien cuisiner. Le jambon était parfait.

— Oui, pas mal. J'habite Long Island.

— Bravo ! dit Brown en enfournant une énorme bouchée. Avec de l'argent on peut tout s'offrir.

— Si on en a suffisamment. Et puis ça dépend de ce qu'on désire.

— Moi, j'aimerais avoir une femme comme la tienne, déclara Brown. J'ai assez bourlingué tout seul dans ce monde à la con. Quand j'ai envie de baiser, je m'adresse à des putes. J'ai jamais eu de foyer, à part le trou où je vivais avec mon vieux. Tu te rends compte !



— Combien de temps penses-tu rester ici, Jim ? demanda Perry.

— Quand ça se calmera, je partirai. J'ai écouté la radio. Les flics continuent à s'agiter. (Et avec un semblant de sourire :) Chez toi, ils me trouveront pas, ça c'est sûr. Et puis il faut que tu m'aides. Dix mille dollars. C'est d'accord ?

— Je suis bien obligé d'être d'accord, non ?

— Ça, tu peux le dire. (Brown, son repas terminé, s'adossa à son siège.) Faudra voir comment on peut arranger ça.

— Et où iras-tu, Jim, après ça ?

— M'évanouir dans le décor, ça me connaît. Te fais pas de souci pour moi. Fais-t'en pour toi.

— T'évanouir dans le décor, c'est très joli, mais pour combien de temps ? Vois-tu, Jim, tu devrais regarder les choses en face. Tu ne crois pas que tu ferais mieux de te livrer ? Tu ne peux pas continuer à cavalier comme ça. Un jour ou l'autre, ils t'attraperont. Même en prison, tu continuerais de vivre.

— Tu parles comme un de ces connards de prêtres ! siffla Brown. Me livrer ? Et être derrière des barreaux pour le restant de mes jours ? Très peu pour moi. La mort ne me fait pas peur. Ils ne m'auront pas vivant. (Son visage était déformé par la haine.) Je liquiderai autant de ces salauds de flics que je pourrai.

Perry allait répondre lorsque retentit la sonnerie du téléphone.

— Ben oui, au fait, dit Brown. J'ai oublié de te dire que j'avais réparé le téléphone. Pour bricoler, je suis de

première. Réponds, Perry, mais attention. Tu commences à m'être sympathique, alors fais pas le mariole.

— Qui est à l'appareil ? demanda Perry en décrochant le combiné.

— Mme Grady, du bureau de poste de Rockville. On m'avait signalé que votre téléphone était en dérangement.

— Oui, c'était exact. Mais il est rétabli. Je pense que c'est à cause de la pluie. Maintenant, il fonctionne parfaitement.

— J'avais l'intention de vous envoyer Josh dès que l'état des routes le permettrait.

— C'est inutile, madame Grady. Mais merci d'avoir appelé.

— À votre service, monsieur Weston.

— C'était la poste, dit Perry en raccrochant.

— J'y avais pensé, dit Brown. Faut surtout pas que des types s'amènent par là. Sois prudent, Perry, et ne te sers pas du téléphone. D'accord ?

— D'accord. Si tu n'y vois pas d'inconvénient, j'aimerais bien me mettre au travail. Après tout, je suis venu ici pour écrire un scénario. Et toi, qu'est-ce que tu vas faire ?

— T'inquiète pas pour moi. Je me plais bien dans cette pièce. Je regarderai la télévision. Tu veux que je te dise, Perry ? Je me sens comme chez moi, ici. Bon. Je vais aller préparer le déjeuner. J'ai repéré, dans le congélateur, de belles côtes de porc. Tu aimes le porc avec des frites ?

— Ce sera parfait, dit Perry.

Il sortit de la pièce, suivit le court passage qui

l'amena à son cabinet de travail. Il s'assit à son bureau et contempla, par la fenêtre, le sous-bois inondé de soleil. Quel plaisir il aurait éprouvé à se rendre au bord de l'eau, muni de sa canne à pêche. Il s'adossa dans son fauteuil et donna libre cours à son imagination. Après s'être concentré pendant une demi-heure, il commença de jeter sur un bloc les grandes lignes du scénario, qui, il le croyait, plairait à Silas S. Hart.

Il était à ce point absorbé par son travail qu'il ne sentit pas le temps passer. Il ne reprit le sens de la réalité que lorsque la porte s'ouvrit devant Brown.

— La bouffe est prête, annonça-t-il. Viens manger.

Perry consulta sa montre-bracelet. Treize heures. Il quitta à regret son travail et suivit Brown dans la pièce de séjour.

Une épaisse côtelette de porc accompagnée d'un buisson de pommes frites l'attendait.

— J'avais pas d'oignons, dit Brown en prenant place en face de Perry. Je mets toujours de l'oignon avec les côtes de porc. Mais on peut pas tout avoir. (Il esquissa un sourire.) Mon vieux adorait les oignons. Je lui en faisais frire avec des patates. Parce qu'à la fin, il pouvait plus manger beaucoup de viande, rapport à ses dents.

Perry attaqua sa côtelette en se disant que ce que lui racontait Brown n'ajoutait rien à l'intrigue de son scénario.

— Tu aimais beaucoup ton père, hein, Jim ?

— Je crois, oui. Tu veux que je te dise, c'est bon d'aimer quelqu'un. C'est pas qu'il était tellement gentil avec moi. Quelquefois, j'avais l'impression qu'il m'ai-

mait pas. Il me lançait de drôles de regards. Mais moi, c'est vrai, je l'aimais bien. Lorsqu'il est mort, un peu de ma vie est partie avec lui. Fameuse, cette viande !

— Et ta mère, Jim ?

— Vaut mieux pas en parler. Une bonne à rien. Tu l'aimes, ta femme ?

— Bien sûr !

— M'étonne pas. L'est rudement jolie. Un peu jeune pour toi, non ?

Ce diable d'homme avait touché un point sensible. Le visage de Perry se contracta.

— En quoi ça te regarde ? demanda-t-il sèchement.

— En rien, fit Brown en ricanant. Alors, comme ça, tu travailles à ton scénario ?

— C'est la raison de ma présence ici.

— Et comment tu t'y prends ?

— Si tu tiens à le savoir, il faut d'abord trouver une idée. Quand tu es sûr que cette idée est bonne, tu inventes les personnages qui pourront l'animer. Une fois que tu as créé le sujet et les personnages, le scénario s'écrit plus ou moins tout seul.

— Sans blague ! Comme tu le racontes, ça a l'air facile. Et ça te rapporte, hein ?

— Ce qui rapporte n'est jamais facile, Jim.

— Tes personnages, tu les as déjà trouvés ? s'enquit Brown en le dévisageant.

— Ils commencent à se dessiner.

— Et comment tu les vois ?

— Ça non plus, ça ne te regarde pas.

— Je parie que je suis un de tes personnages.

— Pense comme tu veux, répondit Perry qui se leva. C'était fameux. Et maintenant je retourne travailler.

Brown débarrassa la table en sifflotant entre ses dents et, de retour à son cabinet de travail, Perry l'entendit continuer de siffloter dans la cuisine.

\*

Le shérif Ross et Hank Hollis descendirent de la voiture de patrouille juste à l'orée du chemin qui conduisait au fleuve. Sans un mot, Ross tendit le fusil à son adjoint qui se le passa à l'épaule. Il prit également le sac de plastique contenant des provisions et le poste radio. Puis les deux hommes échangèrent un dernier regard.

— Ne prends pas de risques inutiles, Hank, dit Ross, l'air inquiet. J'aurais préféré venir avec toi.

— Vous en faites pas, shérif. Je resterai en contact avec vous.

— S'il arrivait quelque chose, je ne me le pardonnerais jamais.

— Allons, voyons. Ne vous en faites pas pour moi, assura Hollis avec un sourire.

Les deux hommes se serrèrent la main, puis Hollis s'engagea dans le chemin qui serpentait entre les arbres. Il entendit la voiture de patrouille s'éloigner et il continua sa marche prudente et silencieuse, ayant soin de marcher sur le bord de la route. Une fois dans les bois, il se sentit détendu. La pensée qu'il partait traquer un dangereux tueur le ramena à la jungle du Vietnam. Il ne comptait plus le nombre d'expéditions semblables

qu'il avait effectuées là-bas ! Il en était toujours sorti vivant et il avait toujours abattu l'homme qu'il poursuivait. Chet Logan ne se doutait guère d'où lui viendrait le coup final.

Déjà le chemin commençait de sécher, mais il y avait encore, ici et là, d'énormes flaques d'eau boueuse. Hollis les contournait, effleurant au passage les buissons dégouttant de pluie. Il mit plus d'une heure à gagner le bord du fleuve. À sa droite, à environ deux cents mètres, se dressait le pavillon de Perry Weston. À partir de là, il devait faire montre de la plus grande prudence. Il s'enfonça dans la partie la plus dense du bois ; il se déplaçait si doucement que, dans les arbres, les oiseaux eux-mêmes ne s'arrêtaient pas de gazouiller. Puis il reprit sa marche en avant, écartant doucement les branchages qui lui barraient le passage. Il faisait une chaleur humide et la sueur lui coulait sur le visage. Ses bottes étaient couvertes de boue, son blouson et pantalon trempés par le contact des buissons encore imbibés de pluie. Mais ces petits détails ne le gênaient guère. Avoir combattu dans la jungle, ça ne s'oublie jamais, disait son capitaine, et il avait bougrement raison !

Après avoir franchi encore quelques mètres, et avoir écarté les branches d'un grand arbre, Hollis eut une vue directe sur le pavillon. Il s'accroupit, inspecta les lieux.

Pas le moindre signe de vie. Les rideaux, en façade, étaient baissés, ce qui ne signifiait pas que Logan ne se trouvait pas dans le pavillon, ou aux alentours, à guetter.

Hollis inspecta l'arbre qui répondait parfaitement à

ce qu'il cherchait. Il pouvait aisément accéder à ses longues branches feuillues.

Il prit son couteau de chasse à son ceinturon, s'en servit pour débarrasser ses bottes de la couche de boue qui les alourdissait. Puis mettant son fusil en bandoulière, il se saisit de la branche la plus basse et commença à grimper dans l'arbre.

Il monta lentement, prudemment, s'efforçant de n'imprimer aucun balancement au feuillage. Cette escalade ne présenta pour lui aucune difficulté. Il atteignit ainsi presque le sommet de ce gros arbre. De là, il pouvait surveiller le pavillon sans être vu.

Deux grosses branches lui offraient un point d'appui confortable. Il s'y installa, à cheval, le dos appuyé contre le tronc massif. Parfait, se dit-il. Je peux garder cette position pendant des heures.

Il accrocha le sac de plastique à une fourche, trouva un lieu sûr pour son fusil, plaça le poste radio entre ses jambes. Puis il surveilla le pavillon. Toujours pas le moindre signe de vie. Peut-être perdait-il son temps, mais il ne le pensait pas. Pourquoi la prise du téléphone avait-elle été arrachée du mur ? N'était-ce pas le signe que Logan se cachait dans le pavillon, son revolver braqué sur Weston ? Ce n'était plus qu'une question de patience, et de la patience, Hollis en avait à revendre.

Le shérif doit être rentré à son bureau, se dit-il et il alluma sa radio. Puis la bouche presque collée sur le micro, il dit :

— Ici Hollis. Vous me recevez ?

— Cinq sur cinq, assura Ross.

— J'ai trouvé un excellent poste d'observation en haut d'un arbre, shérif. J'aperçois le pavillon sans être vu. Jusqu'à présent, pas le moindre signe de vie, mais les rideaux sont toujours tirés. Je n'ai qu'une chose à faire : attendre.

— Tu peux me rejoindre quand tu le veux, Hank. Je ne bougerai pas de mon bureau. Reste en contact avec moi.

— Terminé.

Hollis éteignit son poste, consulta sa montre. Midi passé. Curieux, se dit-il, que Weston ne se soit pas encore montré. Il n'avait donc pas envie de prendre l'air ? Il était peut-être en train de faire la grasse matinée. Logan l'empêchait peut-être de sortir. Hollis décida de s'attaquer aux sandwiches préparés par Mary Ross. Il ouvrit le sac de plastique, en choisit un au jambon, un autre au rosbif, les avala de bon cœur et les fit descendre avec de l'eau minérale.

Il continuait de ne pas quitter le pavillon des yeux. Il aurait bien fumé une cigarette, mais ce n'aurait pas été prudent.

Il suspendit de nouveau le sac de plastique, s'adossa au tronc de son arbre et reprit son guet.

Tout à fait comme autrefois, se dit-il. Et il évoqua encore le dangereux tireur obstiné, mais pas aussi rusé que lui. Le petit Vietnamien s'était dissimulé dans un arbre et c'était de là qu'il avait descendu deux des meilleurs copains de Hollis qui s'était alors juré d'avoir sa peau. Il avait repéré l'endroit d'où les coups de feu étaient partis. Dans une obscurité humide, étouffante, il avait lui aussi grimpé dans un arbre à quelque trois



cents mètres de celui où se dissimulait le franc-tireur. Et, les nerfs à vif, il avait guetté pendant dix-huit heures. Il n'avait, pour toutes provisions, que deux barres de chocolat ramolli et une gourde remplie d'eau et non d'excellents sandwiches et un demi-poulet rôti. Mais son attente n'avait pas été vaine. Un lourd silence pesait sur la jungle. Finalement le Vietnamien avait fait son apparition. Il s'était laissé glisser de l'arbre, avait abaissé son pantalon et s'était accroupi. Hollis lui avait logé une balle en plein crâne. Le moment le plus payant de toute sa carrière militaire. Maintenant, il était de nouveau perché dans un arbre, à attendre que Chet Logan se manifeste.

Patience !

Une heure s'écoula. Et brusquement Hollis dressa l'oreille. Le grincement d'une voiture qui roulait en première le fit se pencher en avant.

À sa stupéfaction, il vit une jeep avancer lentement sur le chemin à demi inondé, en bordure du fleuve. Placé comme il l'était, il ne pouvait pas distinguer la personne qui se trouvait au volant.

Il prit son fusil, regarda le véhicule dérapier sur le terrain boueux, puis s'arrêter devant le pavillon. Une fille blonde, vêtue d'un chemisier à carreaux rouges et jaunes et d'un jean moulant, sauta de la jeep et se dirigea vers la porte du pavillon.

Ça, par exemple ! se dit-il. Voilà qui ne va pas simplifier les choses ! Qui peut bien être cette fille ? Et que vient-elle faire au pavillon ? Il écarta des branches qui le gênaient afin de mieux distinguer ce qui se passait.

La fille frappait à la porte. Dans le silence qui régnait

dans les bois, Hollis entendit distinctement ses poings tambouriner impatiemment.

Son poste d'observation était limité. Il ne voyait qu'une moitié de la porte. Il la vit s'ouvrir. Il y eut une longue pause. Puis il entendit vaguement des voix. Et il lui sembla, bien qu'il ne distinguât pas les mots, qu'il y avait une discussion. Enfin la fille entra et la porte se referma sur elle en claquant.

Il appuya sur le bouton de sa radio.

— Shérif ?

— J'écoute.

Ce fut un soulagement pour lui d'entendre la voix ferme et égale de Ross.

— Y a du nouveau, shérif. Une fille jeune, aux cheveux blonds, vient d'arriver en jeep ; elle est maintenant à l'intérieur du pavillon. À mon avis, le véhicule appartient à Cab Calhoun, de Jacksonville. Vous voulez bien vérifier ?

— Je te rappelle dans cinq minutes, dit Ross et il coupa la communication.

Hollis se remit à guetter. Pas le moindre signe d'activité. Je me suis peut-être trompé, se dit-il. Possible que le tueur ne se cache pas dans le pavillon. Weston s'attendait sans doute à l'arrivée de cette fille. Et lui, il allait rester dans son arbre à se laisser dévorer pour rien par des moustiques.

Mais Hollis avait appris la patience. Laissant les moustiques décrire autour de lui une ronde vibrante, il guetta, attendit.

Dix minutes s'écoulèrent, puis la radio crépita.

— Hank ? fit la voix de Ross.

— J'écoute.

— La fille est l'épouse de Perry Weston. Elle a loué la jeep et a déclaré à Cab qu'elle séjournerait au pavillon une semaine au moins. À mon avis, vois-tu Hank, tu ferais bien de rentrer. Tu perds ton temps. Je suis persuadé maintenant que le tueur s'est réfugié à Miami, comme l'affirme Jacklin. On met sur pied une gigantesque chasse à l'homme. Alors, reviens.

— Sauf votre respect, shérif, je ne vais pas encore rentrer. Qui nous dit que Logan n'est pas dans le pavillon ? Bon, Mme Weston est peut-être venue rejoindre son mari. Elle risque d'avoir les pires ennuis, si ça se trouve. Non, je continue à guetter. Qui peut affirmer que Logan n'est plus dans le coin ? Je préfère attendre.

— D'accord, Hank. Continue à guetter. Moi je ne bougerai pas de mon bureau avant que tu me dises que tu rentres.

— Terminé, dit Hollis et il éteignit son poste.

\*

Lorsque Sheila Weston quitta l'autoroute et s'engagea dans le chemin qui conduisait au fleuve, elle comprit que les pronostics de Cab Calhoun se transformaient en une pénible réalité.

Mais quand Sheila avait décidé d'entreprendre quelque chose, aucune difficulté ne l'en empêchait. Elle désirait par-dessus tout parler à son mari. À l'âge de dix ans, elle conduisait la jeep de son père dans son vaste ranch à l'amusement et à l'admiration des ouvriers agricoles. « Une vraie diablesse, cette gamine ! » avait-

elle entendu un des employés s'exclamer. Elle avait souri de fierté, comme elle souriait maintenant en se rappelant ces mots.

Elle était une diablesse ? Eh bien, diablesse elle resterait !

Elle se mit à manœuvrer avec prudence et habileté entre les flaques, les couches de boue et de vase. Une chaleur moite tombait sur elle. Comme elle avait pris la précaution d'enduire son visage et ses mains de crème, le nuage bourdonnant de moustiques l'importunait, mais ne la piquait pas.

Elle arrivait enfin à la fondrière où s'était enlisée la Toyota. Elle stoppa et examina les lieux. La jeep arriverait-elle à franchir cette étendue d'eau et de boue liquide ? Si elle n'y parvenait pas, elle serait dans une vraiment mauvaise situation. Elle descendit du véhicule pour examiner la fondrière. De chaque côté de l'immense flaque, le sol était plus ferme. Elle retourna à la jeep, remit le moteur en marche et s'engagea dans la fondrière, mais de manière que les roues, du côté droit, puissent prendre appui sur la terre ferme et roula lentement, patiemment, en prenant tout son temps.

Les pneus de gauche s'enfoncèrent dans la vase, mais ceux de droite tinrent bon. Retenant son souffle, sentant la sueur lui couler sur le visage et dans le dos, elle employa toutes ses forces à empêcher la jeep de dérapier. Elle entendait la vase bouillonner sous la voiture, mais avec un dernier élan, le véhicule se dégagea et arriva sur la terre ferme.

Tandis que Sheila roulait jusqu'au pavillon, et cela

lui paraissait maintenant un jeu d'enfant, le téléphone sonna sur le bureau de Grace Adams.

Parce que des dossiers s'accumulaient sur sa table, elle décrocha le récepteur et lança d'un ton exaspéré :

— Qu'est-ce que c'est ?

— C'est de la part de M. Gene Franklin, Miss Adams, annonça sa secrétaire. Je vous le passe ?

— Allez-y.

Un déclic, puis Franklin fut en ligne.

— Salut, Grace. Je suppose que S.S.H. n'est pas là ?

— Non, il est à Hollywood. De quoi s'agit-il ?

— De mauvaises nouvelles, j'en ai peur.

— Je m'en passerais volontiers.

— Oui, je m'en doute. La femme de Perry est allée le rejoindre à son pavillon de pêche.

— Dieu tout-puissant ! s'exclama Grace. Comment le savez-vous ?

— Je l'ai appris par le plus grand des hasards. Je suis allé hier en avion jusqu'à Jacksonville pour faire signer son contrat à Perry, et je suis tombé sur Sheila. Elle m'a dit son intention de faire une surprise à Perry et de passer avec lui une quinzaine de jours. Je savais que c'était bien la dernière chose au monde que souhaitait S.S.H. Il pleuvait des cordes. Je l'ai persuadée de dîner avec moi et de passer la nuit dans le motel où je descends toujours. Je n'aurais eu qu'un signe à faire pour qu'elle saute dans mon lit. Tout allait bien jusqu'au moment où je me suis efforcé de la persuader qu'il serait plus sage de sa part de laisser Perry travailler tranquille et de rentrer chez elle. Elle s'est déchaînée. À moins de lui taper dessus, ou encore de la

kidnapper, rien ni personne n'aurait pu l'empêcher de suivre son idée. Personne, et je dis bien personne, S.S.H. inclus, ne peut arrêter cette petite putain obstinée.

— Elle est donc auprès de lui ?

— C'est probable. L'état des routes est extrêmement mauvais. Elle a loué une jeep et elle est partie il y a environ une demi-heure. Avec un peu de chance, elle pourrait s'enliser, mais telle que je la connais, elle est sûrement arrivée à bon port.

— Vous savez ce que cela signifie, dit Grace Adams en poussant un long soupir d'exaspération. Il n'y aura pas de scénario ! Agacé par elle, Perry ne travaillera pas.

— Je me demande bien pourquoi cet imbécile a épousé une pareille pute !

— Nous n'allons pas discuter de ça maintenant. Je vais avertir S.S.H. Il va être ravi ! ajouta-t-elle avant de raccrocher bruyamment.

\*

Fière d'elle, Sheila conduisit la jeep le long de l'étroit sentier boueux, avec lenteur et prudence. Au bout de dix minutes, elle se trouva en bordure du fleuve. Elle eut un sourire de satisfaction. Une vraie diablesse ! Et les obstacles, comme disait son père, sont faits pour être surmontés ! Soudain le pavillon se dressa devant elle. Elle le reconnut à la description que lui en avait faite Perry.

M'y voilà, se dit-elle, ne se doutant guère que Hollis,

perché dans son arbre, ne la quittait pas des yeux. Elle arrêta le véhicule devant la porte principale et coupa le moteur.

Elle resta un bon moment à contempler le pavillon. C'est plutôt rustique, se dit-elle, et elle se demanda, l'espace d'un instant, si elle serait capable de vivre dans ce trou pendant quinze jours. Ce serait mortel, et tellement isolé ! Bah, elle pourrait toujours se rendre à Miami où l'animation ne manquait pas. Pour le moment, elle ne désirait qu'une chose : se jeter dans les bras de Perry et se confesser à lui. Lui, le seul être au monde capable de lui prêter attention. Ses amies ne l'écoutaient jamais que d'une oreille, n'attendant que le moment de lui parler de leurs propres ennuis. Quant aux hommes avec qui elle couchait, ils ne l'écoutaient pas du tout. Ils souriaient, prenaient un air compatissant, mais ne songeaient qu'à une chose : lui prouver qu'ils étaient vraiment des types formidables. Perry, lui, l'écoutait et la comprenait.

Elle sauta de la jeep, courut jusqu'à la porte du pavillon. Quelle surprise elle allait faire à Perry ! Dès qu'elle aurait pris un bain, elle l'attirerait dans son lit, et blottie dans ses bras, elle lui parlerait de ce salaud de Hart et de son détective privé. Elle lui parlerait même de cet affreux Lucan.

Elle appuya sur la poignée, s'aperçut que la porte était verrouillée. Elle vit aussi que les rideaux des trois grandes baies étaient tirés.

Et si Perry n'était pas là ? se dit-elle. Elle aurait l'air fin d'avoir fait toute cette randonnée pour rien !

Elle tambourina contre la porte, attendit, tambourina encore.

Elle entendit enfin le verrou glisser, et son visage s'illumina.

Perry !

La porte s'ouvrit.

L'homme auquel elle brûlait de parler, le seul homme au monde qui la comprenait et se montrait bon pour elle, se dressait devant elle.

Mais son air hagard, son visage pâle et tiré la firent frissonner.

— Oh, mon Dieu, non ! s'exclama-t-il. Sheila, que fais-tu ici ?

Son visage qui exprimait la peur, l'horreur, le désespoir semblait sortir d'un film d'épouvante.

— Perry, mon chéri ! cria Sheila en se jetant dans ses bras. Je sais que je n'aurais pas dû venir, mais j'ai tellement besoin de toi ! Chéri, dis-moi que tu es heureux de me voir !

Comme elle se serrait contre lui, surprise de le sentir trembler de tout son corps, elle vit, par-dessus l'épaule de son mari, Jim Brown, un mauvais sourire aux lèvres, et un revolver à la main.



Perry sentit des doigts, telles des griffes d'acier, s'enfoncer dans son épaule. Avec une violence qui le stupéfia, il fut projeté sur un des murs de l'entrée, entraînant Sheila toujours cramponnée à lui. Tous deux glissèrent sur le sol.

Jim Brown claqua la porte d'entrée et mit le verrou. Il remit son revolver dans son ceinturon, regarda Perry et Sheila se relever péniblement.

— Qu'est-il arrivé ? cria Sheila. Qui est ce type ? Que se passe-t-il ?

Au comble du désespoir, Perry mit du temps à se redresser. Il regarda Sheila et, devant son expression exaspérée, dit très vite :

— Fais attention, chérie. Cet homme est dangereux.

— Ça, tu peux le dire, papa, fit Brown en ricanant. Alors c'est ta femme ? Elle est venue fourrer son joli nez là où il fallait pas. Alors, hein, pas de blagues. (Et ricanant de plus belle :) On vous enterrera ensemble.

— D'accord, Jim. On ne fera pas de blagues, dit Perry faisant un immense effort pour se ressaisir.

— Vois-tu, ce qui me plaît, chez toi, Perry, c'est que

tu es un type régulier avec qui on peut s'entendre. Alors explique à ta femme la situation. Moi, j'ai à faire à la cuisine. J'ai trouvé dans le congélateur des langoustines géantes. Je les prépare très bien. On les mangera pour le dîner.

— Mais que se passe-t-il ? s'écria Sheila. Qui est cet homme ?

— Entrons nous asseoir au salon, Sheila, dit Perry en la prenant par le bras.

— Ne me traite pas en enfant, dit Sheila d'une voix aiguë. Chasse ce type ! Je veux être seule avec toi ! Débarrasse-toi de lui !

— Elle est vraiment idiote, hein ? dit Brown avec un gros rire. Emmène-la dans la pièce de séjour, ou c'est moi qui la forcerai à y aller à coups de pied !

Le ton vulgaire et cynique de l'inconnu effraya Sheila. Après l'avoir longuement regardé, elle laissa Perry l'emmener dans la vaste pièce et tous deux s'assirent sur le canapé.

— Pas de blagues, hein, Perry ? dit Brown du seuil de la porte.

— Non.

Brown approuva d'un signe de tête, puis se dirigea vers la cuisine.

— Perry ! Qu'est-ce qui se passe ?

— Ne dis rien. Écoute-moi. (Il lui prit les mains.) Je suis ici en otage. Et maintenant, tu es toi aussi un otage. Cet homme est recherché par la police. Il y a deux nuits, il a tué six personnes. Il est aussi dangereux, aussi venimeux qu'un cobra.

— Six personnes ? dit Sheila en le regardant, les yeux exorbités.

— Oui. À présent, chérie, écoute-moi bien. Cet homme est certainement un malade mental. La seule façon d'agir, c'est de ne le contrarier en rien. De se montrer détendu et même amical. De ne rien dire qui puisse l'irriter. Tu me comprends ?

— Tu veux réellement dire qu'il... ?

— Sheila ! je t'en prie, ne fais pas l'enfant ! (Et le ton acerbe de Perry fit monter le rouge au visage de Sheila.) Je parle sérieusement. Sous le plus léger prétexte, ce fou est capable de nous tuer tous les deux. Au nom du ciel, essaie de comprendre ! Et d'abord, pourquoi es-tu venue ?

Sheila, fouettée par ce ton, retrouva son assurance. Elle se redressa, regarda son mari bien en face.

— Je suis venue te rejoindre parce que j'avais à te parler. Je suis dégoûtée de moi-même et de la façon dont je me conduis. J'ai tant de choses à te confier !

— Bon. Cela viendra en son temps. Pour le moment, si nous voulons rester en vie nous devons composer avec lui.

Ils se turent et perçurent, venant de la cuisine, le sifflotement de Brown. Perry se rapprocha de Sheila et la prit dans ses bras. À ce moment la porte s'ouvrit et Brown apparut.

— Tu lui as tout dit, Perry ?

— Je lui ai tout dit.

Sheila regarda l'homme entrer et refermer la porte derrière lui. Un véritable gorille ! se dit-elle, frappée par ce corps puissant et musclé. Son faciès lui faisait

horreur, mais son corps, non. Terrifiée comme elle l'était, elle ne put s'empêcher d'imaginer ce que pouvait être l'acte sexuel avec une telle brute. Un trouble désir l'envahit. Elle n'avait jamais vu un homme pareil. Ces larges épaules, cette taille étroite, ces mains énormes, puissantes et terrifiantes !

— Bon, dit Brown qui regarda fixement Sheila. Ne me cherche pas de crosses, petite, et on s'entendra très bien tous les trois. D'accord ? (Sheila approuva d'un signe de tête.) Toi, Perry, tu vas aller à la banque chercher dix mille dollars en billets, et tu questionneras les types, au village, pour savoir où en sont les recherches. Tu piges ?

— Non ! s'exclama Perry en se levant d'un bond. Je ne vais pas laisser ma femme seule avec toi ! Rien à faire ! Je n'irai pas.

— Ah ouais ! dit Brown en ricanant. C'est ce que tu penses, mais moi je te dis que tu m'obéiras. Regarde.

Il fit du regard le tour de la pièce, avisa sur un guéridon un gros et lourd cendrier d'étain.

— Regarde, papa, répéta-t-il.

Sans effort apparent, comme si le cendrier était en vulgaire fer-blanc, il l'écrasa, le tordit et le jeta aux pieds de Perry.

— Laisse-moi te raconter quelque chose, reprit-il, d'un ton calme. Y a environ deux ans, j'ai retenu une putain pour la nuit. Elle était aussi jeune, mais pas aussi jolie que ta femme. Elle me demandait dix dollars. Comme je les avais, je suis allé chez elle et je les lui ai donnés. À ce moment, a surgi un grand diable de Noir qui m'a dit de foutre le camp. Comme je te l'ai déjà dit,

quand on me cherche, on me trouve. C'est normal, non ? Donc ce grand type noir me cherchait des crosses. Je lui ai brisé la nuque, à ce con. La fille s'est mise à crier, alors je lui ai fait son affaire, à elle aussi. J'ai pris sa tête entre mes mains et j'ai serré. (Il regarda Sheila et ajouta :) Écoute bien, petite. Bon, j'ai serré. Et tu sais ce qui s'est passé ? Sa cervelle lui est sortie par les oreilles. Quand je serre, je serre fort.

Sheila frissonna et implora du regard Perry qui avait blêmi.

— Et voilà, papa. Dorénavant tu feras exactement ce que je te dis, sinon je prendrai la tête de ta chérie entre mes mains et je la ferai éclater comme une orange pourrie. Compris ?

— Perry ! cria Sheila, terrifiée. Fais ce qu'il te dit !

Perry chercha du regard une arme quelconque. Avec le courage du désespoir, et obéissant à l'instinct du mâle qui est de protéger sa femelle, il saisit un fragile vase de cristal et se rua sur Brown.

Le rictus aux lèvres, Brown l'évita et de sa large paume lui flanqua une gifle formidable qui l'envoya baller. Perry lâcha le vase qui se brisa à ses pieds, perdit l'équilibre et atterrit sur le canapé.

— Bravo, papa ! Mais la prochaine fois c'est de mon poing que je me servirai et tu comprendras ta douleur. Alors tu t'exécutes, ou tu préfères que je te brise la nuque et que je réduise en bouillie la tête de ta chérie ?

Sheila poussa un faible cri et porta la main à sa bouche. Perry secoua la tête. Une simple gifle l'avait étourdi. Une simple gifle, oui, mais d'une force sans

pareille. Il se rappela la façon dont ce gorille avait soulevé l'arrière de la voiture pour la sortir de la fondrière. La force brutale de ce chimpanzé dépassait l'imagination.

— Écoute-moi bien, Perry, dit Brown. T'as peur que je baise ta femme à peine t'auras le dos tourné. Et je te comprends. Mais tu peux partir tranquille. Je la toucherai pas. On restera là à attendre que tu reviennes avec le fric. Sois réglo avec moi, et je serai réglo avec toi. Procure-toi l'argent, fais parler les gens et t'inquiète pas pour ta femme. T'as ma parole. D'accord ?

— Tu la laisseras tranquille ? Tu ne la toucheras pas ? dit Perry en se levant péniblement.

— Tant qu'elle bougera pas, qu'elle fera pas d'histoires, je la toucherai pas. Mais si elle me cherche noise, elle recevra une gifle de première. Ça me paraît juste, non ?

En l'écoutant, Sheila se sentit de nouveau envahie d'un désir trouble. Elle imagina cette brute couchée sur elle, la possédant. Il la pénétrait. Et elle s'agrippait à ses puissantes épaules.

— Sheila, ma chérie, je dois partir. Jim vient de me promettre qu'il ne te touchera pas et je lui fais confiance. Alors, au nom du ciel, fais ce qu'il te dit... je t'en prie.

— Promis, dit Sheila en se forçant à lui sourire. Mais avant que tu partes, j'aimerais que tu m'apportes mes valises.

Perry la regarda et sentit son cœur se serrer. Parfaitement détendue, elle avait les yeux brillants ; il retrouvait la Sheila avec qui il avait dû lutter depuis son mariage.

— Va lui chercher ses bagages, Perry, dit Brown.

Hollis, toujours perché dans son arbre, vit Perry sortir sous le soleil éclatant et la chaleur étouffante, prendre deux valises dans la jeep, puis rentrer dans le pavillon.

— Porte-les dans notre chambre, chéri, lui cria Sheila.

Perry monta les valises à l'étage. Brown regarda d'un air pensif Sheila qui souriait.

— Bon, dit-il quand Perry redescendit et se tint sur le seuil de la pièce. Va chercher l'argent. Pendant que tu y es, apporte-moi des oignons et des œufs, et fais le plein de la jeep. Quand je mettrai les voiles, c'est la jeep que je prendrai. D'accord ?

— D'accord, dit Perry qui regardait Sheila. Chérie, je serai sans doute absent une heure ou deux. Alors rappelle-toi ce que je t'ai dit.

— Promis, dit Sheila en souriant. Je n'ai pas peur, tu sais. Puisque Jim a promis de ne pas me toucher, pourquoi aurais-je peur ?

Perry hésita encore un instant, hocha la tête et sortit.

Hollis le regarda monter dans l'auto, faire demi-tour et se diriger vers la route en bordure du fleuve d'où il gagnerait l'autoroute. Il alluma sa radio.

— Shérif ?

— J'écoute.

— Y a du nouveau. Weston vient de partir dans la jeep en direction de Rockville. La route est mauvaise, mais en jeep il y arrivera. Sa femme est toujours dans le pavillon. Qu'est-ce que vous en concluez ?

— Que tout est normal. Enfin, je pense. Je le guetterai à son arrivée.

— Moi je ne pense pas que tout est normal. Je continue à croire que Logan tient la femme en respect à l'aide de son revolver. Je continue mon guet. Je vous tiendrai au courant, ajouta-t-il avant d'éteindre la radio.

À peine Sheila eut-elle entendu démarrer la jeep qu'elle dit, toujours souriante :

— Je dois, sans doute vous en demander la permission, Jim, mais j'aimerais bien déballer mes affaires et prendre un bain.

Brown l'observa un moment, puis acquiesça.

— Vas-y, mon chou. Mais pas d'entourloupe, hein ?

— Ne m'appellez pas mon chou, dit Sheila en se levant. Mon nom est Sheila.

— Va prendre ton bain, mon chou. Mais pas de blagues, hein ?

Sheila monta à l'étage, gagna la chambre conjugale. Elle se déshabilla, se fit couler un bain et s'enfonça dans l'eau chaude.

Quelle belle brute d'homme, se dit-elle, et une nouvelle onde de désir l'envahit. Il a promis de ne pas me toucher ! Elle étouffa un petit rire. Ce serait piquant de le séduire, merveilleux de le sentir lourd sur elle. Aucun homme, même pas Lucan, ne pouvait se comparer avec cette brute. Elle disposait de deux heures !

Elle ne s'attarda pas dans son bain, une fois séchée elle alla devant le miroir en pied et se recoiffa. Elle revint, nue, dans la chambre à coucher, prit le plus léger, le plus transparent de ses déshabillés. Puis elle ferma sa valise à clé.



Le cœur battant, elle respirait vite.

C'est maintenant, se dit-elle, que commence la grande scène de séduction. Elle pouffa, prête à s'offrir. Elle alla jusqu'à la porte et cria :

— Jim, je n'arrive pas à ouvrir ma valise. Vous voulez bien monter et vous en charger ?

Elle s'approcha du vaste lit et attendit. Elle tournait le dos à la fenêtre ensoleillée, consciente que la lumière transperçait son léger vêtement. Aucun homme ne pourrait résister à une telle invite, et encore moins une brute comme ce Brown.

Jim surgit à cet instant à la porte, son dur visage dénué de toute expression.

— Désolée de vous déranger, Jim. Je suis brouillée avec les serrures, dit Sheila, en lui adressant son sourire le plus séduisant.

— Ah oui ? dit Brown, toujours du seuil de la porte.

Mais elle sentit qu'il regardait son corps demi nu et elle sentit le désir monter en elle.

Comme il ne bougeait toujours pas, elle dit d'une voix impatiente et un peu tremblante :

— Nous n'avons pas beaucoup de temps. Ne restez pas planté là. (Elle ouvrit son déshabillé.) Viens !

— T'es sourde, ou quoi ? lui demanda Brown. Tu m'as pas entendu dire à Perry que s'il était réglo avec moi, je serais réglo avec lui. Tu es la reine des connes ! Je vais te dire une bonne chose. Pour moi, tu vaux pas mieux que la dernière des putains ! Pas mieux qu'une crotte de chien sur un trottoir. Même si je l'avais pas promis à Perry, je te toucherais pas ! Jamais, t'entends ?

Il lui tourna le dos et sortit en claquant la porte derrière lui.

\*

Perry Weston descendit la grand-rue de Rockville et s'arrêta devant la banque. Il était exactement trois heures. Peu de monde dehors. La plupart des gens avaient fait leurs emplettes et seuls des vieux somnolaient à l'ombre des arbres, ou échangeaient des propos dénués d'importance.

Perry entra dans la banque, déserte elle aussi, à l'exception d'une femme d'un certain âge penchée sur un registre. Elle leva la tête, ouvrit de grands yeux, puis sourit.

— Monsieur Weston, si je ne me trompe ?

— Exact. M. Allsop est-il là ?

— Mais certainement. (Elle descendit de son tabouret.) Je vais l'appeler, monsieur Weston.

Fred Allsop, le directeur, un petit homme mince, qui frisait la soixantaine, arriva tout en courant.

— Monsieur Weston ! Quel plaisir de vous voir ! (Il lui serra la main.) Vous êtes ici en vacances ?

Les pensées de Perry étaient continuellement auprès de Sheila. Pouvait-il vraiment faire confiance à ce monstre ? Il lui fallait rentrer le plus vite possible.

— Je ne suis pas exactement en vacances, monsieur Allsop. Voilà, j'ai besoin d'argent et je suis extrêmement pressé.

— Mais, monsieur Weston, nous sommes à votre

service. Cela fait longtemps que nous ne vous avons vu. Combien vous faut-il ?

— Dix mille dollars en billets de cent.

Allsop tiqua.

— Mais il n'y a pas une telle somme à votre compte, monsieur Weston. Ça fait beaucoup d'argent.

Perry fit un effort pour dominer son impatience.

— J'ai besoin de cet argent, dit-il d'une voix sèche. Si vous le jugez utile, vous pouvez appeler ma banque de New York. Mais je vous préviens que je suis pressé.

Saisi par le ton acerbe de Perry, Allsop se hâta de répondre :

— Je vais faire le nécessaire, monsieur Weston. Dix mille dollars en billets de cent ?

— C'est ce que je viens de vous dire ! J'ai quelques courses à faire. Je serai de retour dans un quart d'heure. D'accord ?

— Entendu, monsieur Weston.

Ces petites banques de province ! pensa Perry avec mépris tandis qu'il se dirigeait vers un self-service. Comme il y entra, le shérif Ross sortit de son bureau, traversa la rue et entra à son tour à la banque.

— Fred, demanda-t-il. Que te voulait M. Weston ?

— Ma foi, Jeff, répondit Allsop après une seconde d'hésitation, ça ne te regarde pas mais le fait est qu'il est venu me demander dix mille dollars en billets de cent.

— Tu peux pas le faire traîner un peu ?

— Je lui ai dit que j'allais faire le nécessaire. Il a tellement insisté. Pourquoi ? Que se passe-t-il ? dit Allsop l'air inquiet.

— T'occupe pas de ça, Fred. Remets-lui l'argent.

Laissant Allsop tout éberlué, Ross remonta la rue et s'accouda à la barrière de bois, devant le self-service.

Perry acheta une douzaine d'œufs, deux laitues, un petit sac d'oignons. Dès sa sortie du magasin, il aperçut Ross, et son cœur rata un battement quand il le vit venir à lui la main tendue.

— Vous faites des courses à ce que je vois, commença Ross. Ça fait plaisir de vous revoir dans nos murs, monsieur Weston.

— Oui, ça me fait plaisir, à moi aussi. Et je suis content de vous revoir. (Puis il se rappela que Brown lui avait enjoint de se renseigner sur la chasse à l'homme, et bien qu'impatient de retourner au pavillon, il ajouta :) Il faut encore que je passe à la banque. On boit une bière, Jeff?

— Et comment ! Je vous attendrai chez Tom, dit Ross qui descendit la rue.

Perry mit ses achats dans la jeep, puis entra dans la banque.

— Tout est prêt, monsieur Weston, annonça Allsop. Si vous voulez bien signer ici.

Perry s'exécuta et prit l'enveloppe rebondie.

— Merci mille fois. Vous êtes vraiment rapide et efficace.

Perry lui serra la main, déposa en passant l'enveloppe dans la jeep qu'il eut soin de verrouiller, puis rejoignit Ross au bar de Tom.

Ce bar, il s'y était rendu bien souvent lorsqu'il était arrivé pour la première fois au pavillon de pêche. Le gros barman jovial s'épanouit en le voyant.

— Monsieur Weston ! Quelle bonne surprise !

— Content de te revoir, Tom, dit Perry en lui serrant la main, puis il regarda autour de lui.

Il n'y avait que quelques consommateurs à cette heure, mais tous le reconnurent. Ils portèrent la main à leur chapeau, lui souhaitèrent la bienvenue. Perry alla rejoindre Ross qui l'attendait à une table placée un peu à l'écart.

— Deux bières, Tom, commanda Perry en s'efforçant de sourire à tous ceux qui l'accueillaient cordialement.

Comme il prenait place à côté de lui, Ross l'observa et se rendit compte qu'il avait les nerfs tendus.

— Je ne peux pas rester longtemps, dit Perry alors que Tom les servait. Ma femme est avec moi et je ne tiens pas à la laisser seule trop longtemps.

— Oui, je comprends, dit Ross en sirotant sa bière. Pas de problèmes au pavillon ?

— Pas de problèmes... (Et il pensa l'œil fixé sur son verre : Pas de problèmes ! Manière de parler.)

— Mary se demandait si vous n'aviez pas besoin d'elle, monsieur Weston, reprit Ross. Dès que les routes auront un peu séché, elle pensait aller chez vous pour tout mettre en état.

— Merci, mais ce ne sera pas nécessaire. Ma femme s'en chargera. Mais ne manquez pas de lui faire mes amitiés.

— J'y manquerai pas. Alors comme ça vous écrivez un scénario ?

— Eh oui ! dit Ross, s'efforçant de prendre un ton

désinvolte. Ce tueur. Il m'a donné des idées. On a des nouvelles de lui ? On l'a arrêté ?

— Non. On a organisé une formidable chasse à l'homme, mais la police pense qu'il se cache quelque part dans Miami.

— Vous croyez qu'il parviendra à leur échapper ?

— Il nous donnera du fil à retordre, monsieur Weston, mais tôt ou tard on lui mettra la main dessus.

— Je veux bien le croire. (Perry avala une gorgée de bière. Il souhaitait désespérément se confier à cet homme sensé et calme, mais s'il mêlait la police à l'affaire, Sheila et lui seraient les premières victimes.) Comme je vous le disais, je suis parti de cette idée. C'est le fait que vous soyez venu à mon pavillon vous assurer que le tueur ne s'y cachait pas qui m'a fait démarrer.

— Vraiment, monsieur Weston, dit Ross, l'air placide, mais l'esprit en alerte. Oui, évidemment chez un homme qui a autant d'imagination que vous ça n'a rien d'étonnant.

— Lorsque vous êtes partis, votre adjoint et vous, je me suis demandé ce qui se serait passé si le tueur s'était réellement dissimulé dans mon pavillon. D'après ce que vous m'avez dit, ce type est cinglé et extrêmement dangereux. J'ai essayé d'imaginer quelle aurait été ma réaction s'il avait surgi, un revolver à la main. Et ça a commencé à m'intriguer, dit Perry en se forçant à émettre un petit rire.

— Oui, je comprends. Et qu'avez-vous imaginé, monsieur Weston ?

Perry hésita. Était-il en train de trop parler ? Ross

n'était pas idiot. Mais ce que Perry avait dit jusqu'à présent était plausible et ne justifiait pas que Ross fasse appel à la Garde nationale.

— Oui, ce serait un bon départ pour un film, dit-il en allumant une cigarette. Seulement ça manquerait d'action. Vous voyez ça d'ici. Un criminel et un scénariste face à face dans un pavillon de pêche isolé. Jusque-là, c'est très bien, mais ensuite ? À ce moment-là surgit la femme du scénariste qui ne l'attendait pas. Alors la situation se corse. Le tueur a maintenant deux otages. Ça change tout. Pour le moment, j'en suis là.

— Ça me paraît rudement bien, dit Ross. Ouais. J'ai vu tous vos films, monsieur Weston, mais à mon avis celui-là pourrait bien être le meilleur.

— Voilà qui me fait plaisir, dit Perry en vidant son verre de bière. Mais le hic c'est de trouver une fin à ce film. Il y a donc deux otages. Si la police vient les délivrer, le tueur les abattra tous les deux, puis il luttera contre les flics et sera tué à son tour. Comme fin, ce n'est pas très fameux.

Ross était maintenant convaincu que Chet Logan se cachait effectivement dans le pavillon de Weston, mais il eut soin de ne lui en rien laisser voir.

— J'ai bien une idée, monsieur Weston. Évidemment, le cinéma, c'est pas mon rayon et je raisonne en flic.

Bien qu'il s'efforçât de n'en rien montrer, Perry se raidit et Ross qui l'observait nota cette réaction.

— Dites toujours, Jeff, une idée c'est mieux que rien. Qu'est-ce que vous suggérez ?

Ross réfléchit un moment, puis déclara enfin :

— Le tragique c'est que votre héros est prisonnier dans son pavillon isolé avec un redoutable tueur.

Comme tu as raison ! pensa Perry qui se contenta d'acquiescer d'un signe de tête.

— Bon. Deux flics s'amènent. Votre héros sait que s'il leur fait le moindre signe, une fusillade éclatera. D'accord ?

Perry acquiesça d'un nouveau hochement de tête.

— Mais les deux flics se doutent de ce qui se passe. Ils comprennent aussi que votre héros est en danger, alors ils s'en vont sans rien dire, comme nous sommes partis, Hollis et moi. Maintenant imaginez que le plus jeune des deux policiers ait servi dans les Marines en qualité de tireur d'élite. Il revient sur les lieux, grimpe dans un arbre d'où il a vue sur le pavillon et se met à guetter.

Perry poussa un long soupir. Il avait compris que Ross savait maintenant que Brown se cachait bel et bien dans son pavillon. Il songea à Hank Hollis. Grand, mince, l'air décidé, il avait tout d'un ancien Marine. Était-il réellement dissimulé dans un arbre en train de guetter ?

— Oui, ce serait une situation intéressante, dit-il d'une voix rauque. Mais selon vous que se passerait-il ?

— Ce serait une situation périlleuse, monsieur Weston, mais avec votre savoir-faire, vous trouverez certainement une solution.

— C'est-à-dire ?

Ce fut au tour de Ross d'hésiter, puis haussant les épaules, il se jeta à l'eau.

— Ce criminel a abattu six personnes en une nuit. Si



on l'attrape, il en prendra pour trente ans, ce qui ne veut absolument rien dire. Il peut parfaitement être libéré sur parole au bout de huit ou dix ans, ou même avant. Il se retrouvera en liberté et fera d'autres victimes. Et ce seront des innocents qui trinqueront. Mais le flic qui est dissimulé dans l'arbre lui fera subir le même sort qu'il réservait aux francs-tireurs vietnamiens. Bien entendu, c'est illégal, monsieur Weston. En tant que policiers, nous devons, en principe, arrêter cet homme pour qu'il passe en jugement, mais le flic en question ne s'embarasse pas de pareils scrupules. Il abat le tueur, c'est tout.

— Je ne pense pas que ça conviendrait, Jeff, dit Perry qui gardait les yeux obstinément baissés. Ça montrerait la police sous un jour défavorable.

— C'est vrai, mais vous pourrez imaginer une autre solution. Si le tueur repère le flic et tire sur lui, alors le flic a parfaitement le droit de tirer à son tour.

Perry en eut froid dans le dos, mais il se contenta de dire :

— Oui, je comprends.

— Il y a encore autre chose à quoi vous devriez penser, monsieur Weston, dit calmement Ross. Une chose à quoi seul votre héros peut penser. Trouver un prétexte quelconque pour obliger le tueur à se montrer... à sortir du pavillon, ce qui permettra au flic perché dans l'arbre de ne pas le rater. Évidemment, il faut un tireur hors pair. Si le flic rate son coup, le tueur rentrera se mettre à l'abri au pavillon, et le héros et sa femme sont sûrs d'y passer. Il faut donc trouver un moyen d'inciter le tueur à sortir du pavillon.

Perry songea à Brown. *L'inciter à sortir du pavillon.* Quelle raison pouvait-il invoquer pour persuader Brown de sortir et de se dévoiler ?

Ross, qui ne le quittait pas des yeux, devina qu'il paniquait.

— Pensez-y, monsieur Weston, dit-il. Je ne vois pas d'autre issue.

— En effet. (Soudain, Perry se leva.) Il faut que je rentre. Parler avec vous m'a beaucoup aidé, Jeff. Merci mille fois.

Ross se leva à son tour et les deux hommes se serrèrent la main. Ils échangèrent un long regard, puis Perry se dirigea vers la jeep.

\*

Hank Hollis, à cheval sur une branche maîtresse de son arbre, changea de position.

Puis il eut une pensée mélancolique. Quinze ans plus tôt, il avait alors vingt-cinq ans, il se cachait dans un arbre par une chaleur étouffante pour guetter, et il comprit soudain qu'il n'était plus le même homme. Son dos lui faisait mal. Ses cuisses étaient meurtries. Les moustiques le harcelaient. Quinze ans plus tôt il se serait moqué de tout cela. Il se souvint qu'un jour un serpent avait surgi sur la branche où il était perché. Il n'avait pas bronché. Il savait que le plus léger mouvement risquerait d'attirer l'attention du Vietnamien qui lui aussi guettait. Il avait laissé le serpent se couler le long de sa jambe puis disparaître dans le feuillage touffu. Aurait-il ce cran aujourd'hui ? Il en doutait.

Quinze ans, ça compte. Il avait beau se rendre au stand de tir deux fois par semaine et être considéré comme le meilleur de tous, il savait que son tir n'était plus aussi précis qu'autrefois. Il consulta sa montre. Quatre heures vingt-cinq. Dans trois heures, ce serait le noir complet. Et alors ? Logan se montrerait-il enfin ? Hollis décida de ne pas passer la nuit dans son arbre. Dès que l'obscurité serait complète, il en descendrait, s'enfoncerait dans les bois pour y dormir. Puis à l'aube, il reprendrait son poste et attendrait.

À cet instant, il entendit sa radio s'animer et il la brancha.

— Shérif ?

— Ouais, dit Ross à mi-voix. Je suis maintenant persuadé que Logan est toujours dans le pavillon. Je me suis entretenu assez longuement avec Weston. (Il fit à Hank un bref résumé de leur entretien.) Weston est dans une situation périlleuse, Hank. Tant que Logan ne se montre pas, nous ne pouvons rien pour Weston et sa femme. Je pourrais alerter la Garde nationale et faire cerner le pavillon mais ce serait signer l'arrêt de mort des Weston. Cependant, il est malin, Weston. Il ne manque pas d'idées. Il arrivera bien à persuader Logan de sortir de la maison. À ce moment, à toi de jouer.

Hollis essuya son visage couvert de sueur.

— J'ai compris, shérif.

— J'ai l'impression que Logan se prépare à mettre les voiles. Weston lui a rapporté de sa banque dix mille dollars. Logan attendra sûrement qu'il fasse nuit, mais je suis persuadé qu'il descendra les deux Weston avant de partir. Il ne peut pas prendre le risque qu'ils le

dénoncent à la police, en disant qu'il est de nouveau en cavale. On est vraiment dans une situation impossible, Hank.

— Ouais. Bon. Je vais continuer à guetter.

— Tu ne crois pas que je devrais venir te relayer ?

— Non ! C'est mon problème, pas le vôtre. Je m'en tirerai.

Hollis entendit Ross pousser un long soupir.

— Comment te sens-tu, Hank ? Ça fait maintenant plus de cinq heures que tu es perché dans ton arbre.

Hollis hésita, puis préféra ne pas mettre Ross dans le coup. Il voyait déjà cet homme grand et corpulent s'ame-ner bruyamment dans les bois et se faire repérer par Logan.

— Je suis en pleine forme, dit-il. Ne vous en faites pas pour moi, shérif. Le guet, c'est ma spécialité. Je vous tiendrai au courant. Dites à Mme Ross que ses sandwiches étaient délicieux.

— Bon. Ouvre l'œil. Préviens-moi quand Weston rentrera, dit Ross avant de couper le contact.

L'heure suivante se traîna. Hollis ne cessait de chan-ger de position. Il regardait avec nostalgie le fleuve scintillant, et rêvait de se débarrasser de ses vêtements trempés de sueur et de piquer une tête dans l'eau. Pour passer le temps, il mangea un peu de poulet froid. Il mourait de soif et aurait donné tout au monde pour fumer une cigarette.

Montre-toi, salaud ! se disait-il. Sors de ton trou ! Montre-toi !

Mais pas le moindre signe de vie dans le pavillon. Oui, se dit-il, j'ai vu juste. Logan doit y être, sinon la

femme de Weston serait certainement sortie prendre l'air. Hollis imagina ce qu'elle devait éprouver, enfermée avec un criminel aussi dangereux que Logan.

Brusquement, il perçut le bruit d'une jeep qui approchait. Mis en alerte, il vit la voiture s'arrêter devant le pavillon et Perry en sortir. Il prit à l'arrière un sac de provisions, puis la porte du pavillon s'ouvrit. Perry y entra et la porte se referma sur lui.

Hollis alluma sa radio.

— Shérif?

— J'écoute.

— Weston est de retour. Il a laissé la jeep à l'entrée du pavillon.

— Bon. Veille au grain, Hank, recommanda Ross avant de couper le contact.

Brown, le visage dur, plein de méfiance, tenait son revolver à la main.

— Ferme la porte et mets le verrou, Perry. Pose ce sac. Et maintenant, tourne-toi et pas de blagues, hein ?

Perry s'exécuta et Brown le palpa de ses mains puissantes.

— Bon, dit-il. Voyons le sac. Moi je ne prends jamais de risques. Si j'y trouve un revolver, tu es mort.

D'un geste rapide, il saisit le sac, en examina le contenu et sourit à Perry.

— T'es pas bête, toi. Des oignons ! Tu aimes les oignons ?

— Où est ma femme ?

— T'en fais pas. Elle est en haut en train de déballer ses affaires. Je t'ai dit que si tu étais régulier avec moi, je le serais avec toi. Et maintenant, parlons un peu.

(Rengainant son revolver, il entra dans la pièce de séjour et demanda :) Quelles nouvelles ?

Perry qui l'avait suivi, s'assit.

— J'ai l'argent. Dix mille dollars en billets de cent.

— Ça alors, t'es formidable ! s'exclama Brown. Et les recherches ?

— Je me suis entretenu avec le shérif. L'enquête s'est portée sur Miami. Donc ici rien à craindre.

— Je peux te croire ? dit Brown en le dévisageant.

— Tu peux me croire, répondit Perry, en s'efforçant de garder une figure impassible.

— Tu as parlé avec l'adjoint ?

— Non.

— Tu l'as vu ?

Nous y voilà, pensa Perry. Ce grand garçon maigre à l'air décidé devait sûrement être en train de surveiller le pavillon du haut d'un arbre. Il saisit un paquet de cigarettes.

— Oui, je l'ai vu, dit-il avec aplomb. Il était en train de trafiquer sur leur voiture de patrouille, mais je ne lui ai pas parlé.

— Je peux te croire ? lui lança Brown d'un ton âpre.

— Tu peux me croire, assura Perry qui alluma une cigarette.

— Le shérif, il est bon à rien, mais son adjoint... Bon, donc ici la route est libre, dit Brown en se frottant le menton. Exact ?

— Exact.

— Où est l'argent ?

— Dans la jeep.

— Ne reste pas planté là ! Va le chercher ! ordonna

Brown, les sourcils froncés. Je veux voir comment ça se présente, dix mille dollars en billets de cent.

Perry s'était toujours émerveillé devant la rapidité du déclic de la pensée. L'espace d'une seconde, il regarda Brown et une idée le frappa. Et s'il lui disait d'aller chercher l'argent lui-même ? Et si Brown, trop pressé de mettre la main sur tout ce fric pour réfléchir, allait jusqu'à la jeep ?

*Trouvez un prétexte pour le faire sortir du pavillon.*

— Tu m'entends ? aboya Brown. Va chercher l'argent !

Non, se dit Perry, c'est trop dangereux de dire à un tel homme d'aller le chercher lui-même. Dans les yeux de Brown brillait une lueur de méfiance. Non seulement il ne sortirait pas, mais il cesserait de me faire confiance. Pour faire sortir Brown du pavillon, il faudrait trouver un prétexte plus plausible.

Il se leva sans hâte, éteignit sa cigarette, se dirigea vers la porte.

— J'y vais, dit-il.

Brown le suivit, son revolver à la main, et tira le verrou.

— Pas de coup fourré, hein Perry ? dit-il. Et grouille-toi !

Hollis, de son perchoir, entendit le grincement du verrou. Il saisit son fusil, prêt à tirer. Puis voyant Perry se diriger en toute hâte vers la jeep, il étouffa un juron.

Ce Logan ne se montrerait donc jamais ?

Il suivit des yeux Perry qui retournait au pavillon. Une grande enveloppe gonflée à la main. L'argent, évidemment. Ça amènerait peut-être du nouveau. Mais si

Logan profitait de l'obscurité pour s'enfuir ? Il lui fallait veiller plus que jamais. Pas question de dormir, cette nuit.

Son fusil au creux du bras, il appuya son dos endolori contre le tronc rugueux de l'arbre et attendit. Une demi-heure se traîna ainsi. Heureusement, les moustiques avaient cessé de le harceler et la température se faisait plus fraîche. Toujours cette envie lancinante d'une cigarette !

À ce moment, se produisit ce qu'il redoutait par-dessus tout. Il entendit un bruissement de feuilles au pied de l'arbre, et il se raidit, son fusil à la main. Puis un chien se mit à aboyer.

Il chercha à le distinguer entre les branches, mais le feuillage était trop touffu.

Il entendit le chien gronder, aboyer au pied de l'arbre, puis son maître l'appela :

— Tu as découvert quelque chose, Jacko ? Allez, viens. Tu n'espères tout de même pas grimper aux arbres, hein ?

Le visage ruisselant de sueur, Hollis se mit debout et vit, près du fleuve, un grand type costaud, une canne à pêche à la main.

Le chien continuait d'aboyer comme un forcené.

Hollis ne bougeait pas. Fous le camp, nom de Dieu ! se dit-il. Logan va certainement l'entendre.

— Jacko ! Ici ! Au pied ! cria son maître d'une voix irritée.

Le chien cessa brusquement d'aboyer et rejoignit son maître qui s'engageait sur le sentier conduisant au fleuve. L'homme se pencha pour le caresser, puis



tous deux s'éloignèrent et passèrent devant le pavillon. L'homme s'arrêta pour regarder la jeep, puis poursuivit son chemin, le chien sur ses talons.

Lorsque Perry retourna au pavillon, Brown lui arracha l'enveloppe des mains, claqua, puis verrouilla la porte.

— Dix mille dollars ! s'exclama-t-il. On peut dire que tu es un as, toi !

Il se dirigea vers le séjour.

— Je veux parler à ma femme, dit Perry. Compte l'argent, Jim. Assure-toi que je ne t'ai pas entubé.

— Ça presse pas, Perry, dit Brown, et ses doigts d'acier s'enfoncèrent dans son bras. Tu as toute ta vie pour parler à ta femme. Tu as été régulier avec moi. Comme je te l'avais promis, j'ai été régulier avec toi. Viens, moi j'ai à te parler.

Sentant que toute résistance pourrait se révéler dangereuse, Perry entra avec lui dans la vaste pièce, et regarda Brown verser les liasses de billets sur la grande table.

— Bon Dieu ! Tout ce fric ! marmonna Brown, en éparpillant les billets de ses doigts épais. C'est bien ce qu'on peut voir de plus beau au monde. J'en avais jamais vu autant à la fois. T'es un malin, Perry, ajouta-t-il en se tournant vers lui avec un sourire.

— Je désire parler à ma femme, insista Perry sans élever la voix.

— Ouais. Tu l'as déjà dit. (Brown se mit à rassembler les liasses de billets et à les fourrer dans l'enveloppe.) Assieds-toi. Tu vas me répéter ça.

— Te répéter quoi ? demanda Perry, en se maîtrisant, puis il s'assit et alluma une cigarette.

— Tu as vu ce grand couillon de shérif... c'est bien ça ? fit Brown en s'installant en face de lui.

— Je l'ai vu.

— Et il t'a dit que c'est à Miami que la police me recherche. C'est bien ça ?

— Oui.

— Donc ici la surveillance s'est relâchée ?

— C'est ce qu'il m'a dit.

Brown, l'œil mauvais, scruta Perry du regard.

— Et tu l'as cru ?

— Je n'avais aucune raison de ne pas le croire, dit Perry, la bouche sèche.

— Alors ici la surveillance s'est relâchée ?

Perry pensa au flic perché dans un arbre, en train de surveiller le pavillon. Il tira une bouffée de sa cigarette, et souffla lentement la fumée.

— C'est ce que m'a dit le shérif.

— Il ne te mentirait pas, hein Perry ?

— Nous sommes bons amis, Jim, dit Perry qui sentait la sueur lui couler dans le dos. Il n'a aucune raison de me raconter des histoires.

— Nous ne sommes pas amis, Perry, mais j'espère que tu ne me mentirais pas, toi non plus.

À ce moment le téléphone sonna.

Brown se raidit et automatiquement le revolver reparut dans sa main.

— Réponds, Perry, mais sois prudent. Pas de blagues, hein ?

Perry se leva, décrocha le récepteur.

— Perry ? dit une voix d'homme.

— Oui. Qui est à l'appareil ?

— Gene Franklin. J'ai essayé à plusieurs reprises de vous joindre. Votre téléphone était en dérangement. Comment allez-vous ?

— Bien, merci, répondit Perry d'une voix égale, le revolver de Brown toujours braqué sur lui. Ça fait longtemps qu'on ne s'est pas vus. Et vous, ça va ?

— Oui, très bien. Je suis à Jacksonville. Je suis porteur d'un contrat que j'aimerais discuter avec vous. Je pourrais peut-être me rendre chez vous, à moins que vous préféreriez venir me rejoindre ici.

— Désolé, Gene. Mais je suis en plein travail. Je suis en train de mettre ce scénario debout et je n'ai aucune envie de m'interrompre. Le contrat attendra.

— Oui, naturellement, je comprends. Le contrat attendra mais S.S.H. a hâte de le voir signé.

— Eh bien, il attendra lui aussi, dit Perry d'un ton sec.

— J'ai rencontré votre femme à Jacksonville. Elle est auprès de vous, si je ne me trompe ?

— Oui.

— Voilà qui ne ferait pas plaisir à S.S.H., dit Franklin après une pause. Elle va vous distraire de votre travail.

Si sa situation n'avait pas été si désespérée, Perry aurait ri. Drôle de distraction, sous la menace constante d'un redoutable tueur.

— J'écris des scénarios pour M. Hart, mais ma vie privée ne regarde que moi. À bientôt, Gene, dit Perry avant de raccrocher.

Brown rengaina son revolver.

— Bien parlé, dit-il en ricanant. T'es vraiment un type formidable.

— Tu as fini, Jim ? Je peux aller parler à ma femme ?

— Ouais. Tu m'as l'air de l'avoir dans la peau. Elle est très bien. Ah, que je te dise, j'ai l'intention de mettre les voiles à la nuit tombée... Tu me regretteras pas, hein ? Je prendrai la jeep. Aucun flic ne m'a jamais mis la main dessus, et aucun flic n'y arrivera. Je leur échapperai.

Perry essuya son visage couvert de sueur.

— Je ne peux pas dire que je te regretterai, Jim. (Il se força à sourire.) Mais j'ai vécu là une curieuse expérience.

— Ouais, dit Brown en s'adossant, je veux bien le croire. Mais écoute-moi bien, Perry. Au fond, je t'aime bien. T'es un type formidable et tu as été régulier avec moi. Surveille ta femme. Elle a besoin d'être surveillée de près. Tu veux que je te dise quel est son problème ? Elle a le feu aux fesses. Si c'était ma femme, je lui taperais dessus jusqu'à ce que ça lui passe. Je te le dis comme je le pense. Ça me regarde pas, bien sûr, mais je te le dis quand même. (Il remonta sa manche, montra le cobra tatoué sur son bras.) Tiens, elle m'inspire pas plus confiance que ce serpent.

Perry allait protester, mais à ce moment les deux hommes perçurent les aboiements frénétiques et bruyants d'un chien.

Sheila resta étendue plus d'une heure sur le vaste lit conjugal. Les insultes de Brown la minaient et elle ne cessait de se les répéter.

*Pour moi tu vaux pas mieux que la dernière des putains. Pas mieux qu'une crotte de chien sur un trottoir.*

Au début, elle pleura d'humiliation. Puis elle se sentit sexuellement frustrée et fut envahie, finalement, d'une rage froide. Le corps tendu, elle serra les poings.

Aucun homme n'avait osé lui parler ainsi !

Cet ignoble singe ! Cet animal puant !

Elle jeta les jambes hors de son lit et se leva. Elle haletait de rage. Tremblante des pieds à la tête, elle frappa ses poings l'un contre l'autre.

Non, l'homme qui avait osé l'insulter ainsi ne s'en sortirait pas comme ça !

*Tu vaux pas mieux qu'une crotte de chien sur un trottoir.*

Me parler ainsi, à moi !

Elle se mit à arpenter la chambre.

Après un moment, elle reprit le contrôle d'elle-même

mais sa rage la consumait, et sa haine contre Brown. Elle respira plus calmement et réfléchit. Elle s'assit et regarda, par la fenêtre, les bois ensoleillés.

J'aurai ta peau, espèce de gorille, se dit-elle. Oui, d'une façon ou d'une autre, j'aurai ta peau.

Je ne sais comment, mais je le tuerai, même si c'est la dernière chose que je ferai ici-bas. Je veux le voir mort. Mais comment faire ? Téléphoner ! Alerter la police ! Mais non, ça ne marchera pas. Jamais ce salaud ne me laissera m'approcher du téléphone. Ce gorille avait la situation en main !

Attends. Ressaisis-toi, se dit-elle. Elle alla jusqu'à la salle de bains, baigna son visage dans l'eau froide. Puis elle se regarda dans la glace, consciente d'être forte à nouveau. Maintenant apaisée, elle se maquilla soigneusement, revint à la chambre à coucher, ouvrit la valise que lui avait prêtée Calhoun. Elle choisit un chemisier, un jean et s'habilla. Mais ses pensées revenaient toujours à Brown. Comment l'abattre ?

Elle avait presque retrouvé son calme et s'installa dans un fauteuil pour mieux réfléchir, mais sa pensée allait dans tous les sens, vive comme une souris des champs qui cherche sa nourriture.

Enfin elle hocha la tête, parfaitement détendue.  
*Une seule chose me satisfera. Le tuer.*

Elle resta un moment à ressasser cette idée.

Oui ! Mais comment ?

Elle évoqua la force de cette brute. La façon dont il avait écrasé entre ses doigts le cendrier d'étain. La gifle qu'il avait assénée à Perry !

Si seulement elle avait un revolver !

Puis elle se redressa d'un bond.

Un revolver !

*Mais elle en avait un !*

Comment avait-elle pu l'oublier ?

Elle se revit prenant dans le coffre-fort de Perry le revolver qu'elle braqua ensuite sur le détective privé. Et elle se souvint également qu'elle avait fourré l'arme dans son sac à main.

Elle se leva vivement.

Son sac ? Elle fouilla les deux valises, inspecta du regard la chambre.

Pas de sac.

Ça lui revint. En quittant Jacksonville, elle avait mis le sac dans le casier à cartes de la jeep, près du siège du conducteur. Perry ne s'en était pas aperçu. Donc l'arme était toujours dans la voiture parquée devant le pavillon.

Comment mettre la main dessus ?

Elle entendit un bruit de moteur. Elle se précipita à la fenêtre et vit la jeep devant le bungalow. Perry en descendit, un sac de plastique à la main, puis entra dans la maison.

Elle regarda rêveusement la jeep, sachant qu'elle ne pourrait pas sortir et aller elle-même récupérer son sac. Puis elle perçut un bruit de voix. Elle se dirigea silencieusement vers la porte qu'elle entrouvrit, et tendit l'oreille.

— Je désire parler à ma femme, dit Perry, puis une porte se referma et elle n'entendit plus rien.

Attends, se dit-elle. Le moment viendra. Le revolver est là, à portée de main. Il suffit d'attendre.

\*

Hollis alluma la radio.

— Shérif?

— J'écoute.

— Ça se complique. J'ai bien peur que mon poste d'observation soit découvert. (Hollis expliqua brièvement à Ross l'épisode du chien.) Ce fumier n'est pas un imbécile. Il ne va pas tarder à deviner que je me cache dans un arbre.

— Bon Dieu ! Tu crois pas que je ferais bien de prévenir Jenner, Hank ?

— Non ! Dès que la nuit tombera, je m'installerai dans un autre arbre. Ne vous en faites pas pour moi. Ce salaud ne se montrera pas tant qu'il fait jour, et peut-être même qu'il ne se montrera pas du tout.

— Mais Hank, c'est qu'il ne fera pas sombre. J'ai consulté l'almanach. Cette nuit, c'est la pleine lune.

— Parfait ! Il n'aura qu'à se montrer. Je ne le raterai pas. Je voulais simplement vous tenir au courant. Et je garderai le contact avec vous.

— Tu es sûr que tu ne veux pas que je vienne te rejoindre ?

— Non, shérif, assura Hollis avec un rire forcé. Je m'en sortirai. J'ai vu pire à l'armée.

Après avoir coupé le contact, il déplaça son dos douloureux et trouva un meilleur appui contre le tronc rugueux, tout cela sans lâcher son fusil. Déjà le soleil se couchait, teignant de rouge le fleuve. Dans une demi-heure la lune se lèverait.

Il lança un regard au pavillon. Des lumières s'étaient



allumées derrière les rideaux. Que pouvait-il bien se passer dans cette maison ? se demanda-t-il. Il se pencha pour inspecter l'arbre le plus proche. Il serait aisé à escalader, mais son champ de vision serait moins bon.

Attendre, se dit-il. Si Logan le soupçonnait d'être perché dans un arbre, il sortirait pour l'abattre.

À cette pensée, Hollis caressa son fusil.

\*

À l'instant où les aboiements du chien parvinrent jusqu'aux deux hommes, Brown, avec la foudroyante rapidité du serpent qui attaque, fut à la fenêtre, revolver au poing.

Cette rapidité même stupéfia Perry. Comment un homme pouvait-il se déplacer ainsi ? Il ne bougea pas, regarda Brown écarter les rideaux pour jeter un regard prudent.

Perry écoutait les aboiements du chien qui redoublaient. Le chien avait dû, sans aucun doute possible, repérer le policier en haut de son arbre. Et maintenant, qu'allait-il se passer ?

Il y eut un long silence. Puis Perry entendit une voix d'homme appeler le chien. Pendant quelques secondes, l'animal continua d'aboyer. Son maître l'appela encore et il se tut.

Perry regarda le dos puissant et musclé de Brown, ses cheveux blonds, son attitude menaçante. Il lui fallait à tout prix aider le policier dissimulé dans l'arbre. Mais comment ?

— T'excite pas, Jim, dit-il en s'efforçant de prendre un ton dégagé. Ça arrive tout le temps dans ces bois.

Brown laissa retomber le rideau et se tourna vers Perry qui fut terrifié par son expression bestiale.

— Ça veut dire quoi ? grogna Brown. Le chien a repéré le flic dissimulé dans l'arbre. Non mais, tu me prends pour un con ?

— Le chien a senti un opossum. Y en a tout plein dans ces bois.

— Un quoi ?

— Un opossum. Un petit animal. Les chiens les détestent, mentit Perry, toujours du même ton dégagé puis, pour gagner du temps, il prit une cigarette, l'alluma. Tu fais une fixation sur les flics. Tu ne penses qu'à ça. La dernière fois que je suis venu, je me souviens d'avoir vu un tas de ces bestioles grimper dans les arbres. (Il constata que Brown se détendait.) Ils ressemblent à des gros rats. Ils se nourrissent de poissons et d'œufs d'oiseaux. Tu as déjà entendu parler d'opossums, non ?

— Ouais. (Brown s'écarta de la fenêtre. Il semblait apaisé et il remit son revolver dans son étui, mais il continuait à grimacer, le regard inquiet.) Alors comme ça, tu crois pas que c'est un flic ? Tu crois pas que cet adjoint à l'air vachard est en train de me guetter du haut d'un arbre ?

— Voyons, Jim, puisque je t'ai dit que je l'avais vu à Rockville y a pas deux heures. Au nom du ciel, détends-toi !

Brown continuait de le regarder fixement.

— T'aurais pu le ramener ici, pas vrai ? T'aurais pu

le laisser dans le bois pour qu'il grimpe à un arbre. Et tu pourrais me mentir, pas vrai ?

Perry écrasa sa cigarette dans le cendrier, surpris de constater que sa main ne tremblait pas.

— On dirait une scène d'un de mes films, dit-il. Bien sûr que je pourrais te mentir, Jim. Je comprends que tu me soupçonnes. Franchement tu me donnes des idées pour mon scénario.

— Va te faire foutre avec ton film ! lui lança Brown. Tu m'as menti, oui ou non ?

— Non, Jim, je ne t'ai pas menti, affirma Perry qui se sentait sur un terrain plus sûr. Je n'ai pas ramené l'adjoint du shérif. Comme je te l'ai dit, je ne lui ai même pas parlé.

— Tu dis, un opossum ? dit Brown qui continuait de le fixer.

— Exactement. Et maintenant, Jim, je peux aller parler à ma femme ?

L'obscurité envahissait la pièce. Le soleil s'était couché. Les deux hommes ne se voyaient plus distinctement. Perry alluma une des lampes.

— Bon, vas-y, dit Brown. Mais pas de blagues, Perry. Je t'aime bien. T'as été réglo avec moi. Et tu veux que je te dise ? Depuis que je suis arrivé dans ce monde à la con, personne a jamais été réglo avec moi. Sauf toi. C'est chouette, hein ? Ma mère n'avait pas souhaité ma naissance. Même mon père m'aimait guère. Et quant à mes copains de la bande des Cobras, ils me détestaient dans le fond, tandis que toi...

Il sourit. Ce ne fut pas le rictus auquel Perry était habitué. Non, c'était un bon sourire, un sourire presque

innocent, et Perry eut soudain honte de lui mentir comme il le faisait.

— Bon, reprit Brown. Va parler à ta femme. Moi je prépare le dîner. Des crevettes grillées, ça te va ?

— Ce sera parfait. (Perry se leva. Il allait sortir de la pièce, puis il demanda :) Tu as vraiment l'intention de partir ce soir, Jim ?

— Absolument. À la nuit tombée, je mettrai les voiles. Je pense prendre la direction de Jacksonville et, de là, me perdre dans la nature. Ce sera facile pour moi avec tout ce fric. J'y arrivais bien sans rien, alors avec dix gros billets, tu te rends compte...

— Je te souhaite bien de la chance, dit Perry qui se demanda s'il pensait sincèrement ce qu'il disait.

— Moi je ne souhaite la chance de personne... sauf la mienne, dit Brown. Va parler à ta femme. Si quelqu'un a besoin de chance, c'est bien toi. (Et là-dessus, il disparut dans la cuisine.)

\*

À l'instant où Perry entra dans la grande chambre, Sheila courut à lui et se jeta dans ses bras.

— Oh, mon chéri ! s'écria-t-elle en se blottissant contre lui.

— Est-ce que ça va ? demanda Perry qui la sentant tendue, la caressa tendrement.

Elle le repoussa et ils se regardèrent fixement. Perry fut frappé par l'expression dure de sa femme et son regard brûlant de haine.

— Si ça va ? Si tu veux dire par là que cette ignoble

brute ne m'a pas touchée, oui, tout va bien. Mais en réalité que se passe-t-il ?

— Je sens que quelque chose te tourmente, dit Perry en refermant la porte derrière lui.

— Enfin, bon Dieu ! Ça fait des heures que je t'attends ! Et tu me demandes si je suis tourmentée !

— Je suis navré. Je n'ai pu faire autrement. Mais j'ai des nouvelles à t'annoncer. (Et baissant la voix :) Il partira dès qu'il fera nuit.

— Il partira ?

— Oui. Il vient de me l'apprendre. Il prendra la jeep et roulera en direction de Jacksonville.

Sheila se raidit. Cette idée fixe d'abattre Brown ne la quittait pas.

*Pour moi, tu vauds pas mieux qu'une crotte de chien sur un trottoir.*

Si ce monstre s'enfuyait il répéterait peut-être à ses copains ce qu'il lui avait dit. Et elle croyait entendre leurs rires cyniques et moqueurs.

— C'est une bonne nouvelle, reconnut-elle sentant que Perry l'observait.

— Nous sortirons enfin de ce cauchemar, dit Perry se forçant à sourire. Nous pourrons repartir de zéro. Détends-toi. Demain nous reprendrons notre vie comme avant.

— Qu'est-ce que tu sors comme connerie ! lui lança Sheila. Tu crois vraiment qu'après ce qui s'est passé nous pourrons vivre comme avant ?

— Pourquoi pas ? Je t'aime, Sheila. Rien ne nous empêche de commencer une nouvelle vie.

— Garde tes dialogues minables pour ton prochain film !

— Sheila !

Au prix d'un gros effort, elle parvint à se maîtriser :

— Je n'aurais pas dû te dire ça. J'ai les nerfs à vif. Nous parlerons de tout ça quand cette bête puante sera partie. (Puis sans le quitter des yeux :) J'ai oublié mon sac à main, Perry, et j'en ai besoin. Il est dans le casier à cartes. Tu veux bien aller me le chercher ?

— Brown ne me laissera pas sortir, Sheila. J'en suis persuadé. Ton sac à main, ça peut attendre.

— Essaie quand même. J'en ai besoin.

— Pourquoi ?

— Parce que je veux descendre ce salaud ! s'écria Sheila perdant tout contrôle. Il y a un revolver dans mon sac !

Elle regretta aussitôt ses paroles. Car elle vit à l'expression de Perry qu'il était sidéré.

— Voyons, Sheila, tu n'as pas de revolver, tu le sais bien, dit-il de cette voix apaisante qu'il employait toujours quand elle se montrait déraisonnable.

— Si, j'en ai un ! répliqua-t-elle exaspérée. Je l'ai pris dans ton coffre-fort ! Il est dans mon sac. Va le chercher !

— Pourquoi avais-tu pris ce revolver ? demanda Perry qui instinctivement baissa la voix.

Les yeux brillants, elle serra les poings.

— Tu veux que je te le dise ? Parce que ton patron, ce salopard de Hart, avait mis un détective privé à mes trousses. Un ignoble type qui a essayé de me faire chanter. Ton patron, Perry ! Voilà ce qu'il m'a fait ! Le

détective s'était introduit dans la maison et il me réclamait dix mille dollars. J'ai pris le revolver dans le coffre et je lui ai tiré dessus. Il a eu une de ces frousses ! Je regrette de ne pas l'avoir tué comme je vais tuer l'autre.

Perry la regardait, immobile, et les mots qu'avait prononcés Silas S. Hart lui revinrent à l'esprit :

*Je la connais mieux que tu ne la connais. J'ai fait faire des enquêtes et sur son passé et sur ce qu'elle fait pendant que tu t'échines à écrire tes scénarios. On a placé des micros dans le motel où elle avait l'habitude de se rendre.*

Perry avait refusé de l'écouter tout en sachant que Hart disait la vérité. Et il continuait à refuser d'admettre que sa femme puisse se conduire comme une vulgaire putain.

— Bon, dit-il d'une voix rauque. Nous parlerons de tout ça plus tard. Ce n'est pas le moment.

— Tu m'écoeures ! s'exclama Sheila. Va me chercher mon sac à main !

— Tu ne comprends pas, ou tu ne veux pas comprendre dans quelle situation nous nous trouvons, dit Perry sans se départir de son calme. C'est un fou. La seule façon pour nous de survivre, c'est de ne le contrarier en rien. Si je lui demande l'autorisation d'aller chercher ton sac, il me demandera pourquoi. Qu'est-ce que je lui répondrai ? Que tu as besoin de ton rouge à lèvres ? Cet homme n'est pas seulement fou, il est rusé. Il me laissera peut-être prendre ton sac, puis il me l'arrachera des mains et il découvrira le revolver. Et à ce moment, il nous abattra comme il a déjà abattu six mal-

heureux. Nous ne pouvons rien faire d'autre qu'attendre, Sheila. Quand il fera nuit, il partira.

— Le dîner est servi ! leur cria Brown du bas de l'escalier. Descendez !

— Nous ferons bien d'y aller, dit Perry. Il ne faut surtout pas le contrarier.

— Vas-y, trouillard, siffla Sheila. Je serais incapable de manger ce que ce singe velu a touché ! Va tenir compagnie à ton cinglé de copain !

Elle se dirigea vers la fenêtre pour contempler la nuit.

Perry hésita, puis haussa les épaules. Avant tout ne pas exaspérer Brown. Il descendit et entra dans la salle de séjour.

Brown, sifflotant entre ses dents, mettait le couvert pour trois.

— Ma femme ne descendra pas, Jim. Excuse-la. Elle a reçu un choc et elle s'est mise au lit.

— Pas d'endroit meilleur pour une femme, dit Brown en ricanant. Parfait. Comme ça, y en aura plus pour nous deux.

Perry prit place à table. Il n'avait aucun appétit et devait cependant se forcer à manger.

Brown revint avec un plat fumant de riz au curry surmonté de grosses crevettes.

— Ça a l'air bon, hein ? fit Brown, et après s'être servi généreusement, il passa le plat à Perry. Je te l'ai jamais raconté ? (Il se mit à manger gloutonnement.) Une fois, quand j'étais gosse, j'ai travaillé comme aide-cuisinier dans une infâme gargote. Le chef était un Noir qui s'est pris d'amitié pour moi. C'était un pédé.



J'avais rien à perdre et tout à gagner, alors on a passé plusieurs nuits ensemble. Le vieux truc, quoi. Comme disait mon père, ce qui rentre finit toujours par ressortir. Et en effet, cette tantouze m'a appris à cuisiner. (Il éclata de rire.) C'est bon, hein ?

— Ça ne pourrait pas être meilleur, dit Perry qui chipotait dans son assiette.

— Tu ne manges rien, s'étonna Brown qui avait déjà fini.

— Mais si, dit Perry en se forçant à avaler une bouchée de riz.

— Qu'est-ce qui te tracasse ?

— Je regrette que ma femme soit venue me rejoindre, répondit Perry. Ça complique tout, mais je te promets, Jim, qu'elle ne fera rien contre toi.

Brown se resservit.

— Ah oui ? Je pensais que tu t'inquiétais peut-être au sujet de l'opossum perché dans l'arbre.

Perry sentit un frisson lui parcourir le dos ; Brown avait-il percé à jour ses mensonges ? Il piqua une crevette et s'efforça de la grignoter.

— L'opossum ? Pourquoi je me tourmenterais pour lui ? Non, c'est pour ma femme que je me tourmente.

— C'est normal, dit Brown qui continuait de dévorer. Tu ne veux plus rien, Perry ?

— Non merci. J'ai fini.

— Alors je vais vider le plat. Comme disait mon père, il faut jamais rien laisser perdre. (Brown fit glisser ce qui restait dans son assiette.) On voit bien que t'as jamais eu faim. Moi j'ai su ce que c'était. Il m'est arrivé de fouiller dans les poubelles. C'est te dire. Et je

passais devant les vitrines des restaurants où des types s'empiffraient. J'en ai vu un, comme ça engouffrer un repas qui m'aurait fait huit jours. Du potage, du poisson, un énorme steak, deux portions de tarte aux pommes. Je me le rappelle très bien. Puis je l'ai vu sortir son portefeuille bourré d'argent. Je lui ai fait son affaire. Le premier type que j'ai ratatiné. Et depuis, Perry, j'ai plus jamais eu faim.

— Tu en as bavé, Jim, dit Perry, repoussant son assiette.

— Oui, mais c'est fini. Avec dix mille dollars, je vais me payer du bon temps. (Et souriant à Perry :) Tu as terminé ?

— Oui, merci. C'était excellent.

— Bon, je vais débarrasser et faire la vaisselle. J'aime laisser tout en ordre derrière moi. (Avec un rire dur, il rassembla les assiettes et fila à la cuisine.)

Perry alluma une cigarette et s'approcha de la fenêtre. Il faisait nuit et il ne distingua que son propre reflet dans la vitre.

Encore combien de temps ? se demanda-t-il en se laissant tomber dans un fauteuil. De la cuisine lui parvenaient le sifflotement de Brown et un bruit de vaisselle. Pour le moment, tout allait bien, mais combien de temps pourrait-il encore tenir ? Il avait les mains moites et son cœur battait trop vite.

La sonnerie du téléphone le fit tressaillir.

Brown surgit, son revolver à la main.

— Réponds, Perry. Mais pas de blagues, hein ?

— Oui ? dit Perry après avoir décroché.

— C'est moi, fils, dit la voix de Silas S. Hart.

— Oh, bonjour, monsieur Hart.

— Comment ça va, mon garçon ? Ton scénario prend forme ? Paraît que vous avez eu un temps épouvantable.

— Oui, mais ça s'est éclairci.

— Parfait. Alors ça se dessine ?

— Je tiens une idée. Mais c'est encore tôt pour en parler.

— Bien sûr. Je ne vais pas te bousculer. Donne-moi quelque chose de bon. Je te fais confiance. Tu as été à la pêche ?

— Pas encore.

— J'ai eu un coup de fil de Franklin, reprit Hart après un silence. Il voulait te faire signer le contrat.

— Ça ne presse pas. Ne vous en faites pas pour le contrat, monsieur Hart. Je le signerai, mais je ne tiens pas à voir Franklin s'amener ici pour le moment.

— Je vois. (Puis après un nouveau silence :) Il paraît que ta femme t'a rejoint.

Ce n'était pas une question, mais une affirmation.

— Oui.

— Tu trouves ça raisonnable ?

— Ça, ça ne regarde que moi, monsieur Hart, répondit Perry d'un ton irrité.

— Espérons-le, mon garçon, répliqua sèchement Hart. Bon. Quand tu auras du nouveau, appelle-moi. À bientôt, ajouta-t-il avant de raccrocher.

— Ton patron ? demanda Brown, qui du seuil de la porte observait Perry.

— Oui, répondit Perry en remettant le combiné sur sa fourche.

— Tu veux que je te dise ? Moi j'aimerais pas travailler pour quelqu'un. On se fait toujours flouer.

— Nous travaillons tous plus ou moins pour quelqu'un, Jim.

— Bien sûr. Des poires ! Tu veux que je te dise ? Si je travaillais pour un type et qu'il me donne des ordres, je lui ferais avaler ses dents.

— Alors ce patron serait content de se débarrasser de toi, Jim.

— Ça, tu peux le dire. (Brown ricana.) Bon, d'ici une heure, je mets les voiles. J'ai toutes les chances de m'en sortir. Une fois dans Jacksonville, je me perds dans la nature. Jamais un flic ne mettra la main sur moi. (Il tapota son revolver et ajouta :) Avec tout ce fric, j'aurai même pas besoin de les descendre.

— Je te le souhaite, Jim.

— Bon. Va rejoindre ta femme. Je vais vous enfermer. Quand je serai prêt à filer, je vous le ferai savoir. Mais avant, j'ai des choses à faire. Allez, vas-y !

Perry quitta la pièce de séjour et monta l'escalier. Il espérait, en se montrant accommodant, que le tueur leur laisserait la vie sauve, à Sheila et à lui.

Brown le suivit à l'étage.

Perry trouva Sheila assise sur le lit, le menton dans ses mains, les yeux rivés sur le tapis. Brown claqua la porte et Perry entendit la clé tourner dans la serrure.

\*

Hank Hollis alluma sa radio.

— Shérif ?

— J'écoute.

— Vous aviez raison. La pleine lune monte à l'horizon. Elle argente déjà le fleuve. D'ici dix minutes, elle éclairera aussi le pavillon. J'ai changé d'avis. Ce serait trop risqué de me planquer dans un autre arbre. Je ne sais pas si Logan se doute de ma présence mais je préfère le penser. C'est plus sûr. Je suppose qu'il ne se risquerait pas à se montrer à la pleine lune. Mais s'il le fait, je le descendrai. Il y a un terrain découvert au pied de mon arbre, qu'il est obligé de traverser. Donc, je préfère rester où je suis.

— Hank ! Tu ne crois pas que je devrais te rejoindre ? À deux nous serions plus forts. Je viendrais par le sentier. Je serais prudent. Je veux venir te retrouver.

— Avec tout le respect que je vous dois, shérif, je préfère pas. J'ai la situation bien en main. On ne peut pas être deux. Si je vous entendais arriver, je ne saurais pas s'il s'agit de Logan ou de vous. J'hésiterais à tirer et cela pourrait m'être fatal. Alors laissez-moi faire.

— Bon, je comprends, dit Ross après un silence. Mais donne-moi de tes nouvelles toutes les dix minutes. C'est un ordre !

— Entendu, shérif. Je réussirai.

— Bonne chance, Hank.

— C'est à Logan qu'il faut souhaiter ça, dit Hollis avant de couper le contact.

\*

Brown, à la cuisine, ricanait.

Un opossum !

Tu parles !

L'adjoint du shérif, ce type qui en connaissait un bout, le guettait du haut d'un arbre, prêt à l'abattre. Donc se débarrasser de lui avant de mettre les voiles.

Il réfléchit un moment, tira son revolver de son étui, s'assura qu'il était chargé et le rengaina. Puis il éteignit les lumières, s'approcha de la fenêtre et scruta le sous-bois plongé dans l'obscurité. Pour l'instant, la lune n'éclairait que le pavillon. Dans quelques minutes, elle éclairerait également les buissons.

C'était le moment d'agir.

Il ouvrit la fenêtre, grimpa sur l'évier et se glissa au-dehors avec la rapidité d'un serpent qui attaque. À terre, il resta un moment immobile, prêtant l'oreille, puis crapahuta pour se mettre à couvert. Il s'arrêta, sentant l'humidité du sol traverser sa chemise puis, une fois habitué à l'obscurité, il reprit sa reptation. S'aidant de ses coudes et du bout de ses bottes, il avançait rapidement et en silence. Mais il ne se dirigea pas vers le pied de l'arbre où le flic, il en était sûr, était perché. Il allait décrire un cercle et atteindre l'arbre par-derrière.

Il s'arrêta à environ cinquante mètres. Couché sous un buisson, il voyait nettement l'arbre. Mais malgré le clair de lune, il ne distinguait que du feuillage.

Oui, le flic avait bien choisi son poste de guet. Il devait être presque au sommet de l'arbre d'où il avait une vue parfaite sur le pavillon.

Brown s'arma de patience. Tôt ou tard, le flic bougerait et quand il l'aurait repéré le reste serait facile.

Hollis détacha du tronc rugueux son dos douloureux. Le fusil en travers de ses genoux, il ne quittait pas le

pavillon des yeux. La lumière brillait au rez-de-chaussée et à l'étage. La jeep était éclairée en plein par la lune. Pour y monter, Logan devrait sortir et à cet instant Hollis ne le manquerait pas. Il revivait la guerre du Vietnam, à cette différence près qu'à l'époque son dos ne le faisait pas souffrir. Il se demanda, brusquement découragé, combien de temps il pourrait encore rester à cheval sur cette branche maîtresse. Il bougea un peu pour soulager son dos et ses fesses douloureuses. Amène-toi, salaud ! pensa-t-il. Ce pavillon silencieux le déprimait. Mais d'un moment à l'autre tout pouvait changer. Il palpa son fusil, puis se rappela les instructions du shérif, et brancha la radio.

— Shérif ?

— Quoi de neuf ?

— Rien pour le moment, dit Hollis, l'appareil collé à ses lèvres. Mais je suis persuadé qu'il va se tailler cette nuit. Il suffit d'attendre.

— Hank, ça fait plus de sept heures que tu es perché dans ton arbre. Comment te sens-tu ?

— Ça va, assura Hank affectant un optimisme qu'il ne ressentait pas. Je pourrais rester là toute la nuit. J'ai la certitude que Logan va essayer de s'enfuir cette nuit. Vous en faites pas pour moi.

— Tu es un type bien, Hank. Je t'admire, tu sais.

Hollis sourit. D'un vieux de la vieille comme Ross, cet éloge avait de la valeur. Il redressa son dos endolori.

— Merci, shérif. Je vous décevrai pas.

— Appelle-moi toutes les dix minutes. Je ne bou-

gerai pas de mon poste avant que tu aies abattu cette ordure.

— D'accord, dit Hollis et il éteignit son poste.

Pas une minute, au cours de leur bref entretien, il n'avait quitté le pavillon des yeux. Que s'y passait-il ? Une pensée se présenta brusquement à lui. Si Logan s'enfuyait cette nuit, il débrancherait le téléphone. Hollis rejetait l'idée que cet individu abatte les Weston. Il se contenterait sans doute de les ligoter. L'adjoint souhaitait ne pas se tromper.

Ignorant que Brown avançait lentement et en silence vers le pied de son arbre, Hollis ouvrit sa radio.

— Shérif, je viens de penser à quelque chose. Si Logan s'enfuit cette nuit, il débranchera le téléphone. Vous voulez bien appeler Weston. S'il répond, dites-lui que vous vous êtes trompé de numéro. Je veux simplement savoir si leur téléphone fonctionne.

— Entendu, Hank. Patiente. (Cinq minutes plus tard, Ross annonça :) Pas de sonnerie. Le téléphone est sûrement débranché.

— Ça veut dire qu'il est sur le point de s'enfuir. Vous en faites pas, shérif, je l'attends. Ça peut plus durer très longtemps.

— Garde le contact, Hank.

— Vous en faites pas.

Hollis tourna le bouton. Il se sentait en pleine forme, les yeux fixés sur le pavillon.

Brown, ses vêtements croûtés de boue, avait atteint l'arrière de l'arbre. Il se mit à ramper et s'arrêta à environ vingt mètres du tronc. Puis il leva les yeux. Le



feuillage était un peu moins épais. Cependant il ne put repérer Hollis et attendit.

Hollis ressentait dans l'entre-cuisse une brûlure intolérable. Il se maudit de n'avoir pas pensé à se munir d'une couverture qui aurait rendu sa position moins pénible. Combien de temps pourrait-il encore rester à cheval sur cette branche maîtresse ? Il savait maintenant que le téléphone avait été débranché et que Logan allait se pointer d'un instant à l'autre. Les yeux toujours rivés sur le pavillon, il déposa avec soin son fusil sur une branche supérieure, puis se souleva légèrement en poussant un soupir de soulagement.

Ce mouvement lui fut fatal. Brown le repéra. Avec un rictus triomphal il visa et tira.

\*

Crispée, Sheila regardait Perry d'un œil hostile. Elle se raidit en entendant la porte se refermer et le verrou glisser.

— Et maintenant ? demanda-t-elle.

— Il se prépare à partir, dit Perry. Avec un peu de chance, d'ici une heure ce cauchemar prendra fin.

— Voilà qui va te donner des idées pour ton scénario.

— Voyons, Sheila ! Pourquoi ne pas penser à nous deux ? dit Perry s'approchant d'elle. Quand ce cauchemar sera terminé...

— Ah, la ferme ! Pendant que tu dégustais la cuisine de ce singe velu, moi j'ai réfléchi. J'ai compris que je ne tenais qu'une bien petite place dans ta vie. Tu ne

penses qu'à tes idiots de films ! Moi je ne suis pour toi qu'un objet décoratif, et tu es tout fier d'avoir une femme jeune. Tu ne t'intéresses à moi qu'au lit ! Quand j'essaie de te parler, tu ne m'écoutes même pas. Tu ne penses qu'à l'argent !

— Sheila, dit Perry qui s'assit d'un air las, crois-tu vraiment que ce soit le moment de nous disputer ? Ne comprends-tu pas que nous sommes dans une situation extrêmement grave ? Brown s'en va, mais avant de partir il est capable de nous abattre tous les deux. Qu'a-t-il à perdre ? J'ai tout fait pour le ménager. Il se contentera peut-être de nous boucler ici. Je prie le ciel qu'il en soit ainsi, mais tant qu'il est encore là, nos deux vies ne tiennent qu'à un fil.

— Tu racontes n'importe quoi pour me faire taire ! s'exclama Sheila. Eh bien moi, je te le dis, quand ce sera fini, je demanderai le divorce. Je ne peux plus te voir ! Je veux recouvrer ma liberté. Y a des tas d'hommes plus riches que toi qui en pinceront pour moi. J'en ai assez de vivre avec un scribouillard. Tu as compris ?

Perry lut dans ses yeux la haine et la rancœur.

La solution. Il pensa aux deux années qu'il avait vécues avec elle ; il avait tout fait pour lui plaire, mais il l'avait négligée quand il était absorbé par son travail, il s'en rendait compte. Son travail qui était sa vie même. Oui, être libéré de cette fille serait un bien. Mais en même temps il éprouva une impression d'échec. Il avait tout essayé pour faire de son mariage un succès et il était voué à l'échec. Brusquement il se sentit soulagé.

— Si c'est ce que tu désires, Sheila, je suis d'accord.

Nous divorcerons et je m'arrangerai pour que tu ne manques de rien.

— Ça, c'est moi qui m'en occuperai ! dit Sheila d'une voix stridente. Si tu t'imagines que j'ai perdu pour rien deux ans de ma vie à vivre avec toi, tu te trompes. Je veux la maison. Je veux la moitié de tes gains. Et j'y veillerai !

— Tu parles comme une enfant, dit Perry. Bon, quand ce cauchemar sera derrière nous, nous en parlerons. Et maintenant, je t'en supplie, détends-toi. Et si tu crois en Dieu, c'est le moment de l'implorer. Nous serons peut-être morts tous les deux dans un très court délai.

— Garde ces conneries pour tes foutus scénarios ! Quand ce singe puant s'en ira, je m'en irai aussi. Je rentrerai à la maison et j'emballerai toutes mes affaires. Toi tu resteras dans ton pavillon à la noix. J'irai chez mon père. On prendra un avocat et on te saignera à blanc, crois-moi ! Ne te fais pas d'illusions.

— Tu n'es pas encore partie, lui fit observer calmement Perry. Et tu ne partiras peut-être pas.

— Tu cherches à me faire peur, hein ? Mais moi je ne panique pas aussi vite que toi.

— Je te mets simplement en garde...

Un coup de feu lui coupa la parole.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Sheila effrayée en ouvrant de grands yeux.

— Un coup de revolver. Qu'est-ce que tu croyais ?

Perry éteignit vivement les lumières, puis se dirigea vers la fenêtre ouverte. Le cœur battant, il regarda dans la direction du gros arbre où, il en était presque sûr, le

shérif adjoint se dissimulait. À la clarté de la lune, il vit les branches s'agiter et, à son horreur, un corps vêtu d'un uniforme kaki dégringoler de branche en branche, puis s'écraser sur le sol. Un instant après, un fusil atterrit près du flic.

— Il a tué le policier, murmura Perry en reculant instinctivement.

— Le policier ? dit Sheila en courant vers lui. Qu'est-ce que tu racontes ?

— Prépare-toi au pire, Sheila, dit Perry en la repoussant.

À cet instant, il vit Brown émerger du sous-bois, ses vêtements couverts de boue. Il s'arrêta pour regarder longuement le corps de Hollis, lui écrasa sauvagement le visage du talon de sa botte, puis se dirigea en courant vers le pavillon.

— Rallume les lampes, dit Perry d'une voix sourde. Puis assieds-toi. Et écoute-moi bien. C'est notre unique chance de nous en sortir. Fais exactement ce qu'il te dira. Compris ?

— Tu veux dire qu'il a tué quelqu'un ? dit Sheila en donnant de la lumière.

— Un flic dissimulé dans un arbre attendait qu'il sorte pour l'abattre. Brown l'a découvert et l'a descendu le premier.

— Oh, mon Dieu, murmura Sheila qui blêmit et se laissa tomber sur le lit. Pourquoi, oh pourquoi suis-je venue ?

— Du calme ! lui lança Perry. Ressaisis-toi ! Écoute ! Ils entendirent la porte d'entrée s'ouvrir, se refermer,

puis Brown monter l'escalier en courant. Il passa devant leur porte et alla jusqu'à la chambre d'amis.

Ils échangèrent un regard.

— Ne bronche pas, chuchota Perry. Il va peut-être partir sans entrer ici.

À ce moment ils perçurent le bruit de la douche.

— Il se lave.

— S'il entre ici, dit Sheila en frissonnant, je crierai de toutes mes forces.

— Jamais de la vie ! Si tu l'irrites, il nous tuera !

— Il faut que tu me sortes de là ! Tu dois me protéger !

La douche ne coulait plus. Ils entendirent Brown siffloter. Cinq minutes s'écoulèrent, puis des pas s'arrêtèrent devant leur porte.

La clé tourna dans la serrure et le battant s'ouvrit. Brown, vêtu d'une chemise et d'un jean de Perry entra et les regarda tous les deux. Perry s'assit en s'efforçant de garder son calme.

— J'ai descendu ton opossum, Perry. Un animal bien malin pourvu d'une radio et d'un fusil. Qu'est-ce que tu dis de ça ? (Et comme Weston, la gorge serrée, ne répondait pas :) Je les mets, Perry. Direction Jacksonville. C'est une chance à courir, mais je m'en sortirai. Je baiserai les flics. Adieu. Je t'aimais bien. Chacun peut se tromper. Tu croyais qu'il y avait un opossum dans l'arbre, mais pas moi, et j'avais raison. Serrons-nous la main, Perry. Et souhaite-moi bonne chance.

Weston, mal assuré, se leva.

— Je te souhaite de réussir, Jim. As-tu besoin de

provisions ? Prends ce qu'il y a dans le congélateur, si tu veux, dit Perry se forçant au calme.

— Je n'ai besoin de rien. J'ai du fric, un revolver et la jeep. (Il lui tendait la main.) Cette fois, adieu.

Perry, bien à contrecœur, serra la main moite du tueur. Une poigne d'acier lui écrasa les doigts. Il perdit l'équilibre et, à cet instant, Brown le frappa du poing gauche près de l'oreille. Un coup terrible qui le fit s'écrouler, sans connaissance.

Sheila porta la main à sa bouche et étouffa un cri. Elle n'osait bouger et regardait le corps immobile de son mari. La terreur s'empara d'elle lorsque Brown contourna Perry et la dévisagea.

— Toi, suis-moi, dit-il. On va voir du pays, tous les deux. Si tu bronches, je te brise la nuque. (Il la força à se lever.) C'est toi qui conduiras. Aussi longtemps que tu seras avec moi, les flics n'oseront pas tirer. Allez, grouille-toi.

Les jambes flageolantes, les doigts d'acier du tueur s'enfonçant dans son bras, Sheila descendit l'escalier, sortit, prit place au volant de la jeep, tandis que Brown montait à côté d'elle.

— Pas de blague, hein, mon chou. Conduis.

— Je ne pourrai jamais, haleta Sheila.

— Ah, oui ? Conduis ou je te gifle. Tu y perdras tes dents.

La main tremblante, Sheila embraya et la voiture partit en faisant une embardée.

— Direction autoroute, dit Brown. Et en vitesse !

Mary Ross entra dans le bureau du shérif avec un pot de café bouillant et une grosse tranche de tarte aux pommes.

— Jeff, mon chéri, dit-elle en disposant le tout devant lui, ça fait sept heures que tu n'as rien mangé. Repose-toi un moment. Je prendrai ta place au téléphone et, si Hank appelle, je te le dirai aussitôt. Voyons, Jeff, si tu continues comme ça, tu ne seras plus bon à rien.

Ross leva les yeux sur elle et Mary fut frappée de voir combien il paraissait vieux et désemparé.

— Hank est perché dans un arbre depuis sept heures lui aussi, Mary. Je resterai à mon poste jusqu'à la fin. Merci pour le café. Pour la tarte, je n'en veux pas.

— Manges-en un peu, dit Mary. C'est ton gâteau préféré. Ça te fera du bien.

— N'insiste pas, dit Ross, irrité, puis il consulta l'horloge murale. J'ai recommandé à Hank de m'appeler toutes les dix minutes. Or son dernier appel remonte à un quart d'heure.

— Ne te mets pas dans un tel état, Jeff. (Mary lui tendit une tasse de café bien sucré.) Donne-lui un peu de temps. Il y a peut-être du nouveau.

— Oui, mais quelque chose peut aussi être arrivé à Hank. Ce Logan est plus dangereux qu'un cobra.

— Bois ton café, dit Mary d'un ton apaisant. Veux-tu que j'y verse une goutte de scotch ?

— Non. Je pense sans arrêt à Hank, là-bas, tout seul. C'est un garçon bien, Mary, le meilleur adjoint que j'aie jamais eu.

— Je le crois volontiers. Mais patiente un peu, Jeff. Je suis sûre que tout finira bien.

Jeff ne l'écoutait pas. Les yeux rivés sur la pendule, il regardait la grosse aiguille avancer par bonds.

— Bientôt vingt minutes, marmonna-t-il. Je lui donne encore trois minutes, ensuite je l'appelle.

— Est-ce prudent, Jeff? Tu le gêneras peut-être.

— Je l'appelle. Je ne supporte pas l'idée qu'il est livré à lui-même.

Ross ouvrit la radio.

— Hank?

Rien d'autre qu'un léger crépitement de l'appareil.

— Hank? Tu m'entends? dit Jeff en élevant la voix.

Rien!

— Sa radio a peut-être des parasites, dit Mary. Ce sont des choses qui arrivent. (Elle vit son mari se redresser.) Jeff, je t'en prie...

— J'y vais, Mary. (Il se leva, alla vérifier son revolver.) Et ne proteste pas. Tu veux qu'il se fasse tuer comme Tom? J'y vais de ce pas.

— Mais pas seul! s'exclama Mary. Appelle Carl. Il réunira quelques-uns de ses hommes. Arrête, Jeff!

— Hank est peut-être blessé, en train de perdre son sang. Il faudrait plus d'une heure à Carl pour organiser quelque chose. Non. J'y vais.

Il lui effleura l'épaule, se coiffa de son Stetson, sortit en trombe et sauta dans sa voiture de patrouille.

Dès qu'elle entendit la voiture démarrer Mary courut au téléphone. Elle n'était pas pour rien depuis trente ans l'épouse d'un policier. D'un doigt qui ne tremblait pas, elle forma le numéro de Carl Jenner.



Jenner avait étudié tous les rapports de la police d'État dans sa chasse à l'homme pour retrouver Chet Logan. Résultat négatif sur toute la ligne, et il en arrivait à se réjouir de rentrer chez lui lorsque le téléphone sonna.

— Jenner, dit-il en décrochant, l'air irrité.

— Ici Mary Ross. Carl, je vous en prie, écoutez-moi sans m'interrompre. Les choses se gâtent et il faut que vous interveniez. Voilà ce qui se passe.

En quelques phrases concises, elle raconta à Jenner que Ross et Hollis avaient soupçonné Logan de se terrer dans le pavillon de pêche de Perry Weston ; que Hollis qui guettait le bungalow du haut d'un arbre était sûr que Logan s'y trouvait ; que la femme de Weston était survenue et que Ross et Hollis pensaient que faire appel à des forces de police signifierait la mort de Weston et de son épouse.

— Seigneur ! murmura Jenner, l'appareil collé contre l'oreille.

— Ça fait maintenant sept heures que Hollis est perché dans un arbre. Weston est allé prendre dix mille dollars à la banque et Hollis s'attendait à voir Logan s'enfuir, et il comptait l'abattre à ce moment-là. Il était en contact avec Jeff toutes les dix minutes et maintenant il ne répond plus. Jeff est parti voir ce qui se passe, reprit Mary d'une voix tremblante. Carl, agissez, et vite ! Jeff n'est plus jeune. Si Hollis est mort, Jeff ne parviendra pas à mater une brute telle que ce Logan. Je vous en supplie...

— Du calme, Mary. Mes hommes sont prêts à agir.

Nous serons là-bas dans une demi-heure. Faites-moi confiance.

Il raccrocha et brancha sa radio.

\*

Son feu tournant allumé, mais sans actionner la sirène, le shérif Ross conduisait à tombeau ouvert. En direction de Jacksonville il y avait peu de circulation et les voitures se garaient pour le laisser passer.

Tout en conduisant, Ross réfléchissait. Emprunter le sentier, c'était une marche de deux kilomètres. Arriver en voiture par le chemin du fleuve pourrait être catastrophique pour Hank. Puis brusquement, il aperçut les lumières d'un garage ; une idée lui vint. Un vélo !

Il s'arrêta devant le bâtiment. Un vieil homme en sortait essuyant ses mains maculées à un vieux chiffon.

— 'soir, shérif. Je vous fais le plein ?

— Non, Tom. As-tu un vélo à me prêter ?

— Un vélo ? s'étonna l'homme.

— Police, Tom. Tu en as un, oui ou non ?

— Oui, bien sûr, dit le garagiste, saisi par le ton impérieux de Ross.

— Fourre-le là ! dit Ross qui, descendu de voiture, ouvrait le coffre. Et en vitesse !

Deux minutes plus tard, Ross roulait de nouveau à toute allure.

Au poteau indiquant la direction du fleuve, il sauta du car de police et enfourcha le vélo.

Ça faisait une éternité qu'il n'était monté sur une bicyclette. Comme la natation, ça ne s'oublie jamais,

mais Ross dérapa, heurta un arbre, se rétablit avec peine. Puis comme le chemin se faisait meilleur, il put augmenter sa vitesse. Il pédalait furieusement et la sueur lui coulait sur le visage. Il fonçait comme un dard.

Par trois fois il faillit tomber dans des flaques, mais il parvint à se redresser. Jamais il n'oublierait cette course éperdue contre la montre, son souffle haletant, son cœur qui cognait. Enfin lui apparut le fleuve argenté sous le clair de lune.

Après avoir freiné, il sauta du vélo, le jeta dans des buissons, sortit son revolver et avança lentement avec prudence.

Il s'arrêta lorsqu'il fut en vue du pavillon qui se détachait en blanc, sous la lune. Il attendit de retrouver son souffle, s'accroupit, couvrit quelques mètres, s'arrêta encore.

Il constata que des lumières brillaient dans la salle de séjour et la chambre à coucher conjugale, puis vit que la jeep avait disparu.

Ainsi Logan s'était enfui !

Ross se redressa, fit quelques pas et découvrit le corps de Hank Hollis qui gisait au pied d'un gros arbre.

Saisi, Ross courut et s'agenouilla. Il n'eut pas besoin de toucher Hollis pour se persuader qu'il venait de perdre le meilleur adjoint qu'il ait jamais eu.

— Oh, Hank ! murmura-t-il. Je te vengerai, je te le jure.

Un bruit le fit se redresser.

La porte du pavillon venait de s'ouvrir. Perry Weston en sortit en chancelant. Il tomba à quatre pattes, se

redressa. Titubant comme un homme ivre, il se dirigea vers le garage.

Ross rengaina son revolver et courut vers lui.

— Monsieur Weston !

Perry se retourna et s'accrocha à l'épaule de Ross.

— Oh, mon Dieu, shérif ! Ce monstre s'est enfui et il a emmené ma femme en otage.

— Rassurez-vous, monsieur Weston, dit Ross frappé par les traces de coups que portait Perry au visage. Je vais retourner à ma voiture et donner l'alerte. Depuis combien de temps est-il parti ?

— Un quart d'heure, peut-être un peu plus. Où est votre voiture ? Vite ! Il a emmené ma femme en otage.

— Je l'ai laissée sur la route. Mais j'ai un vélo...

— Non, prenons ma voiture. Vite !

Toujours chancelant, Perry courut jusqu'au garage, puis s'arrêta net en jurant.

Avant de s'enfuir, Brown avait crevé les deux pneus arrière qui reposaient sur leurs jantes.

— Attendez-moi ici, dit Ross. Je vais quand même gagner la route.

Il glissa son corps massif derrière le volant.

— Allons-y.

Perry prit place à côté de Ross qui démarra et sortit du garage. La voiture tressautait sur ses pneus plats.

Les trois kilomètres furent un vrai cauchemar. La voiture dérapait sur le chemin détrempe, et Ross devait faire appel à toutes ses forces pour la redresser.

— Il m'a dit qu'il prenait la direction de Jacksonville, annonça Perry qui se remettait peu à peu du terrible coup qu'il avait reçu. (Sa mâchoire lui faisait mal

et il avait un goût de sang dans la bouche, mais il ne pensait qu'à Sheila.)

La voiture dérapa une fois de plus, heurta un arbre qui érafla l'aile avant, mais Ross parvint encore à la redresser.

En moins de dix minutes, ils atteignirent l'autoroute où était garée la voiture de police. Ross y courut et alluma la radio. Perry l'y rejoignit d'un pas lent mais plus assuré.

Déjà Ross parlait à Jenner.

— Rassure-toi, Jeff, dit Jenner. Mary m'a appelé. J'ai fait établir des barrages. Et j'ai alerté vingt de mes hommes qui vous rejoindront dans un quart d'heure.

— Il a pris Mme Weston en otage, lui cria Ross. Et il est parti en direction de Jacksonville.

— Une sale situation, reconnut Jenner. Mais on l'aura, assura-t-il avant de couper sa radio.

\*

Tandis que Sheila conduisait la jeep sur le chemin boueux, Brown à son côté, sa panique commença à décroître. Elle retrouva ce ressort d'acier qui l'avait toujours aidée. Elle se savait en danger de mort. Si elle n'intervenait pas, elle ne sortirait pas vivante de ce cauchemar. Or Sheila se refusait à mourir. D'autre part, elle était certaine que lorsqu'elle ne lui servirait plus d'otage, Brown la tuerait. Comment s'emparer du revolver dans son sac à main qu'elle avait fourré dans le casier à cartes ?

— Plus vite ! lui intima Brown qui, penché en avant, scrutait à la lueur des phares la route glissante.

Sheila accéléra légèrement. Ils approchaient de la flaque où Perry s'était enlisé. Allait-elle volontairement y plonger la jeep ? Non, ça ne résoudrait rien. Brown, fou de rage, la frapperait avec brutalité.

— Attention ! aboya Brown. Prends sur ta droite et ralentis.

Elle lui obéit et ils franchirent sans dommage la fondrière d'ailleurs moins profonde.

— J'avoue, dit Brown en se renversant en arrière, que pour une fille tu conduis bien.

Sheila ne répondit pas et accéléra imperceptiblement. Dix minutes plus tard, ils arrivèrent au point de jonction qui donnait accès à la route.

— Stop ! aboya Brown. Et éteins les phares.

Elle s'exécuta. Ils restèrent assis côte à côte dans une obscurité quasi totale. Sheila percevait la respiration sifflante et l'odeur de sueur de Jim.

Peut-être était-ce là l'occasion qu'elle attendait. Elle tendit la main droite vers le casier à cartes. Et si ce singe avait fouillé la jeep et trouvé l'arme ? se dit-elle soudain. Le cœur battant, elle tâta le cuir souple de son sac à main. Oui, le revolver y était toujours. Mais comment prendre le sac, l'ouvrir, se saisir du revolver ?

— Fais gaffe, dit soudain Brown. On va traverser la route. Y a un sentier de l'autre côté. On s'y engagera. Compris ?

— Ce n'est pas la toute pour Jacksonville, lui fit remarquer Sheila, en enlevant la main du casier à cartes.

Brown émit un ricanement.

— Tu veux que je te dise ? Ton mari, je l'aime bien. C'est un chic type. Je lui ai dit que je me dirigeais vers Jacksonville parce que je voulais pas le tuer. Le frapper, même, ça m'a coûté, mais je pouvais pas faire autrement. Quand les flics arriveront, il leur dira que je suis parti pour Jacksonville. Ils établiront des barrages, ces crétins, et moi, je me perdrai dans les bois.

Sheila fut traversée d'un frisson. Dans les bois, ce monstre la tuerait. Il lui fallait agir à tout prix. Il surveillait la route pendant qu'elle réfléchissait.

— Tu es prête ? dit-il. Démarre !

Elle obéit.

Une fois de l'autre côté de la route, il comptait l'obliger à s'arrêter, lui donner un coup sur la tête, la vider de la voiture puis filer.

— Bon. Vas-y. Doucement, ordonna-t-il.

Elle engagea le véhicule sur la route.

— Arrête ! dit-il en entendant arriver un camion, qui, bientôt passa en trombe à leur hauteur.

Brown se pencha au-dehors. Aucune voiture n'apparaissait ni dans un sens ni dans l'autre.

— Vas-y ! Fonce ! dit-il. Pleins phares !

Appuyant à fond sur la pédale, Sheila engagea la jeep d'abord en travers du chemin puis dans le sentier inégal tout en creux et en bosses.

— Bravo, dit Brown. Et maintenant, fais gaffe.

Mais Sheila ne l'écoutait pas. Elle entendait Perry lui répéter les menaces du monstre. « *Tu me suivras dans la tombe* » et Brown lui-même lui disant : « *Tu*

*vaut moins, pour moi, qu'une crotte de chien sur un trottoir. »*

Singe puant, se dit-elle, si je dois mourir, tu mourras avec moi.

Brown, apparemment détendu, se mit à siffloter.

Elle chercha des yeux un gros arbre et distingua, à cent mètres de là, le tronc épais d'un cyprès.

Ça y est, songea-t-elle. C'est la fin pour nous deux.

Se raidissant, Sheila mit tous les gaz. La jeep bondit.

— Attention ! eut encore le temps de crier Brown, tandis que la voiture allait s'écraser contre le cyprès, à 90 à l'heure. Il y eut un bruit de tôle déchirée.

Sheila, cramponnée au volant, résista au choc ; Brown, pris par surprise, fut projeté en avant. Sa tête alla s'écraser contre le pare-brise, et il retomba, inconscient sur son siège.

Après un bref étourdissement, Sheila reprit tous ses moyens. Elle saisit son sac à main, l'ouvrit non sans peine, pointa le revolver sur Brown qui à cet instant tournait la tête vers elle. Elle fit feu. Il retomba en arrière. Elle tira, et tira encore, et chaque fois Brown, comme soulevé, retombait.

Les taches de sang qui maculaient sa chemise blanche se transformèrent bientôt en une immense flaque.

Triomphante, elle se pencha sur lui. Elle le vit se redresser, ouvrir les yeux.

— Ça te plaît, Jim Brown ? dit-elle d'une voix hale-tante. Tu vas crever comme tous ceux que tu as abattus. Crève ! Mais souffre d'abord !

Le regard de Brown se fixa sur elle. Il voulut parler



mais le sang qui lui coulait de la bouche l'en empêcha, et il n'émit que des sons indistincts.

— Crève, sale brute ! lui cria-t-elle encore.

Rassemblant ce qui lui restait de sa force redoutable, un rictus aux lèvres, Brown brandit son poing et asséna un coup énorme à Sheila. La nuque brisée, elle retomba, inerte.

\*

Ils les découvrirent après cinq heures de recherches.

Lorsqu'il avait compris que Logan n'avait pas pris la direction de Jacksonville, Jenner avait lancé ses hommes dans les bois.

Perry et Ross, dans la voiture de police, écoutaient la radio.

— Nous avons retrouvé la jeep, dit enfin la voix de Jenner, et il leur indiqua la route à suivre.

Ross au volant, ils rejoignirent quelques minutes plus tard Carl Jenner qui les attendait. Le cœur de Perry battait à se rompre.

— Tout est fini, annonça Jenner.

— Ma femme ? demanda Perry en sortant péniblement de la voiture.

— Désolé, monsieur Weston. Mieux vaut ne pas vous approcher.

D'un geste, Perry l'écarta et courut vers la jeep.

Plusieurs véhicules de la police stationnaient alentour. Les flics, immobiles, regardaient.

Perry s'approcha et jeta un coup d'œil dans la jeep.

Brown, les yeux fixes et vitreux, semblait encore

défier le monde. Son visage convulsé et barbouillé de sang était horrible à voir. Le regard de Perry se porta sur Sheila.

Renversée en arrière, elle serrait encore le revolver entre ses doigts. Dans la mort, son expression était presque sereine.

PASSEZ UNE BONNE NUIT

*Traduit de l'anglais par Marcel Frère.*

Dans un bar miteux, chichement éclairé, situé sur les bords du Saint John à Jacksonville, deux hommes attablés s'entretenaient à voix basse. Ces deux types et le gros barman d'âge mûr mis à part, l'établissement était désert. L'homme assis à gauche était Ed Haddon, le roi des voleurs d'œuvres d'art, brillant organisateur qui, selon toute apparence, menait la vie irréprochable d'un riche homme d'affaires à la retraite, payant ses impôts, allant et venant de l'une à l'autre de ses diverses résidences de Fort Lauderdale, du midi de la France, de Paris et Londres. Il était le cerveau qui concevait l'opération, l'organisait et dirigeait une habile équipe de voleurs qui faisaient leur pelote en exécutant ses ordres.

Haddon aurait pu passer pour un sénateur, voire un secrétaire d'État. Grand, puissamment bâti, il avait une abondante chevelure gris fer, un beau visage au teint coloré qui s'éclairait du sourire bénin du politicien. Derrière cette façade se cachaient un cerveau affûté comme lame de rasoir et un esprit rusé, impitoyable.

L'homme assis à droite était Lu Bradey, considéré par la pègre internationale comme le meilleur voleur de

tableaux de la profession. Frêle, âgé de quelque trente-cinq ans, il avait des cheveux noirs coupés court, des traits accusés et des yeux gris très vifs. Outre son expérience des serrures et verrous de tous modèles, il était passé maître dans l'art du déguisement. La peau de sa figure était souple comme du caoutchouc : quelques tampons dans la bouche et son mince visage devenait gras. Il faisait ses perruques lui-même. Quand il portait barbe ou moustache, chaque poil était mis en place, un à un. Son corps mince, grâce aux vêtements rembourrés par ses soins, se transformait en celui d'un homme dont le principal intérêt dans la vie était la bonne chair. Grâce à ce remarquable talent de déguisement, il n'avait pas de casier judiciaire, bien que les polices du monde entier fussent à sa recherche.

Ces deux hommes qui travaillaient ensemble depuis nombre d'années, venaient d'évoquer leur dernier coup : le vol de l'icône de la Grande Catherine au musée de Washington. Tous deux étaient tombés d'accord pour reconnaître que le planning avait été brillant et que l'exécution du vol ne comportait aucune faille. Ce n'était là qu'une de ces choses dont ni le planning, ni l'organisation et la pensée n'avaient pu tenir compte.

Prenant son temps, Haddon alluma un cigare, et Bradey, qui reconnaissait là un signe certain, se disposa à tendre l'oreille.

— J'ai perdu gros dans ce coup-là, dit Haddon après s'être assuré que son cigare tirait bien. Bon, autant en emporte le vent. On en perd un : on gagne l'autre. Maintenant, il est temps de se faire un bénéfice... pas vrai ?

Bradey acquiesça de la tête.

— Tu as quelque chose en vue, Ed ?

— Je ne serais pas là à traîner dans ce trou infâme autrement. Ce sera un gros coup, mais ça va demander qu'on s'y attelle sérieusement. Je vais devoir rassembler une bonne équipe. (Il braqua son cigare sur Bradey.) Tu figures en tête de ma liste. J'ai besoin de savoir si tu seras disponible ces trois semaines prochaines.

Bradey eut un sourire malicieux.

— Je suis toujours disponible quand c'est toi qui as besoin de moi, Ed.

— D'accord, dit Haddon en hochant la tête. C'est ma foi vrai. Tu sais que si je monte une affaire, tu ramasses un gros paquet. Maintenant, écoute bien. Quand je préparais le vol de l'icône, et puisqu'il fallait que je travaille avec cette pédale de Claude Kendrick, j'ai logé trois jours au Spanish Bay Hotel de Paradise City. Ça m'a coûté cher. C'est un hôtel très peu ordinaire. C'est certainement le plus coûteux des palaces du monde, ce qui n'est pas peu dire. Pas de chambres là-bas, rien que des suites. On profite d'un service sans pareil, et il n'y a que des types avec plus de fric que de cervelle pour séjourner là. Et crois-moi, Lu, il y a encore des tas de ballots qui ont plus de fric que de cervelle. C'est pourquoi cet hôtel ne dispose jamais, je dis bien jamais, d'appartements libres.

Bradey leva les sourcils.

— Tu as logé là-bas ?

— Exact. Je navigue dans le sillage des riches. C'est ainsi que je picore des idées. D'accord, ça coûte, mais

ça rapporte souvent. Et cet hôtel m'en a donné une, poursuivit Haddon qui tira sur son cigare et en secoua la cendre à terre. L'établissement est la propriété personnelle d'un Français, Jean Dulac, qui connaît son affaire. Il est bel homme, débordant de charme, et ses riches clients l'adorent. Les membres de son personnel sont triés sur le volet ; certains viennent de France, pays de la meilleure table, du meilleur service hôtelier, et de haute compétence pour l'exploitation des palaces. J'ai logé dans l'un des bungalows situés dans le parc de l'hôtel. Deux chambres à coucher, living et tout le reste : de tout premier ordre. Les suites sont retenues d'un bout de l'année à l'autre. J'ai pu circuler partout, j'avais accès aux salons, aux trois restaurants, à la piscine. Tout ça très opulent, très grandiose et bondé d'hommes et de femmes très, très riches.

Bradey écoutait attentivement.

— Inutile de te dire, poursuivit Haddon après une pause, que lorsque les hommes font fortune, leurs femmes veulent rivaliser avec celles des autres hommes riches. C'est la nature humaine. Pour ne rien dire des robes et des manteaux de vison et tout le tralala, la haute joaillerie se place en tête de liste de la compétition. Si Mme Lesbrouffe porte un collier de brillants, Mme Lajaunisse harcèle son mari jusqu'à ce qu'il lui en paie un. Sur quoi Mme Lesbrouffe s'ajoute boucles d'oreilles et bracelets pour enfoncer Mme Lajaunisse qui exige alors boucles d'oreilles et bracelets. Ces garces choyées qui n'ont jamais gagné un dollar exigent et obtiennent des bijoux qui en valent des milliers.



L'heure du dîner à l'hôtel, c'est le bon moment pour aller voir ces femmes-là couvertes de diamants, d'émeraudes, de rubis dans le grand restaurant. J'y ai dîné et jamais je n'ai vu pareil étalage de pierreries réunies dans une seule grande salle. Je parie que ce soir-là, ces pouffiasses idiotes portaient, entre elles toutes, pour six ou même sept millions de dollars de bijoux.

Bradey soupira.

— Chouette, dit-il. Alors ?

— Oui, acquiesça Haddon, tirant sur son cigare. Il m'est passé par l'esprit que ce serait une idée rentable que d'aller faire un casse au Spanish Bay Hotel.

— Six millions ? demanda Bradey, les yeux écarquillés.

— Peut-être plus, mais disons six.

— Intéressant, opina Bradey qui se gratta la tête tandis qu'il réfléchissait. Je ne vois pas bien ça sur l'instant, Ed. Un casse à l'hôtel ? Qu'est-ce que ça représente exactement ?

— Évidemment, tu ne peux pas te faire une idée, dit Haddon en souriant. Si malin que tu sois, Lu, tu n'as pas mes méninges, et voilà pourquoi toi et moi on travaille si bien ensemble. Tu organises le vol. Je fais le planning... exact ?

Bradey acquiesça d'un signe.

— La prise pourrait donc être de six, dit-il, fixant les yeux sur Haddon. Qu'est-ce qu'il y a là-dessus pour moi ?

— Deux, répondit Haddon. Je prends tous les frais à ma charge. Ça te paraît régulier ?

— Très chouette, reconnut Bradey, et quand nous tiendrons le magot, qui est-ce qui le planquera ?

Il avait une telle confiance dans le planning de Haddon qu'il ne lui vint pas à l'esprit de dire « si » et non « quand ».

— Ça va faire un sacré chambard, évidemment, dit Haddon. Les flics de Paradise City sont compétents. Ça ne tardera pas à chauffer. Ils travaillent main dans la main avec la police d'État et celle de Miami. Il serait trop risqué de chercher à faire sortir la camelote de la ville. Je me propose de déverser le tout dans le giron de Kendrick. Il va falloir que je lui en parle, mais il est pour nous ce qu'il y a de plus sûr.

Bradey fit la grimace.

— Je déteste cette grosse pédale.

— Qu'importe. Il est malin, et c'est tout ce qui compte.

— Soit. (Bradey haussa les épaules.) Qu'est-ce que ce sera, un hold-up ? Je ne pige pas, Ed : pas dans un hôtel. Comment va-t-il falloir s'y prendre ?

Haddon fit signe au loufiat de leur renouveler leurs consommations. Il attendit que le barman les eût servis et enlevé les verres vides.

— Pendant mon séjour à l'hôtel, Lu, commença-t-il lorsqu'ils eurent trinqué et goûté à leurs boissons, j'ai eu l'occasion d'entrer en conversation avec une grosse vieille rombière toute bardée de diamants. Dans les salons d'hôtel, tu trouveras toujours une vieille peau dont le mari n'a pas demandé mieux que de mourir pour être débarrassé d'elle. Elle était flattée d'avoir attiré mon attention. Elle m'a appris qu'elle venait

passer chaque année un mois à l'hôtel. Chaque fois qu'elle remuait son gros corps, je percevais le froissement des billets de banque. J'ai passé une heure avec elle, à l'écouter parler de son mari, une grosse huile du pétrole, qui était mort cinq ans auparavant, de ses enfants et de ses sacrés petits-enfants. Elle m'a fourré ses photos de famille sous les yeux. Tu connais le danger : attire donc l'attention d'une vieille femme solitaire et te voilà bon pour une sacrée séance. Mais d'accord, je sais m'y prendre. Après un moment, j'ai admiré ses bijoux. À vue de nez, elle en avait bien pour une valeur de cent mille dollars. Elle m'a confié qu'elle était toujours arrivée à se faire offrir un cadeau en diamants par son mari pour l'anniversaire de leur mariage. Je lui ai demandé si elle ne craignait pas, par ces temps de fauche et d'agressions, de se les faire voler. Elle m'a expliqué qu'elle ne portait jamais ses cailloux en dehors de l'hôtel. Elle m'assurait que le service de sécurité de l'établissement était si parfait que la pensée ne l'avait jamais effleurée qu'on pourrait les lui faucher. Nous avons continué à causer sur ce sujet ; du coup, je peux t'en dire un bout sur ce service de sécurité. Dès son arrivée à l'hôtel, tout client se voit remettre un coffret de sûreté muni d'une fermeture secrète. Le client est seul à en connaître le chiffre. À l'instant d'aller se coucher, il place toutes ses valeurs dans le coffret que deux gardiens emportent au coffre-fort de l'établissement. Tu vois ça ?

Bradey acquiesça d'un signe de tête.

— Des fermetures secrètes ? Pas de problème, assura-

t-il avec un sourire. Les fermetures à secret ne sont pour moi que jeux d'enfant.

— J'aurais parié que tu dirais ça. Quand donc tous ces riches corniauds vont se coucher, le coffre-fort de l'hôtel est bourré de coffrets fabuleux. Voilà tout ce que j'ai pu apprendre. Après le bide de l'icône, je ne pensais pas mettre l'hôtel à sac. Maintenant je suis sûr que ça rendra.

— Comment est le coffre-fort ? s'enquit Bradey après un instant de réflexion.

— À toi de le découvrir. Je ne sais même pas où il se trouve.

— Okay. Ce ne devrait pas être difficile. Parle-moi de la sécurité. Tu as des tuyaux là-dessus ?

— Il y a deux flics maison qui font leur ronde à tour de rôle. Tous deux ont l'air compétent. Vers neuf heures du soir, deux gardiens de la sécurité, armés, prennent leur service et restent sur les lieux jusqu'à deux heures du matin. Ils sont jeunes et coriaces. La vie de l'hôtel se calme vers trois heures, mais jusqu'à quatre heures, il peut toujours rentrer des clients qui ont passé la nuit dehors. Il me semble que le meilleur moment pour faire sauter la chambre serait vers trois heures. C'est tout ce que je peux dire. Il va te falloir trouver les détails par toi-même.

— Tu penses me faire loger à l'hôtel ?

— Pas d'autre moyen possible. J'ai présumé à tout hasard que tu serais disponible et ai envoyé un de mes gars retenir, par les soins d'une agence de voyages, un des bungalows de l'hôtel. Comme ça, il sera impossible de remonter à l'origine de la réservation.

Bradey approuva d'un signe.

— J'ai versé aussi un gros acompte ; il n'y aura donc pas de problème. Tu t'installes là-bas lundi prochain sous le nom de Cornelius Vance.

— Beau nom de rupin.

— Je m'arrangerai pour que tu aies une Rolls à ta disposition. Souviens-toi que c'est un milieu très riche dans lequel tu vas évoluer. Il me semble que tu devrais être un vieil infirme très fortuné accompagné d'un larbin qui poussera ton fauteuil roulant. Ne te lie pas avec les autres clients. Fais savoir au personnel que tu tiens à ce qu'on te fiche la paix. Ça va me coûter dans les quinze mille dollars, Lu. La location du bungalow se monte à huit cents par jour sans la nourriture. Ne bois pas. Mange simplement, ou bien la note atteindra des sommes astronomiques. Amène ta boisson. Contente-toi de snacks au bungalow pour déjeuner, mais il faut que tu ailles le soir au restaurant pour reluquer le butin. Tu me suis ?

Bradey fit signe que oui.

— Ta tâche sera de repérer la chambre forte et de l'ouvrir. Nous allons avoir besoin d'un compère très malin pour conduire la Rolls et se mêler au personnel. Il t'aidera à emporter les coffrets une fois le moment venu. Voilà le plan général. Maintenant, démolis-le-moi.

— Tu dis qu'un des flics maison est de service la nuit ?

— Oui.

— Il y a aussi deux gardiens de la sécurité armés sur les lieux ?

— Ils ne te gêneront pas, Lu, lui assura Haddon en

souriant. Ils représentaient le premier problème, avec le flic maison, que je savais devoir résoudre. C'est chose faite. Ils ne t'embêteront pas.

— Puisque tu le dis, Ed. Maintenant voyons la question du larbin. L'idée de me faire véhiculer en fauteuil roulant me plaît bien. Ainsi je serai le dernier à être soupçonné par les flics, et en ce cas ils arriveraient trop tard. J'aurai besoin d'un chauffeur pour m'aider à enlever les coffrets, mais l'avoir pour larbin ne me dit rien. Une jolie infirmière sexy recueillera plus d'infos qu'un gars. Une jolie infirmière sexy en uniforme pourra se promener par tout l'hôtel, bavarder avec tout le monde et nous fournir le tableau d'ensemble dont nous avons besoin.

— Tu fais allusion à ta petite amie ? lui demanda Haddon.

— Oui. Elle est si sexy. Rien que de penser à elle, ça me fait bander. Elle est faite sur mesure pour ce job.

Haddon haussa les épaules.

— Je te laisse le soin de régler ces détails. Je m'occuperai du chauffeur. Tu te charges de l'infirmière.

— Elle fait partie des frais, Ed ?

— Mon maximum pour ce coup sera de vingt mille dollars et ça comprend tout.

— Bon. Maintenant passons aux gardiens de la sécurité et au flic maison.

Haddon vida son verre.

— Tu regardes la télévision ?

— Sans doute. Pas souvent. Pour moi, à tout prendre, la télévision c'est de la merde.

— Tu n'as jamais vu le gars qui capture les animaux sauvages ?

— Si. J'ai souvent pensé que ces types-là doivent mener une sacrée bonne vie : dure, mais loin de tout ce cirque. Alors... ?

— Tu as vu un tigre endormi par une fléchette bourrée de drogue ?

Bradey scruta Haddon du regard.

— Oui.

— Je m'y suis intéressé. Je me suis informé auprès d'un bon ami à moi.

Haddon se pencha pour ramasser sa serviette en cuir qu'il posa sur la table. Il tourna les yeux vers le serveur, absorbé par la lecture d'un journal de sports, jeta un regard circulaire sur le bar désert, puis retira de la serviette un objet qui ressemblait à un petit pistolet à air comprimé.

— Ce truc-là me coûte gros, Lu, mais c'est précieux. Il contient six petits dards chargés du même mélange qu'utilisent les gars de la jungle pour droguer un tigre. L'arme est automatique. Il te suffit de la braquer sur l'un des gardiens, de presser la détente et le voilà endormi pour six heures au moins.

Bradey le regarda, bouche bée.

— Ça, j'y crois pas.

Haddon sourit.

— Voyons, Lu. Tu devrais savoir depuis le temps que je sais organiser les choses.

— Tu prétends qu'il suffit de se servir de cette arme pour que le gars touché tombe endormi ?

— C'est ça. Tu es bon tireur, Lu ?

— Très peu pour moi. Je n'aime pas les pétards. Je n'ai jamais porté de flingue de ma vie et n'en porterai jamais.

— Je m'arrangerai pour te trouver un tireur hors pair. Il se chargera des gardiens, conduira la Rolls et t'aidera à enlever les coffrets. Pas de problème.

— Tu soutiens pour de bon que cette drogue ne fera de mal à personne ? Pas de séquelles ?

— Le gars s'endort et se réveille six heures plus tard, frais comme un gardon.

— Ça alors ! s'exclama Bradey avec un regard admirateur à Haddon. On peut dire que tu manques pas d'idées, Ed.

— Il me semble bien. Et maintenant tu organises les choses de ton côté. Peux-tu venir me retrouver samedi à l'hôtel Seaview de Miami pour déjeuner ? On pourra passer une dernière fois les choses en revue. D'accord ?

— Bien sûr.

— Bon. (Haddon plaça l'arme sur ses genoux pour la cacher sous la table. Il fit signe au barman.) Pour te donner tous les apaisements, je vais te faire une démonstration.

Le gros serveur s'approcha et Haddon lui donna un billet de dix dollars, lui disant de garder la monnaie. Il le suivit des yeux tandis qu'il regagnait le bar, leva l'arme et pressa la détente. On perçut un faible son détonnant. Le barman sursauta, s'envoya une claque dans la nuque et se retourna vers Haddon qui refermait sa serviette. Alors les jambes du serveur fléchirent et il alla s'étaler à terre.



— Tu as pigé ? demanda Haddon. Joli travail expéditif, hein ?

Les yeux écarquillés, Bradey observait le barman évanoui.

— Retire-lui le dard de la nuque, Lu, lui dit Haddon, et allons-nous-en.

Bradey se leva en chancelant, s'approcha du type sans connaissance, repéra un minuscule bout de métal enchâssé dans la nuque grasse, et l'en retira.

— Tu es sûr qu'il s'en sortira bien ? demanda-t-il à Haddon en lui rendant le dard.

— J'en suis sûr. Viens donc, tirons-nous d'ici avant qu'il ne s'amène quelqu'un.

Le barman commençait à ronfler tandis que les deux hommes quittaient le bar avec précipitation pour se retrouver sous un soleil écrasant.

\*

À l'âge de quatorze ans, Maggie Schultz était déjà une menace pour les hommes. Aujourd'hui, à vingt-trois ans, elle était plus redoutable pour eux qu'une bombe à neutrons. Elle était belle dans toute l'acceptation du terme. Blonde, parfaitement roulée, tous les photographes de magazines de luxe, tous les marchands de films pornos se battaient pour s'assurer ses services. Elle avait gravi l'échelle de la galanterie échelon par échelon, pour jouir à présent du privilège de choisir à sa guise. Elle avait rencontré Bradey et, pour la première fois de sa vie, elle était tombée amoureuse. Parfois, Bradey se demandait comment pareille chose

avait pu arriver, sachant que Maggie n'avait que l'embaras du choix. Il lui avait raconté qu'il était dans le commerce des antiquités et voyageait constamment. Ajoutant que si cela lui disait de venir s'installer dans son appartement du West Side de New York tout en continuant à poser des photos de mode et coucher avec de riches corniauds qui payaient bien, il ne demanderait pas mieux. L'amour était pour Maggie chose si merveilleuse qu'elle y avait consenti.

Maggie s'était montrée d'un grand secours lors de la tentative de vol de l'icône. Bradey estima le moment venu pour lui de mettre cartes sur table et de l'introduire dans son monde de la cambriole. Ce qui pourrait s'avérer délicat. Maggie était toujours prête à grimper dans le lit du premier venu, mais quant à savoir si elle admettrait le vol, Bradey avait quelque doute.

Durant le trajet de Jacksonville à New York, il avait réfléchi au problème. Il ne voyait pas une fille capable de jouer aussi bien que Maggie ce rôle d'infirmière sexy. Il estima que, puisqu'elle était si follement amoureuse de lui, il pourrait se risquer, en s'y prenant adroitement, à la persuader de coopérer. Parvenu à l'aéroport, il entra dans une boutique et acheta un panda géant en peluche. Il savait que Maggie, vison et diamants mis à part, était folle de pandas.

Il l'avait déjà prévenue de son arrivée. Ses piaillements excités et ravis au bout du fil avaient failli lui crever le tympan.

Lorsqu'il ouvrit la porte de son appartement, Maggie, nue comme un ver, s'était jetée sur lui. L'espace de

quelques secondes, il se crut étranglé. Sur quoi, Maggie aperçut le panda.

— Oh, pas possible ! s'écria-t-elle. Oh, mon chou ! C'est pour moi ?

— Pour quoi prends-tu cette piaule ?... Pour un club de nudistes ? demanda-t-il avec un sourire béat.

Elle étreignit le panda.

— Oh, chéri ! Tu es vraiment merveilleux ! Avoir pensé à ça ! Je l'adore ! Il est superbe !

Bradey posa sa valise.

— Pas si superbe que toi, poupée. Si on passait à autre chose, hein ? proposa-t-il, entrant à la chambre à coucher.

Une demi-heure plus tard, Maggie reprenait le panda dans ses bras. Bradey, complètement fourbu, allongé sur le dos, pensait que jamais il n'avait couché avec une femme qui pouvait l'épuiser comme Maggie.

— Poupée, si on buvait un verre ? proposa-t-il.

— Bien sûr.

Elle glissa du lit, le panda toujours serré contre elle, et il admira son long dos magnifique, ses fesses fermes et rebondies, ses longues jambes fuselées tandis qu'elle quittait la chambre en coup de vent, et il soupira d'aise.

Ce ne fut qu'au retour du restaurant sélect et ruineux où ils étaient allés dîner et quand ils furent assis côte à côte que Bradey attaqua son baratin de camelot.

— Ça te dirait de passer une semaine à Paradise City ? demanda-t-il négligemment.

Les yeux bleus de Chine de Maggie s'ouvrirent tout grands.

— Tu parles de ce patelin où vivent tous les fameux milliardaires ?

— C'est ça.

Maggie poussa un piaillement joyeux et se jeta sur Bradey qui la repoussa fermement.

— Arrête, Maggie. Tu veux venir ?

— Essaie donc de m'en empêcher ! Paradise City ! Qu'est-ce qu'on n'en dit pas ! Les hôtels splendides, les palmiers, les plages, les restaurants...

— Du calme, Maggie. Je vais là-bas pour travailler. Si tu veux venir, tu devras m'aider.

— Bien sûr que je t'aiderai, mon chou. Je ferais n'importe quoi pour toi. Tu le sais. Je t'aime à la folie !

— Maggie, Écoute donc. Je ne suis pas antiquaire.

Maggie gloussa.

— Je n'ai jamais cru une minute que tu l'étais, mon amour. J'ai couché une fois avec un antiquaire. Après avoir bien soufflé et palpité, il n'a plus arrêté de parler des trucs qu'il avait vendus et à qui il les avait vendus. Sa piaule était bourrée de vieux meubles.

Bradey lui tapota la main.

— Fine mouche. (Il marqua un temps avant de poursuivre :) Je suis voleur professionnel.

Il attendit la réaction de la fille. Elle battit des paupières, puis hocha la tête.

— Tu veux dire que tu voles les riches pour donner aux pauvres ? Comme Robin des Bois ? J'ai vu un vieux film avec Errol Flynn dans le rôle de Robin. Il était chouette.

Bradey soupira.

— Laissons-là Flynn. Je vole les riches et mets le produit dans ma poche.

Maggie y réfléchit, puis approuva d'un signe.

— J'ai toujours pensé que Robin des Bois avait besoin d'un examen psychiatrique. Et je vais te dire une chose, mon chou : il s'est parfois trouvé qu'un vieux salaud plein aux as se soit endormi après m'avoir baisée, et que je lui aie soulagé son portefeuille d'un millier de dollars. Ce qui fait que moi aussi je suis une voleuse, pas vrai ?

Bradey poussa un soupir de soulagement. Il avait franchi l'obstacle, il lui restait maintenant à instruire Maggie de ce qu'il attendait d'elle.

Il lui exposa le plan de Haddon en vue du cambriolage du Spanish Bay Hotel. Maggie écoutait et, voyant son air attentif, Bradey se sentit assuré qu'elle enregistrerait ses paroles.

— Il y a au moins deux millions de dollars pour nous dans ce coup, conclut-il. Quand j'aurai palpé, on se mariera.

Maggie soupira.

— C'est ce que tu disais la dernière fois, mais tu n'as rien palpé et on n'est pas mariés. Tout ce que ça m'a valu, c'est un voyage en Suisse et une montre en diamant. Ne va pas t'imaginer que je me lamente, ajouta-t-elle en l'embrassant doucement. J'ai adoré la Suisse et je raffole de ma montre.

— Ce coup-là a foiré, dit Bradey. Celui-ci, ça va marcher.

— Alors qu'est-ce que j'aurai à faire ?

— Je vais m'installer à l'hôtel. J'aurai l'air d'un

vieillard, cloué dans une petite voiture. Tu seras mon infirmière et garde-malade. Tu feras un malheur en uniforme d'infirmière.

Le visage de Maggie s'éclaira.

— Oh, oui ! J'adorerais ça ! J'ai toujours rêvé d'être infirmière ! Sérieusement, mon chou ! J'adore soigner les vieux hommes riches. Vraiment ! Blague à part !

Bradey contient son impatience au prix d'un effort. Parfois, il pensait que Maggie était un vrai boulet.

— Ton boulot consiste à repérer l'emplacement du coffre-fort. Tu devras bavarder avec le personnel et allumer les flics maison.

Maggie battit des mains.

— Aucun problème.

En la détaillant, Bradey pensa que cela ne poserait certainement pas de problème. Les appas de Maggie seraient capables de faire sortir George Washington de sa tombe.

— Alors, poupée, c'est d'accord ?

— Essaie donc de m'en empêcher ! s'écria Maggie en se jetant dans ses bras.

\*

Après vingt années passées dans diverses prisons des États-Unis, Art Bannion, aujourd'hui âgé de cinquante ans, avait accepté l'adage selon lequel le crime ne paie pas. Grâce aux relations qu'il avait nouées avec nombre de criminels qui eux aussi s'étaient trouvés derrière les barreaux lors de ses multiples incarcérations, et avec qui il s'était lié d'amitié, il avait vu là l'occasion d'en-

treprendre une nouvelle carrière qui rendrait service aux autres et serait profitable à lui-même.

Avec l'aide de sa femme, il se trouvait à présent à la tête de ce qui était peut-être la seule et unique agence de recrutement pour le milieu. Après tout, estimait-il, ils ont bien à Hollywood des agences pour fournir les magnats du cinéma en stars et acteurs de complément, alors pourquoi n'existerait-il pas une agence de recrutement pour proposer l'homme ou la femme idoine pour un coup soigneusement préparé ? Au cours de ces cinq dernières années, il avait monté son agence en commençant par exploiter les noms de ses codétenus et libérés depuis lors, en recueillant ensuite les blazes de ceux qui se recommandaient de la jeune génération de délinquants parmi les plus prometteurs. Toutes ses affaires se traitaient par téléphone. Il était présent de neuf à dix-huit heures dans son minuscule bureau new-yorkais de Broadway, fumant et lisant des polars dans l'attente d'un coup de fil. Beth, sa femme, se tenait dans un bureau plus petit encore, et tricotait des chandails dont Art n'avait que faire mais qu'elle le forçait à porter. Quand le téléphone sonnait, Beth parcourait le grand classeur de ses doigts agiles et en apportait les fiches à Art. Art donnait au client les nom et adresse de l'homme ou la femme répondant à ses besoins.

Art se réservait dix pour cent sur le cachet de l'homme ou la femme qu'il procurait. C'était là un accommodement satisfaisant tant pour le client que pour lui, aussi Art s'était-il fait au cours de ces années une pelote considérable, toujours en espèces, et à l'abri des griffes crochues du fisc. Ses activités se dissimu-

laient derrière une plaque apposée à la porte sur laquelle on lisait : *Société Universelle de Lecture de la Bible*. Il n'était dérangé ni par les visiteurs ni par la police.

Ce matin, Art Bannion, maigre, à demi chauve et gratifié de traits qu'aurait pu lui envier un vautour, paressait dans son fauteuil, les pieds sur son bureau, méditant sur son passé. De temps à autre, quand il en avait soupé des polars et que le téléphone demeurerait silencieux, il songeait à ses erreurs, à ses nombreux séjours en prison, et même à ses père et mère.

Ses parents étaient de petits fermiers besogneux qui s'étaient contentés de peiner à gratter la terre et gagner, du point de vue de Art, des haricots. Son frère Mike, de dix ans son cadet, n'avait pas l'ambition dévorante de Art. Art avait quitté le toit paternel à dix-sept ans, assoiffé d'argent et de vie brillante. Au bout d'une année de semi-famine à New York, il s'était fait pincer avec deux acolytes alors qu'il tentait de forcer un coffre-fort de banque. Il avait tiré deux ans de prison. Dès lors il n'avait jamais cessé de chercher le fric facile, et il s'y était si mal pris qu'il était perpétuellement ramassé et jeté en taule. À la mort de ses parents, son frère Mike s'était engagé dans l'armée de métier et était parvenu au grade de sergent-instructeur, situation qu'Art considérait comme l'une des formes les plus basses de la vie animale. Pourtant il aimait beaucoup son frère qui ne se mêlait jamais de rien, ne le critiquait jamais, ne manquait jamais de lui rendre visite en prison et n'avait jamais cherché à lui faire changer de vie. Il y avait un puissant lien entre les deux hommes,



et Art avait pour son frère une secrète admiration qu'il dissimulait.

Quand Art consentit enfin à reconnaître que le crime ne paie pas, il regarda autour de lui, trouva et épousa Beth, une petite femme boulotte d'humeur facile dont le père tirait une condamnation à perpète pour meurtre ; sa mère tenait un bordel miteux à La Nouvelle-Orléans. Beth était satisfaite d'aider Art à tenir son agence de placement pour criminels et de disposer d'un appartement de quatre pièces confortables et bien meublées.

Assis à son bureau, songeant à son passé, Art tourna ses pensées vers son frère, et ses traits s'assombrirent. Mike avait encaissé un sacré coup dur : un coup dur qu'Art n'aurait pas souhaité à son pire ennemi. Quand Mike était parvenu au grade de sergent, il s'était marié. Art n'avait rencontré Mary, la femme de Mike, qu'une seule fois, mais il avait approuvé le choix de son frère. Mike lui avait annoncé son mariage lors d'une de ses visites à la prison, cela devait faire six ans. Avec un sourire radieux, il avait confié à Art que Mary et lui se proposaient de fonder une famille nombreuse. Art s'était forcé à prendre un air satisfait, bien qu'il pensât que tout homme qui voulait des enfants devrait se faire soigner. Mike avait été muté en Californie, et les frères avaient perdu contact depuis quelques années. Art s'était vaguement demandé ce que devenait Mike, mais il n'était pas écrivassier et la mise en train de son agence l'avait entièrement absorbé.

Or, une quinzaine de jours auparavant, il avait eu un coup de fil de Mike qui lui demandait s'il pouvait le voir. Il y avait un certain ton dans la voix de Mike qui

lui fit soupçonner que quelque chose ne tournait pas rond. Il lui avait proposé de venir à son appartement, mais Mike avait spécifié qu'il désirait le voir seul.

— Pas de problème, lui assura Mike. Beth peut aller voir une amie. Il y a du neuf ?

— C'est ce dont je veux te parler, avait répondu Mike. Je te verrai donc à sept heures chez toi. (Il avait raccroché.)

Se souvenant de leurs retrouvailles, Art fit la grimace. Quand il avait ouvert la porte de son appartement en réponse au coup de sonnette, il s'était vu confronté à un homme qu'il avait eu de la peine à reconnaître comme son frère. La dernière fois qu'il avait vu Mike, il lui avait envié son physique et cette allure que donne l'armée à ses soldats de métier. Mike n'était plus que l'ombre de lui-même : maigre, les traits tirés, les yeux enfoncés et le désespoir émanant de lui au point qu'Art pouvait pour ainsi dire le sentir.

Les deux hommes s'étaient assis dans le calme de son living-room et Art avait écouté. Mike avait retracé en phrases brèves ces six années au cours desquelles les frères ne s'étaient pas rencontrés.

Un an après son mariage, une petite fille était arrivée : une enfant mongolienne. Mary avait quitté son emploi pour s'occuper du bébé, nommé Chrissy. Il leur avait fallu réduire leur train de vie et se débrouiller avec la solde de Mike.

— Bon Dieu ! s'était exclamé Art. C'est moche. Un bébé mongolien. Qu'est-ce que ça peut bien être ?

— Un enfant mentalement handicapé, lui avait expliqué Mike. Une gosse charmante, affectueuse, qui

n'apprendra jamais à lire et ne parlera qu'avec difficulté. Qu'importe. C'était notre fardeau, et nous étions fous d'elle tous les deux.

— Alors... ?

Mike fixa le vide un long moment et le désespoir qui l'habitait s'apesantit.

— Mary a été tuée par un chauffard voici trois semaines.

Art se redressa, les yeux rivés à ceux de son frère.

— Quoi... ta femme a été tuée ? lança-t-il brusquement.

— Oui.

— Bon sang, Mike ! Pourquoi tu ne m'as pas prévenu ?

Mike haussa les épaules.

— Je te le dis maintenant.

— Mais pourquoi seulement maintenant ? J'aurais pu faire quelque chose. J'aurais pu être avec toi. Pour l'amour de Dieu...

— Personne n'aurait rien pu pour moi, dit tranquillement Mike. Il fallait que je m'en tire tout seul. Je n'ai plus de femme à présent et Chrissy sur les bras. Je l'ai placée dans un foyer proche de ma caserne et je peux la voir pendant le week-end. J'ai liquidé ma petite maison. Je loge à la caserne. Ce foyer convient à Chrissy, mais c'est coûteux. Je me suis tiré d'affaire jusqu'ici.

— Tu as besoin d'argent, Mike ? Je peux t'en donner. Combien ? Je ferai ce que je pourrai.

— Rien de semblable à ce qu'il me faut, Art, dit Mike.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? demanda Art. Je

pourrais te prêter deux mille dollars. Bon sang ! Je peux te les donner.

— Il m'en faut cinquante mille au moins, déclara Mike.

Art le regarda bouche bée.

— Tu es fou ? Pourquoi te faut-il une pareille somme, bordel ?

— Pour prendre soin de Chrissy. J'ai eu un entretien avec le médecin qui dirige le foyer. C'est un brave type. Il me dit que Chrissy a une malformation du cœur. C'est courant chez les mongoliens. Elle ne vivra pas plus de quinze ans. Pour lui procurer les meilleurs soins, et je sais qu'on les lui donnera dans ce foyer, ça va coûter cinquante mille dollars, et ça doit lui assurer le bien-être pour le reste de sa courte existence.

— Mais voyons, Mike ! Tu gagnes ta vie ! Je participerai. Tu n'as pas besoin de trouver tout cet argent d'un seul coup. Tu peux payer le foyer tous les mois.

Mike acquiesça de la tête.

— C'est ce que je pensais, mais je serai mort d'ici cinq ou six mois.

Art se raidit. Voyant le visage décharné et les yeux enfoncés de son frère, il sentit un frisson dans le dos.

— Mort ? Ne dis pas de bêtises ! Tu es bon pour vingt ans ! Qu'est-ce que tu racontes ?

Mike considéra un long moment le whisky dans son verre, puis regarda son frère dans les yeux.

— J'ai un cancer généralisé, dit-il tranquillement.

Art ferma les yeux. Son visage devint livide.

Après un long silence, Mike reprit :

— Ces deux dernières années, j'ai ressenti des dou-

leurs passagères. Ça me prenait, ça passait. Je n'en avais rien dit à Mary. Je pensais que ce n'était rien. Tu vois ? Les gens ont des douleurs, et ce n'est rien, mais ils en font toute une affaire. Quand j'ai perdu Mary, et ces douleurs s'aggravant, je me suis inquiété du sort de Chrissy, alors j'ai vu le médecin militaire. Il m'a envoyé à un spécialiste à Northport, Lond Island. C'est pourquoi je suis ici. Je l'ai vu il y a deux jours et il m'a appris que j'en avais environ pour six mois à vivre. Je vais devoir entrer à l'hôpital dans deux mois, et je n'en sortirai pas.

— Bon Dieu ! Quelle vacherie ! s'écria Art. Ce toubib pourrait se tromper.

— Il ne se trompe pas. Laissons ça. Parlons affaires, Art, dit Mike en fixant son frère du regard. Tu m'as dit ce qu'était ton racket : trouver des gens pour faire un coup. Je n'ai aucun moyen de me procurer cinquante mille dollars, alors c'est précisément ce qu'il me faut faire. Je me fiche pas mai de ce qu'on me proposera puisque je n'ai que quelques mois à vivre. Est-ce que tu peux trouver un job qui paiera cette somme ? Pour Chrissy, j'irai jusqu'au meurtre. Qu'est-ce que tu peux faire ?

Art sortit son mouchoir pour s'essuyer le visage.

— Je ne sais pas, Mike. Je vois ton problème, mais cinquante mille dollars pour un job, c'est plutôt rare. Tu es un amateur. Tu n'as pas de casier judiciaire. Mes clients n'aimeraient pas travailler avec toi. Un job qui paie aussi gros, c'est réservé à la famille, si je puis dire.

— Suffit comme ça, Art, dit Mike, d'un ton grinçant. Je compte sur toi. Quel que soit le job, je le ferai,

et je le ferai bien. J'ai un mois de congé maladie. Je resterai ici jusqu'à ce que tu m'aies trouvé quelque chose. Je suis à l'hôtel Mirador. (Il se leva.) N'importe quoi — tu entends, n'importe quoi — qui paiera cinquante mille dollars. Réfléchis-y, Art. Je compte sur toi. Okay ?

Art hocha la tête.

— Je ferai ce que je peux, mais je ne peux rien te promettre.

Mike le dévisagea.

— Dans tes mauvais jours, je ne t'ai pas lâché. Maintenant, j'attends de toi que tu ne me lâches pas. Salut, à bientôt. (Puis il sortit.)

Art avait fait de son mieux, mais sa fidèle clientèle ne voulait rien avoir à faire avec un amateur, et ce matin-là il était assis à son bureau, ne sachant plus à quel saint se vouer pour trouver un job qui rapporterait cinquante mille dollars à son frère. Il se demandait s'il devait vendre des titres, mais il savait que Beth n'accepterait jamais. Il avait discuté de la situation avec elle et elle s'était montrée peu compatissante. Les gosses idiots devraient être étouffés à la naissance, avait-elle déclaré. Une chose à ne pas faire, Art, c'est de vendre des titres et donner notre argent à Mike. C'est compris ?

Une semaine avait passé depuis la visite de son frère. Art n'avait eu aucune nouvelle de lui, mais le souvenir de ces yeux enfoncés et de cet air de désespoir le hantait.

Interrompant ses sombres pensées, Beth passa la tête par la porte du bureau de son mari.

— Ed Haddon à l'appareil, Art, annonça-t-elle.

Art fut aussitôt en éveil. Haddon était son plus sérieux client. Il lui avait procuré maints cambrioleurs de premier ordre, et Haddon payait généreusement. Il souleva le combiné.

— Bonjour, monsieur Haddon ! dit-il. Ça fait plaisir de vous entendre. Je peux faire quelque chose pour vous ?

— Je ne téléphonerais pas pour le seul plaisir d'entendre votre voix, glapit Haddon. Il me faut un homme : bonne apparence, flingueur hors ligne, capable de conduire une Rolls et de jouer le rôle d'un chauffeur.

Art poussa un long soupir. Voilà qui semblait fait sur mesure pour Mike.

— Pas de problème, monsieur Haddon. J'ai exactement l'homme qu'il vous faut. Pour quel job ?

— Un gros. Je paierai dans les soixante mille.

Art ferma les yeux. C'était trop beau pour être vrai.

— Pas de problème, monsieur Haddon.

— Qui est votre homme ?

— Mon frère. Il est tireur d'élite et il a besoin d'argent. Vous pouvez lui faire toute confiance.

— Qu'est-ce qu'il a comme casier judiciaire ?

— Il n'en a pas, monsieur Haddon. Pour l'instant, il est sergent-instructeur dans l'armée. Il présente bien, s'exprime correctement et c'est un remarquable tireur. (Art était si anxieux de voir son frère pourvu qu'il poursuivit :) Je me porte garant pour lui, monsieur Haddon.

Il ne l'avait pas plus tôt dit qu'il le regretta. Qu'est-ce qui lui prouvait que Mike donnerait satisfaction à Haddon ? Haddon était impitoyable. Jusqu'ici, Art lui

avait donné plus que satisfaction, mais qu'il commette une bévue, il en avait la certitude, et Haddon ne traiterait plus jamais avec lui. La clientèle de Haddon était le pilier de son agence. Si Haddon le lâchait, tous ses autres clients le laisseraient tomber. Il se sentit soudain couvert d'une sueur froide.

— Ça fait mon affaire, dit Haddon. Si vous vous portez garant pour votre frère, ça me suffit. Okay, dites-lui de se présenter à Cornelius Vance, hôtel Seaview à Miami, dimanche 23 à dix heures du matin.

— Mais l'arme ?

— Vance s'occupera de ça, et écoutez, Bannion, ce sera sans violence. Il n'y aura pas de sang, mais il faut que cet homme soit un flingueur hors ligne.

— Quand est-ce qu'on touche l'argent, monsieur Haddon ?

— Sitôt le job terminé. Ça va bien demander deux mois de mise au point. C'est un gros coup, Bannion. Si vous le sabotez, vous pourrez fermer boutique.

Haddon raccrocha. Beth entra dans le bureau en coup de vent.

— J'écoutais, dit-elle, le visage cramoisi. Tu as perdu la boule ? Ce militaire débile ? Nous avons des douzaines de tireurs d'élite dans le fichier. Pourquoi l'avoir choisi... un foutu amateur ?

Art la foudroya du regard.

— C'est mon frère. Il faut l'aider. Va-t'en !

Quand Beth, ronchonnant, fut sortie, Art composa le numéro de l'hôtel Mirador et demanda à parler à M. Mike Bannion. Il s'attendait à ce que son frère fût



sorti par cette matinée douce et ensoleillée, mais Mike arriva immédiatement au bout du fil.

Le pauvre diable ne bouge pas de sa sinistre chambre d'hôtel, pensa-t-il. Il attend que je l'appelle. Eh bien, j'ai une bonne nouvelle pour lui.

— Je savais que je pouvais compter sur toi, Art, dit Mike, la gorge serrée, quand Art lui eut appris la nouvelle, Dieu merci. Je ne te laisserai pas tomber. Je vais me mettre tout de suite en route, mais j'ai besoin d'argent.

— D'accord, Mike. Je t'en enverrai trois mille en espèces à ton hôtel. Ne radine pas sur l'uniforme de chauffeur. Il faut que ce soit convaincant. Mon client est une grosse huile.

Un long silence s'établit, après quoi Mike demanda :

— Il n'y aura pas de sang ?

— C'est ce que dit le patron.

— Bien, Art, et merci encore. Tu peux compter sur moi. (Mike raccrocha.)

Art se laissa aller dans son fauteuil, se demandant s'il devait se considérer comme un saint ou un parfait imbécile.

Anita Certes entra dans la seconde salle de bains de la suite située sur le toit en terrasse du Spanish Bay Hotel, se raidissant contre ce qu'elle savait devoir affronter.

La suite de la terrasse, la plus luxueuse et coûteuse de l'établissement, avait été réservée par Wilbur Warrenton, fils de Silas Warrenton, le milliardaire texan du pétrole. Marié de fraîche date à Maria Gomey, Sud-Américaine dont le père possédait nombre de mines d'argent, Wilbur avait jugé que Paradise City serait le lieu rêvé de leur lune de miel, et Maria, difficile à contenter, avait acquiescé.

À l'âge de vingt-neuf ans, Wilbur n'était pas encore entré à la Texas Oil Corporation sur laquelle régnait son père. Il avait poursuivi des études à Harvard, obtenu une licence de sciences économiques, passé un an dans l'armée comme commandant de chars d'assaut, parcouru le monde sur l'un des yachts de son père, rencontré Maria, dont il était tombé amoureux. À la fin de la lune de miel, il devait devenir l'un des dix vice-présidents du vaste royaume pétrolier de son père.

Son père, Silas Warrenton, rude magnat du pétrole, n'avait d'amour pour personne à l'exception de son fils. L'épouse de Silas était morte quelques années après la naissance de Wilbur, et Silas, qui l'avait profondément aimée, avait reporté cet amour sur son fils. Quand Wilbur avait annoncé à son père son intention de se marier et lui avait présenté Maria, Silas l'avait observée d'un air songeur. Son teint sombre, son corps svelte et sensuel, ses grands yeux charmeurs et sa bouche dure avaient éveillé ses doutes, mais il connaissait l'existence des milliards du papa, aussi se borna-t-il à hausser mentalement les épaules. Si son fils voulait épouser cette fille-là, il n'y ferait pas objection. Après tout, se dit-il, elle valait la peine d'être baisée et le divorce était facile. Il lui adressa donc un sourire en coin et lui tapota l'épaule.

— Je veux des petits-enfants, ma chère. Ne me décevez pas.

Maria pensa qu'il était le vieux le plus horrible, le plus vulgaire du monde. Même lorsque Wilbur lui avait laissé entendre qu'il aimerait avoir des enfants, elle l'avait regardé froidement.

— Plus tard. Vivons heureux et libres tant que nous sommes jeunes. Les enfants amènent toujours des soucis.

Anita Certes était l'une des nombreuses femmes de chambre employées par le Spanish Bay Hotel. Âgée de vingt-trois ans, trapue, la peau sombre, la chevelure couleur aile de corbeau, elle était cubaine. Engagée depuis un an, elle était chargée de nettoyer les salles de bains, changer les draps du lit chaque matin, épousseter et froter.

Anita venait de s'occuper de la salle de bains de Wilbur. Ce n'était pas un problème. Il allait jusqu'à replier ses serviettes lui-même et ne faisait aucun désordre, en revanche celle de Maria faisait bouillir Anita d'une fureur réprimée.

Quelle foutue souillon que cette femme riche et gâtée ! pensa l'employée en découvrant le foutoir dans lequel elle allait à présent devoir mettre de l'ordre.

Les serviettes trempées traînaient à terre. Les emportait-elle dans la baignoire avec elle ? se demanda Anita. Les glaces étaient éclaboussées de rimmel et de poudre. Un bâton de rouge écrasé souillait le carrelage. La chasse d'eau n'avait pas été tirée.

Ces richards ! pensa Anita en ramassant les serviettes trempées. Serait-elle riche à millions comme cette garce-là, ce n'était pas elle qui s'aviserait jamais de laisser une salle de bains dans cet état répugnant.

Tout en travaillant, elle songea à son époux Pedro. Mariés depuis deux ans, ils étaient arrivés en Floride, sur les instances de Pedro, dans l'espoir d'améliorer leurs conditions matérielles qui avaient été difficiles à La Havane. Anita avait eu la chance de trouver cette place de femme de chambre au Spanish Bay Hotel, mais Pedro ne trouvait que des travaux temporaires, comme le balayage des rues, qui payaient chichement.

À ses yeux, Pedro était le plus bel homme du monde. Elle l'aimait d'un amour féroce et possessif, en adoration devant ce gars mince au teint bronzé, acceptant ses humeurs, ses plaintes continuelles, lui donnait tout ce qu'elle gagnait. Ils occupaient une pièce unique dans un immeuble sans ascenseur de Secomb, faubourg de

Paradise City habité par les travailleurs. Elle était si amoureuse de Pedro qu'il ne lui venait pas à l'esprit que c'était un propre à rien. Après quelques jours passés au volant de la balayeuse, il avait laissé tomber. Sa seule et unique pensée était de retourner à la petite ferme de canne à sucre de son père, bien qu'un an plus tôt il n'avait eu d'autre idée que de la quitter. Anita, écoutant ses plaintes, l'avait embrassé, exhorté à la patience. La chance ne manquerait pas de lui sourire. Couper la canne à sucre n'était pas une vie. Elle travaillerait plus dur et pourvoierait aux besoins. Pedro avait souri. D'accord, ils attendraient donc.

Tout en s'affairant à remettre de l'ordre dans le fouillis de la salle de bains, elle se demanda ce que faisait Pedro. Il lui avait dit qu'il allait battre le pavé à la recherche d'un boulot, mais elle avait des doutes. Au bout de la semaine, il avait dépensé tout ce qu'elle avait gagné. Souvent, il n'y avait plus de quoi racheter du riz, et il s'en plaignait. Anita, toujours en adoration, avait promis de travailler plus dur.

Tandis qu'elle s'échinait à rendre immaculée la salle de bains de Maria Warrenton, Pedro était attablé dans un bar minable de Secomb en compagnie de Roberto Fuentes. Les deux hommes buvaient de la bière.

Fuentes, un Cubain, vivait à Secomb depuis trois ans. Petit homme obèse aux yeux durs et étincelants, il s'était taillé un maigre moyen d'existence sur les quais en nettoyant et aidant à l'entretien et la réparation des nombreux yachts des riches.

Il aimait bien Pedro et prêtait une oreille complaisante à ses plaintes perpétuelles. Ce soir-là, il avait jugé

que Pedro était mûr pour un job qui pouvait lui rapporter à lui, Fuentes, quelque trois mille dollars. Si un homme pouvait se faire une somme et trouver quelqu'un pour en prendre le risque, l'idée méritait d'être prise en considération.

— Pedro, dit-il à voix basse, que dirais-tu de ramasser mille dollars ?

Pedro fit tourner son verre de bière tiédissante, puis leva les yeux sur Fuentes.

— Pourquoi parler comme ça ? Mille dollars ? Avec ce pognon, ma femme et moi on pourrait se ramener à la ferme de mon père. Qu'est-ce que tu racontes ?

Fuentes sourit. Son sourire était pareil à la langue frétilante d'un serpent.

— Ça peut se faire. Ça dépend de toi. Mille dollars ! Chouette, hein ?

Pedro acquiesça de la tête.

— Plus que chouette. Continue.

— Tu sais où se trouve ma chambre dans Coral Street ? Le grand bâtiment rien qu'en escaliers ?

— Je le connais, oui.

— Il y a soixante-dix locataires dans cet immeuble. Chacun d'eux paie un loyer de soixante dollars par semaine. Ça fait une prise de quatre mille deux cents dollars. Exact ?

— Alors quoi ? demanda Pedro.

— Toi et moi on pourrait mettre la main sur ce fric. Pour toi, ce sera aussi facile que de baiser ta femme.

Pedro baissa les paupières. Mille dollars facile !

— Continue, dit-il. Voilà qui commence à m'intéresser.

— Un certain Abe Levi crèche dans cet ensemble. Il travaille pour le compte des propriétaires. Il est leur concierge et encaisseur de loyers tout à la fois. Tous les vendredis, il va de logement en logement et touche l'argent des loyers : quatre mille deux cents dollars. Il regagne sa loge, fait le compte des sommes perçues et le lendemain matin, il apporte le fric au bureau du gérant. Il fait la même chose depuis des années. Je l'ai observé. Et Levi est une chiffre molle. Tu lui agites un flingue sous le nez et il s'écroule. Il est gros et vicieux. Il n'y aura qu'à entrer pendant qu'il compte le fric et le menacer avec un feu, et on empoche quatre mille deux cents dollars. Je te le dis, Pedro, c'est pas plus compliqué que ça.

Les yeux de Pedro étincelèrent.

— Ça me plaît, dit-il. Demain alors ?

— Oui. (Fuentes lui adressa son sourire de serpent.) Mais tu devras te charger de Levi. Si c'est moi qui entre, il me reconnaîtra, mais si c'est toi, il ne se méfiera pas. Je me tiendrai dehors, tu feras le coup... D'accord ?

Les yeux de Pedro perdirent leur éclat. Il réfléchit, puis secoua la tête.

— Tu ne prends donc pas de risques, mais moi si... hein ?

— Il n'y a pas de risques, assura Fuentes qui se pencha en avant pour tapoter le bras de Pedro. Tu entres, tu agites le feu, Levi tombe évanoui, tu ramasses le fric et on est heureux tous les deux.

— Pour ça, il m'en faut deux mille, déclara fermement Pedro.

Fuentes grimacha.

— Parce qu'on est des amis, je t'offre la chance de te faire de l'argent. Je peux trouver n'importe qui pour faire ce coup-là. C'est si facile. Non. Pas question de deux mille.

— Quinze cents ou tu te trouves quelqu'un d'autre. Fuentes hésita, puis lui fit son sourire de serpent.

— D'accord. Discutons le coup, dit-il en se penchant en avant.

Quand Anita eut grimpé les cinq volées de marches pour regagner son logement d'une pièce, elle trouva Pedro allongé sur le lit, une cigarette lui pendillant des lèvres et un sourire béat sur le visage.

Anita était libre jusqu'à vingt heures en attendant de retourner à l'hôtel pour nettoyer la suite de la terrasse une fois de plus. Il était à présent cinq heures, et elle se sentait lasse et déprimée, mais à la vue de Pedro elle se dérida.

— Tu as trouvé du travail ! s'exclama-t-elle. Je le vois à ton air !

— Samedi nous retournons à La Havane, dit Pedro. J'aurai l'argent du voyage, et assez pour pouvoir aider mon père.

Anita le fixa du regard.

— Mais ce n'est pas possible.

— Si, dit-il, passant la main sous l'oreiller et en retirant le .38 que lui avait donné Fuentes. Avec ça, tout est possible.

Anita tomba brusquement assise, se sentant défaillir. Depuis quelque temps déjà, elle soupçonnait que Pedro se laisserait entraîner à une action désespérée.



— Chéri, je t'en supplie ! Il ne faut pas !

Pedro renfonça l'arme sous l'oreiller.

— J'en ai assez, dit-il, sa face maigre soudain défigurée par la rage. Il me faut de l'argent pour rentrer au pays. Fuentes et moi en avons discuté. Il n'y a pas de risque. Samedi je pars. Si tu veux rester, eh bien, reste ! Je rentre au pays avec quinze cents dollars. C'est décidé.

— Il y a toujours un risque, dit Anita d'une voix tremblante.

— Pas cette fois. Samedi nous partons. Maintenant fais à manger.

Anita s'était liée d'amitié avec le troisième chef du Spanish Bay. Elle lui permettait de temps à autre de lui passer la main sous sa jupe pour le plaisir d'un doux attouchement et, en retour, il lui refilait des restes : tranches de steak premier choix, morceaux de poulet et parfois même un quartier de tarte aux fruits. Tout en observant Pedro, elle dorlotait l'emballage de plastique que lui avait donné le chef, et Pedro jetait des regards avides sur le sac. Il n'avait pas mangé de la journée.

— C'est bien vrai que tu vas voler ? demanda-t-elle.

— Tu as entendu ! Fais-moi à manger !

Elle se leva lentement et passa d'un pas mal assuré dans la petite cuisine.

\*

L'inspecteur de première classe Tom Lepski aimait le vendredi. À moins d'une urgence, et à Paradise City c'était rare, il pouvait signer le registre et rentrer à la maison pour le week-end. D'accord, il avait Carroll, sa

femme, pour lui tomber sur le dos avec les corvées ménagères et lui faire tondre la pelouse, mais il était loin de la salle des inspecteurs et les tâches domestiques elles-mêmes valaient mieux que de moisir sur place dans l'attente d'un délit quelconque.

Il consulta sa montre. Dix minutes encore, et il serait en route. Carroll lui avait annoncé une tourte au poulet et jambon pour dîner. Lepski était gourmet, et la tourte au poulet et jambon comptait parmi ses plats favoris.

Max Jacoby, inspecteur de deuxième classe, tapait laborieusement un rapport concernant un vol de voiture. Lepski et lui travaillaient ensemble.

— Une tourte au poulet et jambon ! s'exclama Lepski. Chouette ! Cette tourte, ça me botte !

Jacoby s'arrêta de taper.

— Il y a des fois où je t'envie, Tom, dit-il. Être le mari d'une sacrée bonne femme comme Carroll ! En sortant tout à l'heure, je vais passer chez Fung-U pour emporter un plat cuisiné... Beuh !

Lepski prit des airs avantageux.

— Il serait temps pour toi de penser au mariage, Max. Cette bouffe dégueulasse, très peu pour moi. Carroll aurait une attaque rien qu'à la pensée que je pourrais manger de ces saloperies.

— Je m'en doute, dit Jacoby qui se remit au travail en soupirant.

Le téléphone se réveilla sur le bureau de Lepski. Il saisit le combiné.

— Inspecteur Lepski ! brailla-t-il. Qu'est-ce que vous voulez ?

— Lepski ! Tu n'as pas besoin d'être si vulgaire et de crier comme ça !

Lepski grommela, reconnaissant la voix de sa femme.

— Oh ! c'est toi, poupée, dit-il, d'un ton radouci.

— Oui, c'est moi, dit Carroll. Vraiment, Tom, tu devrais faire effort pour te montrer un peu plus courtois quand tu réponds au téléphone.

— Okay, dit Lepski, qui desserra sa cravate. Je serai à la maison dans vingt minutes. Alors, cette tourte, ça se prépare ?

— Voilà pourquoi je t'appelle. J'ai eu Mavis ici. Elle me parlait de son mari. Vraiment, Tom, la façon dont cet homme se conduit ! Je n'ai pu que l'écouter, j'en étais sans voix.

Lepski remua nerveusement dans son fauteuil.

— Okay, tu me raconteras les détails quand je serai rentré. Alors, cette tourte ?

— Il y a un petit ennui, se décida Carroll après un silence. Pendant que Mavis me parlait de Joe, j'ai oublié que la tourte était au four. Qu'est-ce que cet homme ne lui fait pas voir ! Tu ne pourrais pas le croire ! J'en étais littéralement sans voix.

Lepski se mit à tambouriner des doigts sur son bureau.

— Tu as oublié la tourte dans le four, bon Dieu ?

— Ne jure pas, Lepski. C'est vulgaire.

Lepski se saisit d'un crayon qu'il cassa en deux. Jacoby s'arrêta de taper et s'appuya à son dossier pour écouter.

— Qu'est-ce qui est arrivé à la tourte ? braila Lepski.

— J'aimerais que tu t'abstiennes de crier. Je t'appelle pour te dire de t'arrêter à la boutique de plats à

emporter de Fung-U et de nous acheter quelque chose à manger, dit Carroll. Autrement, on n'aura rien. (Puis elle raccrocha.)

Lepski abattit le combiné et lança un coup d'œil furi-bond à Jacoby qui reprit vivement son travail. Avec un reniflement de mépris, Lepski quitta en trombe la salle des inspecteurs.

Comme il atteignait le poste de garde, prêt à sortir, le sergent Beigler apparut.

Beigler, un grand type corpulent à la face piquée de son, était chargé d'assurer la marche du service en l'absence du chef de la police Fred Terrell.

— J'ai un job pour toi, Tom, dit-il.

Lepski le foudroya du regard.

— J'ai terminé mon service !

— Celui-ci fera ta joie, Tom. Je pourrais le donner à Max mais j'ai décidé que c'était toi le gars qu'il fallait.

— Le donner à Max ? Faut que j'achète le dîner ! Carroll a brûlé ma tourte au poulet et jambon !

— Si je le confiais à Max, tu ne me le pardonnerais jamais, assura Beigler avec un large sourire.

— Alors quel est ce foutu job ? demanda Lepski, soudain curieux.

— Plainte vient d'être déposée contre le Club de la Feuille de Vigne, dit Beigler. Une certaine Mme Abrahams y a emmené son mari hier soir. Elle dit que les filles ne portaient pas leur cache-sexe.

Les yeux de Lepski s'ouvrirent tout grands.

— Tu veux dire qu'elles se promenaient toutes nues ?

— C'est ce que dit Mme Abrahams. Pas possible de passer là-dessus, Tom. Tu ferais bien de voir Harry. Si

ça venait aux oreilles du maire, il ferait fermer la boîte aussi sec.

— Faut empêcher ça à tout prix.

— Alors, préviens-le, hein ?

— Tu parles. Pas de cache-sexe ? Ce qui est répugnant pour une vieille peau est un régal pour d'autres, déclara Lepski, l'œil allumé. Rends-moi un service, Joe. Appelle Carroll. Dis-lui que je ne rentre pas. Dis-lui que je suis sur un guet-apens.

— Fais-moi confiance, dit Beigler qui connaissait Carroll. Je te ferai passer pour un héros.

— Pousse pas trop, Joe. Carroll est maligne. Dis-lui seulement que je suis sur un guet-apens. D'accord ?

— Fais-moi confiance, Tom.

Harry Atkin, propriétaire du Club de la Feuille de Vigne était un bon ami de la police. Situé dans une rue adjacente à l'artère principale de Secomb, son club jouissait d'une nombreuse clientèle. Quand les rupins se sentaient d'humeur canaille, ils passaient une bonne partie de la nuit au club à déguster d'excellents fruits de mer servis par de superbes filles, les nénés à l'air et pourvues de cache-sexe. C'était une affaire prospère que la sienne.

De temps à autre, quand il se trouvait dans le quartier, Lepski entrait en passant pour tailler une bavette avec Harry, boire deux, trois verres aux frais de la maison, admirer les filles, sur quoi il repartait au boulot. C'était là une chose dont il ne disait mot à Carroll, sachant qu'elle ne serait pas d'accord.

Il arriva au club vers huit heures moins le quart, des-

cendit l'escalier menant à la grande salle qu'étaient en train d'astiquer trois Noirs en vue des ébats nocturnes.

Harry Atkin, petit homme gras à la chevelure flamboyante, lisait le journal du soir derrière le bar. Il leva les yeux et un large sourire s'épanouit sur ses traits à la vue de Lepski.

— Salut, Tom ! Ça fait des semaines qu'on ne te voit plus. Comment ça va ?

Lepski se hissa sur un tabouret, serra la main de Harry et repoussa son chapeau en arrière.

— Très bien, dit-il. Et toi ?

— On ne pourrait mieux. Il y aura foule ici ce soir. C'était bondé la nuit dernière.

Il avança la main vers une bouteille de Cutty Sark, sachant que c'était le biberon préféré de Lepski, en versa une généreuse mesure, y ajouta de la glace et poussa le verre sur le comptoir.

— Harry, dit Lepski après avoir éclusé une grande lampée. Il y a eu une plainte.

Harry hocha la tête.

— Je m'y attendais, Tom. Ce sont des choses qui arrivent. Cette vieille peau de Mme Abrahams, hein ?

— C'est bien elle. Qu'est-ce qui se passe, Harry ? Elle s'est plainte de ce que les mômes ne portaient pas leur cache-sexe, dit Lepski tout égrillard. J'aurais voulu y être, mais tu ne peux pas te permettre ça. Ça te vaudra une mauvaise réputation.

— Elle ment. Je vais t'expliquer ce qui s'est passé. Il y avait une paire de poivrots rupins à la table voisine de celle de la vieille peau et de son crétin de mari.

Lu-Lu qui servait la soupe au poisson s'est penchée par-dessus, le cul en l'air.

Lepski, qui avait vu Lu-Lu et lui trouvait le popotin le plus sexy du club, acquiesça de la tête.

— À ce moment, l'un des poivrots a coupé le cordon du cache-sexe de Lu-Lu et le truc est tombé dans la soupe de la vieille peau ! s'esclaffa Harry. C'était inénarrable, la vieille folle de rage, son mari tout excité pour la première fois depuis des années, et Lu-Lu étreignant son chat. Les deux soiffards étaient aux anges. En fait, toute la salle était ravie, à part la vieille peau.

Non moins hilare, Lepski s'essuya les yeux.

— Impayable ! Je donnerais mon bras droit pour assister à ça.

— Oui. J'ai fait disparaître Lu-Lu, tenté d'apaiser la vieille peau, mais elle a saisi son mari au collet et elle est sortie en criant qu'elle allait se plaindre au maire.

— Bon, Harry, t'en fais pas. J'en ferai état dans mon rapport. Ne te mets pas la tête à l'envers. Quand je raconterai ça à mes copains du commissariat, ils se tiendront les côtes. Il n'y en aurait pas une autre à avoir perdu son cache-sexe ?

— Je tiens à ce que tu le saches, Tom, mes filles sont respectables, déclara Harry d'un air sérieux. La dernière chose qu'elles perdront, ce sera leur mini-slip.

Lepski se mit à rire.

— Mais, bon sang, Tom, qu'ont-elles d'autre à perdre ? (Il vida son verre, consulta sa montre, constata qu'il était à présent huit heures et se souvint qu'il avait le dîner à acheter.) Rends-moi un service, Harry. Carroll

a brûlé la tourte que nous devions manger. Si tu pouvais me filer une pizza ?

— Tu n'y penses pas. Pour toi, Tom, je vais faire préparer un vrai repas. Que dirais-tu d'un poulet aux champignons dans une sauce au vin blanc ? Ta chère moitié n'aura qu'à le mettre vingt minutes au four.

Les yeux de Lepski s'allumèrent.

— Voilà qui me semble fameux.

— Bien. Sers-toi un autre verre. Je vais arranger ça avec Charlie.

Tandis qu'Harry s'éloignait en hâte, Lepski s'empara de la bouteille de Cutty Sark. Parfois, le métier de police paie son homme, pensa-t-il. Une main fraîche lui saisit le poignet.

— Laissez-moi vous servir, monsieur Lepski.

Levant les yeux, Lepski se trouva confronté à une paire de petits seins aux tétons d'un rose coquillage et découvrit une fille portant feuille de vigne et souliers à hauts talons pour toute parure et qui lui souriait.

— Je m'appelle Marian, dit la fille, papillotant de ses longs cils. Vous avez appris l'histoire de Lu-Lu ? Terrible, n'est-ce pas ?

Lepski ouvrit et ferma la bouche, mais pas un mot n'en sortit. Ses yeux se repaissaient de ce petit corps splendide tout près de lui.

Souriant, Marian versa l'alcool, y ajouta de la glace et lui mit le verre dans la main.

— Monsieur Lepski, dit-elle, s'asseyant à son côté sur un haut tabouret, je vous trouve, comme toutes les copines, le plus beau flic de toute la ville. Vous savez ?



Lepski se rengorgea. Le métier de policier ! pensa-t-il. Qui donc ne voudrait pas être flic ?

\*

De l'autre côté de la rue étroite, en face du Club de la Feuille de Vigne se dressait un haut immeuble tout en logements d'une ou de deux pièces exclusivement destinés aux travailleurs.

Abe Levi détestait le vendredi. Cette corvée d'encaisseur de loyers le tuait. Certains avaient toujours un prétexte larmoyant pour ne pas payer, et il fallait toujours qu'il fasse le méchant, ce qui était contraire à sa nature. Le syndicat des propriétaires lui avait signifié qu'il n'était pas question de faire crédit. Si les minables ne pouvaient trouver l'argent du loyer, ils seraient mis dehors. Cela peinait Art d'avoir à transmettre ces sommons. Il aimait être en bons termes avec les locataires, mais ces menaces rendaient la chose impossible.

— Voyons, disait-il, ne vous en prenez pas à moi. Payez ou vous serez expulsés. Moi je n'y suis pour rien. C'est le propriétaire.

Soutirer le loyer à d'aussi nombreux locataires, cela prenait du temps, et quand il avait sonné à la porte du dernier logement et encaissé le loyer de haute lutte, il était bien passé huit heures du soir. Il avait hâte de regagner sa loge du rez-de-chaussée et de prendre son souper.

Abe Levi était un juif trapu à tignasse grise et barbe en broussaille. La vie ne l'avait pas gâté. Dans sa jeunesse, il avait aidé son père à vendre des fruits sur une

voiture à bras. Par la suite, il avait épousé une fille qui peinait dans un atelier de confection. À la mort de ses parents, il avait abandonné la voiture de fruits. Un ami lui avait procuré ce job d'encaisseur de loyers. Cela valait mieux que de battre le pavé en poussant une lourde carriole. Sa femme était morte depuis deux ans. Ils n'avaient pas eu d'enfants. Abe passait ses soirées solitaires à regarder la télévision et, une fois par semaine, il se rendait au club juif où il était toujours le bienvenu.

Pénétrant dans l'ascenseur, il pensait tristement à sa femme Hannah. Elle tenait toujours un repas au chaud dans l'attente de son retour. Ce soir, il mangerait un peu de poisson mariné, mais il y avait le bon feuilleton de T.V. qu'il suivait régulièrement.

Muni du pesant sac des loyers, à présent bourré de billets de banque et de pièces de monnaie, il sortit de l'ascenseur et enfila le long couloir obscur menant à la porte de sa loge. Deux des lampes du couloir étaient éteintes. Il allait devoir les remplacer, pensa-t-il avec lassitude, avant de pouvoir se mettre à table. Il lui incombait de tenir l'immeuble en ordre.

Parvenu à la porte de sa loge, il chercha sa clé, ouvrit et pénétra dans son living-room. Sa main chercha l'interrupteur, appuya dessus, mais il demeura dans l'obscurité.

Il grommela entre ses dents. Un foutu fusible avait sauté. Voilà qui allait le forcer à descendre aux sous-sols.

Abe, en homme soigneux, était toujours prêt à faire face à toute éventualité. Il avait toujours une puissante

torche électrique placée sur une petite table près de la porte. Tandis qu'il la cherchait à tâtons, il reçut entre les omoplates une violente poussée qui l'envoya tituber dans le noir. Ses cuisses se heurtèrent au bras de son fauteuil de T.V., il culbuta, alla s'étaler à terre mais, malgré sa lourde chute, il ne lâcha pas le sac des loyers.

Pedro Certes, le souffle précipité, le cœur battant, l'avait attendu. Il avait dévissé une lampe dans le couloir, entouré le bout de l'ampoule d'un morceau de feuille d'étain et revissé la lampe, faisant sauter les plombs dans la loge d'Abe et dans le couloir.

Il se sentait plein de confiance. Fuentes avait dit qu'Abe était craintif et s'évanouirait à la vue d'une arme. Pedro avait non seulement emporté le revolver que lui avait donné Fuentes mais aussi une torche.

— Bouge pas ! glapit-il, allumant la torche dont il dirigea le faisceau sur sa main armée, puis il éclaira Abe qui s'efforçait de se relever. Lance-moi le sac !

Ça faisait belle lurette qu'Abe encaissait les loyers. Il n'avait jamais été victime d'un hold-up. Un flic l'avait mis en garde : « Abe, il y a toujours une première fois. Tes patrons veulent que tu sois armé. Voilà ton permis, et voilà le feu. Je te montrerai comment t'en servir. » Et le flic était bon professeur. Bien que persuadé qu'il n'en aurait jamais besoin, Abe se dit que si jamais il survenait un cambriolage et que le voleur se sauvait avec le magot, il perdrait non seulement son emploi mais aussi son gîte. Son patron avait été catégorique : « Vous amenez la recette ou vous prenez la porte. » Aussi Abe avait-il pris l'avertissement au sérieux. Il n'avait jamais fait usage de l'arme mais il

savait comment s'y prendre : rabattre le cran de sûreté, les deux mains sur l'arme et presser la détente.

— Grouille ! râla Pedro dans l'obscurité. Le sac !

À présent Abe s'était dressé sur son séant ; il étreignait le sac et fixait les yeux sur le rayon aveuglant, incapable de voir l'homme qui lui criait les ordres.

— Prends-le, dit-il, poussant le sac dans la direction de la voix.

Le sac lourdement chargé ne glissa guère que d'une cinquantaine de centimètres sur l'épais tapis usé.

Pedro dévora le sac des yeux, excité par l'ivresse du triomphe. Demain Anita et lui seraient dans les airs, rentrant au pays. Combien son père serait heureux de le revoir ! Sa pensée courut comme du vif argent. Il avait été convenu qu'aussitôt le fric en sa possession, il monterait d'un trait au premier étage où Fuentes occupait une pièce. Abe, affolé, s'imaginerait qu'il s'était précipité hors de l'immeuble et, quand les flics seraient alertés, ils allaient écumer les rues à la recherche d'un homme portant un sac marron. Alors une nouvelle pensée se fit jour dans l'esprit de Pedro. Et s'il ne montait pas chez Fuentes, et s'il se précipitait plutôt dans la rue ? S'il gardait tout l'argent pour lui ? Quatre mille deux cents dollars ! Il faudrait qu'il réduise le gardien au silence. Un coup sur la tête ! Voilà ! Sur quoi il sortirait, rentrerait chez lui, et Fuentes n'y pourrait rien changer.

Comme il s'avavançait vers le sac, tremblant d'excitation, il quitta Levi des yeux pour envoyer le rayon de sa torche droit sur le sac. La main d'Abe se glissa sous sa veste, ses doigts se refermèrent sur la crosse du

revolver. Il sortit l'arme tandis que Pedro s'emparait du sac.

Du pouce, Abe rabattit le cran de sûreté, souleva l'arme et pressa la détente. L'éclair et la détonation éclatant dans le noir firent reculer les deux hommes. Pedro sentit un trait brûlant lui frôler la joue, qui bientôt se trouva mouillée. Il dressa brusquement son arme et, pris de panique, fit feu. Le rayon de sa torche se centra sur Abe qui parvenait à se relever. Pedro sentit l'arme rebondir dans sa main, entendit la détonation et, terrifié, vit une tache de sang apparaître au milieu du front d'Abe, qui sursauta et tomba à la renverse.

Pedro, étourdi par le bruit des deux coups, demeura immobile, respirant à peine, sachant qu'il avait tué le gardien.

La pensée terrifiante se fit jour dans son esprit qu'il avait tué un homme ! On presse la détente d'une arme et un homme tombe mort ! Une panique glacée s'empara de lui. Il ne pensa qu'à lui-même. S'il se faisait prendre, il passerait le restant de ses jours derrière les barreaux : un animal en cage ! Il n'y aurait plus d'Anita, plus de père accueillant, plus de chaud soleil brillant sur la ferme de canne à sucre.

Il entendit un bruit de voix. Des portes claquèrent. Une femme poussa un cri.

Fuentes ! Il fallait le rejoindre ! Saisissant le sac de la main gauche, l'arme dans la main droite, sentant le sang lui couler le long du visage, il sortit de la loge d'Abe, s'efforçant de dominer sa panique.

Fuentes, attendant à sa porte entrouverte, perçut les deux coups et il se raidit. Il entendit s'ouvrir des portes.

Il vit s'attrouper plusieurs locataires du premier étage sur le palier.

Le sinistre imbécile avait bousillé le boulot ! Pourvu qu'il n'ait pas tué le gardien ! Il rejoignit le groupe qui plongeait le regard dans le puits de la cage d'escalier, parlant fort tandis qu'une femme gémissait. Il vit Pedro, la face ensanglantée, qui levait vers lui des yeux fixes, et il recula.

À la vue des faces effrayées qui le dévisageaient, Pedro comprit que la retraite lui était coupée de ce côté. Le sac de cuir marron toujours à la main, il courut vers la porte d'entrée.

Lepski acceptait le grand carton que Harry posa sur le bar.

— Voilà le poulet, Tom, plus des nouilles. Bon appétit.

Lepski s'épanouit.

— Chouette ! Voilà qui va en boucher un coin à Carroll ! Merci mille fois.

Comme Marian se glissait à bas du tabouret, il lui tapota la croupe. Ce fut alors qu'il perçut des coups de feu.

Instantanément, Lepski ne fut plus qu'un flic. Déjà il avait sauté de son siège et fonçait vers la sortie. Il avait son revolver à la main quand il parvint dans la rue.

Déjà le bruit des coups de feu avait ameuté le quartier. Pneus hurlant, des voitures freinaient. Bouche bée, les gens s'arrêtaient, les yeux rivés à l'entrée de l'immeuble.

À cet instant, Pedro surgit dans la rue. La vue du sang qui lui coulait du visage et de l'arme qu'il tenait à

la main mit la foule en fuite. Des femmes poussèrent des cris, quelques hommes foncèrent vers le trottoir.

Lepski porta les yeux de l'autre côté de la rue et vit Pedro prendre son élan. À fond de train, évitant les voitures arrêtées, le flic se lança à sa poursuite.

Pedro perçut le martèlement des pas qui le pourchassaient. Les yeux agrandis de terreur, il se retourna et vit Lepski qui se faufilait à travers la foule fuyante pour l'atteindre. Il comprit instinctivement que cet homme à ses trousses était un flic : il vit le revolver dans la main de l'homme. À moitié fou de terreur, il fit volte-face et tira sur Lepski. Une femme noire qui se ruait vers un porche pour y chercher abri prit la balle de Pedro en pleine tête.

— Arrêtez ou vous êtes mort ! vociféra Lepski.

Pedro se jeta de côté et traversa la rue comme une flèche.

Tenant son revolver à deux mains, jambes écartées, Lepski fit feu.

Pedro sentit l'impact de la balle qui le fit culbuter en avant. Il lâcha le sac de cuir usé, et l'arme que lui avait prêtée Fuentes lui échappa de la main. Il se plia sur lui-même, déchiré par une douleur intolérable.

Une voiture de ronde s'arrêta, hurlante. Deux agents rejoignirent Lepski. Ils s'approchèrent de Pedro avec précaution.

— Le salopard est encore vivant, dit l'un d'eux.

Fuentes avait regagné son logement à toute allure en claquant la porte pour se précipiter à la fenêtre. Se penchant dehors, il arriva à temps pour voir Lepski faire feu sur Pedro. Il vit le sac de cuir marron, contenant

quatre mille deux cents dollars, tomber aux pieds du corps abattu de Pedro, puis son revolver qui gisait à un mètre de là.

Le revolver !

Fuentes se moquait pas mal de Pedro. Il espéra seulement qu'il fût mort, mais le revolver... !

Il fallait qu'il ait perdu la tête pour avoir prêté son arme à Pedro ! À peine les flics l'auraient-ils examiné qu'ils en feraient remonter la filière jusqu'à lui. Pedro avait rempli un certain temps les fonctions de gardien de nuit à bord d'un yacht de luxe dont le propriétaire, qui tenait à ce qu'il fût armé, avait fait le nécessaire auprès de la police. Fasciné par l'arme, Fuentes avait voulu la garder. Quand le propriétaire avait fait voile vers les Bahamas, Fuentes lui avait dit qu'il avait accidentellement laissé choir l'arme pardessus bord. Le type avait haussé les épaules en lui recommandant de signaler la perte à la police. Ce dont Fuentes s'était bien gardé. Le port d'arme était encore valable pour huit mois et, d'ici là, avec l'argent que Pedro devait voler, Fuentes serait de retour à La Havane, et au diable les flics !

Mais à présent... !

Il suffirait de quelques heures aux flics pour identifier l'arme, et alors ils se lanceraient à ses trousses.

Suant à grosses gouttes, il observa la scène qui se déroulait sous lui. D'autres voitures de ronde arrivèrent. Sirène hurlante, une ambulance arriva aussi.

Pris de panique, Fuentes tourna le dos à la fenêtre. Il fallait se sauver avant que l'immeuble soit fouillé de fond en comble. Il courut à son placard et jeta ses



quelques vêtements dans une valise délabrée. Mais où aller ? Il pensa à Manuel Torres, son meilleur ami.

Fuentes rencontrait souvent Manuel Torres sur le port. Tous deux avaient vécu dans le même village proche de La Havane, fréquenté la même école et, dans leur jeunesse, travaillé dans la même ferme de canne à sucre. Fuentes était certain de pouvoir compter sur Manuel pour lui venir en aide.

Ouvrant sa porte, il risqua un œil dans le couloir. Ses voisins lui tournaient le dos : tous avaient le regard plongé dans le puits de la cage d'escalier.

À pas de loup, sa valise à la main, il atteignit le fond du couloir et la porte de l'escalier de secours. Il repoussa le verrou, ouvrit, puis lança un coup d'œil en arrière. Personne ne regardait dans sa direction, tous les yeux étaient rivés au hall d'en bas.

Il referma la porte sur lui, puis descendit l'escalier en courant. En longues enjambées rapides, empruntant les étroites ruelles sordides, il piqua sur le front de mer.

\*

Deux heures après le meurtre d'Abe Levi, le sergent Hess, un petit homme corpulent qui commandait la brigade criminelle, entra dans le bureau du chef de la police Terrell.

— M'a tout l'air d'une simple razzia, chef, dit-il. Deux morts. Un flingueur paniqué, j'imagine. On n'a pas encore réussi à identifier le meurtrier. Il n'avait pas de papiers sur lui. On a posé des questions dans le coin mais personne n'est volontaire pour jacter. C'est un

Cubain. On continue à chercher, mais les Cubains se tiennent entre eux.

Terrell, un grand homme fort aux cheveux d'un blond roux moucheté de blanc, au visage à gros traits qui s'achevait en une mâchoire saillante et carrée, avait l'air de ce qu'il était : un chef de police coriace et compétent.

— Ce Cubain ?

— Il pourrait s'en sortir. Tom l'a atteint au poumon. Pour l'instant, il est en réanimation. Larry est à son chevet.

— Pas d'indice sur l'arme ?

— On est en train de vérifier. On devrait obtenir quelque chose d'un instant à l'autre.

— La presse ?

Hess grimaça.

— On n'a pas souvent deux meurtres à leur offrir dans la même journée, chef. Ils s'en délectent.

— Rien d'étonnant. Vous avez pris les empreintes du meurtrier ?

— Elles ont été communiquées à Washington.

Le sergent Beigler entra.

— J'ai reçu un rapport sur l'arme, chef. Elle appartient à un Cubain, Roberto Fuentes. Il a un permis. Il habite l'immeuble où Levi a été tué. Ce n'est pas le meurtrier. La photo sur son permis ne correspond pas. Max et deux agents sont partis le cueillir.

— Cet homme, Fuentes, aurait pu vendre son arme au meurtrier, dit Terrell, ou alors il pourrait être de mêche sur ce coup.

— C'est aussi mon avis, chef.

Le téléphone sonna. Beigler décrocha.

— Ne quittez pas, dit-il, puis il se tourna vers Terrell. Fuentes a décampé. Il a emporté tous ses vêtements. Personne ne sait rien dans l'immeuble... évidemment.

— Il me le faut, dit Terrell. Organisez-moi ça, Joe. Beigler qui adorait l'action acquiesça de la tête.

— Vous l'aurez, chef.

\*

Il était passé deux heures du matin quand Anita Certes approcha le bateau de pêche de Manuel Torres. Le front de mer, à part quelques veilleurs de nuit, était désert. Les gardiens lui jetèrent un coup d'œil tandis qu'elle marchait, se maintenant dans l'ombre. Ils la prirent pour l'une des nombreuses putes qui fréquentaient le port.

Elle s'arrêta lorsqu'elle eut repéré le bateau de pêche. Une lumière brillait dans la cabine de l'avant. Elle était certaine que, dans cette cabine, elle trouverait Fuentes.

Ce ne fut qu'en rentrant chez elle, après avoir fait le ménage de la suite de la terrasse, qu'elle avait appris la fusillade par son transistor.

Avant qu'elle ne parte au travail le matin, Pedro lui avait dit de préparer les bagages à son retour dans la soirée.

— Nous partons pour La Havane demain matin à dix heures. Tiens-toi prête.

Elle lui avait passé les bras autour des épaules et l'avait serré contre elle.

— Cher mari, j'espérais de tout mon cœur que ça n'arriverait pas, mais tu peux compter sur moi à jamais.

Elle était revenue pendant sa pause de l'après-midi, mais Pedro n'y était pas. Physiquement, elle s'était reposée, mais pas moralement. Elle pensait sans cesse au revolver que lui avait montré Pedro. Elle songea à l'ami Fuentes qui lui avait donné l'arme. Pedro lui avait assuré qu'il n'y aurait pas de risques. Elle était si éprise de lui qu'elle se força à se persuader que tout se passerait bien, mais elle demeurait craintive.

Rentrée encore une fois au logis à dix heures et demie, espérant éperdument y trouver Pedro qui l'attendait, la petite pièce vide lui fit chavirer le cœur. Pedro lui avait dit de faire les bagages, aussi se mit-elle avec lassitude à emplir deux valises de leurs quelques affaires. Ce faisant, elle pensa que le lendemain à cette heure-là ils seraient de retour à la petite ferme de canne à sucre, et qu'elle allait peiner une fois de plus dans la chaleur, mais qu'importait : tant qu'elle aurait son bien-aimé à ses côtés.

Tout en attendant le retour de Pedro, elle tourna le bouton pour prendre les informations. Elle entendit le récit du meurtre d'Abe Levi, un encaisseur, et de Carry Smith, une Noire, ainsi que de la tentative de vol de la recette des loyers perçus par Abe Levi, et le corps d'Anita se fit dur comme pierre.

— L'inspecteur Lepski, poursuivit le présentateur, voyant s'échapper le voleur, après les sommations d'usage, a fait feu. Le voleur, un jeune Cubain, n'a pas été identifié jusqu'ici. Grièvement blessé, il est à l'hôpital sous la garde de la police.

Anita porta la main à sa bouche pour étouffer un cri.

Pedro !

— La police a voulu interroger un autre Cubain nommé Roberto Fuentes qui a disparu. L'arme du crime a été identifiée comme lui appartenant, et on suppose qu'il aurait soit vendu soit prêté le revolver au meurtrier, continua le présentateur. Toute personne susceptible de savoir où se trouverait cet homme est priée de se mettre en rapport avec la police.

Anita ferma le transistor.

Certaines femmes possèdent une énergie de fer, d'autres non. Anita avait en elle ce courage acquis par le rude, l'écrasant travail dans les champs de canne à sucre et la corvée de l'hôtel. Quand elle eut encaissé le coup qui lui apprenait que son bien-aimé était grièvement blessé et aux mains de la police, elle réfléchit au problème. La police découvrirait bientôt qui était Pedro et où il demeurait. Les flics allaient venir jusqu'à cette chambre et ils l'interrogeraient. Elle perdrait son emploi à l'hôtel. Il lui fallait agir sur-le-champ !

Fuentes ! Il apprendrait que la police était à sa recherche, et il allait se cacher.

Anita vivait à Secomb depuis de longs mois. Elle faisait partie de la communauté cubaine. Elle connaissait les amis de Pedro. Elle savait que Fuentes parlait sans cesse de son riche ami Manuel Torres qui possédait un bateau de pêche, amarré au Quai de l'Ouest.

Elle avait beaucoup entendu parler de Manuel Torres. On disait de lui qu'il était un homme très influent. Il était plus que ça. La communauté le considérait comme

le parrain de tous les Cubains de la ville. Quand quelqu'un avait un problème, il allait trouver Manuel qui le secourait. Il était connu sous le nom de « L'Homme de Vérité ». Quand il disait pouvoir résoudre un problème, le problème était résolu. Naturellement, il prenait quelques *cents* pour son temps, mais c'était là chose acceptée parce que ses conseils étaient toujours bons. Quand il ne pêchait pas, il tenait sur le quai une échoppe de camelote pour touristes dont il tirait bon profit.

Quand parfois Fuentes et Pedro avaient bu du gros rouge ensemble, Anita, à leurs côtés, avait prêté l'oreille aux vantardises de Fuentes.

— Manuel est mon ami, avait-il déclaré à Pedro. Si jamais j'étais dans le pétrin, j'irais à lui et il me viendrait en aide.

Manuel Torres, connu sous le nom de L'Homme de Vérité ! songea Anita. Je trouverai Fuentes en sa compagnie.

Plus d'une heure durant, elle demeura immobile, l'esprit actif.

Il fallait sauver Pedro ! Il ne fallait pas qu'il passe de longues années en prison ! C'était là une pensée intolérable, impossible ! L'amitié, elle en savait la valeur. Pas plus Fuentes que Manuel ne lèveraient le petit doigt pour aider Pedro à moins d'y être poussés par un puissant aiguillon.

Au bout de cette heure de sombres réflexions, elle finit par trouver une solution. Elle hésitait, se demandant si un pareil plan avait des chances de réussite, mais elle finit par se persuader qu'il n'était d'autre

moyen de sauver Pedro et qu'il fallait donc tenter le coup.

Elle irait trouver Manuel et Fuentes et leur exposerait ce plan. Elle avait bon espoir que lorsqu'ils auraient saisi l'importance de la somme qu'ils pourraient y gagner, ils l'aideraient à sauver son mari.

À présent, elle était face au bateau de pêche de Manuel. Elle vit bouger une ombre derrière le rideau de la cabine éclairée à l'avant.

Elle chercha autour d'elle, trouva un caillou qu'elle lança sur le hublot.

Elle attendit, sur quoi la porte de la cabine s'ouvrit et la sombre silhouette d'un colosse apparut sur le pont.

— C'est moi... Anita Certes, dit-elle à mi-voix.

Mike Bannion paya le taxi qui l'avait mené de l'aéroport de Miami à l'hôtel Seaview. Il s'arrêta un instant pour jeter un coup d'œil à l'entrée de l'établissement vieillot aux balcons ouvragés de fer forgé. Il jugea que c'était là un hôtel résidentiel pour retraités pas trop argentés. Haussant mentalement les épaules, il gravit les quelques marches menant au hall décoré de palmiers nains dans leurs pots de cuivre terni, et s'approcha du modeste bureau de réception.

Un homme d'âge mûr à la mise correcte lui adressa un sourire de bienvenue.

— Je suis attendu par M. Vance, lui dit Mike.

— Monsieur Lucas ?

— Lui-même.

Le frère de Mike lui avait dit de s'inscrire sous le nom de Ted Lucas, et qu'une chambre lui avait été réservée à ce nom-là.

— Un instant, je vous prie, dit l'homme mûr qui souleva le téléphone, murmura, puis raccrocha.

— M. Vance va vous recevoir, monsieur Lucas. Premier étage. Chambre 2. Votre chambre est au quatrième.



N° 12. Si vous voulez laisser votre bagage, je le ferai monter à votre chambre.

Mike prit l'ascenseur jusqu'au premier. Il s'épargnait à présent tout effort inutile. Il constatait que les escaliers lui causaient une vive douleur au côté. C'était aujourd'hui un mauvais jour. C'était probablement dû à l'avion et à son sac à trimbaler. Il était sûr qu'il aurait oublié demain cette affreuse chose qui lui rongerait l'intérieur. La douleur allait et venait. Il était des jours où il cherchait à se persuader qu'il n'allait pas mourir d'ici quelques mois, mais en quittant l'aéroport, quand la dent aiguë de la douleur avait mordu sa chair, il s'était rendu à l'évidence qu'il se leurrerait lui-même.

Il frappa à la porte de la chambre 2, et une voix lui cria d'entrer d'un ton agressif.

Ouvrant la porte, il pénétra dans un petit salon, miteux mais confortable, une pièce où pouvaient se reposer les très vieilles gens en attendant la mort.

Lu Bradey était assis dans un fauteuil roulant. Tournant les yeux vers lui, Mike vit un petit homme maigre qui devait friser les quatre-vingts ans. Le déguisement de Bradey était le dernier de ses chefs-d'œuvre. L'abondante toison blanche, la grosse moustache blanche, les narines pincées, la peau sèche et ridée avaient complètement blousé Maggie. Bradey lui avait dit de venir à l'hôtel Seaview où une réservation était faite pour elle au nom de Stella Jacques, et qu'il lui fallait demander M. Vance.

Quand Maggie, arrivée dans l'après-midi de la veille, était montée à la chambre 2, elle avait dévisagé ce vieillard dans son fauteuil roulant.

— Oh ! excusez-moi, s'était-elle exclamée. J'ai dû me tromper de chambre. (Et déjà elle se retirait.)

— Entre donc, poupée, et enlève ta culotte, lui dit Bradey de sa voix naturelle.

Maggie était si éberluée qu'elle n'avait pas trouvé cela drôle du tout. Il avait fallu tout un temps à Bradey pour la calmer et la convaincre que ce vieil impotent qui lui tapotait la joue était vraiment l'amour de sa vie.

Finalement, il l'avait mise au fait. Le lendemain matin, il lui avait annoncé l'arrivée de l'homme qui devait jouer un rôle si important dans le casse de l'hôtel.

— Tu resteras dans la chambre à coucher, Maggie, lui dit Bradey. Garde la porte entrouverte et écoute. Je te demande de t'assurer que tu pourras travailler avec cet homme, tout comme je vais m'en assurer moi-même. Haddon me dit qu'il est au poil, mais c'est un amateur. Il n'a pas de casier et je me méfie des amateurs. Qu'il nous laisse tomber, qu'il perde la boule, et nous voilà tous les deux dans un drôle de pétrin. Écoute sa voix, et ce qu'il dit, puis entre et regarde-le bien. S'il te rend nerveuse, passe-toi la main dans les cheveux. Si tu te crois sûre de pouvoir travailler avec lui, alors dis-le.

Les yeux écarquillés, Maggie acquiesça d'un signe de tête.

— C'est un gros truc qui se prépare, pas vrai, Lu ? Ça m'inquiète un peu. Je n'ai pas envie d'aller en prison, mais si tu dis que ça ira bien, alors c'est bien pour moi.

— Tu n'iras pas en prison, poupée, ni moi non plus. Maggie caressa la main de Bradey.

— Tu veux que je te dise, chéri ? Je n'ai jamais été baisée par un homme de quatre-vingts ans. Si on essayait ?

Bradey éclata de rire.

— Non. Il m'a fallu trois heures pour mettre ce déguisement au point. Je n'ai pas envie que tu me le bousilles. Allons, calme-toi.

Arrêté à la porte, Mike considéra ce vieillard dans son fauteuil roulant. Il fut aussi éberlué que Maggie. Bon Dieu ! pensa-t-il. Ce vieux débris serait l'homme avec qui je vais devoir travailler ?

Tandis que Mike le dévisageait, Bradey l'observait lui aussi d'un œil froid, scrutateur, après quoi il commença à se détendre. C'était là ce qu'on appelle un homme, pensa-t-il. Non seulement dur, mais rompu à la discipline. Haddon lui avait dit que c'était un sergent de métier. Ce n'était pas l'homme à perdre son sang-froid. Les yeux enfoncés inquiétèrent Bradey, mais la bouche ferme et la forte mâchoire compensaient largement le regard.

— Je suis Mike Bannion, annonça l'homme. Monsieur Vance ?

— Entrez et asseyez-vous, dit Bradey.

Il attendit que Bannion eût refermé la porte et fût venu s'installer près de son fauteuil roulant.

— Ainsi vous êtes Mike Bannion, dit Bradey de sa voix de vieillard. Parlez-moi de vous.

Mike regarda Bradey dans les yeux. Il y avait quelque chose de faux dans l'aspect de ce vieux-là, il le sentait instinctivement.

— Je suis là pour faire un boulot, dit-il. Vous n'avez

pas plus besoin de connaître ma vie que je n'ai besoin de connaître la vôtre. De quel job s'agit-il ?

Cela plut à Bradey. Ce soldat imposant ne s'en laissait manifestement pas conter, se dit-il, mais il décida de le sonder plus avant.

— On m'assure que vous êtes bon tireur. Jusqu'à quel point ?

— Si on arrêta ces foutaises ? proposa Mike. Dites à la personne qui est dans l'autre pièce de sortir de là. Venons-en aux choses sérieuses.

Maggie sortit de la chambre, s'arrêta pour considérer Mike et joignit les mains.

— Quel beau mec ! s'exclama-t-elle.

Bradey se mit à rire en voyant Mike contempler Maggie avec des yeux ronds.

— Buvons un verre, dit-il, quittant son fauteuil roulant pour se diriger vers les bouteilles alignées sur la table. Voici Maggie. Elle travaille avec nous. Qu'est-ce que vous prenez, Mike ?

Ahuri par l'agilité subite d'un vieil impotent et par la vue de Maggie, au comble de sa séduction, Mike ne put que rester bouche bée. Sur quoi, se ressaisissant, il se leva.

— Du scotch ? lui proposa Bradey.

— Qu'est-ce que tout ça signifie ? demanda Mike avec brusquerie.

— Prenez un scotch, Mike, dit Bradey, lui en versant une grande lampée. Maggie, tu ferais bien de t'abstenir. Je sais que le scotch ne te vaut rien. Sers Mike pendant que je me verse le mien.

Maggie prit le verre et s'approcha de Mike.

— Voici pour vous, mon grand, dit-elle.

Il prit le verre, pensant que jamais il n'avait vu femme aussi sexy. Il se sentait un peu étourdi, mais voyant que Bradey lui faisait signe de prendre un siège, il s'assit.

— Bien, Mike, excusez-moi de vous avoir couillonné, mais je tenais à m'assurer que vous étiez bien l'homme qui convient pour ce job, dit Bradey en regagnant son fauteuil roulant. Je suis satisfait. (Il se tourna vers Maggie.) Et toi ?

Maggie soupira.

— Oh, oui ! Il est drôlement baraqué !

Bradey se reprit à rire.

— Il va falloir vous habituer à Maggie. Il m'a fallu du temps pour m'y faire.

Mike était enfin revenu de la surprise que lui avaient causée ce vieillard qui se conduisait comme un homme de trente ans ainsi que l'impact de Maggie.

— Monsieur Vance, dit-il sur un ton bref de militaire, je vous ai demandé de quel job il s'agissait.

Maggie eut un doux gémissement.

— N'est-ce pas qu'il a une voix magnifique ? dit-elle, battant des paupières.

— Maggie, ferme-la ! glapit Bradey qui se tourna alors vers Mike. Voilà ce que nous allons faire. Je joue le rôle d'un impotent, Maggie est mon infirmière, vous êtes mon chauffeur... Vous avez l'uniforme ?

— Oui.

— Parfait. Et maintenant voici le topo.

Vingt minutes durant, Bradey entra dans les détails du vol projeté.

— Votre tâche consiste à réduire les gardiens à l'impuissance si jamais ils se manifestent. Vous utiliserez une arme à dard, conclut Bradey, faisant signe à Maggy qui entra dans la chambre à coucher et revint avec l'arme. Il ne faut pas qu'il y ait malentendu, ajouta-t-il tandis que Mike examinait l'arme. Elle n'est pas mortelle. Il n'y aura pas de tués. L'astuce, c'est de placer le dard dans la nuque des gardiens. Voilà votre tâche, ensuite vous m'aidez à décharger les coffrets du coffre-fort et vous toucherez cinquante mille dollars.

Mike acquiesça de la tête.

— Bien. Vous m'avez demandé si j'étais bon tireur. C'est une question assez logique quand il y a cinquante mille dollars en jeu. (Il parcourut la pièce du regard.) Ce tableau sur le mur, dit-il, tendant l'index vers la reproduction d'une toile impressionniste aux teintes délavées suspendue à sept ou huit pas d'où il était assis. Le garçon à gauche : son œil droit... vous voyez ?

Bradey et Maggie se tournèrent pour voir le tableau. Pour la première fois, ils remarquèrent cette reproduction.

Mike leva l'arme. Son geste était vif et assuré. Un petit bruit sec résonna dans la pièce tandis qu'il pressait la détente.

— Jetez-y un coup d'œil, dit-il.

Bradey abandonna son fauteuil roulant, traversa la pièce et examina le tableau. Le dard était fiché dans l'œil droit du garçon.

Il était midi moins vingt. Les serveurs du Spanish Bay circulaient autour de la grande piscine avec des plateaux de cocktails variés, répondant aux claquements de doigts des riches clients allongés dans leurs chaises longues. Les serveurs étaient suivis de jeunes garçons bien stylés portant des plateaux de délicieux canapés.

Wilbur Warrenton avait fait son tour de piscine matinal. À son côté, Maria, sa femme, en bikini, lisait un roman. Le bain du matin n'était pas pour elle. Son maquillage et sa coiffure étaient si élaborés qu'elle ne nageait que le soir, alors qu'elle pouvait passer une heure ou davantage à réparer les ravages de l'eau avant un dîner tardif.

Wilbur avait bu son second martini dry. Il se sentait détendu. Jusqu'ici, sa lune de miel avait été une réussite, L'hôtel était à la hauteur de sa réputation. Le service était impeccable et la cuisine valait bien celle de n'importe quel « trois étoiles » parisien. Le seul petit nuage flottant sur l'horizon par ailleurs ensoleillé, c'était les plaintes de plus en plus fréquentes de Maria. Affreusement gâtée, c'était une de ces femmes qui trouvent toujours à redire quel que soit le luxe dont elles sont entourées. Ses plaintes de l'instant concernaient les trop nombreuses personnes âgées qui résidaient à l'hôtel.

Wilbur lui fit remarquer que le Spanish Bay était l'hôtel le plus cher et le meilleur du monde. Seuls les gens âgés avaient les moyens d'y séjourner.

— Nous avons de la veine que mon père paie pour nous, Maria, dit-il, autrement nous n'y serions pas.

Maria avait reniflé d'un air méprisant.

— On a l'impression de vivre dans un cimetière.

— Nous pourrions toujours déménager. Ça te plairait ? Nous pourrions aller au Rivage où il y a des gens jeunes.

— Le Rivage ? Tu es fou ? C'est un taudis !

Wilbur consulta sa montre et se leva.

— Rien qu'un instant. Je vais appeler papa.

Maria fronça les sourcils.

— Oh, mon Dieu ! Encore ? Il faut que tu lui téléphones tous les jours ?

— Un brin de causette, ça lui fait plaisir, dit Wilbur. Je ne serai pas long.

Il s'éloigna à grands pas tandis que Maria, haussant les épaules, se replongeait dans son roman.

Wilbur aimait lui aussi avoir un bref entretien avec son père, et il savait que le vieil homme attendait le moment de pouvoir conter les divers faits quotidiens des affaires à son fils. Wilbur savait que son père se sentait seul et avait hâte de le voir revenir à Dallas et lui donner des petits-enfants. Avec embarras, Wilbur avait annoncé à Maria que son vieux leur avait acheté une maison luxueuse, entièrement meublée, avec personnel, deux voitures, piscine et petit parc. En fait, tout ce que pouvait procurer l'argent.

— Qui souhaiterait aller s'enterrer dans un trou comme Dallas ? avait-elle demandé d'un ton aigre. Après notre lune de miel, je veux aller à Paris et Venise.

— Je vais travailler à Dallas, Maria, lui objecta patiemment Wilbur. Ça te plaira. J'ai vu la maison.



Elle est vraiment merveilleuse ! Nous irons à Paris plus tard.

Elle lui avait adressé son regard de reproche et n'avait pas répondu. Prenant l'ascenseur vers sa suite, Wilbur entra au living-room et appela Dallas. Quelques minutes plus tard, il parlait à son père.

— Salut, fiston ! retentit au bout du fil la voix de basse de Silas Warrenton. Comment vas-tu ?

— Très bien, papa, et toi ?

— Des affaires à la pelle. L'indice Dow Jones est là pour changer. Je viens de vendre un paquet de titres, ça m'a valu un joli bénéfice. Je vais déjeuner avec deux Arabes : deux gros bonnets dans leur patelin, mais menu fretin pour moi. Ils cherchent à lancer une affaire. Si j'arrive à imposer mes conditions, ça pourrait rapporter gros.

— Bravo, papa.

— Ma foi, ce vieux birbe me tient la dragée haute. (Il demeura un instant silencieux avant de reprendre :) Comment va ta femme ? (Silas appelait rarement Maria par son nom.)

— Très bien, papa.

— Tu ne l'as pas encore engrossée ?

Wilbur se força à rire.

— Donne-nous le temps, papa. Maria veut voir un peu de pays avant de s'embarrasser d'une famille.

Il perçut le grognement désapprobateur de son père.

— Ne traîne pas trop, fiston. Je ne rajeunis pas. Quand rentres-tu ?

— Oh ! d'ici une quinzaine.

— Je t'ai mis plusieurs affaires intéressantes de

côté. J'aimerais pouvoir me décharger les épaules d'une partie du travail, fiston. Tu as parlé de la maison à ta femme ? Je suis allé y jeter un coup d'œil. C'est assez mignon.

— Bien sûr, papa, je lui en ai parlé, dit Wilbur, s'efforçant de prendre un ton enthousiaste. Elle est contente.

Nouveau grognement.

— Elle peut bien l'être. Ça me coûte trois millions de dollars... Bon, fiston, amuse-toi bien. J'ai un conseil d'administration dans un instant, et tu y siègeras avec moi sous peu. Au revoir, fiston, porte-toi bien. (Et Silas raccrocha.)

Anita Certes finissait le ménage de la salle de bains de Maria quand Wilbur était entré et avait commencé à parler à son père. Vivement, elle avait entrebâillé la porte et écouté. La conversation téléphonique à sens unique ne lui fournit aucun renseignement, sinon que la voix confiante et chaleureuse de Wilbur lui confirma ce qu'elle avait recueilli des bavardages du personnel, à savoir que le richissime Silas Warrenton et son fils avaient l'un pour l'autre une grande affection. Un des garçons d'étage cubains qui assurait le service de la terrasse lui avait dit que, d'après ce qu'il avait pu surprendre, le vieil homme avait grande envie d'avoir des petits-enfants. « Cette garce de riche refuse. Je les ai entendus discuter dans la chambre à coucher. Elle est bien trop égoïste pour vouloir des mômes. Le fils héritera du royaume du pétrole. Il sera riche à milliards quand le vieux cassera sa pipe », lui avait dit l'employé.

Anita n'avait pas dormi. Elle avait passé des heures

à discuter dans l'étouffante cabine avant du bateau de pêche de Manuel Torres.

Elle avait commencé par supplier Fuentes de venir en aide à Pedro. Il avait haussé les épaules.

— Qu'est-ce que je peux faire ? Les flics sont à mes trousses ! avait-il dit d'une voix perçante. Si je pouvais trouver de l'argent, je retournerais à La Havane, mais je suis coincé.

— Tu seras en sûreté ici, lui dit Manuel. Je n'abandonne pas mes amis.

— Est-ce que mon mari n'est pas votre ami ? demanda Anita.

— Son ami, répondit Manuel, indiquant Fuentes du menton. Pas le mien.

Fuentes agita les mains en signe d'impuissance.

— Je ne peux rien faire du tout ! Vous ne comprenez donc pas ? Les flics le tiennent ! Il est blessé ! Qu'est-ce que je peux faire ?

Penchée en avant, les yeux brûlants, Anita le lui expliqua.

Les deux hommes l'écoutaient parler puis, brusquement, Fuentes l'interrompit.

— C'est de la folie ! explosa-t-il. Vous avez perdu la tête ! Allez-vous-en ! Et ne revenez pas ! Vous êtes folle !

Manuel posa une main apaisante sur le bras de Fuentes.

— Je vois des possibilités, dit-il. Examinons la chose. Calme-toi.

— C'est de la folie !

— Quand trois millions sont en cause, rien ne me paraît fou. Calme-toi.

Anita observait les deux hommes. Elle s'était attendue à de la résistance. Fuentes était stupide, mais elle sentait que Manuel mordait à l'appât qu'elle lui tendait. Elle le regarda attentivement : grand, puissant, barbe noire en broussaille, crâne complètement chauve et petits yeux cruels. Si seulement elle pouvait le convaincre, elle avait bon espoir qu'il exécuterait bien son plan.

Manuel se tourna vers elle.

— Donnez-moi le temps de comprendre, dit-il. Votre idée, c'est de prendre possession de la suite de la terrasse et de garder Warrenton et sa femme contre rançon ?

— C'est mon plan, dit tranquillement Anita. Warrenton est riche à milliards. Son père l'adore. Une rançon de cinq millions de dollars ne sera rien pour lui.

— Et comment prendrons-nous possession de la suite ? s'enquit Manuel.

— Je te dis qu'elle est timbrée ! s'emporta Fuentes. Je connais l'hôtel. Ils ont des gardiens de la sécurité ! Prendre possession de la suite... C'est de la folie pure et simple !

Manuel tapota le bras de Fuentes.

— Mon ami, je t'ai demandé de rester tranquille. Écoutons plutôt. Cinq millions de dollars ! Pense à ce que ça représente. (Reportant les yeux sur Anita, il répéta sa question.) Et comment prenons-nous possession de la suite ?

— Avec mon aide, dit Anita. Je travaille à l'hôtel.

Je n'ignore rien de ce qui concerne la sécurité, je sais comment parvenir à l'appartement, comment éviter les gardiens et le détective de l'établissement. (Elle se tourna vers Fuentes.) Les flics vous recherchent. Allez-vous rester des mois dans cette cabine ? Ne comprenez-vous pas qu'une fois dans la suite, vous pourrez demander n'importe quoi : repas, boissons, cigarettes... n'importe quoi, et comme vous tiendrez les Warrenton, l'hôtel vous donnera tout ce que vous voudrez. Et puis, quand la rançon sera versée, nous rentrerons tous au pays, prenant les Warrenton en otages, avec cinq millions de dollars.

Fuentes l'observa bouche bée, puis lança un regard déconcerté sur Manuel.

— Oui. Peut-être, articula-t-il à voix lente. Vous êtes sûre de pouvoir nous introduire dans la suite ?

Anita commença à se détendre. Un autre poisson mordait à son appât.

— Je le peux, affirma-t-elle. J'ai un double jeu des clés de l'entrée du personnel et de l'appartement.

— Vous les avez ? fit vivement Manuel. Comment les avez-vous obtenues ?

Il faut toujours avoir un autre jeu de clés, lui avait dit un jour Pedro. En cas de besoin, on ne sait jamais, dans un hôtel. Et il lui avait expliqué comment prendre une empreinte à la cire et il s'était débrouillé pour faire faire un double des clés.

— C'est mon affaire, dit-elle. Je les ai.

Fuentes tourna les yeux sur Manuel.

— Qu'est-ce que tu en penses ?

— Ça me plaît. Nous allons avoir besoin d'un troi-

sième homme. On ne sait pas combien de temps on va rester enfermés dans cet endroit. On aura besoin de dormir. L'un qui veille, l'autre qui dort, c'est dangereux. On aura besoin d'un troisième homme.

— Ce sera moi, dit Anita.

Manuel secoua la tête.

— Non. Mieux vaut vous tenir en dehors de cette affaire.

— Je serai le troisième complice, déclara fermement Anita. Les flics découvriront le nom de mon mari avant longtemps. Ils vont s'amener à ma recherche, et je perdrai mon emploi. Et à ce moment-là, il ne vous sera plus possible de parvenir à la suite. Il ne faut pas perdre de temps.

Manuel réfléchit, puis hocha la tête.

— Ce qu'elle dit est juste, dit-il à Fuentes. Laissez-moi penser sérieusement à votre plan, madame Certes. Revenez demain soir et je vous dirai si on fait le coup.

— Pas plus tard que demain soir.

— Demain soir. Ce sera oui ou non, dit Manuel.

Elle les avait ferrés, pensa-t-elle.

— Écoutez-moi bien, dit-elle en regardant Manuel dans les yeux. Je vous introduirai dans la suite à une condition.

Les deux hommes lui lancèrent un regard de méfiance.

— Et quelle est la condition ? s'enquit Manuel.

— Je ne veux aucune part de la rançon. Quelle que soit la somme que vous récolterez, ce sera à partager entre vous deux. Mais la demande de rançon doit inclure la remise en liberté de Pedro et un sauf-conduit lui permettant de nous accompagner quand nous emmènerons

les otages à La Havane. Si vous n'acceptez pas cette condition, je ne vous ferai pas entrer dans la suite.

Nouvelle explosion de Fuentes.

— Je t'ai dit qu'elle était folle ! lança-t-il à Manuel. Pedro est blessé ! Peut-être mourant ! Les flics ne le lâcheront jamais ! Il a tué deux fois ! C'est de la folie !

— Tais-toi, glapit Manuel, perdant patience. Écoutez, madame Certes, c'est une condition très difficile à remplir, mais pas impossible. Une fois dans la suite et maîtres des lieux, nous allons pouvoir dicter nos conditions. Je vous promets de faire tout mon possible pour emmener votre mari avec nous quand nous partirons. Je suis un homme de parole. Ma réputation est celle d'un homme de vérité. Je vous en fais la promesse, mais ce sera difficile.

— Manuel Torres, dit Anita, le regard dur et froid, je ne suis pas une femme stupide. Ma seule pensée, c'est de retrouver la lumière de ma vie... Pedro. Le moment venu, si je ne suis pas sûre que Pedro sera relâché, je tuerai cette garce de riche sud-américaine et je tuerai Warrenton aussi, à moins qu'on accepte de relâcher Pedro. C'est ce que vous leur ferez savoir, et si on ne vous croit pas, alors je le ferai savoir, et moi on me croira !

Manuel la regarda, interloqué. Voilà, pensa-t-il, une femme d'une drôle de trempe, et il se sentit pris d'admiration. Il était absolument convaincu qu'elle ne se payait pas de mots.

Il demeura un long moment silencieux, les yeux fixés sur elle, puis il hocha la tête. Le ton implacable d'Anita l'avait convaincu.

— Oui, ça pourrait marcher. Venez demain soir. J'ai de nombreux contacts. Je vais me renseigner. D'abord, il faut savoir l'état de santé de votre mari. Aucun problème. Demain, une fois le travail terminé, nous parlerons de ce que nous devons faire.

Épuisée, mais triomphante, Anita se leva et Manuel, du haut de toute sa taille, tendit la main :

— Vous êtes une bonne épouse et une femme de mérite, dit-il. Nous allons travailler ensemble.

— Elle est folle ! éclata Fuentes quand elle fut partie. Manuel le dévisagea, puis secoua la tête.

— Elle est amoureuse. Quand les femmes aiment pour de bon, elles sont plus fortes que les hommes. Allons nous coucher.

\*

Préposé à la réception du Spanish Bay Hotel, Claude Previn assurait le service de jour. Sa tâche consistait à accueillir les nouveaux arrivants, leur demander de signer le registre, les faire conduire à leurs appartements ou bungalows et tenir leurs comptes à jour. Âgé de trente-cinq ans, grand, mince et doué d'un physique avantageux de beau brun, Previn avait travaillé quelques années au George V de Paris comme petit employé à la réception. Sur les conseils de son père qui tenait un deux étoiles sur la rive gauche, il avait sollicité le poste de concierge. Agréé, Previn avait travaillé dans des hôtels de tout premier ordre ces deux dernières années. Jean Dulac, le propriétaire du Spanish Bay, était content de lui. L'avenir de Previn semblait assuré.



Par cette chaude matinée ensoleillée, Previn était au bureau de la réception, promenant ses regards sur le vaste hall où causaient quelques personnes âgées en sirotant leurs cocktails de la matinée. Il prêtait l'oreille aux intonations nasales du bavardage de ces vieux riches et pensait avec nostalgie au George V. Ici il y avait surtout des personnes âgées qui étaient exigeantes, mais heureuses de manger, boire et cancaner. Les vieux richards, pensa Previn, étaient complètement amortis mais, sans eux, cet hôtel magnifique n'existerait pas.

Une vision en blanc parut devant lui. Il battit un instant des paupières, ne pouvant croire qu'il avait devant lui la femme la plus splendide, la plus sexy qu'il avait jamais vue.

Maggie Schultz, vêtue d'un costume d'infirmière, ses cheveux couleur de miel — à l'exception de quelques mèches rebelles — cachés sous une toque, ses grands yeux charmeurs brillant d'un vif éclat, valait, de l'avis de Previn, mille fois le plus bel encart de *Playboy*.

Maggie, pleinement consciente de son sex-appeal, regarda ce bel homme, sentant qu'elle avait produit grande impression.

— M. Cornelius Vance a une réservation, dit-elle sur un ton de modestie affectée.

Pendant un long instant, Previn ne put que la dévorer des yeux, mais se ressaisissant il s'inclina et songea que s'il y avait une femme au monde qu'il voudrait voir dans son lit, c'était celle-là qui lui souriait.

— M. Vance. Bien sûr. Bungalow 3, dit-il d'une voix altérée.

— Eh bien, il est à la porte, dit Maggie. Le pauvre cher homme est incapable d'entrer. Il m'a demandé de signer pour lui. Je suis son infirmière, Stella Jacques. (Elle déclencha son sourire le plus aguicheur.) Qu'est-ce que je fais ?

Previn, à moitié hypnotisé par le sourire, fit claquer ses doigts. Deux chasseurs surgirent comme par enchantement.

— Si vous voulez bien signer pour M. Vance, miss Jacques, dit-il. Ces deux-là vont vous conduire au bungalow.

Maggie signa le registre, adressa un nouveau sourire ravageur à Previn et suivit les chasseurs jusqu'à la Rolls à l'arrêt.

Previn poussa un long soupir. Quelle femme ! pensa-t-il. Tandis qu'il la regardait traverser le hall, émerveillé par le balancement de ses cuisses fermes, une voix l'interpella en français.

— Qui est-ce, Claude ?

Previn sursauta comme pris en faute, et se retourna.

— Bonjour, monsieur Dulac, dit-il, inclinant respectueusement la tête.

Jean Dulac, propriétaire de cet hôtel de luxe, était sur la pente ascendante de la cinquantaine, grand, distingué et doué de ce charme dans les manières qui est l'apanage du Français. Mais sous cette aménité se dissimulaient une compétence et une intransigeance qui avaient permis le miracle du Spanish Bay. Il ne tolérait aucun relâchement, aucune nonchalance dans le service. Il avait créé son hôtel pour être le meilleur du monde, et il entendait bien qu'il le restât. Il laissait l'exploitation

à des spécialistes grassement payés, mais il supervisait, corrigeait et suggérait.

Chaque matin à neuf heures et demie, il quittait son bureau et visitait chacun des services de l'hôtel, souriant, apparemment aimable, mais constamment à l'affût de toute faute possible. Il commençait par la blanchisserie, ayant un mot gentil pour les femmes, qui l'adoraient, puis il descendait aux caves à vin, s'entretenait avec le sommelier qu'il avait fait venir de France, ensuite il visitait les trois restaurants, discutait le menu du jour avec le maître d'hôtel, puis les cuisines pour voir le premier chef, donner un rapide coup d'œil, souriant aux jeunes cuisiniers, mais toujours à l'affût.

Ce rituel matinal prenait du temps. Il arrivait enfin au grand hall et, avec son accent à la Maurice Chevalier, bavardait avec les riches bonnes femmes défraîchies qui étaient sous le charme.

— Qui était-ce ? redemanda-t-il, une fois au bureau de la réception.

— M. Cornelius Vance vient d'arriver, monsieur, lui apprit Previn. C'était son infirmière.

— Ah oui ! M. Vance, un infirme. Il sait apparemment choisir son infirmière, dit Dulac en souriant.

Previn inclina la tête.

— C'est ce qu'il semble, monsieur.

Dulac acquiesça d'un signe, et sortit sur la terrasse où il s'arrêta un instant pour échanger quelques mots, puis se dirigea vers ses autres riches clients lézardant autour de la piscine.

Installés dans un bungalow de luxe, non sans quelques légères anicroches dues au transport de l'infirmier

M. Vance de la Rolls à son fauteuil roulant, Bradey, Maggie et Mike regardèrent autour d'eux et se sourirent les uns aux autres. Les chasseurs s'étaient retirés. Leur offre de défaire les bagages avait été écartée par Maggie. Deux bouteilles de champagne trempaient dans leurs seaux à glace, le buffet se parait de fleurs et d'une grande corbeille de fruits assortis pour leur faire accueil.

— Très somptueux, approuva Bradey. S'il y a une chose que j'apprécie, c'est le luxe aux frais des autres. Mike, faites donc sauter un de ces bouchons. Autant profiter de cette piaule tant que l'occasion nous en est offerte.

Maggie avait couru partout, explorant le bungalow, découvrant trois chambres à coucher, trois salles de bains et une kitchenette.

Tandis que Mike se battait avec le bouchon de champagne, elle passa au living-room.

— C'est vraiment très chouette ! s'exclama-t-elle. Venez voir.

— Cet hôtel est le meilleur du monde, dit Bradey. Buvons un coup.

— Maggie, reprit-il tandis qu'ils sablaient le champagne, nous n'avons pas de temps à perdre. Tu vas circuler. Tu connais ton boulot. Il s'agit de repérer l'emplacement du coffre-fort.

— J'ai déjà fait une touche, annonça Maggie. L'employé de la réception est mignon comme tout. Si j'arrive à le coincer seul pendant dix minutes, il est foutu.

— Alors, poupée, arrange-toi pour le coincer seul.

\*

Anita s'avança sur l'appontement du bateau de pêche. Elle vit se dessiner la silhouette de Manuel sur le fond lumineux de la cabine avant. Il l'avait attendue, et il leva la main en signe de bienvenue.

Dans la cabine étouffante, tandis que Fuentes se rongait nerveusement les ongles, Anita se laissa tomber sur le banc avec lassitude, posant les mains sur la table graisseuse où Manuel prenait ses repas.

— Je me suis occupé d'organiser cette affaire, dit Manuel, s'asseyant face à elle. Tout d'abord, j'ai des nouvelles de votre mari. Il est encore sans connaissance, mais il survivra. Il est très bien soigné. Vous n'avez pas à vous faire de souci pour lui.

Anita crispa les poings et ferma les yeux. L'observant, Manuel comprit son amour passionné pour cet homme stupide, ce propre à rien, et il s'en émerveilla.

— Les flics cherchent à savoir qui il est, poursuivit Manuel, mais ils se sont heurtés à un mur de silence. J'avais recommandé à nos gars de ne pas souffler mot aux flics. Même quand Pedro reviendra à lui, il ne parlera pas. La situation est donc encourageante. On va donc pouvoir mettre notre plan en route. C'est une bonne chose, car il ne faut rien brusquer.

Anita le scruta du regard.

— Mon mari vivra ?

— Oui. L'un des internes de l'hôpital est un bon ami à moi. Il dit que Pedro est gravement atteint, mais qu'il s'en sortira.

Des larmes ruisselèrent le long des joues d'Anita qu'elle essuya d'un geste impatient.

— Et alors... ?

— Il faut attendre un peu que Pedro soit assez bien pour voyager. Il serait stupide de trop se hâter. Si nous l'enlevions trop tôt au service de réanimation, ce serait risquer sa vie, déclara tranquillement Manuel. Vous voyez ? Je ne pense pas qu'à l'argent, mais aussi à votre mari.

Anita hocha la tête.

— Bien, reprit Manuel. J'ai beaucoup réfléchi à cette affaire. Nous devons recourir aux menaces. Il faut qu'elles soient assez fortes pour obliger les flics à nous livrer Pedro.

— Des menaces ? dit Anita, l'air déconcerté. Quelles menaces ? Je ne comprends pas.

— Le père de Warrenton paiera la rançon. Cinq millions de dollars ne seront rien pour lui, mais faire relâcher Pedro représente un problème autrement ardu, dit Manuel. J'y ai réfléchi, les flics résisteront. Il faut donc que les menaces soient particulièrement redoutables.

— Quelles menaces ? Je ne comprends toujours pas.

— Le Spanish Bay est le plus bel hôtel du monde. Pour les touristes, c'est un symbole social. Même s'ils ne résident pas à l'hôtel, me disent mes informateurs, on leur demande s'ils y sont allés dîner. Ils ont l'impression de perdre la face s'ils se voient forcés d'avouer que non ; les riches sont dévorés de snobisme. J'ai vu un ouvrier, un de mes bons amis, qui travaille à l'Hôtel de Ville. Il me dit que les revenus de la ville se trouveraient réduits de près de moitié si le Spanish Bay

n'existait pas. Le propriétaire, Dulac, est un ami personnel du maire. Aussi quand Dulac apprendra qu'une bombe est cachée dans son hôtel et prête à exploser à moins qu'il ne parvienne à persuader le maire et la police de relâcher Pedro, il fera l'impossible pour l'obtenir. On lui fera savoir que cette bombe pourra causer et causera de tels dégâts que son établissement sera inhabitable pendant des mois.

— Mais supposez que le maire et la police ne réagissent pas à votre bluff? lui objecta Anita.

Manuel eut un mauvais sourire.

— Je ne bluffe jamais. Ce sera pour de vrai, et vous devrez trouver une planque sûre pour cacher la bombe.

Les yeux d'Anita s'ouvrirent tout grands.

— Vous avez une bombe?

Manuel fit signe que oui.

— J'aurai deux bombes d'ici quelques jours. J'ai beaucoup d'amis reconnaissants. Je suis allé trouver un homme qui, sans moi, serait en train de tirer trente ans de prison. Il est expert en explosifs. Je lui ai expliqué ce que je voulais. Il est en train de me fabriquer deux bombes : l'une est très peu de chose. Elle cassera quelques carreaux, rien d'important, mais l'autre fera des ravages. Une fois dans la suite, il me suffira d'appuyer sur l'un des deux boutons et la petite bombe partira par télécommande. Ça fera voir à Dulac que je ne bluffe pas. Si je presse le second bouton, l'hôtel devra cesser toute activité pour de nombreux mois.

Anita rougit d'excitation.

— C'est un plan merveilleux ! Vous êtes vraiment

un homme de vérité ! Où est-ce que je vais cacher ces bombes ?

— C'est une bonne question. Il faudrait planquer la petite bombe dans le hall d'entrée. Elle n'est pas assez puissante pour blesser quelqu'un, mais ce sera bruyant, ça cassera du verre.

— La grosse bombe ?

— C'est là une chose à laquelle j'ai beaucoup réfléchi. Je me suis demandé où se trouvait le cœur qui maintient un hôtel en activité. Les cuisines ! Si nous menaçons de liquider les cuisines, Dulac comprendra que son superbe établissement va tomber en panne. Vous cacherez donc la bombe dans un coin très, très sûr des cuisines.

Anita poussa un grand soupir.

— Ce ne sera pas facile. Il y a un personnel de jour et un de nuit, toujours de service. Les cuisines ne ferment jamais.

— Si vous voulez votre mari, c'est à vous de résoudre ce problème. Il y a le temps. Réfléchissez-y. Je ne vois pas d'autre moyen de faire relâcher Pedro. C'est le seul.

Anita demeura silencieuse, réfléchissant, sur quoi elle hocha la tête. Elle se leva.

— Je trouverai une bonne cachette. Vous êtes un homme ingénieux, dit-elle en posant la main sur l'épaule de Manuel. Merci.

Quand elle fut partie, Fuentes éclata :

— Qu'a-t-on à foutre de ce connard de Pedro ? Cinq millions de dollars ! Au diable cette histoire de bombe ! C'est de la folie !



— Si c'est possible, Pedro partira avec nous, dit froidement Manuel. J'ai donné ma parole. C'est mon dernier mot.

— Un instant, dit Fuentes. Réfléchis donc. Qui voudrait avoir affaire à des bombes ? Tu ne vois donc pas que...

Manuel l'interrompt.

— Alors va-t'en, mon ami. Va-t'en sur le port et fais-toi pincer par les flics. Ou tu travailles avec moi, tu fais ce que je dis, ou tu es libre de t'en aller.

Fuentes demeura silencieux un long moment. Il comprenait qu'il n'avait d'autre solution que d'accepter les conditions de Manuel.

— Alors je travaille avec toi, dit-il enfin.

Manuel se pencha pour lui envoyer une claque sur l'épaule.

— Bien dit. On va arroser ça. (Il fixa Fuentes de ses petits yeux froids.) Souviens-toi, mon ami, quand je bois avec un homme qui me dit qu'il va travailler avec moi, c'est un contrat formel. Est-ce compris ?

Les deux hommes se dévisagèrent, sur quoi Fuentes eut un sourire contraint.

— C'est compris, dit-il.

\*

Avec l'aide de six inspecteurs empruntés à la police de Miami, les huit inspecteurs de Paradise City passaient Secomb au peigne fin, à la recherche de Fuentes. Ils présentaient aussi une photo de Pedro, prise alors qu'il gisait sans connaissance sur son lit d'hôpital. Per-

sonne ne le connaissait. Personne ne l'avait jamais vu, pas plus qu'on n'avait vu Fuentes, qu'on ne le connaissait. Le mot de Manuel Torres avait circulé.

Les travailleurs cubains avaient suivi les instructions de Manuel Torres. Un jour ou l'autre, leur avait-il dit, vous pourriez avoir affaire à la police. Le mur de silence était frustrant pour les inspecteurs suants et éreintés qui visitaient chacun des immeubles, ils frappaient aux portes, montraient des photos en demandant : « Avez-vous vu ces hommes-là ? »

Accompagné de l'inspecteur de deuxième classe Max Jacoby, Lepski faisait le front de mer. Le bon filon pouvant mener à Fuentes, c'était son port d'arme garanti par Lu Salinsbury, un riche propriétaire de yacht, qui l'avait demandé pour lui, afin de lui faire assurer la garde de son grand et somptueux bateau. Salinsbury avait fait voile vers les Bahamas, mais le registre prouvait que Fuentes n'avait pas rendu l'arme. Lepski pensa que certains des gardiens de nuit qui surveillaient les autres yachts sauraient peut-être où on pourrait trouver Fuentes.

Tandis que les deux inspecteurs arpentaient les quais, Lepski mâchonnait en grommelant un sandwich au fromage tout desséché. Il était vingt-deux heures trente et il ne cessait de penser au poulet qu'il avait abandonné la veille au soir sur le bar d'Harry Atkin quand la fusillade avait éclaté.

— Un poulet aux champignons et à la sauce au vin blanc ! se lamentait-il tout en mâchonnant. Tu te rends compte !

— Harry te le gardera au frigo, dit Jacoby en

manière de consolation. S'il y en a assez pour trois, invite-moi à dîner.

Lepski émit un reniflement dédaigneux.

— Tu penses trop à la bouffe, Max.

— Ce n'est pas une mauvaise occupation. On aborde ces deux-là ?

Deux hommes, assis sur un banc, buvaient de la bière au goulot. Tous deux portaient un revolver à la hanche, manifestement des gardiens salariés veillant sur deux grands yachts amarrés flanc à flanc.

Lepski se présenta, exhibant sa plaque.

L'un d'eux, un gros homme vieillissant, cligna des yeux sur la photo de Fuentes qu'il tendit ensuite à son compagnon plus jeune.

— Bien sûr, c'est Fuentes, dit le plus jeune. Il travaillait pour le compte de M. Salinsbury. Pas vrai, Jack ?

— Oui. Un Cubain, fit le gros en levant les yeux sur Lepski. Il est recherché ?

— Il pourrait nous fournir des renseignements, dit Lepski. Vous ne sauriez pas où on peut le trouver ?

— Il ne travaille plus par ici. On ne l'a pas vu depuis des semaines.

— Allez voir Manuel Torres, dit le plus jeune. Fuentes et lui sont copains. Torres a un bateau de pêche tout au bout du port. Mouillage 3. Si quelqu'un sait où est Fuentes, c'est sûrement lui.

— Manuel Torres ? demanda Lepski. Qui est-ce ?

— Encore un de ces sacrés Cubains. Peux pas blairer les Cubains, mais Torres a l'air d'un type important. Il

est propriétaire de son bateau et tient une baraque de babioles sur le marché.

— Important ? le sonda Lepski.

— Pour les Cubains. Il a des tas d'amis qui vont le trouver sur son bateau, expliqua le plus jeune en haussant les épaules. Les Cubains le considèrent sans doute comme un homme important.

Lepski remercia les deux gardes et poursuivit son chemin le long des quais, Jacoby à son côté.

— Allons jeter un coup d'œil à Torres, dit Lepski.

Ce fut une longue trotte, passé les yachts de luxe à l'amarre jusqu'au bassin où mouillaient les bateaux de pêche. Les deux hommes transpiraient dans l'air humide, et Lepski était de méchante humeur.

Une Cubaine brune et trapue marchait non loin d'eux ; elle leur lançait de temps à autre un coup d'œil soupçonneux, puis détournait les yeux.

Aucun des deux inspecteurs ne pouvait se douter qu'elle était la femme de Pedro Certes. Ils la chassèrent de leurs pensées en la classant parmi les nombreuses putes du port.

Ils trouvèrent le bateau de Manuel amarré entre deux barques de pêcheurs de palourdes. L'échelle de coupée avait été retirée, mais il y avait de la lumière dans la cabine avant.

— Holà, Torres ! brailla Lepski de sa voix de flic. Police !

Manuel et Fuentes étaient justement en train de trinquer pour cimenter leur contrat quand la voix de Lepski leur fit renverser leurs verres de whisky.

Fuentes tourna au jaune verdâtre et ses yeux s'assombrirent sous l'effet de la frayeur.

La police !

Manuel lui tapota le bras.

— Je m'en charge, dit-il, repoussant la table pour soulever une trappe. Descends là-dedans et ferme-la. Ça ira bien. Fais-moi confiance.

Tandis que Fuentes s'accroupissait dans un trou noir qui puait le poisson pourri, Manuel sortit sur le pont.

— C'est vous Torres ! glapit Lepski.

— C'est mon nom, répondit tranquillement Manuel. Qu'est-ce que c'est ?

— On veut vous parler.

Manuel poussa l'échelle de coupée et descendit vivement sur le quai pour affronter Lepski qui lui mit sa plaque sous le nez.

— Où est Roberto Fuentes ? gronda-t-il.

— Vous parlez de mon ami Roberto Fuentes ? demanda Manuel en souriant.

— Vous m'avez compris ! Nous le recherchons pour complicité de meurtre. Vous savez où il est ?

— Complicité de meurtre ? fit Manuel, feignant une vive surprise. Ah ! voilà qui explique tout. Je me doutais bien qu'il y avait quelque chose de louche.

— Qui explique quoi ?

— Mon ami est venu me trouver hier soir. Il semblait agité. Il m'a dit qu'il lui fallait partir sur-le-champ pour La Havane. Il m'a demandé de lui prêter de l'argent. Je veille sur mes amis, alors je lui ai prêté cent dollars. Vous, monsieur le Flic, si vos amis étaient dans le pétrin, vous feriez pareil, dit Manuel qui s'amusait à

présent de la mine frustrée de Lepski. Mon bon ami Roberto Fuentes a donc pris un bateau et est dans sa famille à La Havane à l'heure qu'il est.

— Quel bateau ? râla Lepski.

— C'est ce que j'ignore. Il a des amis au port. Beaucoup sont des pêcheurs. Certains vont à La Havane pour leurs affaires. Nous autres Cubains, on s'entraide. Quel bateau ? fit Manuel en haussant les épaules. Je n'en ai aucune idée.

Lepski se pencha pour tapoter la poitrine de Manuel.

— À mon avis, Fuentes est sur votre rafiot. Je crois que vous mentez.

— Monsieur le Flic, j'ai la réputation au port d'un homme de vérité. Vous pouvez fouiller mon pauvre logis tout à loisir, dit Manuel. Fuentes, je vous l'assure, est à présent à La Havane avec ses parents. Vous avez, évidemment, un mandat de perquisition ? Je crois savoir que c'est une pièce indispensable.

Lepski desserra sa cravate.

— Écoutez donc, gros malin, vous pourriez vous faire alpagner pour complicité de meurtre. Ça pourrait vous valoir dans les cinq à dix ans de taule. Je vous le demande : Fuentes est-il sur votre bateau ?

Manuel fit signe que non.

— Il est à La Havane à cette heure. Je suis un homme de vérité. Demandez au premier Cubain venu. Montez à bord. Fouillez à votre aise. Je suis un homme de vérité.

Lepski hésitait. S'il montait à bord et n'y trouvait pas Fuentes, ce salopard très malin pourrait se plaindre au maire : violation de droits. Lepski estima préférable

de ne pas se risquer dans pareil guêpier, mais de commencer par en informer son chef.

Tout en l'observant, Manuel vit que son bluff avait pris.

— J'ai besoin de sommeil, monsieur le Flic, dit-il. Je travaille dur. Vous avez besoin de sommeil aussi. Je vous souhaite bonne nuit.

Il fit un pas en arrière, adressa à Lepski un respectueux signe de la main, remonta l'échelle de coupée, refit un signe de la main, rentra la passerelle, et se dirigea vers la cabine éclairée.

— Il dit peut-être la vérité, fit remarquer Jacoby.

— Comme je suis Greta Garbo, oui, râla Lepski.

Maria Warrenton avait envie de parader. À la surprise de Wilbur, elle lui annonça qu'ils iraient dîner à l'Empress restaurant exclusivement réservé aux clients séjournant à l'hôtel ; cette salle leur épargnait la musique, la promiscuité des touristes enrichis, et possédait une terrasse privée.

— Mais ce sera bondé, objecta Wilbur qui se battait avec son nœud de cravate. Tu n'aimerais pas quelque chose de plus gai où on pourrait danser ?

— Nous irons dîner là-bas, déclara fermement Maria. Je veux montrer à ces idiots de vieilles bonnes femmes que j'ai de plus beaux bijoux qu'elles.

— Comme tu voudras, dit Wilbur. Je vais sortir les diamants alors.

Allant au coffre-fort dissimulé qu'avait fait installer Dulac, il l'ouvrit et en retira un écrin de cuir rouge qu'il posa sur la coiffeuse, puis il acheva de nouer sa cravate. Il endossa un smoking blanc et s'assit pour regarder Maria se parer des bijoux que lui avait donnés son père. C'était une très belle femme, reconnut-il, et l'éclat des diamants seyait à sa peau sombre.



Quand Maggie véhicula Bradey à l'Empress restaurant, leur apparition causa une légère sensation. Les personnes âgées étaient déjà attablées. Les garçons circulaient avec leurs plateaux d'apéritifs. Le maître d'hôtel, gros et petit, courait de table en table, souriant, suggérant tel ou tel morceau de choix pour tenter les vieux palais blasés. Voyant Maggie pousser le fauteuil roulant, il fit claquer ses doigts et son subordonné lui prit la pile de menus des mains tandis qu'il s'avavançait, souriant à Bradey.

— Monsieur Vance, dit-il, c'est un plaisir. Votre table, selon vos instructions, est dressée dans le coin du fond. (Il refit claquer ses doigts et un garçon s'approcha.) Si vous voulez bien nous permettre, madame...

— Je préfère m'en occuper, dit-elle, lui adressant son sourire aguicheur. Montrez-moi seulement le chemin.

Observée par tous les dîneurs, elle véhicula Bradey vers une table retirée. Il y eut des chuchotements discrets... qui est-ce?... jolie infirmière... ils viennent sans doute d'arriver.

Lorsque Bradey et Maggie furent enfin installés, le maître d'hôtel leur tendit à chacun un menu.

— Si je puis vous suggérer... commença-t-il.

— Allez-vous-en ! grommela Bradey de sa voix de vieillard. Je sais les plats que j'aime. Je ne suis pas idiot !

Le sourire du maître d'hôtel s'effaça un peu, mais Maggie lui fit un clin d'œil entendu pour lui faire comprendre que son patient était difficile. Il s'inclina et s'éloigna.

— Lu, mon trésor, inutile de te montrer grossier envers ce charmant homme, chuchota Maggie.

— La ferme, poupée ! dit Bradey. Je suis un personnage. (Sur quoi, il se mit à étudier le menu. Le prix de chacun des plats lui fit arrondir les yeux.) Quel racket ! marmonna-t-il. De l'escroquerie pure et simple !

Il se mit à la recherche du plat le moins cher et se décida pour la *Sole de l'Impératrice* qui coûtait trente-cinq dollars.

— Nous prendrons la sole, signifia-t-il à Maggie que les plats gastronomiques faisaient rêver.

Le visage de Maggie s'allongea.

— Je déteste le poisson, mon chou. J'ai une envie folle de ce poulet Maryland.

— Tu as vu le prix ?

— Tu me disais qu'on allait se faire un million, protesta Maggie. Je meurs de faim !

— Si on manquait de pot, c'est moi qui devrais payer tes repas de ma poche. Nous prendrons la sole.

— Si on manquait de pot ? dit Maggie, l'air soudain inquiet. Tu disais...

— Suffit ! glapit Bradey. Joue les infirmières ! Tu réponds quand je t'adresse la parole.

Maggie soupira et entreprit de se beurrer un petit pain. Ce ne fut qu'à l'arrivée de la sole qui lui fut présentée en grande pompe que Maggie, jetant un coup d'œil au plat d'argent, se rasséra. Nappée d'une épaisse sauce à la crème et au vin blanc, la sole était parée de truffes émincées, de langouste découpée en cubes et d'huîtres frites.

Bradey avait sévèrement refusé la suggestion du

maître d'hôtel de commencer par une salade de bouquets, et quand le sommelier proposa un vin blanc, dont le prix le fit tiquer, il réclama de l'eau.

— Si tu continues à te bourrer de pain, dit Bradey quand le sommelier se fut retiré, tu vas engraisser.

— J'ai faim, pleurnicha Maggie, mais ce plat a plutôt bonne mine, dit-elle en attaquant la sole.

Tout en mangeant, Bradey observait les gens assis aux autres tables.

— Ed avait raison, murmura-t-il. Les bijoux de ces rombières valent un fameux tas de fric. Vise-moi cette vieille peau sur ta droite. Le bracelet vaut au moins cent mille dollars.

— Je croyais ne pas aimer le poisson, dit Maggie, les yeux rivés à son assiette, mais cette sole est sublime.

Il se fit un soudain remue-ménage à l'entrée du restaurant. Le maître d'hôtel se précipita, suivi de deux de ses satellites.

Wilbur et Maria firent leur entrée.

Maria était splendide. Grande, l'air hautain et condescendant, elle portait un modèle exclusif de Balmain. Les feux de ses diamants couvrirent de honte tous les autres bijoux qu'on voyait dans la salle.

— Grands dieux ! marmonna Bradey. Regarde-moi ça ! Quelle femme ! Vois donc le collier de brillants ! Il vaut au moins deux millions de dollars ! Ces bracelets ! Trois millions ! Ces boucles d'oreilles ! Elle doit en avoir pour six millions sur elle !

Maggie s'affairait à recueillir la sauce du poisson à l'aide d'un bout de pain. Elle leva les yeux, vit Maria

se diriger vers une table, sur quoi elle se fourra le pain dans la bouche.

— Je te parie que c'est une garce, marmonna-t-elle la bouche pleine, mais je donnerais mes deux yeux pour avoir une robe pareille, déclara-t-elle, avançant la main vers un nouveau petit pain.

Bradey ne l'écoutait pas. Il se livrait à un calcul mental. Retraillées, ces pierres iraient chercher dans les cinq millions pour le moins. Il fallait qu'il sache qui était cette femme.

À ce moment, le second maître d'hôtel s'approcha.

— J'espère que monsieur aura apprécié sa sole, dit-il.

— Délicieuse.

— Peut-être un peu de fromage ou un dessert ?

— Du dessert, dit fermement Maggie.

— Certainement, madame.

Un claquement de doigts et trois, quatre chariots s'avancèrent chargés de biscuits, tartes, gâteaux et compotes d'aspect aussi tentant qu'exotique.

Bradey relaquait toujours les diamants de Maria, ses pensées erraient bien loin. Il ne revint sur terre que lorsque le maître d'hôtel s'adressa à lui.

— Et que désire monsieur ?

Bradey se raidit et considéra l'assiette de Maggie où s'entassait une sélection de desserts qui le fit battre des paupières.

— Un peu de tout, avait glissé en douce Maggie au garçon qui servait, faisant des vœux pour que Bradey fût trop préoccupé pour entendre.

Et un peu de tout fut servi.

— Un café, c'est tout, dit Bradey. Dites-moi, qui sont ces deux personnes qui viennent d'entrer ?

Le second maître d'hôtel s'épanouit.

— M. et Mme Wilbur Warrenton, monsieur.

— Il me semblait bien les avoir reconnus, mentit Bradey, Ils vont séjourner ici ?

— Ils passent ici leur lune de miel. Oui, ils sont encore parmi nous pour une dizaine de jours.

— Beau couple, dit Bradey.

Un garçon apporta le café et le second maître d'hôtel, après s'être incliné, passa à une table voisine.

— Faut-il donc que tu te goinfres, gronda Bradey en foudroyant Maggie du regard. Ces desserts vont me coûter quinze dollars pour le moins !

— Ça les vaut, déclara Maggie, qui roula des yeux en lui offrant une bouchée de gâteau au rhum sur sa fourchette. Prends-en un peu, mon chou. C'est exquis !

— Mange et tais-toi ! glapit Bradey.

Tout en tournant sa cuillère dans son café, il fouillait dans sa mémoire encyclopédique concernant les noms. Il y avait beau temps qu'il s'était donné pour principe de connaître les noms des types richissimes qui collectionnaient les œuvres d'art, aussi ne lui fallut-il pas plus de quelques instants pour situer Wilbur Warrenton. Ce beau garçon était le fils de Silas Warrenton, le roi texan du pétrole, riche à milliards. Pas étonnant si cette garce aux grands airs hautains portait sur elle une fortune en diamants.

Bradey se gratta le menton, l'esprit en éveil. S'il parvenait à mettre la main sur ces bijoux, peut-être serait-ce mieux encore que d'ouvrir le coffre-fort de l'hôtel.

Bien que le plan de Haddon ait paru, sur le moment, acceptable, Bradey se posait la question à présent. Tout dépendait de l'emplacement du coffre-fort. Peut-être était-il inaccessible.

Une nouvelle fois, il observa attentivement ces diamants qui jetaient mille feux à travers la salle, et il se sentit l'envie irrésistible de les posséder. Il fallait qu'il voie Haddon, mais il s'agissait avant tout de découvrir quelle était la suite occupée par les Warrenton. Et de savoir aussi si elle faisait usage du coffre de l'établissement. Tant de femmes arrogantes ne se soucieraient certainement pas de confier chaque soir leurs bijoux à la chambre forte, s'imaginant qu'ils seraient tout aussi en sûreté dans la chambre de leur suite. Peut-être Maria Warrenton était-elle de celles-là.

Il réfléchissait toujours quand Maggie posa sa fourchette avec un soupir satisfait.

Bradey la regarda de travers.

— Peut-être en voudrais-tu davantage, Maggie ? dit-il d'un air sarcastique. Encore un peu de gâteau ?

Les yeux de Maggie s'ouvrirent tout grands.

— C'est vraiment délicieux. Peut-être un tout petit peu...

— Pas question ! trancha Bradey. On rentre au bungalow.

Maggie gloussa,

— Bien, mon seigneur, dit-elle en se levant pour manœuvrer le fauteuil roulant de Bradey.

Le second maître d'hôtel s'approcha aussitôt.

— Puis-je me permettre de vous aider ?

— Je ne permets pas ! glapit Bradey. Bonne nuit !

Observée par la plupart des dîneurs, Maggie poussa le fauteuil en passant devant la table des Warrenton où Maria considérait une coupe d'argent remplie de caviar sur de la glace pilée comme s'il s'agissait d'une pâtée pour chats. Et, soupirant, Maggie poussa le fauteuil dans le hall, le long de la rampe en pente douce et jusqu'à leur bungalow.

— Du caviar ! gémit-elle. Je n'y ai jamais goûté.

— Alors épargne tes sous, dit Bradey, et félicite-t'en.

— Mon chou, tu as l'air de mauvaise humeur.

— Je réfléchis ! Tais-toi !

De retour au bungalow, Bradey abandonna le fauteuil roulant, se versa un scotch bien tassé et s'installa dans un siège confortable.

— Maggie ! Au travail ! Quitte cet uniforme, passe une robe ordinaire et commence à recueillir des renseignements. Trouve-moi Mike. J'ai à lui parler.

Dix minutes plus tard, Maggie, à présent vêtue d'une robe bleue très ajustée qui mettait parfaitement sa silhouette en valeur, quittait le bungalow.

Vingt minutes se traînèrent tandis que Bradey attendait et réfléchissait. Sur quoi Mike entra, toujours revêtu de son uniforme de chauffeur.

Bradey l'observa. Cet homme-là, pensa-t-il, n'était pas de son monde à lui, Bradey : un militaire dur et discipliné. Et il fut étonné de se surprendre à l'envier.

— Entrez donc, Mike. Versez-vous à boire, dit-il en lui montrant les bouteilles alignées sur la table.

— Non, merci, dit Mike qui ferma la porte et prit

une chaise face à Bradey. Maggie m'a dit que vous vouliez me voir.

— Vous vous trouvez bien ?

— Très bien. Les commodités offertes au personnel sont satisfaisantes. Il y a un restaurant pour le personnel au fond du parc. La nourriture est bonne. Je viens d'y dîner. Je me suis assis à côté de l'un des gardiens de la sécurité qui avait terminé son service. Il a deviné que j'avais été dans l'armée. Il se nomme Dave Putnam, un ancien sergent comme moi. Il est du genre loquace. L'autre gardien s'en allait comme j'arrivais. Il est plus âgé que Putnam qui ne sympathise pas avec lui. Ils ne s'entendent pas bien. Putnam était content de pouvoir profiter de ma compagnie.

— Parfait, approuva Bradey. Continuez à le faire parler, Mike. Je voudrais des renseignements sur un couple que j'ai vu au restaurant. M. et Mme Warrenton. Elle portait des diamants qui feront un gros prix. Voyez si vous pouvez arriver à savoir si elle passe les diamants aux gardiens pour les mettre en sûreté quand elle va se coucher. Ce n'est pas urgent, Mike. Nous avons quelques jours devant nous. Mais continuez à faire parler ce gars-là, puis glissez le nom des Warrenton dans la conversation. Dites que votre patron les connaît. Et je vous demande de jeter un sérieux coup d'œil aux deux flics maison. D'après ce que je sais, ce sont des gaillards pas commodes.

Mike hocha la tête. Il était tenaillé par sa douleur au côté.

— Bien. Putnam m'a dit qu'il reviendrait cette nuit. Je bavarderai encore un peu avec lui. (Il se leva, répri-



mant une grimace.) Je vais prendre l'air. Bonsoir, ajouta-t-il en se dirigeant vers la porte.

Bradey le regarda sortir. Il ressentit une crainte soudaine. Ce grand gaillard, à l'air pas commode, serait-il mal en point ? Il était perplexe. Ces yeux enfoncés dans leurs orbites, la peau jaune et tendue, et il avait remarqué des gouttes de sueur sur le front de Mike.

Peut-être n'était-ce qu'une petite fièvre. Il savait que Mike avait été au Vietnam. Une légère indisposition qui passerait.

Bradey se gratta le crâne, fronçant les sourcils, sur quoi ses pensées se portèrent sur les diamants des Warrenton.

\*

Après avoir fermé la porte de la cabine, Manuel repoussa la table de côté et souleva la trappe. Il se pencha pour aider Fuentes à sortir du trou puant.

Fuentes était tout tremblant de frayeur.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Je l'ai bluffé, dit Manuel, mais pas pour longtemps. Tu sais nager ?

Les yeux de Fuentes s'ouvrirent tout grands.

— Nager ? Oui.

— Tu y seras peut-être forcé. Ce flic est coriace. Je sais qui c'est. Attends.

Manuel éteignit la lumière et se glissa comme une ombre hors de la cabine. Caché derrière le mât, il parvint à distinguer le quai.

L'inspecteur Jacoby fumait une cigarette, assis sur

un billot. Il avait les yeux fixés sur le bateau de pêche. Manuel hocha la tête. Invisible, il regagna la cabine.

— Tu vas nager, mon ami, dit-il. Ils auront un mandat de perquisition avant une heure d'ici, et ils fouilleront mon bateau dans tous les coins.

— Nager pour aller où ? demanda Fuentes d'une voix étranglée.

— Tout près d'ici. Troisième sabord par bâbord. Le patron est un bon ami à moi. Tu lui diras que c'est moi qui t'envoie. Et puis quand tu verras s'éteindre la lumière dans ma cabine, tu reviendras. Pas de problème.

Après le coup de fil de Lepski, il fallut plus d'une heure à Beigler pour obtenir un mandat de perquisition et envoyer deux inspecteurs au bateau de pêche de Manuel. Si Fuentes avait été à bord, il aurait été découvert.

Manuel eut un sourire futé à l'adresse de Lepski quand la perquisition eut pris fin.

— J'espère que vous voilà convaincu, monsieur le Flic, que je suis un homme de vérité, dit-il. Mon bon ami Fuentes est heureux au sein de sa famille à La Havane.

Lepski lui lança un coup d'œil et descendit l'échelle de coupée d'un pas rageur.

Manuel s'attarda sur le pont pour suivre des yeux les quatre inspecteurs qui regagnaient leur voiture. Quand ils eurent disparu, il rentra dans sa cabine et éteignit la lumière.

Une demi-heure plus tard, il aidait Fuentes à grimper à bord.

— Ils ne reviendront plus nous embêter, dit Manuel. Sèche-toi et va te coucher.

\*

Sitôt après minuit, l'activité fiévreuse qui régnait aux cuisines du Spanish Bay s'apaisait peu à peu. Le chef et son second étaient rentrés chez eux. Les derniers repas avaient été servis. Seul le troisième cuisinier demeurait sur place. Il serait de service jusqu'à deux heures et demie, prêt à préparer un repas aux rares clients retour des boîtes de nuit qui réclamaient des œufs au jambon, ou brouillés, des saucisses, des grillades et du café.

À une heure et demie, les plongeurs et les femmes de ménage étaient partis, laissant les cuisines immaculées. Le troisième chef et deux garçons restaient pour satisfaire les caprices des nantis.

Le troisième cuisinier était Dominique Dezel. Il avait trente ans. Brun, assez beau garçon, il souffrait de sa petite taille. Plus que tout au monde, il aurait voulu être né comme son frère, chef à présent aux fourneaux d'un deux étoiles à Paris. Son frère tenait du père qui était un vrai géant, tandis que Dominique était du côté de la mère qui était presque naine.

Dominique avait été cuisinier dans l'un de ces Relais qui jalonnent les routes de France. Dulac, en vacances, et à la recherche de talents, avait été impressionné par la sauce qu'on lui avait servie avec son ris de veau. Il s'était entretenu avec Dominique et lui avait proposé le poste de troisième chef au Spanish Bay.

Les appointements et les conditions de vie avaient séduit Dominique, et il aimait à régner sur les cuisines de minuit à cinq heures et demie. Il n'était pas fréquent, à ces heures, que ses services fussent requis. Il passait le temps dans le bureau du chef à lire des livres de cuisine et à élaborer le projet d'ouvrir son propre restaurant quand il aurait amassé un capital suffisant. De temps en temps, il y avait un coup de téléphone et il se précipitait aux cuisines pour préparer un repas.

Cette nuit-ci était calme. Les deux garçons somnolaient à l'office, loin du bureau du chef. Dominique, les pieds sur la table, pensait à la France, à sa famille qu'il comptait aller retrouver le jour où il aurait mis assez d'argent de côté.

Il était deux heures et demie. Anita Certes se glissa dans les cuisines comme un fantôme. Pieds nus, silencieuse, elle ferma la porte, puis s'arrêta.

Après avoir assuré son service et apprêté la suite de la terrasse pour la nuit, elle était allée se cacher dans la salle de repos des femmes aux sous-sols de l'hôtel. Cette pièce se trouvait à l'autre bout du couloir des cuisines. Elle s'était enfermée dans les toilettes et, assise sur le couvercle de la cuvette, elle avait attendu et attendu encore. À deux heures vingt-cinq, elle était sortie sans bruit de la salle de repos et avait tendu l'oreille. L'hôtel était silencieux. Elle pensa au détective de nuit en train de faire sa ronde dans l'hôtel. Il pouvait se trouver n'importe où. Cet homme, Josh Prescott, lui faisait peur. Ancien agent de police, il prenait sa tâche au sérieux. Elle le savait d'après ce que lui avait raconté le personnel. Il avait mis fin à bien des

chopardages, et le personnel le détestait. Il n'avait rien du flic maison de type courant qui dort debout et fume des cigarettes en attendant les événements. Josh Prescott était sans cesse en mouvement, prêt à l'action. Toute la nuit, il arpentait les couloirs, explorait les restaurants déserts, entrait dans les cuisines, inspectait même les terrasses et les piscines. Il était par ici, il était par là, il était partout. Grand, corpulent, il avait des cheveux d'un blond roux et des yeux mornes de flic consciencieux.

Immobile, l'oreille au guet, Anita parcourait du regard le vaste espace des cuisines faiblement éclairées, les fourneaux, les fours, les batteries de casseroles et poêlons de cuivre étincelant suspendues aux murs, les éviers, les grands lave-vaisselle. Où pourrait-on cacher une bombe sans risques ? Quelques minutes avant, le dos appuyé à la porte, elle chercha des yeux, indécise, et chercha encore.

Aucun des endroits n'offrait une cachette sûre. Le cœur battant à se rompre, elle traversa le vaste espace en direction de la réserve dont les bocaux de conserves garnissaient les rayons tandis que s'alignaient au mur les huches et le réfrigérateur de beurre et fromages. Ici, peut-être, y aurait-il une cachette. Elle souleva le couvercle d'une huche marquée *Farine*, d'une contenance d'une cinquantaine de livres, estima-t-elle. Comme elle considérait la surface blanche de la farine, elle entendit quelqu'un traverser les cuisines en direction de la réserve. Refermant vivement le couvercle de la huche, elle jeta des regards affolés autour d'elle, à la recherche d'un coin où se cacher, mais il n'y en avait pas. Était-ce

Prescott ? Sa pensée vola vers Pedro. Si Prescott la trouvait, elle serait vidée ! Elle pourrait même se faire jeter en prison ! Alors il n'y aurait plus moyen de faire relâcher Pedro !

S'armant de courage, elle sortit de la réserve et se trouva nez à nez avec Dominique qui la regardait bouche bée.

— Anita ! Qu'est-ce que tu fais-là ? demanda-t-il.

Elle se força à sourire et se rapprocha de lui.

— Je te cherchais, dit-elle.

Depuis quelque temps déjà, Dominique avait envie de cette Cubaine courtaude aux grands yeux. De loin en loin, elle lui avait permis de lui passer la main sous la jupe en échange des restes qui, lui avait-elle dit, étaient pour son mari sans travail. Ses fesses rondes et fermes l'excitaient. Il avait passé des heures à se demander quand il la prendrait. Et voilà qu'elle se trouvait là, à deux heures et demie du matin, et lui disait qu'elle le cherchait. Il avait tellement envie d'elle qu'il ne se demanda même pas ce qu'elle faisait dans l'hôtel à cette heure. Il n'avait qu'une idée en tête, c'était qu'elle le cherchait. Et cela ne pouvait signifier qu'une chose.

Il la saisit, puis l'attira à lui. Ses mains lui glissèrent le long du dos. Soulevant sa jupe, ses doigts s'agrippèrent aux fesses tendues d'Anita.

Anita ferma les yeux. Ces doigts qui étreignaient sa chair lui soulevaient le cœur. Pedro, mon chéri, pensa-t-elle, c'est pour toi. Pardonne-moi ! Cette chose qui m'arrive, c'est pour toi.

— Viens au bureau, dit Dominique d'une voix

étranglée. Tout se passera bien. On va faire l'amour, ce sera merveilleux.

Lui passant le bras autour de la taille, il l'emmena à travers les cuisines jusqu'au bureau du chef. Tandis qu'elle marchait à son côté, Anita se sentit certaine d'avoir trouvé une cachette sûre pour la bombe.

Ils entrèrent au bureau et Dominique ferma la porte.

— Couche-toi sur la table. Il faut faire vite, dit-il.

Anita se dégagea de son étreinte.

— Non ! Pas comme ça !

Dominique, en sueur, le cœur battant à se rompre, la dévisagea.

— Couche-toi sur la table ! Je sais que tu me veux ! C'est le seul moyen rapide. Couche-toi sur la table !

— Non ! Il faut trouver un lit, dit Anita, en l'écartant d'un signe de la main.

Comme Dominique commençait à protester, le téléphone se mit à sonner sur la table.

La sonnerie fit à Dominique l'effet d'un coup de poing en pleine figure. Son désir s'évanouit. Il comprit ce qu'il était en train de faire. Par cet acte stupide, il risquait sa carrière ! Il regarda Anita, la voyant à présent sous l'aspect d'une Cubaine noire et pas trop séduisante, et les Cubains il n'en avait rien à foutre. Il fallait qu'il ait perdu la tête pour avoir désiré cette fille qui battait en retraite, le regard épouvanté.

Il saisit le combiné.

— Œufs brouillés, saucisses et café pour deux, bafouilla une voix qui indiqua à Dominique que l'homme était ivre. Suite 7. (Et on raccrocha brusquement.)

Dominique désigna une porte au fond du bureau.

— File par là ! Vite ! s'écria-t-il en se précipitant hors du bureau.

Tremblante et tout heureuse de ne pas avoir à se soumettre aux appétits de cet homme, Anita ouvrit la porte et se retrouva sur une allée cimentée qui menait au restaurant du personnel. Elle connaissait le chemin : un raccourci qui passait derrière la rangée de bungalows pour aboutir à la rue principale de Secomb.

Ses souliers à la main, elle se mit à courir en silence dans la nuit.

\*

Deux jours passèrent.

Durant ces quarante-huit heures, la police continua à rechercher Fuentes, pour finir par se persuader qu'il avait réellement regagné La Havane.

Pedro Certes, au service de réanimation, était toujours sans connaissance ; un inspecteur s'embêtait ferme à son chevet.

Anita s'était mise en rapport avec Manuel qui l'avait fermement conseillé de ne pas approcher son bateau de pêche. Ils s'étaient rencontrés la veille au soir dans un petit bar du front de mer. Elle lui avait dit qu'on pouvait cacher la bombe dans la huche à farine. Et, après réflexion, Manuel avait approuvé d'un signe de tête. Les deux bombes n'étaient pas encore arrivées, mais il avait eu des nouvelles de son ami qui les lui avait promises pour le lendemain. Manuel avait assuré à Anita que Pedro s'en sortirait.

Durant ces deux jours, Maggie et Mike avaient tous



deux réussit en partie à obtenir les renseignements dont Bradey avait besoin. Celui-ci décida qu'il lui fallait avoir un entretien avec Ed Haddon qui séjournait à l'hôtel Bellevue, le plus beau de la ville après le Spanish Bay.

Rendez-vous fut pris. Haddon avait retenu une table dans un tranquille et luxueux restaurant de poissons proche du Yacht club.

Bradey avait dépouillé son déguisement de vieillard et quitté le bungalow à vingt et une heures. Il portait un complet classique et un chapeau. À cette heure, le Spanish Bay était en pleine activité et Bradey ne craignit pas d'être remarqué en quittant le bungalow. Il s'engagea rapidement sur l'allée qui menait à une station de taxis.

Il trouva Haddon installé à une table retirée, grignotant des olives, un double martini devant lui.

Les deux hommes se saluèrent, et Haddon offrit un verre à Bradey. Le maître d'hôtel arriva avec les menus.

— Prends la matelote, dit Haddon. C'est bon.

Quand ils eurent commandé la matelote de palourdes et que le maître d'hôtel se fut éloigné, Haddon demanda :

— Quelle tournure est-ce que ça prend ?

Bradey but une gorgée, puis tendit la main vers une olive.

— Maggie progresse. L'employé de la réception lui mange dans la main. Le problème, c'est de découvrir le coffre-fort de l'hôtel. Je lui ai dit de ne rien brusquer. Le concierge le lui dira à l'occasion, mais il faut avancer prudemment. Le côté adverse est coriace. Mike a circulé. Le voilà en termes amicaux avec l'un des gar-

diens de la sécurité. Le deuxième est très malin. Les deux flics maison sont des professionnels. Mike les a contactés. Il me dit qu'il s'agit de les manier avec beaucoup de précautions. Le flic de nuit est toujours prêt à faire du ramdam.

Le garçon servit la matelote de palourdes. Les deux hommes commencèrent à manger.

— D'après ce que tu me racontes, Lu, dit Haddon, il ne me semble pas que tu fasses de grands progrès. Je finance cette affaire. Chaque journée que tu passes dans cet hôtel me coûte cher, bon sang.

Bradey se fourra une palourde dans la bouche.

— Pas besoin de me le dire, Ed. Quand je vois ce que ça coûte, je suis au supplice. Mais n'oublie pas, ajouta-t-il en souriant, ce que tu mets là-dedans, tu le retires.

Haddon le regarda de travers.

— Ça veut dire ?

Bradey s'envoya une nouvelle fournée dans la bouche, mastiqua et approuva de la tête.

— Cette pâtée n'est pas mauvaise, Ed.

— Arrête tes conneries ! râla Haddon. Tu as quelque chose ou non ?

— Bien sûr que si, dit Bradey, en se goinfrant toujours. Le nom de Silas Warrenton ne te dit rien ?

Les paupières de Haddon s'abaissèrent à demi.

— Tout le monde le connaît. Qu'est-ce que tu racontes ?

Bradey continuait de manger. Il laissa plusieurs minutes Haddon en suspens avant de poser sa fourchette.

— Le fils de Warrenton et sa jeune épouse passent leur lune de miel dans la suite de la terrasse. Elle est bardée de diamants.

— Les Warrenton sont au Spanish Bay ?

Bradey sourit.

— C'est ce que je suis en train de te dire, Ed. Elle et ses diamants.

Haddon repoussa son assiette. La gastronomie ne l'intéressait plus.

— Ces diamants, Lu, sur le marché régulier valent huit millions pour le moins, dit-il. Un collier, des bracelets et des boucles d'oreilles. Exact ?

Bradey fit signe que oui.

— C'est ce qu'elle portait au restaurant.

— J'ai l'œil sur ces diamants depuis le jour où j'ai appris que ce vieux crétin de Gomez, son père, les lui a achetés en cadeau de mariage. Il s'est fait avoir. Il paraît qu'il les a payés dix millions. Ce sont des pierres assorties, une pièce unique, mais qui n'en vaut pas dix. (Haddon fixa Bradey des yeux.) Alors tu l'as vue avec ses diamants. Continue.

— Les Warrenton sont encore à l'hôtel pour une dizaine de jours. (Bradey s'interrompt pour manger avant de poursuivre :) Maintenant écoute, Ed, je sais que ta première idée, c'était de faire sauter le coffre-fort et de piquer cinq millions à peu près. Ça m'a paru réalisable, mais jusqu'ici je n'ai pas réussi à repérer le coffre-fort. Je sais que le camp adverse est féroce : gardiens de la sécurité et flics maison. Je commence à me demander s'il ne serait pas plus sûr de s'occuper des

diamants des Warrenton et de laisser tomber le coffrefort.

Haddon revint distraitement à sa matelote.

— Continue, Lu, dit-il. Je t'écoute.

— Quand tu m'as procuré Mike Bannion, tu as dégoté un fameux gars. Il est non seulement tireur d'élite, mais il a une qualité propre aux anciens militaires. (Il secoua la tête.) Je l'envie. Il suffit de lui jeter un coup d'œil pour se persuader que c'est un gars à qui on peut se fier. (Il s'interrompt pour manger.) Mais il m'inquiète, Ed. Je me demande pourquoi un type comme lui deviendrait un truand. Ça ne me paraît pas normal.

Haddon eut un mouvement d'impatience.

— Pourquoi amener cette question sur le tapis ? Son frère qui est plus truand que toi, et ce n'est pas peu dire, se porte garant pour ce gars-là, et ça me suffit. Pourquoi chercher des complications ? Quoi, tu n'es pas satisfait des services de Mike Bannion ?

— Non. Il est presque trop parfait pour être vrai. Ce n'est pas ce que je veux dire. Il m'intrigue seulement. Et autre chose, je n'aime pas sa mine. Il a la mine d'un homme malade.

Haddon haussa les épaules.

— Son frère m'a dit que Mike avait un pressant besoin d'argent. Alors s'il fait son boulot, pourquoi t'en faire ?

Bradey finit son plat.

— Tu as sans doute raison.

— Comment diable en sommes-nous venus là ? je me fous bien de Bannion. Je m'intéresse aux diamants.

— J'y ai travaillé. J'ai envoyé Mike sur le terrain et

il est revenu avec les infos qu'il me fallait. Ce que je voulais savoir, c'était si la même Warrenton mettait chaque nuit ses diamants sous bonne garde, c'est-à-dire si elle se servait du coffret que l'hôtel fournit à tous ses clients, pour l'enfermer dans le coffre-fort. Le gardien a dit à Mike que non. C'est une de ces garces arrogantes qui, parce qu'elles logent dans l'hôtel, s'imaginent que leurs bijoux sont en sûreté et ne veulent pas qu'on les embête avec ce coffret à remettre contre un reçu signé du gardien après une soirée tardive. Le type de la sécurité a raconté à Mike que ça a fait toute une scène quand il l'a prévenue qu'elle courait un risque. Il lui a signalé que l'hôtel déclinait toute responsabilité au cas où ses bijoux seraient volés. Elle l'a envoyé au diable. Sur quoi Dulac lui a passé un coup de fil en insistant à son tour sur le danger. Elle lui a répondu que c'était son affaire de veiller à la sécurité de leur suite. Et c'est ce qu'il a fait. Quand on réclame un service au Spanish Bay, on l'obtient. (Bradey s'interrompt avant de poursuivre :) Un coffre-fort invisible a donc été installé. Dulac et la même Warrenton s'imaginent tous deux que les diamants sont en sûreté, ajouta Bradey avec un sourire. Les coffres-forts ? Un jeu d'enfant pour moi. Je peux mettre la main sur ces diamants, Ed, si ça t'intéresse.

Haddon fit signe au maître d'hôtel qui s'approcha de la table avec empressement.

— Tarte aux noix, dit Haddon. Et pour toi, pareil ?

— Tarte aux pommes, dit Bradey, s'appuyant à son dossier pour se curer les dents.

Il observa Haddon qui avait les yeux fixés sur la

nappe. Il savait que Haddon méditait, aussi se tint-il coi.

— Le problème ce sera d'écouler les diamants, dit Haddon quand les tartes furent servies, mais je crois que c'est faisable. Le seul homme capable de se débrouiller d'une affaire comme celle-ci c'est Claude Kendrick. Je lui en parlerai demain.

Bradey attaqua sa tarte aux pommes. Il était heureux de constater que Haddon n'avait même pas mis en question ses moyens de s'emparer des diamants.

Haddon mangeait sa tarte lentement, les sourcils froncés en un effort de concentration. Reconnaisant ce signe certain, Bradey se détendit et savoura sa tarte.

Les desserts terminés, le café fut servi avec des ballons de cognac.

— Tu te demandais, dit brusquement Haddon, s'il ne serait pas plus sûr de faucher les diamants des Warrenton que de faire sauter le coffre-fort de l'hôtel.

Bradey lui lança un regard pénétrant.

— Ça tombe sous le sens, non ?

— La plupart des choses que tu dis, Lu, tombent sous le sens, reconnut tranquillement Haddon. Le malheur, c'est que tu restes mesquin.

— Huit millions, ça ne me semble pas mesquin, dit Bradey avec un sourire malin.

— Treize millions, peut-être quinze, ça semble plus important, non ?

Bradey prit une gorgée de cognac.

— Tu veux dire qu'on pique les diamants et qu'on fait sauter le coffre-fort aussi ?

— Je ne dis pas qu'on le fera, mais ça mérite réflexion.

Trouve-moi l'emplacement du coffre-fort. Quand tu auras trouvé ça, on en reparlera. Si on se rencontrait ici demain soir, même heure ? J'aurai des nouvelles pour toi, tu en auras pour moi. D'accord ?

Bradey hésita, puis acquiesça de la tête.

— Je parlerai à Maggie, dit-il.

Il serra la main de Haddon en lui laissant le soin de régler l'addition, puis il sortit précipitamment dans la nuit humide.

\*

Maggie causait avec Mike depuis une heure. Ils s'étaient installés dans le confortable living du bungalow après avoir dîné au restaurant du personnel.

Maggie s'était prise d'amitié pour Mike. Il lui rappelait son père qui avait été sergent de métier avant de s'être vu honteusement rayé des cadres de l'armée pour chapardages répétés. Maggie pensait souvent à lui, mort à présent, tué dans une bagarre. Quand il n'était pas ivre, il avait témoigné beaucoup d'affection à Maggie, et elle la lui avait rendue. Elle n'aimait pas sa mère et, du jour où son père avait disparu, son unique pensée fut désormais pour fuir le foyer. À l'âge de treize ans, elle avait séduit le directeur de son école. Il avait été envoyé en prison et elle avait été placée « sous surveillance ». S'étant échappée, elle avait été recueillie par un vieux débauché qui avait un goût tout particulier pour les fillettes. Elle avait beaucoup appris en sa compagnie, sa technique sexuelle était devenue impres-

sionnante. Elle était, Bradey l'avait souvent pensé, le prototype de la putain au cœur d'or.

Elle possédait un don de compassion chaleureuse que les hommes devinaient en elle. Elle avait l'habitude de les entendre lui faire confiance de leurs soucis, et elle les écoutait toujours, les caressait, leur souriait, et elle les laissait partir apaisés.

Il n'avait pas fallu longtemps à Mike pour lui parler de sa fille Chrissy. Tous deux attendaient Bradey, parti à son rendez-vous avec Haddon, et Maggie avait parlé de son père à Mike.

— Vous me le rappelez, dit-elle. Pas physiquement, mais dans votre façon de parler. Les soldats parlent comme ça.

— Sans doute, dit Mike. Vous savez, Maggie, je n'avais jamais rien fait de malhonnête jusqu'ici.

Maggie éclata de rire.

— Je m'étais posé la question. Je ne suis pas folle de, ce job-là, mais je suis folle de Lu. Je ferais n'importe quoi pour lui. Qu'est-ce qui vous a poussé à vous joindre à nous, Mike ?

Il lui parla donc de Chrissy. Tout en l'écoutant, Maggie, peu à peu, se sentit si touchée que les larmes lui en vinrent aux yeux.

— C'est affreux ! s'exclama-t-elle quand Mike lui eut expliqué que la somme qu'allait lui payer Bradey servirait à assurer le bien-être de Chrissy jusqu'à la mort de l'enfant.

— Vous voulez dire que la pauvre gosse va mourir dans quinze ans ?

Mike fit oui de la tête.



— Mais c'est terrible, dit Maggie, essuyant une larme. Mike, vous êtes un père admirable !

— Je l'aime, répondit tranquillement Mike. Ma seule pensée c'est de pourvoir à ses besoins. C'est l'unique raison pour laquelle j'ai accepté ce job. (Il fixa Maggie du regard.) Est-ce que ça marchera ?

— Ça marchera, affirma Maggie. Lu est un type formidable ! Vous ne croyez pas que j'ai envie d'aller en prison ? (Elle fit une grimace.) Quelle perspective ! Mais Lu m'a assuré que ça marchera et que je n'irai pas en taule, alors c'est que ça marchera, Mike. Vous en faites pas pour ça.

— Lu n'est pas un vieillard pour de vrai, n'est-ce pas ? Quand il quitte son fauteuil roulant, son allure est celle d'un jeune homme.

— Il est plus jeune que vous, Mike. C'est un grand artiste. Vous en faites pas.

À ce moment ils entendirent Bradey qui rentrait au bungalow et se dirigeait d'un pas rapide vers la chambre qu'il partageait avec Maggie.

— Maggie ! Viens me voir ! appela-t-il en passant devant la porte du living-room.

Maggie s'arracha à son fauteuil et courut à la chambre dont elle referma la porte. Assis à la coiffeuse, Bradey préparait hâtivement son déguisement. Il n'avait nulle intention de se faire voir à Mike sous son vrai jour. Mike l'inquiétait. Si jamais les choses tournaient mal et que Mike se fasse pincer par la police, il pourrait bien lui donner le signalement de Bradey tel qu'il était réellement, et c'est ce qu'il fallait éviter à tout prix.

— Salut, chéri, s'exclama Maggie, allant à lui.

Il l'écarta du geste, tout entier à sa transformation en vieillard.

— Poupée ! Au travail ! Cet employé de la réception, Claude Previn. Où ça en est avec lui ?

Il y avait dans sa voix un ton mordant qui fit sursauter Maggie.

— Il y a quelque chose qui cloche, mon chou ?

— Pas de boniments, dit Bradey tout en fixant sa moustache. Ça progresse entre Previn et toi ?

— Il est si allumé qu'il risque de prendre feu, dit Maggie.

— Il a terminé son service à cette heure ?

— Oui.

— Tu peux le joindre ?

— Tu veux dire tout de suite ?

— Bien sûr, tout de suite ! Ne fais pas l'andouille.

— Oh ! Lu, tu as l'air en boule ! dit Maggie. Je ne sais pas si je peux le joindre. J'ai son numéro de téléphone.

— Où habite-t-il ?

— Il ne me l'a pas dit.

Bradey poussa un soupir exaspéré.

— Appelle-le ! (Il finit de coller sa moustache en s'efforçant de vieillir son visage.) Et maintenant écoute-moi bien. Tu vas le trouver, où qu'il soit, et tu te fais baiser par lui jusqu'à ce qu'il en devienne gâteux. Compris ? Et quand tu l'auras bien abruti, tu vas lui faire dire où se trouve le coffre-fort de l'hôtel.

Les yeux de Maggie s'ouvrirent tout grands.

— Comment je m'y prends, chou ?

— Dis-lui que ton patron est un original. Il attend

des bijoux de valeur qu'il compte offrir à sa fille. Il voudrait connaître le système de sécurité de l'hôtel, et savoir où se trouve le coffre-fort. Il va vouloir l'inspecter. Dis-lui que tu as peur de ton patron et que tu ne voudrais pas perdre ton emploi. Dis-lui que ton patron est très difficile. Tu me suis ?

Maggie réfléchit un long moment. Bradey pouvait pour ainsi dire entendre travailler sa cervelle.

— Mais Lu, mon trésor, est-ce que je ne peux pas lui dire tout ça demain quand il sera de service plutôt que d'être obligée de coucher avec lui ?

— Non ! Quand nous aurons fait sauter le coffre-fort, les flics vont procéder à des interrogatoires. Je ne veux pas que tu y sois impliquée. Previn la fermera plutôt que d'avouer qu'il t'a sautée.

Maggie considéra la chose, puis sourit.

— J'ai toujours pensé que tu étais malin, Lu.

Bradey lui montra le téléphone.

— Appelle-le.

\*

Le lendemain soir, Ed Haddon, installé à la table de coin du restaurant de poissons, grignotait des olives, un double martini devant lui, quand Bradey entra.

Le maître d'hôtel s'approcha tandis que Bradey s'asseyait.

— Prends le poulet Maryland, dit Haddon. C'est bon.

Bradey déclara que le poulet Maryland lui convenait parfaitement. Haddon lui commanda un scotch sur

glaçons qui arriva tandis que les deux hommes attendaient en silence.

— Tu as demandé de l'action, Ed, dit Bradey après avoir bu une gorgée. Tu vas être servi.

— Je n'en attendais pas moins, dit Haddon en souriant. Comme associés, on ne fait pas mieux que nous.

Tandis que le garçon s'affairait à apporter pain, beurre et canapés, les deux hommes retombèrent dans le silence. Ce ne fut que lorsque le poulet fut servi et le garçon parti que Haddon rouvrit la bouche.

— Tu as trouvé l'emplacement du coffre-fort ?

Bradey découpa une portion de blanc de poulet, la plongea dans un bol de sauce au piment et la porta à sa bouche.

— Fameux ! déclara-t-il.

Haddon n'avait jamais rencontré personne d'aussi porté sur la bouffe que Bradey. En dépit de sa minceur, Bradey adorait la bonne chair. Haddon contint son impatience. Après cinq minutes que Bradey employa à manger comme s'il était resté à jeun une semaine, Haddon répéta sa question.

— Le coffre-fort ?

— Donne-moi une minute. (Bradey découpa la cuisse du poulet.) Tu veux que je te dise, Ed ? reprit-il la bouche pleine. Quand j'étais gosse, j'ai crevé de faim. Je ne blague pas. Quand je me dégotais un bout de pain rassis une fois par jour, j'étais verni. Ma vieille est morte de faim. La bouffe est la plus belle chose au monde !

Haddon perdit patience.

— Lu ! le coffre-fort, bon Dieu ! s'écria-t-il sur un

ton grinçant qui fit sursauter Bradey et le contraignit à poser sa fourchette à contrecœur.

— Maggie a dégoté la coupure. Tu ne devinerais jamais où il est situé. Tu aurais cru qu'il se trouvait quelque part derrière le bureau de la réception comme c'est généralement le cas, ou même aux sous-sols. Exact ?

— Où est-il ? râla Haddon.

— À l'étage de la terrasse. Qu'est-ce que tu en dis ?

Haddon enregistra ce renseignement, puis sourit de toutes ses dents.

— J'en suis ravi. Explique-moi.

— Maggie a couché avec l'employé de la réception. Elle lui a servi un bobard comme quoi son patron était un original. Maggie connaît vraiment son affaire, et Previn en était sur les genoux. Elle s'est arrangée pour qu'il m'emmène jeter un coup d'œil au coffre-fort avec elle. La suite de la terrasse a un ascenseur particulier qui aboutit à l'intérieur de la chambre forte même. Les Warrenton ne se doutent même pas qu'elle se trouve là. Voici comment ça se passe : chaque nuit avant d'aller se coucher, les clients appellent le gardien de la sécurité et placent leurs objets de valeur dans un coffret. Chacun des coffrets est numéroté et un reçu est remis au client. Les coffrets sont ensuite emmenés à la chambre forte par l'ascenseur. Cette opération se poursuit de vingt-trois heures à deux heures. Après quoi, les gardiens plient bagage. Previn, l'employé de la réception, qui meurt d'envie de retrouver Maggie dans son lit, m'a permis d'y jeter un coup d'œil. C'est absolu-

ment contraire au règlement de l'hôtel, mais Maggie l'avait amadoué par la promesse d'une nouvelle nuit. Le coffre-fort paraît duraille à prendre, mais ça c'est mon affaire. Le vrai problème, une fois dans la chambre, sera de savoir comment descendre tous ces coffrets de l'étage de la terrasse pour les sortir de l'hôtel. Voilà qui demande réflexion.

Haddon hocha la tête.

— J'y réfléchirai moi aussi, dit-il, se remettant à manger, perdu dans ses pensées. J'ai vu Kendrick, reprit-il. Il peut écouler les diamants des Warrenton. Il offre cinq millions. C'est-à-dire qu'il s'en adjuge six. C'est de bonne guerre. Mais les coffrets l'inquiètent. Il faudra les ouvrir et évaluer le butin. Ça prendra du temps. La flicaille sera sur les dents. Le premier suspect sera Kendrick. Je me mets à sa place. Je devrais peut-être trouver un autre fourgue.

Bradey fit la grimace.

— Il vaudrait peut-être mieux laisser tomber les coffrets et s'occuper des diamants des Warrenton.

— Si le coffre-fort s'était trouvé n'importe où ailleurs qu'à l'étage de la terrasse, Lu, je serais de ton avis. Mais cette coïncidence est comme un cadeau des dieux. Il s'agit d'y réfléchir sérieusement. Les diamants des Warrenton, plus le contenu des coffrets, ça nous donnerait quelque chose comme huit millions de dollars à chacun.

Bradey considéra la perspective. Huit millions ! Que ne pourrait-il faire avec un magot pareil !

— Parle-moi de l'ascenseur et de la chambre forte,

poursuivit Haddon, voyant la lueur de convoitise qui brillait dans les yeux de Bradey.

— L'ascenseur part du dernier étage et monte d'un niveau, celui de la suite de la terrasse. La porte de l'ascenseur au dernier étage est dissimulée par une autre marquée *Service*. Previn l'a ouverte et Maggie a poussé ma chaise dans l'ascenseur. Il y a une serrure, au lieu d'un bouton, dans l'ascenseur. Previn avait une clé. Un tour de clé dans la serrure a fait monter l'ascenseur d'un niveau et nous nous sommes trouvés dans la chambre forte. Cette pièce n'a ni portes ni fenêtres, mais j'ai repéré une trappe au plafond qui est sans doute une sortie de secours par le toit en cas d'incendie.

Haddon termina son poulet.

— Très bien, Lu, réfléchis-y. As-tu donné un coup d'œil aux coffrets de sûreté ?

— Bien sûr. Previn m'en a montré un. La serrure est une plaisanterie.

— S'il y avait vingt coffrets, combien de temps te faudrait-il pour les ouvrir tous ?

— Une demi-heure, répondit aussitôt Bradey.

— Suppose donc qu'après avoir piqué les diamants des Warrenton, tu t'introduises dans la chambre forte, ouvres le coffre, puis les coffrets, en vides le contenu dans un sac, refermes les coffrets, les remettes en place et refermes le coffre-fort. Suppose que tu aies fait ça ?

Bradey appliqua sa pensée à cette suggestion.

— Ça va demander réflexion et organisation, Ed, mais c'est une idée. Donne-moi un jour ou deux pour y penser, veux-tu ?

— Il va falloir que je revoie Kendrick, dit Haddon.

Oui, après-demain soir. On mettra les choses au point. D'accord ?

— Après-demain soir ici, acquiesça Bradey. Que dirais-tu d'un peu de cette tarte aux pommes qu'on m'a servie l'autre soir ? Elle était bonne.



Tandis que le soleil, telle une auréole d'or en fusion, glissait dans la mer et que la nuit tombait sur le port, Manuel Torres se dirigea vers son bateau de pêche. Il portait un sac de toile sur l'épaule. Son crâne chauve ressemblait à une orange dans la lumière du soleil couchant.

Il s'arrêtait de temps en temps pour saluer d'autres Cubains qui attendaient, désœuvrés, l'heure de regagner leur cabane dans l'espoir que leur femme allait pouvoir leur servir un vague repas.

Les traits de Manuel étaient figés en une froide, une sombre expression quand il remonta l'échelle de son bateau. Avec précaution, il posa le sac de toile avant de retirer l'échelle. Lorsqu'il s'était approché de son embarcation tout à l'heure, ses yeux n'avaient cessé de lancer des regards furtifs de droite et de gauche. Il n'avait aperçu aucun signe d'inspecteurs aux aguets, ni même d'un flic.

Il siffla pour avertir Fuentes de son retour, puis, ramassant le sac, il parcourut le pont jusqu'à la cabine avant qui était plongée dans l'obscurité. Il avait recom-

mandé à Fuentes de ne pas allumer. S'étant absenté six heures environ, il fut pris de pitié pour Fuentes qui attendait dans la nuit tombante, tout seul. Mais il lui avait laissé de quoi manger.

Il entra dans la cabine, ferma la porte, puis alluma.

Allongé sur la couchette, Fuentes se redressa.

— Tu as pris le temps ! râla-t-il. Tu t'imagines que ça m'amuse de glander là à attendre ?

— Mon ami, dit tranquillement Manuel, tu n'es pas forcé d'attendre. Tu n'es pas prisonnier. Tu n'as qu'à te lever et t'en aller. Personne, à part les flics, ne t'en empêchera.

Dégonflé, Fuentes se laissa retomber sur le dur matelas.

— J'en ai ras-le-bol. C'est pas marrant de rester claquemuré pendant des heures dans cette cabine surchauffée. Oublie ça, Manuel. Je sais que tu fais tout ce que tu peux pour moi et je t'en suis reconnaissant.

Manuel commença à déballer son sac.

— Ce soir, on mangera bien, annonça-t-il. Pâtes, poulet, fromage.

Fuentes scrutait les traits de Manuel éclairés par la lampe du plafond. Son air sombre et taciturne l'inquiétait.

— Il y a quelque chose qui cloche ? s'enquit-il.

Il quitta la couchette pour s'approcher de la table où Manuel posait un paquet de spaghetti, des boîtes de sauce tomate et de piment et un poulet bien en chair.

— Mangeons d'abord, dit Manuel. J'ai faim.

Bien qu'il n'eût pas vidé le sac, il en tira les cordons,

le referma et le serra précautionneusement dans un coffre.

— Tu as autre chose là-dedans ? demanda Fuentes.

— Les bombes, dit Manuel. Mais mangeons d'abord.

Il pénétra dans la petite cambuse. Après avoir posé une casserole pleine d'eau sur le gaz et allumé le gril électrique, il ouvrit les boîtes. Il plaça le poulet sur la broche rotative. Ses gestes étaient méthodiques, son expression demeurait sombre.

Fuentes vint se placer dans la porte de la cambuse, observant nerveusement Manuel. Jamais encore il ne l'avait vu aussi grave, et sa nervosité s'en accrut.

— Des ennuis ? demanda-t-il après quelques minutes.

— Mangeons. On parlera ensuite, dit Manuel qui jeta les spaghetti dans l'eau à présent bouillante.

Fuentes revint dans la cabine et mit le couvert. Il s'assit sur la couchette et attendit.

Quarante minutes plus tard, les deux hommes étaient attablés avec un demi-poulet chacun et un bol de spaghetti nageant dans la sauce à la tomate et au piment.

Manuel avalait à grosses bouchées. Son visage était toujours figé en un masque sombre. Fuentes, inquiet, mangeait lentement. Il ne cessait de regarder Manuel à la dérobade, puis détournait les yeux.

— Manuel, mon ami ! finit-il par exploser. Qu'est-ce qui s'est passé ? Dis-le-moi pour l'amour de Dieu !

— Il va mourir, dit Manuel, qui acheva le reste du poulet.

Fuentes se raidit.

— Pedro, tu veux dire ?

— Qui veux-tu que ce soit ? J'ai vu mon ami à l'hô-

pital. Il n'y a pas d'espoir. C'est une question de temps. Pedro peut survivre une semaine, même deux, mais c'est déjà un homme mort.

Fuentes, qui ne pensait qu'à lui-même, se détendit.

— Alors on n'a pas besoin des bombes ? (Il avait horreur d'avoir affaire aux explosifs.) Comme ça, on a moins de problèmes ?

Manuel le dévisagea. Ses petits yeux étaient pareils à des olives noires.

— Mon ami, tu ne réfléchis pas. Tu sembles avoir oublié ce qu'on compte faire, toi, Anita et moi.

Fuentes lui lança un regard interrogateur.

— Tu te trompes ! Je sais bien ce qu'on compte faire ! On s'introduit dans la suite, on met les deux richards à rançon et on file à La Havane avec cinq millions de dollars. Pourquoi dis-tu que je ne réfléchis pas ?

— Comment s'introduit-on dans la suite ?

Fuentes jeta les bras en l'air en un geste d'impatience.

— C'est une affaire réglée. Anita a un passe. Elle nous introduira dans la suite. Pourquoi dis-tu que je ne réfléchis pas ?

— Voyons, mon ami, non seulement tu ne réfléchis pas mais tu ne te souviens pas, dit Manuel qui se coupa un morceau de fromage. Tu as oublié qu'Anita a promis de nous introduire dans la suite à une condition. (Il se pencha pour regarder Fuentes dans les yeux.) Pedro doit être relâché et partir avec nous pour La Havane.

Fuentes se passa les doigts dans sa longue chevelure grasse.

— Mais tu me dis qu'il est mourant.

— Voilà, mon ami, tu commences à voir le problème. Oui, Pedro sera mort dans une semaine ou deux. Anita aime cet homme. Elle est prête à n'importe quoi pour le récupérer, dit Manuel qui se coupa un nouveau morceau de fromage. Les femmes demandent à être comprises. Je les comprends. L'argent ne signifie rien pour elle. Sa vie est liée à Pedro. Je lui ai donné ma parole que si elle nous introduisait dans la suite, son homme serait relâché et partirait avec nous pour La Havane. J'ai fait tout ce qu'il était possible pour assurer la libération de Pedro. J'ai deux bombes qui seront une telle menace que Pedro sera relâché.

Il ferma les yeux et Fuentes comprit qu'il était au supplice. Un long silence s'établit pendant lequel il observa Manuel avec une impatience croissante. Mais ce grand type l'effrayait, aussi se tint-il coi.

— J'ai donné ma parole à Anita, reprit Manuel, le regard fixé sur ses grandes mains reposant sur la table. Je lui ai promis que je ferais relâcher son mari si elle nous introduisait dans la suite. C'était ça, le marché.

— Je sais, dit Fuentes, mais Pedro est mourant.

— Oui. Ça ne fait pas de doute. Alors il n'y a plus de marché entre Anita et moi.

Fuentes se prit la tête dans les mains.

— Tu vas pas me dire qu'on va perdre cinq millions de dollars parce que cette idiote est si dingue de ce con de bon à rien qu'elle refusera de nous introduire dans la suite si elle apprend que le salaud est mourant ? braila Fuentes.

— C'est justement ce que je te dis. Un homme comme toi ne peut pas comprendre. J'ai la réputation

d'un homme de vérité. (Manuel s'interrompt, fixant le vide, puis reprit :) Cinq millions de dollars sont en jeu. On dit que tout homme a son prix. (Manuel essuya la sueur de son front.) Cinq millions de dollars ! Avec une somme pareille bien des portes s'ouvriraient qui sont restées fermées pour moi.

— Tu oublies ma part, lui rappela vivement Manuel.

Les yeux de Fuentes, semblables à deux olives noires, demeurèrent impassibles tandis qu'il hochait la tête.

— Oui. Tu auras un million. Quatre millions de dollars alors !

— Qu'est-ce que tu décides ? demanda Fuentes dont les muscles du visage se contractaient nerveusement.

— Je vais être obligé de lui mentir. Ça me rabaisse à mes propres yeux. Mentir à l'une de mes compatriotes, c'est dégueulasse, dit Manuel, serrant les poings. Tu ne penses qu'à l'argent. Je peux le comprendre. Tu es pauvre. Ce mensonge que je serai forcé de lui faire me crèvera le cœur.

Au prix d'un effort, Fuentes parvint à se dominer. Il aurait voulu crier à Manuel de cesser de se conduire comme une andouille. Qui se souciait d'Anita ? Qu'était-elle, après tout ? Une rien du tout, comme son crétin de mari ! Mais il se maîtrisa et demeura silencieux. Personne ne pouvait engueuler Manuel sans recevoir son poing dans la figure.

— Les bombes ? demanda-t-il après un long silence. Est-ce qu'elles seront encore nécessaires à présent ?

— Évidemment. Il va falloir nous conformer au mensonge. Elle n'est pas bête. Je vais être obligé de lui

mentir en faisant très gaffe. Va te coucher, ajouta-t-il en se levant. Dans une demi-heure j'ai rendez-vous avec Anita. Il n'y a plus de temps à perdre. Si Pedro meurt demain ou après-demain, Anita pourrait apprendre la nouvelle. Alors, adieu les cinq millions. Il faut qu'elle nous introduise dans la suite dans la nuit d'après-demain.

— Il nous faudra des armes, dit Fuentes.

— Tout ça a été prévu, excepté la participation d'Anita à l'opération.

Une demi-heure plus tard, Manuel quitta son bateau de pêche et suivit les quais, portant le sac de toile qui contenait les deux bombes. Il parvint à l'immeuble d'Anita, grimpa l'escalier et frappa à la porte.

Anita ouvrit brusquement. Sous la dure lumière du plafond, Manuel lui trouva l'air malade. Elle avait des taches sombres sous les yeux et semblait s'être ratatinée.

— Bonnes nouvelles, annonça Manuel en entrant dans la petite pièce.

Les yeux d'Anita s'éclairèrent tandis qu'elle refermait la porte.

— Pedro ?

— Oui, Pedro, dit Manuel, qui posa le sac sur la table tandis que ses grosses lèvres s'ouvraient en un sourire faux. J'arrive à l'instant de l'hôpital. Mon ami de là-bas me dit que Pedro est sorti du coma, et que sa fièvre a baissé. Encore deux jours et on pourra le transporter sans danger.

Anita le dévisagea.

— Je ne peux pas y croire ! murmura-t-elle. Il était si malade. Deux jours ? Non, ce n'est pas possible !

— Les antibiotiques font des miracles, déclara Manuel, cherchant à éviter le regard investigateur d'Anita. Mon ami de l'hôpital me dit que les flics cherchent déjà à interroger votre mari. C'est un sacré gars, Anita ! Vous pouvez être fière de lui. Il refuse de parler. À l'instant même, ils ignorent qui il est. Il vous protège.

Le visage d'Anita se contracta. Elle se détourna et courut à la petite chambre à coucher. L'entendant sangloter, Manuel ferma les yeux. Quatre millions de dollars effaceraient-ils jamais cet instant où il ne pouvait plus se considérer comme un homme de vérité ?

Il attendit, la face en sueur, puis, comme le bruit des sanglots avait cessé, il s'avança sans bruit jusqu'à la porte et risqua un œil dans la chambre.

À genoux, Anita, la tête inclinée en prière, remerciait le ciel pour ce miracle, et Manuel se détourna avec une grimace.

Dix minutes plus tard, Anita sortit de la chambre sous l'aspect d'une autre femme. Elle s'était baigné les yeux, peigné les cheveux, et la dureté de son expression rassura Manuel. Elle était bien la femme qu'il lui fallait pour les introduire dans la suite.

— Dieu a exaucé ma prière, dit-elle, prenant la main de Manuel dans les deux siennes. Je n'ai jamais cessé de prier. Dieu m'a entendue ! Et maintenant, il faut faire revenir Pedro. Dans deux jours, dites-vous, il pourra voyager ?

— Oui, mais il y a plusieurs choses à régler pendant ces deux jours. D'abord les bombes. (Manuel alla à la table et ouvrit le sac pour en retirer une boîte noire de



la dimension d'un paquet de cigarettes.) Ça c'est la petite bombe, vous devez la cacher dans le hall de l'hôtel.

Il retira une autre boîte noire du sac. Elle était quatre fois plus volumineuse que la première et enveloppée de cellophane. Il la posa sur la table avec précaution.

— Celle-là, c'est la grosse bombe qui détruira les cuisines. J'espère qu'on n'aura pas à s'en servir. Enfin... (Il retira encore une autre petite boîte du sac.) Ceci est le détonateur. Vous voyez ces deux boutons. Je presse celui du haut et la petite bombe explose. Le second, c'est pour la grosse. Je garde ça sur moi, vous aurez les deux bombes.

Anita s'approcha et regarda les deux boîtes noires sur la table. Manuel l'observait. L'air dur et déterminé de la fille lui inspira confiance.

— Je vais cacher ces bombes, dit-elle. Vous pouvez compter sur moi.

— Bien. Demain soir, Fuentes et moi, on viendra ici à minuit. Ensuite on ira tous les trois à l'hôtel. Vous êtes toujours sûre de pouvoir pénétrer dans la suite ?

— J'en suis sûre, dit Anita.

— Demain soir donc, ici à minuit, dit Manuel en se dirigeant vers la porte.

Elle lui mit la main sur le bras.

— J'ai confiance en vous. Vous êtes un brave homme. Je n'ai pas confiance en Fuentes, mais vous... (Elle le regarda dans les yeux.) Nos compatriotes vous appellent L'Homme de Vérité. Je fais ça uniquement pour Pedro.

Manuel sortit dans le couloir.

— Tout ira bien, assura-t-il, dégoûté de lui-même

mais ne pensant plus qu'à ce que représentaient ces quatre millions pour son avenir. Demain soir, répétait-il, avant de s'engager dans le couloir pour gagner l'escalier tandis qu'Anita le suivait des yeux.

Elle ferma la porte et donna un tour de clé, traversa la pièce, ouvrit un tiroir et en retira un couteau acéré que Pedro gardait là. Il lui avait expliqué qu'un homme devait être en mesure de se protéger. Elle sortit le couteau de sa gaine. Elle pensait à Josh Prescott, le détective de nuit de l'hôtel. Il représentait la menace. Il était le seul qui pourrait l'empêcher de cacher les bombes. Elle considéra la lame étincelante. Pour Pedro, elle ferait n'importe quoi, même donner la mort.

Elle changea de vêtements pour revêtir un sweater et un pantalon noirs. Elle attacha le couteau à sa ceinture et tira le sweater par-dessus pour le cacher. Sur quoi elle mit les deux bombes dans le sac de plastique.

Il était une heure et quart.

Quittant sa chambre, elle commença sa longue marche à pied en direction de l'hôtel.

\*

Tout homme a son point faible, et Josh Prescott, le détective de nuit du Spanish Bay, n'y faisait pas exception. C'était un homme de stricte habitude. C'était aussi un homme très porté sur la bagatelle. Il avouait même être un tringleur hors pair.

Mike Bannion, sachant que cet homme était dangereux, avait étudié ses habitudes. À une heure du matin, Prescott entreprenait sa ronde dans les couloirs de

l'hôtel. À une heure quarante, il faisait le tour du hall et des restaurants déserts. À deux heures, il visitait les cuisines. À deux heures quarante-cinq, il inspectait le parc de l'hôtel et la piscine. Il était si ponctuel que Mike pouvait régler sa montre d'après son emploi du temps. C'était là le point faible de Prescott. Bannion n'avait pas manqué d'en informer Bradey.

De sorte qu'à deux heures quarante-cinq, Maggie se glissa dans la piscine à présent déserte, et sous le brillant éclairage des arcs électriques, elle nagea avec la grâce d'une sirène, et Prescott s'arrêta pour la reluquer.

Il l'avait aperçue de temps en temps et l'avait trouvée gironde, mais s'étant arrêté au bord de la piscine, il la regarda s'ébattre quasiment nue dans son mini-bikini, et réagit fortement à ses charmes capiteux, comme l'avait prévu Bradey.

Maggie, qui savait y faire, lui adressa un signe de la main et nagea jusqu'aux marches. Elle feignit de ne pouvoir y monter, et Prescott se précipita pour lui prendre la main.

Observant la scène dans l'ombre, Bradey approuva d'un hochement de tête. D'un pas rapide et silencieux, il se dirigea vers le hall de l'hôtel, certain que Prescott serait pleinement occupé pour une demi-heure au moins.

Même à cette heure, il y avait beaucoup de gens dans le hall ; à moitié ivres pour la plupart, ils se souhaitaient bruyamment bonne nuit avant de monter à leurs suites respectives.

En smoking, œillet à la boutonnière et barbiche blonde, il traversa sans hésiter le hall en direction des

ascenseurs. Personne ne lui accorda la moindre attention. Il faisait partie du décor.

Les ascenseurs à cette heure-là étaient placés sur l'automatique. Il entra dans l'une des cabines, pressa le bouton du dernier étage.

Quatre minutes plus tard, il avait ouvert la porte marquée *Service* et pénétré dans l'ascenseur qui devait le mener à la chambre forte.

Il passa plusieurs minutes à ajuster son outil pour mettre l'ascenseur en marche. Il se sentait très détendu, sachant qu'à cette heure-ci les deux gardiens avaient recueilli les bijoux et objets de valeur des clients, les avaient rangés dans les coffrets de sûreté, avant de les enfermer dans le coffre-fort.

Allumant la lumière, il examina les trois serrures du coffre. Là, pas de problème, se dit-il. Il allait devoir courber une lame d'acier. Ces serrures étaient jeux d'enfant. Il s'intéressa davantage à la trappe de secours du plafond.

Tirant le verrou et retenant la trappe qui basculait, il grimpa à l'échelle et sortit au clair de lune. À pas de loup, il s'avança prudemment et découvrit sous lui la terrasse de la suite.

Dans le faible éclairage, il distingua des chaises longues, plusieurs tables à dessus de verre et une vue splendide sur la plage et l'océan.

De la lumière filtrait de l'intérieur. Tandis qu'il s'attardait là à observer, une ombre apparut et Maria Warrenton vint flâner sur la terrasse. Elle était nue, à l'exception de ses diamants.

Accroupi à présent, Bradey la fixait des yeux, ne

voyant plus que l'éclat des diamants qui scintillaient au clair de lune.

Puis Wilbur Warrenton sortit à son tour. Il portait un appareil Nikon muni d'un flash.

Tandis que Maria posait appuyée à la balustrade, directement exposée aux rayons de la lune, Wilbur la photographia.

Bradey pensa qu'il aimerait voir les épreuves. Que ces riches aimaient en installer ! Cette femme avait un beau corps bronzé mais, en dépit des diamants, elle n'était pas à la hauteur de Maggie.

— Ça fera de belles photos, dit Wilbur. Et maintenant, allons nous coucher.

Bradey regarda Maria quitter la balustrade pour aller à Wilbur et lui passer les bras autour du corps.

— On se lèvera tard, dit-elle. Fatigué ?

— Ma foi, la journée a été longue. Ces diamants sont merveilleux sur toi, et tu es plus merveilleuse encore.

Ensemble ils rentrèrent dans la suite et disparurent à la vue de Bradey.

Il ne bougea pas avant d'avoir vu s'éteindre la lumière. Alors, au clair de lune, il sauta sans bruit du toit sur la terrasse.

Les portes de verre étaient grandes ouvertes et il se sourit à lui-même. Voilà qui promettait d'être un coup pénétrant. Il entra comme une ombre dans le vaste living-room.

Négligemment jetés sur le canapé, les diamants gisaient épars. Bradey s'arrêta, en croyant à peine ses

yeux. Une vague lueur parvenait de la chambre à coucher, et il entendit Maria doucement gémir.

— Oui, tout de suite, chéri, s'exclama-t-elle. Vite... tout de suite !

Bradey fut tenté d'étouffer cette fortune en cailloux mais, se rappelant que Haddon voulait aussi le contenu des coffrets, il s'en détourna.

La nuit prochaine ! pensa-t-il. Quelle prise !

D'un bond, il se hissa sur le toit et redescendit dans la chambre forte. Sur quoi, il pénétra dans le petit ascenseur pour se retrouver au dernier étage où il referma à clé la porte marquée *Service*. Et, tranquillement, il prit le grand ascenseur jusqu'au premier.

Il était à présent trois heures moins dix. Penché par-dessus la rampe, il abaissa les yeux sur le hall. Quelques personnes s'y attardaient encore à bavarder mais elles se dirigeaient vers l'ascenseur.

Pas de doute, Maggie s'occupait encore activement du flic maison. Bradey descendit l'escalier sans se presser. Il avait l'air d'un client qui sortait parmi d'autres.

Cinq minutes plus tard, il était de retour au bungalow. Vingt minutes plus tard, Maggie le rejoignit dans leur chambre à coucher.

— Eh ben, dis donc, s'exclama-t-elle. C'est un drôle de baiseur ! On s'est envoyés en l'air dans les parterres de fleurs.

Assis sur le lit, Bradey la considérait avec admiration.

— Quelle sacrée fille ! Tu remets ça la nuit prochaine ?

— On a pris rendez-vous. Il était un peu trop ardent, dit-elle, en se dirigeant vers la salle de bains. Tu ne m'en voudras pas si je dors, chou ? Je suis franchement lessivée.

Bradey sourit à belles dents.

— Si jamais une femme a mérité son sommeil, c'est bien toi. On fait le coup la nuit prochaine.

— Vrai ?

— Va prendre une douche. La nuit prochaine.

Tout en se déshabillant, il pensa à ces diamants épars sur le canapé. Cette garce négligente les jetterait-elle sur le canapé la nuit prochaine ? Serait-ce aussi facile ? Il eut soudain la sale impression d'avoir peut-être bien manqué l'occasion de sa vie.

\*

Vêtue de son sweater et de son pantalon noirs, Anita traversait, invisible, le parc du Spanish Bay. Elle se dirigeait vers l'entrée du personnel, ce qui allait l'obliger à contourner la piscine.

Elle s'immobilisa, apercevant Prescott arrêté sous les lampes, et son cœur cessa de battre une seconde. Sur quoi, elle le vit aider Maggie à sortir de l'eau. Une vraie femelle. Elle les vit parler, puis Maggie prit Prescott par le bras pour l'emmener vers les bosquets fleuris.

Délivrée de la crainte de se faire pincer par Prescott, Anita se hâta vers l'entrée du personnel. À l'aide de son passe-partout, elle se faufila dans le couloir sombre et se dirigea sans bruit vers les cuisines.

Ouvrant la porte, elle risqua un coup d'œil. Elle

perçut un cliquetis de vaisselle et de couverts et devina que les deux garçons étaient à l'office, en train de préparer les plateaux du petit déjeuner. Mais où était Dominique, le troisième chef ?

Elle se glissa dans la cuisine faiblement éclairée et jeta un coup d'œil en direction du bureau du chef où une lampe était allumée. Elle aperçut Dominique qui lisait à sa table.

En hâte, elle atteignit la réserve. Soulevant le couvercle de la huche, elle se servit de la pelle pour creuser un trou profond dans la farine. Elle y plaça la grosse bombe, l'y enfonça doucement et, le souffle court, le cœur battant à se rompre, elle la recouvrit. Avec grand soin, elle lissa la surface de la farine, s'essuya rapidement les mains à un torchon suspendu près de la huche et quitta précipitamment la réserve.

Tandis qu'elle entreprenait la longue traversée des cuisines, le téléphone sonna dans le bureau du chef. Elle se mit à courir sans bruit et atteignit la porte à l'instant où l'un des garçons sortait de l'office. Il ne regarda pas de son côté mais se hâta vers le bureau du chef.

— Œufs et jambon grillé pour la suite 6... l'entendit-elle lancer à Dominique. (Et déjà elle courait le long du couloir, gagnait l'entrée du personnel pour se retrouver dans la nuit humide.)

Combien de temps Prescott allait-il passer dehors avant de rentrer dans l'hôtel ?

Elle contourna l'établissement en hâte et gravit les marches de l'entrée. Elle s'arrêta pour regarder autour d'elle. Le hall était désert. Le portier de nuit n'était pas



en vue. Elle entra, jeta des regards affolés en tous sens, à la recherche d'une cachette pour la petite bombe. De l'autre côté du hall, elle repéra contre le mur, près de la porte du restaurant, une grande statue de bois peint représentant une femme mexicaine.

Jean Dulac avait découvert cette sculpture dans un petit village proche de Taxco, au Mexique. Grâce à sa vaste connaissance en objets d'art, il avait reconnu cette sculpture comme appartenant à la période de Cortez, et il l'avait achetée. Elle occupait à présent une place d'honneur dans le hall.

Anita y courut. Elle trouva une fente entre les seins de la femme. La petite bombe s'y emboîtait comme si elle lui avait été destinée.

— Une jolie chose, poupée, bredouilla une voix d'homme, mais vous êtes plus jolie encore.

Le cœur d'Anita fit un bond, puis se mit à battre avec précipitation. Sa main se porta sur le manche de son couteau caché sous son sweater. Elle se retourna.

Vautré dans un profond fauteuil de repos, un gros homme à cheveux blancs l'observait. Il avait le visage empourpré et semblait à moitié endormi.

— D'où sortez-vous ? demanda-t-il.

— Je suis une des femmes de ménage, répondit-elle, maîtrisant sa panique.

— Jolie. Je crois bien que je vais aller me coucher, dit-il en se hissant du fauteuil pour s'approcher d'elle d'un pas vacillant.

Elle constata qu'il était complètement ivre. Elle l'évita et courut à la porte du hall.

— Hé ! Ne vous sauvez pas comme ça, s'exclama l'homme. Un petit baiser, hein ?

Mais déjà elle était en bas des marches et courait dans la nuit comme jamais elle n'avait couru. À l'instant où elle passait les grilles du parc et gagnait précipitamment le boulevard, elle s'entendit interpeller par une voix qu'elle reconnut.

— Anita !

Elle s'arrêta pour se retourner.

Une Lincoln délabrée surgit de l'ombre et stoppa à sa hauteur.

Manuel lui sourit

— J'ai attendu. Ça a gazé ?

— Oui, dit-elle, frissonnant. J'ai dit que je le ferais. C'est fait !

— Montez, dit Manuel, ouvrant la portière du passager. Vous êtes une femme formidable !

Elle contourna vivement la voiture et s'insinua à côté de lui.

Manuel lui tapota les genoux.

— J'arrive à l'instant de l'hôpital, mentit-il. Tout va pour le mieux. Il est question de transporter votre mari à l'infirmerie de la prison après-demain. Il refuse toujours de leur dire un traître mot. Il ne pense qu'à vous, et il vous protège. C'est un gars bien comme vous êtes une jeune femme bien.

— Il va vraiment mieux ?

— Comme je vous le dis. Maintenant parlez-moi des bombes.

Alors qu'il la reconduisait chez elle, Manuel l'écouta raconter d'une voix tremblante ce qu'elle avait fait des

bombes tandis que des larmes de soulagement ruisselaient sur ses joues. Il l'écoutait, approuvant de la tête, et cependant il y avait en lui ce sentiment de dégoût à la pensée qu'il était en train de la trahir.

Mais il ne cessait de se dire : cinq millions de dollars ! Que ne pourrait-il faire avec une somme pareille ! Il pensa aussi à Fuentes. Donner un million à un pareil minable, un propre à rien serait absurde ! Non, cinq millions valaient sûrement mieux que quatre. Le moment venu, il se débarrasserait de Fuentes : un coup expéditif et puis la mer. Ce serait simple.

En s'arrêtant devant l'immeuble d'Anita, il lui tapota le bras.

— On fait le coup demain soir. On vient ici à minuit et on met la dernière main à nos plans. D'accord ?

Elle lui saisit la main dans les deux siennes.

— Oui. La nuit prochaine. (Elle s'interrompt, puis reprit :) Mon ami, j'ai confiance en vous. Vous avez la réputation d'un homme de vérité. L'argent ne signifie rien pour moi. Je ne veux que Pedro, mon mari. J'ai confiance en vous.

Une bile amère monta à la bouche de Manuel. Il l'avala tandis qu'il se reprenait à lui tapoter le bras.

— Fiez-vous à moi, dit-il, incapable de la regarder en face. Vous retrouverez votre mari. La nuit prochaine donc, à minuit.

— Dieu vous protège et vous garde.

Elle lui souleva la main pour appuyer les lèvres sur sa peau rude et calleuse.

— Allez vous coucher, dit-il, retirant vivement la main. À demain soir.

Il la regarda gravir les marches de son immeuble. Elle recommençait à pleurer.

Avec un frisson, il s'essuya le dos de la main pour effacer la marque des lèvres de la fille. Il resta un long moment à fixer le vide à travers son pare-brise poussiéreux, dégoûté de lui-même, puis, dans la pensée de posséder cinq millions de dollars, il souleva ses lourdes épaules en un geste désespéré, embraya et démarra.

\*

Le lendemain matin, dans le living-room climatisé du bungalow, Lu Bradey, assis dans le fauteuil roulant et sous son déguisement de vieillard, façonnait un petit bout d'acier à l'aide d'une lime.

Maggie était partie nager à la piscine. La veille au soir, elle lui avait parlé de la fille de Mike, Chrissy, et Bradey, qui s'était pris d'amitié pour ce grand diable d'ancien sergent, avait été ému.

Un long silence avait envahi la pièce où l'on n'entendait que le petit grincement de la lime. De temps en temps, Bradey avait jeté un regard rapide du côté de Mike pour le détourner aussitôt.

— Vous connaissez votre affaire, dit Mike, rompant le silence. Ça doit servir à quoi ?

Bradey posa la lime et fléchit les doigts.

— Ce bout d'acier, Mike, ouvrira le coffre-fort. Oui, dit-il, hochant la tête, je crois que je connais mon affaire. (Il s'interrompit pour allumer une cigarette.) Ça devrait être facile. Maggie m'a parlé de votre petite fille. Je suis navré. Vous toucherez votre argent. Avec

un peu de chance, ce job sera sans problème. Est-ce que ça vous inquiète, Mike ?

L'autre secoua la tête.

— Non. Si vous dites que ce sera sans problème, je ne vois pas pourquoi je m'inquiéteraï ? Comme Maggie, j'ai grande confiance en vous.

À ce moment une douleur lancinante, tel un coup de couteau chauffé à blanc, le raidit brusquement. Il s'efforça de maîtriser la crispation de ses traits torturés, mais Bradey qui l'observait en fut alarmé.

— Vous êtes malade, n'est-ce pas, Mike ? dit-il. Écoutez, nous travaillons ensemble. Je vous aime bien. Nous avons un gros boulot à faire. S'il arrive un coup dur, on se retrouve tous en taule. Chacun de nous a son travail bien défini. Maggie doit s'occuper du flic maison. Vous devez mettre tout gêneur imprévu hors de combat, moi je dois ouvrir le coffre-fort et m'emparer des diamants des Warrenton. Nous formons une équipe. Dites-moi la vérité, vous êtes malade, n'est-ce pas ?

Mike baissa les yeux sur ses grandes mains un long moment, puis les leva sur Bradey.

— Je serai mort dans six mois, dit-il. Voilà pourquoi je fais ce job. J'ai un cancer généralisé.

Bradey sentit ses mains devenir moites.

Un cancer généralisé !

Il avait horreur de la mort. Ce grand gaillard discipliné qu'il avait devant lui lui annonçait qu'il serait dans une boîte d'ici six mois. Et pourtant il y avait dans ses yeux une expression de sérénité.

— Je me fiche pas mal de mon sort, reprit Mike. Ma

vie a été heureuse. Ce n'est qu'un de ces accidents ordinaires, mais je tiens beaucoup à ma fille. Ne vous en faites pas. J'ai besoin de cet argent. Je ne vous laisserai pas tomber.

Bradey se pencha en avant pour regarder Mike dans les yeux.

— Cette nuit, Mike, supposez que vous soyez pris d'une de ces douleurs subites au moment où j'aurai le plus grand besoin de vous ? Voyons, pour l'amour de Dieu, dites-moi la vérité. Si vous ne croyez vraiment pas pouvoir faire ce travail, nous y renoncerons. Je ne veux pas finir en prison. Je ne veux pas que Maggie aille en prison. Pour l'amour de Dieu, Mike, dites-moi la vérité !

Mike le regarda dans les yeux.

— Je ne vous laisserai pas tomber, dit-il à voix lente et distincte. Je ferai le job pour lequel vous m'avez engagé. J'ai des pilules calmantes. Je déteste les médicaments, mais cette nuit je m'en servirai. Je vous donne ma parole que je ferai ce que vous attendez de moi.

Bradey, observant ce grand type qui le regardait dans les yeux, se sentit gagné par la confiance.

— Bon, Mike, dit-il. Inutile de vous dire combien je suis navré. Je le suis bougrement ! Bien, votre parole me suffit, je sais que vous ferez le job.

À ce moment, Maggie entra, enveloppée dans sa sortie de bain.

— Je meurs de faim ! s'exclama-t-elle. Quand est-ce qu'on mange ?

— Maggie chérie, dit Bradey, tu vas pouvoir t'em-

piffrer comme un goret. On sera hors d'ici cette nuit, et je n'aurai pas à payer la note. On aura mis les voiles.

Maggie en piailla d'excitation.

— Tu veux dire que je vais pouvoir manger ce que j'aime ?

— Exactement, dit Bradey. Tu peux te taper tout le sacré menu. Et maintenant sers-nous à boire.

Tandis que Maggie préparait des martini gin que Mike refusa, Bradey exposait le plan de l'opération en détail.

— Dès l'instant où Maggie aura emmené le flic maison dans les bosquets, nous entrons en action, expliqua-t-il à Mike. J'ai tout l'équipement voulu, vous pouvez vous en remettre à moi. Tout d'abord on vide les coffres de sûreté, puis on descend sur la terrasse de la suite. Si les Warrenton ne sont pas endormis, vous leur envoyez vos dards. On ramasse les diamants et on s'en va. Rien à craindre de ce côté-là. On passera à l'action dès que Maggie aura le flic en main : vers deux heures quarante-cinq. À cette heure-là, peu de gens sont encore debout, et la plupart sont à moitié ivres. On revient ici, on attend Maggie, on prend la Rolls et on démarre. Je vois le patron après le dîner. Il nous fixera un lieu de rendez-vous. J'aurai réglé tout ça avant de commencer le boulot.

Maggie buvait son verre à petites gorgées.

— Oh ! chou, je regretterai de quitter ce coin de paradis. Je m'y suis tant amusée.

— Il y en a d'autres, dit Bradey, consultant sa montre. Je crois que nous allons pouvoir aller manger.

Maggie battit des mains.

— Allons-y ! Je suis morte de faim !

— Ça ne te change pas, dit Bradey. Mais vous, Mike ?

Combattant une nouvelle douleur lancinante, Mike s'efforça de sourire.

— Je crois que je vais rester là. Bon appétit !

— Vous n'allez pas rester sans manger ? protesta Maggie, les yeux en boules de loto.

— Maggie ! glapit Bradey. Conduis-moi jusqu'au restaurant ! Tout le monde n'est pas une bouffe à mort comme toi !

Sursautant, Maggie s'empara du fauteuil roulant et le manœuvra hors du bungalow.

— Voyez-vous ça ! Toute cette merveilleuse boustifaille à l'œil et ça ne l'intéresse pas ! s'écria-t-elle en poussant le fauteuil à fond de train vers la terrasse du restaurant.

— Ralentis ! glapit Bradey. Tu te crois au Grand Prix ?

Maggie ralentit à contrecœur.

— J'ai faim, chou, gémit-elle.

— Ne te répète pas ! lui lança Bradey.

Il préféra ne pas dire à Maggie que Mike était mourant. Il savait que Maggie était une sentimentale incorrigible. Si elle apprenait que Mike allait mourir dans quelques mois, elle risquait de se répandre en pleurnicheries et de s'avérer complètement inutilisable pour l'opération prochaine.

Lorsque Maggie poussa le fauteuil roulant sur la terrasse et que le maître d'hôtel vint vivement à elle, Bradey se détendit.



On perd ou on gagne, pensa-t-il tandis que Maggie approchait le fauteuil de leur table de coin.

Huit millions de dollars !

C'était la grande prise !

Il avait inspecté la chambre forte et la suite de la terrasse. Il savait qu'il pouvait ouvrir le coffre-fort et les coffrets renfermant les valeurs de ces gens trop riches. Il était sûr de mettre la main sur les diamants des Warrenton. L'affaire se présentait bien. Il avait confiance en Mike, malgré sa maladie. Il avait la certitude que Maggie donnerait de l'occupation au flic de l'hôtel.

Huit millions de dollars !

Autant dire qu'ils étaient déjà dans sa banque suisse !

Cette pensée lui ouvrit l'appétit. Prenant le menu des mains du maître d'hôtel, il jeta un coup d'œil à la *Table d'hôte* : un déjeuner de cinq plats.

— Nous prendrons le tout, dit-il, et une bouteille de votre meilleur vin.

Maggie poussa un piaillage d'excitation qui fit sursauter les vieilles personnes déjà à table.

\*

Comme le soleil commençait à se lever, Manuel Torres travaillait à son bateau. Dans la cabine avant, Fuentes transpirait, allongé sur la couchette, prêtant l'oreille aux allées et venues de Manuel.

Comme Fuentes n'osait pas sortir sur le pont, il étouffait dans la petite cabine ; il se demandait s'il y

avait un flic en patrouille sur le port, et maudissait Manuel qui ne se souciait pas de lui.

Ce ne fut qu'à midi passé que Manuel descendit à la cabine.

— Qu'est-ce que tu foutais, bon Dieu ? râla Fuentes. J'étouffais dans cette foutue chaleur...

— Oui, mon ami, le coupa Manuel. Je suis désolé pour toi, mais tu seras bientôt au pays à présent. Sois patient.

Il entra dans la cambuse.

Essuyant son visage en sueur, Fuentes vint se placer dans la porte.

— Qu'est-ce qui se passe ? gronda-t-il. Combien de temps faut-il encore que je me planque dans la cabine ?

Manuel mit une casserole d'eau sur le fourneau. Il y jeta du sel.

— Mon bateau est prêt à lever l'ancre, dit-il. On fait le coup cette nuit. On va retrouver Anita chez elle. On met la dernière main à l'opération. (Comme l'eau se mettait à bouillir, il y jeta les spaghetti.) Dans quelques jours, on part pour La Havane avec cinq millions de dollars. On emmène Warrenton en otage. Personne n'osera nous en empêcher.

Fuentes retint son souffle. Il se sentait soudain enivré. Qu'il avait donc été malin de venir demander secours à cet homme-là ! Évidemment, le bateau ! Il s'était imaginé qu'ils allaient prendre un avion d'assaut ! Que c'était donc plus sûr en bateau ! Avec ce rupin comme otage, il n'y aurait pas de problème. Un plan parfait !

— Tu es un type formidable, Manuel ! s'exclama-t-il. C'est une idée du tonnerre !

Manuel se mit en devoir d'émincer des oignons et de couper des tomates.

— Va-t'en de là, dit-il. J'ai mille choses à penser. Je pense mieux tout seul.

Se sachant incapable de réfléchir, Fuentes se réfugia dans la cabine. Dans quelques jours, avait dit Manuel, ils seraient en route pour La Havane avec cinq millions de dollars. Manuel était un homme de vérité. Quand il disait une chose, cela se réalisait. Tous les Cubains de cette petite colonie l'assuraient. Tous ne cessaient de répéter : Manuel est un homme de vérité. Ce qu'il promet arrive.

Fuentes se rassit sur la couchette, les mains serrées entre les genoux. Dans quelques jours, il vaudrait un million de dollars ! La seule pensée d'une aussi grosse somme lui faisait tourner la tête.

Un million de dollars !

Que ferait-il d'une telle somme ? Acheter une ferme peut-être ? Il secoua la tête. Non, l'exploitation de la canne à sucre, c'était trop dur. Fuentes avait quitté son patelin parce que la coupe quotidienne dépassait ses facultés d'endurance. Un bateau peut-être ? Il pourrait recruter un équipage et aller pêcher. Il se voyait propriétaire, comme Manuel, d'un grand bateau de pêche, mais il ne travaillerait pas comme Manuel qui n'avait même pas un équipage pour l'aider.

Il continua à gamberger.

Un million de dollars !

Non, il pensait en paysan, se dit-il. La canne à sucre !

La pêche ! Ridicule ! Il se trouverait une fille. Avec un million de dollars, les filles seraient faciles à trouver. Il achèterait un café-bar. La fille le tiendrait et lui serait le gros patron, allant et venant, bavardant, rencontrant des amis. Oui, telle serait sa vie à l'avenir !

Manuel entra dans la cabine et posa un grand bol de spaghetti.

— Mangeons, dit-il.

Ce ne fut qu'après le repas que Manuel, détendu, se mit à parler.

— Je tiens à ce que tu saches, mon ami (il regarda Fuentes en face), que cette opération n'est pas sans problème.

Fuentes, qui s'imaginait qu'il ne pouvait y avoir de problèmes sous la direction de Manuel, se raidit.

— Des problèmes ? Lesquels ? demanda-t-il nerveusement.

Manuel alluma une cigarette et posa ses grandes mains sur la table. Il avait les yeux fixés sur la paroi sale de la cabine derrière Fuentes comme s'il n'était pas là et s'adressait à lui-même à haute voix.

— On va pouvoir entrer dans la suite parce que Anita a un passe, dit-il. C'est le premier pas. Ensuite, on s'empare de ces deux rupins, on ligote la femme et on force le mari à téléphoner à son père au Texas. Le vieux recueillera les cinq millions de dollars. Ça prendra un peu de temps. Il nous faut le fric en espèces et en coupures de cent dollars, pas plus. Ce qui représente, mon ami, un fameux tas de billets. On le dissuadera d'aller trouver la police. Avec tout son argent, je suis sûr qu'il n'y aura pas de problème. Je lui expliquerai

qu'on va partir en bateau, avec son fils en otage. En arrivant à La Havane ou ailleurs, son fils sera relâché. Tu toucheras ta part. Moi, je m'en irai ensuite avec le reste. Tout ça me semble acceptable. Pas de police. Pas de problèmes. (Il s'interrompit pour se tourner vers Fuentes.) Tu es d'accord ?

Fuentes se trémoussait nerveusement.

— Oui, mais tu venais de dire qu'il y aurait des problèmes. (Il passa la main sur son visage en sueur.) Et maintenant tu me dis qu'il n'y en a pas. Je comprends pas.

— Mon ami, tu oublies facilement, dit tranquillement Manuel. Notre grand problème, c'est la femme de Pedro.

Fuentes l'interrogea du regard.

— Oui, mais qu'est-ce qu'une femme ? Si elle fait des difficultés, je lui trancherai la gorge.

Manuel secoua la tête.

— Alors les flics vont s'en mêler. Tu ne réfléchis pas. Il ne doit pas y avoir de sang, Jusqu'ici, avec mon plan, les flics resteront hors du coup. Le père nous donne l'argent, et on se taille. Pas de flics. Si nous tuons Anita, que ferons-nous du corps ? On file avec ce richard en conseillant à sa femme de la fermer, sinon, nous le tuons. On monte sur mon bateau et on lève l'ancre, mais si nous tuons Anita, nous sommes dans la merde. Est-ce que tu comprends ?

L'esprit obtus de Fuentes tenta d'enregistrer les propos de Manuel, mais il ne cessait de penser au million de dollars qu'il allait bientôt posséder. Il s'ef-

força de réfléchir, puis un sourire rusé illumina sa grosse face.

— Est-ce que ça présente un gros problème ? demanda-t-il. On part tous en bateau et, quand on sera en mer, je lui trancherai la gorge. Elle ira se faire manger par les requins.

Penché en avant, Manuel frappa la table de son gros doigt, comme s'il épelait chacun de ses mots.

— Ce n'est pas une femme ordinaire. Comment nous embarquons-nous sans son mari qui est mourant et peut-être clamsé à l'heure qu'il est ?

Fuentes renonça. C'était là une chose qui le dépassait.

— Alors, qu'est-ce qu'on fait ? demanda-t-il. Tu me dis que je ne peux pas la tuer. Ensuite, tu me dis que nous ne quitterons pas la suite sans son crétin de mari. Finalement, qu'est-ce qu'on fait ?

Manuel hocha la tête.

— C'est ça le problème. À moins que j'arrive à le résoudre, il n'y aura de fric pour aucun de nous. (Il serra les poings et les abattit sur la table.) Il faut que j'arrive à résoudre ce problème !

Fuentes se laissa aller sur sa chaise. Il n'y comprenait plus rien. Il attendit.

De nouveau, Manuel semblait s'adresser à lui-même, fixant la paroi par-dessus la tête de Fuentes.

— Je dois lui mentir. Il me faut cet argent ! Tout mon avenir dépend de cet argent ! Il faut que je lui mente ! Il faut que je lui fasse croire qu'elle reverra son mari. Je dois l'amadouer pour qu'elle finisse par monter sur mon bateau. Oui, tu as raison, mon ami, si

elle se montre difficile quand elle comprendra qu'elle ne reverra pas Pedro, alors, et dans ce cas seulement, je te laisserai faire. (Il prit sa tête chauve dans ses mains et poussa un gémissement.) Mes compatriotes ont confiance en moi. Elle a confiance en moi. En faisant ça, je ne suis plus un homme de vérité. Depuis des années, j'ai vécu comme un homme de vérité.

Soudain, dans la petite cervelle rusée de Fuentes qui l'écoutait, une pensée effrayante se fit jour.

Si cet homme de vérité pouvait renier ses principes et trahir une de ses compatriotes, que valait le million de dollars que cet homme de vérité lui avait promis ?

Quand ils auraient embarqué avec cinq millions de dollars, et que Manuel lui aurait dit de trancher la gorge d'Anita, les choses s'arrêteraient-elles là ? Cet homme de vérité ne déciderait-il pas que cinq millions valaient mieux que quatre ? N'allait-il pas soudain l'assommer et l'envoyer par-dessus bord à la suite d'Anita pour aller nourrir les requins ?

Il se sentit parcouru d'un frisson de terreur.

Manuel ne le regardait pas. Il avait les yeux fixés sur ses grandes mains.

— C'est la seule solution, marmonna-t-il, et que Dieu me pardonne !

D'humeur bilieuse, l'inspecteur de première classe Tom Lepski était assis à son bureau dans la salle des inspecteurs à la direction de la police de Paradise City. Il feuilletait les rapports des crimes et délits de la nuit précédente et marmonnait entre ses dents.

Son humeur sombre était due à l'une de ses discussions avec Carroll, sa femme, au cours desquelles il avait invariablement le dessous, et celle-ci lui avait échauffé la bile.

Lepski aimait son lit. Il devait toujours foncer en quatrième pour arriver à l'heure au commissariat principal, mais cela ne l'inquiétait pas. Il avait minuté la course à la seconde près.

Sa plus grande joie, c'était son petit déjeuner : trois œufs, lard grillé, toasts, confiture et café. À sept heures et quart, Carroll sautait du lit pour aller préparer ce repas à la cuisine tandis que Lepski se rasait, prenait sa douche et enfilaient ses vêtements en hâte.

Ce matin, il avait mis sa chemise et passait son pantalon quand ses narines se mirent à frétiler. Il ne sentait pas la coutumière et appétissante odeur du lard en train



de griller, pas plus qu'il n'entendait le grésillement des œufs en train de frire. Intrigué, il boucla son pantalon pour se trouver nez à nez à la porte de la chambre à coucher avec Carroll qui brandissait une alléchante tranche de lard au bout de la fourchette.

— Salut, poupée, dit Lepski qui s'arrêta. Alors, mon petit déjeuner ?

— Pas de chemise propre, pas de petit déjeuner, déclara Carroll de sa voix autoritaire.

— Ma chemise ? dit Lepski en considérant sa femme, bouche bée. Quel rapport entre ma chemise et mon petit déjeuner ?

— Tu n'as pas mis la chemise propre que je t'ai sortie hier soir.

Lepski émit un grognement qui aurait fait peur à un chat sauvage.

— On s'en fout de cette chemise ! Allons déjeuner.

— Celle que tu portes est dégoûtante ! gronda Carroll. Tu n'as donc pas d'amour-propre ?

— D'amour-propre ? Quel rapport entre l'amour-propre et mon petit déjeuner ?

— Lepski ! Tu portes cette chemise depuis trois jours, articula Carroll à voix lente et distincte. C'est une honte ! Je me suis donné la peine d'en sortir une propre. Mets-la !

— Un jour de plus, ça changera rien. Allons déjeuner !

— Je ne supporte pas de voir un inspecteur de première classe vêtu comme un clochard ! Pas de chemise propre, pas de petit déjeuner !

Lepski hésita. Le temps pressait. Il voulait son petit

déjeuner et, surprenant le regard déterminé de Carroll, il gémit et ôta la chemise incriminée, en arrachant les boutons. Le voyant enfiler la propre, Carroll approuva de la tête et se replia à la cuisine.

Il arriva au commissariat principal avec dix minutes de retard. Jacoby se disposait à le mettre en boîte, mais devant la mine renfrognée de Lepski, il préféra garder bouche cousue.

— Ces Cubains ! Regarde-moi cette pagaille cette nuit ! explosa soudain Lepski en agitant le rapport en direction de Jacoby. Pas une nuit sans que ces salopards cherchent à déclencher la bagarre ! Les réfugiés ! La Floride, ça devient pire que Chicago !

— Ben, ça nous donne de l'occupation, répliqua Jacoby.

Le téléphone se réveilla sur le bureau de Lepski. Il empoigna le combiné.

— Lepski ! brailla-t-il.

— Ici Larry. Le salopard qui a abattu ces deux personnes dans le coup du loyer est en train de refaire surface. Le toubib nous autorise à lui parler pendant trois minutes. C'est moi qui lui parle ou c'est toi ?

— Moi ! s'écria Lepski. Je serai là dans dix minutes. (Il raccrocha brutalement.) Viens, Max, le meurtrier de l'encaisseur est sorti des vapes. Allons-y !

Sur le chemin de l'hôpital, Jacoby interpella Lepski qui tenait le volant.

— Dis donc, Tom, impec, ta chemise.

Lepski lui lança un regard méfiant, se demandant si l'autre ne le mettait pas en boîte.

— Tu trouves ?

— Et comment ! Je ne sais pas comment tu fais pour porter tant de chemises propres.

Lepski afficha des airs avantageux.

— C'est une question d'amour-propre. Après tout, je suis le flic numéro un ici. Un flic numéro un se doit d'être bien habillé. À propos de chemises, Max, cette guenille que tu portes, ça la fout mal.

— Je m'en doute, soupira Jacoby, mais quoi, je n'ai pas de maîtresse-femme comme Carroll pour prendre soin de moi.

Lepski fronça les sourcils.

— Qu'est-ce qu'elle vient faire là-dedans ? D'accord, elle s'occupe de la lessive, mais tout individu qui a de l'amour-propre devrait changer de chemise chaque jour. Tu ferais bien d'y veiller.

— Oui, soupira Jacoby. J'y veillerai.

Le docteur Gerald Skinner, directeur de l'hôpital de Paradise City, les reçut dans son bureau. Grand, mince, à demi chauve, il était affairé.

— Je crois savoir, inspecteurs, que vous voulez tous deux interroger ce Cubain, dit-il. Il convient que vous sachiez qu'il est mourant. Il semble y avoir des chances pour qu'il reprenne connaissance, mais reste à savoir s'il tiendra des propos cohérents.

— Il va claquer pour de bon ? s'enquit Lepski, conscient d'avoir abattu lui-même le jeune Cubain.

Skinner haussa les épaules.

— Je l'aurais cru, mais il est jeune. Nous pourrions le tirer de là. Les symptômes ne sont pas encourageants. En réanimation, il pourrait survivre, et il est entouré de tous les soins possibles.

Lepski eut un reniflement de mépris.

— Il a tué deux personnes. Qui s'en soucierait ?

Skinner le regarda froidement.

— Nous nous en soucions, dit-il. Nous avons la réputation de sauver des vies, peu importe de quelle vie il s'agit. Je vous demanderai d'être brefs en interrogeant cet homme.

— Entendu, toubib.

Skinner appuya sur un bouton et une infirmière entra.

— Menez ces deux policiers à la chambre 6, dit-il. Bonne journée.

Il inclina la tête tout en s'emparant d'un épais dossier.

Sur les pas de l'infirmière, Lepski et Jacoby pénétrèrent dans la chambre affectée à Pedro Certes. À son chevet, Larry Stevens, inspecteur de troisième classe, veillait dans le plus profond ennui. Sa face ronde et couverte de taches de rousseur s'éclaira à la vue de Lepski.

— Le casse-pieds marmonne, dit-il en se levant. D'accord pour que j'aie déjeuner ?

— Vas-y, Larry. Laisse-le-moi.

Lepski s'assit sur la chaise libre à côté du lit. Jacoby en attira une autre à lui et s'assit, sortant son carnet de notes et son crayon dans l'espoir d'avoir à s'en servir.

Lepski examina l'homme qui gisait dans le lit et il fit la grimace. Tous les signes de mort apparaissaient sur le mince visage livide de ce Cubain.

Ils attendirent.

Cinq minutes se traînèrent au bout desquelles Lepski

commença à perdre patience. Il s'empara du maigre poignet fiévreux et lui imprima une vive secousse.

Pedro gémit, puis ouvrit les yeux.

— Comment te sens-tu, fiston ? demanda Lepski d'une voix douce qui surprit Jacoby, lequel ne l'avait jamais vu sous un jour aussi touchant.

Pedro gémit et ferma les yeux.

— Écoute, fiston, qui es-tu ? demanda lentement et distinctement Lepski. Comment t'appelles-tu ?

Les yeux de Pedro se rouvrirent lentement.

— Allez au diable, murmura-t-il, refermant les paupières.

— Fiston, il faut que je te dise une chose. Tu es un gars très malade et le toubib m'assure que tu ne t'en sortiras pas. D'ici peu, tu seras un corps non identifié si tu ne me donnes pas ton nom, ajouta Lepski. Veux-tu que cela arrive ?

Pedro ouvrit les yeux et dévisagea Lepski.

— Un corps non identifié, répéta Lepski, donnant à sa voix un ton attristé qui fit ouvrir de grands yeux à Jacoby. Écoute, on n'aime pas parler de ces choses-là, bien sûr, mais il y a un tas de clochards qui meurent dans cette ville. Nous avons eu un vieux poivrot qui est mort l'autre jour. Il n'avait pas de papiers. Personne ne le connaissait. On a essayé de trouver sa famille, mais personne ne s'est présenté. Quand la ville se voit avec un corps non identifié sur les bras, tu sais ce qui arrive ? Les enterrements coûtent cher. On a enveloppé ce vieux poivrot dans une toile imperméable et on l'a emmené en mer pour nourrir les requins. Tu ne voudrais pas que ça t'arrive à toi, pas vrai, fiston ?

En l'écoutant, Jacoby ouvrit la bouche toute grande. Il faillit protester pour démolir ces mensonges, mais Lepski lui fit sa mine de flic et il se maîtrisa.

— Personne ne souhaite finir comme repas pour un requin, pas vrai ? poursuivit Lepski. Si nous savons qui tu es, on préviendra ta famille ou ta femme si tu es marié, et tu seras enterré décemment. Tu ne veux pas être jeté à la mer, pas vrai ?

Pedro frissonna, et une expression d'horreur lui passa sur le visage. Sachant les Cubains non seulement religieux mais aussi superstitieux, Lepski attendit.

— Alors, fiston, reprit-il après un moment, aide-nous à te donner un enterrement décent. (Il se pencha sur lui.) Comment t'appelles-tu ?

Le souffle de Pedro se fit irrégulier.

— Les requins ? murmura-t-il.

— Oui, fiston, tu sais qu'il y a des requins affamés qui attendent un repas dans la baie.

Pedro frissonna.

— Je m'appelle Pedro Certes, chuchota-t-il enfin.

— Où habites-tu, Pedro ? demanda Lepski, toujours de sa voix douce et charitable.

— 27, Fish Road, à Secomb, marmonna Pedro après une longue hésitation.

— Tu as une femme, Pedro ? On ira la trouver pour te donner un enterrement décent.

— Anita.

— Qu'est-ce qu'elle fait, Pedro ? Où travaille-t-elle ?

— Elle travaille...

Pedro, pris d'étouffement, ferma les yeux et ses traits se détendirent.

— Appelle l'infirmière ! s'écria vivement Lepski. On dirait qu'il va claquer.

Comme Jacoby bondissait de sa chaise, l'infirmière entra.

Le quart d'heure a sonné, lança-t-elle avec entrain.

— Il est tombé en syncope, dit Lepski.

L'infirmière s'approcha du lit, prit le pouls de Pedro et haussa les épaules.

Il durera encore un peu, dit-elle avec indifférence. Dehors, vous deux. Il faut que je m'occupe de lui.

— Cette histoire de requins, c'était un peu vache, non ? fit remarquer Jacoby quand ils se retrouvèrent dans le couloir.

— Ça a rendu, non ? Et maintenant, en route pour Fish Road.

Dix minutes plus tard, les deux inspecteurs s'adressaient au concierge cubain de l'ensemble d'appartements miteux où demeuraient les Certes.

Le gardien était un petit homme gras à la moustache noire et aux petits yeux rusés.

— Pedro Certes ? Bien sûr, il habite ici. Dernier étage à gauche.

— Sa femme est à la maison ?

— Non. Elle travaille.

— Où travaille-t-elle ?

Le concierge avait de la sympathie pour Anita. Pedro ne l'intéressait pas, mais Anita échangeait toujours quelques mots avec lui. Il n'allait pas donner de renseignements sur Anita à un flic. Son visage se ferma.

— Je ne sais pas.

Lepski eut un reniflement dédaigneux.

— Il faut qu'on la trouve en vitesse. C'est urgent. Son mari est mourant. Nous voulons la conduire auprès de lui.

Le concierge ricana.

— Un de nos compatriotes est mourant et voilà deux flics qui s'amènent à la recherche de sa femme. Jolie opération.

— Savez-vous ou non où elle travaille ? glapit Lepski.

— Je vous l'ai dit. Je ne sais pas.

— À quelle heure revient-elle de son travail ?

Le concierge connaissait les heures d'Anita, mais pas question de le dire à un flic. Il haussa les épaules.

— Est-ce que je sais ? Tard, parfois.

— De quoi a-t-elle l'air ?

Ces deux petits malins de flics n'avaient donc pas le signalement d'Anita, pensa le concierge. Il y avait du bon.

— De quoi elle a l'air ? D'une Cubaine : brune, très grosse, porte les cheveux sur le haut de la tête.

C'était là tout ce qu'il put trouver pour fournir un faux signalement d'Anita.

— Quel âge ?

— Est-ce que je sais ? N'importe quel âge. Vingt, trente ans, quelque chose comme ça.

Lepski grogna, sachant qu'il ne tirerait aucun renseignement utile de ce Cubain. Il fit signe de la tête à Jacoby et sortit dans la rue.

— Ces sacrés Cubains se soutiennent tous entre eux, dit-il. Il va falloir surveiller l'immeuble. Tu ne bouges



pas d'ici, Max. J'enverrai deux gars pour te remplacer. Vérifie les papiers de toute Cubaine, grasse ou maigre, qui entrera dans cet immeuble.

— Charmant passe-temps, se plaignit Jacoby avec aigreur.

Lepski grommela, prit sa voiture et fonça vers le commissariat.

Quelques minutes plus tard, le concierge sortit dans la rue, transportant une poubelle qu'il laissa choir sur le trottoir. Il repéra Jacoby qui cherchait à s'intéresser à un étalage d'articles de pêche du voisinage.

Le concierge regagna sa loge. Il s'absorba un moment dans ses pensées, sur quoi il appela son fils, un gosse de douze ans à l'œil noir et l'air éveillé.

— Tu connais le bateau de Manuel Torres ? lui demanda son père.

— Tu parles ! Je connais tous les bateaux.

— Bon. File là-bas en vitesse. Dis à M. Torres que les flics sont venus demander Mme Certes. Dis-lui qu'ils surveillent notre maison. Compris ?

L'enfant acquiesça d'un signe et, quittant l'immeuble en passant devant Jacoby avec un sourire futé, il courut vers le port.

\*

Maria Warrenton avait laissé sa salle de bains dans un tel état qu'Anita quitta l'hôtel avec du retard. Tandis qu'elle entreprenait sa longue marche pour regagner Secomb, la Lincoln délabrée de Manuel s'arrêta à sa hauteur.

— Montez, Anita, dit-il.

Anita ouvrit la portière du passager et monta.

— Ce n'est pas Pedro ? Il ne va pas plus mal ? s'enquit-elle d'une voix tremblante.

— Non, il va bien, dit Manuel qui embraya et prit une route latérale menant au front de mer. Il ne faut pas rentrer chez vous. Les flics vous cherchent.

Anita sursauta, se couvrant le visage de ses mains.

— Les flics ?

— Oui. Ne vous en faites pas, dit Manuel. Vous resterez sur mon bateau jusqu'au moment de reprendre votre travail à l'hôtel. Ne sortez pas dans la rue. Je crois savoir que la police n'a pas votre signalement. Ils ont interrogé le concierge qui ne leur a rien dit, mais il sera plus prudent de rester sur mon bateau. On pourra convenir de ce que nous avons à faire cette nuit.

— Mais comment ont-ils découvert mon adresse ? s'étonna Anita. Pedro ne la leur aurait jamais donnée.

Manuel n'était pas de cet avis. Il était certain que les flics avaient vu Pedro et, comme il était mourant, ils lui avaient arraché ses nom et adresse.

— Pedro ? Non, certainement pas ! Un indic, sans doute. Même chez nos compatriotes, il y a des indics, dit Manuel. Ne vous faites pas de soucis. Tout ira bien. (Il s'arrêta à proximité de son bateau de pêche.) Maintenant nous allons mettre nos derniers plans au point.

Dans la cabine avant, ils trouvèrent Fuentes allongé sur la couchette. Il se redressa, fixant Anita du regard.

— Qu'est-ce qu'elle fait ici ? demanda-t-il avec irritation.

— C'est pas de chance, dit tranquillement Manuel,

s'asseyant à la table. Les flics la recherchent. Elle attendra ici l'heure d'aller au travail.

Fuentes ouvrit la bouche mais Manuel lui imposa silence d'un signe de la main.

— Asseyez-vous, Anita.

— À quelle heure, reprit-il quand elle se fut installée, faudrait-il commencer l'opération cette nuit ?

— À minuit et demi, répondit Anita sans hésiter. Les étages seront déserts. Le détective de l'hôtel commence sa ronde dans les couloirs à une heure. Le personnel sera en train d'achever la besogne aux cuisines. C'est l'heure qui convient.

— À quelle heure terminez-vous votre travail ?

— Juste après dix heures. Donnez-moi un bout de papier et un crayon. Je vais vous faire un plan pour trouver l'entrée du personnel.

Manuel lui procura papier et crayon et la regarda tracer le plan. Tandis qu'elle s'y activait, il lança un coup d'œil à Fuentes et lui indiqua d'un signe qu'Anita savait ce qu'elle faisait.

Elle lui tendit la feuille de papier.

— Vous voyez ?

Manuel étudia le plan quelques instants, puis approuva de la tête.

— On s'amène donc par-derrière, c'est-à-dire par Ranch Road. On passe par le terrain de golf, puis on prend une petite allée menant à l'entrée du personnel ?

— Oui.

— Il y a des problèmes ?

— Non, mais surtout ne vous faites pas voir.

— Et qu'est-ce qui se passe ensuite ?

— À minuit et demi tapant, j'ouvrirai la porte du personnel. Mais vous devez vous trouver là pour entrer immédiatement. Il n'y aura personne aux alentours. Je vous emmènerai à l'ascenseur des sous-sols et on montera au dernier étage. La suite de la terrasse occupée par les Warrenton a un ascenseur particulier. On montera par l'escalier et j'ouvrirai leur porte.

— Supposez qu'ils soient là ?

— Ils ne rentrent jamais avant une heure et demie bien tassée. Je refermerai la porte et on sortira sur la terrasse où on les attendra. Je vous laisse le soin du reste.

Manuel y réfléchit, sentant que Fuentes l'observait.

— Ça me paraît faisable, dit-il enfin.

— Manuel, fit tranquillement Anita, il est entendu que mon mari nous accompagne.

Il y eut un long silence. Fuentes passa les doigts dans ses cheveux gras. Manuel avait les yeux fixés sur la table couverte d'entailles, puis il leva la tête.

— Oui, dit-il. Ça a toujours été entendu comme ça. Mais, Anita, s'il s'embarque avec nous sur mon bateau, il pourrait faire une rechute. Il est encore très malade.

Anita se raidit.

— Si vous ne promettez pas qu'il nous accompagne, je n'ouvrirai pas la porte du personnel, déclara-t-elle avec fermeté.

— Je comprends vos sentiments. Vous êtes une femme bien, mais examinons le problème de plus près, dit Manuel en lui adressant un faux sourire de sympathie. On a tout ce qu'il nous faut pour faire pression : deux bombes et les Warrenton, mais votre mari est

encore très mal en point. D'ici quinze jours, il pourrait voyager sans crainte de rechute. Mais maintenant que les flics sont à votre recherche, il n'est pas possible d'attendre quinze jours. Notre plan doit entrer en action cette nuit. Je vais aller à l'hôpital et demander à mon ami si l'état de Pedro permet de le transporter. S'il dit que c'est possible, alors il n'y a pas de problème, mais s'il me dit qu'un voyage en mer serait dangereux pour lui, alors j'ai une autre proposition à vous faire.

Anita se tenait immobile, les yeux fixés sur Manuel. Il se sentit pris d'angoisse. Ces grands yeux noirs le scrutaient durement.

— Laquelle ? demanda-t-elle sur un ton âpre et sourd.

— Il est inutile d'en discuter pour le moment, dit Manuel en se levant. Je vais voir mon ami à l'hôpital. Je serai rentré dans une heure.

— J'attendrai, dit Anita, mais il est entendu qu'à moins que Pedro ne nous accompagne, je n'ouvre pas de portes.

— C'est entendu.

Manuel sortit de la cabine, descendit l'échelle, prit place dans sa voiture et démarra.

Fuentes observait Anita, les yeux étincelants de haine. Il mourait d'envie de sortir son couteau et de lui trancher la gorge. Un million de dollars, s'il avait de la chance, était à sa portée, mais cette femme était capable de saloper l'opération tout entière.

Anita ne le regardait pas. Elle avait les yeux rivés à ses poings crispés.

— Manuel est un homme de vérité, dit Fuentes. Il

faut faire ce qu'il dit. Vous devez vous montrer raisonnable.

Anita leva les yeux. L'expression de son regard fit peur à Fuentes.

— C'est vous qui avez combiné ce coup. C'est vous qui avez poussé mon mari à cet acte épouvantable ! Vous lui avez donné le revolver ! Ne m'adressez pas la parole ! Que Dieu vous punisse !

Fuentes n'avait rien à dire. Il se laissa aller sur la couchette et leva les yeux au plafond. Cette femme était dangereuse, pensa-t-il. Quel mensonge Manuel trouverait-il à lui raconter ?

\*

Quand Lepski apprit au sergent Beigler qu'il avait maintenant le nom du meurtrier de l'encaisseur, ajoutant qu'il était urgent de retrouver la femme du criminel, Beigler déclara que Lepski avait fait du bon boulot. Pourtant, quand il lui dit qu'il lui fallait deux hommes à envoyer à Fish Road pour surveiller l'immeuble et remplacer Jacoby, Beigler, qui sirotait son café, le regarda comme s'il lui demandait une tonne d'or.

— Je n'ai pas deux hommes de libres, dit Beigler après un long silence.

— À toi de te débrouiller. Moi, je veux faire surveiller la baraque. Je n'arrive pas à trouver où travaille cette femme, alors le mieux c'est de la coincer à son retour, dit patiemment Lepski comme s'il expliquait que deux et deux font quatre à un enfant idiot.

Beigler reprit un peu de café.

— Tu sais ce que je ferais si j'étais un brillant inspecteur de première classe ? demanda-t-il. Je pourrais ajouter que je ne suis pas un brillant inspecteur de première classe mais un très brillant sergent. Eh bien, si je voulais savoir où travaille une certaine Anita Certes, tu sais ce que je ferais ?

Lepski desserra sa cravate. Quand Beigler prenait ses airs condescendants, la tension artérielle de Lepski montait en flèche.

— Accouche, râla-t-il.

Beigler s'appuya à son dossier, un sourire avantageux sur sa face couverte de taches de rousseur.

— En ma qualité de très brillant sergent, et de responsable de la maison Poulaga en l'absence du grand chef, je me rendrais à l'Hôtel de Ville pour m'informer auprès du Service des Étrangers et de l'Immigration qui possède un dossier sur chaque Cubain de cette ville avec l'adresse de son employeur.

Lepski en resta bouche bée.

— Comment diable pourrais-je le savoir ?

— Tu ne le sais pas, mais moi je sais ces choses-là en ma qualité de très brillant...

Mais Lepski s'était déjà élancé dehors. Il se jeta dans sa voiture et fonça vers l'Hôtel de Ville.

Au fond de la mairie, il découvrit le Service des Étrangers et de l'Immigration où s'allongeait une queue de Cubains misérables qui attendaient leur tour de s'inscrire.

Lepski ne pouvait pas blairer les Cubains. Il opéra une trouée à travers la grande salle où hommes et

femmes étaient interrogés. Se frayant un passage jusqu'à la tête de la file, il se vit confronté à une jeune femme assise derrière un long comptoir où elle complétait une carte. La plaque qu'elle avait devant elle lui apprit qu'il s'agissait de miss Hepplewaite.

Il la détailla et jugea avoir affaire à un esprit fort au physique avantageux et à la compétence indiscutable.

— Miss Hepplewaite ? dit-il en exhibant sa plaque. Inspecteur Lepski.

Elle ne leva pas les yeux mais continua à compléter la carte. Lepski ne pouvait savoir qu'elle venait d'avoir ce matin une prise de bec avec un flic pour stationnement irrégulier et s'était vu octroyer une contredanse. En cet instant précis, miss Hepplewaite, une femme d'une exceptionnelle force de caractère, haïssait les flics.

Lepski attendit, faisant tambouriner ses doigts sur le comptoir. Quand elle eut complété sa carte, elle leva des yeux gris bleu d'une froideur de pierre.

— Ma tâche concerne les Cubains, dit-elle. Comment disiez-vous que vous vous appelez ?

Lepski desserra sa cravate.

— Inspecteur Lepski, police municipale, dit-il de sa voix de flic, exhibant une nouvelle fois sa plaque.

— Que dois-je faire ? demanda-t-elle. Me mettre à genoux et vous adorer ?

Une vraie grosse tête, pensa Lepski, se maîtrisant.

— Affaire de police, miss Hepplewaite. Je veux savoir où travaille Anita Certes, domiciliée 27 Fish Road, à Secomb.

Elle l'observa d'un œil hostile.



— Pourquoi ?

La tension artérielle de Lepski monta. Il crevait d'envie de la soulever par-dessus le comptoir et de lui administrer une fessée.

— Affaire de police, répéta-t-il. Inutile de vous creuser le citron à ce sujet, poupée.

— Ne m'appellez pas poupée ! Je pourrais vous signaler pour propos injurieux !

Lepski en avait plus qu'assez.

— Oui, et moi, je pourrais vous arrêter pour menaces à l'adresse d'un officier de police. J'enquête sur une affaire de meurtre. Voulez-vous venir au commissariat pour tirer ça au clair ?

Miss Hepplewaite observa le mince et dur visage de Lepski et jugea à son tour que c'en était assez. Il semblait prêt à mettre à exécution ce dont il la menaçait. La dernière chose que désirait miss Hepplewaite c'était de se faire conduire au poste. Elle se rendit à contrecœur.

— Quel nom déjà ?

Lepski lui décocha son dur regard de flic.

— Anita Certes, 27 Fish Road, à Secomb.

— Vous comprendrez que nous avons beaucoup... commença miss Hepplewaite, cherchant à soutenir sa dignité défaillante.

— Anita Certes, 27 Fish Road, à Secomb ! braila Lepski.

Furieuse contre elle-même de s'être laissé intimider par ce flic, miss Hepplewaite se dirigea d'un pas rageur vers les classeurs. Elle prit exprès son temps, tandis que Lepski tambourinait sur le comptoir et que les Cubains ouvraient des yeux ronds et tendaient l'oreille.

Finale­ment, elle rap­pli­qua avec une carte.

— Cette femme travaille à temps partiel au Spanish Bay Hotel, dit-elle. Ses heures de travail sont de dix à treize et de vingt à vingt-deux heures. Elle est femme de chambre.

Lepski lui adressa un sourire lubrique.

— Merci, poupée. Gardez vos jambes croisées, lança-t-il et il sortit.

— Garde-moi ma place, dit un maigre petit Cubain à son ami qui le précédait dans la queue.

Et sortant, il partit à la recherche d'une cabine téléphonique. C'était un bon ami d'Anita Certes. Il n'y avait qu'un homme capable de répandre la nouvelle qu'Anita était pourchassée par la police. Il appela Manuel Torres.

\*

Josh Prescott, le détective du Spanish Bay, se disposait à prendre son service de nuit. Douché, rasé, il s'habillait. Il n'avait cessé de penser à cette fantastique, cette splendide infirmière. Il avait connu des filles par douzaines, mais pas une d'entre elles ne lui était comparable. Ils avaient un rendez-vous cette nuit. La pensée de la posséder une fois encore dans les bosquets fit monter sa tension artérielle en flèche. Comme il nouait sa cravate, la sonnette de sa porte d'entrée retentit.

Lepski s'amena comme un cheveu sur la soupe.

— Salut, Josh !

— Qu'est-ce que tu veux ? lui demanda Prescott

d'un ton brusque. Je suis sur le point de prendre mon service.

— Et puis après ? fit Lepski en s'asseyant. Une Cubaine qui travaille à l'hôtel. Anita Certes. Ça te dit quelque chose ?

— Bien sûr. Une femme de chambre à mi-temps. Qu'est-ce que tu lui veux ?

— Tu as lu l'histoire de ce voyou qui a abattu l'encaisseur de loyers de Fish Road ? (Prescott fit signe que oui.) Anita Certes est la femme du meurtrier. Il faut que je la voie.

— Ces sacrés Cubains, pour foutre la pagaille, ils s'y connaissent.

— Tu parles. C'est ce que je dis toujours. Cette femme travaille de huit à dix, exact ?

— Oui.

— Je peux donc venir la voir à l'hôtel, hein ?

Prescott réfléchit un moment, puis fit signe que non.

— Elle assure le service de la suite des Warrenton, Tom. Mon patron aurait une attaque si ce service n'était pas assuré. Écoute, pour te tirer d'affaire, tu attendras qu'elle ait terminé son service. Je m'arrangerai pour la faire venir dans mon bureau avant dix heures. À ce moment-là, tu pourras lui parler.

Lepski, sachant quelle influence exerçait Dulac dans cette ville, haussa les épaules.

— Okay, Josh, je serai dans ton bureau avant dix heures.

— Je te l'amènerai, promet Prescott.

Il était maintenant six heures et demie.

Lepski avait faim. Carroll lui avait annoncé qu'elle

préparait un nouveau plat, mais avait refusé de lui dire ce que c'était. Quand Carroll ne passait pas des heures au téléphone ou n'allait pas papoter avec ses copines autour d'une tasse de café, elle étudiait des recettes de cuisine. Elle trouvait toujours un nouveau plat qui se terminait invariablement en désastre.

Lepski vivait dans l'espoir qu'elle servirait un jour un repas qu'ils puissent manger sans avoir à se rabattre sur les charcuteries du réfrigérateur.

Lorsqu'il ouvrit la porte d'entrée, ses narines furent assaillies par une odeur de brûlé et ses oreilles écorchées par les imprécations de Carroll.

Affichant ce qu'il espérait faire passer pour un tendre sourire de compréhension qui, en réalité, lui donnait l'air d'un personnage échappé d'un film d'épouvante, il entra dans la cuisine.

\*

Anita et Fuentes attendirent plus de trois heures le retour de Manuel. Ces trois heures furent les pires que Fuentes eût jamais vécues.

La chaleur était étouffante dans la cabine. Il fumait sans cesse, s'agitait sans cesse, marmonnait entre ses dents et ne perdait pas un instant conscience que cette femme, immobile comme une statue de pierre, le haïssait. Il lui lançait de temps en temps un coup d'œil inquiet. Elle demeurait les yeux fixés sur ses poings fermés ; son abondante chevelure noire retombant en avant lui masquait le visage à demi.

Quand il entendit le martèlement des pas de Manuel

sur le pont, il poussa un soupir de soulagement. Seulement, et seulement alors, Anita bougea. Elle leva la tête et fixa les yeux sur la porte de la cabine, mais son visage restait impassible. Manuel entra et ferma la porte. Il alla droit à la table et s'assit face à Anita.

— Bonnes nouvelles, dit-il. (Il se tourna vers Fuentes sur la couchette.) Donne-moi à boire, mon ami.

Fuentes retira une bouteille de rhum d'un coffre et en versa une grande lampée dans un verre.

— Anita, je regrette d'avoir été si long, reprit Manuel. Mon ami de l'hôpital était occupé. J'ai dû attendre.

— Pedro ? s'enquit Anita d'une voix rauque.

— Oui... Pedro, dit Manuel qui prit le verre des mains de Fuentes, avala le rhum et posa le verre sur la table. J'ai enfin pu, voir mon ami. Je lui ai expliqué la situation. Je lui ai demandé si Pedro pourrait supporter un voyage en mer. Il m'a dit que, dans de bonnes conditions, il pourrait venir avec nous. Il s'alimente, mais il faut que les choses soient bien organisées.

— Quelles choses ? demanda Anita.

— Mon ami me dit qu'il faut que Pedro soit transporté de l'hôpital à mon bateau en ambulance. Il n'est pas question de l'amener à l'hôtel. La moindre fatigue doit lui être épargnée.

Anita, les yeux rivés à ses poings crispés, réfléchissait.

Fuentes sentait ruisseler la sueur sur son visage. Cette sacrée garce ! pensa-t-il. Elle se pose entre un million de dollars et moi !

Manuel observait Anita lui aussi, pensant qu'elle

détenait la clé de cinq millions de dollars. L'avait-il convaincue par ses mensonges ?

Anita leva les yeux.

— La police le laissera monter sur le bateau ? demanda-t-elle.

— Comment pourrait-elle faire autrement ? Nous la tenons à la gorge, dit Manuel. C'est du tout cuit. Nous aurons les Warrenton. Nous avons les deux bombes. J'expliquerai à Dulac que je peux faire sauter son hôtel si on ne nous amène pas Pedro à bord.

Elle ne le quittait pas des yeux.

— Mais êtes-vous capable de le faire ?

— Oui. L'homme qui a fabriqué les bombes me doit la vie. Il m'a expliqué qu'on peut faire exploser les bombes à l'aide d'un appareil qu'il m'a donné, dans un rayon de trois kilomètres.

— Montrez-moi cet appareil.

Manuel se trémoussa avec embarras mais, voyant le regard dur de la fille, il se leva, alla à un coffre et en retira une boîte noire.

— Voici l'appareil, dit-il. Voyez : il y a deux boutons. Je presse celui du haut, la petite bombe explose. Je presse le bouton du dessous et la grosse charge explose. J'emporte cet appareil avec moi.

Anita examinait la boîte noire qui avait la dimension d'un paquet de cigarettes.

— Ça marchera ?

— Oui. Ça marchera.

Elle se détendit et, se laissant aller sur sa chaise, elle sourit à Manuel.

— Alors Pedro et moi, on partira pour La Havane cette nuit ?

— Oui.

Elle avança la main et la posa sur la sienne.

— Mon bon ami, c'est bien vrai que vous êtes un homme de vérité et l'ami de nos compatriotes. Merci.

Le contact de sa main était comme un fer brûlant, mais Manuel réussit à ne pas broncher. Cinq millions de dollars ! Qui se soucierait de passer pour un homme de vérité quand il y avait tant d'argent à gagner ?

— C'est donc entendu, dit-il, retirant la main pour se gratter la barbe. Vous ouvrez les portes, on kidnappe les Warrenton, on encaisse l'argent, et vous aurez Pedro.

— C'est entendu, dit Anita, le regardant en face. Il me faut un revolver.

— Je n'en ai que deux, dit Manuel après un silence. Un pour moi et l'autre pour Fuentes. Vous et lui vous refilerez l'arme à tour de rôle pour surveiller les Warrenton.

Anita se tint coite. Sous la table, sa main se porta sur le manche du couteau caché par son sweater noir. Elle n'aurait pas besoin de revolver si les choses venaient à tourner mal. Un couteau est silencieux. Elle tourna les yeux vers Fuentes qui la dévisageait. Cet homme qu'elle haïssait et dont elle se méfiait.

— Je ne connais rien aux armes. Montrez-moi le revolver dont je pourrais avoir à me servir.

Manuel alla à un coffre et en retira un sac de plastique dont il retira un .38.

— Rien de plus simple, dit-il, le tendant à Anita. Il n'est pas chargé. Vous tenez l'arme à deux mains, vous

visez et pressez la détente. Il importe de tenir l'arme à deux mains.

Anita examina le flingue d'un air songeur tandis que les deux hommes l'observaient puis elle se détourna, prit le revolver à deux mains et pressa la détente. Le déclic du percuteur la fit sursauter.

— Oui, dit-elle, rendant l'arme à Manuel. Je comprends.

Manuel remit l'arme dans le sac de plastique et le sac dans le coffre.

— Mangeons, dit-il. On pourrait se trouver forcés de passer trois ou quatre jours dans la suite. Il est prudent de se nourrir.

Tandis qu'il préparait une matelote, Anita resta à la table, les yeux baissés sur ses mains.

Fuentes quitta la couchette et alla se placer dans la porte de la cambuse. Il en avait plein le dos des airs farouches d'Anita.

Manuel lui adressa un clin d'œil et passa ses gros doigts sur ses lèvres, indiquant à Fuentes de ne rien dire.

Le repas fut pris en silence. Pendant qu'Anita faisait la vaisselle, le téléphone sonna. Manuel souleva le combiné, grommela « Torres », puis écouta.

— Merci, dit-il enfin. Vous avez bien fait. Je veille sur mes amis.

Et il raccrocha. Fuentes remarqua que Manuel était inquiet à présent : ses traits lourds étaient figés et lorsqu'il s'assit il frota son crâne chauve en sueur.

Anita sortit de la cambuse.

— Mauvaise nouvelle, annonça Manuel.



Anita se raidit, changeant de visage.

— Pedro ?

— Non. Est-ce que je ne vous ai pas répété cent fois que Pedro va bien ? glapit Manuel. Ne pensez donc pas continuellement à lui !

— Je ne pense qu'à mon mari. Quelle est la mauvaise nouvelle ?

— Les flics ont découvert que vous travaillez à l'hôtel.

Anita blêmit, puis s'assit à la table.

— Qu'est-ce qui va se passer ?

— Je ne sais pas. Les flics vont peut-être vous attendre. On vous interrogera. Ils verront votre patron. C'est une situation dangereuse.

Anita réfléchit tandis que Manuel et Fuentes l'observaient, craignant tous deux que, au bout du compte, l'énorme somme n'aille leur filer sous le nez.

Anita leva les yeux et Manuel s'émerveilla de la sérénité de son expression.

— Ça ira, assura-t-elle. L'hôtel est à court de personnel. Je suis seule à savoir comment assurer le service de la suite. Et ce soir, l'hôtel ne peut pas se passer de moi. L'interrogatoire ne pourra avoir lieu qu'après mon travail, j'en suis sûre. Et alors il sera trop tard. (Elle se leva.) J'y vais à présent. Je n'ai pas peur de la police. À minuit et demi tapant, j'ouvrirai la porte du personnel. Je vous en donne ma parole.

Manuel qui l'observait se rassura.

— Vous êtes une femme forte et courageuse, dit-il. On y sera à minuit et demi tapant.

— Il est entendu qu'on s'embarque pour La Havane avec Pedro dans un jour ou deux ?

— C'est entendu, promet Manuel avec un sourire faux jeton.

Anita le regarda en face.

— J'ai confiance en vous, dit-elle. Vous prenez tout l'argent. Je ne veux que Pedro.

Quand elle fut partie, un long silence embarrassé s'établit.

— Cette femme me fait peur, dit enfin Fuentes. Elle est dangereuse. Il ne faut pas lui confier de revolver.

Manuel secoua la tête.

— Il n'en est pas question. (Il tira de sa poche arrière un objet ressemblant à une saucisse noire qu'il posa sur la table.) J'ai mûrement réfléchi depuis que je t'ai quitté. Pedro est mourant. Il n'y a pas d'autre solution. Je le regrette, mais il ne faut pas que les flics se mêlent de cette affaire. Anita va s'attendre à ce que je menace le propriétaire de l'hôtel et l'oblige à persuader le maire de relâcher son mari. Elle sera à mon côté quand je parlerai à Dulac. Si je fais ça, Dulac préviendra la police. C'est ce qu'il faut éviter. Je suis sûr que, sans Pedro, on va pouvoir palper le fric. J'en suis absolument certain, mais Anita doit être neutralisée. (Il s'empara de l'objet en forme de saucisse.) Un petit coup sec sur la tête avec ça et plus de problème. Elle ne sera pas blessée. Je sais bien comment frapper avec un sac de sable. (Il tira de sa poche un rouleau de bande adhésive.) Sitôt qu'elle sera entrée dans la suite, je lui assène un petit coup. On la ligote et on la bâillonne avant de la sortir sur la terrasse. Il n'y a malheureusement pas

d'autre moyen. Quand on aura palpé, on la délivrera. Si elle accepte le fait que Pedro est autant dire mort et ne peut nous accompagner et qu'elle consente à venir avec nous, alors je lui donnerai un peu d'argent. Si elle est stupide, alors il va malheureusement falloir que je lui assène un autre petit coup et on la laissera là. À ce moment, on tiendra l'argent et Warrenton en otage. Que pourra-t-elle faire et que pourront faire les flics ? Il n'y a pas d'autre solution.

La sueur se mit à ruisseler sur le visage de Fuentes. Il observa d'un air alarmé le sac de sable que tenait Manuel.

Il se représenta le moment où Manuel, Warrenton et lui seraient sur le bateau, en route pour La Havane.

*Je sais bien comment frapper avec un sac de sable.*

Cela allait-il lui arriver à lui, et puis les requins ?

Manuel le regardait :

— À quoi penses-tu, mon ami ? demanda-t-il.

Mon ami ? Cet homme de non-vérité l'appelait son ami, pensa Fuentes.

— Je pense à l'argent, dit-il avec un sourire contraint. Je pensais à ce que je pourrais faire avec un million de dollars.

— Oui, dit tranquillement Manuel, mais il faut d'abord obtenir l'argent. Pas vrai, mon ami ?

Dans l'esprit obtus de Fuentes une pensée se fit jour. Il avait une arme. Il ne quitterait pas un instant Manuel des yeux au cours du trajet vers La Havane. Quand apparaîtraient les lumières du port, il abattrait Manuel. Il connaissait suffisamment la manœuvre pour mener le bateau à quai. Il y aurait cinq millions à bord. Il abat-

trait Warrenton, accosterait et disparaîtrait avec la fabuleuse rançon !

Cela demandait réflexion, mais il y avait le temps.

Cinq millions de dollars !

— Oui, tu as raison, dit-il tandis que ses traits se détendaient. Il faut d'abord obtenir l'argent.

\*

Ed Haddon était assis à la table de coin du restaurant de poissons quand Bradey l'y rejoignit.

Le maître d'hôtel approcha.

— Prends les bouquets au carry, conseilla Haddon. C'est bon.

Bradey déclara que les bouquets au carry lui convenaient parfaitement. Haddon commanda un autre martini dry pour lui-même et un scotch sur glaçons pour Bradey.

Sitôt que le maître d'hôtel se fut éloigné, Haddon adressa un regard interrogateur à Bradey.

— Quelles nouvelles ?

— On fait le coup cette nuit, annonça Bradey. Ça paraît du tout cuit. D'abord le coffre-fort, puis les diamants des Warrenton. Alors qu'est-ce qui se passe ensuite ?

— Tout est au point de ton côté ?

— Je te l'ai dit : c'est du tout cuit.

— C'est au point de mon côté aussi, dit Haddon. Lu, on approche rapidement du grand moment.

Deux garçons vinrent servir les bouquets au carry. Voyant la façon dont Bradey reluquait son assiette,

Haddon jugea que toute autre discussion d'affaire serait temps perdu pour l'instant.

Les deux hommes mangèrent en silence. De temps à autre, Bradey poussait une bruyante exclamation de plaisir. Son assiette enfin vide, il s'appuya à son dossier, s'essuya la bouche avec sa serviette et sourit.

— C'était drôlement fameux, Ed.

— Ton esprit glouton serait-il enfin disposé à se fixer sur les affaires ? lui demanda Haddon.

— Prenons la tarte aux pommes, proposa Bradey. La tarte aux pommes, c'est ma perdition.

Haddon haussa les épaules. Tandis qu'ils patientaient, Bradey se curait les dents et fredonnait à mi-voix. Haddon contint son impatience au prix d'un gros effort.

Ce ne fut que lorsque le café et le cognac furent servis que Bradey se fit réceptif.

— Comme je te le disais, j'ai tout mis au point de mon côté, dit Haddon. J'ai vu Kendrick. Il prendra l'affaire en main. Maintenant que je sais que tu fais le coup cette nuit, je vais lui demander d'envoyer son petit copain à deux heures à ton bungalow. Tu fais main basse sur la camelote et tu rappliques au bungalow. Le giton de Kendrick emportera le butin, et ce sera la fin de ton problème. Kendrick me dit qu'il va planquer la camelote en un lieu introuvable. Quand l'alerte sera passée, il vendra la camelote. Il va falloir patienter deux mois avant de pouvoir toucher le fric, mais pas plus.

Bradey fit la grimace.

— Et si Kendrick prétendait n'avoir jamais reçu le butin. Je n'ai aucune confiance en cette grosse tante.

Haddon eut un sourire sardonique.

— Pas de problème, Lu. J'en sais assez sur Kendrick pour l'obliger à fermer boutique et l'envoyer en taule. On touchera l'argent.

Bradey acquiesça de la tête.

— Bien, si tu le dis, Ed, on touchera l'argent.

— Dès que tu auras remis le butin, tu réintègres ton fauteuil roulant. Tu séjournes deux jours de plus à l'hôtel. Il y aura une enquête, mais les flics ne te soupçonneront pas. Tes papiers sont irrécusables. Au bout de quarante-huit heures, tu t'en vas. Okay ?

— Oui, je comprends. Mais mon argent, Ed ?

— Kendrick te versera ta part à ta banque suisse dans deux mois.

— Mais l'argent de Bannion... cinquante mille ?

— Il faudra qu'il attende aussi.

— Écoute, Ed, dit Bradey sur un ton pressant. Ce gars-là a besoin de cet argent. Il a un cancer généralisé et une enfant handicapée sur les bras. Pour m'assurer son entière collaboration, il faut que je lui remette sa part sitôt le job accompli. Veux-tu avancer cet argent ?

— Qu'est-ce que c'est encore que cette histoire ? Que veux-tu que ça me fasse ? Si tu en sens le besoin, tu lui avances l'argent, gronda Haddon.

— C'est ce que je ferais si je l'avais, mais je me retrouve toujours à sec, dit Bradey. Voyons, Ed. Qu'est-ce que cinquante mille dollars pour toi ? Ne risquons pas de saloper ce boulot en or pour une sordide affaire de cinquante mille dollars. Il faut que je promette à Bannion qu'il sera payé dès le job accompli, et je veux tenir cette promesse.

— À mes dépens ?

— Tu vas toucher huit millions, probablement plus. Pour l'amour du ciel, Ed, sois humain !

Haddon s'absorba en lui-même, puis haussa les épaules.

— Oh, pour l'amour du ciel ! dit-il en souriant à Bradey. Tu serais capable de vendre un œuf à une poule. D'accord, si Bannion fait un bon boulot, si tu étouffes les diamants des Warrenton et le butin des coffrets, je te donnerai cinquante mille dollars pour Bannion.

Bradey sourit.

— Marché conclu, Ed, dit-il, repoussant sa chaise et se levant. Bannion fera du bon boulot, et moi aussi. Merci pour ce somptueux repas.

Et il sortit du restaurant, monta dans sa voiture et regagna le Spanish Bay.

Maria et Wilbur Warrenton rentrèrent peu après dix-neuf heures. Ils avaient passé l'après-midi à faire du surf et Wilbur se sentait agréablement détendu. Il se réjouissait d'aller tranquillement dîner au restaurant de l'hôtel et de passer le reste de la soirée à regarder un western spaghetti à la télévision. Ses espoirs furent anéantis par Maria.

— Donne-moi mes diamants, s'il te plaît. J'ai envie de jouer. Je sens que je suis en veine. On dînera au casino, et puis on ira jouer.

Tant pis pour le western spaghetti, pensa Wilbur.

— Mais Maria, je croyais qu'on était d'accord pour que tu ne portes pas tes diamants hors de l'hôtel.

Contrariée, Maria arquait les sourcils.

— Quand je veux porter mes diamants, je les mets ! Pourquoi en avoir, si c'est pour ne pas les porter ?

— Cette ville regorge de réfugiés cubains faméliques, lui objecta patiemment Wilbur. Tes diamants pourraient être une grande tentation. On risque de te les faucher.

— Ne sois pas ridicule ! Je porterai mes diamants !



Nous partirons à huit heures et demie. Tu ferais bien de te changer, déclara Maria en passant dans sa chambre dont elle fit claquer la porte.

Après avoir réfléchi un long moment, Wilbur se dirigea vers le coffre-fort, actionna la combinaison, ouvrit la porte du coffre dont il retira un écrin en cuir. Il le plaça sur une table volante après avoir refermé le coffre. Sur quoi, il s'approcha du téléphone et appela le bureau de Jean Dulac.

— Ici M. Warrenton, dit-il quand une femme eut répondu. Je voudrais parler à M. Dulac.

— Certainement, monsieur Warrenton, dit-elle d'un ton servile qui le flatta.

Dulac arriva au bout du fil un instant plus tard.

— Bonsoir, monsieur Warrenton. En quoi puis-je vous être utile ?

— Nous allons au casino, dit Wilbur. Mme Warrenton portera ses diamants.

— Je comprends, monsieur Warrenton, dit Dulac qui avait un mystérieux talent pour deviner les désirs de ses riches clients. Vous aimeriez vous faire accompagner par un garde du corps compétent. Cela ne présente aucun problème. À quelle heure comptez-vous sortir ?

— Vers huit heures et demie, dit Wilbur, surpris de constater que Dulac avait aussitôt compris la situation.

— Un garde du corps de toute confiance vous attendra dans le hall à huit heures et demie. Je téléphonerai à M. Hendrick, le directeur du casino. Un autre garde du corps se tiendra auprès de vous tout le temps

de votre visite dans l'établissement et vous raccompagnera ici. Cela vous semble-t-il satisfaisant ?

— Je crois bien, merci mille fois. Monsieur Dulac, vous dirigez un magnifique hôtel, le complimenta Wilbur qui le pensait sincèrement.

— C'est un plaisir de me tenir à votre disposition, monsieur Warrenton, lui assura Dulac sur un ton doux-cereux. Je vous souhaite une bonne soirée, ajouta-t-il avant de raccrocher.

Josh Prescott venait de terminer son steak aux oignons frits au restaurant du personnel quand un chasseur se précipita vers lui, lui disant que le patron voulait le voir sur-le-champ.

Jurant entre ses dents, Prescott se hâta vers le bureau de Dulac. Il était à présent sept heures et demie.

— Vous allez servir de garde du corps à M. et Mme Warrenton, lui dit Dulac. Ils vont au casino, et Mme Warrenton portera ses diamants. Je me suis arrangé avec la direction du casino pour vous donner un remplaçant. Quand vous aurez conduit sans encombre M. et Mme Warrenton au casino, vous viendrez reprendre ici votre service.

— Bien, monsieur, répondit avec raideur Prescott, maudissant ces sacrées garces de riches qui font étalage de leurs foutus diamants.

— Ils sortiront à huit heures et demie, poursuivit Dulac. Attendez-les dans le hall. Soyez-y à huit heures. Il ne faut pas les faire attendre.

Prescott se souvint qu'il comptait parler à Anita Certes quand elle arriverait prendre son travail. Obligé d'attendre dans le hall dès huit heures, il allait la manquer.

— Monsieur, dit-il, je crois devoir vous informer que nous avons une femme de chambre à temps partiel qui assure le service de la suite de M. Warrenton. C'est une Cubaine, et son mari est détenu par la police pour meurtre.

Dulac tiqua. Un membre de son personnel était la femme d'un assassin !

— Nous ne pouvons pas garder une femme comme ça, dit-il. Comment s'appelle-t-elle ?

— Anita Certes, monsieur.

— Très bien, Prescott. Laissez-moi m'en charger.

Quand Prescott fut sorti du bureau, Dulac téléphona à son chef du personnel qui poussa un gémissement en s'entendant ordonner de renvoyer Anita Certes sur-le-champ.

— Pas ce soir, monsieur, implora-t-il. Je n'ai pas de personnel supplémentaire pour la remplacer. Elle fait bien son service. Puis-je vous suggérer que je la voie demain matin alors qu'il me sera possible de trouver quelqu'un d'autre ?

— Très bien, acquiesça Dulac, mais il faut nous débarrasser d'elle.

Tandis que se déroulait cette conversation et que Prescott vérifiait son revolver dans son bureau avant d'aller se poster dans le hall pour attendre les Warrenton, Anita arriva. Elle était en avance, espérant que la police ne serait pas encore dans l'hôtel. Personne ne la vit lorsqu'elle ouvrit la porte du personnel et la referma à clé. Rapide et silencieuse, elle se dirigea vers la salle de repos des femmes et s'enferma dans les toilettes.

Assise sur le siège, elle se disposa à une longue

attente. Elle n'avait nulle intention de monter à la suite. Peut-être qu'un flic ou bien Prescott l'y attendait. Elle patienterait jusqu'à minuit et demi avant d'aller ouvrir la porte du personnel et d'emmener Manuel et Fuentes à la suite. Après réflexion, elle se dit que les flics attendraient plutôt au bureau de Prescott qu'elle ait terminé son travail. Elle se rendait bien compte que jamais le Spanish Bay ne pourrait tolérer une bande de flics rôdant partout pour effrayer ses riches clients.

Assise dans la pénombre, elle pensait à son bien-aimé Pedro. Comme ce serait bon de partir ensemble sur ce bateau pour aller retrouver son foyer à lui. Il lui tardait de pouvoir l'entourer de ses bras et de le reconforter. Elle était certaine qu'une fois qu'il serait avec elle, elle allait pouvoir le guérir. Elle peinerait dans les champs de canne à sucre pour gagner leur pain. Il pourrait rester au lit dans la maison paternelle, en attendant de se sentir assez fort pour travailler à son côté.

Elle se laissa glisser du siège et tomba à genoux. Elle se mit à prier pour que, d'ici quelques jours, ils puissent se trouver réunis.

Tandis qu'elle priait, Pedro Certes passa d'une vie lourde de souffrance à une mort paisible.

\*

Au bungalow, Bradey, Maggie et Bannion réglèrent les détails de dernière minute en vue de l'opération de la nuit.

Bradey avait dit à Bannion qu'il avait parlé de lui au grand chef.

— On l'aura, ce butin, Mike, assura-t-il, et vous aurez vos cinquante mille dollars. Dans un délai de quarante-huit heures au plus.

Bannion voûta ses épaules massives.

— Voilà une bonne nouvelle, dit-il.

Maggie lui tapota la main.

— Je suis ravie pour vous, Mike, lui dit-elle du fond du cœur. J'espère que tout ira bien pour votre petite fille. Je l'espère sincèrement.

Bannion avait pris trois pilules calmantes. Bien qu'il n'éprouvât pas de douleur pour l'instant, il était inquiet. Il ne se déplaçait pas aussi facilement que d'habitude. Très abattu, il avait l'impression de traîner les pieds. Il s'imagina qu'il était en train de mourir plus rapidement qu'il ne l'aurait cru.

— Vous avez pris un smoking avec vous, Mike ? lui demanda Bradey.

— Je l'ai.

— Je vous maquillerai de façon que personne ne vous reconnaisse, poursuivit Bradey. Nous irons tous les deux à l'hôtel vers deux heures. Personne ne fera attention à nous. Si quelqu'un se met dans notre chemin, vous lui réglez son compte avec le dard. Souvenez-vous que le projectile doit pénétrer dans la chair : main, visage ou nuque. Les Warrenton pourraient se trouver dans leur suite quand nous y arriverons. Vous leur expédieriez le dard. En tout, ça ne devrait pas nous prendre plus de quarante minutes. On rapplique ici, on passe le butin à l'envoyé du chef, et puis on se tient pénards deux jours de plus. Vous touchez votre argent et on se dit adieu. C'est d'accord ?

Bannion fit signe que oui.

— Vous pouvez vous fier à moi.

— Je le sais. Je sais ce que ce job représente pour vous, dit Bradey qui se tourna alors vers Maggie. Écoute, poupée, je n'ai pas besoin de te répéter ce que tu as à faire. Tu empêches le flic maison de venir se jeter dans nos pattes. Maintenant autre chose, et ce sera tout pour toi. Va au restaurant et dis au maître d'hôtel que je suis souffrant et ne viendrai pas dîner.

Maggie ouvrit de grands yeux inquiets.

— Oh, chou ! Tu n'es pas bien ?

— C'est ce que tu lui diras ! glapit Bradey. Je me porte à merveille ! Quand les flics entreprendront leur enquête, je veux qu'ils sachent que j'étais au lit et souffrant. Tu piges ?

Maggie demeura bouche bée un long moment, puis sourit. — C'est pas bête. Pendant un instant affreux, j'ai pensé...

— Peu importe. Tu ne devrais pas penser, Maggie. Ça ne vaut rien pour tes méninges. Quand tu iras au restaurant, tâche de voir si les Warrenton sont à table. Essaie de savoir s'ils passent la nuit dehors.

— Oui, dit Maggie qui considéra Bradey d'un air inquiet. Est-ce que je peux manger au restaurant ?

— Tu peux t'en fourrer jusque-là, dit Bradey. Tape-toi le menu tout entier. (Maggie poussa un cri de joie.)

Tandis qu'ils parlaient, Bannion pensait à sa fille Chrissy. Il avait téléphoné deux fois au foyer depuis son arrivée à Paradise City. L'infirmière de garde avait été compréhensive et rassurante. Chrissy, lui dit-elle,

était heureuse mais son père lui manquait et elle ne cessait de demander quand elle le verrait. Se souvenant de ces week-ends où il était toujours auprès de Chrissy, Bannion sentit son cœur se serrer. Il assura à l'infirmière que ce ne serait plus long. Elle promit d'en faire part à Chrissy.

Une demi-heure plus tard, Maggie, dans sa plus belle robe du soir et l'air d'une échappée de la revue du *Crazy Horse* de Paris, entra dans le hall de l'hôtel.

Elle aperçut Josh Prescott assis dans un fauteuil à l'écart de la foule bavarde. Elle passa près de lui, roula des hanches et lui fit son sourire le plus aguichant avant d'entrer au restaurant.

Le maître d'hôtel s'avança vers elle tandis que les hommes d'âge mûr, déjà à table, posèrent leur fourchette pour la reluquer, regrettant de ne pas avoir vingt ans de moins.

— Bonsoir, madame, dit le maître d'hôtel. M. Vance ne vous accompagne pas ?

— Le pauvre cher vieux n'est pas bien, dit Maggie, ouvrant de grands yeux chagrinés. Il a parfois de ces crises. Il a insisté pour que je vienne dîner. Il est si bon.

— Puis-je lui faire servir un plateau, madame ? demanda le maître d'hôtel tandis qu'il escortait Maggie à la table de coin.

Maggie s'arrêta. Les Warrenton venaient d'entrer dans le hall. Prescott se leva en hâte et s'approcha d'eux. Elle vit les diamants. Sur quoi, les Warrenton et Prescott disparurent à ses yeux.

— Puis-je envoyer un plateau à M. Vance ? répéta le maître d'hôtel. Quelque chose de léger ?

— Non, merci. M. Vance dort. Je lui ai donné un sédatif, dit-elle en prenant place à table. Ce n'était pas M. et Mme Warrenton qui viennent de sortir ?

— Si, madame. Ils vont passer la soirée au casino, répondit le maître d'hôtel qui déploya son vaste menu. Pourrais-je me permettre quelques suggestions ? proposa-t-il, pensant que jamais femme plus splendide, plus sexy que cette infirmière n'avait paru dans cet hôtel.

Maggie étouffa un cri d'excitation. Elle lui fit ses grands yeux innocents.

— Vous voulez bien ? dit-elle. J'ai faim.

\*

Au restaurant du casino, Maria Warrenton fit une entrée sensationnelle en compagnie de Wilbur, le maître d'hôtel les précédant. Puis elle suivit le long tapis du passage ménagé entre les tables pour gagner la meilleure place de la salle.

Les richards étaient déjà attablés. Au casino, le dîner était servi tôt. La préoccupation majeure était centrée plutôt autour des tables de la roulette que celles du restaurant. On se hâtait d'expédier son repas pour passer à la grande affaire de la soirée.

C'était la première fois que bien de ces riches voyaient les fabuleux diamants des Warrenton. Les hommes lorgnaient d'abord Maria, puis les diamants, et enviaient Wilbur. Les femmes n'avaient d'yeux que pour le scintillant collier, les boucles d'oreilles et les bracelets.



Jamais Maria ne se montrait plus difficile qu'à l'instant de choisir son menu. Wilbur, qu'un bon steak satisfaisait toujours, avait parfois du mal à contenir son impatience en voyant invariablement Maria insister pour se faire expliquer les moindres détails des plats par des maîtres d'hôtel serviles. Consciente à présent d'être le point de mire de toutes les femmes de la salle, elle se conduisait avec la pétulante arrogance d'une star capricieuse.

Ma foi, c'est sa lune de miel ! pensa Wilbur. Laissons-la s'amuser. Espérons seulement qu'elle ne se conduira pas de la sorte quand nous serons rentrés chez nous !

Josh Prescott, après s'être entretenu avec le détective du casino qui lui avait donné l'assurance qu'il ne quitterait pas les Warrenton d'un pouce et les reconduirait à l'hôtel, estima qu'il avait rempli son devoir.

Il prit un taxi jusqu'à l'hôtel et porta ses pensées sur Maggie. Il consulta sa montre. Il était à présent neuf heures. Il avait ce rendez-vous avec Maggie à deux heures et quart. Il avait plus de cinq heures à attendre ! Maggie l'avait allumé pour de bon. Il était si absorbé par elle qu'il en oublia Anita Certes. Et même lorsqu'il entreprit sa ronde dans les couloirs de l'hôtel, elle ne lui revint pas en mémoire. Ses yeux ne quittaient pas la marche lente des aiguilles de sa montre. Il n'avait autre chose en tête que cet instant où Maggie serait allongée sur la pelouse moelleuse, cachée par les bosquets en fleur.

Du sac de plastique Manuel retira deux revolvers de .38 qu'il posa sur la table.

— Le moment approche, dit-il. Il ne faut pas nous mettre en retard. Fais gaffe avec cette arme, recommanda-t-il en poussant l'un des revolvers vers Fuentes. Elle est chargée. Rappelle-toi qu'il ne doit pas y avoir de coups de feu. Ce coup peut être accompli sans l'intervention de la police. (Il regarda Fuentes bien dans les yeux.) Tu comprends ? On ne tire que si les choses se gâtent tout à fait.

Fuentes se passa la langue sur ses lèvres sèches tandis qu'il s'emparait de l'arme.

— Je comprends.

— Le vieux Warrenton pourrait mettre trois ou quatre jours avant de s'amener avec la rançon, poursuivit Manuel. Je vais être obligé de parler à Dulac. On aura tous besoin de manger pendant l'attente. Il ne voudra pas qu'on lui sabote ses cuisines. Toi et moi on se relaiera pour pouvoir dormir. Il faudra ligoter les Warrenton. Il faudra ligoter aussi Anita et la bâillonner. Ce ne sera pas facile, mon ami, mais il n'est jamais facile de gagner cinq millions de dollars.

— Un million pour moi, quatre pour toi, intervint vivement Fuentes.

— Oui, c'est juste.

Manuel sourit mais, l'observant de près, Fuentes remarqua que le sourire n'atteignait pas les yeux noirs d'une froideur de pierre.

— Si on est obligés de rester trois ou quatre jours

dans la suite, il faudra nourrir ces gens-là. Et ils auront besoin de se soulager, fit observer Fuentes.

— Le ravitaillement sera fourni par l'hôtel. Il y a des toilettes dans la suite.

— Quand Anita se remettra de son coup, dit Fuentes, elle sera dangereuse. Est-ce bien prudent de lui libérer les mains ?

— C'est une chose à décider quand on sera tous ensemble dans la suite, dit Manuel. Ne te préoccupe donc pas de vétilles. Remets-t'en à moi pour les détails, mon ami.

Fuentes haussa les épaules.

— Elle me rend nerveux. Elle est dangereuse.

Manuel eut un nouveau sourire, un sourire mauvais.

— Je suis plus dangereux encore, mon ami.

Les deux hommes se dévisagèrent. Fuentes sentit un frisson glacé le long de son dos en sueur.

La sonnerie du téléphone fit sursauter les deux hommes.

Manuel se leva, alla à l'appareil et souleva le combiné.

— Torres, dit-il.

Il écouta tandis que Fuentes prenait en main le revolver, pensant qu'avec cette arme il pourrait se débarrasser de Manuel. Le froid contact de la crosse lui donna confiance.

— Merci, mon ami, dit Manuel. Tu seras bientôt récompensé. (Et il raccrocha. Il se tourna vers Fuentes et lui sourit.) Avec de la patience, la plupart des problèmes se trouvent résolus d'eux-mêmes, reprit-il. Nous n'aurons plus de problèmes avec Anita. Mon ami de

l'hôpital m'apprend que Pedro est mort voici une demi-heure.

Fuentes se raidit.

— Il est mort ? dit-il, et ses traits se détendirent. (Bonne nouvelle, pensa-t-il tandis que Manuel l'observait.) Quand elle le saura, elle pourrait refuser de nous introduire dans la suite.

— Elle ne le saura pas. Elle nous attend déjà à l'hôtel. Une fois dans la suite, je lui dirai que Pedro a fait une rechute et qu'il est mort. Elle n'y pourra rien changer, on sera déjà entrés. Les flics la recherchent. Elle sera forcée de venir avec nous. Je lui donnerai même un peu d'argent.

— Elle pourrait s'imaginer que tu mens, lui objecta Fuentes avec inquiétude. Suppose qu'elle croie que Pedro n'est pas mort. Elle risquerait de devenir dangereuse.

Manuel alla à un coffre et en tira un transistor miniature qu'il mit dans sa poche.

— Je n'aurai même pas besoin de le lui dire. Tu seras et je serai aussi surpris qu'elle. (Il mit une poignée de cartouches dans sa poche.) Si elle pique une crise, je lui flanquerai un petit coup. Bonne chance, l'ami. Maintenant, en route pour l'hôtel.

Manuel ouvrit la marche, Fuentes le suivit. Ils traversèrent la foule du quai jusqu'à la voiture de Manuel.

Au moment de mettre le contact, Manuel tapota le bras de Fuentes.

— Tout va bien, dit-il. Bientôt, mon ami, nous serons riches.

Tandis que Manuel démarrait, Fuentes tâta son arme.

\*

À dix heures moins le quart, Lepski, Max Jacoby à son côté, s'arrêta devant l'entrée latérale du Spanish Bay. Tous deux étaient de méchante humeur. Carroll avait compté passer la soirée dehors. Lepski, qui ne se souvenait jamais des anniversaires, pas même de celui de son mariage, avait oublié que c'était aujourd'hui l'anniversaire de leur premier voyage en Europe. Bien que le voyage se fût soldé par un désastre, Carroll avait fermement déclaré qu'elle entendait bien se faire emmener à un restaurant convenable afin de pouvoir évoquer les rares bons moments qu'ils avaient goûtés. Lepski, qui ne prenait autant dire jamais la moindre attention aux papotages de Carroll, avait marmonné que c'était parfait, et s'était empressé d'oublier sa promesse. Il était rentré chez lui en coup de vent, comptant sur son dîner, et fut surpris de trouver Carroll dans son bain.

— Hé ! chérie, brailla-t-il. Qu'est-ce qu'il y a pour dîner ?

— Nous dînons dehors, Lepski, répondit froidement Carroll en le foudroyant du regard. C'est un anniversaire.

Lepski ferma les yeux. Il se souvenait à présent qu'il était question de fêter quelque chose.

— Écoute, chérie, dit-il de sa voix la plus suave. J'ai une affaire en train. Je dois m'absenter deux heures. Il faut que j'interroge la femme du meurtrier de cet encaisseur. Si tu nous servais un petit dîner ?

Il reçut une éponge imprégnée de savon à la figure.

Jacoby et lui allèrent s'envoyer un casse-croûte au cours duquel Jacoby se plaignit du lapin qu'il avait dû poser à une blonde qui semblait prête à être embarquée. Les deux hommes gardèrent le silence tandis que Lepski les menait au Spanish Bay. Ayant garé la voiture, Lepski ouvrit la marche vers le bureau de Josh Prescott, qu'ils trouvèrent plongé dans l'ombre. Éclairant la pièce, ils s'installèrent, allumèrent une cigarette et attendirent.

Ils gardaient un silence obstiné. Soucieux, Lepski cherchait un moyen d'apaiser Carroll quand il rentrerait chez lui. En cas de grande déception, elle pouvait se montrer plus que difficile. Peut-être qu'après avoir vu cette sacrée Cubaine il irait acheter un grand bouquet à la fleuriste de l'hôtel dont la boutique restait ouverte longtemps après minuit. Un bouquet de fleurs premier choix du Spanish Bay adoucissait sûrement Carroll. Alors il pensa au prix, et il tiqua. Eh bien, peut-être pas un bouquet. Il achèterait une rose unique, joliment emballée dans une boîte cadeau. Jacoby pensait avec mélancolie que sa blonde partenaire avait beaucoup d'amis. Il risquait de la perdre pour de bon.

Très préoccupés par leurs ennuis, les deux inspecteurs en perdaient la notion du temps. Soudain, Lepski, qui n'avait plus de cigarettes, jeta un coup d'œil à sa montre. Il était dix heures et demie. Il se leva d'un bond.

— Qu'est-ce qui se passe ? s'exclama-t-il. Josh m'avait dit qu'il convoquerait ici cette femme à dix heures. Il est la demie.

— Il est peut-être retenu, va savoir, hasarda Jacoby. Si tu veux une cigarette, prends-en une des miennes.

— Je m'en vais à sa recherche, dit Lepski. Reste ici au cas où il s'amènerait.

Il se dirigea vers le guichet du portier de nuit. Un petit groupe d'hommes et de femmes en tenue de soirée qui se disposaient à entrer au restaurant se trouvait dans le hall. Embarrassé, Lepski contourna le groupe pour s'approcher du guichet du portier.

— Vous avez vu Prescott ? demanda-t-il, exhibant sa plaque.

Le portier de nuit, un homme maigre d'un certain âge, l'observa comme s'il avait affaire à une grosse araignée veluc.

— M. Prescott est certainement en train de faire sa ronde.

— Oui, mais où donc ? Il faut que je le voie : affaire de police, dit Lepski.

— En train de faire sa ronde, répéta le portier de nuit, il pourrait se trouver n'importe où.

Lepski desserra sa cravate.

— Eh bien, si vous le voyez, dites-lui que l'inspecteur Lepski l'attend dans son bureau.

— *Si* je le vois, répliqua le portier de nuit qui ne blairait pas plus les flics de la ville que ceux de l'hôtel. Il pourrait se trouver n'importe où.

Fulminant, Lepski regagna le bureau de Prescott, d'un pas rageur, Jacoby allumait une autre cigarette.

— Le salopard fait sa ronde, râla Lepski. Je t'en pique une !

Ce ne fut qu'après onze heures et quart que Prescott,

l'esprit toujours occupé par Maggie, les yeux continuellement rivés aux aiguilles de sa montre, s'avisa de passer par son bureau pour s'envoyer une lampée de scotch et prendre un paquet de cigarettes.

Il se figea sur place à la vue de Lepski et Jacoby qui le foudroyaient du regard. Alors, avec un haut-le-corps, il se souvint d'Anita Certes. Il n'était pas un flic coriace pour des prunes. S'accrochant un large sourire, il pénétra dans le bureau.

— Salut, les gars, lança-t-il. Désolé pour ce contre-temps. Une salade. J'ai été spécialement chargé d'escorter les Warrenton au casino. Un de ces cas imprévus.

— Où est la Cubaine ? râla Lepski.

— J'imagine qu'elle est de retour chez elle à cette heure.

Lepski se leva. Il émit un de ces grondements qu'aurait pu lui envier un orage fracassant.

— Chez elle ? Qu'est-ce que tu racontes ? Tu m'avais promis de la convoquer ici à dix heures. Tu nous as fait poireauter des heures !

— Je t'ai dit que c'était une vraie salade. J'avais cette corvée à remplir. Elle est chez elle à cette heure.

— Comment le sais-tu ? brailla Lepski.

— Elle arrive à huit heures. Elle s'en va à dix. Il est maintenant onze heures et demie, dit Prescott. Écoute donc, Lepski, arrête tes coups de gueule. Tu peux bien être le gros méchant hors de cet hôtel, mais le gros méchant ici, c'est moi. Si tu veux la voir, va la trouver chez elle.

— Qu'est-ce qui me prouve qu'elle y est ? demanda Lepski.



— Vas-y, tu verras bien ! glapit Prescott. Où veux-tu qu'elle soit ?

— Elle aurait pu tomber morte dans la suite.

— Et ma grand-mère aussi. Je te dis qu'elle est rentrée chez elle !

Jacoby se leva.

— Viens donc, Tom, allons-y voir.

Lepski fit entendre un reniflement plein de mépris.

— Si elle n'y est pas, Prescott, je rapplique et je te fais passer un de ces quarts d'heure qui te fera vieillir de plusieurs années.

— Fais-moi du grabuge dans cet hôtel, riposta Prescott en le foudroyant du regard, et je m'arrange pour que M. Dulac, le maire et ton chef te renvoient patrouiller les rues sous l'uniforme. Et maintenant, fous-moi le camp !

Tandis que se déroulait cet esclandre, Anita Certes, qui n'avait cessé de consulter sa montre, se trémoussait nerveusement sur le siège des toilettes. Elle priait, attendait et recommençait à prier. Elle entendit s'espacer peu à peu les bruits venus des cuisines. Elle entendit l'équipe de nuit se disposer à partir. Finalement, une minute avant minuit, elle quitta la salle de repos des femmes. Elle jeta un coup d'œil à droite et à gauche du couloir, tendit l'oreille et, à minuit et demi tapant, courut vivement à la porte du personnel, prit sa clé et ouvrit. Elle trouva Manuel et Fuentes qui attendaient. Elle leur fit signe d'entrer, puis les conduisit à l'ascenseur. Anita appuya sur le bouton du dernier étage. Tandis que l'ascenseur montait, elle se tourna vers Manuel.

— Pedro ?

— Pas de nouvelles, mentit Manuel. J'ai essayé de joindre mon ami à l'hôpital, mais il était rentré chez lui. Ne vous en faites pas. Tout ira bien.

— J'ai prié, dit Anita avec un regard confiant à Manuel. Je sens dans mon cœur que tout ira bien.

— Oui, dit Manuel, dégoûté de lui-même. Vos prières seront exaucées.

Parvenant au dernier étage, Anita inspecta le couloir désert avant de faire monter aux deux hommes une volée de marches jusqu'à la porte de la suite. Il ne lui fallut qu'un instant pour l'ouvrir avec sa clé de rechange. Tous trois pénétrèrent dans le spacieux living-room faiblement éclairé par les lampes de la terrasse.

Anita referma la porte à clé.

\*

Pendant que Lepski fonçait comme un fou vers Secomb, le poste de la voiture annonça la mort de Pedro.

— Le voilà donc mort, cet emmerdeur, dit Jacoby. Écoute, Tom, est-ce qu'on est obligés d'aller voir sa femme ? Pour quoi faire ?

— Tu as toujours ta blonde en tête ? demanda Lepski qui ralentit l'allure.

— Ma foi, je pourrais peut-être la rattraper. Elle se couche tard, et demain c'est mon jour de repos. Je pourrais me lever tard. Qu'est-ce que tu comptes tirer de cette Cubaine ? Quelle est ton idée ?

— Elle pourrait nous donner un tuyau sur Fuentes.

— Et puis après ? Il est à La Havane. Impossible de mettre la main dessus. Bon sang, rentrons chez nous. Il est bientôt minuit. Qu'a-t-on à foutre d'une sacrée Cubaine ? L'assassin est mort. Voilà qui boucle l'affaire. On a assez de pain sur la planche sans se soucier d'un tueur minable qui est mort à l'heure qu'il est.

Lepski s'arrêta au bord du trottoir.

— Oui. Il me semble que tu as raison. Bon, rentrons chez nous. Je vais te déposer. Bonne chance, Max. J'espère que tu vas pas louper ton rendez-vous.

— Faut être deux pour ça, dit Jacoby.

Quand Lepski eut déposé Jacoby devant son immeuble, il piqua sur ses pénates. Ce ne fut qu'après avoir garé sa voiture qu'il se souvint qu'il avait oublié d'acheter une rose à Carroll.

Dans l'état d'esprit d'un homme qui monte à l'échafaud, il pénétra chez lui, ferma la porte à clé et, retirant ses souliers, se glissa dans la chambre à coucher, avec l'espoir que Carroll serait endormie.

Mais, évidemment, elle ne l'était pas. Assise au lit, elle l'attendait.

\*

— N'allumez pas, dit Anita, un peu haletante.

— Non. Les lampes de la terrasse nous éclairent suffisamment. Ces riches, ils mènent la belle vie ! s'exclama Manuel. (Il regarda autour de lui tandis que la pensée lui traversait l'esprit que lui aussi pourrait avoir une suite comme celle-ci quand il posséderait cinq mil-

lions de dollars.) Bon, bien, il n'y a qu'à s'asseoir et attendre.

Il s'installa sur l'un des grands canapés pendant que Fuentes, inquiet, sortait sur la terrasse. Il fut surpris par son large espace, les grands pots de fleurs, les chaises longues, les tables et le bar à cocktails.

— Quelle heure est-il ? dit Manuel, jetant un coup d'œil à sa montre dans la pénombre. Ah ! c'est bientôt celle des informations. J'ai misé sur un cheval, Anita. Je sens que c'est mon jour de chance, (Il sortit le petit transistor de sa poche.) Vous ne jouez jamais aux courses ?

— Je n'ai pas d'argent pour ces choses-là, répliqua sèchement Anita. Vous n'allez pas faire marcher ça ? On pourrait l'entendre.

— Personne ne l'entendra, assura Manuel. Il faut que je sache si mon canasson a gagné.

Et il tourna le bouton du transistor, réglant le son de manière à le maintenir bas mais distinct.

Fuentes revint se placer à la porte, le dos tourné à la terrasse éclairée par la lune. La sueur ruisselait sur son visage. Cette idiote allait-elle se mettre à hurler en apprenant que son crétin de mari était mort ? Manuel serait-il capable de l'en empêcher ? De nouveau, il tâta son arme.

Le présentateur commença par les nouvelles locales. Anita ne bougeait pas. Manuel aurait voulu voir son visage, mais la lumière était trop faible dans la grande pièce. Il ne distinguait que sa silhouette, assise les mains serrées entre ses genoux. Alors vint l'information qu'il attendait. Il se raidit, se penchant en avant de

manière à pouvoir sauter sur Anita si elle se mettait à hurler. Fuentes s'avança aussi.

L'information fut, brève :

*Pedro Certes, meurtrier d'un encaisseur de loyers de Secomb, qui avait été abattu par l'inspecteur Tom Lepski alors qu'il tentait de s'échapper avec trois mille dollars, est mort après avoir repris un moment connaissance.*

L'inspecteur passa ensuite aux nouvelles des courses, mais Manuel ferma le poste. Il laissa choir le transistor à terre et regarda fixement Anita, guettant les premiers signes d'une crise de nerfs.

Il ne se passa rien.

Anita demeura pareille à une statue de pierre.

À peine troublé par le murmure du ressac et les clameurs lointaines des baigneurs tardifs, le silence, tel une terrible chape noire, plana sur le trio réuni dans la suite.

— Doux Jésus ! se força à articuler Manuel. Anita ! Qu'est-ce que je peux dire ?

Elle ne bougeait toujours pas.

D'un instant à l'autre, pensa Manuel, elle va se mettre à hurler. Il se leva et s'avança vers elle.

— Anita ! C'est terrible !

— Ne m'approchez pas ! murmura-t-elle d'une voix rauque.

Manuel se figea.

La voix de la femme était si inhumaine que Fuentes recula.

Une petite lampe de table s'alluma lorsque Anita en pressa l'interrupteur.

Manuel sursauta en voyant son visage que la lampe éclairait de plein fouet. Il ne la reconnut pas. Il avait devant lui un visage ridé, vieilli dont les yeux s'étaient enfoncés dans leurs orbites.

Mais il n'y avait pas signe de crise de nerfs. Il aurait pu contempler le visage d'une morte.

— Anita ! se força-t-il à mentir. C'est un coup terrible pour moi comme pour vous.

Les yeux éteints soudain reprirent vie.

— Ainsi vous m'avez menti, vous, l'homme de vérité. (Sa voix était comme un bruissement de feuilles mortes.) Vous saviez depuis le début que Pedro était mourant. Vous m'avez menti pour me faire ouvrir les portes. Vous m'avez menti pour mettre la main sur ce sale argent ! Que Dieu vous maudisse !

— Anita ! Non ! cria presque Manuel. Écoutez-moi ! Je ne vous ai pas menti ! Je vous le jure ! Réfléchissez ! Je suis vraiment un homme de vérité ! Je vous avais promis votre mari. Quand je promets une chose à l'un de mes compatriotes, je fais tout ce qu'il m'est possible pour honorer cette promesse ! Non, Anita, je ne vous ai pas menti, mais l'homme de l'hôpital m'a menti à moi ! Pourquoi m'a-t-il menti ? Pourquoi m'a-t-il assuré que Pedro se remettait ? Pourquoi ? (Dans un geste théâtral, Manuel se frappa la tête de ses poings crispés.) Je le saurai ! Ça, je vous le promets ! Je lui ferai dire pourquoi il m'a menti, et je le punirai ! Je vous le jure !

Anita ferma les yeux. Des larmes se mirent à ruisseler sur son visage.

— Pedro, mon mari chéri, se lamenta-t-elle doucement. Je t'ai perdu.

Manuel lança un coup d'œil à Fuentes. Fuentes hocha la tête et lui fit un clin d'œil. Il trouvait le discours de Manuel magistral.

— Quand nous serons arrivés à La Havane, reprit Manuel d'une voix douce, je ferai dire une messe pour Pedro. Je sais combien vous devez souffrir. Pleurez, ma pauvre femme. Soulagez votre cœur douloureux.

De nouveau, il se fit un long silence, puis Anita s'essuya les yeux du dos de la main et se leva.

— Je vais m'en aller à présent, dit-elle.

C'était la dernière chose que s'attendait à entendre Manuel. Inquiet, il la dévisagea.

— Mais Anita, où irez-vous ?

— À l'église. Où voulez-vous que j'aille ? Il faut que je fasse brûler des cierges pour Pedro. J'ai besoin de prier.

— Mais pas maintenant, dit Manuel sur son ton le plus doux. Cette affreuse nouvelle vous a bouleversée. Quand vous et moi arriverons à La Havane, nous brûlerons beaucoup de cierges et ferons dire une messe, mais pas maintenant.

Elle s'avança vers la porte.

— Je m'en vais.

Il s'approcha vivement d'elle et lui prit le bras. Il la sentit frissonner à son contact, mais il la tenait ferme.

— Non, Anita ! Réfléchissez ! Les flics vous recherchent. Ils sauront que c'est vous qui avez ouvert les portes. Vous serez arrêtée et jetée dans une cellule. Réfléchissez ! Combien de cierges brûlerez-vous pour Pedro quand vous serez enfermée dans une prison ?

L'observant tandis qu'elle demeurait immobile,

Manuel vit une expression résignée, accablée passer sur son visage de morte, et il la lâcha.

— Allons sur la terrasse, dit-il avec douceur. Au clair de lune, nous prierons pour l'âme de votre mari.

Il lança un regard furtif à sa montre. Il était une heure et quart. Les Warrenton ne tarderaient plus à rentrer. De toute façon, il fallait qu'il occupe cette femme jusqu'à leur retour.

Comme un fantôme, Anita passa avec lui sur la terrasse. Il la mena vers un coin obscur, à demi caché par un oranger en caisse dont les fruits d'or luisaient au clair de lune.

Ils s'agenouillèrent côte à côte.

Observant la scène, Fuentes s'émerveilla de l'hypocrisie de Manuel.

\*

Au bungalow, Bradey, déjà transformé en un homme d'aspect jeune portant barbiche et vêtu d'un smoking, s'appliquait à transformer le visage de Bannion.

— Votre mère serait incapable de vous reconnaître quand j'en aurai terminé, disait-il. Si les Warrenton nous aperçoivent une seconde avant l'instant où vous leur enverrez les dards, il n'y aura pas de problème. Tenez-vous tranquille un moment le temps de coller vos moustaches.

Bannion, lui aussi en smoking, se tint tranquille. Il pensa à Chrissy tandis que Bradey le maquillait. Il se sentait vide à l'intérieur. Les pilules calmantes étaient comme une couverture réconfortante, mais il savait



que les crocs de ce cancer lui grignotaient rapidement ses parties vitales, tel un loup affamé déchirant la carcasse d'un animal blessé.

— Et voilà ! annonça Bradey, s'appuyant à son dossier. Du beau travail. Voyez donc.

Avec un effort, Bannion se leva pour se regarder dans la glace de la salle de bains. Il vit un inconnu, grand, fortement charpenté qui lui ressemblait si peu qu'il en sursauta. Si seulement il pouvait vraiment devenir cet homme d'aspect rude et vigoureux et recommencer une nouvelle vie !

— Pas mal, hein ? dit Bradey avec un sourire.

— Oui, dit tranquillement Bannion. Oui, pas mal. Bradey lui lança un regard inquiet.

— Mike, vous vous sentez bien ?

— Je suis capable de faire ce job, et je le ferai, affirma Bannion. Vous pouvez compter sur moi. (Il se retourna pour regarder Bradey dans les yeux.) Quand ce sera fait et que je tomberai réellement malade, pourrais-je compter sur vous pour veiller aux intérêts de ma fille ?

— Nous avons déjà réglé la question, dit Bradey. Soyez tranquille. Vous toucherez votre part dans deux jours. Ne vous en faites pas.

Bannion tira une carte de sa poche.

— Lu, voici l'adresse du médecin qui soigne ma fille. Je lui ai téléphoné. Je lui ai annoncé que l'argent allait arriver. (Il s'interrompit un instant.) Il pourrait m'arriver quelque chose avant que je touche l'argent. Voulez-vous vous en charger pour moi ? Il vous suffira

d'envoyer un mandat en indiquant que c'est de ma part. Voulez-vous faire ça pour moi ?

Bradey se sentit parcouru d'un petit frisson.

— Mais, Mike...

— N'en discutons pas davantage, dit Bannion d'un ton bref. Voulez-vous le faire ?

— Bien sûr.

— Entendu, dit Bannion en lui tendant la main.

— Vous pensez qu'il pourrait vous arriver quelque chose avant deux jours ? demanda Bradey, prenant dans les siennes la main froide et moite.

— Mettons ça sur le compte de la prévoyance. Sitôt le travail accompli, je vous quitte, Lu. Je veux voir ma fille avant qu'il ne survienne quelque chose. Je n'attendrai pas l'arrivée de l'argent. Ça ne vous ennuie pas ?

— Bien sûr que non, Mike.

— Merci.

Bradey se sentait étrangement ému. Il se promit que si les choses devaient mal tourner, que si l'argent escompté devait faire défaut, il veillerait bel et bien à ce que la fille handicapée de cet homme soit pourvue de cinquante mille dollars, peu importe d'où ils proviendraient.

Maggie entra.

— Quel festin splendide ! Me voilà prête pour attaquer le flic maison. (Elle les considéra bouche bée.) Lu, tu es un génie. Je ne vous aurais reconnus ni l'un ni l'autre.

Bradey consulta sa montre.

— Allons-y, Mike, dit-il. Et toi, poupée, tu sais ce que tu as à faire. Occupe-toi du flic. Quand tu revien-

dras, tu trouveras ici Louis de Marney. C'est l'homme de Kendrick. En attendant notre retour amuse-le, avec le butin.

— Bien, chou, dit Maggie en l'embrassant.

Bradey s'empara d'une grande serviette d'homme d'affaires et se dirigea vers la porte.

Maggie jeta les bras autour de Bannion et lui donna un baiser.

— Bonne chance, soldat, dit-elle. Vous êtes un type formidable !

Il lui sourit, lui tapota l'épaule, puis suivit Bradey hors du bungalow.

— Vous vous êtes trouvé là une compagne extraordinaire, dit Bannion tandis que tous deux se dirigeaient vers l'hôtel.

— Un gars met parfois dans le mille, acquiesça Bradey. Je crois que le sort m'a comblé.

Les deux hommes pénétrèrent dans le hall. Quelques personnes âgées s'y attardaient encore à siroter leur dernier verre. Aucune d'elles n'accorda la moindre attention à Bradey précédant Bannion vers une table de coin. Deux hommes en smoking faisaient partie du décor.

— Et maintenant, attendons, dit Bradey tandis qu'ils s'asseyaient. Ayons l'air de discuter une affaire.

Il ouvrit la serviette et en retira une liasse de papiers. Il la divisa en deux et en donna la première moitié à Bannion.

Un garçon s'approcha.

— Un verre, Mike ?

— Un café.

Bradey commanda du café et des sandwiches de

saumon fumé. Quand ils furent servis, il paya et donna un généreux pourboire.

Tandis qu'il mangeait un sandwich qu'avait refusé Bannion, Bradey vit entrer Josh Prescott dans le hall.

— C'est le flic maison, signala Bradey. Le gars dont s'occupe Maggie.

Les deux hommes virent Prescott lancer un coup d'œil circulaire et, sortant de l'hôtel, se hâter vers la piscine.

Puis, peu après deux heures, ils virent entrer les deux gardiens de la sécurité qui allèrent s'entretenir avec le portier de nuit.

— Ça va comme sur des roulettes, murmura Bradey. Voilà le butin dans le coffre-fort. Nous attendrons le retour des Warrenton, et puis on se tire.

Dix minutes plus tard, Maria et Wilbur Warrenton arrivèrent. Tandis que la femme se dirigeait vers l'ascenseur de la suite, Wilbur alla chercher la clé chez le portier de nuit, sur quoi il se hâta de la rejoindre.

Bradey dévora les diamants des yeux alors que Maria attendait Wilbur avec impatience.

Visez-moi ces cailloux, marmonna-t-il. Ce sera du billard, Mike. On leur donne cinq minutes, après quoi on monte, on force le coffre et à ce moment-là ils devraient être au lit.

Se voyant prêt à se lancer dans son premier forfait, Bannion sentit son front se mouiller d'une sueur froide.

Son premier et dernier, pensa-t-il tandis que Bradey remettait les papiers bidon dans sa serviette.

Bradey tourna les yeux vers lui.

— Ça va, Mike ?

— Oui.

Ils patientèrent un instant encore, puis, sur un signe de tête de Bradey, tous deux se levèrent pour se diriger vers l'ascenseur.

Le portier de nuit, occupé par la liste des petits déjeuners, ne regarda pas de leur côté.

Tandis que l'ascenseur les emportait vers le dernier étage, Bradey tapota le bras de Bannion.

— Ça ira tout seul, dit-il.

Frottant ses genoux endoloris, Manuel rentra au living-room. Il s'était agenouillé sur le marbre de la terrasse aux côtés d'Anita, feignant de prier. Il était resté à genoux, la tête inclinée, un quart d'heure durant. Puis, incapable de contenir plus longtemps son impatience, il lui avait lancé un regard furtif et, la voyant demeurer immobile, la tête entre les mains, il s'était levé sans bruit et avait reculé sans la quitter des yeux. Elle ne bougeait toujours pas. Alors il avait regagné le living-room.

Fuentes était assis sur un canapé, une cigarette pendillant entre ses lèvres épaisses, sa grosse face luisante de sueur.

Les deux hommes se dévisagèrent.

— Tout va bien, dit tranquillement Manuel. Elle n'a pas piqué de crise. Elle est en prière.

Fuentes ricana.

— Quand survient la mort, les femmes prient toujours. À quoi bon ?

— La prière les apaise, dit Manuel en souriant. Elle ne nous donnera plus d'ennuis. (Il consulta sa montre :

il était deux heures cinq.) Les Warrenton vont rentrer d'un moment à l'autre. Tu t'occupes de l'homme, moi, de la femme. Elle pourrait crier. Les femmes sont imprévisibles. Je me charge de l'en empêcher. L'homme ne te donnera aucun ennui.

Fuentes acquiesça d'un signe, mais il pensait à Anita. Elle lui faisait peur. Ne l'avait-elle pas maudit ? Il savait qu'elle l'accusait de la mort de Pedro.

— Anita pourrait devenir dangereuse. Elle pourrait foutre nos plans en l'air.

Manuel s'approcha des portes et parcourut des yeux la terrasse éclairée par la lune. Il aperçut Anita, à demi cachée par l'oranger ; elle était toujours à genoux.

Il se retourna.

— Rassure-toi, mon ami. Que pourrait-elle faire ? Elle n'a pas d'arme. Elle est toujours en prière, et quand les femmes prient pour leurs morts, elles prient très, très longtemps.

Il se serait inquiété, alarmé s'il avait su qu'Anita ne priait pas. Le coup que lui avait porté l'annonce de la mort de Pedro l'avait engourdie. Tel un zombie, elle s'était laissé mener par Manuel vers ce coin obscur de la terrasse. Elle s'était agenouillée en le voyant faire. Elle avait fermé les yeux, joint les mains, mais les prières qu'elle avait si souvent dites s'étaient effacées de sa mémoire. Elle ne pouvait que penser à son mari. Elle le voyait dans un lit d'hôpital, un flic au visage dur assis à ses côtés.

*Pedro Certes, meurtrier d'un encaisseur de loyers de Secomb, qui avait été abattu par l'inspecteur Tom Lepski alors qu'il tentait de s'enfuir avec trois mille*

*dollars, est mort après avoir repris un instant connaissance.*

Les mots du présentateur de la radio s'inscrivaient en lettres de feu dans son cerveau. Pedro était mort après avoir repris un instant connaissance ! Il n'avait pas eu de prêtre pour l'assister et l'aider à faire sa paix avec Dieu. Pedro ! L'homme qu'elle aimait plus que sa vie ! Elle pensa à ces mois au cours desquels Pedro, sans travail, s'était reposé sur elle pour le nourrir, entretenir ses vêtements, payer le loyer et lui donner ce qui restait de son salaire avec joie et de plein gré parce qu'elle l'aimait et l'adorait. Elle pensa à ces quelques très rares soirées où Pedro l'avait emmenée dîner dans un petit restaurant, à ces quelques nuits très rares mais combien appréciées. Elle pensa à la ferme de canne à sucre du père de Pedro, aux longues heures où ils avaient peiné sous le soleil brûlant. Elle avait vraiment été heureuse alors, mais Pedro non. Il voulait fuir cette tâche épuisante. Il l'avait persuadée de partir avec lui pour Paradise City. Elle avait eu la chance de trouver ce travail à temps partiel de femme de chambre au Spanish Bay Hotel. Pedro lui avait assuré qu'il trouverait bientôt un emploi. Il allait gagner beaucoup d'argent, mais Pedro était un malchanceux. Il n'y avait eu ni emploi ni argent, à part celui qu'elle gagnait.

Elle pensa à cet affreux moment où Pedro lui avait montré le revolver en lui parlant de son ami Fuentes et de tout l'argent qu'il allait se faire.

Fuentes !

Elle pensa que, sans ce salaud, son cher Pedro serait vivant.



Fuentes !

Cette brute sans âme qui avait entraîné Pedro ! Cette brute qui avait donné l'arme à Pedro ! Cette brute personnellement responsable de la mort de Pedro !

Un flux de sang brûlant monta soudain à la tête d'Anita et elle crut qu'elle allait s'évanouir. Elle s'appuya les doigts aux tempes. La sensation de défaillance l'effraya. Puis son sang se refroidit, la faisant frissonner.

Elle ne pouvait s'en douter, mais la violence de sa fureur avait provoqué la rupture d'un petit vaisseau sanguin dans son cerveau. Cet accident l'amena jusqu'au seuil de la folie.

Agenouillée, immobile, elle entendit soudain en elle une voix qui lui disait distinctement que Pedro criait vengeance. La voix lui chuchotait que son bien-aimé Pedro ne reposerait jamais en paix tant qu'il n'aurait pas été vengé.

Anita, écoutant cette voix insidieuse, acquiesça d'un signe de tête.

— Je te vengerai, Pedro chéri, murmura-t-elle. D'abord Fuentes qui est responsable de ta mort, ensuite Manuel qui m'a menti, et puis cet inspecteur qui t'a abattu. Ils seront tous punis. Ça, je te le jure.

À présent elle commençait à se détendre. Elle se sentit en mesure de prier. Et tandis qu'elle priait, ses doigts caressaient le manche du couteau caché sous son sweater noir, comme les doigts d'une religieuse auraient égrené son chapelet.

Marchant sans bruit, son crâne emperlé de sueur luisant au clair de lune, Manuel se glissa sur la terrasse. Enfin il parvint à distinguer Anita à demi cachée

derrière l'oranger. Il l'observa un long moment puis, s'étant assuré qu'elle priait toujours, il rentra au living-room.

— Elle s'y accroche, dit-il. Il n'y a rien à craindre.

— Regarde ! s'exclama Fuentes, l'index tendu vers la porte de l'ascenseur où les mots *En service* venait de s'allumer.

— C'est le moment ! dit Manuel avec un mauvais sourire. La femme sortira la première. Je me charge d'elle. Tu braques ton arme sur l'homme et, souviens-toi, pas de coup de feu.

Dans l'ascenseur privé qui montait du hall de l'hôtel au living-room de la suite, Maria Warrenton était de joyeuse humeur. Elle avait gagné vingt mille dollars au casino.

— Tu vois ? dit-elle, embrassant Wilbur. Je t'avais dit que j'étais en veine. Offrons-nous du champagne et des sandwiches au caviar. L'excitation m'a donné la fringale.

Malgré son envie d'aller se coucher, Wilbur s'obligea à sourire.

— Si c'est ce que tu veux, tu l'auras, dit-il au moment où l'ascenseur s'arrêtait.

Il ouvrit la porte, s'effaça pour laisser passer Maria. Elle pénétra dans le living-room et s'arrêta brusquement tandis qu'un bras épais lui entourait la gorge et qu'elle sentait une piqûre douloureuse à la joue.

— Criez donc, ma petite dame, et je vous écharpe, lui gronda à l'oreille une voix grave et menaçante.

Une odeur de corps malpropre et de sueur la convulsa.

Elle resta un instant paralysée d'horreur, mais elle possédait une énergie extraordinaire.

— Écartez-vous de moi ! ordonna-t-elle durement à voix basse. Vous puez !

Wilbur se trouva affronté à un petit homme gras, vêtu d'une chemise crasseuse et d'un jean loqueteux. Dans sa main droite, il tenait un revolver.

L'entraînement militaire de Wilbur lui permit de réagir au choc, mais voyant sa femme aux mains de cet énorme et furieux gorille, son cœur se mit à battre la chamade.

— Vous m'entendez ? dit Maria, toujours à voix basse. Écartez-vous de moi !

Manuel la lâcha et recula en souriant.

— Ne faisons pas d'esclandre. (Il agita un petit poignard étincelant.) Personne ne tient à se faire écharper. Prenons les choses tranquillement. Asseyez-vous tous les deux.

Maria se tourna vers Wilbur et haussa les épaules.

— Un hold-up, je suppose, dit-elle, allant au canapé où elle s'assit. Quelle barbe !

S'émervillant de son courage et de ses nerfs solides, Wilbur, pressé par Fuentes, alla s'asseoir à côté d'elle.

— Prenez l'argent, dit Maria avec mépris, et allez-vous-en. Vous puez tous les deux.

Elle jeta son sac à main aux pieds de Manuel. Il l'envoya d'un coup de botte à Fuentes qui le ramassa, l'ouvrit et resta bouche bée devant le tas de billets qu'avait gagnés Maria au casino.

— Regarde ! dit-il à Manuel. Regarde !

Manuel n'y fit pas attention. Il fixait Maria d'un regard mauvais.

— Oui, ma petite dame, dit-il. Nous puons parce que nous sommes pauvres. Nous ne sommes pas comme vous. Vous me débectez aussi.

Il s'avança si prestement que ni Maria ni Wilbur n'eurent le temps de réagir. La lame étincelante du stylet sembla frôler la robe de Maria. Le fil tranchant en sectionna les bretelles et le devant du vêtement tomba sur les genoux de la femme.

Maria abaissa le regard sur sa robe perdue, puis le releva sur Manuel.

— Espèce de salaud ! s'exclama-t-elle, l'œil flamboyant de fureur.

— Oui, ma petite dame, dit Manuel, toujours avec son sourire mauvais. D'accord, je suis un salaud, mais vous avez de la veine. Au lieu d'avoir coupé votre jolie robe, j'aurais pu couper votre jolie figure. J'aurais pu couper le bout de votre joli nez. Vous avez donc de la veine. (Il s'avança vers elle.) Alors, à partir de cet instant, ma petite dame, vous la bouclez. Un mot de plus et vous perdez votre beauté.

Pour Maria, sa beauté comptait plus que tout au monde. Son sang se glaça. Son courage l'abandonna. Elle saisit la main de Wilbur.

Wilbur, sachant que Fuentes se tenait derrière lui l'arme à la main, maîtrisa son envie de sauter sur Manuel. Ce gorille chauve et barbu lui faisait froid dans le dos. Voyant son mauvais sourire, il était certain que cet homme n'hésiterait pas à défigurer Maria sous le moindre prétexte.

— Maria, dit-il d'une voix rauque, c'est pour les diamants qu'ils sont là. Enlève-les et jette-les à terre. Alors ils s'en iront.

Maria approcha des doigts tremblants de ses boucles d'oreilles, mais Manuel secoua la tête.

— Non, ma petite dame, gardez vos jolis diamants. Que pourrait faire un pauvre Cubain puant avec des diamants ? (Il reporta les yeux sur Wilbur.) C'est de l'argent qu'il nous faut, monsieur Warrenton ! Il nous faut cinq millions de dollars ! Nous ne bougeons pas d'ici avant de les avoir palpés en billets de cent dollars !

Wilbur le dévisagea.

— Nous n'avons pas cette somme-là. Prenez les diamants et allez-vous-en.

Nouveau sourire mauvais de Manuel.

— Votre papa, il l'a. On attendra. Téléphonnez-lui. Dites-lui qu'à moins de palper cinq millions de dollars en billets de cent, je vous coupe les oreilles et je mets la figure de votre femme en morceaux !

Blottie dans l'ombre, Anita écoutait, caressant toujours le manche de son couteau du bout des doigts.

\*

Dans la chambre forte, la porte du coffre-fort à présent ouverte, Bradey forçait les serrures des coffrets de sûreté. Il travaillait avec célérité et dextérité, sifflotant *Love is the sweetest thing*, sa chanson préférée lorsqu'il était au travail. Au fur et à mesure de l'ouverture des coffrets, il les passait à Bannion qui en vidait le contenu dans la serviette.

Ayant forcé quinze coffrets, Bradey s'interrompt pour faire jouer ses articulations.

— Du billard ! dit-il à mi-voix. Vrai ! Ça vaut mieux que de cueillir des pommes.

Bannion commençait à détecter les signes avant-coureurs d'une douleur lancinante. Il était tendu. La sueur lui perlait au visage mais il parvint à sourire.

Bradey se détourna pour se remettre au travail.

Une demi-heure après l'entrée des deux hommes dans la chambre forte, tous les coffrets de sûreté étaient vidés.

— Bon, dit Bradey quand il eut remis les coffrets en place et refermé le coffre-fort. Et maintenant au tour des diamants des Warrenton. Laissez la serviette ici, on reviendra par le même chemin. (Il consulta sa montre. Il était trois heures moins dix.) Ils devraient être couchés. L'arme est chargée, Mike ?

— Oui.

— Allons-y.

Bradey abaissa l'échelle qui devait leur donner accès au toit.

— Je passe le premier.

En silence, il grimpa à l'échelle, ouvrit la trappe et sortit sur le toit dominant la terrasse. Bannion, respirant avec peine, grimpa à son tour au prix d'un effort. Debout dans la pénombre, les deux hommes abaissèrent le regard sur la terrasse éclairée. Bradey se raidit en constatant que les lampes du living-room étaient allumées.

— Ne bougez pas ! chuchota-t-il. Ils ne sont pas encore couchés.

Dans le calme de la nuit, ses chuchotements parvinrent aux oreilles d'Anita blottie dans l'ombre non loin des portes de la terrasse. Avec la vivacité d'un lézard, elle se cacha derrière un grand arbuste en caisse, s'agenouilla et leva les yeux vers le toit. Elle vit deux hommes, éclairés par la lune, dont les chemises blanches reflétaient la clarté.

Bradey promena ses regards sur la terrasse faiblement éclairée.

— Bon, Mike, il n'y a pas de temps à perdre. Allons voir ce qui se passe.

Il se laissa tomber sans bruit sur la terrasse, suivi par Bannion.

Bradey fit signe à Bannion de rester où il était et s'approcha à pas de loup de l'entrée du living-room. Anita, se faisant plus petite encore, le vit passer si près d'elle qu'elle aurait pu le toucher.

Il risqua un œil dans le living-room et se raidit brusquement. Il apercevait un homme mal vêtu, de dos. Il voyait la nuque de Maria et de Wilbur assis sur le canapé. Un homme puissamment bâti, chauve et barbu leur faisait face, un poignard étincelant à la main.

— Alors, monsieur Warrenton, entendit-il dire à cet homme barbu dans le silence de la nuit, vous allez appeler votre papa. Dites-lui d'amener cinq millions de dollars en espèces. (La voix grave monta d'un ton.) Vous m'entendez ?

Bradey saisit la situation sur-le-champ. Les Warrenton étaient mis à rançon. Reportant les yeux sur un grand miroir au fond de la pièce, il vit les Warrenton assis côte à côte, exposés de front. Il remarqua que la

femme portait ses fabuleux diamants. Il dut se retenir de siffler *Love is the sweetest thing*. Ce serait du billard. Il tourna la tête et fit signe à Bannion qui vint le rejoindre à pas de loup.

— Visez d'abord le gros, murmura Bradey. Ensuite le type chauve. (Sa voix était à peine un murmure dans l'oreille de Bannion.) Et puis les deux autres. Du tir rapide, Mike.

Bannion retira le puissant pistolet à air comprimé de son étui. Toujours dans l'ombre, tenant l'arme à deux mains, les bras allongés, le jarret fléchi, il visa la nuque épaisse de Fuentes.

— Je ne peux pas appeler mon père à cette heure, disait Wilbur.

Bannion pressa la détente. La voix de Wilbur étouffa la faible décharge de l'arme.

Fuentes sursauta, puis se frotta la nuque.

— Sacré moustique, marmonna-t-il.

— Appelez-le ! glapit Manuel tandis que Bannion visait de nouveau et pressait la détente. (Le petit dard frappa Manuel au milieu du front.) Écoutez-moi ! Appelez-le tout de suite !

Il se frotta le front, pensant qu'il avait été lui aussi piqué.

Déplaçant sa mire, Bannion lâcha la troisième charge dans la nuque de Maria et, changeant encore de cible, tira la quatrième dans le cou de Wilbur. Tous deux réagirent en s'envoyant une claque derrière la tête.

Les yeux de Manuel s'arrondirent en voyant Fuentes lâcher son revolver, s'accrocher au dossier du canapé et disparaître à sa vue. Sur quoi, lui aussi se sentit



défaillir. Il fit deux pas en chancelant et, comme un arbre abattu, il s'écrasa sur une table volante et s'étala à terre.

Wilbur et Maria, paralysés aussi par la drogue puissante, s'affaissèrent sur le canapé.

— Très joli, dit Bradey. Du beau tir, Mike.

Faisant signe à Bannion de rester où il était, Bradey pénétra dans le living-room. Vivement, il enleva les boucles d'oreilles, le collier et les deux bracelets. Il les jeta dans un sac en peau de chamois qu'il fourra dans sa poche.

— Venez, Mike, dit-il, regagnant la terrasse en courant. Taillons-nous. Comme je vous le disais : c'est du billard.

Les deux hommes se hissèrent sur le toit pour redescendre dans la chambre forte.

Un quart d'heure plus tard, le contenu des coffrets de sûreté et les diamants des Warrenton étaient en route pour être confiés à Claude Kendrick.

Bannion s'était débarrassé de son déguisement pour revêtir son uniforme de chauffeur. Maggie, allongée sur le canapé, les yeux clos, gémissait doucement. Bradey, sans s'occuper d'elle, passa un coup de fil à Haddon qui attendait.

— Parfait, Ed, dit-il. Ça s'est passé comme un charme. Pas de problème.

— Beau travail, répondit Haddon qui raccrocha aussitôt.

Bannion entra dans le living-room, une valise à la main.

— Lu, il y a un vol pour Los Angeles au petit matin.

Il faut que je le prenne. (La pâleur de son visage et ses yeux enfoncés dans leurs orbites en disaient long.) Je ne peux pas attendre. D'accord ?

— Bien sûr. Le portier vous appellera un taxi, dit Bradey en s'approchant de Bannion. Ne vous en faites pas, Mike. Vous avez fait du beau boulot. L'argent sera envoyé au docteur. Vous avez ma parole.

Les deux hommes se serrèrent la main, sur quoi Bradey appela le portier de nuit pour demander un taxi.

Maggie se redressa.

— Vous allez voir Chrissy, Mike ?

— Oui.

— Vous allez nous manquer, dit-elle en quittant le canapé pour l'embrasser. Tenez-nous au courant. Lu, donne-lui notre numéro de téléphone.

Bradey secoua la tête.

— Non. S'il arrivait quelque chose à Bannion et qu'on trouve sur lui le numéro de téléphone, ça pourrait nous valoir des ennuis.

Bannion comprit.

— D'accord, dit-il. Ça vaut mieux comme ça. (Entendant approcher le taxi, il se tourna vers Bradey.) Je m'en vais. Au revoir. (Il tapota l'épaule de Maggie.) C'était épatant de faire votre connaissance.

Et avec un signe de tête à Bradey, il quitta le bungalow. Ils écoutèrent démarrer le taxi.

— Il y a quelque chose qui cloche ? demanda Maggie. Il avait l'air si triste.

— Allons dormir un peu, dit Bradey d'un ton bref. Viens, Maggie. Je suis fatigué si toi, tu ne l'es pas.

— Mais Lu, pourquoi se sauve-t-il comme ça ! Il

avait l'air si malade. Il y a quelque chose qui cloche, non ?

Bradey lui passa le bras autour de la taille et l'entraîna vers la chambre à coucher.

— Il se fait du souci pour sa fille. Tout le monde a des soucis aujourd'hui. Allons dormir, je suis fatigué.

— Tu es fatigué ? s'exclama Maggie avec un reniflement dédaigneux. Ce gars-là était comme un taureau excité. Fatigué ? Moi, je suis morte !

\*

Quittant la terrasse, Anita s'avança comme un fantôme vers les portes du living-room. Elle s'y arrêta et regarda les corps de Manuel et Fuentes gisant à terre comme s'ils étaient morts. Elle vit les corps inertes des Warrenton sur le canapé.

Elle avait vu Bradey et Bannion grimper sur le toit et disparaître. Elle avait vu Bannion se servir d'un pistolet bizarre quasi silencieux, et voilà quel était le résultat !

Prudemment, elle pénétra dans le living-room. Sur le parquet, près de Fuentes, il y avait un revolver. Elle s'en saisit vivement et recula.

Son cerveau détraqué fonctionnait lentement. Il lui fallut plus de cinq minutes pour comprendre que ces deux hommes qui avaient bousillé sa vie étaient à sa merci. Elle s'approcha de Fuentes et lui décocha un coup de pied brutal à la face. Comme il ne réagissait pas, elle se détendit, et un sourire cruel, démentiel éclaira ses traits. Elle posa le revolver et tâta le manche

de son couteau. Elle fut prise d'un besoin meurtrier de lacérer cet homme qui avait entraîné Pedro à sa perte, de le tailler en pièces. Puis elle se calma et promena les yeux sur cette salle luxueuse et ce tapis moelleux qu'elle avait si souvent nettoyé. C'était une pièce magnifique. Que de fois, alors qu'elle passait l'aspirateur, n'avait-elle pas rêvé de posséder un tapis pareil !

Elle remit le couteau dans sa gaine et, saisissant Fuentes par les chevilles, elle le traîna sur la terrasse. Elle le laissa allongé dans une flaque de lune et regagna le living-room.

Elle s'approcha de Manuel, baissant les yeux sur lui. Lui avait-il menti ? Elle n'en avait pas douté, mais après le discours dramatique qu'il avait tenu, en lui déclarant que c'était son ami de l'hôpital qui lui avait menti, elle n'en était plus certaine.

Alors elle se souvint de l'appareil qui devait faire exploser les bombes. S'agenouillant, elle fouilla les poches de Manuel. Pas d'appareil. Il lui avait donc menti !

Elle eut de la peine à déplacer le grand corps de Manuel, mais la détermination lui donna des forces. Elle était pantelante quand elle fut enfin parvenue à allonger Manuel à côté de Fuentes.

Elle observa les deux hommes gisant inanimés à ses pieds.

— Pedro, efforce-toi de m'écouter, dit-elle d'une voix douce. Tu seras vengé à présent. Tu vas pouvoir dormir en paix. Où que tu sois, je prie pour que tu voies ce que ta femme, qui n'a jamais cessé de t'aimer, va faire subir à ces deux brutes, comme tu le souhaiterais.

Elle tira le couteau et s'agenouilla à côté du corps inerte de Manuel. Elle regarda la face barbue avec dégoût.

— Tu te prétendais homme de vérité, dit-elle à mi-voix. Tous nos compatriotes avaient confiance en toi. Tu m'avais promis de me rendre mon mari. Tu as menti au sujet des bombes. Tu n'as pas de machine sur toi pour les faire exploser. Tu m'as persuadée de cacher ces prétendues bombes au prix de grands risques. Tu t'en moquais bien. Ta seule pensée était pour l'argent, toi, l'homme de vérité.

Sur l'horizon sombre, une faible lueur commençait à paraître. Le soleil allait se lever. Dans une heure à peu près, ce serait l'aube.

— Je te punis donc, toi l'homme de mensonge, chuchota Anita.

Du pouce, elle souleva la paupière de Manuel. D'une main ferme, elle enfonça doucement la pointe de son couteau dans la rétine de Manuel et, tout aussi doucement, elle fit tourner le couteau. Penchée sur lui, elle en fit autant pour son œil gauche.

— Aveugle, homme de mensonge, personne ne viendra plus à toi. Personne ne sera trahi comme tu m'as trahie. Vis dans ta misère.

Tandis que le sang commençait à sourdre des yeux de Manuel, elle se leva pour aller s'agenouiller auprès de Fuentes.

— Sans toi, dit-elle d'une voix dure, Pedro serait vivant à cette heure.

Tenant le manche du couteau à deux mains, elle se

mit à taillader, à mettre en pièces le corps inanimé avec une fureur déchaînée.

Les premiers rayons du soleil commençaient à éclairer le ciel quand elle entra dans le living-room. Elle alla à la salle de bains de Wilbur et lava ses mains couvertes de sang. Elle essuya ensuite le couteau.

Elle se sentait plus calme, mais non satisfaite.

Pedro ne pourrait pas encore reposer en paix tant que cet inspecteur qui l'avait abattu ne serait pas mort. Elle resta sur place pour penser. Comment s'appelait-il ? Un long moment, elle eut peur d'avoir oublié, puis le nom lui revint clairement : Tom Lepski.

Mais où était-il ? Comment pourrait-elle le trouver ? Elle ne savait même pas comment il était fait ! Elle se remit à réfléchir puis, revenant dans le living-room, elle trouva l'annuaire téléphonique de la région.

Il ne lui fallut que cinq minutes pour situer l'adresse du domicile de Lepski.

De nouveau elle s'immobilisa pour réfléchir. Cet inspecteur ne serait pas une cible aussi facile que Manuel et Fuentes. Il serait dangereux de l'approcher et d'user de son couteau. Elle courut là où elle avait laissé l'arme de Fuentes. S'en saisissant, elle quitta la suite et descendit par l'escalier de service en courant à pas feutrés, gagna l'entrée du personnel et sortit dans l'aurore d'une nouvelle journée chaude et humide.

\*

À sept heures et demie, Lepski attaqua son petit déjeuner composé de trois œufs sur le plat et d'une

tranche de lard grillé croustillante et épaisse d'un pouce. Carroll, assise face à lui, le regardait mâcher avec une envie croissante. Carroll surveillait sévèrement son poids et ne se permettait qu'une tasse de café sans sucre au petit déjeuner, mais ce matin-là, voyant se repaître Lepski, elle entendait son estomac crier famine. Femme de grande volonté, elle résista à la violente tentation de s'emparer de l'assiette de Lepski et de finir le lard et ce qui restait des œufs. Elle ne put toutefois résister à exprimer ses critiques.

— Lepski ! Tu manges trop ! dit-elle tandis que Lepski entamait son troisième œuf.

— Oui, dit Lepski. C'est un gros morceau de lard.

— Tu ne m'écoutes pas ! Tu n'as nul besoin d'un petit déjeuner aussi copieux. Regarde-moi donc ! Je ne bois que du café sans sucre !

Lepski ajouta du sucre à son café, se coupa un autre morceau de lard, puis tendit la main vers une nouvelle tranche de pain grillé.

— Il me faut un bon départ pour la journée, dit-il, portant la nourriture à sa bouche et mâchonnant. Après tout, poupée, j'ai un gros travail quotidien à assurer. Il faut que je soutienne mes forces.

— Toi ? Du travail ? Permits-moi de te dire, Lepski, que je connais ta manière de travailler. Tu passes la plupart du temps à lire des bandes dessinées les pieds sur ton bureau. Et sinon tu vas t'accouder à un zinc en vantant tes hautes compétences de grand inspecteur. Du travail ! Tu ne connais pas le sens de ce mot. Et moi alors ? Moi qui nettoie la maison, qui prépare tes repas, qui lave tes chemises ? Moi !

Lepski avait déjà entendu tous ces reproches. Il lui fit son sourire onctueux.

— Tu as raison, poupée. Je ne sais pas ce que je ferais sans toi.

Carroll émit un reniflement dédaigneux.

— Tous les hommes disent ça ! glapit-elle. Il n'y a pas une d'entre nous pour s'y laisser prendre. À partir de demain, dans l'intérêt de ta santé, tu n'auras droit qu'à un seul œuf et un petit bout de lard. Tu ne t'en sentiras que mieux.

— Non, poupée, j'ai une meilleure idée. Tu auras droit à un œuf et un petit bout de lard et je prendrai mon petit déjeuner habituel.

Carroll se disposait à riposter vertement quand la sonnette de l'entrée retentit.

— Qui ça peut bien être ? s'étonna-t-elle, repoussant sa chaise.

— Vas-y, poupée, va satisfaire ta curiosité, dit-il, en beurrant son toast.

— Pourquoi n'y vas-tu pas ? demanda sévèrement Carroll. Est-ce que c'est moi qui dois tout faire dans cette maison ?

— C'est peut-être le facteur, poupée, avec un beau gros cadeau pour toi, dit Lepski, en mettant une sérieuse couche de confiture sur son toast.

Avec un soupir exaspéré, Carroll se leva, longea le corridor et ouvrit brusquement la porte.

À sa surprise et son appréhension, elle se trouva confrontée à une petite Cubaine trapue, vêtue d'un sweater et d'un pantalon noirs.

— Oui ? dit Carroll. Qu'est-ce que c'est ?



— Je voudrais voir M. Lepski, dit Anita.

Sa main droite, cachée dans son dos, serrait le revolver de .38 qu'avait laissé tomber Fuentes.

— Mon mari prend son petit déjeuner, dit Carroll avec raideur. Il n'aime pas être dérangé. Qui êtes-vous ?

Anita regarda cette belle femme qui se tenait devant elle. Dans son égarement, elle se demanda si elle souffrirait, comme elle souffrait, de perdre son mari.

— Je suis Anita Certes, dit-elle. M. Lepski veut me parler au sujet de mon mari.

— Vous auriez dû aller au commissariat, dit Carroll. Attendez. Je vais le lui demander.

Lepski avait fait assiette nette. Il finissait sa troisième tasse de café quand Carroll regagna le living-room.

— C'est une Cubaine, dit Carroll. Elle veut te parler. Elle s'appelle Anita Certes.

Lepski bondit, repoussant sa chaise d'un coup de pied.

— Sacré bon sang ! explosa-t-il. Nous avons cherché cette femme partout !

Écartant Carroll, il se rua dans le corridor pour se trouver nez à nez avec Anita qui n'avait pas bougé.

— Vous êtes Tom Lepski ? demanda-t-elle.

Lepski fut soudain parcouru d'un frisson glacé en voyant les yeux noirs et durs comme pierre. Il savait par expérience quand une personne était dangereuse et cette femme l'était. Il lui vint à l'esprit que son arme était dans la chambre à coucher.

— Vous êtes l'homme qui a abattu mon mari ? demanda Anita.

— Si nous en parlions, voulez-vous ? proposa Lepski d'une voix douce. (Il comprit à son expression et ses yeux égarés que cette femme avait perdu la raison.) Entrez donc.

À ce moment, il vit le revolver dans la main d'Anita, braqué sur lui.

Carroll, qui se tenait derrière lui, vit l'arme elle aussi.

— Vous allez mourir, fit doucement Anita qui pressa la détente.

Lepski ressentit un choc au cœur. Il recula, se prit le talon dans le tapis et tomba lourdement. Il alla violemment donner de la tête contre le sol.

Anita se rapprocha de lui et fit feu trois fois encore puis, tournant les talons, elle s'enfuit le long de l'allée et gagna la rue.

Elle ignorait que l'arme qu'avait donnée Manuel à Fuentes était chargée à blanc. Manuel s'était méfié de Fuentes comme Fuentes s'était méfié de lui.

À la vue de Lepski gisant à terre, au bruit des détonations, Carroll ferma les yeux. Elle n'était pas femme à tomber dans les pommes. Elle demeura un long moment immobile puis, se ressaisissant, elle s'avança pour s'agenouiller à côté de Lepski.

Cette horrible femme l'avait tué !

Lui prenant la tête dans ses bras, elle le couvrit de baisers.

Lepski remua, puis ses bras entourèrent Carroll.

— Encore, dit-il. Encore, encore.

Carroll le lâcha.

— Je te croyais mort.

— Je l'ai cru aussi. (Lepski s'assit et se frotta la nuque.) Est-ce que je suis mort ?

Carroll regarda la chemise de son mari.

— Il n'y a pas de sang. Ne dis pas de bêtises. Bien sûr que tu n'es pas mort !

Un peu craintivement, Lepski examina le devant de sa chemise qui portait des traces noires de brûlures laissées par la poudre. Ensuite, il ouvrit sa chemise et examina sa poitrine. Alors, avec un grognement, il se leva d'un bond.

— Par où est-elle partie ? brailla-t-il.

— Comment veux-tu que je le sache ? Oh ! Tom, mon amour, je t'ai vraiment cru mort.

— On était deux à le croire, dit Lepski qui se précipita dans la chambre à coucher, empoigna son revolver, le fourra dans son étui de ceinture et reprit le corridor au pas de course.

Carroll le retint par le bras alors qu'il fonçait vers la rue.

— Ne sors pas ! Elle est dangereuse ! Non, Tom ! Je t'en supplie !

Lepski dégagea son bras.

— Poupée, c'est une opération de police, déclara-t-il avec un sourire héroïque qui pour un rien aurait été tocard. Écoute, appelle Beigler. Fais venir ici les gars. D'accord ?

— Oh, Tom ! S'il t'arrivait quelque chose ! dit Carroll dont les yeux s'emplirent de larmes.

Lepski en fut ravi. Il l'embrassa.

— Trois œufs demain ?

— Quatre si tu en as envie. Mais sois prudent !

— Appelle Beigler.

Et raidissant ses forces, Lepski, la main sur la crosse de son arme, s'avança à grands pas sur la courte allée. Parvenu à la rue déserte, il s'arrêta et regarda à droite et à gauche. Cette folle ne pouvait être bien loin, mais quelle direction avait-elle prise ? Alors, au bout de la rue, il aperçut Ted, le porteur de journaux, qui approchait tout en lançant les journaux sur les vérandas du voisinage.

Lepski courut vers lui.

— Salut, Ted ! brailla-t-il.

Long et maigre, la bouche perpétuellement ouverte, le garçon ouvrit de grands yeux hébétés, puis agita la main et vint vers lui, forçant furieusement l'allure de sa bécane.

Lepski savait ce garçon simplet, et même plus qu'attardé. Il savait que ce garçon l'idolâtrait. Ted lui avait confié sa grande ambition de devenir un jour un flic aussi sensationnel que lui, Lepski. Bien que flatté, Lepski avait jugé que l'ambition de Ted visait beaucoup trop haut.

— Salut, monsieur Lepski, dit Ted, s'arrêtant à son côté. Et ce crime ?

Lepski savait que pour tirer quelque chose de Ted, il ne fallait pas le brusquer.

— Ma foi, Ted, tu sais, ça avance doucement.

Ted considéra cette remarque d'un air songeur, puis hocha la tête.

— Vous dites bien vrai, monsieur Lepski. Pour sûr que ça va doucement, déclara-t-il, lorgnant l'arme sur

la hanche de Lepski. Avez-vous jamais abattu quelqu'un avec ce feu, monsieur Lepski ?

— Écoute, Ted, tu n'aurais pas croisé une femme en noir ?

— Je parie que vous avez abattu des tas de truands avec ce revolver, dit-il d'un air d'envie. Un de ces jours, je vais me mettre flic et j'abattraï des truands moi aussi.

Lepski contint son impatience au prix d'un gros effort.

— Bien sûr, Ted, mais as-tu vu une femme en noir dans la rue à l'instant ?

Le garçon détourna les yeux de l'arme de Lepski.

— Une femme ? demanda-t-il.

Lepski trépignait.

— Une femme en noir.

— Mais bien sûr, monsieur Lepski. Je l'ai vue.

— Où allait-elle ?

— Où elle allait ?

— C'est ça, dit Lepski, sentant monter sa tension. De quel côté allait-elle ?

— Ben, je crois qu'elle est entrée à l'église, dit le garçon qui réfléchit, puis haussa les épaules. Vous avez jamais vu quelqu'un courir à l'église ? Ma vieille, elle devait m'y traîner.

Au bout de la rue, se trouvait l'église Sainte-Marie. Tandis que Lepski courait dans cette direction, une voiture de ronde arriva. Deux agents en uniforme s'en échappèrent alors que Ted observait, fasciné.

— L'église ! glapit Lepski. Faites gaffe ! Elle est armée !

Ouvrant la marche, Lepski suivit la longue rue, escorté par les deux flics qui avaient dégainé.

Ils attirèrent aussitôt l'attention des voisins qui les aperçurent de leurs fenêtres, et les gens sortirent des maisons quand arriva une autre voiture de ronde. Sur quoi, ce fut le tour d'un troisième véhicule de police qui s'amena en trombe pour s'arrêter dans le hurlement de ses pneus brûlants tandis que Max Jacoby en sautait avec deux autres inspecteurs en civil.

Lepski, à présent point de mire de la population, s'arrêta une seconde. Depuis qu'il habitait cette rue, il avait entendu ses voisins dire à Carroll qu'il était le meilleur inspecteur des forces de l'ordre. Le moment était venu de les en convaincre une fois pour toutes !

— Qu'est-ce qui se passe, bon Dieu ? s'enquit Jacoby.

— Anita Certes, dit Lepski. Elle a perdu la raison. Elle a voulu me tuer, mais je crois que l'arme était chargée à blanc. Elle est dans l'église.

— Bon d'accord, allons la chercher, dit Jacoby, dégainant son flingue.

Le groupe des policiers, l'arme à la main, convergea sur l'église. Les portes ouvertes laissaient échapper l'odeur de l'encens.

Lepski, suivi de près par Jacoby, pénétra avec précaution dans l'église, puis s'arrêta.

Le fond de la nef flamboyait. L'autel était illuminé par les flammes dansantes des cierges.

Lepski s'avança, puis s'immobilisa brusquement.

Gisant devant l'autel, la Cubaine lui apparut. Du sang coulait le long des marches. Le manche d'un couteau lui sortait du cœur.

\*

Wilbur Warrenton s'éveilla lentement. Il jeta un coup d'œil circulaire sur le luxueux living-room, secoua la tête, puis se redressa brusquement. Il se tourna vers sa femme assise à ses côtés. Elle aussi bougeait. Il lui toucha doucement le bras et elle ouvrit les yeux. Ils se regardèrent.

— Que s'est-il passé ? demanda Maria. Ils sont partis ?

Elle se redressa tandis que Wilbur se levait en chancelant.

— Nous avons sans doute été drogués, dit-il, parcourant la pièce des yeux. Oui, je crois qu'ils sont partis.

— Drogués ? dit Maria en l'interrogeant du regard. Mais comment ça, drogués ?

— Quelle autre explication ? En tout cas, ils sont partis. Il n'y a personne ici.

— C'est comme un cauchemar, dit Maria qui se caressa la gorge, puis poussa un faible cri. Mon Dieu ! Ces salauds ont pris mes diamants. (Elle se leva d'un bond et serait tombée si Wilbur ne l'avait pas retenue.) Mes beaux diamants ! On les a volés !

— Maria ! la rabroua Wilbur. Retiens-toi. Assieds-toi !

— Mes diamants ! Que dira père ? Ils valent dix millions ! Les salauds ! J'ai perdu mes diamants ! s'écria Maria d'une voix qui atteignit une note suraiguë.

— Tu ne les as pas perdus, dit Wilbur. Assez de bêtises !

Maria le foudroya du regard.

— Comment oses-tu me parler ainsi ?

— Tu n'as pas perdu tes diamants, lui'assura Wilbur d'un ton calme et ferme.

Ils se regardèrent.

— Alors où sont-ils ? demanda Maria d'une voix mal assurée.

— Où veux-tu qu'ils soient ? Dans le coffre-fort, parbleu.

— Est-ce que je suis folle ou si c'est toi ? Comment pourraient-ils être dans le coffre-fort ?

— Maria, tu portais les copies. J'ai promis à ton père que si tu insistais pour porter les diamants hors de tout lieu sûr, je te donnerais les copies à porter.

— Les copies ? Je ne comprends rien à ce que tu racontes !

— Quand ton père t'a donné les diamants, il m'a pris à part et m'a remis les copies qu'il avait fait faire à Hong Kong où, m'a-t-il expliqué, il y a d'habiles artisans capables d'imiter les diamants à la perfection. Le collier, les boucles d'oreilles et les bracelets que ces truands ont volés sont en cristal.

— Mon Dieu ! Je n'arrive pas à le croire !

Wilbur alla au coffre-fort dissimulé, le déverrouilla et en retira l'écrin de cuir. Il l'ouvrit et le tendit à Maria qui abaissa les yeux sur ses magnifiques diamants étincelant au soleil.

— Oh, chéri ! s'écria-t-elle, posant l'écrin pour se précipiter vers Wilbur et le serrer sur son cœur. Merci ! Pardonne-moi. Je ne suis qu'une garce. Je sais que je le suis. Je t'en prie, aide-moi à changer.



Wilbur l'embrassa.

— Va t'allonger. Il faut que je fasse monter la police.

— M'allonger ? Je veux du champagne et des sandwiches au caviar ! Il faut fêter ça ! s'exclama Maria, pivotant sur ses talons. Regarde le soleil ! Regarde le ciel !

Wilbur haussa les épaules avec résignation. Il s'approcha du téléphone pour appeler la police. Il sourit en voyant Maria sortir sur la terrasse où l'attendait la terrible découverte de deux hommes mutilés pour lui faire accueil.

**C'EST PAS DANS MES CORDES**

*Traduit de l'anglais par France-Marie Watkins.*

Un bel homme frisant la quarantaine, grand, aux cheveux bruns bouclés, s'arrêta sur le seuil du privé du casino de Paradise City. Impeccablement vêtu d'un complet blanc cassé, d'une chemise bleu marine avec une cravate rouge sang, il examina la salle.

Il était 22 h 30. Cette pièce, qui ne comptait que trois tables de roulette, était réservée aux gros joueurs. La mise la plus basse était de cinq cents dollars et les touristes, comme les petits flambeurs, s'en écartaient soigneusement. La salle luxueuse était bondée car Paradise City, en Floride, était le rendez-vous des milliardaires.

Connu dans la pègre sous le nom de Julian « Lucky » Lucan, l'homme hocha la tête avec approbation. Quelque part dans cette salle pleine, il devait y avoir une femme qui satisferait sa cupidité.

La spécialité de Lucan était les femmes assez mûres et les veuves âgées plus riches d'argent que de bon sens. Il menait une vie de luxe. S'il devait coucher avec une grosse vieille bonne femme, il couchait avec elle, il lui faisait connaître l'extase sur ses vieux jours mais il veillait à ce que le prix soit juste, et toujours élevé.

Il était à Paradise City depuis trois jours. Quelles que soient les sommes qu'il recevait pour ses services, il était perpétuellement à court. Cela ne l'inquiétait pas. Lucan vivait bien et jouait aux courses. L'argent est fait pour être dépensé. Jusqu'à présent, il avait réussi à trouver de vieilles rombières généreuses mais ces trois derniers jours il n'avait rencontré personne d'assez riche pour être digne de ses charmes. Lucan était un optimiste. C'était une affaire de patience, d'entrée et de sortie d'argent mais il se rendait compte que son capital fondait. Pourquoi avait-il joué cinq mille dollars sur un canasson arrivé bon dernier ?

Ses yeux bleus vifs détaillèrent les femmes assises aux tables. La grosse, avec les cheveux bleutés et couverte de diamants, offrait peut-être un certain intérêt. Il y avait aussi la maigre, qui avait dû se faire tirer la peau au moins cinq fois, parée de séduisants rubis et émeraudes. Toutes deux paraissaient s'ennuyer toutes seules, en poussant des plaques de mille dollars sur la table. Pour leur sauter dessus, il fallait attendre qu'elles gagnent, car elles seraient d'humeur avenante. Il s'avança dans la salle, tira de sa poche un étui à cigarettes en or, cadeau d'une comtesse française, en prit une et l'alluma avec un briquet d'or incrusté de brillants, offert par une milliardaire roumaine hors d'âge.

— Monsieur Lucan, je crois ?

Lucan se raidit. Une voix masculine, sèche et dure. Il se retourna vivement et se trouva nez à nez avec un homme solidement charpenté, de la même taille que lui ; la cinquantaine, il avait des cheveux noirs grison-

nants, coupés court, une figure carrée et des yeux gris très froids.

À cause de sa profession, Lucan était psychologue et physionomiste et il vit tout de suite que cet homme entraînait dans la catégorie des « Gros Pontes ». L'homme, les traits figés et impitoyables, portait un complet foncé qui avait dû coûter cher. Irrité, Lucan dut reconnaître que les vêtements de cet homme, la chemise blanche en popeline fine et la cravate foncée peinte à la main lui donnaient l'impression d'être lui-même plutôt miteux.

Il prit une expression arrogante, cherchant à rivaliser avec le regard pénétrant de l'inconnu, mais fut contraint de détourner les yeux.

— Je suis Lucan, oui. Je ne crois pas que nous nous connaissons.

— Monsieur Lucan, j'aurais une proposition bien rémunérée à vous soumettre, dit l'homme d'une voix basse et dure. Voulez-vous prendre un verre avec moi ?

*Une proposition bien rémunérée.*

Lucan dressa l'oreille. Il flairait l'argent suintant de cet inconnu mais il resta prudent.

— C'est intéressant, répondit-il en arborant le charmant sourire qui séduisait tant de vieilles dames mais qui ne parut faire aucun effet sur cet homme. Et vous ? Qui êtes-vous ?

— Voulez-vous que nous allions au bar, monsieur Lucan ? Nous pourrions causer tranquillement.

Tournant les talons, l'homme s'éloigna de la roulette et suivit un court passage vers le bar presque désert.

Lucan le suivit comme un chien bien dressé. *Une proposition bien rémunérée.*

Il se disait qu'il pouvait toujours écouter. Cet homme, il en était sûr, ne gaspillait pas son temps.

L'inconnu choisit une table dans un coin sombre, à l'écart des quelques buveurs qui se consolait de leurs pertes. Comme Lucan s'asseyait, le barman se présenta.

— Vous prenez... ?

— Un scotch, merci.

— Deux scotches, Charles. Doubles.

L'homme examina la salle, sans rien dire. Lucan, mal à l'aise, changea de position. Il écrasa sa cigarette.

— Vous ne m'avez pas dit votre nom.

Sans répondre, l'homme continua de regarder dans le vague. Lucan, en l'observant, sentit son malaise s'accroître. Bon Dieu ! pensa-t-il, c'est un vrai dur. Il a la figure taillée dans du granit. Lucan se déplaça sur sa chaise et fut soulagé quand le barman arriva avec les verres.

Dès qu'il fut parti, l'homme se tourna vers Lucan. Ses yeux d'un gris métallique étaient pénétrants ; c'était très désagréable.

— Je n'ignore rien de vous, Lucan, dit-il de sa voix basse et dure. Vous êtes un vautour qui s'attaque aux vieilles femmes riches et stupides. Vous n'avez pas de scrupules. Vous ferez n'importe quoi si on vous paye assez cher.

Lucan se redressa en rougissant.

— Je ne sais pas qui vous êtes mais je n'accepte d'insultes de personne !

— Toutes ces conneries, ça ne prend pas avec moi. J'ai besoin d'un homme comme vous et le salaire est coquet. Je parle de deux cent mille dollars.

Lucan retint sa respiration. Pour deux cent mille dollars, il était prêt à accepter n'importe quelle insulte. Il se détendit et s'adossa à son siège.

— Ça me paraît intéressant, dit-il.

L'homme le regarda avec un mépris évident.

— Je veux vous embaucher pour me débarrasser de ma femme.

Lucan se sentit alors tout à fait détendu. Dans le passé, il avait organisé plus d'une douzaine de divorces et pour des haricots, à côté de ce que proposait cet homme.

— Pas de problème, assura-t-il. Vous voulez divorcer... Je vais vous arranger ça.

— Écoutez ce que je vous dis ! gronda l'homme d'une voix qui paralysa de nouveau Lucan. Je n'ai pas parlé d'un divorce. J'ai dit que je voulais vous embaucher pour me débarrasser de ma femme.

Lucan regarda fixement la figure dure, impitoyable du type et éprouva de l'inquiétude.

— Je ne comprends pas très bien, murmura-t-il.

— Je veux que vous vous arrangiez pour que ma femme ait un accident mortel, pour lequel je vous paierai deux cent mille dollars en espèces.

*Un accident mortel !*

Lucan se demanda si ce type était cinglé. Il lui disait qu'il voulait faire assassiner sa femme !

— J'ai peur de ne pas bien vous suivre, dit-il d'une voix mal assurée. Je ne comprends rien à ce que vous dites.

L'homme le foudroya du regard.

— Je ne pourrais pas être plus clair. Je veux que



vous vous arrangeiez pour que ma femme ait un accident mortel, en échange de quoi je vous donnerai deux cent mille dollars.

Lucan ravalait sa salive.

— Vous... vous me proposez d'assassiner votre femme pour deux cent mille dollars ?

C'était incroyable !

— On dirait que vous comprenez enfin ce que je propose, Lucan.

La première réaction de Lucan fut de se lever d'un bond et de quitter le bar mais sa cupidité innée le retint.

*Deux cent mille dollars !*

Pas de précipitation, pensa-t-il. Écoute ce que ce type a à dire. Il sera toujours temps de te défilier.

— Ma foi, je ne m'attendais pas à ça, marmonna-t-il en prenant son mouchoir pour s'éponger le front, puis il but tout son scotch. Vous parlez sérieusement ?

— Ne tournez pas autour du pot ! s'exclama l'homme avec impatience. C'est une proposition. Alors, c'est oui ou non ?

Rapide et rusé, Lucan fit marcher son cerveau. Ce serait un crime et il n'avait aucune intention de tremper dans ce genre de trucs. Les femmes riches et stupides, d'accord, mais l'assassinat, non ! Malgré tout, on ne pouvait négliger le salaire. Une telle somme réglerait ses dettes de jeu et lui permettrait de rester dans cette ville de luxe pour la saison, en oubliant les vieilles rombières assommantes.

— Oui ou non ? répéta l'homme.

Lucan hésita, puis il répondit prudemment :

— Je crois que je pourrais vous aider.

Pour la première fois, l'homme eut un sourire froid, ironique.

— C'est remarquable ce que l'argent peut acheter, murmura-t-il.

Lucan l'entendit à peine. Son esprit était maintenant passé en quatrième vitesse. Parmi ses nombreuses relations dans la pègre, il y en avait plusieurs qui n'hésiteraient pas à descendre quelqu'un si l'on y mettait le prix. Il servirait d'intermédiaire, il raflerait sa part du butin, et puis il oublierait toute l'affaire.

À présent détendu, il regarda l'homme qui l'observait attentivement.

— Vous devez comprendre que ce genre de choses n'est pas dans mes cordes, mais j'ai des relations. Ça peut s'arranger. Pouvez-vous m'accorder un jour ou deux pour me renseigner ?

— Et vous devez comprendre, déclara l'homme d'une voix menaçante, que ce doit être absolument parfait. Un accident mortel convaincant et pas de choc en retour. Oui, prenez deux jours. J'attends un plan sans faille, garanti. Où êtes-vous descendu ?

— Au Star Motel.

— Alors après-demain, nous nous retrouverons ici à 11 heures du matin. J'espère que vous aurez tout organisé à ma satisfaction. (L'homme se leva.) Bonsoir, dit-il, et il sortit rapidement du bar.

Lucan lui accorda trois minutes, puis il alla à la porte du casino. Le portier porta une main à sa casquette.

— J'appelle votre voiture, monsieur ?

Lucan tira de son portefeuille un billet de dix dollars, qu'il plia.

— Non, merci. Qui est ce grand monsieur qui vient de partir ? Il m'a semblé le reconnaître.

— C'est M. Sherman Jamison, répondit le portier, un œil sur le billet.

— C'est bien ce que je pensais.

Le billet changea de main, puis Lucan se dirigea en hâte vers le parking, monta dans sa Mercedes L 200 de location et s'engagea sur le boulevard.

Dans le parking réservé du casino, Sherman Jamison était assis dans sa Rolls Silver Spur et réfléchissait.

« J'ai fait démarrer l'opération, pensait-il. Reste maintenant à savoir si cet homme est capable de résoudre le problème. »

Il reconnaissait qu'il était inquiet d'avoir à traiter avec Lucan, un gigolo cupide, servile, mais il n'avait pas le choix. Il n'avait pas de rapports avec des tueurs à gages, tout en sachant qu'il devait en exister beaucoup. Il dépendait de Lucan, qui serait un intermédiaire assez sûr, et paraissait assuré de trouver l'homme qu'il fallait. Ce que lui avait dit une riche, vieille femme frustrée : « Cette canaille ferait n'importe quoi pour de l'argent » semblait se confirmer.

Jamison se mit en garde : il devait être extrêmement prudent en traitant avec Lucan. Au moins, il avait un mois devant lui. Le plan devait être parfait : pas de police, un malheureux accident mortel bien franc. Pas de bavure. Dans deux jours, il saurait si Lucan était en mesure de mettre au point le plan idéal et ensuite, bien sûr, il devrait être doublement prudent.

Il pensa alors à sa femme, Shannon. Ils étaient mariés

depuis huit ans. À la rubrique crédit, elle était belle et séduisante, une excellente maîtresse de maison, ce qui était important pour ses relations d'affaires. Elle dirigeait ses deux résidences avec compétence, tenait son personnel bien en main, mais avec bonté. Elle était tendre et chaleureuse. Au lit, elle était satisfaisante, toujours consentante quand il la désirait. La colonne débit, cependant, pesait lourdement contre elle.

Jamison était obsédé par l'envie d'avoir un fils. Il avait épousé Shannon alors qu'il avait juste quarante ans. Il avait hérité de son père la Jamison Computer Corporation et avait largement contribué à son expansion. Il rêvait d'avoir un fils à qui transmettre cet empire que son père et lui avaient créé. «Garde toujours la société dans la famille», lui avait dit souvent son vieux. Jamison voulait un fils qu'il guiderait, instruirait, afin qu'il réussisse aussi bien que lui. Quand Jamison voulait quelque chose à ce point, il faisait en sorte de l'obtenir, par n'importe quel moyen.

Depuis six ans, Shannon avait fait trois fausses couches. Elle n'était responsable d'aucune. Elle avait fait très attention, mais les accidents étaient arrivés. Et à chaque fois, Jamison devenait plus hostile. Or, l'année précédente, on avait pu espérer qu'ils avaient réussi. Dans son septième mois de grossesse, Shannon avait fait un faux pas et elle était tombée dans un escalier. Elle fut transportée de toute urgence dans un hôpital. L'enfant était mort-né... un fils.

Jamison, en regardant le minuscule bébé mort, ressentit une terrible frustration, une déception furieuse. Il supportait à peine de regarder sa femme. Pendant deux

semaines, il l'évita, il voyagea à Londres et à Paris pour affaires. Shannon avait consulté les meilleurs spécialistes ; ils affirmaient qu'il s'agissait d'un accident ; il n'y avait aucune raison qu'elle n'ait pas un fils. Ils étaient même certains qu'elle en aurait un. Avec des sourires bienveillants, ils lui disaient d'être patiente, d'essayer encore. Elle obtint qu'ils écrivent à Jamison, qui n'en fut pas impressionné.

C'était le premier mauvais point contre Shannon, qui présentait un danger certain.

Le deuxième, beaucoup moins grave mais un mauvais point quand même, c'était que Shannon était une catholique pratiquante. Jamison était agnostique et, quand ils s'étaient mariés, il avait accepté le fait qu'elle avait été élevée dans le catholicisme. Il avait haussé les épaules, mais quand il s'aperçut que Shannon se faisait un devoir d'aller à la messe tous les matins, sa piété l'exaspéra car elle le privait de sa présence à la table du petit déjeuner.

Il découvrit aussi qu'elle avait un considérable talent de musicienne, qu'elle jouait du violoncelle et tenait à assister aux nombreux concerts et festivals de musique de New York. Comme la musique assommait Jamison, Shannon allait seule aux concerts, l'abandonnant au perpétuel tourbillon de cocktails, de réceptions de magnats en visite et de boîtes de nuit. La fissure de leur mariage s'élargit rapidement.

Et puis un soir que Jamison assistait à un cocktail d'affaires alors que Shannon était à un concert, captivée par un trio de Bach, il fit la connaissance de Tarnia Lawrence.

Il s'entretenait avec le président d'une banque importante, bâillant discrètement du laïus monotone du vieux monsieur, quand il aperçut une grande femme brune qui venait d'entrer. Comme elle s'arrêtait sur le seuil, avant que le maître de maison se précipite vers elle, Jamison l'observa avec un intérêt croissant.

Bon Dieu ! pensa-t-il. Quelle femme !

Élégamment vêtue d'une robe du soir très simple qui avait dû coûter un prix fou, elle était la plus belle femme qu'il avait jamais vue et ses formes lui échauffaient le sang.

— La conjoncture économique, disait le président, se détériore de plus en plus...

— Oui, interrompit Jamison avec brusquerie. Savez-vous qui est cette femme ?

Surpris, le président se retourna.

— Naturellement. C'est Miss Tarnia Lawrence, une de nos clientes.

— Vraiment ? (Jamison continuait de la dévisager, alors que l'hôte la conduisait à travers le salon vers un groupe d'invités.) Qui est-elle ? Que fait-elle ?

— Miss Lawrence est un de nos plus grands couturiers. Sa réussite est remarquable. Je ne cesse de la pousser à se constituer en société, mais jusqu'à présent elle hésite. Si jamais elle le fait, Jamison, je vous conseille d'acheter un paquet d'actions.

— Si extraordinaire que ça ? murmura Jamison, les yeux sur le long dos mince et la coiffure parfaite.

— Exactement, assura le président radieux. Elle possède trois boutiques qui marchent admirablement et

une petite usine. Ses prix... (Il leva les yeux au ciel.)  
Ma femme me ruine.

— J'aimerais faire sa connaissance, dit Jamison le cœur battant.

— Pas de problème, répondit le banquier.

Il y en avait un, cependant, car la jeune femme causait avec un gros homosexuel aux cheveux roses pendant que le président et Jamison attendaient, et la conversation animée à voix basse semblait durer éternellement, de l'avis de Jamison.

— Miss Lawrence n'assiste à ces cocktails que pour ses affaires, chuchota le banquier. Ce serait un mauvais moment pour l'interrompre. Cet individu répugnant est un très important modéliste.

— Je peux attendre, marmonna Jamison en contemplant la jeune femme.

Il lui donnait à peine plus de trente ans. Il examina sa silhouette svelte et ses seins. De nouveau, il se sentit échauffé. Oui ! C'était une sacrée femme !

Le président parlait encore de la prochaine récession, mais Jamison n'écoutait pas. Il patientait, en se demandant quand il lui était arrivé d'attendre quelqu'un.

Enfin, la jeune femme donna une petite tape sur le bras du pédé et se retourna.

— Miss Lawrence, dit vivement le banquier, permettez-moi de vous présenter Sherman Jamison.

Le nom de Sherman Jamison, un des plus grands et des plus riches industriels, était bien connu.

Pendant un instant, un nuage d'irritation voila le visage de Tarnia, puis elle sourit.

Dieu ! pensa Jamison, quel beau sourire ! Quelle femme !

Elle le regarda.

Pendant cet échange de regards, Jamison comprit que non seulement il était tombé amoureux d'elle mais qu'elle, à voir ses yeux s'illuminer soudain, tombait amoureuse de lui.

Très rarement, quand un homme et une femme se rencontrent, il arrive qu'ils comprennent immédiatement qu'ils ont trouvé un véritable partenaire. Cette singulière alchimie se produisit pour Tarnia et Jamison.

Il y eut un long silence, pendant lequel ils se dévisagèrent, puis elle murmura :

— Enchantée de vous connaître, monsieur Jamison. Je regrette mais je suis obligée de partir. J'ai tant à faire.

Jamison écarta le banquier qui en resta bouche bée.

— J'allais partir aussi, dit-il. Permettez-moi de vous conduire où vous voulez.

Il y avait un an de cela.

Tarnia venait deux fois par semaine de Paradise City à New York. Malgré ses réunions d'affaires, Jamison s'arrangeait pour la voir et dîner avec elle dans des restaurants discrets. Quand ils étaient à Paradise City, ils étaient encore plus prudents.

Jamison avait expliqué à Tarnia que sa femme était une catholique fervente et, bien qu'il eût discuté de la possibilité d'un divorce, elle s'y refusait catégoriquement. Elle acceptait une séparation légale mais elle ne voulait pas aller à l'encontre des principes de sa religion et lui accorder un divorce.



Tarnia comprenait le problème. Elle savait qu'en restant avec Jamison elle ne pourrait que courir à la catastrophe, mais elle l'avait dans la peau. Il avait un attrait magnétique auquel elle ne pouvait résister.

Jamison la voulait. Il rêvait de l'avoir pour compagne constante. Quelle merveilleuse mère elle ferait pour son futur fils !

Tarnia refusait avec douceur mais fermeté de coucher avec lui et Jamison respectait cela. Il savait qu'à moins de l'épouser, cette excitante association clandestine devrait éventuellement prendre fin.

Ils se retrouvaient souvent dans le luxueux appartement de cinq pièces qu'elle possédait à Paradise City, dont la grande baie donnait sur la mer, les palmiers et la plage. Ils parlaient franchement d'eux-mêmes, entre eux. Pour Jamison, c'était une joie de se détendre en sa compagnie et de parler de lui et d'elle.

Il lui avait demandé pourquoi elle ne s'était pas mariée. Elle avait trente ans. Elle lui répondit qu'à son avis le mariage et une carrière n'allaient pas ensemble et il était d'accord.

— Je me débrouille bien, disait-elle. La lutte a été dure, difficile, mais j'ai réussi. J'ai eu quelques aventures quand j'étais jeune, des amours adolescentes. Maintenant, je travaille surtout avec des homosexuels, confia-t-elle avec son beau sourire. Je n'ai pas eu de tentations, jusqu'à ce que vous surgissiez.

Et puis, trois semaines plus tôt, Jamison avait subi un choc. Ils venaient de terminer un excellent dîner dans un restaurant de fruits de mer quand Tarnia, plus ravissante que jamais au clair de lune, déclara :

— Sherry, nous devons affronter la réalité. Ça ne peut pas durer. Vous ne pouvez pas divorcer. Chaque fois que je vous vois, je souffre. (Comme il tentait de protester, elle leva une main.) Je vous en prie, écoutez-moi. Ce matin, j'ai reçu un coup de téléphone de Guiseppi, le plus grand couturier de Rome. La mode, à Rome, a pris une expansion énorme. Aujourd'hui, les femmes élégantes, riches, s'habillent exclusivement là-bas. Il veut que je sois sa première modéliste. C'est une occasion inespérée. Il m'offre un salaire astronomique et un appartement gratuit, si j'accepte d'aller à Rome. Il m'a donné un mois pour me décider.

Mal à l'aise, Jamison écoutait, le cœur battant.

— Je ne peux pas continuer comme ça avec vous, mon chéri, reprit Tarnia. Ça me déchire. Je ne peux même pas me concentrer sur mon travail car je ne pense qu'à vous. Alors, je vous en prie, soyez compréhensif. Nous ne pouvons pas nous marier et je dois songer à mon avenir. Je veux que nous nous séparions maintenant. Nous aurons de merveilleux souvenirs, mais nous devons nous séparer.

Jamison avait affronté bien des crises dans sa vie mais celle-ci était si inattendue, si terrible, que pendant un long moment il fut incapable de dire un mot. Puis son esprit incisif, impitoyable, se mit au travail.

— Naturellement, je comprends, dit-il, la figure impassible. Vous avez une brillante carrière devant vous. Avant que nous prenions une décision définitive, il y a une question que j'aimerais poser. (Il se pencha, la regarda dans les yeux et lui prit la main.) Si j'étais libre de vous épouser, accepteriez-vous de renoncer à

votre carrière, d'être la mère de mes enfants, de tenir mes maisons, de m'accompagner en voyages d'affaires tout en étant heureuse ?

Elle contempla longuement leurs deux mains jointes, puis elle le regarda en face et sourit.

— Oui, Sherry. Je renoncerais à tout et je serais heureuse avec vous. Et j'adorerais avoir des enfants de vous. (Elle dégagea sa main.) Mais voilà. Ça ne peut pas arriver. Alors je vous en prie, oubliez-moi comme je dois vous oublier.

Jamison hocha la tête.

— Accordez-moi un mois. J'ai l'impression que Shannon devient plus compréhensive. Je crois que je pourrais la persuader. Je vous en supplie, accordez-moi un mois.

— Vous rêvez, Sherry, vous le savez, dit Tarnia avec douceur. Les rêves ne se réalisent pas. Vous ne pourrez pas m'épouser et je dois penser à moi. Quittons-nous là.

— Voulez-vous me donner un mois ? insista Jamison en se levant.

Elle hésita et finit par acquiescer.

— Oui. Dans un mois à dater d'aujourd'hui, je partirai pour Rome.

— Entendu.

Il lui caressa tendrement la joue et partit.

En montrant dans sa Rolls, il savait qu'il n'avait pas le choix. Il devait s'arranger pour faire assassiner Shannon.

Lucky Lucan se gara devant les bureaux du *Paradise City Herald*. Bien qu'il fût plus de 23 h 30, il y avait de

la lumière. C'était le moment où l'on bouclait le journal.

Il était en territoire familier. Il monta au cinquième, où Sydney Drysdale occupait un petit bureau au fond d'un long couloir.

Drysdale était le chroniqueur mondain du *Herald*. C'était un homme à l'affût de tout, qui avait le nez ou l'oreille collé au sol. Ce qu'il ignorait des habitants et des visiteurs de Paradise City ne valait pas la peine d'être su. Il avait cinq collaborateurs qui le tenaient continuellement au courant et sa rubrique de potins scandaleux était avidement dévorée.

Frappant un coup sec, Lucan ouvrit la porte et entra dans la pièce où Drysdale, installé à son bureau, contemplait un cure-dent qu'il venait d'utiliser. Satisfait d'avoir rempli une nouvelle rubrique, il songeait à son dîner et à son retour chez lui.

Bien souvent, dans le passé, Lucan lui avait fourni de petits potins croustillants et les deux hommes travaillaient d'un commun accord. Drysdale payait toujours bien les informations scandaleuses que Lucan lui apportait.

La soixantaine, obèse, à moitié chauve, Drysdale rappelait à Lucan une grosse limace se promenant sur des feuilles de chou. Le journaliste, négligemment vêtu d'une chemise fripée à col ouvert, les yeux cachés derrière des verres épais, un nez couperosé par l'alcool, jurait par son aspect avec l'importance de la situation qu'il occupait au *Herald*.

— Salut, Syd, dit Lucan en refermant la porte.

Avec une attention exagérée, Drysdale examina son visiteur.

— Ça, par exemple ! Lucky ! s'exclama-t-il. Je te croyais en prison.

Lucan se força à sourire. L'humour de Drysdale l'exaspérait.

— Ça marche pour toi, Syd ?

— Qu'est-ce que tu as pour moi ? Je veux rentrer me coucher.

Lucan s'assit dans le fauteuil des visiteurs, ouvrit son étui à cigarettes en or et le présenta.

Drysdale était connu pour ne jamais rien refuser. Il prit une cigarette, la regarda d'un air méfiant et la rangea dans son tiroir.

— Je ne fume plus, annonça-t-il. Bel étui. Qui était la vieille qui t'en a fait cadeau ?

— Comme si j'allais te le dire, répliqua Lucan avec son sourire charmeur. Syd, un service.

Drysdale haussa ses sourcils broussailleux.

— Pas de services, déclara-t-il d'un ton ferme. Si c'est tout ce que tu veux, de l'air. J'ai faim.

— Est-ce que ça t'intéresserait d'apprendre que la fille d'un de nos plus riches concitoyens se fait avorter cette semaine ?

La physionomie de Drysdale s'éclaira. C'était le genre de nouvelles qui alimentaient sa chronique.

— Dis-m'en plus long que ça, Lucky, pria-t-il en carrant sa masse dans son fauteuil à pivot.

— Un service, j'ai dit.

— Donnant donnant ?

— C'est ça.

— Quel service ?

— Je veux tout ce que tu sais sur Sherman Jamison.

Drysdale, sincèrement stupéfait, ouvrit des yeux ronds.

— Sherman Jamison ! Tu es complètement malade ! Écoute, Lucky, je ne t'aime pas mais tu es utile. Si tu commences à fricoter avec Jamison, tu es certain de te retrouver en taule.

— T'occupe pas de ça. Je veux simplement des renseignements. Parle-moi de lui.

— Jamison ? C'est le grand patron de la Jamison Computer Corporation, héritée de son père. Il est dur, impitoyable et pourri de fric. Jamais je ne citerais son nom dans ma chronique. Il pourrait acheter le *Herald* comme toi tu achètes un paquet de cigarettes, alors je le laisse tranquille et tu dois en faire autant. Il a un immense appartement à New York. Une grande villa ici. Il appelle le Président par son prénom et il est à tu et à toi avec tous les gros bonnets de la Maison-Blanche. Il est un personnage très important et bougrement dangereux.

Lucan, qui écoutait attentivement, demanda :

— Riche comment ?

Drysdale haussa les épaules.

— Va savoir. Si tu veux une comparaison, je dirais que la fortune de feu Onassis, c'était des haricots à côté de la sienne.

Dieu de Dieu ! pensa Lucan, c'est vraiment le gros morceau ! Et cet homme l'avait abordé et voulait qu'il assassine sa femme ! Un homme avec un fric pareil !

— Parle-moi de sa femme, Syd.

Encore une fois, le chroniqueur ouvrit des yeux ronds.

— Sa femme ? Bon Dieu, tu n'as pas l'intention de te la sauter, j'espère ? Je connais ton racket mais ça, faut pas y toucher. Ça risque de te plonger dans la merde jusqu'au cou.

— Parle-moi d'elle, insista Lucan.

Drysdale fit un geste vague.

— Shannon Jamison ? Elle est musicienne. Elle s'occupe des maisons de Jamison et elle est catholique pratiquante. Pas grand-chose d'autre à te dire. À mon avis, ça ne marche pas bien entre eux. Pas d'enfants. Chaque fois qu'elle est enceinte, quelque chose va mal. Je sais pertinemment que Jamison rêve d'avoir un fils. Elle va toute seule au concert. Jamison n'est pas mélomane, faut croire. Bof... Pour moi, c'est zéro. Pas de scandale. Pas de petits amis.

— Jamison ? Il la trompe ?

Drysdale tirailla son nez couperosé.

— S'il le fait, c'est sous le manteau. Il paraît qu'il voit beaucoup Tarnia Lawrence, la modéliste. Un beau châssis. Malgré de nombreuses occasions, je n'ai rien pu trouver contre elle. Elle est travailleuse et réussit bien. (Drysdale déplaça sa masse dans le fauteuil.) C'est tout ce que tu veux ?

Et plus qu'assez, pensa Lucan. De quoi réfléchir pas mal. Il déclencha son sourire charmeur.

— C'est parfait, Syd. Merci infiniment. Je ne retarderai pas davantage ton dîner.

Il se leva et alla à la porte.

— Hé ! aboya Drysdale. Une minute. Quelle est la même qui se fait avorter cette semaine ?

Lucan le regarda d'un air innocent.

— Des dizaines, probablement, répondit-il enjoué. Comment veux-tu que je le sache ? Allez, salut.

Et il partit.

En retournant au Star Motel, Lucan fit travailler ses méninges.

Ainsi, un homme aussi riche et influent que Jamison voulait se débarrasser de sa femme ! Il offrait deux cent mille dollars. Lucan renifla. C'était de la gnognotte. La somme l'avait séduit, mais il comprenait maintenant que si Jamison entendait réellement traiter, ça allait lui coûter bien plus. Un demi-million, peut-être. Lucan fredonna joyeusement. Ça, oui, c'était de l'argent ! D'après ce qu'il venait d'apprendre par Drysdale, Jamison ne pouvait pas divorcer et il s'était fort probablement trouvé une petite amie. Un dur comme Jamison se foutait de ce qu'il payait, du moment qu'il obtenait ce qu'il voulait.

*Un personnage très important et bougrement dangereux, avait dit Drysdale.*

Lucan le croyait aisément. Il lui faudrait s'y prendre prudemment. Malgré tout, en lui faisant une telle proposition, Jamison prêtait le flanc à un chantage subtil.

De retour dans sa chambre confortable du Star Motel, Lucan prit une douche, se mit en pyjama, puis se coucha. Son cerveau ne cessait pas un instant de travailler.

Maintenant, se dit-il, il faut que je trouve un tueur. C'est le boulot pour lequel Jamison me paie.

*Un accident mortel, avait dit Jamison. Ce doit être*



*absolument parfait. Pas de police, pas de bavure, un accident mortel convaincant.*

Il considéra les quelques assassins professionnels qu'il avait connus à New York. Grossiers, aucune finesse. Puis il songea à Ernie Kling. Il hésita. Kling était plus qu'un professionnel. À en croire les bruits qui couraient, Kling avait assassiné au moins vingt personnes encombrantes. Il semblait avoir un flair magique ou plus probablement le génie de l'organisation. Il n'avait pas de casier. Il vivait bien, dans un appartement de trois pièces du centre de Washington. Lucan s'avoua qu'il était un peu inquiet de traiter avec un homme comme Kling. Il l'avait croisé plusieurs fois dans ses boîtes de nuit de New York. De temps à autre, ils avaient pris un verre ensemble. À son avis, Kling était un danger mortel. Cet homme était à cent coudées au-dessus de Lucan mais pourrait être le meilleur pour réussir cette affaire avec Jamison.

Après avoir hésité un moment, Lucan se releva, chercha son carnet d'adresses, trouva le numéro de téléphone de Kling, hésita encore et l'appela.

— Le médecin m'assure que nous pouvons avoir un enfant, annonça calmement Shannon Jamison. Les quatre derniers étaient un caprice de la nature.

Jamison contemplait d'un air sombre la vaste pièce luxueuse. Il pensait à Tarnia. Il avait entendu Shannon dire ça si souvent qu'il en était malade.

— Navré, Shannon, dit-il, d'une voix dure. Je veux divorcer.

— Mais, Sherman, nous avons abordé ce problème,

je ne sais combien de fois, dit-elle avec de la détresse dans sa voix mélodieuse. Ce n'est pas possible. Je t'en prie, n'insiste pas.

— Je veux un divorce et un fils ! gronda. Jamison.

— Il y a une autre femme ?

— Naturellement ! Je veux divorcer !

— J'ai tant de peine pour toi, Sherman. Tu as près de cinquante ans. Si souvent, les hommes de ton âge regardent ailleurs. J'ai été une bonne épouse et une bonne maîtresse de maison. Si tu veux une séparation, je serai d'accord, mais ma religion m'interdit de divorcer.

— Ta religion, j'en ai rien à foutre ! Je veux un divorce !

Pâle, les traits tirés, Shannon le dévisagea.

— Je prie pour que tu ne penses pas ce que tu dis. Enfin j'espère. Il ne peut pas y avoir de divorce. Vis avec cette femme. Si tu veux une séparation légale, dis-le-moi, mais le divorce est impossible.

Jamison continua de la foudroyer du regard.

— Tu parles sérieusement ?

— Voyons, Sherman chéri, tu le sais bien. Allons nous coucher. Nous pourrions réussir. Viens, mon chéri, essayons.

Jamison vida son verre et le posa rageusement. Il ne pensait qu'à Tarnia.

— Coucher avec *toi* ? Disparais de ma vue ! J'en ai assez ! Je veux divorcer.

Un long silence suivit, puis Shannon se dirigea vers la porte.

— Quand tu voudras que je parte, dis-le-moi, murmura-t-elle. Je prierai pour toi.

Jamison entendit la porte se refermer doucement, puis le pas lent de sa femme dans l'escalier.

Si violente était sa colère, si grande sa frustration qu'il dit presque tout haut :

— C'est bon, espèce de conne, grenouille de bénitier, tu viens de signer ton arrêt de mort !

Ernie Kling ressemblait de manière si frappante à la vedette de cinéma Lee Marvin que, souvent, des jeunes femmes rougissantes l'arrêtaient dans la rue pour lui demander un autographe. Sa réponse était toujours la même :

— Je ne signe que les chèques.

Et, les écartant sans ménagement, il repartait.

Kling aimait la bonne vie. Il avait acheté un petit appartement luxueux dans le centre de Washington qui était son quartier général. Il vivait comme un tigre affamé, tapi dans son repaire, attendant sa proie. Longtemps en cheville avec la Mafia, comme tueur à gages, il recevait l'ordre d'avoir à se rendre dans quelque ville lointaine, parfois au Mexique ou au Canada, pour descendre un type devenu gênant. Au cours des ans, il s'était taillé une réputation d'homme de confiance, un vrai professionnel.

Quand il effectuait un travail, il n'y avait pas de retombées. La Mafia l'aiguillait souvent sur la clientèle privée : une femme riche voulait se débarrasser de son mari, un homme bourré de fric de sa petite amie qui le

faisait chanter. « C'est un service que je vous demande, Ernie », disait une voix au téléphone.

Jamais Kling n'acceptait de contrat de moins de cent mille dollars plus tous les frais, et comme il en exécutait en moyenne trois par an, il pouvait se permettre de mener la grande vie.

Il dépensait son argent en costumes et restaurants de luxe. Les femmes ne l'intéressaient pas. Quand il en avait besoin d'une, ce qui était rare, il faisait appel aux services d'une call-girl de grand standing. Il les aimait rousses, un peu potelées et sa manière de les traiter, passablement brutales, les laissait souvent en larmes.

Kling n'avait aucun respect pour la vie humaine, à part la sienne. Homme, femme ou enfant n'étaient pour lui qu'une source de bénéfices, du moment que le prix était honnête.

La Noire qui faisait son ménage, sa lessive et préparait de sinistres déjeuners lui fit comprendre qu'il devait chercher ailleurs. Il commençait à en avoir assez de dîner tous les soirs au restaurant. Amateur de bonne cuisine, il faisait partie des heureux de ce monde qui, quoi qu'ils mangent, n'engraissent jamais. Il voulait maintenant quelqu'un de toute confiance, capable de s'occuper de son appartement, qui n'écouterait pas quand il répondrait au téléphone, qui ne bavarderait pas quand il se reposait et qui lui servirait des repas convenables.

Dix-huit mois plus tôt, il avait rencontré Ng Vee, un jeune Vietnamien affamé, en jean loqueteux et sweat-shirt crasseux. Le gosse lui avait demandé l'aumône en disant qu'il n'avait pas mangé depuis trois jours.

Kling était par hasard d'excellente humeur après un dîner succulent copieusement arrosé de scotch. Le gosse lui plut, malgré sa crasse. De taille moyenne, maigre comme un clou, il avait de grands yeux noirs intelligents. Kling prit une décision sur-le-champ et, avec le recul, il se disait que c'était la meilleure décision instantanée qu'il avait jamais prise.

Il emmena Ng dans un restaurant vietnamien minable et le regarda manger comme un loup famélique. Ng l'observait constamment avec inquiétude, sans rien comprendre à cet homme grand et maigre aux cheveux gris, élégant, dont la forte personnalité imposait immédiatement le respect.

Après avoir dévoré plusieurs plats vietnamiens substantiels, Ng marqua une pose. Jusqu'à présent, cet homme n'avait pas dit un mot. Il fumait, il examinait Ng de ses yeux gris ardoise pénétrants.

Ng dit enfin d'une voix basse :

— Excusez-moi, monsieur, vous êtes très gentil avec moi, mais je ne suis pas homosexuel et je ne me drogue pas. Je cherche simplement du travail.

— Parle-moi de toi.

L'histoire de Ng fut brièvement racontée. Sa mère était vietnamienne, son père inconnu un sergent américain qui avait disparu quand elle avait été enceinte. Elle gagnait chichement sa vie en vendant des plats chauds dans les rues de Saigon. Finalement, elle décida de se joindre au flot des réfugiés partant pour les États-Unis. Ng avait alors seize ans. Il avait une certaine éducation et avait eu la chance d'avoir été aidé par un prêtre catholique américain qui lui avait appris à lire et écrire

en anglais. Ng, brillant élève, avait travaillé dur pour parfaire son éducation. Sa mère et lui espéraient que tout irait bien quand ils seraient aux États-Unis, mais ils y avaient mené une vie très difficile. Sa mère trouva un emploi sous-payé dans une blanchisserie vietnamienne. Ng avait cherché et cherchait encore du travail mais personne ne voulait de lui. Après un an de cette misère, avec sa mère se tuant comme une esclave pour les nourrir tous les deux et payer le loyer de l'unique chambre qu'ils avaient eu la chance de trouver, Ng comprit qu'il était pour sa mère un fardeau inutile, sans espoir ; il voyait qu'elle commençait à dépérir car elle se privait pour le nourrir. Il comprenait qu'elle vivrait mieux s'il ne restait plus à sa charge. Sans rien lui dire, il était parti par les rues. C'était le troisième jour de sa recherche désespérée pour trouver un emploi, n'importe quelle basse besogne, et sans succès. Il avait l'impression, dans sa détresse, d'être arrivé au bout du rouleau.

En écoutant et en observant Ng, Kling jugea que ce garçon avait des possibilités, pour être formé et devenir l'esclave dont il avait besoin : pour entretenir son appartement, s'occuper des tâches ménagères et être fidèle.

— C'est bon, petit, j'ai un emploi pour toi, dit-il, et il tira de son portefeuille deux billets de cent dollars ainsi que sa carte. Va te laver. Achète-toi des frusques et viens te présenter à cette adresse après-demain à onze heures du matin.

Il ne fallut que quelques jours à Kling pour expliquer à Ng ce qu'il voulait et attendait de lui. Ng apprenait

vite. Il semblait né pour être un parfait valet de chambre : discret, toujours à la disposition, il restait dans la cuisine quand Kling traitait une affaire ou parlait au téléphone. L'appartement était immaculé. Et puis Kling fut appelé par un contrat à se rendre à la Jamaïque. Il resterait absent trois semaines. Sans la moindre hésitation, il laissa à Ng le soin de veiller sur l'appartement. Il expliqua qu'il ne reviendrait pas tout de suite.

Ng hocha la tête.

— Aucun problème, monsieur. Je prendrai soin de votre maison.

Ng payait le gamin cent dollars par semaine, nourri et logé. Kling parti, Ng alla voir sa mère. Il lui parla de son coup de chance et lui donna cent dollars.

— Rends-toi indispensable, mon fils, dit-elle. Prends des leçons de cuisine. Je t'apprendrai à laver et repasser.

Voyant la sagesse de ce conseil, Ng s'inscrivit à un cours de cuisine du soir. Sa mère lui montra comment repasser les luxueuses chemises de Kling. Là encore, il apprit vite. Même en l'absence de Kling, Ng ne s'asseyait jamais dans le magnifique salon. Il restait dans la cuisine, où il étudiait l'anglais, ou le soir, dans sa chambre, il regardait la télévision.

À son retour, Kling fut heureux et surpris de trouver un dîner chaud, un excellent rôti qui l'attendait. Il fut aussi ravi de constater que son appartement n'avait jamais été mieux tenu.

— Dis donc, petit ! s'exclama-t-il. Tu es devenu un sacré cuisinier !

— Merci, monsieur, dit Ng. J'ai pris des leçons. S'il



vous plaît, commandez ce que vous aimeriez manger demain.

Kling sourit aux anges.

— Je te laisse faire, petit, du moment que c'est aussi bon que ça. (Il tira de sa poche une épaisse liasse de billets de cent dollars, en détacha trois et les jeta sur la table.) Voilà pour la maison. Arrange-toi comme tu veux.

— Oui, monsieur, murmura Ng en regardant le grand type maigre d'un air admiratif.

Quand il eut desservi et fut retourné dans la cuisine, Kling alluma une cigarette et se détendit dans son fauteuil. Je me suis bien attaché à ce petit morveux, pensait-il. Bon Dieu ! J'ai eu un sacré flair en l'engageant ! Il est exactement ce que j'avais toujours espéré !

Deux semaines plus tard, il comprit à quel point Ng était précieux pour lui.

Kling était allé dîner avec des amis, laissant Ng seul à l'appartement, en lui disant de ne pas l'attendre car il rentrerait vers minuit. Cela, naturellement, était inconcevable pour Ng. Quelle que soit l'heure du retour de Kling, il trouvait toujours Ng qui l'attendait avec du café prêt ou une boisson glacée.

Vers onze heures et demie du soir, on sonna. Ng alla ouvrir et reçut immédiatement une violente poussée qui le fit reculer en chancelant.

Un homme trapu, en veste de sport miteuse et chapeau grasseyeux, entra rapidement et referma la porte derrière lui. Il avait un .38 automatique dans la main droite.

Reprenant son équilibre, Ng le regarda, la figure impassible.

— Où est Kling ? gronda l'homme.

— Il est sorti, monsieur.

— Quand est-ce qu'il rentre ?

— Je ne sais pas, monsieur.

L'homme l'examina avec un sourire mauvais.

— Ainsi, il en pince pour les garçons, maintenant. J'attendrai. Fous-moi le camp. Ne te mêle de rien et il ne t'arrivera pas de bricoles.

— Oui, monsieur. (Ng observa le pistolet, puis la figure congestionnée de l'homme.) Avant de partir, puis-je vous servir à boire, monsieur ?

L'homme se laissa tomber lourdement dans un des grands fauteuils, face à la porte.

— Oui, pédale... Un scotch.

— Bien, monsieur.

Ng alla à l'armoire à liqueurs et prépara un whisky bien tassé, avec du soda et de la glace.

— Est-ce ainsi que vous l'aimez, monsieur ?

L'homme prit le verre, goûta et hocha la tête.

— Tu sais pourquoi je suis là, petit suceur de bite ?

— Non, monsieur.

— Ce fumier de Kling a tué mon frère. Alors je suis venu pour coller quatre balles dans son ventre puant. Maintenant fous-moi le camp d'ici.

— Oui, monsieur.

Ng s'inclina et se retira silencieusement dans la cuisine.

Le gros homme trapu se détendit dans le fauteuil et contempla l'appartement.

On peut dire que cette ordure sait vivre, pensa-t-il.

Bon, pour lui, c'est bientôt la fin. Dès qu'il entrera, je l'aurai.

Il vida son verre et, d'un geste brutal, il l'envoya se briser contre le mur. Ça sera chouette de voir sa gueule quand il me verra !

Il resta là une vingtaine de minutes, puis il entendit le léger bourdonnement de l'ascenseur. Il se redressa et se pencha en avant, le pistolet braqué sur la porte.

Une clef grinça dans la serrure et Kling, détendu après un bon dîner, entra.

— Bouge pas, salaud ! aboya l'homme qui tenait fermement l'arme dans sa main. T'as tué mon frère ! Maintenant c'est ton tour !

Kling, blindé contre ce genre de surprises, avança dans la pièce et claqua la porte du talon.

— Salut, Louie, dit-il calmement. Ne t'énerve pas. (Il avait les yeux sur le pistolet.) On peut discuter.

Louie savait combien Kling était dangereux. Il esquissa un sourire.

— Y a rien à discuter, ordure. Voilà pour toi et va-t'en pourrir en enfer !

Comme le pistolet se levait, Kling, se sachant impuissant, rassembla son courage. Louie ne put résister à la tentation de savourer sa victoire.

— T'as jamais donné une chance à mon frère. Il n'a même pas su ce qui lui arrivait. Je...

Des doigts semblables à des grappins d'acier saisirent le poignet de Louie. Il sentit une douleur fulgurante remonter le long de son bras, et poussa un cri. Le pistolet tomba de sa main paralysée. On lui tordit le bras. Les grappins d'acier s'enfonçaient dans un nerf

qui irradiait dans tout son corps des élancements atroces. Il n'avait plus aucune résistance. Il eut vaguement conscience que son bras se cassait et hurla.

Kling, immobile, observait.

Ng s'était glissé dans la pièce, silencieux comme une ombre, derrière Louie.

Kling fit une petite grimace en entendant craquer l'os. À moitié évanoui, Louie retomba dans le fauteuil, en gémissant.

Ng ramassa le pistolet. Il regarda Kling qui l'observait avec stupéfaction sachant que ce petit Vietnamien lui avait sauvé la vie.

— Puis-je le tuer, monsieur ? demanda Ng.

Les yeux de Kling s'arrondirent de surprise.

— Tu veux le tuer, petit ?

— Oui, monsieur. Il m'a insulté.

— Ça, par exemple ! Il va falloir qu'il disparaisse, alors si ça te fait plaisir, vas-y. Mais attends, petit, pas ici. Nous ne voulons pas salir ce bel appartement, pas vrai ?

— Non, monsieur. Je pensais au garage.

— C'est ça. Transportons-le.

Louie se rendit vaguement compte qu'on le traînait dans l'appartement, puis dans l'ascenseur. Tous les nerfs de son corps étaient en feu. Il n'arrêtait pas de gémir, aveuglé par la douleur.

Ils le trimbangèrent dans le vaste garage souterrain abritant quelque trois cents voitures.

— Ça ira comme ça, petit, dit Kling en collant Louie contre un véhicule.

— Oui, monsieur.

Kling, encore un peu sidéré, demanda :

— Tu as déjà tué quelqu'un, petit ?

Ng tira de sa poche le pistolet de Louie.

— Oui, monsieur. La vie était dure, à Saïgon. Pour apprendre à survivre, j'ai dû me défendre.

Il s'approcha de Louie, qui se débattait pour se redresser.

Fasciné, Kling regarda Ng appliquer le canon de l'arme contre la tempe de l'homme et presser la détente. La détonation se répercuta dans tout le garage. La tête de Louie tressauta et le corps lourd retomba.

— Bien tiré, petit. Donne-moi le pistolet.

Ng le tendit à Kling qui l'essuya avec son mouchoir ; puis, accroupi près du mort, il le fourra dans la main inerte.

— Et voilà, petit. Maintenant, allons nous coucher.

— Oui, monsieur. Voulez-vous un whisky ou du café ?

Kling éclata de rire.

— Sacré même, va ! Tu m'as sauvé la vie. C'est une chose que je n'oublierai pas.

— Vous m'avez sauvé la vie, monsieur, répondit paisiblement Ng. C'est une chose que je n'oublierai jamais.

Dans l'ascenseur, en remontant, Kling demanda :

— Qu'est-ce que tu lui as fait ?

— Ah ça ? Le corps est plein de nerfs. Il faut savoir où les toucher. La douleur paralyse.

Kling gonfla ses joues et souffla.

— Alors, ce salaud t'a insulté, tu dis ?

— Oui, monsieur. Il nous a traînés dans la boue, vous et moi.

Kling se gratta la nuque.

— Alors, du coup, tu devais le tuer, hein ?

— Oui, monsieur.

La porte de l'ascenseur coulissa et ils rentrèrent dans l'appartement.

— Un verre ou du café, monsieur ?

— Rien. Va te coucher, petit, et merci.

Ng s'inclina.

— Bonne nuit, monsieur, dit-il, puis il se retira.

Kling s'approcha de l'immense baie et contempla la circulation, tout en bas.

Il se disait qu'il n'avait pas seulement trouvé un valet de chambre précieux mais un partenaire inestimable, aussi impitoyable et possédant autant de sang-froid que lui-même.

Totalement détendu, Ng, allongé dans son petit lit confortable, regardait au plafond la lumière tamisée de sa lampe de chevet.

Son esprit se reporta à huit ans en arrière, au temps de la jungle incertaine de Saïgon.

Il songea à sa mère, assise toute la journée sous le soleil écrasant au bord du trottoir, entourée de divers récipients de cuisine vietnamienne, devant un petit brasero pour chauffer le plat demandé.

Des paysans, chargés de lourds fardeaux, s'arrêtaient fréquemment pour manger de sa cuisine. Elle avait souvent une dizaine de vieux hommes en sueur, accroupis en cercle autour d'elle. Ils lui donnaient quelques

pièces en échange de deux ou trois bouchées de nourriture.

Quand elle retournait enfin dans leur petite chambre unique, elle s'estimait heureuse si elle avait gagné l'équivalent de quatre dollars. Elle gardait toujours les restes et le fond de ses divers récipients pour Ng et elle.

À cette époque, Ng avait treize ans et il travaillait avec acharnement à ses études, guidé par le prêtre américain. Le soir, il courait au minuscule cabinet du Dr Chi Wu, un vieil acupuncteur qui avait eu une clientèle florissante. Mais maintenant, à cause de ses mains tremblantes, il perdait beaucoup de patients.

Chi Wu avait 89 ans ; c'était un petit type parcheminé à longue barbiche blanche. Ng faisait le ménage de son bureau et de son cagibi de consultation.

Chi Wu, un homme solitaire et bavard, aimait bien Ng. Souvent, il lui parlait de sa science et, voyant l'intérêt du jeune garçon, il finit par aller plus loin, il lui montra les diverses planches détaillées du corps humain montrant les veines et les extrémités nerveuses.

— Il y a tant d'effusion de sang inutile, expliquait le vieillard. Un homme veut en tuer un autre. Que fait-il ? Il se sert d'un fusil ou d'un couteau. S'il possédait ma science, il lui suffirait de pincer telle ou telle veine et l'homme serait mort. De même, si un homme mérite d'être puni, si quelqu'un presse cette extrémité nerveuse, l'autre ressentira une grande douleur.

Il montrait la planche, tout en parlant. Puis il remarqua le scepticisme poli de Ng et poursuivit :

— Donne-moi ta main.

Ng obéit.

— Il y a un nerf, là, dit Chi Wu en montrant du doigt. Je vais appuyer dessus tout doucement... comme ça...

Ng sentit une vive douleur picotante remonter le long de son bras jusqu'au cerveau ; la souffrance était assez pénible pour le faire reculer.

— Tu vois ? Si j'avais appuyé brutalement sur ce nerf, tu aurais souffert le martyre.

Ng était fasciné et, tous les soirs, il écoutait et soutirait des connaissances au vieux médecin, jusqu'à ce qu'il fût bien versé dans l'art de tuer et d'infliger la douleur. Ce n'était pas de la curiosité morbide. Ng avait un problème pressant et comprenait que ce problème pourrait être résolu par ce que l'acupuncteur lui enseignait.

Depuis trois semaines, le samedi soir, il trouvait Won Pu, un adolescent solidement bâti, qui l'attendait quand il quittait le cabinet du médecin. Le garçon lui ordonnait de remettre son salaire. Le vieillard donnait à Ng deux dollars par semaine pour s'occuper de son ménage. Sachant que Won Pu était capable de lui flanquer une sérieuse trempe, Ng obéissait et, en rentrant, il disait à sa mère qu'on lui avait volé ses gains. Elle le regardait avec détresse. Sans ces deux dollars, comment pourrait-elle aller au marché et faire des provisions pour son pitoyable restaurant en plein vent ?

Le samedi suivant, Ng trouva Won Pu à sa place habituelle, un sourire méchant aux lèvres. D'un mouvement rapide, Ng pivota et s'élança dans une longue ruelle obscure. Avec un rugissement de rage, Won Pu le poursuivit. Sachant qu'il pouvait aisément distancer



la brute, Ng s'arrêta après avoir attiré son ennemi dans le recoin le plus sombre. Won Pu arriva en grondant :

— Donne-moi l'argent ! Sinon je vais bousiller ta gueule de branleur et te l'enfoncer dans le crâne !

À la pâle clarté de la lune, Ng vit la main tendue. Ses doigts se refermèrent sur le nerf et Won Pu hurla en tombant à genoux. Ng bondit sur lui comme un tigre et pressa une artère vitale. En quelques secondes, Won Pu était mort.

Désormais, Ng n'eut plus de problèmes pour remettre à sa mère les deux dollars bien gagnés, en se demandant ce qu'elle dirait s'il lui racontait comment il s'était débarrassé du voleur.

Il garda sa précieuse parade mortelle pour lui. C'était une chose trop inestimable pour être partagée.

Deux fois, au cours des deux années suivantes, Ng fut obligé d'avoir recours au meurtre pour protéger sa mère de la lubricité de deux hommes. Cela fut très simple. Il suivit chacun d'eux, leur sauta dessus dans un coin isolé et, sans difficulté, les tua.

Quand cet homme trapu s'était introduit dans l'appartement et avait annoncé ses intentions à Ng, le jeune Vietnamien avait su que ce type devait être supprimé. Il n'avait pas eu de mal à le mettre hors d'état de nuire mais il comprenait la répugnance de son maître à laisser tuer l'individu dans l'appartement.

Dans la pensée de Ng, Kling était toujours son « Maître ». Il n'y avait rien au monde qu'il ne ferait pour lui.

Cependant, il avait tué cet homme avec le pistolet car

il ne voulait pas que son Maître, même lui, connaisse le pouvoir mortel qu'il possédait dans ses doigts.

Au bout de plusieurs mois, Ng avait fini par comprendre comment son Maître gagnait sa vie. Le fait que Kling soit un tueur à gages ne le dérangeait pas. C'était un métier comme un autre, pensait-il.

Maintenant, son Maître était au courant que lui aussi était un tueur. Qui sait ? se dit-il. Son Maître pourrait le trouver encore plus utile.

Il éteignit sa lampe et s'endormit paisiblement.

Deux soirs plus tard, Kling buvait un cognac après un excellent dîner de steak au poivre nappé de crème quand le téléphone sonna.

Il étendit un long bras et décrocha.

— Ouais ? dit-il.

— C'est vous, Ernie ? demanda une voix d'homme.

— Ma foi, à moins qu'un salaud porte ma chemise...

Un rire.

— C'est Lucky Lucan.

Kling fit une grimace.

— Ah oui ? Le mec qui embobine les vieilles femmes riches, hein ?

Il y eut un nouveau rire au bout du fil, quelque peu forcé.

— À chacun son métier, Ernie.

— Alors qu'est-ce que tu veux ?

— Vous êtes toujours dans les affaires ?

— Sûr.

— On dirait qu'une affaire se présente, Ernie. Elle a

besoin d'être étudiée en profondeur. Ça vous intéresserait ?

— Ça m'intéresse toujours de gagner de l'argent.

— Quel est le tarif actuel ? Il faut que ce soit un travail parfait, Ernie. Sans la moindre bavure.

Kling tira sur son cigare. Un gigolo comme Lucan ne lui inspirait guère confiance.

— Pour ce genre de boulot, trois cent mille plus les frais.

— Merde, Ernie ! C'est cher !

— Sûr, mais ce serait un travail parfait et ce genre de boulot nécessite une sérieuse mise au point. À prendre ou à laisser, Lucky. Je ne suis pas à court d'argent et je n'ai pas besoin de travailler. À toi de voir.

Un silence, puis Lucan dit :

— Bon, je vais en parler. Vous seriez prêt à descendre à Paradise City d'ici deux jours, pour me voir ?

— Paradise City, hein ? C'est au sud de Miami. D'accord. Tous frais payés, je viendrai.

— Je vais voir ce que je peux arranger. Si j'ai le feu vert, je vous retiendrai une chambre au Star Motel, où je suis. Ça vous va ?

— D'accord, mais deux chambres, Lucky. J'ai un associé, maintenant, dit Kling.

Et comme Lucan commençait à protester, il racrocha en gloussant d'un rire ironique.

Charles Smyth était le maître d'hôtel et majordome des Jamison. Il était à leur service depuis leur mariage.

Proche de la soixantaine, Smyth, un grand échalas au crâne dégarni, avait des joues creuses et un grand

nez. Il adorait Shannon et détestait Jamison qui ne faisait guère attention à lui, lui donnait des ordres secs de temps en temps, et laissait Shannon et Smyth diriger les deux maisons avec la totale compétence qu'il exigeait.

Tous les matins, à 8 heures précises, Jamison descendait pour le petit déjeuner. Smyth l'attendait. Le déjeuner de Jamison se composait invariablement de jambon grillé, de toasts, de confiture, de café et de jus d'orange.

— Bonjour, monsieur, dit Smyth quand Jamison entra dans la petite salle à manger.

Un bref coup d'œil lui apprit que Jamison, à son air dur, était de méchante humeur.

Jamison grogna, s'assit et parcourut les journaux financiers que Smyth plaçait toujours à portée de sa main.

Smyth servit le jambon grillé et versa le café. Il avait observé la lente détérioration du ménage Jamison et s'en attristait.

Shannon était partie quelques minutes plus tôt pour aller à la messe. À son retour, il la consulterait pour les menus du déjeuner et du dîner. La veille au soir, il avait entendu les éclats de voix furieux de Jamison et, un peu alarmé, il avait quitté son petit salon personnel pour écouter. Il avait entendu Shannon dire : *Si tu veux une séparation légale, dis-le-moi, mais le divorce est impossible.* Il avait regagné sa chambre à la hâte. Pour lui, écouter aux portes était un péché impardonnable.

Que son patron souhaitât un héritier, c'était compréhensible. Il comprenait aussi que sa patronne avait fait

tout ce qui était possible. C'était un problème navrant et douloureux et Smyth les plaignait tous les deux.

— Smyth, dit sèchement Jamison en coupant son jambon. Je veux une voiture Hertz ici à 10 h 15. Arrangez-vous.

Surpris, Smyth s'inclina.

— Certainement, monsieur. Ce sera tout, monsieur ?

— Oui ! Occupez-vous de la voiture, grommela Jamison, et il continua de déjeuner.

Le repas terminé, il alla dans son bureau, emportant les journaux. Smyth, un peu éberlué, s'arrangea avec l'agence de location Hertz pour qu'une Mercedes soit conduite à la villa à 10 h 15 précises.

Jamison s'installa à son bureau et hocha la tête. Ce matin, il reverrait cet homme, Lucan. Pas question de se rendre au motel de cet individu dans sa Rolls, avec la plaque d'immatriculation révélatrice, S.J. 1. Il tenait à garder l'anonymat. Bien entendu, il ne se doutait pas que Lucan s'était renseigné et savait maintenant qui il était. Si Lucan ne lui apportait pas une proposition sérieuse, se disait Jamison, il irait chercher ailleurs.

Alors que Smyth desservait la table, il vit arriver la voiture de Shannon. Il se dépêcha d'aller à la cuisine lui préparer son déjeuner très simple, deux toasts, de la confiture de cerises et un jus d'orange. Il attendit quelques minutes, puis monta par l'ascenseur à l'appartement de Shannon, un vaste salon, une chambre, une salle de bains et une grande véranda donnant sur la mer.

— Bonjour, madame, dit Smyth en entrant dans le salon. J'espère que vous avez passé une bonne nuit.

Shannon regardait par la porte-fenêtre ouverte. Elle se retourna et Smyth fut interloqué en voyant sa mine ravagée. Il se rendait compte qu'elle avait pleuré. Elle était pâle et avait de grandes cernes sous les yeux.

— Merci, Smyth, dit-elle d'une voix morne en s'approchant de la petite table. Ponctuel, comme toujours.

Smyth posa le plateau.

— Pour aujourd'hui, madame. Déjeuner ? Dîner ?

— Non, dit Shannon en s'asseyant. J'aimerais un déjeuner léger, s'il vous plaît. Une salade peut-être. Nous ne dînerons pas. (Elle leva les yeux, avec un sourire forcé.) Occupez-vous du personnel, Smyth, s'il vous plaît. Je vous laisse vous arranger.

— Naturellement, madame. Alors un déjeuner léger pour vous à 13 heures.

— Oui, s'il vous plaît.

Smyth retourna à la porte et s'arrêta.

— Excusez-moi, madame, mais je crois que vous allez jouer le concerto de Saint-Saëns, ce soir ?

Shannon, étonnée, releva la tête.

— En effet, dans une petite salle. Comment le savez-vous ?

— Si monsieur ne dîne pas ici, madame, j'aimerais beaucoup assister à votre concert.

Shannon fut encore plus surprise.

— Je ne savais pas que vous vous intéressiez à la musique, Smyth.

— Depuis des années, et chaque fois que c'est possible, je vais écouter vos récitals. J'ai un billet pour le concert de ce soir. Pourrai-je y aller, ou monsieur aura-t-il besoin de mes services ?

— Il doit dîner à son club. Accompagnez-moi donc dans ma voiture, Smyth. Vous pourrez m'aider à porter mon violoncelle. Disons à 7 h 30, ce soir ?

Smyth s'inclina.

— Ce sera un grand plaisir pour moi, madame.

Encore une fois, il se tourna vers la porte mais fit une fausse sortie.

— Puis-je me permettre une liberté, madame ?

Elle sourit.

— Je vous considère comme le parfait majordome et aussi comme un ami. Voilà huit ans que nous nous connaissons. Je compte beaucoup sur vous, depuis le temps.

— Je voulais simplement dire que des choses imprévisibles peuvent arriver. J'aimerais que vous sachiez, madame, que je serai toujours à votre service si vous avez besoin de moi.

S'inclinant une dernière fois, il sortit du salon.

Shannon repoussa le plateau du déjeuner et, laissant tomber sa tête dans ses mains, elle se mit à pleurer.

Ted Conklin, le chauffeur de Jamison, recula pour admirer la Rolls Royce, un gros plumeau à la main.

Conklin avait suivi des cours approfondis à l'école des chauffeurs de la maison Rolls, avant d'être embauché par Jamison. Comme Smyth, il était à son service depuis son mariage.

C'était un petit homme trapu de quarante-cinq ans. Il avait des cheveux blonds, une bonne figure poupine, et Smyth et lui étaient de bons amis. Il habitait un agréable petit appartement de trois pièces au-dessus du garage

de cinq voitures et préférait manger seul ; il retrouvait rarement le reste du personnel pour le déjeuner ou le dîner.

Conklin était amoureux fou de la Rolls. Il passait des heures à la laver, à la lustrer, à régler le moteur, à vérifier constamment les circuits électriques ; il adorait ce travail tout en le sachant superflu.

Il s'occupait aussi de la Cadillac de Shannon et de la Porsche, mais sans amour. Toute sa passion était pour la Rolls.

En voyant arriver Smyth, il donna un dernier coup de plumeau et prit du recul pour admirer la carrosserie étincelante.

— Salut, Charlie, dit-il quand Smyth s'approcha. C'est pas une beauté, ça ?

La vénération que portait Conklin à cette voiture agaçait Smyth.

— Très jolie. Elle te fait honneur. M. Jamison n'aura pas besoin de toi ce matin, Ted.

— Il ne sort pas ?

Conklin était déçu. Rien ne lui faisait plus plaisir que de conduire la somptueuse Rolls le long des boulevards, en remarquant les regards envieux des autres chauffeurs.

— Je viens de lui commander une voiture de location chez Hertz, révéla Smyth, en lâchant sa bombe avec autant de ménagements qu'il le pouvait.

Conklin fut outré.

— Pour quoi faire ? Une bagnole de location ? Qu'est-ce qu'il reproche à la Rolls ou à la Porsche ?



En se dirigeant vers le garage, Smyth aussi s'était étonné de cet ordre bizarre. Malin comme un singe, il avait conclu que les deux voitures de Jamison immatriculées S.J. 1 étaient trop voyantes. De toute évidence, Jamison se rendait quelque part où il ne voulait pas être reconnu. Il expliqua cette hypothèse à Conklin, qui hocha la tête.

— Ouais. Tu dois avoir raison. Dans le fond, c'est son affaire. Alors j'ai ma journée ?

— Oui. Il n'a pas dit s'il aurait besoin de toi ce soir, alors tu ferais mieux de ne pas t'éloigner.

— C'est bien de lui ! maugréa Conklin. Aucune considération. J'aurais pu passer toute la journée à la plage.

— Tu le pourrais encore. Je vais lui demander s'il a besoin de toi ce soir.

La figure de Conklin s'éclaira.

— Fais ça, tu veux, Charlie ? Préviens-moi. Il y a une poupée qui vend des glaces sur la plage et qui me fait de l'œil. On ne sait jamais.

— Ted, je crois que leur ménage s'en va à la dérive, murmura Smyth. Garde ça pour toi. Je l'ai entendu hier soir qui réclamait le divorce.

— Ça fait deux ans que je le sens venir. Dommage. Il veut un fils. Je comprends ça. Attention, elle, je l'aime bien, pas lui, mais quand un type a un fric pareil, c'est normal qu'il veuille un fils.

— Elle ne lui accordera pas de divorce.

— Ça aussi, je l'ai senti venir. Vu qu'elle est catholique et tout.

— Oui. J'ai entendu qu'elle lui offrait une séparation légale.

— Ça ne lui servira à rien. Il veut se trouver une femme qui lui donnera un fils, pas vrai ? Il voudra l'épouser. Que tout soit bien en règle.

— C'est ça le problème.

Les deux hommes contemplèrent sombrement la grande villa, puis Conklin marmonna :

— Je ne vois pas le patron accepter un refus ; c'est impensable. C'est un vrai fumier.

— La patronne est une catholique pratiquante. Il sera bien obligé de s'incliner, dit Smyth avec inquiétude. Je crois qu'il vaudrait mieux pour elle qu'elle fasse sa valise et le quitte. Qu'elle obtienne la séparation de corps et le laisse se débrouiller.

Conklin se gratta la tête.

— Tu vois le patron accepter ça ?

— Écoute, Ted, voilà huit ans que nous sommes bons amis. Si Mme J. s'en va, je partirai avec elle. Je ne voudrais pas rester ici avec le patron. Et toi ?

Conklin regarda fixement le majordome.

— Partir avec elle ? Voyons, Charlie, ça va pas ? Qu'est-ce qu'elle aurait à foutre d'un maître d'hôtel ? Elle ira s'installer dans une petite maison et jouera du violoncelle. Elle ne voudra ni de toi ni de moi.

— Elle aura besoin de moi, déclara calmement Smyth. Elle aura bien assez d'argent, si c'est ça qui t'inquiète, Ted. Elle aura besoin d'un type comme toi pour s'occuper de sa voiture et de son jardin. Je veux que tu viennes avec moi.

— Et que je quitte cette beauté ? s'exclama Conklin

en se tournant vers la Rolls. Je ne pourrais pas, Charlie. Franchement, je ne pourrais pas. D'ailleurs, il n'y a qu'à attendre et voir. Il y a peut-être une autre solution à laquelle nous n'avons pas pensé. Attendons voir.

À 10 h 15, Sherman Jamison, une serviette de cuir sous le bras, descendit du perron de sa villa, vers la Mercedes SE 350 de location qui l'attendait.

Smyth était là et ouvrit la portière.

— Si j'ai bien compris, monsieur, dit-il alors que Jamison s'installait au volant, vous ne rentrerez pas pour le déjeuner ni pour le dîner.

Jamison fronça les sourcils.

— Vous avez mal compris, dit-il sèchement. Est-ce que madame sera là pour dîner ?

— Non, monsieur. Elle joue à un concert.

— Je ne rentrerai pas déjeuner. Je serai là pour dîner. Vous m'apporterez un plateau de viande froide dans mon bureau à 8 heures et dites à Conklin de retourner la voiture chez Hertz dès mon retour.

Smyth dissimula sa déception. Il ne pourrait pas assister au concert, pas plus que Conklin n'aurait sa soirée libre. Le buste raide, il s'inclina légèrement et referma la portière.

— Très bien, monsieur.

Jamison se rendit à sa banque.

Derrière son guichet, le caissier le salua de la tête quand il posa la serviette devant lui.

— Bonjour, monsieur. Que puis-je pour vous ?

Jamison était le client le plus riche et le plus important de la banque. Il avait toujours droit aux plus grands égards.

— Mettez cinq mille dollars en billets de cent là-dedans, lança Jamison, et plus vite que ça !

Le caissier prit la serviette.

— Certainement, monsieur.

Il remplit un formulaire de retrait et le donna à signer à Jamison, puis il se dépêcha de mettre l'argent dans la serviette.

Quelques minutes plus tard, la serviette enfermée dans le coffre de la voiture, Jamison roulait sur la corniche. À 11 heures précises, il se gara devant le Star Motel, le plus luxueux de tous les établissements de cet ordre construits en bordure de mer.

Depuis une demi-heure, Lucky Lucan se tenait devant son bungalow, en se demandant avec anxiété si Jamison n'avait pas changé d'idée. Il avait pris des précautions qu'il jugeait nécessaires, au cas où Jamison viendrait. Caché dans le salon du motel, il y avait un magnétophone qui se mettait en marche au son de la voix. Lucan se disait que s'il allait être mêlé à une histoire de crime, il devait pouvoir prouver qu'il n'était que l'intermédiaire, si jamais l'opération tournait mal. Avec un enregistrement de la conversation, Jamison serait aussi compromis que Kling.

Il fut soulagé, bien que toujours mal à l'aise, quand il vit Jamison s'arrêter devant le motel.

Ainsi, pensa-t-il, Jamison se méfiait. Une voiture de location. Il devait encore s'imaginer que Lucan ne savait pas qui il était.

Il se hâta vers la voiture.

— Bonjour, monsieur, dit-il en ouvrant la portière. Entrez, je vous prie. Nous pourrions parler tranquillement, sans risque d'être dérangés, dans mon bungalow.

— Nous parlerons où je voudrai, répliqua durement Jamison. Montez.

— Mais...

— Vous avez entendu ?

Lucan contourna la voiture et s'installa à côté de Jamison. Il claqua violemment la portière, pour passer son dépit, bien caché, à la pensée qu'il n'y aurait pas d'enregistrement.

Jamison démarra.

— Eh bien, monsieur, j'ai...

— Taisez-vous ! aboya Jamison. Nous parlerons plus tard.

Bon Dieu, pensa Lucan. Ce salaud est vraiment un dur ! Il se rappela ce qu'avait dit Sydney Drysdale : *Un personnage très important et bougrement dangereux.* Il s'aperçut qu'il avait les mains moites et les essuya sur son pantalon.

Jamison, le visage dur, impassible, roula le long de la corniche, puis il tourna dans un étroit sentier conduisant à une vaste étendue de sable, des dunes et la mer.

Au bout du chemin, il y avait un terre-plein. Il s'arrêta et descendit de voiture. Il examina la plage déserte. À quatre cents mètres environ, là où le sable était ferme, il y avait des nageurs et des gens qui prenaient

des bains de soleil. Leurs cris lointains parvenaient à peine aux deux hommes.

Jamison hocha la tête et remonta en voiture.

— Maintenant causons. Qu'est-ce que vous avez goupillé, Lucan ?

De nouveau, Lucan essuya ses mains sur ses genoux.

— J'ai trouvé l'homme qui fera le travail, monsieur.

— Qui est-ce et qu'est-ce qu'il est ? demanda Jamison en dévisageant Lucan d'un œil dur et froid.

— Il s'appelle Ernie Kling. Il a des relations avec la Mafia. Quand le prix lui convient, il travaille pour la clientèle privée. Je lui ai demandé s'il était libre et il l'est. Avant d'aller plus loin, j'ai jugé préférable de vous consulter, monsieur.

Tout en réfléchissant, Jamison pianota du bout de ses doigts spatulés sur le volant, puis demanda :

— Où est-il ?

— Il habite à Washington.

— Vous lui avez téléphoné ?

— Oui, monsieur, mais je ne lui ai pas donné de détails. Je lui ai dit qu'il y aurait peut-être un boulot et demandé s'il était libre pendant les trois prochaines semaines. Il m'a dit oui. Alors si vous voulez l'employer, il est à votre disposition.

— On peut avoir confiance en lui ?

— Je vous assure, monsieur, que vous ne pourriez pas trouver mieux pour ce genre de boulot. Il a travaillé pour la Mafia pendant des années et il n'y a jamais eu de retombées. À ma connaissance, il a exécuté six ou sept commandes privées, comme la vôtre. Pas le moindre

ennui. Il n'a pas de casier judiciaire. On peut avoir entière confiance en lui.

— Quelles sont ses méthodes d'opération ?

— Je ne sais pas, monsieur. Ce n'est pas ma partie. Il faudra que vous lui parliez personnellement.

Jamison se raidit.

— Je n'aurai rien à voir avec lui ! C'est à vous de découvrir quelles sont ses méthodes. Vous êtes mon intermédiaire. Compris ?

Lucan, mal à l'aise, changea de position.

— Ce serait plus satisfaisant si...

— Voyez cet homme ! Dites-lui ce qui doit être fait, écoutez ce qu'il a à dire et faites-moi un rapport ! C'est clair ?

C'était précisément ce que Lucan ne voulait pas ; il comptait présenter Kling à Jamison, prendre son argent et se barrer.

— Je pensais que si je vous le faisais rencontrer, monsieur, dit-il, je pourrais me retirer. Ce n'est pas ma partie.

Jamison le foudroya du regard.

— Pas question, Lucan. Si vous voulez cet argent, il faudra le gagner ! Compris ?

Lucan hésita mais sa cupidité eut raison de sa prudence.

— Je comprends, monsieur. Si vous voulez que je sois votre intermédiaire, vous pouvez compter sur moi.

Jamison ricana durement.

— Très bien. Alors il est convenu que pour deux cent mille dollars, cet homme organisera un accident



mortel sans bavures et que vous serez mon intermédiaire.

Voilà le hic, pensa Lucan, et il passa la langue sur ses lèvres sèches.

— Eh bien, monsieur, j'ai demandé à Kling son tarif pour un travail parfait, dit-il en essuyant encore une fois ses mains moites sur ses cuisses. Il exige quatre cent mille, à prendre ou à laisser.

— Vous n'essayez pas de me faire une entourlouquette, j'espère, Lucan ? Parce que vous vous en mordriez les doigts !

La violence de la voix de Jamison fit trembler Lucan.

— Je vous répète ce qu'il a dit. Quatre cent mille plus les frais et un boulot parfait.

Jamison regarda la mer par le pare-brise poussiéreux, tout en réfléchissant.

Pour se débarrasser de Shannon, il n'hésiterait pas à payer un million, voire deux millions de dollars. Il songea à Tarnia. Avec elle comme femme, qui lui donnerait un fils, comme la vie serait différente !

— Qu'est-ce que ça veut dire, les frais ? demanda-t-il.

— Pour faire un travail parfait, Kling devrait passer deux ou trois semaines ici. Je pense qu'un ou deux mille suffiraient.

— Je paierai quatre cent cinquante mille dollars pour un boulot parfait. Pas plus, déclara Jamison. C'est bien compris ?

Lucan poussa un profond soupir. Cela voulait dire qu'il aurait cent mille pour lui.

— C'est compris, monsieur.

— Quand pouvez-vous commencer cette opération ?

— Je vais m'arranger pour que Kling vienne demain. Nous parlerons de l'opération. Je vous ferai part de son point de vue après-demain.

— Bien. Donc, après-demain, j'irai vous chercher à votre motel à 11 heures du matin, et nous réglerons tout ça définitivement.

— Oui, monsieur.

Jamison retira les clefs du tableau de bord et les remit à Lucan.

— Ouvrez le coffre. Vous trouverez une serviette. Prenez-la. Elle contient cinq mille dollars pour les premiers frais.

Lucan se détendit. Il s'apprêtait à demander de l'argent pour faire venir Kling à Paradise City.

Il descendit, alla ouvrir le coffre et s'empara de la serviette. Quand il revint près de la portière, en la serrant contre lui, Jamison lui dit :

— Maintenant écoutez-moi bien, Lucan. Ne cherchez jamais à jouer au plus fin avec moi. (Il se pencha et, avec le pouce, il écrasa un insecte qui bourdonnait contre le pare-brise.) Je vous écraserais comme ça, Lucan, comme je viens de le faire avec ce moustique. J'ai le bras long. Ne l'oubliez jamais.

Lucan regarda au fond des yeux glacés et eut peur.

— Oui, monsieur. Il n'y aura pas de problème. Je vous l'assure.

En silence, Jamison ramena Lucan au Star Motel.

— Après-demain à 11 heures, dit-il.

— Oui, monsieur.

Lucan descendit de voiture et se précipita dans sa chambre pour téléphoner à Kling.

En roulant sur la route ensablée vers le Golf Club, Jamison pensait à sa conversation avec Lucan.

Il s'était attendu à ce que Lucan augmente le prix, et n'était pas déçu. En fait, si Lucan avait accepté l'offre initiale de deux cent mille, Jamison l'aurait laissé tomber. Un homme incapable d'être dur en affaires ne lui était d'aucune utilité.

Enfin, pensa-t-il, le premier pas est fait. Tout dépendait maintenant de ce que ce tueur professionnel avait à proposer. S'il n'imaginait pas une méthode convaincante, sans la moindre faille, de se débarrasser de Shannon, s'assura Jamison, il pourrait toujours renoncer. Puis il songea à Tarnia. Elle lui avait accordé un mois. Le temps pressait. Il devait être libéré de Shannon d'ici là.

Au moment où il se garait dans le parking du club, Jay Wilbur s'approcha.

— Salut, mon vieux ! s'exclama Wilbur. Le temps idéal pour un bon parcours de golf !

Jay Wilbur était président de la National & Californian Insurance Corporation. Petit, bedonnant, du même âge que Jamison, il était assez riche sans entrer dans la catégorie de Jamison. Il venait à Paradise City en saison, surtout pour jouer au golf. Jamison et lui se connaissaient depuis plusieurs années et s'entendaient bien. Tous deux jouaient + 4 et ils étaient à égalité sur le terrain.

— Salut, Jay, répondit Jamison en descendant de voiture. Ça va ?

— Je n'ai pas à me plaindre. Et vous ? Vous gagnez encore plus d'argent ?

— Je ne me plains pas non plus. Si on se tapait un hamburger en vitesse pour aller sur le parcours avant la cohue ?

Wilbur examinait la Mercedes de location.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? Où est votre Rolls sensationnelle ?

— Mon chauffeur la bricole, grommela Jamison, puis il se dirigea vers le club.

Le bar était désert. Tous les membres se trouvaient sur les trois parcours entourant le pavillon.

Tout en mangeant des hamburgers et en buvant de la bière, les deux hommes parlèrent affaires. Comme ils jouaient tous deux à la Bourse, ils échangèrent des tuyaux.

— Nous allons droit à une sacrée récession, Sherry, dit Wilbur. C'est fatal, avec tout ce que ces imbéciles dépensent pour l'armement, depuis le changement de gouvernement.

— Vous avez sans doute raison, dit Jamison.

Il n'écoutait qu'à moitié ce que disait Wilbur. Il pensait qu'il téléphonerait à Tarnia dans l'après-midi, pour voir si elle pourrait dîner avec lui.

Les deux hommes allèrent au vestiaire, pour se mettre en tenue de golf.

— Vous serez au concert ce soir, Sherry ? demanda Wilbur en chaussant ses souliers.

— Le concert ?

Jamison s'immobilisa, alors qu'il remontait la fermeture de son blouson de sport. Puis il se souvint que Smyth lui avait dit que Shannon jouerait de son foutu violoncelle quelque part.

— Je ne crois pas. La musique m'assomme. J'ai un boulot fou à abattre ce soir.

— Meg et moi y allons. Vous savez, Sherry, vous avez une femme merveilleuse. Elle est aussi douée que la plupart des artistes professionnels. Nous adorons l'écouter jouer.

— Comment va Meg ? demanda Jamison avec brusquerie.

Il était jaloux des trois fils de Wilbur.

— Très bien.

— Et les garçons ?

Wilbur haussa les épaules.

— Gary sera à la hauteur. Il entre dans l'affaire l'année prochaine. Il est épatant mais les deux autres... (Il gonfla ses joues et souffla.) Meg me dit d'être patient. Après tout, ils n'ont que quinze et seize ans. Ils ne fichent rien en classe, ils courent après les filles. Charlie joue de la guitare, maintenant, et il a l'air d'un hippy.

Jamison prit son sac de golf. Quand j'aurai un fils, pensait-il, il n'y aura rien de tout ça. Je formerai mon fils à mon image. Pas de guitare ni de cheveux longs, pas de filles. Je le rendrai digne de me remplacer le moment venu !

— Vous avez de la chance d'avoir trois garçons. Je ne sais pas ce que je donnerais pour en avoir seulement

un ! dit-il avec tant de fureur que Wilbur, saisi, le dévisagea.

— Vous avez le temps, Sherry, dit-il, car il était au courant des fausses couches. Les gosses viendront.

Jamison grogna, sortit du vestiaire et se dirigea vers le premier tee.

Wilbur le suivit en secouant la tête. Un véritable drame, pensait-il. Sa femme et lui avaient souvent évoqué le malheur de Jamison. Ils aimaient beaucoup Shannon. Meg s'était demandé si elle ne devrait pas suggérer à Shannon d'adopter un enfant mais Wilbur l'en avait vivement dissuadée. « On ne fait pas ce genre de suggestions aux Jamison, avait-il dit fermement. Cela ne nous regarde pas, Meg. »

Les deux hommes ne se montraient pas bavards quand ils jouaient au golf. Ils préféraient fixer leur attention sur le sport. Cet après-midi-là, Jamison manquait de concentration. Il pensait sans cesse à Lucan, puis à Tarnia. Il s'aperçut à peine qu'il avait quatre de moins au neuvième trou.

— On dirait que vous n'avez pas la tête au jeu aujourd'hui, Sherry, fit observer Wilbur.

— Ça va et ça vient, grommela Jamison et, avec une rage contenue, il envoya sa balle dans les broussailles.

Wilbur, remarquant la tension de Jamison, ne dit rien. Il se tint coi. Au dix-huitième trou, Jamison fit quatre putts, puis il expédia sauvagement sa balle dans un remblai de sable.

— Navré d'avoir été un aussi mauvais adversaire, Jay, dit-il en faisant un effort. J'étais distrait.

— Ma foi, comme vous dites, ça va et ça vient.

Wilbur remit son putter dans son sac et, en traversant le green avec Jamison, il dit :

— Une seconde, Sherry. Vous et moi sommes de très bons amis, de longue date. Il me semble qu'un gros problème vous préoccupe. (Voyant Jamison se crispier, il se hâta de poursuivre :) Je ne peux pas vous aider ? Meg dit toujours que pour un problème deux têtes valent mieux qu'une.

Jamison regarda le pavillon du club, sans aucune expression. Il se demandait quelle serait la réaction de Wilbur s'il lui apprenait qu'il projetait de faire assassiner Shannon, et avait déjà fait un pas décisif en ce sens. Comme ce gros homme aimable serait choqué ! Il secoua la tête.

— Un ennui d'affaires, Jay. Vous n'y pouvez rien. J'arrangerai ça. Merci quand même.

— Eh bien, allons boire un scotch.

— Navré, Jay. J'ai ce boulot qui m'attend. Il faut que je rentre.

Les deux hommes repartirent vers le club.

— Vous serez libre demain, Sherry ? Je n'ai plus qu'une petite semaine à rester ici, mais je laisserai Meg.

— Impossible. Non, je suis vraiment dans le travail jusqu'aux yeux. Quand revenez-vous ?

— Ah, flûte ! J'espérais que nous pourrions jouer pendant au moins cinq jours encore. Je ne sais pas quand je reviendrai. Combien de temps restez-vous ?

— Jusqu'à la fin du mois.

— Vous serez là en septembre ?

— Possible. Je vous le ferai savoir.

Ils étaient maintenant retournés dans le vestiaire. Jamison se changea rapidement.

— Il faut que je me sauve. (Il serra la main de Wilbur.) Je vous ferai signe.

Comme il partait précipitamment, Wilbur le suivit des yeux, la mine soucieuse. Il ne se souvenait pas d'avoir vu Jamison aussi tendu.

À 13 heures précises Smyth, portant sur un plateau une salade de crevettes et de homard, s'arrêta à la porte du salon de musique de Shannon. Il écouta le violoncelle avec une satisfaction attristée. Quelle justesse de ton ! pensa-t-il. Elle faisait réellement chanter cet instrument ! Il frappa discrètement, entra et posa le plateau sur une petite table.

— Le déjeuner est servi, madame. Un verre de chablis ou de champagne, peut-être ?

Shannon quitta le violoncelle et vint s'asseoir à la table.

— Non, je ne bois rien, Smyth. Cette salade paraît délicieuse. J'ai encore beaucoup à travailler cet après-midi, avant de me sentir capable de bien jouer ce soir.

Quand elle fut assise, Smyth lui étala une serviette sur les genoux.

— Je comprends, madame. Vous êtes une perfectionniste.

Elle le regarda en souriant.

— Vous aussi, Smyth.

Il s'inclina, alla à la porte et se retourna.

— Je regrette d'avoir à vous dire que je ne pourrai pas aller avec vous au concert.



Shannon, qui entamait son repas, posa sa fourchette et redressa vivement la tête.

— Pourquoi donc ?

— M. Jamison veut dîner ce soir à 8 heures.

Ils se regardèrent.

Shannon éprouva un petit pincement au cœur provoqué par un sentiment de solitude. Elle s'était fait une joie d'avoir Smyth en sa compagnie. D'être attendue après le concert. Elle aurait été si heureuse qu'il la reconduise à la villa, qu'il lui dise ce qu'il pensait de son récital.

Elle en était malade de déception, au point que la salade de homard ne lui dit plus rien du tout.

— Je suis vraiment désolée, Smyth.

— Moi aussi, madame, dit-il et, s'inclinant une dernière fois, il sortit de la pièce.

Shannon se leva et marcha de long en large dans le salon ensoleillé.

Ça ne peut pas durer, se disait-elle. Sherry et moi devons nous séparer. Je sais qu'il me déteste. Je le sens. Mon amour pour lui se meurt. Ah, Dieu ! Pourquoi ne puis-je lui donner un fils ? Nous devons nous séparer.

Pendant qu'elle marchait ainsi, Jamison, dans une cabine téléphonique, parlait à Tarnia.

Comme d'habitude, elle était un peu haletante mais le son de sa voix remonta immensément le moral de Jamison.

— On dîne ensemble ce soir ? demanda-t-il après les amabilités d'usage.

— Certainement. Cela me ferait grand plaisir.

— Parfait ! Nous pourrions nous retrouver au Stone Crab à 20 h 30. Ça va ?

Le Stone Crab était un petit restaurant discret spécialisé dans les fruits de mer, à environ huit kilomètres de Paradise City, où ni Jamison ni Tarnia ne risquaient de rencontrer des personnes de connaissance.

— J'y serai, Sherry.

— À tout à l'heure, mon amour.

Jamison raccrocha et poussa un profond soupir. Il avait à réfléchir avec soin. Ce serait l'occasion ou jamais de convaincre Tarnia qu'ils pourraient bientôt se marier.

Il passa le reste de l'après-midi au bar presque désert de l'Athletic Club, assis dans un profond fauteuil, dans un coin. Personne ne s'approcha de lui. Il envisagea son avenir, pensa à Lucan et mit au point les propos qu'il tiendrait à Tarnia dans la soirée. Finalement, satisfait d'avoir tout préparé, il alla au salon de bridge et disputa trois parties avec des membres âgés, en jouant mal car il ne cessait de penser à Tarnia.

Il retourna à sa villa peu après 20 heures.

Smyth avait vu partir Shannon dans sa voiture pour aller au concert, et préparé un repas de viande froide pour Jamison.

Sachant combien Conklin tenait à avoir sa soirée libre, Smyth dit tout de suite en ouvrant la porte à son patron :

— Bonsoir, monsieur. Désirez-vous que Conklin retourne la voiture à l'agence de location ?

— Non. Dites-lui de la mettre au garage.

— Très bien, monsieur. Avez-vous besoin de lui ce soir ?

— Comment voulez-vous que je le sache ? rétorqua sèchement Jamison. Il n'a rien à faire ?

Et il s'engagea dans l'escalier.

— Le plateau de votre dîner est prêt, monsieur. Dois-je le servir dans le bureau ?

— Quel plateau ? Je dîne dehors, aboya Jamison, et il monta dans sa chambre.

À ce moment Smyth, ulcéré, fut sur le point d'affronter Jamison et de lui donner son congé. Il en avait assez de cet homme égoïste, incapable de la moindre attention, puis il pensa à Shannon. Tant qu'elle resterait, il resterait aussi. Refoulant son ressentiment, il retourna à la cuisine.

Après s'être changé rapidement, Jamison descendit dans le vestibule.

— Je veux la Rolls ! glapit-il. Vite !

Smyth apparut.

— Dans deux minutes, monsieur. Avez-vous besoin de moi ce soir ?

Jamison le toisa d'un air furieux.

— Qu'est-ce que ça signifie ? Vous êtes payé pour assurer votre service ! Je peux avoir besoin de vous. Trouvez à vous occuper !

— Très bien, monsieur, répondit Smyth en voyant s'envoler son dernier espoir de se précipiter au concert.

Quelques minutes plus tard, Jamison partit au volant de la Rolls.

À 20 h 50, il la laissa dans un coin obscur près du Stone Crab et, en entrant dans le restaurant, il fut

accueilli par Mario, le maître d'hôtel, un petit homme rebondi au sourire perpétuel. Mario reconnut immédiatement Jamison qui était déjà venu dans cet établissement.

— Quel grand plaisir de vous voir, monsieur Jamison.

Jamison hocha froidement la tête. Il se refusait à toute familiarité avec les maîtres d'hôtel et les garçons de salle.

— Une table tranquille pour deux, dit-il.

— Certainement, monsieur.

La salle n'était prévue que pour quarante couverts et chaque table disposée de telle façon que les dîneurs ne pouvaient observer les autres clients.

Mario se dirigea vers une table, dans le fond, près de la grande fenêtre ouverte dominant la mer.

— Dès que mon invitée arrivera, dit Jamison en s'asseyant, vous nous servirez deux martinis-vodka très secs.

— Certainement, monsieur.

Mario quitta la table.

Jamison savait par expérience que Tarnia était toujours en retard et c'était pourquoi il était arrivé tard lui aussi.

À 21 h 15, elle apparut. Jamison, en l'apercevant, se leva. Leurs salutations furent prudentes, de simples sourires et une poignée de main rapide. Si quelqu'un se trouvait pour assister à ce rendez-vous, ils auraient l'air de deux personnes venant traiter d'affaires.

Un sommelier vint poser les verres devant eux.

— Vous organisez tout si merveilleusement, dit Tarnia. Quelle joie de vous revoir !

Jamison la contempla. Quelle femme ! se dit-il. Son tailleur-pantalon blanc, avec un rien d'écarlate au cou, était d'un chic ! Ses cheveux lustrés et sa beauté semblaient illuminer le restaurant aux lumières tamisées.

— Et vous ne pouvez savoir combien je suis heureux de vous voir. Je suppose que vous êtes très, très occupée ?

— Comme toujours.

Elle s'interrompit quand Mario vint présenter les menus ; elle jeta à peine un coup d'œil au sien.

— Choisissez, Sherry.

— Vous avez faim ?

— Ah oui ! J'ai eu tant à faire que je n'ai pas déjeuné.

— Alors commençons par du crabe et ensuite la paëlla. Elle est excellente, ici.

— Magnifique.

Ils attendirent que Mario soit parti, puis Jamison murmura :

— Vous êtes ravissante, Tarnia. Chaque fois que je vous vois, mon cœur devient fou.

Elle sourit.

— Merci. Et vous ? Vous avez un bronzage superbe.

— Le golf. C'est tout ce que je fais, à part mes affaires et penser à vous.

Le crabe à la mayonnaise fut servi.

— C'est bien appétissant, dit Tarnia, et elle se mit tout de suite à manger.

Jamison n'avait pas d'appétit. Il grignota du bout des dents. Son esprit se concentrait sur le moment où il devrait parler sérieusement à Tarnia.

Pendant plusieurs minutes, ils mangèrent en silence. De temps en temps, Jamison la regardait furtivement,

et remarquait qu'elle était un peu crispée. Il attendit que le garçon ait desservi pour demander :

— Quelque chose ne va pas, Tarnia ?

— Rien ne vous échappe, n'est-ce pas ? (Elle s'appuya contre son dossier.) Oui. J'ai reçu un coup de fil de Rome cet après-midi. Guiseppi m'invite à présenter ma collection en même temps que la sienne. C'est une occasion en or. Il veut que je sois là-bas après-demain. C'est trop beau pour laisser passer ça.

Avant que Jamison puisse répondre, on apporta la paëlla. Il fut heureux de ce répit. Son cerveau travaillait rapidement. Ce serait la solution du problème qui l'inquiétait.

— Vous serez absente longtemps ?

— Quinze jours au moins. J'espère que vous n'êtes pas fâché, Sherry. Vous devez comprendre que je ne puis manquer cette occasion. Montrer mes modèles à Guiseppi... eh bien !

— Vous risquez d'être retenue plus longtemps, hasarda-t-il.

— C'est possible. Je pars avec mes dessins. La présentation n'a lieu qu'à la fin de la semaine prochaine. Il y aura beaucoup de choses à discuter.

— Trois semaines ?

— Sherry, n'essayez pas de me retenir, implora-t-elle en souriant. Oui, ça risque de durer trois semaines.

C'était la solution ! Tarnia à Rome pendant l'assassinat de Shannon, c'était la solution ! Il avait eu peur que Tarnia soit à Paradise City quand Shannon mourrait.

Il lui adressa son plus charmant sourire.

— Tarnia, je suis enchanté. Vous le méritez ! Bien sûr, vous devez sauter sur cette occasion. J'attendrai. Ne vous faites pas de souci pour moi. (Il se pencha vers elle, toujours souriant.) Mais vous ne signerez pas de contrat avec ce couturier avant la fin du mois ? C'est bien compris, n'est-ce pas ?

— J'ai promis de vous donner un mois pour divorcer, dit-elle calmement. Une promesse est une promesse.

— Mangeons, nous causerons plus tard.

Jamison la regarda dévorer, alors qu'il touchait à peine à son assiette. Il parla de tout et de rien, sans trop savoir ce qu'il disait. Tarnia répondait. Elle paraissait très heureuse et il voyait que son esprit s'égarait souvent vers son prochain triomphe à Rome.

Le repas terminé, ils commandèrent du café. Tous deux allumèrent des cigarettes.

— Et maintenant, j'ai des nouvelles pour vous, ma chérie, annonça Jamison.

Tarnia leva les yeux.

— De bonnes nouvelles ?

— Je crois. Vous avez bien dit que vous m'accorderiez un mois pour me libérer de Shannon et puis que nous nous marierions. C'est bien ce que vous avez dit, n'est-ce pas ? Vous m'avez promis que vous renoncerez à votre carrière prometteuse pour élever mes enfants et tenir mes maisons ?... Vous avez dit ça, n'est-ce pas ?

Il la dévisagea. Surprenait-il une légère hésitation dans les yeux bleus profonds de Tarnia ?

— Vous avez dit ça, n'est-ce pas ? répéta-t-il.

Elle le regarda, sourit et hocha la tête.

Était-ce un sourire gêné, forcé ? se demanda-t-il anxieusement.

— Oui, j'ai dit ça, Sherry.

— Bon, alors voilà la bonne nouvelle. Shannon et moi avons eu une longue conversation sérieuse. J'ai finalement réussi à la convaincre que je désirais un fils. Je lui ai dit que j'étais amoureux d'une autre femme. Naturellement, je ne lui ai pas révélé qui vous étiez et elle n'a pas posé de questions. (Il prit un temps, souriant à Tarnia qui s'était redressée et l'écoutait avec grande attention.) J'ai dit que je comprenais ses sentiments à l'égard du divorce, mais qu'elle pouvait voir mon problème. (Il s'interrompit pour tourner son café, sans regarder Tarnia.) Et puis, subitement, elle m'a annoncé qu'elle m'accorderait le divorce. Je n'avais guère d'espoir, mais c'est ce qu'elle a dit. Elle a ajouté qu'elle arriverait peut-être à s'y résoudre après avoir parlé à son confesseur. En fait, elle a dit que ça s'arrangerait. Quand vous reviendrez de Rome, ma chérie, je suis absolument sûr que notre problème sera résolu. Soyez patiente. Dans six mois, nous serons mariés. (Il lui sourit encore.) Mais en attendant, continuez à travailler. Tout ce que je vous demande, c'est de ne pas signer un contrat à long terme avec Guiseppi. Qu'en pensez-vous ?

Tarnia regarda fixement son café intact. Elle réfléchit en silence. Elle aimait cet homme. Elle voulait lui donner un fils. Pourtant, se rappela-t-elle, elle sacrifierait un talent exceptionnel si elle l'épousait. Elle était excitée, folle de joie à l'idée de travailler pour le plus



grand couturier de Rome. Mais pour combien de temps ? Avec Sherry, son avenir serait assuré.

— Si nous attendions un peu ? dit-elle avec un sourire. Si le divorce est accordé, et quand il aura été prononcé, alors nous pourrons faire des projets.

— Mais, Tarnia, nous connaissons déjà nos projets. Dès que je serai libre, nous nous marierons, dit Jamison d'un ton sec.

Tarnia se détourna et sursauta aussitôt.

— Avez-vous vu qui vient d'entrer ? demanda-t-elle à mi-voix.

Jamison, fronçant les sourcils, se retourna vers la salle et vit arriver Sydney Drysdale, du *Paradise City Herald*. Le journaliste fut accueilli avec obséquiosité par Mario, et conduit à une table éloignée de la leur.

Drysdale avait terminé son article et l'avait laissé sur son bureau. En dehors de la chasse aux scandales, son unique intérêt était la bonne cuisine. Il avait décidé de se payer un repas de crustacés et quel meilleur endroit que le Stone Crab ?

— Beaucoup de crabe, en masse, Mario. Et de la bière, commanda-t-il.

— Certainement, monsieur Drysdale.

Mario s'inclina et s'éloigna. Drysdale, de ses petits yeux fureteurs, regarda les tables à demi cachées, guettant toujours un petit potin supplémentaire pour sa chronique.

Il aperçut Tania et Jamison et, en s'asseyant, il se gratta le nez d'un air songeur. Tiens, tiens, pensa-t-il. Par exemple !

— Vous n'avez pas à vous inquiéter de cette ordure,

dit Jamison. Je le tiens, et bien. Un jour il a publié un petit article sur moi. Du genre « mon petit doigt m'a dit ». Je le lui ai fait regretter. Mon avocat l'a averti que si jamais il citait encore une fois mon nom dans son torchon, il perdrait sa place. Ne vous faites pas de souci à cause de lui.

— Il pourrait parler de moi, murmura Tarnia fort agitée.

Elle prit son sac à bandoulière, l'ouvrit et en retira divers papiers qu'elle étala sur la table. C'était des reçus et des bordereaux de douane.

— Nous sommes ici pour affaires, Sherry. Je ne puis me permettre aucun scandale.

Irrité, Jamison hocha la tête. Il prit plusieurs documents et fit semblant de les examiner, conscient d'être observé par Drysdale.

— Je vais partir, dit Tarnia. Nous nous serrerons la main. Restez ici encore un moment. Il faut que cela ait l'air d'un repas d'affaires.

Jamison replia les papiers et les rendit à Tarnia.

— Détendez-vous. Il n'osera rien publier sur nous. Je vous téléphonerai demain. Dans six mois, nous serons mariés.

Tarnia fourra les papiers dans son sac. Elle ne semblait pas avoir entendu. Il voyait qu'elle n'avait qu'une idée : quitter le restaurant. Elle se leva et tendit la main.

Une rapide poignée de main. Le contact de ses doigts fit courir un frisson dans le dos de Jamison mais il resta impassible.

— Demain, murmura-t-il, puis elle lui adressa un petit sourire impersonnel et sortit de la salle.

Il se rassit et fit signe à Mario qui arriva précipitamment.

— Un cognac, Mario, commanda-t-il tout en allumant une cigarette.

Drysdale observait la scène. Il était trop expérimenté dans la chasse aux potins sordides pour se laisser abuser.

Tiens, tiens, se dit-il. Ainsi, S. J. se tapait la belle Lawrence. Veinard ! Repas d'affaires ! Quelle blague !

Trois magnifiques crabes assaisonnés furent posés devant lui. Tout en attaquant son plat, il continua de réfléchir. Rien à en tirer pour moi. Ce salaud pourri de fric est trop dangereux.

Malgré tout, pensa-t-il, le moment viendra où je l'aurai !

Pendant qu'il terminait son premier crabe et buvait sa bière fraîche, Jamison demanda l'addition, paya, laissa un généreux pourboire et passa près de la table de Drysdale sans le regarder pour aller reprendre sa Rolls.

Ernie Kling raccrocha le téléphone et se hissa hors de son fauteuil. Il alla à la cuisine, où Ng surveillait une casserole dont l'arôme lui chatouilla agréablement le nez.

— Ça sent bon, dit-il en s'accotant contre la porte. Qu'est-ce que c'est ?

Ng lui sourit.

— Je crois que ça vous plaira, monsieur. C'est un plat national que ma mère m'a appris à faire. Du riz au safran, du bœuf tendre, des poivrons et beaucoup d'herbes aromatiques.

— Si le goût est aussi bon que l'odeur, ça m'ira tout à fait.

— Merci, monsieur. Je suis sûr que vous ne serez pas déçu.

Kling regarda Ng tourner le contenu de la casserole. Bon Dieu, pensait-il, quelle chance j'ai eue de le trouver !

— Un boulot se présente, petit, annonça-t-il. Je t'emmène avec moi. Tu t'amuseras bien. Nous allons en Floride, à Paradise City. Le soleil, la mer, la natation. Ce seront de vraies vacances pour toi et tu pourras peut-être m'aider. Ça te dit ?

Ng commença à servir le plat alléchant sur deux assiettes.

— Je suis toujours à votre service, monsieur.

— Bien sûr... bien sûr. Mais je veux que tu prennes des vacances, que tu te paies du bon temps.

— Quand je suis avec vous, monsieur, c'est toujours du bon temps pour moi, répondit doucement Ng. Êtes-vous prêt à manger ?

Portant les deux assiettes servies, Ng alla dans le living-room et les posa sur la table.

Un sacré numéro, se dit Kling. Haussant les épaules, il rejoignit Ng à table.

Quelques minutes avant 22 heures, l'inspecteur Tom Lepski entra dans la salle des officiers de police et trouva le sergent Joe Beigler, doyen des policiers de Paradise City ; il parcourait le registre du jour, un gobelet de café à portée de la main et une cigarette au coin des lèvres.

— Salut, Tom, dit Beigler en levant les yeux.

— Vous avez quelque chose pour moi ? demanda Lepski qui alla s'asseoir à son bureau.

Il aimait bien prendre le service de 22 à 4 heures. Cela se produisait une fois par semaine et il y avait généralement plus d'animation pendant cette période-là.

— Rien pour toi, Tom. La routine habituelle. Des trucs de gosse, surtout, vols de voitures, fauches à l'étagère. Pour le moment, c'est calme.

Lepski renifla bruyamment.

— Parfois, Joe, je me demande si je vais rester dans ce patelin. Regarde, moi qui suis le meilleur inspecteur de la boîte, j'ai rarement l'occasion de déployer mes talents.

Beigler réprima un sourire.

— On ne sait jamais, Tom. Quelque chose peut se présenter et alors tu auras du boulot.

— Je veux un bon crime bien sanglant. Un enlèvement. Un gros hold-up. Quelque chose de bien juteux.

Beigler avait entendu ça si souvent qu'il fit une grimace.

— J'étais en train de parcourir la liste des visiteurs indésirables. J'ai vu que Lucky Lucan est en ville.

Lepski laissa échapper un reniflement qui aurait fait sursauter un bison.

— Ce fumier ! Merde ! Ce que je voudrais l'épingler ! Où est-il descendu ?

— Au Star Motel. Il ne se refuse rien.

— J'aimerais le coller au trou pour dix ans.

— Écoute, Tom, ne gaspille pas ton énergie. Lucan a un racket en or. Il traque les vieilles femmes riches et il les escroque. Nous ne pouvons absolument rien faire à moins qu'une de ces vieilles connes qui ont le feu au cul porte plainte. Tu les vois faire ça ?

Nouveau reniflement de Lepski.

— Il pourrait faire un faux pas. Je vais le surveiller. S'il y a un salaud dans cette ville qui mérite d'être jeté au placard, c'est bien Lucan.

Beigler commençait à en avoir assez. Pour changer de conversation, il demanda des nouvelles de la femme de Lepski.

— Comment va Carroll ?

Lepski repoussa son chapeau sur sa nuque et hurla de rire.

— Ha ! Je vais te raconter ça, Joe. Cet après-midi,

Carroll dit qu'elle me fera du poulet pour dîner mais avant, fallait que je tonde la foutue pelouse et que je lave la bagnole. Bon, d'accord. J'aime bien le poulet, doré à la broche à s'en lécher les doigts, délicieux. Mais Carroll a dégotté une nouvelle recette. Où elle déniche ces désastres, va savoir. Pas de poulet à la broche. Elle va me faire un vrai dîner. Elle m'a expliqué la recette. On découpe le volatile en morceaux. On colle du vin rouge dans une casserole. On ajoute des oignons et Dieu sait quoi, et puis on fait cuire le poulet là-dedans. Elle disait que ce serait formidable. Bon, d'accord, mais j'aime mieux le poulet à la broche. Alors je tonds la pelouse, je lave la bagnole, pendant qu'elle passe tout l'après-midi dans la cuisine à chanter avec la radio à plein volume. Je dois avouer que lorsque je suis entré dans la cuisine — tu aurais vu ce foutoir — ça sentait rudement bon. Là-dessus, j'ai fait une connerie. Nous manquions de bière et de cigarettes alors je suis allé en chercher. J'ai rencontré Max et nous avons discuté le coup, ça fait que je ne suis rentré qu'au bout d'une heure bien sonnée. (Lepski soupira.) Carroll a deux gros problèmes. D'abord la télé. Elle regarde les petits points blancs sur l'écran si le poste est en panne. Complètement intoxiquée. Et puis elle ne peut pas résister à un coup de téléphone. Ses copines l'appellent tout le temps. Alors quand je rentre, Carroll est en train de bavasser avec une amie qui lui demande conseil pour son mal au ventre. S'il y a un sujet de conversation que Carroll adore, c'est les questions de santé. Elle lit tous les magazines féminins, en se spécialisant dans la rubrique santé. Ses amies l'appellent

docteur Lepski. On lui pose une question, elle a la réponse. Alors voilà Carroll au téléphone et de la fumée qui sort de la cuisine.

— C'est des choses qui arrivent, dit Beigler qui aimait bien Carroll.

— Tu as raison. Pas de poulet pour dîner. Nous avons eu droit aux croque-monsieur. (Lepski pouffa.) Carroll était vexée. Je lui ai dit de ne pas s'en faire. Je lui ai dit, comme toi, que c'est des trucs qui arrivent. Et puis j'ai voulu faire le malin. Pendant que nous nous tapions ces foutus croque-monsieur, j'ai voulu lui remonter le moral, la faire rire un peu. Je lui ai dit que ce serait chouette, une fois que j'aurais pris ma retraite, si nous ouvrons tous deux un restaurant. Elle ferait la cuisine et je serais à la réception. (Il éclata de rire.) Carroll a marché. Elle m'a demandé si je parlais sérieusement. Je lui ai dit qu'on pouvait toujours essayer et que j'avais un nom épatant pour le restaurant. (De nouveau, il se tordit de rire. Quand il fut calmé, il poursuivit son histoire :) J'ai dit qu'on devrait appeler le restaurant L'Étape Brûlée.

Beigler plaqua une main sur sa bouche pour ne pas rire. En s'efforçant de prendre une mine grave, il remarqua :

— Je parie que Carroll n'a pas aimé ça.

— Tu l'as dit, répliqua Lepski en se tordant. L'Étape Brûlée. Pas mal, hein, Joe ?

— Quelle a été sa réaction ? demanda Beigler qui savait le caractère de Carroll.

Lepski grimaça.

— Ma foi, tu la connais. Elle a piqué une colère. Un



autre des problèmes de Carroll, elle ne comprend pas mon sens de l'humour. Elle est partie en trombe, en criant qu'elle me quittait définitivement, elle est montée dans sa voiture et elle a filé comme une fusée.

Beigler, qui ne ratait jamais une occasion de mener Lepski en bateau, prit un air inquiet.

— C'est mauvais, ça, Tom.

Lepski sursauta, puis il parut alarmé.

— Tu ne veux pas dire qu'elle le pensait, dis-moi, Joe ?

— Tu sais, ce genre de plaisanterie n'est pas du meilleur goût. Elle n'a pas fait sa valise ?

Lepski se mit à transpirer. Il s'épongea la figure avec son mouchoir.

— Elle est simplement partie en trombe.

— Bien sûr, une fois qu'elle sait que tu es de service, elle peut faire ses bagages et te quitter pour de bon.

— Elle ne ferait pas ça, gémit Lepski en s'essuyant le front. Nous nous aimons.

Beigler poussa un soupir dramatique et eut l'air très affligé.

— Tu sais, Tom, suis le conseil d'un célibataire. C'était une plaisanterie vraiment vacharde. Si tu ne veux pas qu'elle te fasse la tête pendant des mois, il faut réparer ça. Tu dois expliquer à Carroll que c'était une blague idiote, méchante, que tu as honte. Et tu ajoutes à ça des fleurs, des roses à longue tige, une grosse boîte de bonbons et un grand flacon de son parfum préféré. Fais ça, et tu te tireras peut-être d'affaire...

Lepski resta bouche bée.

— Des fleurs ? Des bonbons ? Du parfum ? Ça coûte cher, tout ça !

— Oui, c'est sûr, dit Beigler avec un sourire satisfait car il adorait dépenser l'argent des autres. Mais tu as voulu rigoler, maintenant faut payer. Écoute, Tom, en quittant le service, tu vas à l'aéroport, tu fais ces achats et quand Carroll se réveillera, elle trouvera tous ces cadeaux luxueux qui l'attendent. Tu piges ? Tu lui diras que tu regrettes. Je parie qu'elle te pardonnera et qu'elle te refera la cuisine.

— Des fleurs... des bonbons... du parfum, marmonna Lepski. Pourquoi est-ce que je ne peux pas fermer ma grande gueule ?

Il se leva et, traînant les pieds, il sortit de la salle.

Quand Beigler fut certain que Lepski ne pouvait pas l'entendre, il explosa de rire.

— L'Étape Brûlée ! s'exclama-t-il. J'adore ça ! C'est trop beau pour garder ça pour moi ! Faut que j'aille le raconter aux copains ! Ils vont se bidonner !

D'humeur aigre et mauvaise, Lepski se rendit au casino et se gara. C'était l'endroit où des choses risquaient de se passer. Il avait une furieuse envie de flanquer une trouille bleue aux arnaqueurs et aux tricheurs qui fréquentaient l'établissement à cette heure. Il n'eut pas longtemps à attendre. Bientôt, il aperçut Johnny Quatre As, un Italien tiré à quatre épingles à la réputation de tricheur notoire. Lepski lui fonça dessus et l'effraya tellement que l'homme reprit sa voiture et s'en alla. Le flic trouva plusieurs autres victimes qu'il réussit à faire fuir.

Puis il vit Lucky Lucan descendre du perron du casino.

Le cri triomphant que poussa Lepski dispersa dans la nuit les oiseaux, qui s'envolèrent des palmiers, en pleine panique. Il s'approcha de Lucan, qui ouvrait la portière de sa voiture de location.

— Qu'est-ce que tu fous par ici ? demanda Lepski de sa plus belle voix de flic.

Le cœur de Lucan fit un bond. Il se retourna et regarda Lepski. Il le connaissait, il savait que c'était un policier dur, dangereux. Ce n'était pas le moment d'avoir des histoires avec lui.

— Tiens, bonsoir, monsieur Lepski. Ravi de vous revoir, dit-il avec un sourire forcé. Vous avez une mine épatante.

— Fais-moi grâce de ces conneries, gronda Lepski. Qu'est-ce que tu fous ici ?

— Moi ? Je profite un peu du soleil, je me détends, je passe de brèves vacances.

— On ne veut pas des salauds comme toi par ici. Va passer tes vacances ailleurs !

Lucan se ressaisit. Il était sûr qu'au cours des trois prochaines semaines, alors qu'il travaillerait avec Kling, il rencontrerait encore ce sale flic.

— C'est officiel, monsieur Lepski ? Vous voulez que je m'adresse au maire ? Écoutez voir, monsieur Lepski, tant que vous n'aurez pas une plainte contre moi, ne me cherchez pas de crosses. Ça ne me plaît pas.

Il monta dans sa voiture, démarra et partit.

Lepski le suivit des yeux ; il crispait et desserrait les poings, en émettant tout bas des grognements qui

auraient fait honneur à la bande sonore d'un film d'épouvante.

À 5 h 50, Lepski rentra chez lui. Il prit dans sa voiture le flacon de parfum dans un paquet cadeau, une énorme boîte de chocolats et douze roses à longue tige. Il était encore horrifié par le prix de tout ce bazar. Ouvrant sa porte, il écouta, puis entra sur la pointe des pieds dans le living-room. Il trouva un vase, y disposa les roses, puis il posa les chocolats et le parfum sur la table, là où Carroll les verrait dès qu'elle descendrait. Il examina le décor. Tout lui parut très bien. Ma foi, se dit-il pour se consoler, c'est de l'argent bien dépensé.

— Tom ? C'est toi, mon chéri ?

La voix de Carroll.

Lepski sursauta, puis courut dans le vestibule. Carroll était là, en haut de l'escalier, en chemise de nuit transparente.

— Pauvre Tom, tu dois être fatigué. Monte vite. Couchons-nous. Nous avons tout notre temps. Laisse tomber le café. Viens vite !

Lepski la contempla, en pensant qu'elle était vraiment la plus belle fille qu'il avait jamais connue. Médusé, il monta et Carroll le prit dans ses bras pour l'embrasser.

— Tu me pardonnes ? roucoula-t-elle. Je regrette de m'être fâchée hier. Je suis désolée.

— Je... je croyais..., marmonna Lepski.

Il fut traîné dans la chambre.

— Prends une douche, trésor. (Carroll se remit au lit.) Dépêche-toi.

Lepski se déshabilla en vitesse.

— Je devrais te faire des excuses, dit-il. Je...

Carroll éclata de rire.

— Bon, j'étais en colère. Je suis allée à mon club et j'ai raconté ça aux filles. Elles se sont tordues. L'Étape Brûlée. Elles ont beaucoup apprécié. Elles ont dit qu'elles n'avaient jamais rien entendu de plus spirituel, et elles avaient raison. Tu es très drôle, Tom. Qui d'autre aurait pu trouver ça ?

— Ouais.

Toujours éberlué, Lepski alla prendre une douche. Sous le jet, il songea à l'argent qu'il avait dépensé pour les cadeaux.

Mais il oublia tout ça quand il se glissa dans le lit. Puis Carroll le prit dans ses bras.

Ernie Kling était étalé de tout son long sur le confortable canapé de son élégant bungalow du Star Motel.

À côté de lui, Lucky Lucan était assis dans un fauteuil. Au fond de la pièce, sur une chaise, il y avait Ng Vee, dont les yeux impassibles surveillaient Lucan.

Kling et Lucan avaient fini de parler du voyage depuis Washington et de l'opinion qu'avait Kling de Paradise City. Il disait que ça avait l'air d'être un coin idéal.

— Oui, dit Lucan, vous allez l'adorer. Eh bien, Ernie, d'abord l'argent, hein ? (Il ramassa par terre la serviette que lui avait donnée Jamison.) Je vous ai obtenu quatre mille dollars en espèces pour vos frais immédiats. Ça va ?

Il avait pris soin de retirer mille dollars pour lui.

— Si c'est pour les frais *immédiats*, je ne me plains pas.

— C'est en effet pour ça, assura Lucan, et il remit la serviette à Kling.

— Tiens, petit, va ranger ça quelque part, fit Kling.

— Bien, monsieur, répondit Ng et, prenant la serviette, il quitta la pièce.

— Qu'est-ce que c'est que ce Chinetoque ? demanda Lucan en baissant la voix.

— Attention, Lucky. Il est vietnamien et c'est mon associé.

Lucan fronça les sourcils.

— Je ne savais pas que vous aviez un associé.

— Maintenant, si, et je m'en vais te dire une bonne chose. Il a cinquante fois plus de valeur que toi. Ne l'oublie pas. Ne lui cherche jamais d'histoires. Il est très dangereux.

Lucan s'agita un peu, mal à son aise.

— D'accord.

— Bien. Alors, qu'est-ce que c'est que ce coup ?

— Un homme riche veut se débarrasser de sa femme. Elle est catholique pratiquante et refuse de lui accorder le divorce. Ils ne peuvent pas avoir d'enfants. Lui en veut un à tout prix. Il a trouvé une autre femme et maintenant il veut l'épouser, alors il a décidé que sa femme devait disparaître. Voilà toute l'histoire.

Kling ne bougea pas ; il avait l'air d'un serpent redoutable, assoupi au soleil. Il hocha la tête.

— Ça me paraît aller. Alors, comme ça, ce mec me paiera trois cent mille pour le débarrasser de sa femme ?

— C'est ça, dit Lucan, l'air gêné. Il y a des conditions.

Kling eut un sourire mauvais.

— Il y en a toujours. Alors... ?

— Un travail parfait. Pas de bavures. Pas de flics. Un accident mortel.

— Il n'y a jamais de bavures quand j'effectue un boulot. D'accord, dis à ce mec que je lui parlerai. Je lui expliquerai comment je compte m'y prendre. Je veux des renseignements sur sa femme.

Lucan s'épongea le front.

— Non, Ernie. Il insiste pour n'avoir affaire qu'à moi, comme intermédiaire. Je n'y tiens pas du tout, mais l'affaire ne se fera pas à moins qu'il traite avec moi.

— Tu as cherché pourquoi ? demanda Kling, l'esprit maintenant alerté.

— Eh bien, il tient à rester dans l'anonymat complet jusqu'à ce qu'il soit sûr que vous proposiez la méthode parfaite.

— Méfiant, hein ?

— Oui.

— Qui est ce type, Lucan ?

— Je me suis renseigné et grâce à mes relations qui me coûtent cher, Ernie, je...

— Pas de conneries, Lucky ! Qui est-ce ?

— Sherman Jamison.

Kling s'assit brusquement et laissa tomber ses longues jambes du canapé.

— Quoi... le grand Sherman Jamison ?

— Y en a un autre ?

Kling se rallongea, alluma une cigarette et contempla le plafond. Il resta immobile pendant quelques minutes, puis il sourit.

— Ainsi, Jamison veut se débarrasser de sa femme. Merde ! Ça, c'est un bon petit plat bien juteux !

Lucan ne dit rien. Il attendait.

Kling réfléchit, puis il déclara :

— Tu sais que ce mec vaut des milliards.

Lucan humecta ses lèvres sèches.

— Je crois, oui.

— Bien. Je vais le rencontrer. Ce genre de truc, ça te dépasse, Lucky. C'est une affaire d'hommes. Tu dois maintenant t'arranger pour me faire rencontrer Jamison. Il faut que tu trouves où il va, pour que je puisse le voir. Dis-lui que j'ai besoin de renseignements sur sa femme. Organise un rendez-vous, et puis j'irai à ta place.

— Ça ne marchera pas, Ernie. Il est trop malin. Il vient ici, il m'emmène dans sa voiture à la plage pour causer. Ce mec est très important et très dangereux.

— Bon, d'accord, il est dangereux, dit Kling en riant. J'aime les types dangereux. Combien il te paie, Lucky ?

— Je touche sur votre part, répondit Lucan avec gêne. Il est près de ses sous.

Kling sourit.

— Alors c'est moi qui te paie, hein ?

— Je pensais que dix pour cent, ce serait honnête.

Kling éclata de rire.

— Alors, là, tu me scies ! Tu es le vrai minable. Tiens, tu me fais de la peine. Bon, d'accord, dis-lui que



j'ai un plan parfait mais que j'ai besoin de renseignements sur sa femme. Et puis organise un autre rendez-vous. Cette fois, je prendrai la relève.

Il se leva du canapé et alla prendre du papier et un crayon sur la table. Il écrivit rapidement pendant que Lucan l'observait, le cœur battant. Finalement, Kling lui remit le bout de papier.

— Voilà les questions auxquelles j'exige des réponses. Ensuite, tu lui diras que dans deux jours tu lui communiqueras les conditions dans lesquelles je le débarrasserai de sa femme. Un boulot parfait. Arrange un rendez-vous et je prendrai la relève. Compris ?

— J'aimerais mieux me tirer de tout ça, Ernie, dit Lucan en prenant le feuillet qu'il plia sans le lire, et fourra dans sa poche. Si vous me payiez, simplement, ensuite vous vous occuperiez de Jamison ? Vrai, ce n'est pas dans mes cordes.

Kling se leva de la table et tapota l'épaule de Lucan.

— Du calme, Lucky. Tu es maintenant dans le gros business. Si tu veux trente mille dollars, faut les gagner. File, et arrange tout ça. Il n'y aura pas de problèmes.

La main toujours sur l'épaule de Lucan, il le conduisit hors du bungalow.

— Allez, salut, dit-il en poussant Lucan sous le soleil brûlant.

Ng revint de la cuisine.

— Cet homme ne m'inspire pas confiance, monsieur.

— Tu n'es pas le seul, répliqua Kling. Mais il aime le fric. Viens, allons nous baigner.

— Oui, monsieur.

En maillot de bain, ils descendirent ensemble vers la mer.

— Si Lucan fait le malin, nous pourrons toujours lui régler son compte, pas vrai, petit ?

Ng regarda Kling avec un sourire d'adoration.

— Oui, monsieur, murmura-t-il.

Le tueur et le jeune homme coururent dans les vagues.

Jamison, au volant de sa Mercedes de location, s'arrêta devant le Star Motel à 11 heures précises. Il ne fit pas attention au grand homme maigre grisonnant, étendu dans une chaise longue devant son bungalow, à quelques mètres de celui de Lucan. Il ne s'aperçut pas que Kling l'observait à travers ses lunettes noires.

Lucan sortit précipitamment et monta dans la Mercedes.

— Bonjour, monsieur, dit-il nerveusement.

Jamison était d'une sale humeur. Il avait parlé à Tarnia au téléphone ; il lui avait proposé de la conduire à l'aéroport de Miami pour prendre l'avion à destination de Rome mais elle avait catégoriquement refusé.

— Non, Sherry. Moins nous nous verrons pour le moment, mieux cela vaudra. Je pense encore à cet horrible individu, Drysdale. Comme je regrette qu'il nous ait vus ensemble !

— Voyons, ma chérie ! N'y pensez plus. Il sait qu'il ne peut pas se permettre de publier le moindre article sur vous ou moi. Enfin, bon, si je ne peux pas vous raccompagner, je penserai à vous à chaque instant. Je comprends. Et, ma chérie, quand vous reviendrez, je

suis absolument sûr que vous serez Mme Sherman Jamison six mois plus tard.

— Puisque vous dites que vous êtes absolument sûr, je vous crois. Je vous téléphonerai dès mon arrivée à Rome. Il faut que je vous quitte. J'ai encore beaucoup à faire. Au revoir, mon chéri.

Elle avait raccroché et Jamison en avait fait autant, très songeur. Il offrait de faire de Tarnia une des femmes les plus en vue, les plus riches du monde ; elle partagerait sa vie, lui donnerait un fils, qu'il adorerait. Pourtant, il n'y avait pas de joie dans la voix de Tarnia, aucun enthousiasme. En ce moment, elle ne pensait qu'à sa présentation de mode, bon sang !

Il était donc de très méchante humeur quand Lucan s'assit à côté de lui. Il ne dit rien, regarda droit devant lui et roula très vite jusqu'à la plage. Là, il arrêta la voiture et se tourna vers Lucan.

— J'écoute ! aboya-t-il.

Lucan fut soudain terrifié par cet homme qui le dévisageait de ses yeux durs, glacés, pénétrants. Dieu, pensa-t-il, ce que je regrette de m'être embarqué là-dedans !

— J'ai parlé à Kling, fit-il d'une voix mal assurée. Il me dit qu'il n'y a pas de problème. D'abord, il a besoin de renseignements sur votre femme, monsieur.

— Quels renseignements ?

— C'est un perfectionniste, monsieur. Quand il effectue ce genre de travail, il n'y a pas de bavures, mais il lui faut au moins une semaine pour étudier la situation avant d'arrêter la méthode la meilleure et la plus sûre.

Jamison grogna.

— Compris. Alors... ?

— Il a besoin de savoir si votre femme a des amis, des amants.

— Elle n'en a pas ! gronda Jamison qui le regrettait amèrement.

— A-t-elle des amis qu'elle fréquente régulièrement ?

— Pas régulièrement, mais elle a un certain nombre d'amis, intéressés comme elle par la musique, qu'elle retrouve de temps en temps.

— Est-ce qu'elle a une routine établie ?

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Les gens font souvent la même chose régulièrement, tous les jours, par exemple promener le chien, aller au club...

Jamison hocha la tête.

— Elle va à la messe de 8 heures tous les matins. Elle revient pour le petit déjeuner, nage pendant une heure, et puis elle rentre pour jouer du violoncelle. En général, elle déjeune à la maison. Elle aime l'équitation. Elle emmène son cheval sur la plage pour une heure ou deux, où des amis la rejoignent. Le soir, elle va à des concerts ou bien y joue elle-même. Voilà toute sa vie, semble-t-il.

Seigneur ! pensa Lucan en griffonnant les réponses. Quelle vie sinistre !

— Elle est bonne nageuse, monsieur ?

— Excellente.

— Elle monte bien à cheval ?

— Très bien.

Lucan réfléchit, puis il hasarda :

— Le coup pourrait se faire quand elle sort de l'église. Auriez-vous une objection à ça ?

Jamison le regarda avec stupéfaction.

— Pourquoi donc ? Elle est près de Dieu à ce moment-là, mais je ne vois pas...

Il haussa les épaules.

Quel homme ! pensa Lucan. Quel sauvage ! Ce que des hommes envisagent pour arriver à leurs fins !

— Je veux une réponse définitive demain, Lucan. Si je ne suis pas satisfait, je laisserai tomber le projet. Demain à votre motel, à 11 heures. Compris ?

— Oui, monsieur, murmura Lucan en s'écartant de cet homme qu'il considérait à présent comme un monstre.

Jamison grogna, démarra et conduisit en silence jusqu'au Star Motel. Il s'arrêta, salua d'un mouvement de tête et, quand Lucan fut descendu, il repartit.

Kling, qui lézardait toujours dans la chaise longue, se leva et entra dans son bungalow. Lucan le suivit.

Une fois la porte fermée, Kling demanda :

— Comment ça s'est passé ?

Lucan s'assit et s'épongea la figure.

— Quel porc, cet individu ! s'exclama-t-il. Ernie, j'aurais bien besoin d'un verre.

Ng sortit de la cuisine, servit deux scotches bien tassés, en tendit un à Kling, l'autre à Lucan, puis s'éclipsa.

— Du calme, Lucan. Tout mec qui veut faire assassiner sa femme est un porc, dit Kling en s'asseyant sur le canapé. N'en fais pas une montagne. Tu as les renseignements que je veux ?

— Oui. (Lucan remit ses notes, puis but avidement son whisky.) Je serai heureux d'en avoir fini avec ça. Ce n'est pas dans mes cordes.

— Ta gueule, grommela Kling, en parcourant les notes, puis il hocha la tête. Tu sais, Lucky, quand les gens ont un emploi du temps bien réglé, c'est facile comme tout. Pas de problème ici. Quand revois-tu le gros pont ?

— Il vient ici demain à 11 heures du matin.

— D'accord. T'en fais pas, Lucky. Quand j'aurai besoin de toi, je te ferai signe. Désormais, pendant un jour ou deux, tu n'es plus dans le coup. Compris ?

— Si vous le dites. (Lucan se leva.) Je vous laisse faire, Ernie, mais n'oubliez pas que ce salaud est dangereux.

Kling esquissa un sourire.

— Moi aussi, dit-il, et il sourit encore.

Smyth vit Shannon revenir de la messe matinale et se hâta de préparer son petit déjeuner frugal.

Quand il entra dans son salon, elle était debout devant la porte-fenêtre ouverte.

— Madame est servie.

Elle se retourna et lui sourit.

— Merci, Smyth, dit-elle en venant à la table.

— J'espère que le concert a été un grand succès, madame.

— Je le pense, ou alors tout le monde a été très gentil, dit-elle avec un nouveau sourire. Jouer devant des amis, ce n'est pas du tout pareil que devant un public critique.

— Oui, madame. Je le conçois. J'aurais aimé être là.

— Je sais.

Elle attendit qu'il lui serve le café puis elle reprit, en désignant le secrétaire.

— On a fait un enregistrement, Smyth. J'ai rapporté une cassette pour vous. Prenez-la, écoutez-la quand vous aurez le temps. Votre opinion m'est précieuse.

La figure de Smyth s'illumina.

— Vous ne pourriez être plus aimable, madame. Merci.

Il prit la cassette, s'inclina et se retira.

Au moins un véritable ami fidèle, pensa Shannon. Elle passa un moment à boire son café, en réfléchissant ; elle se sentait déprimée. Des amis ? songea-t-elle. Pas de vrais amis. Les gens qu'elle fréquentait avaient trop visiblement conscience qu'elle était la femme d'un puissant magnat milliardaire. Ils aimaient la musique, bien sûr, mais si elle avait été simplement Mme Tartempion, se seraient-ils donné la peine de venir à son concert ? Elle ne le pensait pas. La simple Mme Tartempion ne serait qu'une violoncelliste amateur. Puis elle pensa à Jay et Meg Wilbur. Voilà de véritables amis. Elle se rappelait leurs chaleureuses félicitations de la veille.

Elle avait vu, à leur expression heureuse, tout le plaisir qu'ils avaient éprouvé à l'écouter jouer. Oui, de véritables amis !

Elle avait terriblement besoin de parler de Sherman et qui mieux que Meg, toujours bien avisée, elle le savait, et qui consultait Jay, pourrait la conseiller ?

Shannon se leva et retourna à la fenêtre. Si elle quittait Sherman, la moitié de sa vie prendrait fin mais l'autre moitié serait beaucoup plus enrichissante. Elle ne serait plus la Mme Sherman Jamison, avec des domestiques, deux maisons luxueuses, pas de problèmes d'argent, avec un public captivé qui l'écoutait jouer du violoncelle. Si elle se séparait de Sherman, les snobs s'éloigneraient. Sherman lui verserait certes une pension, mais son actuel mode de vie prendrait fin.

Elle se demanda si elle le regretterait.

Elle sentait qu'elle avait besoin de parler à Meg, avant de prendre une décision. C'était une faiblesse, se dit-elle. Elle devrait être capable de décider elle-même, mais ce serait un pas si gigantesque !

Toujours plongée dans ses réflexions, elle se déshabilla et, toute nue, passa dans la salle de bains où elle s'examina devant la glace recouvrant tout le mur. Son reflet lui donna de l'assurance ; Dieu, si seulement je pouvais avoir des enfants, pensa-t-elle. Mon corps est assez beau pour retenir n'importe quel homme, mais pas Sherman.

Avec amertume, elle se détourna, enfila son maillot de bain et descendit pour son plongeon matinal.

Le lendemain matin, à 7 h 50, Ernie Kling fit une chose qu'il n'avait jamais faite dans son existence criminelle.

Vêtu d'un complet gris foncé, portant des lunettes noires, il gravit les marches de l'Église de la Bienheureuse Vierge Marie, entra et s'assit dans un coin d'où il pouvait observer sans être vu.



Un enfant de chœur allumait des cierges. Un orgue dissimulé jouait du Bach. Un parfum d'encens planait dans la nef. Déjà plusieurs personnes s'étaient installées aux premiers rangs, en majorité de vieilles femmes ainsi que quelques hommes âgés.

Kling contempla la scène d'un œil cynique. Il attendit patiemment, comme un serpent lové. Puis il vit arriver Shannon Jamison. Il la reconnut d'après le signalement donné par Lucan et l'examina. Quelle femme ! pensa-t-il. Il aimait sa haute silhouette bien droite, sa démarche. Elle était accompagnée d'un homme aux cheveux roux flamboyants qui la suivit jusqu'à sa place et s'assit à une chaise d'elle.

Kling assista à toute la messe, en observant le gros officiant à la figure bienveillante. Il regarda Shannon s'approcher de l'autel, et hocha encore une fois la tête avec approbation.

À la fin de l'office, Kling resta assis. Il assista au départ des fidèles, qui s'arrêtaient sur le parvis pour saluer le prêtre. Il remarqua le sourire de Shannon, quand elle s'attarda un instant pour échanger quelques mots avec le curé avant de partir. Il regarda le gros rouquin serrer fermement la main de l'ecclésiastique et dire quelque chose, puis se hâter de rattraper Shannon.

Kling se leva enfin et marcha vers le prêtre qui rentrait dans l'église.

— Une belle messe, mon père, dit-il.

L'autre le dévisagea.

— Ce doit être votre première visite, mon ami. J'ai la mémoire des visages.

— En effet. Je suis en vacances. J'aime bien assister

à la messe quand je peux, dit Kling. Je n'en ai pas souvent l'occasion. Ça fait plaisir de voir que vous avez tant de monde. De nos jours...

Il fit un geste vague.

— Nous avons nos fidèles, dit le prêtre. Je regrette qu'il n'y ait pas plus de jeunes. Nous avons plus de monde le dimanche.

— Il me semble reconnaître ce monsieur aux cheveux roux, dit Kling.

— M. O'Neil, le représentant de l'Irlande aux Nations Unies. Il est ici pour de brèves vacances et il vient à la messe tous les matins. Un homme remarquable.

— Oui, oui, bien sûr. J'ai vu sa photo dans les journaux. Eh bien, mon père, bonne journée. Nous nous reverrons.

— Que Dieu vous accompagne, mon ami.

Gros con, pensa Kling en descendant en courant les marches, vers sa voiture. Il alla à la plage où Jamison et Lucan avaient leurs entretiens. À cette heure, elle était déserte. Il se promena un peu, découvrit ce qu'il espérait trouver et retourna au Star Motel.

À 10 h 30, Lucan vint au bungalow de Kling, très nerveux et agité.

— Ah, pour l'amour du ciel, Lucky, détends-toi ! Hé, petit, donne un verre bien tassé à ce gars.

— Oui, monsieur, murmura Ng, et il apporta rapidement un double scotch-soda.

— Eh bien, Lucky, ça va être du nougat, déclara Kling en allumant une cigarette. Pas de problèmes pour toi. Tout ce que tu as à faire, c'est amener Jamison à la

plage. J'y serai. Quand il s'arrêtera, tu descendras de la bagnole en vitesse. Je prendrai ta place. Tu te dirigeras vers de gros buissons à ta droite. Le gosse y sera et il te conduira là où la voiture sera cachée. Je parlerai à Jamison et je lui vendrai mon idée. D'après ce que tu m'as dit, il l'acceptera.

Lucan pâlit.

— Ça ne me dit rien qui vaille, Ernie. Jamison m'a averti qu'il m'aurait si je lui faisais une entourloupe. Avec son influence, il m'aura !

Kling eut un large sourire.

— Il ne peut pas, Lucky. Fais travailler ce qui te sert de cervelle. Qu'est-ce qu'il peut te faire ? Nous le tenons. Il sait que s'il essaye de te coller les flics aux fesses, tu peux raconter à la presse qu'il a cherché à t'embaucher pour assassiner sa femme. D'accord, il le niera. Il menacera de faire un procès mais il s'en gardera bien. Une fois que la presse saura qu'il tenait tant à liquider sa femme et qu'il était prêt à payer quelqu'un pour la tuer, il n'osera jamais se débarrasser d'elle. Alors il l'a sur le dos pour la vie, à moins qu'il joue notre jeu. Tu piges ?

Essuyant sa figure en sueur, Lucan hocha la tête.

— Je n'avais pas pensé à ça. Mais, Ernie, ce n'est vraiment pas dans mes cordes. Je voudrais bien n'être jamais entré en rapport avec ce salaud.

— Ah, boucle-la ! Tu veux te faire trente mille dollars faciles, oui ou non ?

Lucan avala son scotch. Encore, une fois, sa cupidité eut raison de sa prudence.

— Bon, d'accord, Ernie. Je compte sur vous.

— Alors fais simplement ce que je t'ai dit. Je m'occuperai du reste, fit Kling en se levant. Le gosse et moi allons maintenant sur la plage, au lieu du rendez-vous. Laisse-moi faire.

Quand Kling et Ng furent partis, Lucan retourna dans son bungalow. Il but encore un scotch sec et, se sentant réconforté, presque téméraire, il sortit sous le chaud soleil pour attendre Jamison.

Avec Lucan assis à côté de lui, Jamison roula vers la plage.

Il devait se retenir de poser la question capitale : est-ce que ce tueur professionnel avait trouvé un plan parfait pour se débarrasser de Shannon ? Si oui... Alors toute sa vie serait changée. Il aurait Tarnia et, ce qui était encore plus important pour lui, il aurait un fils !

L'haleine de Lucan puait le whisky. Jamison s'en aperçut. Il le voyait énervé. Un gigolo ! Qu'est-ce qu'on pouvait en attendre ?

Il conduisait sans un mot, regardant la chaussée, roulant prudemment. Laissons transpirer ce gigolo miteux, se disait-il sombrement. S'il n'offre rien, je l'aurai ! Il y a des tas de façons de régler son compte à un gigolo comme lui. Si ce maquereau ne donnait rien, il embaucherait un malfrat pour casser sa jolie petite gueule, à coups de pied, l'écraser ! Si jamais... Les mains crispées sur le volant, Jamison suivit le chemin sablonneux descendant vers la plage, et arrêta la voiture.

Maintenant ! pensa-t-il. Est-ce que ça va être la fin de Shannon ?

Lucan guettait ce moment. Il se sentait encore téméraire. Dès que l'auto fut arrêtée, alors que Jamison tendait la main vers la clef de contact pour couper le moteur, Lucan ouvrit sa portière, descendit et, d'un pas mal assuré, il courut comme un dingue vers des buissons sur sa droite, comme l'avait indiqué Kling.

Pendant un bref instant, Jamison resta immobile, puis il pivota sur son siège et se trouva face à un grand type maigre aux cheveux gris, surgi de nulle part, qui s'était glissé à la place de Lucan.

Les nerfs de Jamison se nouèrent et son cœur fit un petit bond à la vue de cet homme au sourire glacé et mauvais, aux yeux brillants de serpent.

— Bonjour, monsieur Jamison, dit l'inconnu d'une voix douce et basse. Je suis Ernie Kling. Nous avons affaire ensemble... n'est-ce pas ?

Jamison ne bougea pas mais son esprit travaillait rapidement. Ainsi, Lucan et ce tueur savaient qui il était. Tant pis. Il ne pouvait espérer garder longtemps l'anonymat.

Le cœur battant toujours la chamade, il dit :

— J'ai averti Lucan que je ne voulais pas traiter directement avec vous, Kling.

— Ouais, il me l'a dit, mais je ne travaille pas dans de pareilles conditions. Si je fais un travail parfait, je traite avec le numéro un, pas avec un con comme Lucan. Écoutez, monsieur Jamison, si ça ne vous convient pas, je m'en irai. Je partirai à regret parce que j'ai mis au point un plan parfait. Vous voulez vous débarrasser de votre femme. Je veux votre argent. C'est une affaire, monsieur Jamison.

Jamison pensa qu'il devait se libérer de Shannon. Cet homme disait : J'ai mis au point un plan parfait. Il regarda Kling d'un air songeur. Il sentait instinctivement que cet homme était capable de s'acquitter de sa tâche.

— Très bien, Kling, expliquez-moi votre plan parfait. Kling sourit.

— Ça serait trop facile, monsieur Jamison. Je ne confie pas gratuitement mes secrets de métier. Il est bien entendu que nous sommes maintenant en affaires, tous les deux ? Je vous débarrasse de votre femme sans bavures et vous me payez trois cent mille dollars. C'est ça ?

Jamison hésita, puis il acquiesça.

— Oui, c'est d'accord.

— Parfait. Comment est-ce que je serai payé ?

— Comme vous voudrez. En espèces, en or, vous n'avez qu'à choisir, vous l'aurez.

— J'ai un compte numéroté en Suisse, dit Kling en prenant son paquet de cigarettes. Vous pourriez faire un virement en Suisse ?

Jamison haussa les épaules.

— Ça ne pose pas de problème.

Kling hocha la tête. Il comprenait qu'il traitait avec le gros ponte qui avait certainement des comptes dans toutes les banques du monde.

— Très bien. Il me faudra cent mille dollars à mon compte suisse avant que je commence l'opération.

Jamison s'agita un peu.

— Ça ne pose pas de problème si vous me prouvez que vous avez un plan parfait.

Kling se carra sur le siège et alluma une cigarette.

— Bien. J'ai obtenu de Lucan certains renseignements sur votre femme. Il y a plusieurs possibilités, mais aucune n'est sûre à cent pour cent. Par exemple, je pourrais m'arranger pour qu'elle se noie un matin. Je pourrais provoquer une chute de cheval pendant sa promenade de l'après-midi, mais ça ne me plaît pas. Il risque d'y avoir des témoins. Vous souhaitez un accident mortel parfait sans bavures, sans flics, alors j'ai trouvé une autre solution.

Jamison écouta la voix paisible, dure. Il eut soudain pleinement conscience que ce tueur à gages et lui préparaient réellement le meurtre de Shannon. Pendant un très bref instant, il éprouva un certain remords, puis il pensa à Tarnia. Shannon disparue à jamais, il pourrait épouser Tarnia et avoir un fils.

— Quelle solution ? demanda-t-il d'une voix qui chevrotait un peu, il le sentait.

— Les gens qui ont des habitudes régulières, monsieur Jamison, sont des cibles faciles. Vous ignorez probablement que M. O'Neil, le représentant de l'Irlande aux Nations Unies, assiste à la messe tous les matins et votre femme aussi. C'est une habitude régulière, semble-t-il.

Jamison se mit à pianoter sur son volant.

— Quel rapport a cet homme avec votre projet ? demanda-t-il impatiemment.

— Eh bien, monsieur Jamison, voilà la solution parfaite que vous souhaitez. Après la messe, le prêtre va à la porte de l'église et serre des mains. M. O'Neil, snob comme il est, va avec votre femme. Ils s'arrêtent pour



saluer ce gros vieux curé. À ce moment, un membre de l'I.R.A. lancera une bombe. Adieu M. O'Neil et, ce qui est plus important, adieu Mme Jamison. Elle semble être le témoin innocent d'un attentat politique. Les flics chercheront le lanceur de bombe mais ils ne le trouveront jamais. Un travail bien propre, bien net, monsieur Jamison, sans bavures. L'idée vous plaît ?

— Une bombe ? murmura Jamison en sentant son cœur lui manquer.

— Permettez-moi d'expliquer ce point, dit Kling en allumant une nouvelle cigarette. Je suis un professionnel. J'ai déjà effectué des travaux à la bombe. J'ai accès à la nouvelle grenade à main de l'armée U.S. qui est d'une très grande puissance. Il suffit que je me tienne de l'autre côté de la rue et dès que je verrai votre femme et O'Neil sortir de l'église, je lance la grenade et voilà.

Jamison se carra contre le dossier en considérant cette proposition consternante.

— Mais ce sera un meurtre collectif ! (Il s'en foutait royalement mais jugeait bon de protester un peu, histoire de sauver la face.) Une bombe ! D'autres fidèles, et certainement le prêtre, seront tués.

— Oui, évidemment, répondit Kling en jetant son mégot par la portière. Vous voulez un travail parfait, monsieur Jamison, alors pourquoi vous soucier d'un gros curé et de quelques vieux qui devraient être déjà morts ?

Jamison pensa au prêtre et ses mains se crispèrent sur le volant. Cet ecclésiastique était l'homme qui avait persuadé Shannon que sa religion interdisait le divorce.

Ce prêtre avait versé son sale poison de moraliste dans les oreilles de Shannon. Sa mort gênerait qui ?

Il réfléchit en silence pendant que Kling, très détendu, fumait une troisième cigarette sans se presser.

Un attentat politique ! Par un malheureux hasard, Shannon figurerait au nombre des victimes ! Quelle idée ! Quel plan parfait ! Jamison songea à la consternation que cet odieux meurtre à la bombe sèmerait parmi ses nombreux amis. Ils se précipiteraient tous pour présenter leurs condoléances. Il pensa à Tarnia, en sécurité à Rome. Jamais elle ne pourrait soupçonner qu'il avait quelque chose à voir dans ce meurtre collectif dont Shannon serait une des victimes. Il serait enfin libre !

Il n'hésita plus.

— Très bien. J'accepte votre plan. C'est pour quand ?

Kling l'examina. Dans ses yeux durs, brillait une lueur d'admiration. C'était un homme selon son cœur, se disait-il. Quel type ! Brutal, totalement dépourvu de scrupules, il se foutait du nombre de personnes qui mourraient du moment qu'il obtenait ce qu'il voulait.

— Dès que j'aurai les cent mille dollars sur mon compte suisse, monsieur Jamison. J'ai déjà la grenade. Je veux simplement l'avis de ma banque m'annonçant que l'argent est arrivé et le lendemain matin, le travail sera fait. (Il tira une carte de son portefeuille.) Voici l'adresse de ma banque suisse et le numéro du compte.

Jamison prit la carte, y jeta un coup d'œil et déclara :

— L'argent sera versé sur votre compte après-demain.

— Voilà une bonne nouvelle. D'accord, monsieur

Jamison, vous n'avez plus qu'à me laisser faire. Vendredi matin, à 8 h 30, vous serez veuf.

Kling sourit, ouvrit la portière et descendit de voiture. Penché à la vitre baissée, regardant Jamison dans les yeux, il poursuivit :

— Vous enverrez le solde de deux cent mille dollars à ma banque suisse quand vous aurez lu les journaux...

— Entendu, dit Jamison, et il mit le contact.

Les deux hommes se dévisagèrent longuement, puis Jamison passa sa vitesse et remonta par le chemin sablonneux jusqu'à la route.

À midi, Lepski entra en coup de vent dans la salle des inspecteurs et se jeta à son bureau. Il arracha son chapeau, s'ébouriffa les cheveux, puis foudroya du regard Beigler qui venait de prendre son service et s'apprêtait à parcourir le rôle des délits commis dans la nuit.

Beigler, sentant des ennuis, observa Lepski avec inquiétude.

— Salut, Tom, dit-il. Tu es en avance. Comment ça a marché ?

— Écoute, Joe, grinça Lepski, la prochaine fois que tu me donneras des conseils, je te crache à la gueule ! Des fleurs ! Du parfum ! Des bonbons ! Quand je suis rentré, c'est Carroll qui m'a fait des excuses ! Elle avait raconté ça à ses copines qui s'étaient tordues, et elle ne voulait plus me lâcher au pieu ! Et puis quand nous sommes descendus pour le déjeuner, elle a vu les fleurs, le parfum et les chocolats. Bon, d'accord, j'avais oublié de mettre de l'eau dans le vase et les roses étaient

fanées. Elle a dit que le parfum était bon pour une pute et qu'elle ne mange pas de douceurs parce qu'elle surveille son poids. Et puis elle s'est mise en rage et m'a accusé de m'être saoulé hier soir et d'avoir gaspillé de l'argent. Moi j'ai vu rouge et nous nous sommes payés une bagarre. Du coup, tous les voisins sont sortis dans leurs jardins pour écouter. Alors, à partir de tout de suite, tu vas fermer ta grande gueule !

Beigler poussa un soupir, but son café fumant et secoua la tête.

— Je regrette, Tom. C'est des trucs qui arrivent.

Lepski renifla.

— Et comment ça se fait que tu as toujours du café chaud ? Charlie ne prend jamais la peine de m'en donner.

— Eh bien, Tom, c'est *par pari refertus*.

Lepski ouvrit des yeux ronds.

— Par pari... quoi ?

Beigler prit un air satisfait. À ses moments perdus, il potassait un livre de citations et, quand l'occasion se présentait, il servait un aphorisme.

— C'est du latin, Tom.

— Du latin, hein ?

— C'est ça. Traduit, ça veut dire : « Tu me grattes le dos, je te gratte le tien. »

Lepski fit un bruit semblable à un train entrant dans le trou d'un tunnel.

— Bon sang, qui voudrait gratter le dos poilu de Charlie ?

— Peu importe, Tom. J'ai un petit boulot pour toi.

Tout à fait dans tes cordes. J'aurais pu le donner à Max ou à un des autres, mais je l'ai gardé exprès pour toi.

Lepski le regarda d'un œil méfiant.

— Ah oui ? Quel boulot ?

— J'ai reçu une plainte du bureau du maire au sujet de Lucy Loveheart. D'après la plainte, elle devient un peu trop voyante.

La figure de Lepski refléta son intérêt.

Tous les flics, tous les riches habitants, tous les visiteurs pleins aux as connaissaient Lucy Loveheart. Elle dirigeait une maison close de grand luxe, dans une petite rue près d'Ocean Boulevard. Elle possédait un immeuble de cinq étages avec douze appartements tout ce qu'il y a de plus huppés, un vaste salon, un bar et un orchestre noir qui jouait du bon swing pas bruyant.

Lucy Loveheart était devenue une institution de Paradise City. Née de parents russes au nom imprononçable, elle était arrivée ici alors qu'elle était adolescente. Sa beauté et sa technique sexuelle lui amenèrent vite de riches clients. Elle avait économisé, acheté cette maison et créé un service de call-girls de luxe. Aucune des filles n'habitait là. Elles venaient travailler quand Lucy les appelait, faisait ce que l'on exigeait d'elles, recevaient de confortables honoraires et rentraient chez elles. L'établissement de Lucy était le summum de la discrétion.

— Qu'est-ce qu'elle a fait ? demanda Lepski.

— La plainte a été déposée par la secrétaire du maire, cette vieille pécore qui se plaindrait si elle voyait un chien arroser un arbre. Elle écrit qu'en passant

devant la maison de Lucy, elle a observé un dessous féminin sur un des balcons.

Lepski se mit à l'arrêt comme un setter.

— Quel vêtement ?

— Je ne sais pas. La vieille ne le précise pas. Tu ferais bien d'aller parler à Lucy. La pécore pourrait causer des ennuis. Quelques petites remontrances gentilles, rien de plus, Tom. N'oublie pas que Lucy nous envoie à tous une dinde et une bouteille de scotch à Noël.

Lepski remit son chapeau et se leva.

— Tout à fait dans mes cordes, Joe, dit-il, sa bonne humeur revenue. Ça fait des mois que je n'ai pas bavardé avec Lucy.

— N'oublie pas que tu es un homme marié, Tom, dit gravement Beigler en réprimant un sourire.

— Ta gueule, Joe ! Tu parles trop !

Sur ce, Lepski sortit en hâte du poste de police. Il s'arrêta le temps d'avaler un hamburger au Joe's Bar ; il se demandait ce que Carroll se faisait à déjeuner et regrettait d'avoir perdu son sang-froid quand elle s'était mise à l'engueuler. Il espérait qu'à son retour tout serait pardonné et qu'elle lui aurait préparé un dîner mangeable.

Laissant sa voiture dans Ocean Boulevard, il couvrit à pied la courte distance jusque chez Lucy, monta sur le perron de marbre et sonna.

La porte s'ouvrit immédiatement et Lepski se trouva nez à nez avec un Noir gigantesque en chemise violette, pantalon de soie noire, et crâne noir rasé étincelant. Lepski le connaissait. C'était Sam, le bras droit de

Lucy ; il s'occupait de vider les importuns, passait au crible les visiteurs.

Le Noir toisa Lepski, puis ses lèvres épaisses se fendirent en un sourire de pastèque, montrant de grandes dents blanches.

— Monsieur Lepski, dit-il en s'inclinant. Quel plaisir, monsieur.

— Mme Lucy est libre, Sam ?

— Pour vous, monsieur Lepski, toujours, dit Sam en s'écartant. C'est un peu tôt, mais si vous voulez attendre quelques minutes...

Il conduisit Lepski dans une antichambre luxueusement meublée.

— Un verre, monsieur Lepski ?

— Non, merci. Dis à Mme Lucy que je suis pressé, répondit Lepski qui examina la pièce, en pensant que les meubles anciens avaient dû coûter une fortune, sans parler des bons tableaux aux murs, du somptueux tapis de Turquie.

— Oui, monsieur, dit Sam, puis il s'inclina, sortit et referma la porte.

Lepski repoussa son chapeau sur sa nuque et fit le tour du salon. Il n'avait pas envie de s'asseoir dans un des fauteuils anciens. Vu leur fragilité, ils risquaient de se casser sous son poids.

Quelques minutes plus tard, Sam reparut.

— Si vous voulez bien me suivre, monsieur. Mme Lucy va vous recevoir.

Il précéda Lepski vers un ascenseur qui les transporta silencieusement au premier étage.

Lucy Loveheart attendait sur le seuil de son bureau, souriante.

C'était une petite femme potelée, avec une masse de cheveux frisés de la couleur de carottes écrasées. Elle avait de grands yeux violets, une bouche en cul de poule et une mâchoire agressive.

Elle avouait quarante-quatre ans mais devait avoir bien dépassé la cinquantaine.

Elle portait un tailleur strict et un chemisier blanc à volants et quand elle tendit la main, des diamants étincelèrent à ses doigts boudinés.

— Monsieur Lepski ! Ravie de vous voir. Vous êtes toujours aussi bel homme et comment va votre ravissante femme ?

— Elle va bien, je vous remercie, répondit Lepski, et il la suivit dans le vaste bureau aux meubles anciens, avec un grand Dali au mur.

— Prenez un verre, monsieur Lepski, dit Lucy en désignant un fauteuil de cuir rouge.

— Non, merci, Lucy. C'est une affaire de service, dit Lepski en s'asseyant, son chapeau à la main.

Elle contourna son bureau et s'y installa.

— De service, monsieur Lepski ? Eh bien, nous sommes très occupés tous les deux. (Elle sourit.) De quoi s'agit-il ?

— Nous avons reçu une plainte de Mme Hackensmidt, la secrétaire du maire, dit Lepski avec un large sourire.

— Ce vieux pruneau... Elle se plaint de quoi ?

— Elle dit qu'en passant devant votre maison, elle a observé un dessous féminin accroché à un balcon.



Lucy haussa les sourcils.

— Extraordinaire. Quel dessous ?

— Elle ne le précise pas.

— Ma maison a cinq balcons, monsieur Lepski.

Quel balcon ?

— Elle ne le dit pas.

— Des témoins ?

— Elle ne le dit pas.

— Et la police doit perdre son temps et le mien pour une plainte aussi stupide ?

— Ma foi, c'est la secrétaire du maire, dit Lepski avec un autre sourire amusé. Elle a beaucoup d'influence.

— Moi aussi. (Les yeux violets devinrent subitement durs.) Laissez tomber, monsieur Lepski. Je parlerai au maire. Il est temps que cette vieille sorcière soit mise au haras.

— Vous avez sans doute raison. Entre nous, pour la bonne règle, est-ce qu'il y avait un vêtement sur un de vos balcons ?

— Certainement pas ! C'est une maison respectable, monsieur Lepski !

— Le maire ne sera peut-être pas d'accord, hasarda prudemment Lepski. Quand nous recevons une plainte, il veut savoir ce que nous avons fait.

— Il n'y aura pas d'ennuis avec le maire. Il lui fera son affaire. N'y pensez plus, vous voulez ?

Lepski hocha la tête.

— Je suppose que vous pourrez arranger ça. D'accord, Lucy. Sa lettre se sera perdue.

Pendant un instant, la figure de Lucy durcit et elle gronda :

— Et elle aussi ! (Puis, en se levant, elle sourit.) Si vous avez une demi-heure devant vous, Lulu est en haut sans rien à faire. Voudriez-vous vous amuser un peu avec elle, entièrement aux frais de la maison ?

Lepski se leva précipitamment.

— Merci, Lucy, mais j'ai du travail.

— Pauvres policiers, comme vous travaillez ! (Lucy lui tapota la main.) Chaque fois que vous en aurez envie, ce sera à mes frais. Sam vous choisira une de mes meilleures filles.

Lepski, embarrassé, gonfla ses joues.

— Merci infiniment. Eh bien, à un de ces jours, Lucy.

La porte s'ouvrit et Sam entra pour reconduire Lepski en bas. Légèrement éberlué, le policier alla reprendre sa voiture.

Dès que Sam eut refermé la porte d'entrée, il reprit l'ascenseur et monta. Lucy était à son bureau, la figure de pierre.

— Appelle-moi le maire ! grinça-t-elle, l'air mauvais.

Reconnaissant le signal de danger, Sam se dépêcha d'aller au petit standard pour former le numéro de téléphone ultra-privé du maire.

Complètement détendu, Ernie Kling était assis sur le siège avant, à côté de Ng qui remontait le chemin sablonneux et prenait la direction du Star Motel.

À l'arrière, Lucan, en sueur, le cœur battant de peur, s'exclama :

— Bon Dieu, Ernie, qu'est-ce qui s'est passé ? Qu'est-ce qu'il a dit ?

— Ferme ton clapet, rétorqua Kling. Je réfléchis.

Ce fut seulement lorsque Lucan et lui furent installés dans son bungalow, après que Ng leur eut servi des verres, que Kling se décida à parler.

— Eh bien, Lucky, tu t'es fait dix mille dollars.

Lucan se redressa.

— Vous lui avez vendu votre idée ?

— Naturellement. J'ai dit que je m'en occuperais, je m'en suis occupé.

— Et moi ? Ce salaud-là me fait peur. Il n'a rien dit sur moi ?

— T'en fais pas pour lui. L'ennui avec toi, Lucky, c'est que tu es pétochard.

— Il est dangereux. D'accord, j'ai la trouille. Je l'avoue. Qu'est-ce qui a été décidé ?

— Ouais... bonne question. (Kling étendit ses longues jambes, amusé par la terreur de Lucan.) Ce Jamison, c'est le roi des fumiers. J'ai travaillé pour des tas de salauds, mais celui-là remporte l'Oscar.

Lucan se penchait en avant, les yeux ronds d'appréhension.

— Quel est le plan, Ernie ? demanda-t-il d'une voix un peu trop aiguë.

— Il faut que ce soit parfait. (Kling s'interrompt pour boire du whisky, ravi de laisser Lucan sur des charbons ardents.) Pas de bavures. Pas de flics. Pas facile. Ce matin, Lucky, je suis allé à l'église où se rend Mme Jamison pour examiner le terrain. Tout le topo

s'est mis en place. Maintenant détends-toi et écoute-moi bien.

D'une voix basse, dure, cassante, Kling expliqua son plan : l'attentat contre O'Neil auquel Mme Jamison serait mêlée. Un meurtre organisé par l'I.R.A. Domage que Mme Jamison soit tuée par la même occasion.

Lucan écoutait avec une horreur croissante.

— Vous ne pouvez pas faire ça ! murmura-t-il, à peine capable de parler. Une bombe ! Et le reste des fidèles ? Le curé ?

— Oui, bien sûr. Je l'ai fait observer à Jamison. Une bombe tuerait certainement le prêtre en même temps qu'O'Neil et Mme Jamison. Les vieux cons attendant de lui serrer la main s'iraient descendus aussi. Il y a réfléchi, et puis il a haussé les épaules. Il voyait que c'était le moyen parfait pour se débarrasser de sa femme. Qui se soucie de O'Neil ? Du curé ? Des vieux ? Il m'a donné le feu vert et il vire cent mille dollars sur mon compte suisse à titre d'avance. Tu en auras dix mille.

Lucan se leva d'un bond, la figure blanche comme de la cire, les yeux exorbités.

— Non ! Je ne veux rien avoir à faire là-dedans ! Je me fous de l'argent ! Vous êtes complètement cinglé, Ernie ! C'est un meurtre qui fera de nombreuses victimes, un massacre ! Non ! Non !

Kling éclata de rire. Il se renversa en arrière, en se tordant, tandis que Lucan le regardait d'un air horrifié. La crise de rire passée, Kling se redressa, puis il vida son verre et le posa.

— Lucky, tu as un crâne de piaf, déclara-t-il, son expression plus dure. Assieds-toi et écoute.

Lucan était tellement secoué qu'il fut heureux de se rasseoir.

— J'ai dit non, parvint-il à articuler. Je parle sérieusement.

— Ah, ta gueule, gronda Kling. Tu te figures vraiment que j'ai l'intention de tuer vingt personnes pour supprimer une femme qui encombre un salaud comme Jamison ? (Il se pencha en avant.) Mais Jamison le croit. Je lui ai vendu l'idée. Il se fout de tout pourvu qu'il soit débarrassé de sa femme.

Lucan essuya sa figure en sueur.

— Alors vous n'allez pas faire ça ?

— Bien sûr que non ! Je lui ai soutiré cent mille dollars. Qu'est-ce que tu dis de ça comme début ?

Lucan acheva son whisky.

— Vous m'avez fait peur. Bon Dieu, j'ai vraiment cru...

— Lucky, tu es plus con que nature, dit Kling d'une voix grinçante. Pas étonnant que tu chasses les vieilles salopes pour gagner ta croûte. Tu imagines un seul instant que je vais me contenter de trois cent mille dollars pour descendre la femme d'un fumier qui vaut des milliards ? Je me suis renseigné. Il vaut au moins cinq milliards de dollars et il dispose d'un crédit illimité. Cette affaire, Lucky, doit me rapporter au moins cinq millions et dix pour cent pour toi, ça se monte à un demi-million.

Lucan se redressa. Sa gorge devint sèche.

*Un demi-million de dollars !*

— Il ne les donnera jamais, chevrota-t-il. Il trouvera quelqu'un d'autre. Vous êtes fou, Ernie.

— Faudra bien qu'il les allonge, répliqua Kling, et il rit. Ça ne va pas être un assassinat ! Ce sera un kidnapping.

Lucan fut parcouru d'un frisson de terreur.

— Un kidnapping ? Ça sera du ressort du F.B.I. Non, moi je ne marche pas.

— C'est une occasion unique, Lucky. J'ai tout prévu. Maintenant, c'est à toi de jouer. Si tu veux gagner un demi-million, alors t'es dans le coup, mais si tu préfères te défilier, dis-le. Pour une somme pareille, je peux toujours trouver quelqu'un d'autre.

*Un demi-million de dollars !* Lucan en avait le vertige.

— Comment est-ce que je le gagne, ce fric ? demanda-t-il en s'avançant sur le bord de son fauteuil, les yeux rivés sur Kling.

— Quand Mme Jamison sera enlevée, je veux une maison sûre, ici dans cette ville, pour la cacher. Tu connais le secteur. Tu peux me trouver une maison discrète ? C'est comme ça que tu gagneras ton argent.

— Je ne participe pas à l'enlèvement ? Je n'ai plus rien à faire avec Jamison ? Il suffit que je trouve une maison sûre pour Mme Jamison ?

Lucan reprenait de l'assurance.

— Tu m'as compris, Lucky, dit calmement Kling. Il restera peut-être des petits détails que tu aideras à régler, mais ça, c'est ton gros boulot.

— Quels petits détails ? demanda Lucan avec méfiance.

— Comment veux-tu que je le sache ? Personne ne

gagne un demi-million de dollars sans travailler, mais tu n'auras rien à voir avec l'enlèvement ni avec Jamison.

L'idée de posséder une pareille fortune apaisa sérieusement les craintes de Lucan.

— Comment est-ce que je touche l'argent ?

— Dès que j'aurai la rançon de Jamison, je m'arrangerai pour que tu aies ta part. Tu peux l'avoir en espèces.

— Pas d'espèces ! (Lucan frémit.) C'est trop facile à retracer. Comment diable pourrais-je déposer une somme pareille à ma banque sans que ça éveille des soupçons ?

— Tu n'as pas de compte en Suisse ?

— Non.

— C'est la solution, lui dit Kling. C'est comme ça que Jamison va me payer. Il a de gros capitaux dans le monde entier. J'ai un compte dans une petite banque privée de Zurich. J'ai rendu un grand service au président. (Il rit.) Il se tapait sa secrétaire et elle a fait du vilain quand il s'est trouvé une nouvelle poupée. Donc je l'ai débarrassé d'elle. Gratuitement. Un joli petit travail. Elle est tombée de son balcon. Ce type ferait n'importe quoi pour moi. Tu veux que j'ouvre un compte pour toi, Lucky ? C'est tout ce qu'il y a de secret. Tu as un numéro. Tu peux virer de l'argent dans n'importe quel pays du monde sauf, bien sûr, les U.S.A. Qu'est-ce que tu en dis ?

Lucan perdit toutes ses craintes. Merde, pensait-il, je pourrais acheter un appartement à Monaco, jouer au casino, ne plus me soucier des grosses vieilles qui ont le feu au cul.

— D'accord, Ernie. Ça me paraît au poil.

— Ouais. Maintenant pour la maison sûre, t'as des idées ?

Lucan se carra dans le fauteuil et réfléchit, tandis que Kling l'observait. Enfin, il hocha la tête.

— Je crois. Faudra que je cause mais, Ernie, ça va coûter de l'argent.

— Crédits illimités, si c'est réellement une planque sûre pendant quinze jours.

— Ça pourrait aller chercher dans les cent mille.

— Et alors ? Nous allons gagner cinq millions. Cent mille dollars, c'est rien et ça ne sera même pas prélevé sur ta part. Je m'occuperai des frais.

— La personne que j'ai en vue est coriace. Elle exigera une avance.

— Il s'agit d'une femme ?

— Je pense à Lucy Loveheart. Elle a un boxon de luxe, très discret. On a fait des affaires, elle et moi. Chaque fois que j'étouffe un bijou ou un objet de valeur je le porte à Lucy et elle m'en offre un prix honnête. Comment elle s'en débarrasse, ça ne me regarde pas. Elle a une douzaine d'appartements dans sa maison, tous installés pour satisfaire les riches débauchés, plus des filles. Au dernier étage, il y a la salle de flagellation. Je pourrais peut-être la persuader de me la louer pour deux semaines, si le prix lui convient.

— La salle de flagellation ? s'exclama Kling ahuri. Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Lucy reçoit toutes sortes de tordus. Il y a des mecs qui aiment battre les filles et plus elles gueulent, plus ces gars prennent leur pied. Alors Lucy a un appartement insonorisé au sommet. Je l'ai vu. Un salon



élégant, une chambre, salle de bains et même une petite cuisine. On pourrait tirer des coups de feu là-dedans, personne n'entendrait. De plus, il n'y a pas de fenêtres. Ça pourrait être votre planque idéale, si Lucy marche.

— C'est une idée épatante, Lucky. Va, parle-lui. Je me fous du prix mais essaye de l'avoir au plus bas possible. Je verserai dix mille dollars d'arrhes.

— Laissez-moi faire, Ernie. Je vais aller la voir tout de suite, dit Lucan en se levant. Au sujet de mes dix mille. Quand est-ce que je les aurai ?

— Dans une semaine, Lucky. Ça dépend de ton marché avec cette femme. Je risque d'être à court.

— Vous me ferez ouvrir un compte en Suisse ?

— Sûr. Pas de problème.

Lucan se détendit et sourit, de son charmant sourire.

— Je vais arranger ça, Ernie, promit-il, et il courut presque en sortant du bungalow.

Ng Vee, qui avait tout écouté de la cuisine, entra dans le living-room.

— Monsieur, dit-il, il me semble que c'est beaucoup d'argent à donner à un sale gigolo comme ça. Un demi-million de dollars !

Kling étira ses longs bras et bâilla.

— Qui a dit que ce connard touchera son argent, petit ? Qu'est-ce qu'il y a à bouffer ?

Après avoir déjeuné au restaurant Chong Wing de langoustines à la sauce aigre-douce et de multiples petits plats, Lucan, réconforté et en pleine forme, monta les marches de la maison de Lucy Lovcheart.

Il était 15 heures. Avec un peu de chance, Lucy ne

serait pas trop occupée pour le recevoir, pensa-t-il, et il sonna.

Sam ouvrit. Reconnaisant Lucan qu'il méprisait, il hocha à peine la tête.

— Mme Loveheart, dit sèchement Lucan. C'est urgent.

— Je vais voir si elle est libre, répondit Sam en s'écartant.

Il conduisit dans l'antichambre Lucan qui tourna en rond, comme Lepski trois heures plus tôt. Après un quart d'heure d'attente irritant, Sam revint.

— Mme Loveheart peut vous accorder quelques minutes, dit-il, et il accompagna Lucan à l'ascenseur.

Lucy était assise à son bureau couvert de papiers. Elle releva la tête, ses yeux violets hostiles, quand Lucan entra.

— Bonjour, Lucky. Tu as quelque chose pour moi ? Il faut que ce soit vite fait. J'ai du travail.

— Tu es toujours débordée, chère Lucy, dit Lucan avec son sourire charmant. Tout dépend de la durée de cette affaire mais je peux t'assurer que je ne te ferai pas perdre ton temps.

Il s'assit dans le fauteuil des visiteurs, croisa ses longues jambes et tira de sa poche son étui à cigarettes en or.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda sèchement Lucy. Allons, Lucky ! Qu'est-ce que tu as pour moi ?

— Beaucoup d'argent, chère Lucy. Dans les cinquante mille dollars. Ça te dit quelque chose ?

Lucy le dévisagea.

— Tu veux dire que tu as un truc qui, *à ton avis*, peut valoir autant ?

— Pas du tout. Je t'offre cinquante mille contre un petit service. Ce sera en espèces, dit Lucan en allumant sa cigarette.

Lucy ne put dissimuler son étonnement.

— Toi, tu me proposes de l'argent, à moi ? Ma parole, tu as bu ?

— Ne perdons pas de temps, Lucy. Je veux louer la salle de flagellation pour quinze jours. Je te propose cinquante mille dollars de loyer pour deux semaines. Qu'est-ce que tu en dis ?

Lucy, dont l'esprit astucieux fonctionnait plus vite que l'éclair, secoua immédiatement la tête.

— La salle de flagellation pour cinquante ? Allez, dégage, Lucky. Je suis occupée.

Lucan s'attendait à cette réaction. Il savait Lucy très dure en affaires.

— Écoute, Lucy chérie, laisse-moi t'expliquer le topo. J'ai un riche client qui veut se débarrasser de sa femme pendant quinze jours. Elle est un peu dérangée et elle lui a causé des tas d'ennuis. Il veut simplement s'en libérer pendant quinze jours pour pouvoir traiter une affaire. Il m'a consulté et j'ai pensé à la salle de flagellation. C'est un endroit idéal pour garder cette femme. C'est seulement pour deux semaines. Pas de problèmes. Alors ?

— Pourquoi est-ce qu'il ne la colle pas dans une maison de santé, si elle est dingue ?

— Parce qu'elle n'est pas assez dingue et ne voudra pas y aller. Il faudra qu'elle soit enlevée, chère Lucy.

Non, ne t'énerve pas. Elle sera amenée ici sous sédatifs. Elle ne saura pas où elle est. Tu ne seras pas compromise. Quand le moment viendra de la relâcher, elle sera de nouveau dans les vaps. Tu ne seras mêlée à rien et ce sera cinquante mille dollars faciles dans ta poche.

Lucy flairait l'argent. C'était une chose à laquelle elle ne pouvait résister.

— Tu me dis que cette femme doit être enlevée et cachée dans la salle de flagellation... c'est ça ?

— C'est ça.

— Et tu me proposes vingt-cinq mille par semaine pour la loger ici ?

— De l'argent facile, Lucy, répéta Lucan avec son sourire charmeur. Nous trouverons quelqu'un pour s'occuper d'elle, tu n'auras pas de soucis, rien. Tu n'as qu'à fermer la salle de flagellation et toucher cinquante jolis sacs.

— Le kidnapping est un délit fédéral, déclara Lucy. Non ! Adresse-toi ailleurs. Fous le camp, Lucky. Tu me fais perdre mon temps.

— Il n'y aura pas de bavures. Cette femme est cinglée. Le mari racontera qu'elle est en clinique. Il n'y aura pas de flics ni de fédés. Allez, Lucy ! Fais ton prix !

— Qui est cette femme ?

— Ne me le demande pas. Je n'en sais rien et je m'en fous. Je ne suis qu'un intermédiaire. Quel est ton prix ?

Lucy réfléchit. Il y eut un long silence.

— Deux semaines seulement, tu dis ? demanda-t-elle, en regardant Lucan, les yeux durs.

— Pas plus et absolument sans risque, Lucy. Quel est ton prix ?

— Pour un truc aussi risqué, ce sera deux cent mille, répliqua-t-elle. Pour cette somme, je te loue la salle de flagellation pour quinze jours.

— C'est de la folie ! s'exclama Lucan. J'aurais pu facilement trouver un autre endroit, mais j'ai voulu te faire une fleur. Écoute, disons trente par semaine. Ça te va ?

Et le marchandage commença. Au bout de vingt minutes, Lucan, maintenant en sueur, finit par accepter de payer cent mille dollars par semaine avec un acompte de dix mille. Comme ce n'était pas son argent, il s'en fichait un peu. Il promit à Lucy de lui remettre l'avance le lendemain et elle fut d'accord pour fermer la salle de flagellation à ses clients dès qu'elle aurait reçu la somme.

Plutôt épuisé mais triomphant, Lucan reprit sa voiture et retourna tout de suite au Star Motel.

Le hasard avait voulu que Lepski, assis dans sa voiture et songeant sombrement à Carroll, voie passer Lucan dans sa Mercedes de location. Comme il le détestait, il le suivit.

Il fut surpris de voir Lucan entrer chez Lucy Loveheart. Il attendit et le vit repartir. Il se demanda ce qu'un gigolo comme Lucan pouvait manigancer dans le bordel de Lucy.

En quittant Kling, Jamison reprit la route et se dirigea vers la ville. La circulation dense l'irrita. Il avait besoin de s'arrêter pour réfléchir alors, à la prochaine aire de stationnement, il se gara et coupa le contact. Bien carré sur son siège, il alluma une cigarette.

Une bombe !

Ce Kling était un vrai professionnel ! Qui, à part un homme expérimenté, aurait pensé à une solution aussi ingénieuse ?

Il hocha la tête. Une idée très habile ! Personne ne le soupçonnerait. À 8 h 30 du matin, à la fin de la messe, il y aurait très peu de monde passant devant l'église. Kling était un professionnel. Il saurait certainement se déguiser et s'assurer que personne ne le verrait jeter la bombe.

Pas un instant Jamison ne songea aux personnes qui seraient tuées alors qu'elles se trouveraient sur le parvis de l'église, pour serrer des mains et écouter les paroles du prêtre.

Il pensa à Kling. Cette figure maigre, maléfique !

Jamison était certain que, vu la somme proposée, Kling le débarrasserait de Shannon.

Vendredi matin, il serait libre ! Il téléphonerait à Tarnia à Rome pour lui annoncer avec ménagements que Shannon n'était plus. Il lui parlerait du choc terrible qu'il éprouvait, de l'horreur de cet odieux attentat dont Shannon avait été la victime.

En réfléchissant, et avec le recul, il regrettait de ne pas avoir fait appel bien plus tôt à un tueur à gages. Dans un mois, il aurait cinquante ans ; ce n'était pas le meilleur âge pour fonder une famille mais mieux valait tard que jamais.

Vendredi !

Il se dit alors qu'il devrait patienter quarante-huit heures, avant que Kling passe à l'action.

L'idée de passer ces longues heures de tension sous le même toit que Shannon, en sachant qu'elle serait morte vendredi, devint intolérable.

Non !

Il décida de prendre l'avion pour New York, sous prétexte d'une affaire urgente. C'était la solution, se dit-il. Il serait à son bureau de New York quand la bombe exploserait. Il reviendrait précipitamment à Paradise City, mais pendant ce laps de temps, la police aurait emporté les restes. Il espérait qu'il n'aurait pas à identifier Shannon, déchiquetée par l'explosion. Il reviendrait en mari éploré.

Il consulta sa montre. Il était un peu plus de 13 heures. Il y avait un vol Miami-New York à 15 h 30. Il redémarra et conduisit à vive allure jusqu'à sa villa.

En y arrivant, il vit Conklin qui époussetait la Rolls.

— Vous me conduirez à l'aéroport dans une demi-heure, aboya-t-il. Ensuite, retournez cette voiture chez Hertz.

En entrant dans le vestibule, il trouva Smyth qui l'attendait.

— Faites ma valise. Pas de smoking, dit-il sèchement. Je pars pour New York. Je serai absent jusqu'à vendredi après-midi.

Il entra dans son bureau.

— Et pour le déjeuner, monsieur ? demanda Smyth.

— Rien ! Je pars dans une demi-heure ! grommela Jamison et il claqua la porte.

Il avait effectivement quelques affaires sans importance qu'il pourrait discuter avec ses directeurs. Ce serait une excuse pour interrompre ses vacances. Il prit les dossiers dans son tiroir et les rangea dans sa serviette. Il ne pensait qu'à Tarnia, là-bas à Rome. La mère de son futur fils ! Il mourait d'envie de lui téléphoner, de lui dire que vendredi il lui serait possible de l'épouser, mais ce serait trop dangereux. Il devait maîtriser son impatience. Quand Shannon serait morte... alors ce serait le moment !

Un coup à la porte lui fit lever la tête, les sourcils froncés. Shannon entra et referma derrière elle.

La dernière personne qu'il voulait voir ! En la regardant, il devait s'avouer qu'elle était belle, et il éprouva un curieux pincement au cœur à la pensée que cette femme superbe serait déchiquetée vendredi matin.

— Ah, Shannon, marmonna-t-il en se forçant à sourire.

— Je voudrais te parler. Est-ce que je te dérange ?



Il leva les bras au ciel, feignant la contrariété.

— Hélas oui. J'ai une fusion avec une autre société qui va se faire, et je dois partir immédiatement pour New York. (Il fut irrité d'entendre sa voix soudain voilée.) Je regrette, Shannon. J'ai beaucoup de choses en tête.

— Moi aussi, dit-elle calmement.

Elle ne s'avança pas plus loin dans la pièce mais resta sur le seuil, en le regardant bien en face.

— Je veux en parler avec toi. J'ai décidé que nous ne pouvons pas continuer à vivre comme ça. Je veux une séparation légale.

Il la dévisagea froidement. Une séparation ? Eh bien oui, ils seraient séparés à jamais vendredi matin, mais pas comme elle le croyait.

Vendredi, cette femme qu'il avait épousée, qui réclamait une séparation légale, serait morte !

— Je dois partir, dit-il en se levant. Nous parlerons de ça vendredi soir. Je te réserverais ma soirée. Nous dînerons ensemble ici et nous envisagerons l'avenir. Tu veux savoir comment tu vivras si tu me quittes, n'est-ce pas ?

Elle l'observa pendant un long moment gênant, et Jamison fut atterré de sentir son cœur palpiter et ses mains devenir moites.

Il se disait : il n'y aura pas de dîner, pas de conversation. Vendredi matin, tu n'auras plus de projets d'avenir à discuter avec moi.

— Très bien, Sherman, à vendredi soir, dit-elle. Je ne veux pas te retenir.

Et, tournant les talons, elle sortit de la pièce.

Jamison prit son mouchoir et s'essuya les mains.

Smyth frappa, puis entra.

— La Rolls est avancée, monsieur. Votre valise est prête.

Jamison dut faire un effort pour se secouer. Il s'aperçut qu'il chancelait un peu, en passant devant Smyth. Il espéra qu'il n'allait pas avoir de nouveaux ennuis cardiaques, un état qui, d'après les médecins, n'était dû qu'au surmenage. Cette dernière rencontre irrévocable avec Shannon, alors qu'il savait qu'elle serait bientôt morte, avait produit un plus gros choc qu'il n'aurait cru sur ses nerfs d'acier.

Il s'arrêta un instant sur le seuil, carra ses épaules et descendit les marches de marbre vers la Rolls.

Lucan trouva Kling allongé au soleil devant son bungalow. Il était 18 heures.

Kling leva une main quand Lucan, tout souriant, se jeta sur une chaise longue à côté de lui.

— Tu as arrangé ça, Lucky ?

Lucan avait reçu les cinq mille dollars de Jamison, plus cinq mille autres de Kling, pour verser l'acompte à Lucy. Il l'avait vue, lui avait remis l'argent et elle lui avait donné la clef de la salle de flagellation.

— Pas de problèmes, Ernie, dit-il en tendant la clef à Kling. Ça y est. J'ai fait mon boulot. Maintenant, c'est à vous. Vous avez la chambre pour deux semaines. Quand allez-vous payer Lucy ?

— Te tracasse pas pour ça. J'arrangerai tout, dit Kling en souriant. Je suis un drôle de petit débrouillard. Lucan s'alarma.

— Ernie, pour l'amour du ciel, n'essayez pas de faire une entourloupe à Lucy. Elle est intraitable et elle a une énorme influence dans ce patelin. Vous ne comptez pas...

— Ah, calme-toi, Lucky. Elle aura son argent.

— Et le mien ? demanda Lucan en se redressant. Vous avez ouvert mon compte en Suisse ?

Kling fit tomber la cendre de sa cigarette d'une chiquenaude.

— Nous n'avons pas encore la rançon, pas vrai ?

— Mais vous vous en occuperez ?

— Mais oui. T'en fais pas. Tu as presque à portée de la main un demi-million de dollars. Ça devrait t'aider à faire de beaux rêves.

— Presque ? glapit Lucan. Qu'est-ce que ça veut dire ? Il était convenu que, dès que j'aurais trouvé une maison sûre, je toucherais l'argent. Qu'est-ce que c'est que ce « presque » ?

— Écoute, Lucky, d'abord, il faut que j'examine la boîte. (Kling regarda attentivement la clef que Lucan lui avait donnée.) J'ai une femme sans connaissance sur les bras. Il faut que je la monte dans cet appartement et il faut que ce soit fait en vitesse et sans histoires. (Il se leva.) Alors nous allons tous les deux jeter un coup d'œil là-bas. Je veux connaître les lieux.

— Il n'y a pas de problème, assura Lucan qui commençait à transpirer. Il y a un garage souterrain. Vous y entrez en voiture. Vous verrez un ascenseur sur votre gauche. Vous montez au dernier étage. Vous avez la clef. Personne ne vous verra. C'est tout, Ernie.

— Ça me paraît épatant. Bon, on va aller examiner tout ça, hein ?

Une heure plus tard, Kling, satisfait de sa visite, claqua l'épaule de Lucan.

— Ça va, Lucky. Tu as bien travaillé. Maintenant reste dans le coin. J'aurai peut-être besoin de toi. Il faut que je puisse te joindre.

Sur ce, il entra dans son bungalow et ferma la porte.

Ng attendait. Il pénétra dans le living-room.

— J'ai préparé des langoustines au curry et une salade mélangée pour dîner, monsieur. Est-ce que cela vous plaira ?

— Épatant. (Kling se jeta dans un fauteuil.) Apporte-moi à boire.

Quand Ng lui eut servi un scotch, Kling l'observa.

— Est-ce que tu es capable d'emprunter une voiture, petit ?

— Vous voulez dire voler une voiture, monsieur ?

— Ouais.

— Pas de problème, monsieur.

— Bien. Demain matin à 6 heures, je veux que tu te procures une voiture et que tu l'amènes ici. Prends-la dans un parking de nuit. Tous les deux, nous nous occuperons de l'enlèvement. Ce sera du nougat. La bonne femme va à l'église à 7 h 30. Il faut l'intercepter au moment où elle part de chez elle. (Kling but une gorgée.) Tu t'occuperas d'elle. Je veux qu'elle ait perdu connaissance. Tu peux arranger ça, petit ?

Ng hocha la tête.

— Oui, monsieur. Pas de problème.

Kling éclata de rire.

— Tu m'épateras toujours, petit. Rien n'est un problème pour toi, hein ?

Ng le regarda, l'air ahuri.

— Ça devrait en poser, monsieur ?

— Ça va, laisse tomber, va. Si on mangeait ? Ça sent bon.

Cinq minutes plus tard, le tueur et son esclave se régalaient d'un grand plat de langoustines au curry avec du riz, des bananes frites et des piments rouges.

— Petit, comme cuisinier tu es un chef ! déclara Kling, la bouche pleine.

— Merci, monsieur.

— Ça te plairait d'avoir un demi-million de dollars ? demanda brusquement Kling.

Ng s'immobilisa, la fourchette en l'air, et regarda Kling.

— Un demi-million de dollars ? Qui a besoin de tant d'argent ?

Kling mangea encore quelques bouchées.

— L'argent paye un tas de choses agréables, petit. Avec un demi-million sous ton chandail, tu pourrais vivre bien, tu n'aurais pas besoin de travailler pour moi comme un esclave, tu pourrais avoir des filles, faire ta bringue.

Ng fit une petite grimace.

— Je n'aimerais pas ça, monsieur. Si vous m'offrez tout cet argent, je vous remercie, mais je n'en ai pas besoin. Je veux rester avec vous. Je n'ai pas besoin d'argent.

Quel numéro ! pensa Kling.

— Et ta mère, petit ?

— Peut-être, si vous me donniez dans les trois mille dollars, je pourrais lui offrir plus de confort, mais pas plus. (Ng passa une main dans ses épais cheveux noirs.) Ma mère n'est pas commode, monsieur. Elle croit que je suis valet de chambre, que je travaille pour vous. (Il leva les yeux et regarda franchement Kling.) Et c'est ce que je suis. Je veux qu'elle en soit bien sûre, monsieur. Je peux lui dire que vous avez gagné gros au jeu et que vous avez tenu à me donner trois mille dollars, alors je les lui apporte. Ça, elle l'acceptera. Elle est difficile.

Kling haussa les épaules et se repoussa de la table.

— C'est bon, petit. C'était un dîner excellent. Demain à 6 heures, je veux une voiture ici. Nous irons à la villa de Jamison et nous enlèverons sa femme. Tu as compris ?

— Naturellement, monsieur, dit Ng, et il commença à desservir pendant que Kling allait allumer la télévision.

En arrivant à l'aéroport Kennedy, Jamison prit un taxi pour se faire conduire au Waldorf-Astoria où il fut accueilli avec des courbettes et des sourires.

Pendant le vol, il avait décidé de ne pas retourner à son appartement new-yorkais, bien qu'il y eût là des domestiques pour s'occuper de lui. L'appartement contenait trop de souvenirs de Shannon, qui en avait fait une des demeures les plus luxueuses et les plus confortables où il avait jamais vécu.

Il était trop tard maintenant pour aller au bureau. Il

comptait y faire un saut dans la matinée, avant de retourner à Paradise City.

Assis dans l'agréable petit salon de l'appartement du palace, il savoura le martini-vodka qu'il avait fait monter. Il pensa à Tarnia. Il avait une envie irrésistible de lui parler. Jetant un coup d'œil à sa montre, il calcula qu'il devait être 1 h du matin à Rome. Elle serait couchée, certainement, mais heureuse d'entendre sa voix, il en était sûr.

Il décrocha et demanda à la standardiste de le mettre en communication avec Miss Tarnia Lawrence, à l'hôtel Excelsior de Rome.

Les vingt minutes d'attente lui usèrent les nerfs. Enfin, la standardiste lui apprit que Miss Lawrence avait quitté l'hôtel ce matin, sans laisser d'adresse.

Jamison raccrocha brutalement, convulsé de rage et de dépit.

Que se passait-il ? Où était-elle ? Puis il se souvint que ce foutu couturier avait proposé à Tarnia de lui prêter un appartement. Elle avait dû s'y installer.

Il acheva son verre et s'en versa un autre avec l'énorme shaker. De nouveau, il regarda sa montre. Il était 19 heures. Dans moins de quatorze heures, Shannon serait morte et il serait libre !

Puis il se dit que, dès que la bombe aurait explosé, la police, Smyth, ses amis chercheraient à le joindre. Il faudrait un peu de temps avant que la nouvelle fasse la une des journaux.

Il décrocha vivement et donna à la standardiste le numéro de sa villa de Paradise City. Au bout de quelques minutes, il entendit la voix de Smyth.

— Ici, le domicile de M. Jamison.

— Pas de messages pour moi ? aboya Jamison.

— Non, monsieur.

— Je passe la nuit au Waldorf Astoria. Je rentrerai par le vol de 16 h. Dites à Conklin de m'attendre à l'aéroport.

— Certainement, monsieur.

— Nous dînerons à la maison, Smyth. Préparez un bon repas. Madame est là ?

— Non, monsieur. Elle est sortie il y a une demi-heure. Je crois qu'elle est allée à un concert.

Dieu soit loué ! pensa Jamison. Avoir à parler à Shannon, ce serait trop pour ses nerfs à vif.

— Si c'est nécessaire, vous pouvez me joindre à l'hôtel jusqu'à 9 h 30, demain matin. Ensuite à mon bureau.

— Bien, monsieur.

Jamison raccrocha.

Et voilà, se dit-il. Maintenant, qu'allait-il faire ? Il songea à ces heures éprouvantes à passer. Le club ? L'idée de bavarder avec ses nombreux amis alors que ce drame était suspendu au-dessus de sa tête lui parut impossible. Un film ? Une fille ? Impossible !

Il était certain que si seulement il pouvait parler à Tarnia, il arriverait à se détendre. Il se promit de rechercher dès le lendemain son numéro de téléphone.

Quittant le fauteuil, il se mit à arpenter la pièce. Demain à 8 h 30 ! encore douze heures !

Il se souvint qu'il n'avait pas déjeuné et, malgré son manque d'appétit, il téléphona et commanda des sandwiches au poulet et un autre shaker de cocktails. Mar-



chant toujours de long en large, il pensa à Tarnia jusqu'au moment où le garçon apporta la collation et la boisson. Il s'en servit un et mangea deux sandwiches. Alors qu'il faisait les cent pas, une idée lui vint qui le figea.

Et si Tarnia avait changé d'avis et ne voulait plus renoncer à sa carrière pour l'épouser ? Si ce couturier l'avait persuadée de rester à Rome ? Cette pensée provoqua des sueurs froides. Il se rappela son manque d'enthousiasme quand elle avait dit que, le divorce une fois prononcé, elle deviendrait sa femme. L'avait-il imaginé ? Non ! Ce genre de réflexions était stupide et dangereux ! Il était certain qu'elle l'aimait, qu'elle voulait lui donner des enfants !

Si je dois passer la nuit dans cet état, je vais devenir fou, se dit-il.

Un somnifère !

C'était la solution ! L'oubli jusqu'au matin, lorsque Smyth ou la police lui annoncerait que Shannon n'était plus et qu'il était libre.

En se forçant à faire le vide dans son esprit, il se déshabilla, prit une douche chaude, puis quatre comprimés de somnifère qu'il emportait toujours en voyage. Sa dose normale était un seul comprimé, mais il voulait être sûr de dormir toute la nuit. Il se coucha et éteignit la lampe.

Dans le noir, son esprit se remit au travail. Et si la tentation de poursuivre sa brillante carrière était trop forte pour Tarnia ? Il était tellement plus vieux qu'elle ! Si elle rencontrait un homme de son âge, qui l'intéresserait, qui aurait les mêmes talents ? Et si... et si...

Le somnifère prit la relève, et il sombra dans un lourd sommeil sans rêves.

La sonnerie insistante du téléphone près du lit réveilla Jamison. Pendant quelques secondes, il ne sut pas où il était, puis son esprit acéré comme un rasoir se mit en marche. Il regarda sa pendulette de voyage. Il était 8 h 55.

Ça y était ! C'était la nouvelle qu'il rêvait d'entendre ! Shannon était morte et il était libre !

Il rejeta les couvertures, posa les pieds par terre et décrocha précipitamment.

— Votre maître d'hôtel, monsieur Jamison, demande à vous parler, dit la standardiste de l'hôtel. J'espère que je ne vous réveille pas ?

Dieu ! L'obséquiosité de ces abrutis, envers ceux qui ont de l'argent ! pensa Jamison et il dit brutalement :

— Passez-le-moi !

Un déclic, puis Smyth :

— Monsieur Jamison ?

— Oui, oui. Qu'est-ce qu'il y a ?

— Monsieur Jamison, j'ai une très mauvaise nouvelle à vous annoncer, dit Smyth, et Jamison perçut le tremblement de sa voix.

— Quoi ? aboya-t-il, en pensant : « Enfin, je suis libre d'épouser Tarnia ! »

— Je crains que madame ait été enlevée, dit Smyth. Cela en a bien l'air, hélas !

Le cœur de Jamison manqua un battement, puis se mit à palpiter follement. *Enlevée !* Qu'est-ce que radorait ce vieux crétin ? Ou alors, il essayait de prendre des

précautions, d'annoncer avec ménagements que Shannon avait été déchiquetée par une bombe.

— Enlevée ? hurla-t-il. Qu'est-ce que vous racontez ?

— Peut-être, monsieur, devrais-je vous dire ce qui s'est passé.

— Eh bien dites-le, nom de Dieu !

— Voilà, monsieur. Madame est partie pour l'église à son heure habituelle. Conklin l'a vue engager sa voiture dans l'allée, jusqu'à ce qu'il la perde de vue au tournant. À 8 h 30, il est descendu par l'allée et il a trouvé la voiture de madame arrêtée au beau milieu, près du portail qui était fermé, mais elle n'était pas dans l'auto. Conklin m'a téléphoné du pavillon de garde et je l'ai rejoint immédiatement. J'ai trouvé une feuille de papier sous un des essuie-glaces.

— Et alors ? gronda Jamison.

— Sur ce papier, monsieur, il y avait un message dactylographié. Je l'ai là, dit Smyth d'une voix enrouée.

— Et alors ? Alors, bon Dieu ?

— Je vous le lis, monsieur : « Jamison, votre femme a été kidnappée. Si vous voulez la revoir vivante, ne prévenez pas la police et ne faites pas le malin avant d'avoir de nos nouvelles ce soir à 8 heures. » C'est tout, monsieur.

Au cours de sa longue vie, Jamison avait affronté nombre de situations délicates. Son esprit, bien entraîné depuis le temps, était en mesure de faire face à toutes les urgences.

— Bien, Smyth, dit-il avec autorité. Ne faites rien ! Compris ? Rentrez la voiture au garage et attendez mon arrivée. (Il avait si souvent fait la navette entre Miami

et New York qu'il connaissait les horaires par cœur.) Je vais prendre le vol de 11 h 30. Dites à Conklin de venir me chercher à l'aéroport.

Il raccrocha. Ce serait une course contre la montre pour attraper ce vol. Sans prendre la peine de se raser ou de passer sous la douche, il s'habilla en toute hâte, en refusant de penser à ce qui était arrivé. Ce fut seulement une fois assis dans l'avion, après le décollage, qu'il examina la situation.

Un coup fourré !

Il comprit qu'il s'était fait avoir. Ses poings se crispèrent. Voilà ce que c'est, pensa-t-il, de traiter avec un bandit de la Mafia ! Kidnappée ! Alors maintenant, le prix serait colossal ! Ma foi, se dit-il, j'ai tout l'argent du monde et je paierai, à condition d'être sûr d'être délivré de Shannon. N'importe quelle somme vaudrait bien ma liberté.

L'hôtesse lui apporta du café. Tandis qu'il le buvait, sa figure carrée et dure se fendit d'un sourire inquiet.

Jamison, se dit-il, tu as été berné. Comme un con, tu as baissé ta garde et tu as pris un direct au menton mais tu n'es pas K.O.

Il se rappela un dicton si souvent cité par son père : *Rira bien qui rira le dernier*. Très bien, M. Kling, pensa-t-il, je vous aurai et j'aurai ce sale con de Lucan. D'abord, je dois examiner comment se présente l'affaire. Je ne suis pas Sherman Jamison pour rien !

Il pensa ensuite à Tarnia. Il ne lui passerait pas de coup de téléphone pour lui annoncer qu'il était libre. Il songea au billet que Kling avait laissé sur la voiture. *Si*

*vous voulez la revoir vivante, ne prévenez pas la police.* La dernière chose qu'il voulait, c'était revoir Shannon vivante ! Malgré tout, il ne devait pas avertir la police. Il fallait d'abord savoir quelle rançon exigeait Kling. Il pensa à Smyth et Conklin. Il faudrait les convaincre qu'il savait ce qu'il faisait. Ils étaient stupides mais dévoués à Shannon ; malgré tout, il était certain de pouvoir les impressionner.

Il but encore du café et se détendit, son esprit au travail tandis que l'avion le ramenait à Miami.

Lepski était à son bureau, un œil sur la pendule. Dans dix minutes, il aurait fini son service et rentrerait chez lui. Il avait promis à Carroll de l'emmener au cinéma et ensuite au restaurant. Pourquoi les femmes veulent voir des films idiots et dîner dehors alors qu'on est si bien chez soi, ça le dépassait, mais elles sont comme ça.

Il feuilletait un album de bandes dessinées, après une journée morne sans incidents, quand son téléphone sonna.

À contrecœur, Lepski décrocha.

— C'est Charlie. J'ai là un gosse qui veut voir le meilleur inspecteur de la police, alors j'ai pensé à vous. (Charlie Tanner était le sergent d'écrou dont le travail consistait à filtrer toutes les demandes suivant leur importance, et aussi à fournir du café chaud à Beigler.) Vous voulez le voir ?

Lepski consulta sa montre. Son heure de sortie était proche : 18 heures.

— Qu'est-ce qu'il veut ?

— Il dit qu'il a une importante déclaration à faire mais il ne veut s'adresser qu'au meilleur inspecteur de la police en personne. (Il y eut au bout du fil un drôle de gargouillis alors que Charlie Tanner étouffait un rire.) Je vous l'envoie ?

— Qu'est-ce que vous avez à ricaner, Charlie ? gronda Lepski. Si ce gosse veut parler au meilleur inspecteur de la police, eh bien, faites-le monter, bon Dieu !

Et Lepski raccrocha brutalement.

Le gamin qui s'approcha du bureau de Lepski avait une dizaine d'années, il était excessivement gros, bien habillé, avec une figure lunaire ornée d'épaisses lunettes.

— C'est vous, monsieur Lepski ? demanda-t-il avec une surprenante assurance.

— C'est moi, répliqua Lepski en repoussant son chapeau sur sa nuque.

Au bureau il gardait toujours son chapeau, pensant que ça lui donnait l'allure d'un dur de cinéma.

— Le poulet d'en bas dit que vous êtes le meilleur inspecteur de la police. C'est vrai ? demanda le gros garçon.

Lepski sourit avec satisfaction.

— C'est la vérité, fiston. Et alors ?

— Je veux faire une déposition sur un délit grave.

— Sans blague ? Écoute, petit, j'ai du travail. Qu'est-ce que tu appelles un délit grave ?

— Un kidnapping.

Lepski ouvrit des yeux ronds.

— Un kidnapping ? Qu'est-ce que tu racontes ?

— C'est un délit grave, pas vrai ?

— Bien sûr. Un kidnapping, hein ? (Lepski souleva son chapeau, se gratta la tête et le replaça.) Écoute un peu, fiston, si tu me fais perdre mon temps, il pourrait t'arriver des bricoles. C'est sérieux ou bien tu cherches à faire le malin ?

Le gros garçon considéra Lepski d'un air blasé.

— Vous voulez ma déposition, oui ou non ? Faut que je rentre à la maison pour dîner. Si je suis en retard, mon père va râler. S'il y a une chose que je déteste plus que tout, c'est quand mon père pique sa crise.

— D'accord. Assieds-toi et raconte, dit Lepski en repoussant son chapeau encore plus en arrière. Qui a été kidnappé, quand et où ?

Le gros gamin regarda autour de lui, tira une chaise, y posa son épaisse carcasse et plaqua ses mains boudinées sur ses énormes cuisses.

— Pour gagner du temps, est-ce que vous ne devriez pas prendre un formulaire, savoir qui je suis, où j'habite et ensuite prendre ma déposition ?

Lepski fit un bruit de scie circulaire butant sur un nœud du bois.

— Mon père fait des bruits comme ça, dit le gosse. Il a des problèmes digestifs.

— Ouais, grogna Lepski en prenant un bloc dans son tiroir. C'est bon, fiston. Comment tu t'appelles ?

— Frederick Whitelaw et je vous serais reconnaissant de ne pas m'appeler fiston. Mes amis m'appellent Bouffi mais vous n'êtes pas mon ami.

Lepski commença à tambouriner sur son bureau.

— C'est vrai. Freddy Whitelaw, hein ?

— Oui. Mon père est Hubert Whitelaw qui possède la chaîne de self-services Whitelaw, dit le gamin d'un ton suffisant.

Lepski dressa l'oreille. Hubert Whitelaw était un des personnages les plus importants de Paradise City.

— Bon, dit-il, et il écrivit sur son bloc. Tu habites Villa Verbena, dans Ocean Road, pas vrai ?

— C'est là que j'habite.

Lepski nota l'adresse.

— Bien. Alors, ce kidnapping ?

Le gros garçon fourra un index dans sa narine droite, farfouilla mais ne trouva rien d'intéressant.

— J'observe les oiseaux, monsieur Lepski.

— Les oiseaux, hein ?

— Oui. Tous les matins à 7 heures, je grimpe dans un arbre de notre jardin. J'y ai construit un petit affût et j'observe les oiseaux. J'en vois de toutes sortes, des moqueurs, des cardinaux, des bouvreuils, des...

— Ça va, ça va, interrompit Lepski. Je connais. Alors, cette histoire de kidnapping ?

— Ce matin, quelques minutes avant 8 heures, j'étais dans mon affût et j'ai vu enlever Mme Sherman Jamison.

Lepski réagit comme si un tisonnier rougi à blanc lui piquait les fesses.

— *Mme Sherman Jamison ?* glapit-il en se levant à demi.

Le gamin obèse hocha la tête avec satisfaction.

— C'est ça. Ils habitent en face de chez nous. Des snobs. J'en ai rien à foutre. Ils sont trop riches.

— Tu as vu enlever Mme Sherman Jamison ce matin



à 8 heures ? demanda Lepski en articulant lentement et distinctement.

— C'est exact.

— Comment sais-tu que c'est un kidnapping ? Écoute, Freddy, si c'est une blague, tu vas t'en mordre les doigts !

Le gosse enfonça son index dans sa narine gauche et n'y trouva toujours rien d'intéressant.

— Je ne peux pas faire mieux que de vous le dire, pas ?

L'esprit de Lepski se mit à cavalier. La femme de Sherman Jamison ! Kidnappée ! Bon Dieu ! Voilà qui flanquerait un pavé dans la mare de Paradise City !

— D'accord, Freddy. Alors comment ça s'est passé ?

— J'étais dans mon affût. En regardant de l'autre côté de la rue, j'ai vu une voiture s'arrêter juste devant le portail des Jamison. Un type est descendu et a soulevé le capot, comme s'il était en panne. Ça m'a intéressé, alors j'ai observé. (Le gamin regarda Lepski.) Vous notez tout ça ?

— Pas encore, répondit Lepski en se maîtrisant. Continue.

Le gros garçon haussa les épaules.

— Bon. Et puis j'ai vu Mme Jamison arriver au portail en voiture. Elle va toujours à la messe à cette heure-là. Comme l'autre auto bloquait le portail, elle est descendue et elle s'est approchée du conducteur pour lui demander, je suppose, de déplacer sa voiture. Pendant qu'ils causaient, un petit type est sorti de la bagnole en panne et a saisi Mme Jamison à la gorge. Elle s'est écroulée. Le petit type l'a portée dans la voi-

ture en panne, l'a jetée à l'arrière et ils sont repartis en trombe. Ça a duré moins de trente secondes.

— Bien. D'après toi, il n'était pas encore 8 heures du matin. Et voilà que tu viens rapporter cet incident à 18 heures. Dix heures plus tard.

Le gosse hocha la tête.

— Oui. Je passais un examen important. Je ne pouvais pas venir plus tôt. J'ai passé toute la journée dans la salle d'examen, et puis il a fallu que je vienne ici à pied.

Lepski réprima un reniflement.

— C'est bon, Freddy. Les examens sont plus importants pour toi que les enlèvements, hein ?

— Et comment ! Il faut que je pense à mon avenir.

— Ouais, je vois. Alors tu as vu deux hommes enlever Mme Jamison. Parle-moi de ces types.

— J'étais dans mon affût. Ce n'était pas facile de bien les voir. Ça s'est passé vite. L'un était grand et maigre, l'autre petit et mince. Ils avaient tous deux des grands chapeaux de soleil alors je n'ai pas vu leur figure. Je regardais d'en haut, mais j'ai pu relever le numéro de leur voiture.

— Très astucieux de ta part. Quel numéro ?

— P.C. 766880.

— Bouge pas une minute, dit Lepski, puis il décrocha son téléphone. Charlie ?

— Qui voulez-vous que ce soit ? grogna Tanner.

— Vérifiez le numéro d'immatriculation P.C. 766880 en vitesse !

— Ça me dit quelque chose, ce numéro-là. Quittez pas.

Lepski pianota sur le bureau en attendant, puis Tanner annonça :

— Le vol de cette voiture a été signalé ce matin de bonne heure.

— À qui elle appartient ?

— Au révérend Owen.

— On l'a retrouvée ?

— Pas encore.

— Bon, Charlie, lancez une alerte d'urgence. Nous voulons retrouver cette voiture et quand on l'aura, il faut la passer au crible pour les empreintes. Elle pourrait avoir servi à un enlèvement. D'accord ?

— Enfin, ça bouge un peu, dit Tanner. Comptez sur moi.

Le gamin écoutait tout ça avec approbation.

— C'est sûr que vous êtes le meilleur inspecteur de la police. Je peux partir, maintenant ? Je vais être en retard pour dîner.

— Il va falloir que tu restes encore un peu, Freddy. Tu veux téléphoner à tes parents ?

— Je ferais bien, probable.

— Bon. Maintenant écoute bien, Freddy, si c'est un kidnapping, ne dis surtout rien. Compris ? Raconte à ton papa que tu as rencontré des copains et que tu ne rentres pas.

Le gosse obèse fronça les sourcils.

— Et mon dîner ? J'ai faim, moi.

— Je vais arranger ça, dit Lepski en maîtrisant son impatience. Qu'est-ce que tu dirais d'un bon croque-monsieur ? Je vais demander à quelqu'un de te l'apporter.

— Je préférerais un double hamburger avec plein d'oignons.

Lepski sentit monter sa tension. Il arracha le combiné de sa fourche.

— Charlie ! Faites monter un double hamburger avec plein d'oignons et pour l'amour du ciel, n'en faites pas un drame ! ordonna-t-il et il raccrocha avec rage.

Pendant que le gosse téléphonait chez lui et expliquait qu'il ne rentrerait pas dîner, Lepski l'écouta, prêt à lui arracher l'appareil s'il disait un mot de travers, mais son numéro fut très convaincant. Quand il raccrocha, il dit un peu tristement :

— Ma maman s'en fout un peu. Mon papa encore plus.

— C'est la vie, Freddy, dit Lepski, soudain pris de compassion pour ce même adipeux. Maintenant, au boulot.

Lepski écouta le signalement des deux ravisseurs : un en costume blanc, l'autre en tee-shirt et pantalon vert foncé. Freddy ne pouvait en dire plus.

Mme Sherman Jamison, la femme de l'homme le plus riche et le plus puissant de la ville, kidnappée ! Il fallait alerter le F.B.I. mais, avant, le chef de la police Terrell, qui devait être en train de soigner ses roses dans son jardin. Et puis Beigler devait être prévenu. Il regarda avec un peu de méfiance ce gros gamin. Si ce gosse lui montait un bateau ? Mais non, il ne le pensait pas.

— Écoute, Freddy, tu es bien sûr que tout ça c'est la vérité ?

— Puisque je vous le dis ! répliqua le gosse d'un ton

agacé. Vous n'êtes pas forcé de me croire. Où est ce hamburger ? J'ai faim.

Lepski respira profondément et décrocha le téléphone. En quelques minutes, il fit un rapport à Terrell.

— J'arrive tout de suite, dit le chef. Gardez le gamin avec vous.

Un agent en tenue entra dans la salle, portant un sac en plastique.

— C'est ici que quelqu'un veut un hamburger avec des oignons ? demanda-t-il d'un air vexé.

— Donne-le-lui ! gronda Lepski en montrant le gosse. Et efface cet air idiot de ta gueule d'abruti !

L'agent laissa tomber le sac sur les genoux de Freddy, et battit précipitamment en retraite.

Lepski téléphona à Beigler, sachant qu'il devait être en train de boire son café en regardant les émissions sportives à la télévision.

La nouvelle que lui communiqua Lepski le fit gémir de détresse.

— J'arrive. Le chef est au courant ?

— Il est en chemin.

Le gros gamin commençait à attaquer son hamburger.

Lepski se souvint subitement que Carroll l'attendait, pour qu'il l'emmène au cinéma et au restaurant. Il consulta sa montre et gémit à son tour. Décrochant vivement, il appela Charlie Tanner.

— Charlie ! Téléphonnez à Carroll et dites-lui que j'ai une affaire urgente, que je ne pourrai pas sortir avec elle ce soir. Appelez-la tout de suite !

— Pas moi ! protesta Tanner qui ne connaissait que

trop le caractère explosif de Carroll. Je ne tiens pas à avoir mon tympan droit percé. Appelez-la vous-même.

— Vous avez entendu ce que j'ai dit ! hurla Lepski. Téléphonez-lui ou je vous arracherai le foie !

Et il raccrocha.

Le petit gros, la bouche pleine, approuva.

— Vous êtes vraiment le meilleur inspecteur de la police, monsieur Lepski. Mince ! Vous lui avez pas envoyé dire !

Dix minutes plus tard, Fred Terrell, le chef de la police, un gros homme massif aux cheveux blonds, entra dans la salle. Il emmena le gosse dans son bureau et écouta le récit du kidnapping, en prenant des notes de temps en temps.

— C'est très bien, Freddy, dit-il quand il fut certain que l'enfant n'avait plus rien à lui révéler. Tu as été très utile. Je compte maintenant sur toi pour ne rien dire de tout ça à personne. Quand on a affaire à des ravisseurs, c'est d'une importance capitale de les laisser dans le cirage.

— M. Lepski me l'a dit. D'accord.

— Merci. Veux-tu qu'on te reconduise chez toi dans une voiture de patrouille ?

Le gros gamin secoua la tête.

— Non, merci. Mes parents ne m'attendent pas alors je crois que je vais aller faire du patin à roulettes.

— Bonne idée. (Terrell, qui n'avait pas d'enfants, mais les aimait, prit un billet de dix dollars dans son portefeuille.) Si tu allais manger un morceau avant de faire du patin ?

— D'accord, répondit le même, les yeux brillants. Merci.

Quand il fut parti, Terrell fit venir Lepski et Beigler.

— On dirait que nous avons un enlèvement sur les bras, fit-il. Je suis sûr que ce gosse dit la vérité. Ça fait maintenant près de onze heures que Mme Jamison a été enlevée. Il y a de fortes chances pour que Jamison ait déjà reçu une demande de rançon. Le fait qu'il ne nous ait pas prévenus indique qu'il y avait une menace et un ordre de ne pas nous contacter. Ça ne veut pas dire que nous resterons les bras croisés. La première chose à faire, c'est d'appeler Jamison pour connaître ses réactions.

Terrell décrocha son téléphone et demanda au standard de lui passer la villa de Jamison.

À 8 h 30, Ng Vee engagea la voiture volée dans la rampe raide descendant au garage souterrain de Lucy Loveheart.

Kling était à côté de lui. Shannon Jamison, sans connaissance, était allongée sur le plancher à l'arrière, sous une couverture.

— Je vais jeter un coup d'œil, dit Kling quand Ng s'arrêta près de la porte de l'ascenseur.

Il descendit, s'assura qu'il n'y avait personne dans le garage et fit signe à Ng. Il alla rapidement appuyer sur le bouton de l'ascenseur.

— Grouille-toi, petit, dit-il, quand la porte s'ouvrit automatiquement.

Ng ouvrit la portière arrière de la voiture, saisit les chevilles de Shannon et la tira. Puis il la souleva, son bras droit autour du corps inerte, la main gauche sous ses genoux.

— Tu as besoin d'aide, petit ? demanda Kling.

— Oh non, monsieur. Pas de problème.

Ng porta Shannon dans l'ascenseur et s'adossa contre



la paroi du fond pendant que Kling entraît et pressait le bouton du dernier étage.

En soutenant Shannon, la figure chatouillée par les cheveux parfumés de la femme, Ng sentait dans sa main droite son sein rond et ferme et ses cuisses sur sa main gauche ; il éprouva une sensation qu'il n'avait jamais connue.

Au cours de sa vie d'adolescent, il n'avait jamais eu d'argent pour fréquenter des filles. Sa mère l'avait averti qu'elles coûtaient toujours cher, qu'il devait les fuir. Ng n'avait pas eu trop de mal pour cela. Il y avait bien des moments où il ressentait des pulsions sexuelles mais, à cause de son mode de vie et des mises en garde de sa mère, il les avait réprimées et, jusqu'à ce moment, les femmes n'avaient rien signifié pour lui.

La sensation qu'il éprouvait maintenant en serrant contre lui le corps inerte de Shannon lui procurait un plaisir extraordinaire. Ce fut pendant ce trajet de l'ascenseur jusqu'au dernier étage que, à son insu, Ng tomba amoureux de Shannon Jamison.

Kling parlait et Ng devait se forcer pour écouter ce que disait son maître.

— Ça va bien aller, pour elle, petit ? Elle a l'air complètement K.O.

— Oh oui, monsieur, assura Ng. Dans moins de deux heures, elle ira très bien.

La porte de l'ascenseur s'ouvrit. Kling s'avança, s'assura que tout était désert, traversa le couloir et, avec la clef que lui avait donnée Lucan, il ouvrit la porte de la salle de flagellation.

— Amène-la ici, petit. Vite.

Tenant étroitement Shannon contre lui, Ng la porta dans la grande chambre luxueusement meublée. Il la déposa avec précaution sur le lit, puis il recula, le cœur battant.

— C'est bon, petit, dit Kling. Reste avec elle. Je vais me débarrasser de la bagnole. Fais le tour de la boîte. Quand elle remontera à la surface, dis-lui qu'elle a été enlevée et qu'elle n'a rien à craindre. Je ne veux pas qu'elle perde la boule. T'as la photo ?

— Oui, monsieur.

— J'ai demandé à Lucky de remplir le réfrigérateur. Elle va passer au moins huit jours ici. Occupe-toi d'elle, petit. Lucky lui a aussi acheté des frusques. Elles sont dans la penderie. Elle a droit au traitement réservé aux hôtes de marque. Jamison risque d'être duraille et je ne voudrais pas qu'elle se plaigne si nous la libérons.

Ng regarda fixement Kling.

— Mais vous allez la libérer ?

— Ça dépend de Jamison. Te casse pas la tête avec ça. Tu peux me laisser faire. (Il remit la clef de l'appartement à Ng.) Enferme-la quand tu pars, et reviens au motel à l'heure du dîner.

— Oui, monsieur.

— Bien. Je vais me débarrasser de la voiture. Prends un taxi pour rentrer au motel. Veille sur elle, petit. Pas de brutalités pour le moment.

— Non, monsieur, dit Ng d'une voix mal assurée.

— Tu es formidable, petit. Je compte sur toi, dit Kling, et il quitta l'appartement.

Quand la porte fut fermée, Ng se retourna et contem-

pla Shannon allongée sur le lit. Elle portait une robe blanche très simple et la jupe retroussée révélait ses longues jambes et ses cuisses satinées.

Ng s'approcha et rabattit délicatement le vêtement. Pendant quelques minutes, il la regarda. Quelle belle femme ! se dit-il et il ressentit de nouveau cette sensation d'amour et de sexe. Il avait l'impression de pouvoir rester là à l'admirer éternellement, mais il fit un effort et se détourna. Dans la petite cuisine, il trouva le réfrigérateur bourré de *Repas instantanés surgelés*. Il fit une grimace. Dégueulasse, comme bouffe, pensa-t-il. Il trouva un percolateur et deux paquets de café moulu. Passant dans la salle de bains, il vit qu'il y avait des serviettes et des savonnettes.

Il revint dans la chambre et s'assit dans un fauteuil, près du lit. Il observa Shannon et attendit — avec une patience orientale — qu'elle revienne à elle. Et tandis qu'il la contemplait, son amour pour elle grandissait.

Il songea à Kling. Il lui avait demandé s'il libérerait cette femme qui n'avait plus sa connaissance.

*Ça dépend de Jamison. Ne te casse pas la tête pour ça. Tu peux me laisser faire.*

Il pensa à ce que Kling avait fait pour lui et pour sa mère. Depuis longtemps, il avait compris que le mode de vie de Kling était influencé et gouverné par et pour l'argent.

Ng aspira profondément.

L'argent ? Qu'est-ce que c'était, l'argent ?

Toute sa vie, jusqu'à maintenant, l'argent n'avait rien représenté, sinon lui procurer de quoi manger. Pourtant, l'argent était tout pour Kling.

Ng s'agita un peu.

Est-ce que Kling serait avide d'argent au point de tuer cette belle femme si son mari ne lui donnait pas la somme qu'il exigeait ?

Le ferait-il ? Le pourrait-il ?

Ng contempla de nouveau Shannon. Elle semblait dormir, à présent.

Il se leva et, pour la première fois de sa vie, il entreprit une chose qui fit battre son cœur et brûler son sang dans ses veines.

Il lui souleva doucement la main qu'il baisa.

Quand Kling arriva au motel, Lucan sortit en courant de son bungalow et lui saisit le bras alors qu'il descendait de voiture.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? demanda-t-il, la figure en sueur et les yeux fous.

Kling le toisa avec mépris.

— Ah, je t'en prie, calme-toi ! Ça s'est passé comme prévu, comme sur du velours. Elle est maintenant en sécurité chez la marchande de fesses et le gosse s'occupe d'elle.

Lucan en gémit de soulagement.

— Je devenais dingue à force d'attendre, avoua-t-il. Tout aurait pu aller de travers.

— Pas avec moi aux commandes, déclara Kling. Je vois Jamison ce soir et je lui soutire l'argent.

— Et s'il ne veut pas payer ?

Kling ricana.

— Il casquera. Je le tiens à la gorge. Calme-toi, Lucky. Moi, je vais me baigner.

Lucan commença à se détendre.

— Vous voulez vraiment dire que ça va marcher ? J'aurai un demi-million ?

— Tout juste, Lucky. Ça va marcher.

— Vous avez ouvert ce compte en Suisse pour moi ? Kling gratifia Lucan de son méchant sourire.

— Je ne peux rien faire avant que Jamison ait payé. Tranquillise-toi. J'arrangerai ça.

Puis, repoussant Lucan, il entra dans son bungalow et claqua la porte.

Lucan retourna dans le sien.

Un demi-million de dollars ! pensait-il. Pouvait-il se fier à Kling ? Une fois que l'argent serait en Suisse, il se ferait la malle et quitterait l'Amérique. Il s'installerait probablement à Monte-Carlo. Il arpenta la pièce, en réfléchissant. Bon Dieu ! Comme il aurait voulu partir tout de suite !

Il s'arrêta devant la fenêtre pour regarder Kling, en short de bain, courir vers la mer ; grand, mince, il avait une parfaite aisance.

Il était près de 9 heures. Lucan alla dans la petite cuisine et se fit chauffer du café. Kling disait qu'il ne verrait pas Jamison avant le soir. En buvant son café, Lucan pensa aux longues heures de la journée. Kling paraissait absolument certain de pouvoir manipuler Jamison. Le pouvait-il ? Jamison était un dur, un salaud sans scrupules.

À ce moment, on frappa à sa porte. Fronçant les sourcils, il posa sa tasse et alla ouvrir. Il fut interloqué de se trouver nez à nez avec le gros Sydney Drysdale à

moitié chauve du *Paradise City Herald*. C'était bien la dernière personne au monde qu'il voulait voir !

— Salut, Lucky, dit Drysdale avec son sourire gras et mielleux. Je passais par là, alors j'ai voulu te faire une petite visite.

— Pas de chance, Syd, répondit Lucan, d'une voix tremblante. Je... J'ai un rendez-vous. Une autre fois, hein ?

— Qui est ce grand type maigre avec qui tu causais ? Lucan sentit la sueur perler sur sa figure.

— Ah, ce gars ? Je ne sais même pas son nom. Il habite à côté.

Drysdale regarda transpirer Lucan.

— Sans blague ? Dis-moi, Lucky, avec Mme Sherman Jamison, comment tu t'es débrouillé ?

Si Drysdale lui avait envoyé son poing dans le nez, la réaction de Lucan n'aurait pas été plus évidente. Il recula et sa figure prit un teint cireux.

— Je ne sais pas ce que tu veux dire, marmonna-t-il. À un de ces jours, Syd.

Il essaya de fermer la porte mais l'énorme masse de Drysdale la maintenait ouverte.

— Allez, Lucky, je garderai ça pour moi. Tu l'as déjà baisée ?

— Fous le camp ! glapit Lucan affolé. Fous le camp ! Drysdale sourit.

— Tu me parais un peu nerveux, Lucky. Ça ne te ressemble pas. À bientôt.

Il recula, laissant Lucan claquer sa porte.

D'un pas lourd, il retourna à sa voiture, s'y assit, alluma une cigarette et réfléchit.

Quelque chose se mijote, se dit-il. Ses années d'expérience passées à flairer les scandales faisaient cli-gnoter des voyants rouges dans son esprit malin.

Pourquoi une telle panique chez ce gigolo demeuré ? Pourquoi avait-il réagi si violemment quand le nom de Shannon Jamison avait été cité ? Qui était ce type aux allures de dur avec qui Lucan causait ?

Des fils épars mais Drysdale était expert dans l'art de les raccorder.

Il démarra et retourna à son bureau.

Jamison était arrivé à sa villa de Paradise City à 17 h 45. Conklin l'avait accueilli à l'aéroport. Jamison, la figure crispée et dure, était monté dans la Rolls et avait ordonné à Conklin de le conduire à la maison en vitesse. Il n'allait pas parler à un idiot comme Conklin.

Il trouva Smyth dans le vestibule et, d'un signe de tête, lui indiqua de le suivre dans son bureau.

Jamison s'assit et Smyth, pâle et vieilli, resta debout devant lui.

— Donnez-moi le billet qu'ont laissé les ravisseurs !  
aboya Jamison.

— Il est sur votre bureau, monsieur.

Jamison chercha, trouva le bout de papier, le parcourut et le repoussa d'un côté.

— Vous avez suivi mes instructions ? Vous n'avez rien fait ni rien dit ?

— Certainement, monsieur. Je n'ai parlé à personne de cet épouvantable enlèvement, assura Smyth d'une voix chevrotante. J'ai reçu six coups de téléphone d'amis de madame. Ils voulaient tous savoir si elle

allait au concert ce soir. J'ai dit qu'elle avait la migraine et ne pouvait être dérangée.

Jamison approuva de la tête.

— Très efficace de votre part, Smyth.

— Merci, monsieur. Mais Mme Wilbur a téléphoné deux fois. Elle voulait venir ici mais j'ai pu la persuader que madame ne voulait pas être dérangée.

Jamison fronça les sourcils. Meg Wilbur, la meilleure amie de Shannon ! Une sacrée emmerdeuse !

— Ces ravisseurs pourraient être des amateurs, Smyth, dit-il. Ils pourraient être pris de panique et tuer madame. Ils disent qu'ils feront leur demande de rançon ce soir à 8 heures. En attendant, je m'occuperai des coups de téléphone pour madame, et il n'y aura aucune fuite concernant cette maudite situation. Compris ?

— Naturellement, monsieur.

— Est-ce qu'on peut compter sur Conklin pour rester bouche cousue ?

— Oui, monsieur.

— Bien. Laissez-moi !

— Monsieur, je suis vraiment navré. Vous pouvez compter sur moi..., dit Smyth, mais Jamison le congédia d'un geste impatient.

Quand Smyth fut parti, Jamison resta assis à son bureau pendant vingt minutes, les yeux dans le vague, l'esprit actif. Il ne cessait de penser à Tarnia. Pas un instant il ne songea à sa femme. Il ne se souciait pas d'elle. Elle avait été enlevée. Bon, des tas de gens se font enlever, de nos jours. Même s'il lui fallait payer des sommes folles, il devait se débarrasser d'elle.



Le bourdonnement discret du téléphone sur son bureau troubla ses réflexions. Il décrocha.

— Oui ? dit-il sèchement.

— Sherry ? C'est Meg.

Bon Dieu, pensa Jamison. Encore cette foutue bonne femme ! Radoucissant sa voix, il répondit :

— Comment allez-vous, Meg ?

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire, Shannon a la migraine ? Elle n'a jamais souffert de maux de tête. Qu'est-ce qui se passe, Sherry ? Shannon est l'invitée d'honneur au récital Mozart, ce soir.

— Oui, je sais, dit Jamison qui n'était pas au courant. Je regrette, Meg. Elle ne pourra pas y aller. Je suis inquiet. Le médecin lui a administré un sédatif et elle dort, en ce moment. Cet effroyable mal de tête lui est venu pendant que j'étais à New York. Le médecin m'assure qu'elle ira mieux dans quelques jours.

— C'est le docteur Macklin ?

Sachant que Macklin était le médecin des Wilbur, il évita le piège.

— Non. Je la fais soigner par mon propre spécialiste. Excusez-moi, Meg, mais j'ai un travail fou. Dès que Shannon ira mieux, elle vous téléphonera. Mes amitiés à Jay, dit-il, et il raccrocha.

Avant ce soir, pensa-t-il, la nouvelle que Shannon n'allait pas bien aurait fait tout le tour du milieu musical de la ville. Il avait oublié que Shannon était non seulement très appréciée mais qu'elle était aussi une violoncelliste de talent.

Pendant le quart d'heure suivant, le téléphone sonna sans arrêt ; des gens demandaient des nouvelles de Shan-

non. Jamison répondait poliment mais brièvement en les priant de laisser sa femme se reposer.

Il consultait sa montre à tout instant. Dans une demi-heure, Kling le contacterait et il connaîtrait les conditions de la rançon. Une fois au courant de ses exigences, il mettrait à exécution le plan qu'il avait imaginé pour vaincre Kling.

Il se leva, quitta son bureau, traversa le grand salon et sortit sur la terrasse pour contempler le clair de lune et sentir le vent chaud sur son front en sueur. Il respira profondément, plusieurs fois, puis voyant Smyth qui hésitait, il commanda :

— Apportez-moi un double scotch et beaucoup de glace.

Il retourna s'asseoir à son bureau. Il consulta sa pendule. 19 h 35. Bientôt, Kling téléphonerait et il connaîtrait le chiffre de la rançon exigée.

Smyth arriva et plaça le scotch sur le bureau.

— Monsieur devra dîner, dit-il. Que puis-je préparer ?

— Oh, des sandwiches, grommela Jamison. Mais plus tard.

— Bien, monsieur, murmura Smyth et, l'air affligé, il se retira.

Le téléphone bourdonna doucement. Jamison sursauta. Kling ? Ou une des foutues amies de Shannon ? Il décrocha et aboya :

— Oui !

— Monsieur Jamison ?

Une voix masculine.

— Oui. Qui est à l'appareil ?

— Le chef de la police Terrell.

Le cœur de Jamison lui manqua. À une réunion assommante, donnée par le maire, il avait fait la connaissance de Terrell dont la force tranquille et l'autorité l'avaient impressionné.

Il s'obligea à se détendre.

— Ah bonjour, Terrell. Ça fait un bail. Écoutez, je suis occupé. Que puis-je pour vous ?

— Monsieur Jamison, il paraît que votre femme a été enlevée, ce matin de bonne heure.

Le sang afflua à la tête de Jamison. Il ressentit une douleur aiguë dans la poitrine. Pendant un long moment, il resta figé, le souffle court, puis il fit un effort et contrôla sa respiration oppressée.

— Comment le savez-vous ? demanda-t-il.

— Par un témoin de l'enlèvement, monsieur Jamison. Je suis navré, dit paisiblement Terrell. Je tiens à ce que vous sachiez que nous ferons tout notre possible pour vous aider.

Jamison fut pris d'une panique rageuse.

— Vous ne ferez rien du tout ! rugit-il. Compris ? Ne vous mêlez pas de ça ! Je m'en occupe ! Si jamais vous foutez la merde dans cette affaire, je vous le ferai regretter ! Compris ?

— Je comprends, monsieur Jamison. Vous avez reçu le billet habituel des ravisseurs, disant que si vous contactez la police votre femme sera tuée. Je ne me trompe pas ?

— Non, vous ne vous trompez pas, grinça Jamison. Alors, ne vous mêlez pas de ça ! Quand j'aurai retrouvé ma femme, vous pourrez intervenir mais pas avant !

Il raccrocha brutalement.

— Très convaincant, monsieur Jamison, dit Kling en surgissant de l'obscurité de la terrasse. J'aime ça. (Il avança dans le cercle de lumière de la lampe de bureau.) Je suis un peu en avance mais je ne voulais pas vous faire attendre.

Jamison se carra dans son fauteuil, en foudroyant Kling du regard.

— Un témoin, gronda-t-il. Et vous vous prétendez professionnel !

Kling fit un geste vague.

— Un témoin ou deux, ou même trois, ça peut toujours s'arranger. Pas de quoi s'inquiéter, monsieur Jamison. Une fois, alors que je descendais un mouchard qui causait des ennuis, il y a eu cinq témoins. (Il laissa échapper un rire sec.) Ils n'ont jamais témoigné. Ne vous faites pas de souci pour des témoins.

Jamison observa avec répulsion ce grand homme maigre aux cheveux gris.

— Vous m'avez escroqué, salaud ! s'exclama-t-il.

— Non... non. N'allez pas vous faire d'idées. Je me suis ravisé. Le plan initial que je vous ai présenté, c'était une bombe qui éliminerait cet Irlandais, votre femme, le curé et quelques vieux. (Kling secoua la tête.) C'est bien ça, n'est-ce pas ? Vous avez reconnu que c'était le meilleur moyen de vous débarrasser de votre femme. D'accord ?

— C'était votre suggestion et j'étais d'accord, fit Jamison d'une voix mordante. Maintenant vous dites que vous vous êtes ravisé. Comment ça ?

Kling s'assit dans un fauteuil.

— Ça vous étonnera peut-être, monsieur Jamison,

mais je ne suis pas aussi dur que vous. J'ai réfléchi que j'allais provoquer la mort d'une trentaine de vieux gâteux rien que pour tuer votre femme, et je me suis dit que ce serait comme si on tuait un moustique avec un marteau d'enclume. Vous voyez où je veux en venir, monsieur Jamison ?

Toujours installé à sa table, Jamison, immobile, tendu, ne dit rien.

— Plus j'y réfléchissais, moins ça me plaisait, reprit Kling après un temps. Mais j'avais accepté de faire le travail pour vous. Alors j'ai imaginé cet enlèvement. Ce sera sûr, pas de problèmes pour vous. Je suis passé à l'action et votre femme est cachée en lieu sûr. Dès que vous aurez payé la rançon, son cadavre sera découvert dans le coffre d'une voiture volée. Ce sera un travail garanti. Il n'y aura pas de bavures. Vous raconterez aux flics que vous avez remis la rançon à un homme masqué qui vous a dit que vous retrouveriez votre femme dans le parking du casino, saine et sauve, dans le coffre d'une voiture volée. Vous et les flics trouverez la voiture et le cadavre de votre femme. Vous voyez un peu le tableau, monsieur Jamison ? (Kling alluma une cigarette.) C'est une bonne idée, sûre. Pour embellir la chose, l'argent de la rançon sera trouvé dans la voiture. Deux cent mille dollars, monsieur Jamison. Les flics penseront que c'est un coup de loubard. Le type a perdu la tête, tué votre femme, abandonné la rançon qui risquait d'être retracée, et s'est tiré. Ça vous plaît ?

Bouillonnant de rage, Jamison parvint quand même à se maîtriser.

— Quelle serait la vraie rançon ? grinça-t-il.

Kling hocha la tête avec approbation.

— C'est ce que j'aime chez vous, monsieur Jamison. Vous ne tournez pas autour du pot.

— Quelle sera la rançon ? répéta Jamison en crispant les poings.

— Vous êtes immensément riche, monsieur Jamison, et pourtant vous êtes radin. Vous m'avez proposé trois cent mille dollars pour tuer votre femme. C'était une offre dérisoire. Si vous aviez parlé d'un million, j'aurais peut-être lancé la bombe. Je ne dis pas que je l'aurais fait, mais pour un million j'aurais pu me laisser tenter. Mais non, vous êtes tellement près de vos sous que vous m'offrez des haricots. Alors, monsieur Jamison, la rançon sera de cinq millions de dollars virés sur mon compte en Suisse.

Jamison sursauta en regardant fixement Kling.

— Cinq millions de dollars ! Vous êtes complètement fou !

— Qu'est-ce que cinq millions pour vous, monsieur Jamison ? C'est le prix. Un travail impeccable, bien organisé, et vous serez débarrassé de votre femme pour de bon.

Jamison resta immobile pendant quelques secondes, tandis que son esprit travaillait. Puis, satisfait de son raisonnement, il se pencha et pointa un index sur Kling.

— Vous vous croyez malin, gronda-t-il. Maintenant, laissez-moi vous dire une chose. Vous ne me soutirez pas un dollar et je vais vous expliquer pourquoi. Dans ce billet que vous avez laissé, vous dites que, si la rançon n'est pas payée, ma femme sera tuée. Vous ne

voyez pas, espèce de pauvre pomme, que c'est justement ce que je veux ? Je la veux morte ! Qu'est-ce que vous allez faire d'elle ? Vous n'aurez pas un centime de moi ! Du coup, elle vous reste sur les bras ! Foutez le camp !

Kling éclata de rire. Ce rire était tellement amusé que Jamison eut froid dans le dos.

— Vous avez entendu ce que j'ai dit ? cria-t-il. Foutez le camp !

— Monsieur Jamison, comment des gars comme vous gagnent tant d'argent, ça me renverse. Je suppose que vous avez affaire à des poires en or massif. (Kling écrasa sa cigarette.) Dites-moi, monsieur Jamison, est-ce que vous admirez la technologie japonaise ?

Jamison resta interdit.

— Je ne sais pas de quoi vous parlez ! Je vous ai prié de foutre le camp !

— Les Japonais sont un peuple formidable. À un moment donné, ils se contentaient d'être des imitateurs. Plus maintenant. Ils sont les champions en matière d'électronique. Écoutez ça.

Kling glissa une main sous sa veste et la voix de Jamison se fit entendre clairement dans la pièce.

*Dans ce billet que vous avez laissé, vous dites que si la rançon n'est pas payée, ma femme sera tuée. Vous ne voyez pas, espèce de pauvre pomme, que c'est justement ce que je veux ?*

La main de Kling bougea et la voix se tut.

— Merveilleux, vous ne trouvez pas, monsieur Jamison ? L'électronique. De nouvelles inventions. Je porte toujours ce petit gadget sur moi. Quand nous

avons eu notre intéressante conversation au sujet de la bombe, je l'avais mis en marche. J'ai un bon enregistrement de notre entretien.

Jamison resta comme assommé, puis il pensa au .38 qu'il avait dans le tiroir du haut de son bureau. Furieux, paniqué, il glissa sa main dans cette direction.

— Non, monsieur Jamison, ne faites pas ça, conseilla Kling. Regardez.

Sous les yeux de Jamison, un Beretta à l'air mauvais apparut comme par magie dans la main de Kling.

— Avant que vous effleuriez seulement votre arme, vous seriez mort. Détendez-vous. Posez vos deux mains sur le bureau. (Jamison obéit et Kling rengaina son pistolet.) Bien, maintenant nous pouvons causer. Vous êtes complètement dépassé, monsieur Jamison. D'accord, vous êtes épatant pour traiter avec les poires, mais pas avec les professionnels comme moi. Examinons un peu la situation. J'ai promis de vous débarrasser de votre femme. Je le ferai, parce que dans mon métier, quand on rate son coup, ça se sait, et c'est mauvais pour les affaires. Donc je liquide votre femme. En échange, vous versez sur mon compte suisse cinq millions de dollars. Je sais que, pour un type pingre comme vous, monsieur Jamison, ça fait mal de se séparer d'une somme pareille. Si je traitais avec des poires, comme vous le faites, je penserais que ce salaud bluffe. S'il remet ses enregistrements à la police, il serait dans la même merde que moi, alors il doit bluffer. (Kling sourit méchamment.) Vous auriez tort de penser ça, monsieur Jamison. Je vais vous faire un dessin. Si vous ne versez pas cinq millions de dollars sur mon



compte suisse, j'irai voir le District Attorney et je lui raconterai une histoire. Je lui dirai que vous m'avez embauché pour assassiner votre femme en offrant de me payer trois cent mille dollars. Je préciserai que, comme l'argent compte beaucoup pour moi, je vous ai escroqué. Je raconterai au D.A. que je n'avais aucune envie de commettre ce meurtre, mais bel et bien l'intention de toucher votre argent. Là-dessus, il écoute les enregistrements. Quand il saura qui vous êtes, il fera tout pour vous épingle. Quand on est aussi important que vous, on a beaucoup d'ennemis, monsieur Jamison. Vous avez une meute de loups derrière vous, qui attendent de vous déboulonner. Et puis la presse s'en emparera et vous mettra au pilori. Voilà un des hommes les plus riches du pays, qui tente de se débarrasser de sa femme en la faisant assassiner ! Merde ! La presse s'en donnera à cœur joie ! Et qu'est-ce qui se passera ? Vous serez arrêté et jeté au trou. Ensuite, comme vous avez beaucoup d'influence et d'argent, vous prendrez les meilleurs avocats qui se décarcasseront pour vous tirer d'affaire. Mais, monsieur Jamison, j'accepterai de témoigner contre vous. Quand un jury m'aura entendu, vous n'aurez pas la moindre chance de vous en tirer. Bien. Tout d'abord, le juge prendra mon témoignage en considération, vu que j'aurai avoué l'enlèvement de votre femme, mais que je l'ai rendue saine et sauve. Il me collera deux ans au plus. Ensuite, il examinera longuement votre cas. Vous resterez à l'ombre au moins quinze ans, monsieur Jamison, et vous serez ruiné. Bien. Or, quand je serai condamné, mes amis de la Mafia feront appel et présenteront mon affaire — pas la vôtre —

devant un juge de la Mafia qui secouera la tête, me collera une amende de deux mille dollars et je serai libre, mais pas vous. Voilà ce que c'est que d'être un professionnel. Vous voyez le tableau ?

Pendant quelques minutes, Jamison ne bougea pas, sachant qu'il avait été complètement refait, puis il haussa les épaules et demanda :

— Vous ne vous attendez tout de même pas que je trouve cinq millions de dollars sur-le-champ, hein ?

— Je vous donne dix jours à partir de demain, déclara Kling en se levant. Si je n'ai pas de nouvelles de ma banque suisse le dix-huit de ce mois, je vais rendre visite au District Attorney.

— Vous aurez l'argent, grinça Jamison. En échange, je serai débarrassé de ma femme ?

— Naturellement. Il n'y a aucun problème. Payez, et je vous garantis que vous en serez débarrassé.

Avec un geste désinvolte de la main, Kling sortit par la terrasse et disparut dans la nuit.

Le restaurant *The Good Eatery* offrait le meilleur rapport qualité-prix de Paradise City.

Les yeux brillants, Frederick Whitelaw contemplait la montagne de spaghettis, couverte de sauce tomate aux oignons, qu'on avait posée devant lui. Il sourit avec satisfaction en caressant dans sa poche le billet de dix dollars que lui avait donné le chef Terrell. Il avait également commandé du poulet au curry.

Comme il attaquait les spaghettis, la porte du restaurant s'ouvrit et Sydney Drysdale entra. Il avait terminé son papier et décidé de se taper un petit encas avant de

rentrer chez lui pour regarder une émission de télévision qui l'intéressait, et ressortir ensuite pour dîner copieusement selon son habitude.

Il regarda autour de lui, plein d'espoir, pour voir s'il y avait dans la salle quelqu'un d'intéressant à qui il pourrait soutirer un potin en vue de sa chronique du lendemain. Il aperçut Frederick Whitelaw, qui se bourrait de spaghettis.

Ce gosse, se rappela Drysdale, était le fils d'un des hommes influents de la ville. Même les mômes entendent des choses, alors il se dandina jusqu'à la table du gros gamin.

— Salut, Freddy, dit-il en s'asseyant. Ça m'a l'air bon.

— C'est bon, marmonna le gosse, la bouche pleine.

— Est-ce que tu ne dînes pas chez toi, en général, Freddy ? demanda nonchalamment Drysdale. Tu fêtes quelque chose, ou quoi ?

Le petit obèse sourit finement.

— Tout juste. Le chef de la police m'a refilé dix dollars, alors j'ai pensé que je pourrais me payer un repas convenable, au lieu des saloperies que maman me sert.

Drysdale dressa aussitôt l'oreille.

— Sans blague ? Pourquoi est-ce que le chef de la police t'a donné dix dollars ?

— C'est un secret, monsieur Drysdale, dit Freddy d'un air sournois. J'avais un renseignement et il me l'a payé.

— C'est un brave type, plein de bonté, dit Drysdale avec son sourire onctueux. Mais dix dollars, c'est pas

la fortune. Moi aussi, j'achète des secrets, Freddy. Tu veux conclure un marché ?

Le gros garçon termina ses spaghettis et s'adossa à sa chaise, l'air calculateur.

— Ça dépend, monsieur Drysdale, dit-il après un moment de réflexion. Je pourrais vous vendre mon secret pour trois cents dollars.

— Tel père, tel fils, bougonna Drysdale en soupirant. Ça doit être un gros secret.

— C'en est un. C'est le secret le plus sensationnel que vous aurez jamais entendu.

À ce moment, une vieille serveuse arriva pour prendre la commande de Drysdale, sardines grillées sur canapé. Elle ôta l'assiette vide du même et la remplaça par le poulet au curry et une pile de frites.

— Tu as un solide appétit, constata le journaliste avec nostalgie. C'est épatant d'être jeune. J'irai jusqu'à cent dollars, mais je veux savoir à quoi se rapporte le secret.

— Trois cents, monsieur Drysdale, dit le gosse avec fermeté en entassant les frites sur son assiette. Je peux vous dire ceci. Ça se rapporte à M. Sherman Jamison.

Drysdale réagit comme s'il avait été piqué par une guêpe.

— Jamison ?

— C'est ça. (Le gamin coupa un morceau de poulet, l'enroba de sauce au curry et le porta à sa bouche. Il approuva de la tête.) C'est bon.

— Qu'est-ce qu'il a fait, M. Jamison ? insista Drysdale, mine de rien.

— Eh bien pas lui, précisément, mais sa femme.

— Tu es allé voir le chef de la police et tu lui as parlé de ça, Freddy ?

— Oui. Je pensais que c'était mon devoir de signaler un délit grave.

Drysdale avait la respiration oppressée.

— Quel délit grave ?

Freddy attaqua le tas de frites.

— C'est un secret. Le chef m'a dit de rester bouche cousue, mais pour trois cents dollars, ma bouche peut se découdre.

Drysdale n'hésita pas. Après tout, ce n'était pas son fric. Son rédacteur en chef trouvait normal qu'il dépense de l'argent pour obtenir des informations. Il prit son portefeuille, en retira trois billets de cent dollars et les replia.

— Alors, Freddy, dis-moi ton secret.

Le gamin considéra l'argent puis il attaqua une cuisse de poulet.

— Pas avant d'avoir l'argent dans ma poche, déclara-t-il la bouche pleine. Mon vieux me dit toujours de prendre d'abord l'argent. C'est un malin, mon père.

— Écoute, Freddy, si tu me fais marcher...

— Ah, laissez tomber ! Je vais vous dire une bonne chose, monsieur Drysdale. Je suis gros et j'ai l'air bête mais je ne le suis pas ! Je pourrais me faire mille dollars rien qu'en décrochant le téléphone pour parler au *Washington Post*, mais ça me fait suer. Alors, vous voulez savoir, oui ou non ?

Drysdale poussa les billets pliés sur la table. Freddy les escamota et les fourra dans sa poche.

— Alors, Mme Jamison ?

— Laissez-moi d'abord finir mon assiette. Mon vieux dit que c'est pas poli de parler la bouche pleine, répliqua le gosse en mordant dans la cuisse de poulet. C'est bon, ça.

Drysdale contint difficilement son impatience ; il sentait monter sa tension. Il s'efforça de rester calme.

Enfin le gamin termina son repas et poussa un soupir d'aise.

— C'était drôlement bon !

La serveuse arriva avec six sardines grillées sur deux tranches de toast, et plaqua l'assiette devant Drysdale.

— C'est tout ce que vous allez manger ? demanda le gros gamin.

— T'occupe pas, Freddy, raconte-moi le secret.

Le gosse se pencha et, en chuchotant, il répéta au journaliste ce qu'il avait révélé au chef de la police.

Pendant un instant, Drysdale resta pétrifié. *La femme de Sherman Jamison, kidnappée !* C'était une information du tonnerre, le plus gros scoop qui lui était jamais tombé du ciel ! Ce gosse avait l'air de parler sérieusement, mais il fallait vérifier. Avant de passer à l'action, il devait parler à Terrell !

Repoussant sa chaise, Drysdale se leva lourdement. Il ne prit que le temps de payer son repas intact, puis il courut à sa voiture et fonça vers le siège de la police.

Le gosse obèse haussa les épaules. Puis il regarda avec attention les sardines. Dommage de gaspiller de la nourriture, pensa-t-il. Repoussant son assiette vide, il tira vers lui le plat de sardines et se remit à manger avidement.

La soirée, à son avis, avait été très satisfaisante.

Le chef Terrell raccrocha son téléphone et regarda Beigler, puis Lepski. Il grimaça.

— M. Jamison confirme que sa femme a été enlevée. Et dans un langage très violent, il m'a dit de ne pas m'en mêler. Il a reçu les menaces habituelles. Défense d'avertir la police.

— Est-ce qu'il a dit à combien se monte la rançon ? demanda Beigler.

— Non. Naturellement, il veut que sa femme lui soit rendue vivante et, étant donné sa fortune, il doit se ficher de la somme réclamée. (Terrell réfléchit un long moment.) Jamison a énormément d'influence. Je crois qu'il ne serait pas prudent que nous entamions une action mais nous devons alerter le F.B.I. Beigler, voulez-vous joindre Howard Jackson et le mettre au courant ? Dites-lui que nous ne faisons rien pour le moment mais que nous aurons besoin de son aide une fois que Mme Jamison aura été rendue saine et sauve.

Beigler acquiesça, se leva et alla rapidement à son bureau.

— C'est bon, Tom, reprit Terrell. Autant rentrer chez vous. Je crois qu'il ne se passera plus rien ce soir.

— Vous restez, chef ? demanda Lepski.

— Sans doute.

— Bon. Alors je reste aussi.

Lepski quitta Terrell et alla s'asseoir à son bureau. Il se rappela Carroll. Sautant sur le téléphone, il demanda à Charlie Tanner comment Carroll avait réagi.

Tanner poussa un gémissement pitoyable.

— Je le jure, Tom, plus jamais je ne vais transmettre vos messages. J'essaye encore de me remettre !

— Merci, Charlie, dit Lepski avec un petit rire. Vous êtes un vrai pote.

Dix minutes plus tard, le téléphone sonna sur le bureau de Terrell.

— Ici Charlie, chef. J'ai là Syd Drysdale qui vous demande.

Terrell fit une grimace. Il ne connaissait que trop Drysdale.

— Qu'est-ce qu'il veut ?

— Vous voir, chef. Il dit que c'est une affaire urgente.

Terrell se redressa. Était-il possible que Drysdale ait eu vent de l'enlèvement ?

— Bon, faites-le monter.

Respirant bruyamment, le journaliste entra dans le bureau du chef.

— Les escaliers, ça ne me convient pas du tout, haleta-t-il. Je dois trop manger. (Il se laissa tomber dans un fauteuil, à côté du bureau.) Comment ça va, chef ? Vous travaillez tard.

Terrell l'observa, la figure impassible.

— Je suis surchargé. De quoi s'agit-il, Syd ?

— Il paraît que Mme Sherman Jamison a été kidnappée ce matin, dit Drysdale avec son sourire onctueux.

Ainsi ce sale gosse obèse avait parlé ! pensa Terrell. Il savait qu'il perdrait son temps en essayant de jouer au plus fin avec un homme aussi expérimenté que Drysdale.

— C'est exact, Syd. Jamison a reçu une demande de



rançon. Avec la menace de mort habituelle, s'il contacte la police. Il m'a prié en termes sans équivoque de ne pas m'en mêler. Alors je vous demanderai d'en faire autant.

Drysdale hocha la tête.

— Ouais. Jamison a trop d'influence. Je ne tiens pas à le froter à rebrousse-poil. Quand l'affaire éclatera, chef, je veux que vous me promettiez le scoop exclusif. Je veux aussi être tenu au courant de ce que vous faites. Je suppose que Jackson du F.B.I. sera appelé quand Mme Jamison sera rendue ?

— Naturellement. Écoutez, Syd, je ne peux rien promettre. Dès que la nouvelle éclatera, la presse du monde entier sautera dessus.

Drysdale gratta son gros nez.

— Je vous fais une proposition, donnant donnant. Vous tenez la meute de loups en échec jusqu'à ce que je publie mon papier, et je vous donnerai un tuyau sur l'identité du ravisseur.

Terrell ouvrit des yeux ronds.

— Vous savez qui c'est ?

— Je ne le sais pas, mais je peux hasarder une très bonne hypothèse. Je veux simplement votre promesse que j'aurai l'exclusivité. Après tout, de quoi disposez-vous pour démarrer ? Supposez que Jamison remette la rançon ? Supposez qu'il récupère sa femme ? Le ravisseur disparaîtra. Vous n'aurez aucune piste mais je suis à peu près sûr d'en avoir une.

Terrell hésita. Aucune menace de poursuites pour dissimulation de preuves n'inquiéterait Drysdale.

— D'accord, Syd, vous aurez votre exclusivité. Qui croyez-vous responsable de l'enlèvement ?

— Parole d'honneur ? demanda Drysdale, ses petits yeux méfiants.

— Vous aurez votre exclusivité. Maintenant dites-moi.

Drysdale sourit, radieux. Il se pencha en avant et déclara tranquillement :

— Je suis prêt à parier mon déjeuner de dimanche que l'homme qui a organisé le kidnapping est Lucky Lucan.

Kling entra dans son bungalow du Star Motel, claqua la porte et la ferma à clef.

Il trouva Ng Vee devant la cuisinière, en train de tourner un plat à l'odeur savoureuse dans une casserole.

— Ça sent rudement bon, dit-il. Je meurs de faim ! Qu'est-ce que c'est ?

— Du bœuf au curry, du riz et des poivrons verts, monsieur, répondit Ng sans regarder Kling. Ce sera prêt dans cinq minutes.

— Épatant ! Nous causerons à table.

Kling quitta la cuisine et alluma le poste de télévision. Il se sentait triomphant. Dans dix jours, il aurait cinq millions de dollars ! Il avait admirablement manipulé ce fumier de Jamison. Pendant un moment, il regarda une fille à la poitrine généreuse glapir dans un micro et, avec une grimace, il coupa le son.

Le couvert était mis. Il approuva d'un signe de tête. Ce gosse était vraiment une découverte ! Jamais il ne faisait un faux pas et sa cuisine était digne des dieux.

Kling s'attabla et commença à grignoter du pain.

*Cinq millions de dollars !*

Il pourrait dire adieu à ses chefs de la Mafia. Il n'aurait plus à tirer des plans pour descendre une vermine. Avec cinq millions de dollars il pourrait mener une existence selon ses rêves.

Ng entra, puis posa devant Kling un grand plat de bœuf au curry et un autre de riz et de bananes frites.

— Formidable, petit ! s'exclama Kling en se servant généreusement. Bon Dieu ! Je crève de faim !

Il ne remarqua pas que Ng ne prenait qu'une toute petite portion. Pas plus qu'il ne remarqua que Ng chipotait alors qu'il dévorait voracement.

Au bout d'une dizaine de minutes, sa faim un peu apaisée, Kling adressa un large sourire à Ng.

— Comment ça s'est passé, petit ? Comment est-ce qu'elle s'est comportée ?

Impassible, Ng répondit :

— Pas de problème, monsieur.

Kling éclata de son rire bref.

— Le jour où tu me diras qu'il y a un problème, petit, alors là je m'inquiéterai ! (Il avala encore une bouchée de curry.) C'est de première, ça ! Qu'est-ce qui s'est passé quand elle a refait surface ?

Du bout de sa fourchette, Ng poussa des morceaux de bœuf autour de son assiette.

— Elle était très calme, monsieur. Je lui ai expliqué qu'elle avait été kidnappée. Il n'y a pas eu d'ennuis. Elle a accepté la situation.

Kling continua de manger.

— Tu as fait un travail épatant, petit. Bon, je vais te tenir au courant. J'ai parlé à Jamison. Dans dix jours, il

va se séparer de cinq millions de dollars. Je le tiens à la gorge. Il ne peut rien faire d'autre. Alors, d'ici dix jours, je vaudrai cinq millions ! Et, comme tu dis toujours, sans problème. Qu'est-ce que tu dis de ça, petit ?

— Je suis très heureux pour vous, monsieur, répondit Ng en pensant que, s'il avalait encore une bouchée, il vomirait. Que va-t-il arriver à Mme Jamison ?

— Je vais te dire ce que je ferai quand j'aurai l'argent, reprit Kling sans répondre à la question. Je vais louer un grand yacht et je ferai le tour du monde ! Je veux que tu viennes avec moi. Tu piges ?

Ng s'inclina poliment. Puis il se leva et commença à desservir.

— Merci, monsieur. J'ai une glace aux fruits, monsieur, si vous en avez envie.

Kling repoussa sa chaise et se leva aussi.

— Non. Ça me suffit. Un repas succulent, petit. Tu sais ce que je compte faire maintenant ? Je vais arroser ça en ville, mes cinq millions de dollars ! Je vais me trouver une belle rouquine, qui remplit bien sa robe, et la baiser jusqu'à ce qu'elle gueule au charron !

Ng continua d'empiler les assiettes.

— Oui, monsieur.

— Dis donc, petit ! Allons-y ensemble. Il est temps que tu te tapes une fille. Viens ! Laisse tout ce bordel. Allons mettre la ville sens dessus dessous !

— Merci, monsieur, mais excusez-moi, s'il vous plaît. Je préfère regarder la télévision, si ça ne vous fait rien.

— Bon Dieu ! s'exclama Kling. Tu es un sacré numéro !

— Oui, monsieur. Puis-je demander ce qui arrivera à Mme Jamison ?

Kling alluma une cigarette et ses traits se durcirent.

— Qu'est-ce que tu crois, petit ? Tu veux que je te fasse un dessin. Je suis un tueur professionnel. Quand quelqu'un vient me trouver et me dit qu'il veut se débarrasser d'une personne qui le gêne, et si ce type me donne l'argent que je demande, je fais le travail. Pendant des années, j'ai travaillé avec la Mafia. On sait qu'on peut compter sur moi. La Mafia s'en fout que je travaille de temps en temps pour la clientèle privée mais elle ne s'en foutrait pas si le bruit courait que je n'avais pas exécuté la commande. Alors tu demandes ce qui va arriver à cette femme ? Je vais te le dire. Elle va être effacée et toi et moi partirons en croisière autour du monde.

La pile de vaisselle entre les mains, Ng resta figé, comme une statue. Il demanda d'une voix basse, morne :

— Comment la tuerez-vous, monsieur ?

Kling haussa les épaules avec impatience.

— J'ai dix jours pour y penser... Rien de sale. (Il regarda Ng d'un air songeur.) Si tu faisais ton truc du vaisseau sanguin ? Qu'est-ce que t'en dis, petit ?

Ng frémit.

— Je n'ai jamais tué une femme, monsieur.

Kling sourit largement.

— Il y a un commencement à tout. Penses-y, petit.

Et, levant une main nonchalante, il ouvrit la porte et sortit dans la chaude nuit humide pour aller à sa voiture.

Une demi-heure plus tard, la vaisselle lavée et rangée, la cuisine parfaitement en ordre, Ng alla s'asseoir dans le living-room.

*Elle va être effacée.*

Les mots de Kling lui brûlaient le cerveau.

Il était assis, tassé sur lui-même, les poings crispés serrés entre ses genoux, et il pensait sans cesse à ces mots. Une nausée d'horreur l'envahissait. Cette femme ravissante, douce, allait être impitoyablement tuée. Il songea à Kling, l'homme qui l'avait sauvé de la famine, qui lui avait permis d'arracher sa mère à la misère, qui avait pris soin de lui et l'avait traité en associé loyal.

Un petit gémissement de douleur s'échappa des lèvres pincées de Ng.

Comment pourrait-il sauver la vie à cette ravissante femme sans trahir son maître ? Après ce que Kling avait fait pour lui et pour sa mère, toute déloyauté serait inconcevable !

Dix jours !

Il aurait au moins le temps de réfléchir, de tirer peut-être des plans. Ng se força à se détendre. Sûrement, se dit-il, en dix jours il trouverait une solution.

Il se redressa et, bien adossé dans le grand fauteuil, il songea à ces deux heures merveilleuses qu'il avait passées en compagnie de Shannon Jamison.

Le souvenir était si vif qu'il avait l'impression de regarder un film.

Il la revoyait allongée sur le lit, sans connaissance. Il avait attendu et, finalement, elle s'était un peu agitée, elle avait lentement ouvert les yeux. Il revit son expres-

sion perplexe, alors qu'elle regardait le plafond blanc. Puis elle avait levé la tête et s'était tournée vers lui.

Il lui adressa un sourire chargé de bonté et d'amour.

Il la vit se raidir, fermer les yeux comme pour absorber le choc, puis ces yeux magnifiques se rouvrirent et elle se souleva à demi.

— Tout va bien, madame, murmura-t-il. Vous n'avez rien à craindre.

Shannon considéra ce petit Asiatique fluet. Elle croyait rêver.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-elle avec un effort.

— Tout va bien, madame. Je vous en prie, n'ayez pas peur.

Elle regarda vivement autour d'elle, la grande chambre luxueuse sans fenêtres, puis de nouveau Ng.

— Où suis-je ? Que se passe-t-il ?

— Madame, vous avez été kidnappée. Je suis là pour m'occuper de vous. Je vous en prie, vous n'avez rien à craindre.

— Kidnappée ?

Shannon fit basculer ses longues jambes hors du lit, et se redressa. Elle possédait une force de caractère considérable. Elle refusa de céder à la panique et se força à rester calme.

— Vous dites que j'ai été kidnappée ?

Ng hocha la tête.

— Oui, madame.

Elle regarda de nouveau autour d'elle.

— Où suis-je ?

— Je regrette, madame. Je ne peux pas vous le dire. Elle examina longuement Ng. Elle se rendait compte



qu'il s'agissait d'un Vietnamien, et elle avait vite remarqué qu'il la contemplait comme un épagneul regarde sa maîtresse. Cette expression la rassura.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-elle.

Ng hésita, puis il répondit :

— Appelez-moi Kim, madame. Voulez-vous du café ? Vous n'avez qu'à demander et je ferai n'importe quoi pour vous plaire.

Elle sentit que ce singulier jeune homme était de son côté, alors elle lui sourit.

— Merci, Kim. Oui, j'aimerais bien une tasse de café.

Il se précipita à la cuisine pour faire réchauffer le café déjà préparé pendant que Shannon se levait, trouvait la salle de bains et s'y enfermait. Sa toilette faite, elle revint dans la chambre.

Kidnappée !

Cela signifiait que Sherman devrait payer une rançon, et alors elle serait libérée. Puis une pensée l'assaillit.

*Sherman paierait-il la rançon ?*

Depuis longtemps déjà, elle avait l'impression que son mari voulait se débarrasser d'elle. Si elle mourait, il serait libre d'épouser cette femme dont elle soupçonnait l'existence. Non ! se dit-elle. Sherman ne pourrait être aussi odieux ! Il paierait la rançon. Très vite, la presse apprendrait son enlèvement. Ce serait un tollé général. Sherman n'oserait sûrement pas ne pas payer !

Ng entra, portant un plateau.

— Si vous désirez manger quelque chose, madame, je peux facilement vous le préparer.

— Merci. Je me contenterai du café.

Elle se força à lui sourire et attendit qu'il la serve et lui donne la tasse.

— Merci, murmura-t-elle, puis elle but une gorgée. Vous faites de l'excellent café, Kim.

Ng fut bouleversé. Comme il aimait cette femme si belle, si gracieuse !

— Merci, madame. (Il hésita un instant.) J'ai peur que vous deviez rester ici quelques jours. Y a-t-il quelque chose que je pourrais vous apporter ? Vous n'avez qu'à demander.

Shannon acheva son café, tout en réfléchissant. Elle devait apprendre plus de détails sur cet enlèvement.

— Est-ce que mon mari sait que j'ai été enlevée ? demanda-t-elle tandis que Ng lui remplissait sa tasse.

— Oh oui, madame, il le sait.

— Ce grand homme maigre qui m'a parlé avant que je perde connaissance... C'est lui le ravisseur... pas vous ?

Encore une fois, Ng hésita.

— C'est ça, madame.

— Et vous faites ce qu'il vous dit ?

Nouvelle hésitation. Ces questions le mettaient mal à l'aise mais il voulait qu'elle le considère comme un ami.

— Oui, madame, fit-il enfin. Je regrette, mais je ne peux rien vous dire de plus. Y a-t-il quelque chose que je puisse vous apporter ? Le réfrigérateur est bourré de provisions, mais peut-être avez-vous besoin d'autre chose ?

— Je dois rester ici plusieurs jours ?

— Je le crains, madame.

— Kim, je ne sais pas si mon mari paiera la rançon. Que m'arrivera-t-il s'il refuse ?

Elle vit Ng pâlir et serrer les poings.

— Il paiera, madame, affirma-t-il. Mon maître me l'a dit.

— Comment pouvez-vous en être sûr, Kim ?

— Il *doit* payer, madame. Mon maître me l'a dit.

— Votre maître ? (Shannon but encore un peu de café.) Comme c'est bizarre que vous appeliez un ravisseur votre maître.

Ng eut soudain l'impression qu'il parlait trop. Pourtant, il voulait se confier. Il souhaitait dire à cette ravissante femme combien il l'aimait. Il voulait lui raconter sa vie passée, mais il se retint.

— Y a-t-il quelque chose que je puisse vous apporter, madame ?

Shannon s'aperçut qu'il s'était mis sur la défensive et que, pour le moment, il lui échappait. Elle savait qu'elle n'obtiendrait rien de plus mais sentait aussi que, si elle le traitait avec gentillesse, il l'aiderait.

— Oui, s'il vous plaît, Kim. Si je dois passer quelques jours ici, j'aimerais avoir une radio. Pouvez-vous m'en apporter une ?

— Oh oui, madame, répondit précipitamment Ng. Pas de problème.

— Et puis je voudrais aussi une bible.

Elle le vit sursauter et la regarder avec étonnement.

— Une bible ?

— Je crois que vous êtes un bon catholique comme moi, dit Shannon, prompte à noter la réaction. Oui, s'il vous plaît... une bible.

Ng pensa au prêtre qui lui avait appris l'anglais, à lire et écrire, à sa bonté, sa compréhension, son enseignement religieux.

— Oui, madame. Je vais revenir bientôt.

Le film qui se déroulait dans l'esprit de Ng s'arrêta.

Il avait acheté un petit transistor et une bible sur l'argent pour le train de maison que lui donnait Kling. Il était retourné à la salle de flagellation et avait été heureux et désolé que Shannon soit dans la salle de bains. Écoutant le bruit de l'eau qui emplissait la baignoire, il avait posé le poste et le livre sur le guéridon. Il était resté encore un long moment à contempler tristement la porte de la salle de bains, puis il était reparti.

Regardant à tour de rôle Beigler, Lepski et Howard Jackson, Terrell annonça :

— Drysdale a désigné Lucky Lucan comme étant l'auteur du kidnapping.

— Ça, je ne peux pas le croire ! s'exclama Lepski en reniflant bruyamment. Ce minable n'aurait pas le cran de kidnapper un petit chat !

— Vous avez raison, Tom, reconnut Terrell, mais on dirait qu'il a pu simplement aiguiller les ravisseurs sur Mme Jamison. Drysdale dit que Lucan est venu le voir pour se renseigner sur Jamison et sa femme. Et puis ce matin Drysdale a vu Lucan en conversation avec un grand type maigre aux allures de dur, qui pourrait correspondre au signalement donné par le gamin. Quand Drysdale l'a interrogé au sujet de Mme Jamison, Lucan a eu l'air de s'effondrer et d'être pris de panique.

C'est tout ce que nous avons comme point de départ, mais ça prend déjà forme.

— Et l'homme aux allures de dur ? demanda Jackson.

— Lucan dit que ce n'est qu'un voisin et qu'il ne connaît pas son nom, d'après Drysdale. Ce serait utile de savoir si ce malfrat est accompagné.

— Facile, dit Jackson. Le Star Motel ? Si j'y installais une de nos auxiliaires ? Elle pourrait louer un bungalow et observer.

— C'est une bonne idée, approuva Terrell. Nous devons marcher sur des œufs, Jackson. Ni Lucan ni ce dur ne doivent savoir que nous les surveillons.

— Laissez-moi faire, chef. J'ai la femme qu'il faut, Je peux la faire venir ici en deux heures, assura Jackson, et il tendit la main vers le téléphone.

Lucan était au bord de la panique. Si Kling n'avait pas promis de lui donner un demi-million de dollars, il aurait fait sa valise et pris le premier avion pour New York, mais il était sûr que jamais Kling ne lui remettrait l'argent s'il se taillait.

Après la visite inattendue de Drysdale, les nerfs de Lucan en avaient pris un sérieux coup.

En arpentant le petit salon de son bungalow, il ne cessait de se demander si Drysdale savait que la femme de Jamison avait été kidnappée. Est-ce que Drysdale flairait une piste, ou est-ce qu'il essayait simplement de satisfaire sa curiosité ?

Lucan s'en voulait d'avoir perdu ses moyens et réagi si stupidement quand Drysdale lui avait demandé comment il s'était débrouillé avec les Jamison. C'était

peut-être une question inoffensive, mais maintenant il était sûr qu'avec sa réaction idiote, il avait piqué l'insatiable curiosité du journaliste.

Entendant démarrer une voiture, il courut à sa fenêtre, à temps pour voir Kling s'éloigner.

Il consulta sa montre. 20 h 40. Il s'aperçut qu'il y avait au moins deux heures qu'il tournait en rond, rongé par le souci et en nage. Comme il avait un peu faim, il décida de descendre en ville pour dîner dans un des nombreux restaurants de fruits de mer. Il pourrait peut-être trouver une fille qui l'aiderait à passer la nuit. S'il ne se détendait pas, pensa-t-il, il deviendrait dingue.

Il prit une douche rapide, mit une chemise propre, éteignit les lumières et sortit dans la nuit moite.

Comme il fermait sa porte à clef, une petite voiture arriva.

— Excusez-moi, lança une voix féminine. Pouvez-vous me dire quel est le bungalow vingt-quatre ?

Lucan se retourna et examina la fille qui venait de descendre de la voiture. Elle se tenait sous la lumière crue de l'enseigne du motel, et lui souriait.

Lucan sentit son cœur battre. Une sacrée poupée ! se dit-il.

Elle était grande, mince, en jean moulant et tee-shirt. Cette tenue qui mettait en valeur toutes ses formes éblouit Lucan. Sacré châssis ! pensa-t-il. Elle était jolie, cheveux blonds bouclés, grands yeux bleus, bouche sensuelle.

— Le vingt-quatre ? dit-il avec son sourire charmeur. Juste à côté. Je suis Julian Lucan. On dirait que nous allons être voisins. Vous êtes ici pour longtemps ?

— Je m'appelle Beryl Shaddock. Appelez-moi Berry. Je compte rester au moins une semaine. J'attends que mon mari me rejoigne, dit la fille avec une moue. Il me rejoint toujours, à un endroit ou un autre.

Lucan sourit de nouveau. Il n'aimait rien de plus que les jolies femmes dont le mari les rejoignait tôt ou tard.

— Je peux vous aider à quelque chose, Berry ?

— Eh bien, j'ai une valise. Peut-être... ?

Elle fit un petit geste désespéré et ouvrit le coffre de sa voiture.

— Bien sûr, dit Lucan en soulevant le lourd bagage. Donnez-moi votre clef. Je vais vous aider à vous installer.

Ensemble, ils entrèrent dans le bungalow. Lucan alluma et posa la valise près du lit.

— C'est vraiment gentil, Julian, dit-elle. Eh bien, merci mille fois.

— Nous nous reverrons sans doute, dit Lucan en retournant à la porte. Je connais bien cette ville. Je peux vous servir de guide.

— C'est vrai ? s'exclama-t-elle avec un sourire ravi. J'adorerais ça.

— D'accord.

Lucan commençait à penser que cette poupée bien balancée allait lui tomber dans les bras.

— Je meurs de faim, dit-elle en pointant ses seins sous le nez de Lucky. J'arrive de New York et le repas qu'on nous a servi dans l'avion était infect. On peut manger ici ?

— Oui, mais la cuisine est infecte aussi. (Lucan

profita de l'occasion :) J'allais justement dîner dans un restaurant de fruits de mer. Je vous invite.

— C'est vrai ? Ah, chic alors ! s'exclama-t-elle, ses yeux bleus étincelants. Vous êtes si gentil, Julian.

— Venez comme vous êtes. Vous êtes formidable comme ça. Frappez à ma porte quand vous serez prête.

Naturellement, Lucan ne pouvait pas se douter que Beryl Shaddock était un agent du F.B.I., l'auxiliaire de Howard Jackson. Pas plus qu'il ne savait que cette fille pulpeuse était un des meilleurs agents du F.B.I. en Floride ; championne de karaté, tireuse d'élite, elle était également implacable.

Dès que Lucan eut regagné son bungalow, Beryl se précipita dans la salle de bains, se lava la figure, se remaquilla et courut à sa valise. Elle en tira un émetteur-récepteur. Quelques instants plus tard, elle parlait tout bas à Jackson tandis que Lepski, qui avait été chargé de travailler en tandem avec lui, écoutait le rapport.

— Ça marche comme un rêve, chuchota-t-elle. Je dîne tout à l'heure avec Lucan.

Jackson s'esclaffa.

— Vous êtes formidable ! Mais attention, allez-y mollo. Lucan n'est pas idiot. Faites-lui passer un bon moment, mettez-le en confiance. Je veux tout savoir sur ce dur à qui il parlait. Compris ?

— Je vous reçois cinq sur cinq. Terminé.

Beryl rangea l'émetteur et ferma sa valise à clef. Puis elle quitta son bungalow en prenant soin de fermer aussi la porte à clef, et suivit le sentier sablonneux. Enfin elle frappa chez Lucan.



Une demi-heure plus tard, il était assis en face d'elle à une table pour deux, dans un des meilleurs restaurants de fruits de mer.

— Mmmm ! s'exclama-t-elle. Je meurs de faim.

Le maître d'hôtel apparut. Lucan commanda des crabes mayonnaise, suivis d'un assortiment de clams et de langoustines, puis de maïs en épi, de pommes vapeur et d'un homard chacun.

En attendant le dîner, Beryl bavarda. Elle savait admirablement parler sans rien dire tout en retenant l'attention d'un homme. Elle se penchait constamment vers Lucan, pour lui permettre de plonger dans son décolleté. Elle lui raconta que son mari (elle était célibataire) travaillait dans l'immobilier et s'installait à Miami. Lucan, écoutant à peine, se régalaît du spectacle des seins à demi cachés. Ce fut seulement après les crabes, alors qu'ils buvaient du vin blanc, que Beryl demanda nonchalamment :

— Parlez-moi de mes voisins, Julian. Est-ce qu'ils sont aussi charmants que vous ?

Ses yeux bleus aguichants l'observaient, et elle le vit se redresser un peu.

— Ce n'est qu'une bande de vieux, répondit-il d'un ton laconique. Vous n'avez pas à tracasser votre jolie tête pour eux.

Elle rit.

— Sûrement pas ! Parlez-moi de Paradise City.

En terrain sûr, Lucan se détendit. Il était brillant causeur, amusant, et tandis qu'ils mangeaient le plat de résistance, il ne cessa de la faire rire. En même temps, il se demandait s'il pourrait l'attirer dans son lit. Elle ne

paraissait pas farouche, mais vu sa grande expérience des femmes, il savait qu'il devait s'y prendre avec prudence.

Le repas terminé, Lucan suggéra d'aller danser au casino.

— Ah, Julian, je vous en prie, excusez-moi, dit Beryl en lui caressant le bras. Je suis complètement vannée. (Elle se pencha et lui effleura la joue de ses lèvres.) Demain, peut-être ?

Lucan ne savait s'il devait être déçu ou excité.

— Bien sûr, bébé. Je comprends. Vous voulez vraiment dire que nous avons rendez-vous demain soir ?

Elle laissa échapper un petit gémissement lascif.

— Oh oui ! Je ne vais pas laisser échapper un bel homme merveilleux comme vous !

Elle devait faire un effort pour ne pas pouffer en débitant un dialogue aussi stupide.

— Je vais vous raccompagner.

— Oh non ! Vous allez trouver une gentille fille... pas aussi gentille que moi... mais trouvez-la et puis demain soir nous sortirons vraiment. Je vais prendre un taxi.

Sérieusement mordu, Lucan l'enlaça, en lui caressant un sein, et l'entraîna vers sa voiture.

— Vous allez rentrer avec moi, bébé. Je vais prendre un somnifère et rêver de demain soir.

Assise à côté de lui dans l'obscurité, sur le chemin du retour, Beryl fronçait les sourcils.

Ce n'était pas une soirée bien enrichissante, côté information, pensait-elle, mais au moins elle avait fait un excellent dîner aux frais de Lucan. Howard l'avait

avertie d'y aller doucement. Alors bon, d'accord, demain il ferait jour.

Mais l'action commença pour elle dès que Lucan s'arrêta devant son bungalow.

Dans la lumière crue de l'enseigne du toit, une bouteille de scotch à la main, Kling chancelait.

Kling était allé au casino, avait cherché une fille, mais n'en trouvant aucune à sa convenance, il s'était carrément soûlé. Il avait été expulsé avec ménagements du casino et installé dans sa voiture. Les videurs avaient beaucoup d'expérience, pour se débarrasser des ivrognes. Kling les avait laissé l'asseoir au volant et mettre le moteur en marche.

Il ne savait pas du tout comment il était arrivé au Star Motel. Son idée fixe était de s'allonger sur son lit et de boire encore du scotch.

— Mon Dieu ! s'exclama Lucan en voyant Kling tituber vers lui. Ça risque de mal tourner, Berry.

— Qui est-ce ? demanda-t-elle.

— Un foutu poivrot qui habite dans un bungalow pas loin du mien, dit Lucan en sortant précipitamment de sa voiture. Restez là, bébé, ne bougez pas. Je vais m'occuper de lui.

Alors que Kling chancelait vers eux, Beryl constata qu'il était grand, maigre et avait des allures de dur. Elle accorda un moment à Lucan et descendit à son tour.

Entre-temps, Kling était arrivé à leur hauteur.

— Salut, Lucky ! cria-t-il. Une poupée ? Je suis allé en ville et, nom de Dieu, j'ai trouvé aucune fille baisable !

— Taisez-vous ! gronda Lucan. Vous êtes ivre !

— Bien sûr, que je suis bourré ! gueula Kling, puis il aperçut Beryl près de la voiture. Dis donc ! Dis donc ! Qu'est-ce que t'as là ?

— Fichez le camp ! Allons, Ernie, vous vous donnez en spectacle !

— T'as du pot, Lucky ! reprit Kling en clignant de l'œil à Beryl. Salut, poupée ! Si t'as envie de changer de partenaire, je suis preneur !

Ng apparut alors dans la lumière vive. Il empoigna Kling par le bras et le tira. Kling trébucha et se cramponna à Ng en marmonnant. Le Vietnamien le soutint jusqu'à leur bungalow et ferma la porte.

— Eh bien ! dit Beryl en riant. La grande vie au Star Motel ! Qui c'est ?

— Je vous l'ai dit, grommela Lucan qui transpirait. Rien qu'un foutu poivrot. Je suis navré.

— Pourquoi est-ce qu'il vous appelle Lucky ?

— Je ne sais pas. C'est un ivrogne.

— Et ce drôle de garçon. Il a le type vietnamien. Qui est-ce ?

— Dieu sait. (La panique gagnait Lucan.) Son domestique, sans doute. Je vous assure, bébé, je suis navré de cette scène.

Elle lui tapota le bras.

— Ça m'a beaucoup amusée. Alors à demain, hein ?

Elle l'embrassa rapidement sur la joue, ouvrit sa porte, se retourna pour agiter la main, entra et referma.

Trois minutes plus tard, elle parlait par radio à Howard Jackson.

Il était 0 h 10.

À son bureau, Terrell écoutait le rapport, face à Jackson et Lepski.

— On dirait que nous avons une grosse piste, déclara Jackson. Mon auxiliaire a fait un travail formidable en très peu de temps. Elle s'est mise bien avec Lucan. En rentrant au motel, ils ont rencontré un ivrogne qui appelait Lucan « Lucky ». C'est le grand type maigre aux allures de dur, décrit par Drysdale. (Il raconta ensuite la scène qui s'était passée devant l'établissement.) Et là, c'est intéressant. Un jeune Vietnamiens mince a emmené le poivrot. Ces deux-là semblent correspondre au signalement des deux ravisseurs de Mme Jamison, donné par le gosse. Mon auxiliaire va se renseigner. Demain, nous aurons leur nom. Ils ont peut-être un casier. Mon auxiliaire pourrait s'introduire dans leur bungalow et relever des empreintes. Elle sait y faire.

Terrell secoua la tête.

— Non ! Nous attendons que Jamison nous donne le feu vert, qu'il ait remis la rançon et récupéré sa femme. Dites à votre auxiliaire de laisser tomber. C'est trop dangereux. Si nous faisons le moindre faux pas, Mme Jamison risque d'être assassinée et alors Jamison nous foutra vraiment dans la merde.

Jackson fit une grimace, puis haussa les épaules.

— D'accord. Vous êtes chez vous ici. Mais quand la rançon sera payée, nous agissons vite ?

— Oui, mais pas avant que Mme Jamison soit rendue.

Beryl était au lit, prête à s'endormir, quand sa radio, posée sur son oreiller, s'anima.

— Beryl ?

— Oui, dit-elle, tout de suite réveillée.

— Les ordres sont d'y aller avec des gants. N'entreprenez rien. Les flics ont une trouille bleue de Jamison. Alors profitez de la vie, gardez les yeux ouverts mais pas d'action avant que je vous donne le feu vert... Compris ?

— Quelle bonne nouvelle ! répliqua ironiquement Beryl. Maintenant, à vous de m'écouter ! Je suis embarquée avec Lucan. Il compte me traîner dans son lit demain soir. Pour moi c'est un raseur fini et le dernier homme avec qui je voudrais coucher. J'ai besoin d'aide, Howard. Je veux que mon prétendu mari arrive demain matin sans faute. Sinon, je boucle ma valise et je m'en vais !

Jackson soupira.

— Bon, je serai là. C'est peut-être une bonne idée. Je pourrais examiner ces deux types.

— C'est ce que j'ai pensé. Et écoutez, Howard, il y a deux lits dans ce bungalow. Pas de manigances ! Je ne suis pas tellement folle de vous non plus.

— Beryl ! Je suis scandalisé. Moi qui suis un respectable homme marié !

— Je sais. J'ai déjà eu trop souvent affaire à ce genre de types. Ils sont mariés, ça oui, mais respectables, oh non ! Pas de manigances ! Terminé !

Lepski rentra chez lui à 1 h 15. Il n'était pas d'humeur à subir les colères de Carroll. Il y avait des moments — assez rares — où il arrivait à s'imposer.

Il était fatigué et il avait une idée en tête qui le turlupinait mais il n'arrivait pas à mettre le doigt dessus. Cela l'enrageait et l'exaspérait.

Il trouva Carroll assise devant la télévision, absorbée par un vieux feuilleton. Elle ne le regarda pas quand il entra dans le living-room.

— Ne m'adresse pas la parole ! dit-elle sèchement. Je commence à en avoir assez de toi, Lepski ! Le cinéma et le restaurant ! Laissez-moi rire !

Lepski alla résolument au téléviseur et l'éteignit juste au moment où l'héroïne aux yeux de biche allait être apparemment violée. Poussant un cri de rage, Carroll se leva d'un bond.

— Ta gueule ! gronda Lepski de sa voix de flic. Écoute ! Nous sommes sur la plus grosse affaire que nous avons jamais eue ! La femme de Sherman Jamison a été kidnappée !

La fureur de Carroll s'évapora aussitôt.

— Mme Jamison... kidnappée !

— Exact. La grosse, grosse affaire ! Le chef a peur que Jamison cause des ennuis alors tout ça c'est strictement sous le manteau jusqu'à la remise de la rançon et le retour de Mme Jamison. Le F.B.I. est dans le coup et je travaille avec eux. J'ai besoin de dormir. Demain, ça va être une sacrée journée !

— Voyons, Tom, je ne pouvais pas savoir ! roucoula Carroll en venant le prendre dans ses bras. Viens ! Allons nous coucher !

Malgré les bons soins de Carroll, Lepski passa une nuit agitée. C'était cette idée qui le harcelait, enfouie dans son subconscient. Il se réveilla à 7 h 30, et l'idée

irritante devint soudain claire. Il revoyait avec netteté Lucky Lucan sortant de la maison de Lucy Loveheart.

Il se rappela sa perplexité, à l'idée qu'un gigolo comme Lucan aille voir Lucy Loveheart. Il se redressa vivement. Lucan avait été désigné par Drysdale comme un intermédiaire possible des ravisseurs. Et si les ravisseurs avaient demandé à Lucan de leur trouver une planque discrète, pour y cacher Mme Jamison ? Que pourrait-il y avoir de plus sûr que le bordel de Lucy ? Une intuition ? Après tout, les intuitions font partie du métier de policier.

Galvanisé, Lepski sauta du lit et se rua dans la salle de bains où il prit une douche et se rasa à la hâte. Quand il rentra dans la chambre, il entendit Carroll qui fourgonnait déjà dans la cuisine. Il s'habilla précipitamment, en reniflant l'odeur de jambon grillé.

— Il t'est venu une idée, Tom ? demanda-t-elle quand il fit irruption dans le living-room.

— Oui ! Faut que je me dépêche !

— Tu vas d'abord déjeuner, déclara-t-elle avec fermeté, en posant devant lui, dès qu'il s'assit, une assiette avec quatre œufs au plat et du jambon grillé.

— Une vraie femme de flic, dit-il, et il lui sourit en attaquant son repas.

— À quoi as-tu pensé ? demanda Carroll, assise en face de lui.

— Laisse, répondit-il la bouche pleine. Ce n'est qu'une intuition. Je crois savoir où ils ont pu cacher Mme Jamison.

— Attention de ne pas avaler de travers, dit Carroll, d'un ton inquiet, en le regardant dévorer sans mâcher et



elle lui resservit du café. Où est-ce que tu crois qu'ils la cachent ?

— Ce serait trop long à raconter, grogna Lepski, puis il avala le café, repoussa son assiette et se leva d'un bond. À ce soir, chérie.

Après avoir saisi son chapeau, il courut à sa voiture.

Kling se réveilla péniblement avec une gueule de bois monumentale. Il avait l'impression que quelqu'un tapait avec un marteau d'enclume à l'intérieur de son crâne. Il gémit en se tenant la tête. Lentement, il ouvrit les yeux et trouva Ng debout près de lui.

— Du café, monsieur ? demanda Ng.

Kling grogna méchamment. Quand il souffrait d'une gueule de bois, il était plus mauvais que jamais.

— Je veux rien ! Fous-moi le camp !

— Monsieur. Puis-je prendre la voiture ?

— Prends ce que tu veux ! Mais fous-moi le camp !

Toute la nuit, après avoir couché Kling, Ng avait pensé à Shannon Jamison. Cette belle femme si gentille ne devait pas mourir, se répétait-il en se tournant et se retournant dans son lit. Mais comment la sauver sans se montrer déloyal envers son maître ? Il avait ensuite pensé à Kling. Cet homme avait tant fait pour lui et pour sa mère. Ng gémit tout bas. Il était sûr que Kling tuerait cette femme comme il écraserait une mouche. Comment la sauver ?

Il avait le temps... dix jours. Ng songea au plaisir qu'il aurait en revoyant Shannon. Il lui apporterait des fleurs et son petit déjeuner.

Observé par Beryl de sa fenêtre, il monta dans la

voiture et démarra. Pendant que Kling ronflait dans son lit, Ng avait pris un billet de 50 dollars dans le portefeuille bien garni du tueur. Le seul endroit où Ng pouvait trouver des fleurs à cette heure était l'aéroport. Il acheta des roses et deux branches d'orchidées. Quand il arriva à la maison de Lucy Loveheart, Lepski était déjà garé en face ; il attendait et observait avec espoir.

Il vit Ng entrer dans le garage.

*Un Vietnamien petit et mince !*

Lepski descendit de voiture, fou de joie. Son intuition payait, semblait-il ! Prudemment, il arriva en bas de la rampe du garage souterrain au moment où le voyant de l'ascenseur indiquait que la cabine était montée jusqu'au dernier étage.

Quand il retourna à sa voiture, il était certain que la femme de Sherman Jamison était cachée au dernier étage du bordel de Lucy Loveheart.

Avec la patience d'un flic de vocation, Lepski alluma une cigarette et attendit la suite des événements.

Ignorant qu'il avait été observé, Ng se tenait devant la porte de la salle de flagellation, le cœur battant. Il serrait le bouquet contre lui. Il frappa. Pas de réponse. Il frappa encore.

Shannon, qui avait passé une nuit blanche, se redressa en entendant les coups insistants. Effrayée, elle cria :

— Qui est là ?

— C'est Kim, madame, répondit Ng. Puis-je entrer ?

Shannon poussa un soupir de soulagement. Elle était sûre de pouvoir contrôler ce bizarre Vietnamien.

— Oui, entrez. Accordez-moi cinq minutes.

Elle se glissa hors du lit et passa dans la salle de bains.

— Excusez-moi de venir si tôt, madame, dit Ng en entrant dans le living-room. Je voulais vous préparer le petit déjeuner.

Shannon, sous la douche, n'entendit pas.

Ng trouva un vase, le remplit d'eau et y disposa les fleurs. Il le posa sur la table, puis alla faire du café à la cuisine.

Il mettait le couvert quand Shannon entra. Elle portait un kimono acheté par Lucan, et Ng la trouva si belle qu'il en eut le souffle coupé.

— Des toasts, madame ? demanda-t-il en la contemplant avec adoration.

— Non, merci. Le café suffira. (Shannon, voyant les fleurs, s'exclama :) Que c'est joli ! Merci, Kim. Comme vous êtes gentil !

— Ce n'est rien, madame, murmura-t-il en servant le café. J'espère que vous avez trouvé la nourriture acceptable. Je me suis inquiété. Ces repas surgelés ne sont pas fameux. (Il lui tint la chaise pour qu'elle se mette à table.) J'aimerais beaucoup vous faire un bon déjeuner. Me le permettez-vous, madame ? Je pourrais vous préparer un excellent repas, du poulet avec du riz au safran et des litchis. Cela vous plairait, madame ?

Shannon sucra son café, l'esprit au travail. Elle avait fini par comprendre que ce jeune Vietnamien plutôt curieux était amoureux d'elle.

— Ce serait merveilleux, Kim, dit-elle en se forçant à sourire. J'adore ça.

— Je vous le préparerai. Cela me fera grand plaisir.

Elle but un peu de l'excellent café et le regarda attentivement.

— Kim, je vous en prie, soyez franc avec moi. J'ai l'impression que vous êtes un ami. Je suis prisonnière ici, et j'ai beaucoup de chance d'avoir un geôlier aussi gentil et prévenant. Je suis inquiète. Mon mari et moi ne nous entendons plus. (Elle posa sa tasse.) Il veut épouser une autre femme. Je me demande constamment s'il paiera la rançon pour que je sois libérée.

Ng hocha la tête.

— Oh oui, madame. Je vous l'ai déjà dit. Il devra payer la rançon. Mon maître le tient à la gorge. Vous n'avez pas à vous faire de souci.

— À la gorge ? demanda Shannon en faisant un effort pour paraître naturelle.

— Je ne peux pas vous expliquer, madame. Je vous promets, quand la rançon sera payée, vous serez en sécurité.

— Il y a autre chose qui m'inquiète, dit Shannon en regardant Ng bien en face. Il y a quelques mois, mon mari a eu une alerte cardiaque. Supposez qu'il ait une crise fatale avant la remise de la rançon ? Que m'arriverait-il ?

Ng l'observa fixement.

— Quoi qu'il arrive, vous serez libérée, assura-t-il en retournant à la porte. Je vais préparer votre déjeuner. Vous n'avez rien à craindre.

En descendant dans l'ascenseur, Ng était surexcité.

C'était la solution !

Jamison mort, il n'y aurait pas de rançon. Cette

femme adorable serait libérée. Son maître se désintéresserait d'elle. Pas d'argent... pas de meurtre.

Ng était certain de pouvoir s'introduire dans la villa de Jamison et de le tuer.

C'était la solution !

Il avait le temps. D'abord, il voulait montrer à cette ravissante femme qu'il était un excellent cuisinier. En remontant à pied la rampe du garage, il se répéta la liste de tous les ingrédients qu'il devrait acheter.

Alors que Ng se hâtait sur le trottoir vers le grand magasin self-service, Lepski descendit de sa voiture et le suivit.

Le jet privé de Jamison atterrit à l'aéroport de Zurich à 9 h 30.

La veille, il avait demandé à Smyth d'avertir son pilote de se tenir prêt à partir pour la Suisse, de lui retenir un appartement à l'hôtel Baur au Lac et d'avertir Maurice Felder, président de la filiale suisse de la Jamison Electronic Corporation, qu'il voulait le voir dès son arrivée.

Jamison fut accueilli par un des directeurs de la société qui porta sa valise, lui fit passer la douane et le conduisit à la Rolls que l'hôtel avait l'habitude d'envoyer pour ses clients de marque.

Il fut reçu à l'hôtel avec des saluts obséquieux, puis installé dans un appartement donnant sur le lac. Après s'être rasé, douché et changé, il descendit et la Rolls le transporta aux somptueux bureaux de la Corporation.

Maurice Felder, le président, l'accueillit par une chaleureuse poignée de main.

— Une bien agréable surprise, monsieur Jamison. Tout à fait inattendue.

Felder, un homme grand et massif, frisant la soixan-

taine, toujours impeccablement vêtu, avait les cheveux clairsemés et, comme Jamison ne l'ignorait pas, c'était un des cerveaux les plus brillants et les plus compétents de Suisse. Ce que Felder ne savait pas sur les grosses affaires, l'industrie, la banque et la haute finance ne valait pas la peine d'être su.

— J'ai un problème personnel, dit Jamison avec brusquerie. Je veux tout connaître sur la banque Bovay. Que pouvez-vous m'en dire ?

Felder haussa ses sourcils broussailleux.

— C'est une petite banque privée. Bien sûr, il y en a un certain nombre ici à Zurich, à Berne, Bâle et Genève. Ces petites banques fournissent un service personnalisé, ne posent pas de questions gênantes et étendent le secret bancaire aux étrangers. Celle-ci est entre les mains de la famille Bovay depuis cinquante ans. Henri Bovay, qui la dirigeait depuis vingt ans, vient de prendre sa retraite. Il est remplacé par son fils Paul. Il paraît qu'Henri Bovay a eu une attaque et qu'il ne s'occupe plus du tout de la banque. Paul Bovay semble faire du bon travail. La banque est prospère, sur une petite échelle. Ses ressources sont convenables. (Felder prit un temps et observa Jamison.) C'est le genre de renseignements que vous recherchez, monsieur Jamison ?

— Quand est-ce que le fils a repris la banque ?

— Il y a seulement un mois.

— Parlez-moi encore du père.

Felder, conscient qu'il avait une importante réunion dans vingt minutes, sourit de son sourire suisse sans humour.

— Peut-être auriez-vous la bonté de me dire d'abord quel est le problème, monsieur Jamison, et pourquoi vous vous intéressez à un petit établissement comme la Bovay. Je pourrai alors vous donner des informations précises sans vous faire perdre votre temps.

— Ni le vôtre, répliqua Jamison avec un hochement de tête approbateur.

Ses rapports avec Felder avaient toujours été excellents. C'était un des rares hommes que Jamison considérait comme un cadre supérieur de tout premier ordre.

Felder écarta ses mains grasses.

— Oui, monsieur Jamison. J'ai une conférence.

— Bien. Voilà le problème. Ma femme a été kidnappée.

Felder sursauta.

— Je suis tout à fait navré, monsieur Jamison. Alors... ?

— La rançon est de cinq millions de dollars, à verser à la banque Bovay. Le ravisseur, dont le nom est Ernie Kling, y a un compte. Kling est citoyen américain. Il me dit que si la rançon n'est pas payée, il tuera ma femme. Il m'a donné le numéro de son compte à la Bovay. J'ai besoin de lui prouver que cette somme a été virée sur son compte, pour que ma femme soit libérée.

Felder réfléchit pendant un long moment, en se tirillant la lèvre inférieure, puis il décrocha le téléphone, sur sa ligne directe avec sa secrétaire.

— La réunion est annulée, et je ne veux pas être dérangé, dit-il, puis il raccrocha. Oui, monsieur Jamison, c'est un problème... Dites-moi ce que vous envisagez.



— Je veux que ma femme soit libérée, mentit Jamison.

Felder hocha la tête.

— Naturellement.

— Mais pas question de payer cinq millions de dollars à ce ravisseur !

Nouveau hochement de tête de Felder.

— Tout problème a une solution. Puis-je vous demander de me laisser faire ? Je crois que vous êtes descendu au Baur au Lac ?

— Oui.

— Je propose que nous nous y retrouvions pour dîner ce soir. Huit heures, cela vous conviendrait ?

— Oui.

— Vous avez le numéro du compte de ce Kling à la banque Bovay ?

— Je l'ai ici.

Jamison prit dans son portefeuille le bout de papier que Kling lui avait donné, qui était dans une enveloppe en plastique. Il remit l'enveloppe à Felder, qui nota le numéro et la lui rendit.

— Ce soir, j'espère avoir trouvé une solution satisfaisante, dit Felder en se levant. Soyez patient, s'il vous plaît, monsieur Jamison. Ceci ne va pas être facile et j'aurai besoin d'un peu de temps.

— Je comprends. Merci, Felder, vous savez que j'ai toute confiance en vous (Jamison se leva aussi, puis ajouta faussement :) Inutile de vous dire que la vie de ma femme ne doit pas être mise en danger.

— Bien entendu. Puisque vous êtes ici, aimeriez-

vous inspecter l'usine ? Je peux vous organiser une visite.

— Non ! aboya Jamison. Je n'ai vraiment pas la tête à ça. À ce soir 8 heures, donc.

Ils se serrèrent la main et il partit.

Felder se rassit à son bureau et décrocha vivement son téléphone :

— Passez-moi M. Paul Bovay, de la banque Bovay, dit-il à sa secrétaire.

Lepski fit irruption dans le bureau de Terrell et s'arrêta pile.

— Chef ! Je l'ai trouvée ! cria-t-il.

Terrell, qui avait une masse de papiers sur son bureau, leva les yeux vers Lepski avec une impatience à peine dissimulée.

— Trouvé qui ? grogna-t-il.

— Mme Jamison ! Qui voulez-vous que ce soit ?

Terrell repoussa sa chaise.

— Vous avez retrouvé Mme Jamison ?

— C'est une intuition, répondit Lepski en desserrant son nœud de cravate. Je suis prêt à parier qu'elle est cachée dans le bordel de Lucy Loveheart !

Terrell se frotta le nez.

— Asseyez-vous, Tom. Calmez-vous. Racontez-moi ça.

Brièvement, Lepski fit son rapport : il avait vu Lucan quitter la maison close ; aussitôt intrigué il avait fait la planque devant la maison et vu le mince Vietnamien arriver en voiture, puis descendre dans le garage ; enfin

il avait constaté que l'ascenseur montait au dernier étage.

— Ce Viet est ressorti environ une heure plus tard pour aller faire le marché. Je l'ai suivi. Il a acheté un poulet, divers aromates et un paquet de riz, puis il est retourné au bordel. Du coup, c'est là que Mme Jamison est cachée, je parie.

— Vous ne savez pas avec certitude qu'elle est là. D'accord, ça paraît logique, mais vous et moi ignorons si elle s'y trouve vraiment, n'est-ce pas, Tom ?

Lepski fit un bruit de scie circulaire butant contre un nœud du bois.

— Et alors ? Nous obtenons un mandat et nous opérons une rafle. Nous trouvons Mme Jamison ! Ou nous ne la trouvons pas... et après ?

— Tom, vous êtes un bon policier, dit Terrell, mais vous n'entendez rien à la politique de cette ville. Il y a trois juges ici qui seraient en mesure de signer un mandat mais ils ne le feront pas pour la bonne raison qu'ils sont les clients hebdomadaires de Loveheart. Le maire aussi est un habitué. Nous ne pouvons pas, je répète, nous ne pouvons pas effectuer une rafle dans l'établissement de Lucy Loveheart. Je ne dis pas que vous vous trompez mais si Mme Jamison n'y est pas, vous et moi, nous sommes bons pour la retraite. Vous pouvez en être sûr. Lucy a trop d'influence. Alors n'y pensez plus ! Nous attendons que la rançon soit remise et que Mme Jamison soit en sécurité, et alors nous épinglons Lucan, le malfrat et le Viet, mais nous restons tranquilles jusque-là.

Avec un grognement de dégoût, Lepski se leva et sortit furieux du bureau du chef.

Après un sommeil de plomb grâce aux trois comprimés qu'il avait avalés, Lucan se réveilla et pensa tout de suite à la superbe fille d'à côté. Il se rasa, prit une douche et enfila un slip de bain. Il avait décidé de l'inviter à se baigner, puis il l'emmènerait déjeuner, lui ferait du baratin et quand la soirée arriverait, ce serait dans la poche.

Bombant le torse, il quitta son bungalow et alla frapper à la porte de Beryl. Il y eut une petite attente avant qu'elle s'ouvre et, à sa grande déception, Lucan se trouva nez à nez avec un homme grand et puissamment charpenté qui lui adressa un large sourire amical.

— Jack Shaddock, dit Howard Jackson en saisissant la main de Lucan dans une poigne d'acier pour la serrer. Vous devez être Julian Lucan. (Il lâcha la main à moitié paralysée.) Ma petite femme me dit que vous avez eu la gentillesse de l'inviter à dîner hier soir. Merci mille fois. Ma femme adore manger. (Jackson partit d'un grand éclat de rire.) Je viens d'arriver. Chouette patelin, hein ?

Toutes les pensées érotiques de Lucan, qui se voyait déjà au lit avec Beryl, s'envolèrent. Il se força à sourire.

— Simples rapports de bon voisinage. Je pensais qu'elle était toute seule, qu'elle aimerait aller se baigner. Ça ne fait rien. Bon, eh bien, je vais filer.

— Ouais, dit Jackson. Nous n'allons pas rester longtemps. J'ai une grosse affaire en vue. (Les deux hommes

se dévisagèrent. Le sourire de Jackson était moins cordial.) Bon, à plus tard, ajouta-t-il, puis il ferma la porte.

En descendant vers la plage, totalement frustré, Lucan éprouva un certain malaise. Il le chassa, en se disant que c'était dû à sa déception. Quand il entra dans l'eau, il essaya de se remonter le moral : il y avait encore pas mal de femmes dans le coin, pensa-t-il.

Mais quand il revint et s'allongea à l'ombre d'un palmier, ce curieux sentiment de malaise revint. Soudain, un frisson glacé lui courut dans le dos.

Quand il s'était trouvé devant cet homme qui se présentait sous le nom de Jack Shaddock, il avait eu la très vague impression de l'avoir déjà vu quelque part.

Lucan avait une mémoire photographique des visages. Ça faisait partie de son mode d'existence. Allongé sur le sable, il revoyait un homme grand, puissamment charpenté, marchant dans une rue de Miami. Lucan était alors en conversation avec un Noir qui essayait de le persuader de l'aider à s'occuper de son cheptel de prostituées.

Le Noir lui avait donné un coup de coude. « Tu vois ce mec ? Rappelle-toi sa tête. C'est Howard Jackson, l'agent du F.B.I. pour Miami. Si jamais tu as affaire à lui, t'es dans la merde. »

Il y avait trois ans de cela.

Lucan se redressa, baigné de sueur froide.

Oui !

*Jack Shaddock était Howard Jackson, un agent du F.B.I. !*

L'esprit en pleine panique, il contempla la mer. Il lui fallut plusieurs minutes pour se maîtriser. Beryl devait

planquer pour le F.B.I. ! Cela voulait dire que le F.B.I. le soupçonnait d'avoir participé au kidnapping et le surveillait !

Il se releva et retourna à son bungalow d'un pas mal assuré.

Sa porte verrouillée, Lucan se versa un triple scotch. Puis il s'assit, but et gémit sur son sort.

Le F.B.I. !

Il se lamenta de plus belle. Comment avait-il pu être assez fou pour s'embarquer là-dedans avec un homme comme Kling ?

L'amour de l'argent, bien sûr !

Il avait été hypnotisé par la perspective de posséder cinq cent mille dollars.

Que représentait une somme pareille comparée à sa liberté ? Il savait que s'il y avait un pépin — et avec le F.B.I. qui le surveillait — il risquait de passer au moins dix ans derrière les barreaux !

Il devait partir immédiatement ! Rentrer à New York ! Il se trouverait une autre vieille rombière qui l'entretiendrait dans le luxe. Oui ! Il devait se tailler sur-le-champ !

Finissant son verre, il se leva d'un bond et courut dans sa chambre. Il s'habilla. Il ne lui fallut qu'une demi-heure pour ranger ses nombreux costumes dans deux valises.

Au diable les cinq cent mille dollars ! se répétait-il.

De l'air ! De l'air !

Pendant un bref instant, il hésita, en se demandant s'il devait avertir Kling qu'ils étaient surveillés par des agents du F.B.I. Non ! Ça ferait des complications.

Kling ne le laisserait peut-être pas partir. Qu'il aille au diable !

Lucan sortit sous le soleil brûlant, regarda furtivement à droite et à gauche, puis il amena sa voiture devant son bungalow.

Observé par Howard Jackson et Beryl, il jeta ses valises dans le coffre et roula jusqu'à la réception du motel. Là, il régla sa note, en prétextant qu'il était obligé de rentrer immédiatement chez lui, et il s'en alla.

— Vous laissez filer ce salaud ? s'étonna Beryl.

— Nous ne pouvons pas l'arrêter, répondit Jackson. Jusqu'à présent, nous n'avons rien contre lui. Je suppose qu'il a dû me reconnaître et prendre peur. Après tout, la grosse prise, c'est le malfrat et le Vietnamien.

Quelques minutes avant 20 heures, Maurice Felder arriva au Baur au Lac. Il fut aussitôt conduit à l'appartement de Sherman Jamison, où il trouva l'homme d'affaires arpentant nerveusement le vaste salon. Le couvert était disposé sur une table, ce qui fit plaisir à Felder qui appréciait la bonne cuisine.

— Ah, vous voilà, Felder, dit Jamison en lui serrant la main. Vous avez certainement des nouvelles pour moi. Le dîner sera servi tout de suite, et puis nous pourrions causer.

Au même instant, on frappa à la porte et deux garçons entrèrent en poussant une table roulante.

— Un repas simple, dit Jamison. Saumon fumé, carré d'agneau et fromage. Ils ont un margaux 61 qui devrait être buvable.

Les deux hommes s'attablèrent. Tout en appréciant les fines tranches de saumon fumé, Felder, qui savait que Jamison ne voudrait pas évoquer leur affaire en présence des serveurs, parla de Zurich, du temps qu'il faisait, de la situation économique et du raffermissement du dollar. Il était expert en conversation à bâtons rompus.

Jamison, qui n'avait rien pris depuis son départ de Paradise City, mangea bien. Il grognait, hochait la tête, mais ne faisait aucun effort pour apporter sa contribution au flot de paroles insignifiantes de Felder.

Enfin le repas fut terminé. Les garçons emportèrent la vaisselle et la table roulante. Ce fut alors que Jamison se ranima. Il regarda fixement Felder.

— Alors... qu'avez-vous à me dire ?

— Je crois, monsieur Jamison, avec votre approbation, que j'ai résolu votre problème, répliqua le Suisse, carré dans son fauteuil et réchauffant entre ses mains le ballon de cognac que le garçon avait servi avant de se retirer. Je n'ai certainement pas besoin de vous dire qu'un citoyen américain, résidant aux États-Unis, n'a pas le droit d'avoir un compte non déclaré en Suisse. De plus, si les banques suisses acceptent des paiements, elles n'acceptent pas d'argent s'il est avéré qu'il provient d'opérations délictueuses. Kling est un résident des États-Unis et un citoyen américain. Depuis cinq ou six ans, il se sert de la banque Bovay et y dépose des sommes importantes. Henry Bovay semble avoir une dette envers cet homme... un service important rendu, mais inutile d'entrer dans ces détails. Il a permis à Kling de déposer de l'argent sans se soucier de son



origine. Je me suis entretenu avec Paul Bovay. Il comprend le problème. Il est plus qu'empressé à coopérer. (Felder s'interrompt, pour goûter l'excellent cognac.) Je suggère, monsieur Jamison, que vous viriez sur le compte de Kling les cinq millions de dollars exigés par la rançon. Bovay informera Kling que la somme a été déposée à son crédit.

— Comment fera-t-il ?

— Naturellement, Kling ne voudra pas d'un reçu officiel. Certaines lettres estampillées en Suisse sont souvent examinées par les autorités américaines. Il est donc convenu entre Henri Bovay et Kling que chaque fois qu'une somme d'argent est virée sur son compte, il reçoit une carte postale illustrée. Dans ce cas, il en recevra une disant « Cinq de vos meilleurs amis espèrent vous voir bientôt » et signée des initiales de Bovay. Cela lui apprendra que les cinq millions ont été virés à son compte.

Jamison hocha la tête.

— Et ensuite ?

— Bovay avertira alors la police de Zurich qu'il a reçu l'argent d'une rançon et que le ravisseur viendra le chercher. Kling sera obligé de se rendre à la banque pour toucher l'argent et il sera arrêté... Pendant le temps qu'il faudra à Kling pour venir par avion à Zurich, il aura libéré Mme Jamison, convaincu qu'il a la rançon, et elle sera sauvée.

Non, pensa Jamison sans que son expression le trahisse. Elle sera morte et je serai libre d'épouser Tarnia.

— Vous êtes sûr que cette carte postale convaincra Kling que la rançon a bien été remise ?

— Bovay me l'assure. Oui, je crois que cela ne fait aucun doute.

— Alors je ne vois pas pourquoi ma femme ne serait pas libérée.

Jamison se carra dans son fauteuil, en réfléchissant. Oui, se dit-il, dès que Kling recevrait la carte, il tuerait Shannon. Maintenant, il voulait se débarrasser le plus vite possible de Felder afin de réfléchir plus longuement à cette situation dangereuse et complexe.

— Vous avez été parfait, Felder, dit-il en se levant. Je vous remercie. Je pense que la Corporation pourra rapidement avancer les cinq millions ?

— Aucun problème, monsieur Jamison. Nous avons bien assez de liquidités.

Felder devina qu'il devait prendre congé. Il avala précipitamment le reste de son cognac et se leva.

— Je suppose que la carte postale mettra plusieurs jours pour arriver à Kling ? demanda Jamison.

— Oh non. Elle sera expédiée en urgent. Pas plus de deux jours, à mon avis.

— Faites-la adresser à Kling au Star Motel, Paradise City, en Floride. C'est là qu'il se trouve. Allez, Felder, et ne perdons pas de temps.

Les deux hommes se serrèrent la main et Jamison raccompagna Felder à la porte.

Puis il s'assit, alluma un cigare et considéra la situation.

Avant de quitter Zurich, il avait trouvé une solution qui lui paraissait sûre, pour éviter de payer Kling.

Le plan de Kling, pour que la police trouve le cadavre de Shannon dans le coffre d'une voiture volée ainsi que

deux cent mille dollars, devrait convaincre les policiers que le kidnappeur était vraisemblablement un amateur qui avait cédé à la panique, tué Shannon et s'était enfui en abandonnant la rançon.

Si la police acceptait cette thèse, alors aucun soupçon ne pourrait retomber sur Kling ou sur lui-même.

Une fois que Kling serait certain que Jamison avait respecté sa part du marché, au reçu de la carte postale de sa banque suisse, en bon professionnel qu'il était, il respecterait son engagement.

*Mais, en assassinant Shannon, Kling se livrerait entre les mains de Jamison.*

Lorsque Kling s'apercevrait qu'il avait été refait de cinq millions de dollars, il n'oserait pas mettre sa menace à exécution en allant voir le District Attorney pour lui révéler qu'il avait été embauché par Jamison pour enlever Shannon et l'avait fait, sans intention de lui faire de mal. Les enregistrements de ses conversations avec Jamison ne constitueraient plus des charges accablantes, *à moins que Kling soit prêt à être poursuivi pour meurtre.* Jamison était sûr que Kling, qui n'avait apparemment pas de casier judiciaire, ne prendrait pas ce risque. Un enlèvement oui, un assassinat non ! Même avec l'influence de la Mafia pour le soutenir, Kling aurait à purger une longue peine de prison.

Jamison hocha la tête, satisfait de son raisonnement.

Il lui fallait attendre maintenant l'arrivée de la carte postale. Ensuite, il reverrait Kling. Une fois assuré que Kling avait tué Shannon, il lui dirait de ne pas aller à sa banque suisse pour retirer l'argent car la police suisse attendait cette occasion pour l'arrêter. Kling devrait

reconnaître que Jamison avait été plus malin que lui, et il disparaîtrait dans la nature.

Jamison fronça les sourcils.

Mais Kling se fondrait-il dans la nature ?

Jamison se répéta qu'il avait affaire à un tueur professionnel sans scrupules. Quand il lui annoncerait qu'il n'allait pas toucher son argent, Kling pris de rage, risquait de dégainer et de l'abattre sur-le-champ.

Jamison réfléchit à cela. C'était une désagréable éventualité. Il devait prendre des précautions. Il décida d'écrire tout le récit concernant son entretien avec Lucan, sa rencontre avec Kling, l'organisation du meurtre de Shannon, sans omettre un seul détail. Pas question de faire venir une sténodactylo. Il devrait faire ça lui-même.

Ma foi, se dit-il, j'ai toute la nuit. Une fois le document achevé, il l'enverrait à son avocat avec la mention « *À ouvrir en cas de mort subite* ». Il emprunterait un photocopieur à l'hôtel et tirerait un exemplaire pour Felder et certainement un autre pour Kling. Ainsi, il n'aurait pas à revoir le tueur.

Il alla s'asseoir au bureau, trouva du papier et, de sa petite écriture nette, il se mit à écrire.

Ng Vee rentra au Star Motel peu après 13 heures et trouva Kling encore au lit, qui soignait toujours sa gueule de bois ; il était d'une humeur de dogue.

— Où est-ce que t'as été ? gronda-t-il.

— Excusez-moi, monsieur, répondit Ng. J'ai fait à déjeuner à la dame. Puis-je vous servir quelque chose ?

Kling le foudroya du regard.

— Elle a des provisions là-bas, pas vrai ? Qu'est-ce qui te prend ? Elle sera morte dans quelques jours, alors qu'est-ce que ça fout ?

Ng tressaillit.

— Puis-je vous servir quelque chose, monsieur ? répéta-t-il.

— Non. Fous-moi la paix.

Ng se retira dans la cuisine et ferma la porte.

*Elle sera morte dans quelques jours !*

Ce soir, se promit-il, il irait à la villa de Jamison et il le tuerait. C'était la solution. C'était l'unique solution !

Assis sur le bord de la table, il songea aux trois heures qu'il venait de passer avec Shannon Jamison.

Trois heures délicieuses, merveilleuses !

Pendant qu'il lui préparait le déjeuner, elle était venue dans la minuscule cuisine et ils avaient causé, pendant qu'elle le regardait cuisiner. Petit à petit, elle l'encouragea à parler de lui-même. Sa voix douce, calme, le ravissait.

Il lui raconta sa vie à Saigon, lui parla de sa mère, du maître qui l'avait sauvé de la famine.

Shannon se garda de poser des questions sur cet homme que le Vietnamien appelait « maître ». Elle était maintenant certaine que ce curieux garçon était désespérément amoureux d'elle. Elle se sentait soulagée, rassurée, elle était sûre de pouvoir compter sur lui.

Elle insista pour qu'il déjeune avec elle et, quand ils furent assis à table l'un en face de l'autre, elle lui parla de son amour pour la musique, un peu de sa foi et, à la fin du repas, elle lui confia qu'elle ne pouvait pas avoir d'enfants et que son mari en était terriblement déçu.

Ng écoutait, aux anges, émerveillé qu'elle lui fasse ces confidences. Il faillit lui dire que son mari voulait la faire assassiner mais se retint. Ce n'était pas le moment. D'abord, il devait se débarrasser de Jamison et ensuite la libérer.

Elle l'avait félicité pour sa cuisine et quand il avait desservi, en lui disant de laisser la vaisselle puisqu'il reviendrait le lendemain, elle lui avait pris la main.

— Merci, Kim. Vous avez été très gentil avec moi.

Ce soir-là, quand Kling partit au casino, une fois remis de sa gueule de bois, Ng fit à pied les trois kilomètres jusqu'à la villa de Jamison.

Ignorant que Jamison se trouvait à Zurich, il passa quatre heures exaspérantes, caché dans le jardin, à attendre et guetter.

Il n'y avait pas de lumière au rez-de-chaussée. Il vit Smyth quitter la villa et se rendre à l'appartement de Conklin au-dessus du garage.

Finalement, Ng se dit que Jamison n'allait pas apparaître. Il ne voulait pas que son maître rentre et découvre son absence.

Demain soir, pensa-t-il en repartant pour la longue marche vers le motel dans la nuit étouffante, il reviendrait.

Cet homme devait être tué !

Le lendemain matin, Kling était de meilleure humeur. Après avoir dévoré des œufs et des gaufres, il dit à Ng :

— Allez, viens, on va nager, petit.

Toutes les pensées de Ng étaient maintenant pour Shannon.

— J'avais pensé, monsieur, que j'irais voir la dame et lui préparer son déjeuner, dit-il sans regarder Kling. Kling l'examina, soudain soupçonneux.

— Qu'est-ce qui se passe, petit ? Tu n'es pas tombé amoureux de cette femme, j'espère ?

Ng sentit sa gorge se dessécher.

— Oh non, monsieur, protesta-t-il en commençant à desservir. J'ai simplement pensé...

— Tu prépareras *mon* déjeuner, gronda Kling. T'occupe pas d'elle ! Elle n'en a plus pour longtemps et elle a de quoi manger là-bas. Viens. Allons nous baigner.

*Elle n'en a plus pour longtemps !*

Ng faillit hurler. Il se maîtrisa, porta la vaisselle à la cuisine, puis il alla dans sa chambre et se mit en short de bain.

Les deux hommes, observés par Howard Jackson de la fenêtre de son bungalow, descendirent vers la plage.

Tout en nageant, Ng se disait qu'il devait être très prudent. En aucun cas son maître ne devait se douter de ses sentiments pour Shannon. Donc, quand Kling déclara après le déjeuner qu'il voulait être conduit à Key West, Ng, le cœur serré, resta impassible. En conduisant, il pensait à Shannon ; il se demandait ce qu'elle faisait, et espérait qu'elle ne serait pas déçue qu'il ne vienne pas la voir.

Kling, apparemment très content, fit le tour de Key West, visita les lieux touristiques et Ng l'accompagna.

Ils ne rentrèrent au Star Motel que vers 19 heures.

— Une excursion épatante, petit, dit Kling. Et maintenant, je vais prendre une douche et aller au casino. Et toi ? Tu veux venir ?

— Merci, monsieur, mais je resterai ici.

Ng pensait retourner à la villa de Jamison, en espérant que l'homme qu'il voulait tuer s'y trouverait.

— À ton aise, petit, lui dit Kling et il disparut dans sa chambre.

Une demi-heure plus tard, baigné, rasé et vêtu d'un costume d'été, Kling revint dans le salon où Ng cirait la table.

— Je file, dit-il. Ne m'attends pas. Je rentrerai tard.

— Bien, monsieur.

Kling alla à la porte, puis il se retourna. Avec son mauvais sourire, il demanda, en tendant la main :

— Donne-moi la clef de la salle de flagellation, petit. Je crois qu'il vaut mieux que je la garde.

Ng eut l'impression qu'un coup de marteau l'avait frappé au cœur. Tant bien que mal, il réussit à garder son impassibilité.

— Mais monsieur...

Kling l'interrompit, en grondant :

— Donne-la-moi !

Lentement, Ng retira de sa poche la précieuse clef et Kling la lui arracha de la main.

— À tout à l'heure, petit, dit-il avec son mauvais rire et, la clef dans sa poche, il quitta le bungalow.

Pendant un long moment, Ng resta cloué sur place, désespéré. Il avait eu l'intention de passer voir Shannon avant d'aller à la villa. Maintenant, Kling avait la clef et cette visite devenait impossible. Mais pourquoi avait-il réclamé cette clef ?

Ng gémit tout bas. Son maître avait dû deviner qu'il était amoureux de cette femme ravissante !



La seule solution était de tuer Jamison !

Quittant le bungalow, il refit les trois kilomètres à pied jusqu'à la villa et y arriva à la nuit tombée.

Il ne pouvait pas savoir que Jamison était à New York, après son retour de Zurich, et ne comptait rentrer à Paradise City que le lendemain. Ng passa donc quatre nouvelles heures fatigantes, énervantes, sans le voir.

Le lendemain, alors que Ng qui avait passé une nuit d'insomnie, préparait le petit déjeuner de Kling, on frappa à la porte du bungalow. Il ouvrit. Un des chasseurs du motel lui tendit une carte.

— Pour M. Kling. Un pli urgent.

Le gamin parti, Ng regarda la carte. Il vit un timbre suisse et le cachet de la poste de Zurich.

Un message était griffonné :

*Cinq de vos meilleurs amis espèrent vous voir bientôt.*

Un frisson glacé parcourut Ng. Qu'est-ce que ça voulait dire ? Était-ce... ? Il frémit, puis il entendit Kling sortir de sa chambre.

— Monsieur, dit-il, du courrier pour vous.

Kling, qui avait passé une bonne soirée sur la plage avec une rousse pulpeuse, était de bonne humeur. Il prit la carte, lut le message et poussa un cri de triomphe qui fit sursauter Ng.

— Petit ! Ça y est ! s'exclama-t-il en flanquant un léger coup de poing dans la poitrine du Vietnamien. J'ai le fric ! Tu te rends compte ? Cinq millions de dollars ! *Cinq millions !* Tu m'entends ?

— Oui, monsieur, murmura Ng, malade à vomir. Je vais chercher votre déjeuner.

Il passa dans la cuisine. Ainsi, son projet de sauvetage de Shannon en tuant Jamison se trouvait réduit à néant. Tremblant, il servit les deux œufs et le jambon grillé et plaça l'assiette devant Kling déjà attablé, qui se frottait les mains en fredonnant.

— Maintenant causons, petit. Assieds-toi. Tu ne manges rien ?

— Non, monsieur.

Les jambes molles, Ng s'assit à la table.

— T'es un drôle de pistolet, petit, mais je t'aime bien, dit Kling en commençant à déjeuner. Tu te souviens quand nous nous sommes connus ? T'étais crasseux, tu crevais de faim ? On a passé de bons moments tous les deux, depuis, hein ?

Ng ravala la boule dans sa gorge.

— Oui, monsieur.

— Toi et moi, on ira loin, petit. J'ai cinq millions de superbes dollars ! Je vais louer un yacht et nous ferons le tour du monde tous les deux. Ça te plaira, hein ?

Ng prit la cafetière et remplit la tasse de Kling.

— Petit, tu as du boulot, reprit Kling. Ce soir, je veux que tu me trouves une bagnole avec un grand coffre. Une Cadillac serait très bien. (Il mangea le jambon.) C'est bon, ça, petit. Tu es un cuisinier épatant.

Ng était incapable de parler. Il restait assis, pétrifié d'horreur.

— Tu sais, petit, j'ai dans l'idée que tu en pines pour cette gonzesse, dit Kling en entamant le second œuf. Bon, ça arrive. Alors tout ce que tu as à faire, c'est voler une grosse voiture et je me charge du reste.

— Vous n'allez pas la tuer, monsieur ? demanda Ng dans un souffle.

— Ça ne va pas, petit ? Tu n'as pas écouté ce que je t'ai dit alors je vais te le répéter. Je suis un tueur professionnel. J'ai des contrats avec des types pour tuer un mec ou une bonne femme. Quand je suis payé, j'exécute la commande. Bon, Jamison m'a payé cinq millions de dollars. Ils sont dans ma banque suisse en ce moment, alors je dois exécuter le contrat. Tout ce que je te demande, c'est de voler une voiture. Je ferai le reste. Tu piges ?

En regardant Kling étaler de la marmelade sur un toast, Ng frémit.

Non ! Ça ne devait pas se faire ! Une pensée jaillit dans son esprit. En se levant nonchalamment pour commencer à desservir, il pourrait tuer Kling mais c'était impossible, après ce que Kling avait fait pour lui et pour sa mère. Il devait y avoir un autre moyen de sauver cette femme adorable.

La figure impénétrable, il répondit :

— Je comprends, monsieur. Quand voulez-vous la voiture ?

— Ce soir vers 10 heures. Je veux que tu la mettes dans le garage de Loveheart et que tu laisses la clef sur le tableau de bord. C'est tout. Tu me laisses m'occuper du reste. (Kling mordit dans son toast.) D'accord ?

— Oui, monsieur.

Ng se leva et emporta la vaisselle à la cuisine.

Le téléphone sonna. Les sourcils froncés, Kling décrocha.

— Kling ?

Il reconnut la voix grondante de Jamison.

— C'est moi.

— L'argent est à votre banque. Vous allez maintenant respecter votre engagement ?

— Pas de problème.

— Quand ?

— Ce soir. Et l'argent de la rançon qui doit être laissé dans la voiture ?

— J'ai arrangé ça. Il sera dans une serviette, à l'American Express, au nom de Hugh Pilby. Ils ont l'ordre de vous remettre la serviette sans poser de questions.

— Parfait. Ce soir vers 11 heures, je vous téléphonerai pour vous donner le numéro de la voiture. Elle sera garée dans le parking du casino. Ensuite, ce sera à vous de jouer.

— Bien. Je compte sur vous, grogna Jamison, puis il raccrocha.

Kling se leva et alla à la cuisine.

— Tout est arrangé, petit. Quand tu auras volé cette bagnole, tu la gareras près de l'ascenseur, dans le garage de Loveheart et tu laisseras le coffre ouvert pour que je la reconnaisse. Dès que le travail sera fait, nous nous tirerons d'ici en vitesse.

Ng frissonna.

— Bien, monsieur.

— Bon. J'ai une petite affaire à régler en ville. Fais nos bagages et tiens-toi prêt à partir cette nuit. Je te reverrai dans l'après-midi.

— Oui, monsieur.

Soudain, Kling fronça les sourcils.

— Dis donc ! Ça fait deux jours que je n'ai pas vu ce con de Lucan. Et toi ? Tu l'as vu ?

— Non, monsieur.

Kling hésita un moment, en réfléchissant, puis il retourna au téléphone, appela la réception et demanda qu'on lui passe le bungalow de Lucan.

— M. Lucan est parti il y a deux jours, répondit la réceptionniste. Il n'a pas laissé d'adresse.

Kling raccrocha et regarda par la fenêtre d'un air songeur.

Pourquoi ? se demandait-il. Qu'est-ce qui avait flanqué la panique à Lucan ? À moins que ce ne soit pas de la panique, il avait peut-être voulu s'éclipser en attendant que la femme de Jamison soit éliminée. Ce serait typique d'une lavette comme Lucan. Tant pis pour lui ! Quand le travail serait fait, il viendrait mendier son argent. À ce moment, Kling et Ng seraient à Zurich et Lucan n'en verrait jamais la couleur.

Quittant le bungalow, Kling se rendit aux bureaux de l'American Express.

Ng, torturé, passa la journée dans le bungalow. Il ne cessait de penser à Shannon. Il envisagea d'aller à la salle de flagellation et de forcer la porte, afin de libérer Mme Jamison, mais il se rappelait la serrure. C'était une de ces serrures de sûreté équipée d'une barre d'acier qui se mettait en place quand on tournait la clef ; le seul moyen d'entrer serait de défoncer la porte à la hache. Ce qui ferait bien trop de bruit. Non, ce n'était pas la solution. Mais il était résolu à sauver Shannon.

En commençant à ranger les affaires de Kling, il

pensa à lui. Il lui devait tant ! Mais la pensée de Kling, entrant dans cette chambre pour assassiner Shannon, c'était plus qu'il ne pouvait supporter. Il lui faudrait le trahir ! Il savait qu'il serait incapable de persuader Kling de ne pas commettre ce crime affreux, alors il devait l'en empêcher !

Il passa le reste de l'après-midi à prier, à implorer d'être guidé par l'inspiration. Il priait encore quand il entendit rentrer Kling.

Comme il était à genoux, il se leva vivement et alla dans le salon.

— Tout est arrangé, petit, annonça Kling en posant une serviette sur la table. Les bagages sont faits ?

— Oui, monsieur.

— Parfait. Voilà le programme. Nous partirons d'ici vers 22 heures. J'ai payé la note. J'ai des billets pour le vol de 1 heure du matin pour New York. Nous passerons la nuit là-bas, avant de prendre l'avion pour Zurich. Nous mangerons dans l'avion. Je vais me baigner une dernière fois. Tu viens ?

— Non, merci, monsieur. Je n'ai pas encore tout à fait fini ma valise.

— D'accord.

Kling alla dans sa chambre, se déshabilla et enfila un slip de bain que Ng n'avait pas emballé.

Ce gosse pense à tout, se dit-il. Puis, prenant une serviette, il descendit vers la mer.

Trois heures plus tard, il faisait nuit.

— Il est temps d'y aller, déclara Kling.

Il avait regardé la télévision, pendant que le Vietnamiens restait à la cuisine.

Ng entra dans le salon.

— Nous allons prendre la voiture et aller à un parking en ville. Je t’y laisserai, dit Kling en se levant. Tu auras peut-être un peu de difficulté à trouver la bagnole qu’il faut. Il y a un grand parking près de Loveheart. Quand je t’aurai déposé, j’irai là pour t’attendre. Je t’accorderai une demi-heure et puis je laisserai notre voiture dans le parking, je ferai le reste du chemin à pied. Tu sais ce que tu as à faire. N’oublie pas de laisser le coffre entrouvert et de te garer près de l’ascenseur. Ensuite tu retourneras à notre voiture et tu m’attendras.

Ng laissa échapper un soupir frémissant.

— Oui, monsieur.

— Va ranger nos valises dans le coffre maintenant, petit, ensuite nous partirons.

Il attendit que Ng, portant les bagages, soit sorti dans l’obscurité, puis il tira de sa poche un court morceau de câble électrique. À chaque extrémité, il y avait de petites poignées de bois : l’arme favorite de la Mafia. Il tira sur les poignées et, satisfait, il remit le garrot dans sa poche.

Laissant la lumière allumée dans le living-room, il alla rejoindre Ng, déjà assis au volant.

Le hasard voulut que Howard Jackson et Beryl soient tous les deux à table, mangeant des sandwiches. Ils ne virent pas Ng placer les bagages dans le coffre de la voiture mais ils entendirent l’auto démarrer.

Jackson repoussa sa chaise et se précipita à la fenêtre, à temps pour voir disparaître les feux rouges de la voiture de Kling sur la route sablonneuse. Il sortit dans

la nuit lourde et moite et s'avança en se tournant vers le bungalow de Kling. Il vit la fenêtre du salon, les rideaux tirés par lesquels filtrait de la lumière.

Il retourna vers Beryl qui terminait son sandwich.

— Il est sorti pour la soirée, en laissant le Viet, annonça-t-il, puis il se rassit et prit un autre sandwich.

L'inspecteur de 1<sup>re</sup> Classe Tom Lepski était assis dans sa voiture, devant le casino, dans le faible espoir de voir enfin l'opération se déclencher.

Il était 22 h 15.

Lepski avait mangé un poulet à la broche étonnamment bon que Carroll, plus aidée par la chance que par ses talents culinaires, avait rôti à la perfection. La tarte aux pommes n'était pas parfaite, mais après avoir bien gratté la croûte brûlée, Lepski s'était régalé.

Détendu, repu, il pensait à l'enlèvement de Shannon Jamison. L'événement le plus sensationnel de Paradise City et pourtant le chef Terrell refusait de bouger.

Lepski était certain que Shannon Jamison était cachée dans la boîte à chair fraîche tenue par Lucy Loveheart mais, comme tous les gros pontes de la ville étaient ses clients, la police n'avait pas le droit d'opérer une rafle !

*Dès la remise de la rançon, nous passerons à l'action en vitesse.*

Lepski renifla. Quand est-ce que la rançon serait payée ? Jamison avait dit qu'il préviendrait Terrell dès qu'il aurait récupéré sa femme et alors, il serait probablement trop tard pour rattraper les ravisseurs.

Quand il en eut assez de regarder l'entrée du casino, d'observer les rupins qui descendaient de voiture et entraient, pressés de perdre leur argent, Lepski décida



de se diriger vers le port où il se passerait peut-être quelque chose.

Il démarra et roula lentement au cœur d'une circulation dense, jusqu'à la marina où les milliardaires amarraient leurs yachts luxueux.

Garé dans l'ombre, il alluma une cigarette et observa les allées et venues. À cette heure, il y avait beaucoup d'animation ; des touristes admiraient les yachts et les vedettes à moteur. Des réceptions avaient lieu à bord ; des hommes en smoking et des femmes exhibant leurs diamants mangeaient, buvaient et parlaient à tue-tête.

Il brancha son émetteur-récepteur.

— Charlie ? Tom. Je suis sur le port. Toujours rien ?

— C'est pas dans vos cordes, Tom, répliqua Tanner. On vient de nous signaler qu'une voiture appartenant à M. Van Roberts a été volée il y a vingt minutes.

— Les bagnoles ! grommela Lepski. Encore un foutu même ! Bon, donnez toujours, je vais ouvrir l'œil.

— Cadillac rouge foncé. Immatriculée P.C. 5544.

— Parfait, dit Lepski en notant le numéro sur un calepin. Je vais ouvrir l'œil.

— Toutes les patrouilles sont alertées. M. Van Roberts est un personnage très important et il est fou de rage.

— Ouais, qui est-ce qui n'est pas un personnage très important à part vous et moi ? gronda Lepski et il coupa la radio.

Il se remit à observer la foule sur le quai.

Depuis vingt minutes, Kling était assis dans sa voiture, dans le parking proche de la maison de Lucy

Loveheart, à fumer et à attendre. Il regardait constamment sa montre.

Pour passer le temps, il pensait à ce qu'il ferait avec cinq millions de dollars. Il sourit tout seul. Pour la première fois de son existence dangereuse, il vaudrait beaucoup d'argent. Il se demanda comment le gosse se débrouillerait. Il trouverait une bagnole et la livrerait suivant les instructions, Kling n'en doutait pas. Pas une seule fois, le gosse n'avait fait un faux pas. C'était bizarre qu'il paraisse en pincer un peu pour cette bonne femme mais ça n'avait pas d'importance. Le même était jeune. Quand ils seraient à Zurich et qu'il aurait touché l'argent, Kling se promettait de lui trouver une fille. C'était ce qu'il fallait à ce gosse : bien baiser. Ça changerait son point de vue du tout au tout.

Kling consulta encore une fois sa montre. Il était temps ! Il descendit de voiture. Il vérifia qu'il avait bien la clef de la salle de flagellation, puis il plongea la main dans l'autre poche et toucha le garrot. Ce serait rapide, propre, pensa-t-il, puis il se mit en marche sur le trottoir, en restant dans l'ombre.

S'assurant que personne ne l'observait, il descendit rapidement la rampe du garage souterrain, qui était éclairé par une seule ampoule au plafond.

À quelques mètres de l'ascenseur, se trouvait une étincelante Cadillac rouge foncé au coffre entrouvert.

Kling hocha la tête. Beau boulot, petit, pensa-t-il. Très joli travail.

Il appela l'ascenseur et quand la cabine arriva, il y entra et pressa le bouton du haut.

Une fois au dernier étage, Kling tira le garrot de sa

poche. Il s'avança dans le couloir faiblement éclairé, écouta, regarda à droite et à gauche, puis il s'approcha de la porte de la salle de flagellation.

Silencieusement, il inséra la clef et la tourna avec précaution, puis il poussa la porte.

Un concerto de Mozart à la radio l'accueillit. Laisant la porte entrebâillée, il se glissa à l'intérieur, le garrot pendant de ses doigts.

Il la vit, assise, le dos tourné vers lui, absorbée par la musique, et un mauvais sourire apparut sur le visage de Kling.

Trop facile ! se dit-il et, comme un fantôme, il s'avança vers elle. Le garrot formait maintenant une boucle, prête à être passée autour du cou.

Soudain, des doigts d'acier se refermèrent sur sa nuque. Il sentit un flot de sang lui monter à la tête. Il fit un effort pour desserrer l'étau, puis des ténèbres l'engloutirent et il tomba lourdement sur le tapis, à plat ventre.

Poussant un cri, Shannon se leva d'un bond et se retourna. Elle vit le jeune Vietnamien qui observait l'homme allongé par terre.

Elle se mit à reculer, en réprimant un nouveau cri.

— Vite, madame ! haleta Ng. Je vous fais sortir d'ici ! Je vous en prie, venez avec moi ! Nous n'avons que quelques minutes avant qu'il se réveille. Vite !

Shannon, voyant son expression tragique, comprit immédiatement qu'il venait de la sauver, et courut vers lui.

Il la prit par la main et l'entraîna vivement vers l'ascenseur. Dans le garage, il la fit monter dans la Cadillac

volée, se glissa au volant et mit le contact. Il fit demi-tour et remonta rapidement la rampe.

— Ne dites rien, madame. Écoutez, s'il vous plaît, dit-il une fois dans la rue. C'est une voiture volée. Maintenant, on doit la chercher. Je n'ai pas beaucoup de temps.

— Ah, Kim ! s'exclama Shannon. Je savais que vous m'aideriez !

— Oui, madame. Je devais vous aider.

Ng tourna dans une rue transversale qui descendait vers la mer.

— Est-ce que cet homme était votre maître ? demanda Shannon.

— Oui, madame, répondit Ng d'une voix brisée. Je l'ai trahi. C'est une chose qui m'est insupportable. Je dois vous dire, madame. Ne rentrez pas chez vous. Allez chez de véritables amis, mais ne rentrez pas chez vous.

Ils arrivèrent sur le port. Ng n'avait qu'une vague idée de la topographie de la ville et, voyant le quai animé, il roula au pas.

— Je ne comprends pas ce que vous dites, Kim.

— Nous avons à parler.

Il trouva une place de stationnement, gara la grosse Cadillac entre deux autres voitures et coupa le contact. Il tourna vers elle une figure douloureuse portant des traces de larmes.

— Je vous supplie de me croire, madame. C'est votre mari qui voulait se débarrasser de vous. Il a embauché mon maître pour vous assassiner. Il a payé cinq millions de dollars.

— Oh non ! gémit Shannon.

— Je vous en prie, croyez-moi, insista Ng, et il lui prit la main. Vous devez vous éloigner de lui. Il souhaite avoir un enfant ! Allez chez des amis en qui vous pouvez avoir confiance, mais ne rentrez pas chez vous. Vous comprenez ?

Shannon était parcourue de frissons glacés. Au souvenir de sa dernière conversation avec son mari, en revoyant son expression impitoyable, elle fut certaine que ce n'était pas de l'imagination.

Des amis sûrs ? Meg Wilbur !

Pendant ce temps, Lepski avait tourné les yeux vers une voiture qui venait de se garer. Il sursauta.

*Cadillac rouge foncé. P.C. 667.*

Nom de Dieu ! se dit-il. Voilà la voiture volée ! Il se pencha pour mieux regarder par le pare-brise. Il aperçut un homme et une femme, côte à côte à l'avant.

De l'action enfin !

Il sauta sur sa radio.

— Charlie ! La Cadillac est garée sur le quai huit. Un homme et une femme dedans. Bloquez toutes les sorties du quai. Je vais aller voir.

— D'accord, dit Tanner, et il coupa la communication.

Lepski s'assura que son pistolet glissait bien dans l'étui et, laissant sa veste ouverte, il se glissa hors de sa voiture et se fraya un passage parmi les touristes jusqu'à la Cadillac. En se penchant à la portière du conducteur, il reconnut immédiatement Ng. Son pistolet sauta dans sa main.

— Police, gronda-t-il de sa voix de flic. Descendez de là, tous les deux, et en douceur.

Ng regarda Shannon.

— Madame, je vous supplie de vous rappeler ce que je vous ai dit. Ne rentrez pas chez vous.

Ouvrant sa portière, il descendit.

— Vous aussi ! grogna Lepski.

Shannon sortit de l'auto et la contourna rapidement pour rejoindre le jeune Vietnamien.

On entendit des sirènes de police ; des voitures de patrouille convergeaient sur le quai.

Se glissant entre Ng et Lepski, Shannon déclara calmement :

— Je suis Mme Sherman Jamison. J'ai été enlevée. Ce jeune homme m'a sauvée.

Lepski la regarda avec stupeur.

— Vous êtes Mme Jamison ?

— Oui.

Il la dévisagea et la reconnut. Il avait souvent vu des photos d'elle dans la presse.

Deux voitures de police, leurs gyrophares bleus clignotant, surgirent de chaque extrémité du quai et des agents en sautèrent.

Lepski s'aperçut tout à coup que le Vietnamien n'était plus là. Aussi vif qu'un lézard, Ng avait bondi vers le parapet et après un autre saut, alors que Lepski levait son arme, on entendit un grand plouf.

Ng nagea sous l'eau jusqu'à ce qu'il se soit écarté des yachts, et refit surface. Flottant sur place, il regarda une dernière fois Shannon qui se tenait immobile, la tête dans les mains.

« Dieu vous bénisse, madame », pensa-t-il, puis il se laissa couler dans l'eau huileuse. Les détritiques des yachts se refermèrent sur lui.

Kling reprit connaissance et se trouva couché sur l'épais tapis de la salle de flagellation. Son esprit fut immédiatement en alerte. Il se leva en chancelant, regarda autour de lui mais il savait déjà que Shannon Jamison était partie et que le gosse avait filé avec elle. Il attendit un moment d'avoir complètement retrouvé son équilibre puis, en grondant rageusement, il fouilla l'appartement. Il ne s'attendait pas à les trouver tous les deux, mais il chercha quand même.

Puis il prit le temps de réfléchir. Ainsi le petit salaud, après l'avoir servi comme un esclave avec ses « Pas de problème, monsieur », l'avait trahi parce qu'il en pinçait pour une femme !

Ramassant le garrot, Kling quitta l'appartement, ferma la porte mais laissa la clef dans la serrure.

Prenant l'ascenseur il descendit au garage, où il constata la disparition de la Cadillac. Ng n'irait pas loin, pensa-t-il. Les flics repéreraient bientôt la voiture et le petit salaud s'en irait au trou pour au moins dix ans. Bien fait pour lui !

L'unique pensée de Kling était de se tirer. Au diable Jamison ! Il se dit qu'il devait aller à Zurich. Il avait ses billets d'avion, ses bagages et les deux cent mille dollars de Jamison dans sa voiture.

Il gravit en courant la rampe du garage et, quelques minutes plus tard, il fonçait vers l'aéroport de Miami.

Ce fut seulement quand il eut embarqué dans le vol

de New York, bien installé en première classe, qu'il se détendit.

Zurich, me voilà ! se dit-il en riant. Il raflerait ses cinq millions de dollars et disparaîtrait. Dès que l'appareil décolla, il se mit à fredonner tout bas. Cinq millions de dollars ! pensait-il. Il ne pouvait pas se douter que trois inspecteurs de la police suisse étaient installés dans la banque Bovay et attendaient patiemment pour l'arrêter.

Jamison, assis à son bureau, regardait sa montre à tout instant. Il était 23 h 15. Pourquoi n'avait-il pas de nouvelles de Kling ? S'était-il passé quelque chose ? Il était certain que Kling, ayant maintenant reçu la preuve du virement à sa banque, assassinerait Shannon. Pourquoi cette attente exaspérante ? Son cœur battait de façon désordonnée et il devait se forcer pour garder son calme.

On frappa à la porte.

— Entrez ! aboya-t-il.

Smyth apparut et vint poser une lettre devant lui.

— Un pli urgent, monsieur. Il vient d'arriver.

Jamison regarda l'enveloppe et vit le timbre italien. Enfin ! Une lettre de Tarnia !

— Merci, Smyth. Apportez-moi des sandwiches. Je me coucherai tard.

— Certainement, monsieur.

Smyth s'inclina, puis s'éclipsa.

À l'office, il prépara deux sandwiches au poulet et au jambon et deux autres au saumon fumé. Il ajouta



quelques feuilles de laitue et porta l'assiette au bureau de Jamison.

Sur le seuil il s'arrêta, les yeux ronds.

Jamison, toujours dans son fauteuil, était affalé sur son bureau.

— Monsieur ! s'exclama Smyth. Vous ne vous sentez pas bien ?

Jamison ne bougea pas.

Posant le plateau d'argent, Smyth s'approcha de lui. Il constata rapidement que Jamison était mort et il vit aussi une lettre, dans sa main crispée. Interloqué, Smyth prit la lettre des doigts du mort. Il hésita un long moment, puis il la lut.

*Rome*

*Sherry, mon ami,*

*J'espère que vous serez compréhensif. J'ai pris la décision de ne pas me marier, ni avec vous ni avec un autre. Guiseppi m'a proposé une association, dans sa merveilleuse maison de couture en pleine expansion. Elle s'appellera désormais Guiseppi et Lawrence. Je suis certaine que vous comprendrez ce que cela représente pour moi.*

*Sherry, je suis désolée, mais j'espère de tout mon cœur que vous trouverez quelqu'un d'autre qui sera la mère de vos enfants.*

*Vous me pardonnez ?*

*Tarnia*

Tu me suivras dans la tombe	9
Passez une bonne nuit	253
C'est pas dans mes cordes	501

## DU MÊME AUTEUR

*Aux Éditions Gallimard*

LE FIN MOT DE L'HISTOIRE, *nouvelles*, Folio n° 2306.

*Dans la collection James Hadley Chase*

PAS D'ORCHIDÉES POUR MISS BLANDISH, n° 1, Folio Policier n° 461.

EVA, n° 2, Folio Policier n° 463.

LA CHAIR DE L'ORCHIDÉE, n° 3, Folio Policier n° 462.

VIPÈRE AU SEIN, n° 4, Folio Policier n° 525.

LA PETITE VERTU, n° 5.

ALERTE AUX CROQUE-MORTS, n° 6, Folio Policier n° 526.

AU SON DES FIFRELINS, n° 7.

LE CORBILLARD DE MADAME..., n° 8.

IL FAIT CE QU'IL PEUT (Ne tirez pas sur le pianiste), n° 9, Folio Policier n° 496.

UNE MANCHE ET LA BELLE, n° 10, Folio Policier n° 517.

POCHETTE SURPRISE, n° 11, Folio Policier n° 514.

OFFICIEL !, n° 12.

LE DÉMONIAQUE (À tenir au frais), n° 13.

DOUZE CHINETOQUES ET UNE SOURIS, n° 14.

MISS SHUMWAY JETTE UN SORT, n° 15, Folio Policier n° 491.

DANS LE CIRAGE!, n° 16.

MÉFIEZ-VOUS, FILLETTES, n° 17, Folio Policier n° 490.

GARCES DE FEMMES !, n° 18.

LE REQUIEM DES BLONDES, n° 19.

ET TOC !..., n° 20.

EN GALÈRE !, n° 21.

PAS DE VIE SANS FRIC, n° 22.

LES POISSONS ROUGES N'ONT PAS DE SECRET, n° 23.

À PIEDS JOINTS, n° 24.

LE ZINC EN OR, n° 25.

FAIS-MOI PLAISIR... CRÈVE, n° 26.

LE JOKER EN MAIN, n° 27.

UNE BOUFFÉE D'OR PUR, n° 28.

LE VAUTOUR ATTEND TOUJOURS, n° 29.

ON REPIQUE AU JEU, n° 30.

C'EST LE BOUQUET !, n° 31.

N'Y METTEZ PAS VOTRE NEZ, n° 32.

PRÉSUMÉ DANGEREUX, n° 33.

UNE HIPPIE SUR LA ROUTE, n° 34.

QUI VIVRA, RIRA, n° 35.

ÇA N'ARRIVE QU'AUX VIVANTS, n° 36.

C'EST MA TOURNÉE, n° 37.

FAIS-MOI CONFIANCE, n° 38.

DÉLIT DE FUITE, n° 39.

LE DENIER DU COLT, n° 40.

DU GÂTEAU !, n° 41.

L'ABOMINABLE PARDESSUS, n° 42.

VOIR VENISE... ET CREVER, n° 43.

COUCHE-LA DANS LE MUGUET, n° 44.

UN TUEUR PASSE, n° 45.

PARTIE FINE, n° 46.

UN BEAU MATIN D'ÉTÉ, n° 47.

LA BLONDE DE PÉKIN, n° 48.

C'EST PAS DANS MES CORDES, n° 49, Folio Policier n° 664.

LES BOUCHÉES DOUBLES, n° 50.

ÇA IRA MIEUX DEMAIN, n° 51.

TU ME SUIVRAS DANS LA TOMBE – PASSEZ UNE  
BONNE NUIT – C'EST PAS DANS MES CORDES, en un  
volume, Folio Policier n° 664.

## COLLECTION FOLIO POLICIER

### *Dernières parutions*

- |                                     |                               |
|-------------------------------------|-------------------------------|
| 542. Bernhard Schlink               | <i>La fin de Selb</i>         |
| 543. Jean-Bernard Pouy              | <i>La clef des mensonges</i>  |
| 544. A. D. G.                       | <i>Kangouroad Movie</i>       |
| 545. Chris Petit                    | <i>Le Tueur aux Psaumes</i>   |
| 546. Keith Ablow                    | <i>L'Architecte</i>           |
| 547. Antoine Chainas                | <i>Versus</i>                 |
| 548. Joe R. Lansdale                | <i>Le mambo des deux ours</i> |
| 549. Bernard Mathieu                | <i>Carmelita</i>              |
| 550. Joe Gores                      | <i>Hammett</i>                |
| 551. Marcus Malte                   | <i>Le doigt d'Horace</i>      |
| 552. Jo Nesbø                       | <i>Le sauveur</i>             |
| 553. Patrick Pécherot               | <i>Soleil noir</i>            |
| 554. Carlene Thompson               | <i>Perdues de vue</i>         |
| 555. Harry Crews                    | <i>Le Chanteur de Gospel</i>  |
| 556. Georges Simenon                | <i>La maison du juge</i>      |
| 557. Georges Simenon                | <i>Cécile est morte</i>       |
| 558. Georges Simenon                | <i>Le clan des Ostendais</i>  |
| 559. Georges Simenon                | <i>Monsieur La Souris</i>     |
| 560. Joe R. Lansdale                | <i>Tape-cul</i>               |
| 561. William Lashner                | <i>L'homme marqué</i>         |
| 562. Adrian McKinty                 | <i>Le Fils de la Mort</i>     |
| 563. Ken Bruen                      | <i>Le Dramaturge</i>          |
| 564. Marcus Malte                   | <i>Le lac des singes</i>      |
| 565. Chuck Palahniuk                | <i>Journal intime</i>         |
| 566. Leif Davidsen                  | <i>La photo de Lime</i>       |
| 567. James Sallis                   | <i>Bois mort</i>              |
| 568. Thomas H. Cook                 | <i>Les ombres du passé</i>    |
| 569. Mark Henshaw - John<br>Clanchy | <i>L'ombre de la chute</i>    |
| 570. Olen Steinhauer                | <i>La variante Istanbul</i>   |
| 571. Thierry Bourey                 | <i>Les traîtres</i>           |
| 572. Joe R. Lansdale                | <i>Du sang dans la sciure</i> |
| 573. Joachim Sebastiano<br>Valdez   | <i>Puma qui sommeille</i>     |

574.	Joolz Denby	<i>Stone Baby</i>
575.	Jo Nesbø	<i>Le bonhomme de neige</i>
576.	René Reouven	<i>Histoires secrètes de Sherlock Holmes</i>
577.	Leif Davidsen	<i>Le dernier espion</i>
578.	Guy-Philippe Goldstein	<i>Babel Minute Zéro</i>
579.	Nick Stone	<i>Tonton Clarinette</i>
580.	Thierry Jonquet	<i>Romans noirs</i>
581.	Patrick Pécherot	<i>Tranchecaille</i>
582.	Antoine Chainas	<i>Aime-moi, Casanova</i>
583.	Gabriel Trujillo Muñoz	<i>Tijuana City Blues</i>
584.	Caryl Férey	<i>Zulu</i>
585.	James Sallis	<i>Cripple Creek</i>
586.	Didier Daeninckx	<i>Éthique en toc</i>
587.	John le Carré	<i>L'espion qui venait du froid</i>
588.	Jeffrey Ford	<i>La fille dans le verre</i>
589.	Marcus Malte	<i>Garden of love</i>
590.	Georges Simenon	<i>Les caves du Majestic</i>
591.	Georges Simenon	<i>Signé Picpus</i>
592.	Carlene Thompson	<i>Mortel secret</i>
593.	Thomas H. Cook	<i>Les feuilles mortes</i>
594.	Didier Daeninckx	<i>Mémoire noire</i>
595.	Graham Hurley	<i>Du sang et du miel</i>
596.	Marek Krajewski	<i>Les fantômes de Breslau</i>
597.	François Boulay	<i>Traces</i>
598.	Gunnar Staalesen	<i>Fleurs amères</i>
599.	James Sallis	<i>Le faucheur</i>
600.	Nicolas Jaillet	<i>Sansalina</i>
601.	Jean-Bernard Pouy	<i>Le rouge et le vert</i>
602.	William Lashner	<i>Le baiser du tueur</i>
603.	Joseph Bialot	<i>La nuit du souvenir</i>
604.	Georges Simenon	<i>L'outlaw</i>
605.	Kent Harrington	<i>Le serment</i>
606.	Thierry Bourcy	<i>Le gendarme scalpé</i>
607.	Gunnar Staalesen	<i>Les chiens enterrés ne mordent pas</i>
608.	Jo Nesbø	<i>Chasseurs de têtes</i>
609.	Dashiell Hammett	<i>Sang maudit</i>
610.	Joe R. Lansdale	<i>Vierge de cuir</i>
611.	Dominique Manotti	<i>Bien connu des services de police</i>
612.	Åsa Larsson	<i>Horreur boréale</i>
613.	Saskia Noort	<i>Petits meurtres entre voisins</i>

- |                                   |   |
|-----------------------------------|---|
| 614. Pavel Kohout                 | <i>L'heure étoilée du meurtrier</i>             |
| 615. Boileau-Narcejac             | <i>La vie en miettes</i>                        |
| 616. Boileau-Narcejac             | <i>Les veufs</i>                                |
| 617. Gabriel Trujillo Muñoz       | <i>Loverboy</i>                                 |
| 618. Antoine Chainas              | <i>Anaïsthésia</i>                              |
| 619. Thomas H. Cook               | <i>Les liens du sang</i>                        |
| 620. Tom Piccirilli               | <i>La rédemption du Marchand de<br/>sable</i>   |
| 621. Francis Zamponi              | <i>Le Boucher de Guelma</i>                     |
| 622. James Sallis                 | <i>Papillon de nuit</i>                         |
| 623. Kem Nunn                     | <i>Le Sabot du Diable</i>                       |
| 624. Graham Hurley                | <i>Sur la mauvaise pente</i>                    |
| 625. Georges Simenon              | <i>Bergelon</i>                                 |
| 626. Georges Simenon              | <i>Félicie est là</i>                           |
| 627. Ken Bruen                    | <i>La main droite du diable</i>                 |
| 628. William Muir                 | <i>Le Sixième Commandement</i>                  |
| 629. Kirk Mitchell                | <i>Dans la vallée de l'ombre de la<br/>mort</i> |
| 630. Jean-François Vilar          | <i>Djemila</i>                                  |
| 631. Dashiell Hammett             | <i>Moisson rouge</i>                            |
| 632. Will Christopher Baer        | <i>Embrasse-moi, Judas</i>                      |
| 633. Gene Kerrigan                | <i>À la petite semaine</i>                      |
| 634. Caryl Férey                  | <i>Saga maorie</i>                              |
| 635. James Sallis                 | <i>Le frelon noir</i>                           |
| 636. Gabriel Trujillo Muñoz       | <i>Mexicali City Blues</i>                      |
| 637. Heinrich Steinfest           | <i>Requins d'eau douce</i>                      |
| 638. Simon Lelic                  | <i>Rupture</i>                                  |
| 639. Jenny Siler                  | <i>Flashback</i>                                |
| 640. Joachim Sebastiano<br>Valdez | <i>Les larmes des innocentes</i>                |
| 641. Kjell Ola Dahl               | <i>L'homme dans la vitrine</i>                  |
| 642. Ingrid Astier                | <i>Quai des enfers</i>                          |
| 643. Kent Harrington              | <i>Jungle rouge</i>                             |
| 644. Dashiell Hammett             | <i>Le faucon maltais</i>                        |
| 645. Dashiell Hammett             | <i>L'Introuvable</i>                            |
| 646. DOA                          | <i>Le serpent aux mille coupures</i>            |
| 647. Larry Beinhart               | <i>L'évangile du billet vert</i>                |
| 648. William Gay                  | <i>La mort au crépuscule</i>                    |
| 649. Gabriel Trujillo Muñoz       | <i>Mezquite Road</i>                            |
| 650. Boileau-Narcejac             | <i>L'âge bête</i>                               |
| 651. Anthony Bourdain             | <i>La surprise du chef</i>                      |



*Composition: Interligne*

*Impression Novoprint*

*le 08 août 2012*

*Dépôt légal : août 2012*

ISBN 978-2-07-044697-1/Imprimé en Espagne.